La Révolution en Charentaises

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 25 mai 2011

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

La Révolution en Charentaises a jailli du consensus de quelques amis qui ressentaient le besoin d'écrire ce qu'ils avaient sur le coeur. Tour d'horizon d'une expression qui est quasiment entrée dans les moeurs

Quand l'idée de ce site a germé, en 2004, on imaginait pas en arriver là où nous sommes aujourd'hui ; plus de 300 articles publiés, une dizaine de rédacteurs actifs (pas tous aussi prolixes que notre bon vieil Onno), cent-vingt inscrits sur la newsletter... Et quelques buzz qui jalonnent l'histoire du *webzine satirique et résolument décalé* !

La pétition mise en ligne lors de la fermeture de BlogProf a recueilli presque 250 signatures ; les fiches de lecture de la Bibliothèque du Révolutionnaire attirent des visiteurs toujours plus nombreux, entre autre, notamment, grâce à un référencement assidu au sein de Wikipédia. Le Droit à la Paresse emporte ainsi tous les suffrages, avec ses 160 000 visites depuis sa mise en ligne. Aujourd'hui, d'autres sites internet répercutent le contenu de nos articles, les commentent, les reprennent à leur compte, parfois sans même nous citer :o) (c'est pas bien)... Mais si le contenu du site participe grandement au succès de cette aventure (tout est original sur la REC), l'expression « La Révolution en Charentaises », en elle-même, commence à faire école. Notre but est-il atteint ? En partie, oui, puisque la raison d'être de la REC était de promouvoir la lutte au quotidien, contre les travers d'une société consumériste que nous n'avons pas choisie. Comme le vent annonce la tempête, l'action individuelle amène les bienfaits collectifs. Alors quelle joie que de voir apparaître le titre de votre site préféré jusque dans le vocabulaire de citoyens actifs au sein de la hiérarchie démocratique qui sévit en France... Pourtant, lors de la fondation du site, la recherche google « La Révolution en Charentaises » ne renvoyait aucun résultat... Florilège contemporain :

En 2006, pendant la course à la Présidentielle, Philippe Waucampt, dans le Républicain Lorrain, parle de François Bayrou en tant que « promoteur de la révolution en charentaise » [1] ! Un échange sur un forum public montre que l'expression ne tarde pas à se répandre...

Suite à l'élection de Nicolas Sarkozy (nous parlons des mêmes présidentielles que ci-dessus), des militants UMP

déçus (évidemment) s'expriment sur la politique du gouvernement ; le député Thierry Lazaro, du Nord avoue avoir : « reçu une dizaine de lettres de gens déçus. Mais si au premier coup de froid on s'arrête... La révolution en charentaises, j'ai déjà donné ! C'est au bout de quatre ans qu'on jugera ». La *véritable* Révolution en Charentaises, elle aussi, sera là !

Ailleurs, le PaperBlog répond à l'un de nos articles ici. Visiblement, l'éternel côté provocateur des articles publiés sur la REC fait réagir la toile... Bien sûr, il y a aussi les mauvais côtés : parlez de révolution charentaise à un socialiste et il vous répondra peut-être « Ségolène Royal »... Personne n'est parfait ! Ailleurs, lors des Huitièmes journées scientifiques du réseau LTT, un rapport est produit sur le thème « Détection et classification de néologismes : une expérience didactique » ; l'article « Droit-de-l'hommisme » a - semble-t-il - fait des ravages dans le rang des étudiants copieurs/colleurs... A lire page 10...

Et puis, il y a eu la gloire, la consécration, l'apothéose. Le passage éclair de la Révolution en Charentaises sur Canal+. Oh, pas d'interview d'un membre fondateur, pas de présentation du site, rien sur le contenu. Juste 3 petites secondes, cruciales, pendant lesquelles la Charentaise Révolutionnaire a suspendu son vol à l'écran, interrogeant le téléspectateur canalplussien. La REC n'ayant pas de service de presse, personne n'a pensé à enregistrer l'extrait. Nous ne pourrez donc pas revivre ici, avec nous, ce moment de gloire unique (jusqu'à maintenant, nous sommes ouverts à toute proposition).

Mais la REC c'est aussi, en vrac : une présence, bien que discrète, dans nombre de manifs en France et à l'étranger (cherchez les *Manifestants en Charentaises*) ! Des meetings de révolutionnaires internationalistes à l'étranger (du style célébration du Nouvel An à Amsterdam). Une lutte antiraciste à la Réunion (les galipettes bigarrées de l'ami Anatole) et aux Pays-Bas. Des campagnes d'affichage sur les frigos des potes (autocollants désormais collectors, sorte de label-qualité des gens sympas et motivés). Des actions coup-de-poing dans les bars de Barcelone (coup de poing sur la table pour recommander une tournée lors d'une visite à l'amie Laura), les sacrifices éthiques de Camille contrainte de prendre une carte MK2 pour pouvoir écrire ses revues de films pour la REC, le coup de génie inconscient du camarade Anatole qui grâce à un article comprenant les mots "org****" et "lev***te" attire les foules sur notre site (exploit tenté à nouveau par Hoopoe)... Mais la REC, c'est aussi de longues périodes d'hibernation (souvent estivales) qui laissent nos lecteurs les plus assidus sur le cul pendant des mois, les réactions rase-moquette des fans de Jonnhy et de Sardou qui ne décolèrent pas de nos pétitions, les protestations virulentes des propriétaires de 4x4 contre nos techniques de lutte de hooligans, des débats scientifiques, suscités par les articles de Thibo, des découvertes imprévues, comme un autocollant REC découvert par hasard dans une salle des profs de la banlieue troyenne... Enfin, et nous ne les remercierons jamais assez, la REC reçoit régulièrement - et ça ne veut pas forcément dire souvent - des contributions de compagnons de route qui nous font part de leurs réflexions via email, et qui préfèrent rester anonymes.

Aujourd'hui, la Révolution en Charentaises continue de chercher de nouvelles plumes, de nouveaux "compagnons de route". Les luttes se forment, se recoupent et se confrontent, c'est ainsi qu'elles progressent. D'autres nous rejoindront donc, et feront ce que nous faisons à la REC : ils écriront ce qu'ils voient, ils raconteront ce qu'ils entendent ; ils diront enfin, d'abord timidement d'être restés muets trop longtemps, haut et fort ensuite, encouragés par leurs lecteurs, ce qu'ils ont vraiment sur le coeur. Ils seront alors devenus de véritables *Révolutionnaires en Charentaises*.

---

[1] Alors que c'est complètement faux : en 5 ans, il n'a pas écrit un seul article sur le site !

Retraites : enjeux, cons®quences et alternatives

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 6 mars 2006

La Révolution en Charentaises

Dans cette conférence de 70 mn, enregistrée le 6 juin 2003 à l'Université Toulouse Le Mirail, Geneviève Azam pose avec une très grande clarté la question des retraites : replaçant cette question dans un cadre plus général elle dévoile les présupposés idéologiques de la réforme imposée par le gouvernement de JP Raffarin et démontre son inefficacité. Elle démonte aussi certains arguments fallacieux, et propose plusieurs pistes pour une authentique réforme.

I- LE PROBLEME DES RETRAITES

Le système de retraite par répartition est fondé sur la solidarité entre générations : les actifs d'aujourd'hui cotisent pour les retraités d'aujourd'hui. C'est un système de mutualisation des risques : face à certains risques (ici vieillesse) la société décide de ne pas laisser l'individu seul. D'autre part, la retraite doit être comprise comme un salaire indirect (ou salaire différé) : pendant leur vie active les travailleurs produisent suffisamment de richesses pour être payés aussi pendant leur retraite. Le système de retraites par répartition inclut une donnée démographique puisque ce sont les actifs d'aujourd'hui qui cotisent pour les inactifs d'aujourd'hui. Il faut donc qu'il y ait un équilibre démographique entre les deux. Or après 1965, on a observé une baisse de la fécondité dans les pays développés ce qui va entraîner, à partir de 2005, une augmentation du nombre de retraités par rapport au nombre d'actifs. Ainsi, au cours des 40 prochaines années, avec l'hypothèse d'un système inchangé de retraite par répartition, les charges pesant sur chaque actif augmenteront de 77%. Si on convertit en taux de croissance annuelle moyen : l'augmentation des charges par actif d'ici 2040 est, à démographie constante (i.e. sans tenir compte de la reprise de la fécondité en France), de 1,44 %. Chaque actif va devoir consacrer 1,44 % par an de richesse en plus pour pouvoir verser correctement les retraites des retraités. La conférencière souligne ici qu'elle utilise les mêmes sources que le gouvernement pour établir ces chiffres [1].

Cette constatation met-elle met-il en péril le système par répartition ? Une autre variable à prendre en compte : la productivité.

« *Spontanément* » la productivité du travail de chaque actif augmente tous les ans. Ces 20 dernières années, elle a augmenté en moyenne de 2% tous les ans. Rappel : pour assurer un système de retraites par répartition il nous faut consacrer 1,44% de plus par actif. Dans le rapport Charpin (dont les chiffres ont été utilisés par le gouvernement pour sa réforme), l'hypothèse retenue est une croissance de productivité de 1,7% par an. Donc globalement on est capable de produire suffisamment de richesses pour à la fois maintenir le pouvoir d'achat des salariés et pour maintenir un niveau de retraites suffisant. Pour cela, il faut pouvoir affecter les gains de productivité à la masse salariale pour augmenter à la fois les retraites et les salaires.

Que s'est-il passé depuis les années 1980-1990 ? Le problème, c'est que depuis 20 ans les gains de productivité du travail ne sont pas allés sur les revenus du travail. Ils sont allés sur les revenus du capital. La richesse produite tous les ans (PIB) se divise en trois grandes masses : la première est affectée au coût salarial global : salaires et cotisations sociales ; la seconde aux impôts liés à la production (lesquels sont fixes voire en baisse) ; la troisième va aux revenus du capital. Or, si on observe l'évolution de ces masses, en 20 ans la part affectée aux salaires a baissé de 10 points alors que la part affectée aux revenus du capital augmentait d'autant. Ce qui représente suffisamment pour envisager une autre réforme (10% d'un PIB de 1400 milliards d'euros en 2002...).

C'est vrai que si on reste dans ce cadre-là de répartition des richesses on ne peut plus financer le système des retraites par répartition puisqu'il est fondé sur la part salariale. Et le gouvernement refuse de toucher à cette répartition des richesses.

II- LES REFORMES GOUVERNEMENTALES

Les réformes Fillon en 2003 et Balladur en 1993 ne jouent que sur deux variables : l'allongement de la durée de cotisation (étrange, dans une période marquée par le chômage) et (surtout) la baisse des pensions. De fait, étant donnée la baisse attendue des pensions versées par le système de retraites par répartition (une baisse allant jusqu'à 35% en moyenne pour le secteur privé du fait de la réforme Balladur) elles visent à inciter ceux qui le peuvent à placer leur épargne dans un système de retraite par capitalisation. La solution choisie consiste ainsi à baisser les prestations et à établir un système de retraites à deux vitesses. D'un côté, une majorité recevra une pension collective minimum, de l'autre, les catégories moyenne et moyenne-supérieure seront incitées à cotiser à des fonds d'épargne retraite privés.

D'où vient la proposition de contre-réforme actuelle ? Cadre mondial. La (contre) réforme des retraites est partie dans années 1990 d'une initiative de la banque mondiale. Dans un rapport de 1994 la banque mondiale décrit ce qu'elle préconise comme réforme des systèmes de retraites. Elle s'appuie sur trois piliers : 1/ une retraite collective minimum, financée par le système par répartition ; 2/ un complément obligatoire géré par des fonds privés ; 3/ une couverture individuelle facultative gérée elle aussi par des fonds financiers privés. C'est cette réforme que propose le gouvernement français, et lorsqu'il prétend « sauver » le système par répartition, c'est d'une couverture collective minimum qu'il parle. Notons que le même type de réformes est aussi « *proposé* » pour des pays aux profils démographiques aussi différents que : la France, la Roumanie, le Brésil, la Chine ! L'approche du problème par la banque mondiale est donc purement dogmatique et n'est en aucun cas guidée par une prise en compte des enjeux locaux.

Les cotisations sociales : une manne pour les marchés financiers Il faut replacer la réforme des retraites dans le cadre d'un capitalisme de plus en plus rentier. Les marchés mondiaux ont besoin d'être alimentés par de nouveaux acheteurs-vendeurs, ils captent l'épargne des particuliers, qui se transforme en achat d'actions, d'obligations. Pour maintenir l'embellie boursière, il faut toujours capter plus d'épargne. Or le flux des fonds prélevés en cotisations sociales immédiatement reversées en prestation vieillesse échappe manifestement aux marchés. Dans cette optique, il peut sembler intéressant à certains d'imposer un système alimentant les marchés avec l'épargne des particuliers sous couvert de gérer leur retraite (fonds de pension, plans d'épargne retraite). Toutefois, il est de notoriété publique que la pérennité des structures ainsi créées n'est pas le souci des marchés.

Les fonds de pension

On nous a donc présenté les fonds de pension, comme une solution au problème des retraites : c'est bien évidemment un leurre. En effet la création de fonds de pension ne permet absolument pas de résoudre le problème démographique. Quel que soit le système que nous allons choisir ce seront toujours les actifs du moment qui produiront des richesses qui permettront aux inactifs du moment de vivre. La conférencière rappelle cette vérité élémentaire : « *La richesse ne se congèle pas, on ne met pas de la richesse de côté pour la ressortir après* ». A quoi sont confrontés les fonds de pension (anglais, américains, suisses) aujourd'hui ? Au risque imminent de faillite. En effet, à partir de 2005 ils connaîtront le problème de tous les systèmes de retraite : les générations nombreuses d'après guerre arrivent à la retraite. Les gens ont placé leur épargne dans le fond de pension ; à la retraite ils souhaitent la récupérer. Mais cette épargne a été placée sur les marchés financiers. Les fonds de pension doivent décapitaliser pour verser les pensions. S'il y a beaucoup de retraités qui arrivent en même temps, les fonds doivent décapitaliser, vendre en bourse leurs titres financiers massivement, pour payer les retraites. S'il n'y a pas assez d'actifs pour racheter ces titres (et c'est le cas actuellement dans les pays ayant connu une baisse du taux de fécondité après 1965), il n'y aura pas assez de personnes pour racheter, pour permettre aux fonds de pension de décapitaliser. L'échéance et le risque de faillite étant fort proches, on comprend les pressions exercées par les fonds de pension (auprès par exemple des institutions européennes) pour imposer des réformes leur permettant de revendre leurs titres. D'où la hâte aussi de faire une réforme... en Chine : que les populations jeunes et actives des pays du sud payent les retraites des retraités aisés des pays vieillissants du nord !

III- LES ALTERNATIVES

Combien coûtent les retraites actuellement ? Aujourd'hui à peu près 12% du PIB par an sont consacrés au paiement des retraites, privé, public confondus. Si on supprimait la réforme Balladur, et qu'on obtenait le retrait de la réforme Fillon (ajoute la conférencière filmée en juin 2003), il faudrait en 2040 consacrer aux retraites tout confondu 18,5% de la richesse produite. On doit donc trouver 6,5 points de richesse qui d'ici 2040 (Pas demain matin !) devraient passer des actifs vers les retraités (sachant qu'entre 2000 et 2040, avec une hypothèse de croissance basse, le PIB aura doublé). Comment trouver ces 6,5 points ?

1 - En rééquilibrant (c'est à dire en augmentant) progressivement la part salariale dans la répartition de la richesse produite.

Les cotisations retraites sont calculées actuellement sur les salaires, donc il faut absolument retrouver une augmentation progressive ou rapide de la part salariale (rappel : 10 points du PIB sont passés des salaires aux revenus du capital ces 20 dernières années). Pour cela on peut :

- Augmenter les salaires, au moins les bas salaires ;
- Mener une véritable politique de l'emploi. Pendant les 30 Glorieuses on considérait le plein emploi à 2% de chômage, aujourd'hui certains considèrent que le plein emploi, c'est un taux de chômage de 9% (dans le rapport Charpin les calculs sont faits avec cette hypothèse). Or, 9% de chômage, c'est inacceptable : il faut retrouver une politique de l'emploi, car le manque à gagner en matière de cotisations sociales est énorme.

2 - En augmentant le taux des cotisations sociales D'après les calculs du COR si on ne joue que sur la hausse du taux de cotisation (démographie continue la baisse, chômage à 9%, on ne touche pas aux salaires) pour déplacer 6,5 points de richesse des actifs vers les retraités, il faut augmenter les cotisations sociales de 15 points en 40 ans. Soit, en taux de croissance annuelle moyen, une augmentation pour les cotisations sociales employeurs de 0,375% par an. En sachant que ceci peut être modulé en fonction des caractéristiques des entreprises pour ne pas pénaliser par exemple les PME/PMI qui ont une part importante dans l'emploi.

3 - En élargissant l'assiette des cotisations : Pour l'instant les cotisations ne sont calculées que sur la base des salaires (qu'il s'agisse des cotisations salariés ou des cotisations employeurs). On peut envisager une cotisation calculée non seulement sur le salaire mais aussi sur les revenus du capital : élargir l'assiette des cotisations.

CONCLUSION

Le système de retraites par répartition est le système le plus sûr et sa fin annoncée n'a rien d'inéluctable. D'autres réformes sont possibles :

« *Prenons la période de dégradation la plus rapide, c'est à dire la période 2005-2025 dans cette période, il suffirait d'un progrès de productivité de l'ordre de 0,5 pc par an pour compenser la diminution relative du nombre d'actifs. Ainsi, les progrès de productivité, sauf hypothèse très défavorable, devraient permettre aux actifs du siècle prochain, dont le poids relatif décline, d'assurer un niveau de vie constant et très probablement croissant à l'ensemble de la population.* » Denis Kessler, (numéro 2 du MEDEF), 1990, Economie et statistiques, numéro 233, p.917.

« *Quel que soit l'arbitrage retenu la croissance de la productivité permet de financer des pensions de retraites plus élevées qu'elles ne sont aujourd'hui et ce pendant plus longtemps.* » Rapport Charpin, Documentation Française,

1999 , p.144.

Geneviève AZAM, conférence du 6 juin 2003 :

Extraits audio et liens vers les documents cités disponibles sur le site de l'esav

Conférence au format mp3

---

[1] L'avenir de nos retraites de J.M. Charpin- rapport au premier ministre- 1999 Distribué par la Documentation française dont les conclusions ont été utilisées par le gouvernement Raffarin ; les chiffres du COR (Créé par un décret du 10 mai 2000, le Conseil d'orientation des retraites est une structure pluraliste et permanente de concertation, associant des parlementaires, des représentants des partenaires sociaux, du secteur public comme du secteur privé, des représentants des associations familiales et des retraités et personnes âgées, des experts et des représentants de l'État) ; Le Livre Blanc commandé par Michel Rocard 1991. Ajoutons qu'elle sera aussi amenée à utiliser Le Contre rapport Charpin réalisé par la fondation Copernic. Sur le site de l'esav vous trouverez des liens vers les documents consultables.

Wolfgang Master et les papiers gras

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Où Wolfgang Master joue les gros dégueulasses

Wolfgang Master déteste les papiers gras. C'est comme ça. Certains détestent la race canine, d'autres ont une répulsion pour le rouge, d'aucuns conchient les militaires ou les chasseurs. Wolfgang, lui, déteste les papiers gras. Quand il en voit un sur un trottoir, gonflé de suffisance et d'humidité, s'accrochant à l'asphalte comme un oursin au rocher, il sent la haine monter en lui. Il a, dans ces moments-là, envie de retrouver le salaud qui a jeter son papier de bonbon (ou pire, son emballage de french-letter) au vu et au pied et tout le monde. C'est comme les chewing-gum ou les crottes de chiens, Wolfgang, quand il voit ça, il boursoufle, il fulmine, il maudit et vitupère. Wolfgang ne supporte pas les papiers gras.Ca vole sans la beauté des feuilles d'automne.

C'est précisément quand il a vu un agressif papier de Carambar, sur le trottoir de sa rue, qu'il a pensé à tout cela. Lui qui, le coeur léger, s'apprêtait à prendre son automobile pour passer un week-end délicieux au soleil d'une ville lointaine.

C'est en rage qu'il a tourné la clé de son véhicule. Et c'est par habitude qu'il a jeté dans le caniveau, comme un gros dégueulasse, le cendrier plein à ras-bord de son automobile...

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wolfgang Master et la télé-poubelle

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Où Wolfgang Master fréquente de près le côté obscur de la boîte à images...

Wolfgang Master ne peut pas voir la télé-poubelle. Il déteste *Star Academy*, n'a regardé le *Loft* que par curiosité (comme ils disent...) et se retient à peine de cracher sur la télé quand il voit Laurence Boccolini prendre ses invités, un brin masochistes, pour les dernières des truffes.

Wolfgang Master déteste M6 et méprise d'autres programmes sur d'autres chaînes.

Pour lui, Arlette Chabot est à Bataille et Fontaine ce que *Le Monde diplomatique* est à *Télé Z*.

Mais Wolfgang Master, à ce jour, ne parvient toujours pas à abandonner son petit plaisir du soir, en rentrant du travail : ouvrir une Guinness bien fraîche et s'abreuver ainsi, quotidiennement et passivement, d'un *Bigdil* atrophiant définitivement son cortex gonflé de certitude et bouffé par la contradiction.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wolfgang Master et l'altermondialisme

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : vendredi 18 novembre 2005
Date de parution : 5 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Où Wolfgang Master, pourtant plein de bonnes résolution altermondialistes, en commet encore une de taille...

Jusqu'à ses vingt ans et ses premières élections, Wolfgang Master n'avait aucune conscience politique. Tendance socialo-communiste du côté paternel, mouvance droite catho chez la mère. Alliance difficilement envisageable pour le jeune Wolfgang, d'où un complexe d'Rdipe mal négocié doublé d'une définitive crise identitaire.

Et puis un jour, on a proposé au jeune Wolfgang de partir en vacances. Vacances un peu spéciales. Citoyennes et revendicatives. Le camping était situé dans le Larzac. L'aubergiste s'appelait José Bové.

Dix jours de meeting, autant de soirées arrosées à la bière, au son des maracas et des guitares, et notre Wolfgang est rentré dans sa province natale, bien décidé à changer le monde.

Justement, *Le Monde diplomatique* devint l'une de ses principales lectures. Il se baladait, un T-shirt trop large posé négligemment sur ses épaules lui permettant d'afficher clairement sa différence : « D'AUTRES MONDES SONT POSSIBLES ». Il y croyait dur comme fer. En parlait autour de lui. Anti-mondialisation. Anti-mondialisation. Anti-mondialisation...

Et puis un jour, il a décidé de faire le grand pas. Et a contacté ses amis pour agir. Agir ensemble.

Mais la mayonnaise, trop grasse et trop vite montée, est redescendue aussi sec quand, dans un accès d'enthousiasme, Wolfgang Master a invité ses amis, pour les convaincre définitivement de son nouveau fer de lance, dans un KFC (Kentucky Fried Chicken) flambant neuf, situé à deux rues de chez lui.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wolfgang Master est-il feignant ?

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Où Wolfgang Master manque de sang-froid (et de cohérence)...

Wolfgang Master n'est pas feignant. Au bureau, on l'appelle Stakhanov, c'est dire, tant il dévore les dossiers comme d'autres avalent goulûment les pages d'un bon polar. Wolfgang Master, c'est un phénomène ; le rêve de tout patron. Efficacité, rapidité.

Wolfgang, il est comme ça et cette attitude régit toute sa vie : il fait la cuisine *pour de vrai*, ne se contentant jamais d'un plat tout préparé au bain-marie. De la même façon, il court *pour de vrai*, chaque jour et pendant une demi-heure minimum, prolongeant toujours de quelques minutes (c'est à cela qu'on reconnaît les durs à cuire) le plaisir de sa souffrance. Bref, il aime l'effort, comme cette fois où il gravit, en plein mois d'août, seul et sans guide, le Mont Blanc, histoire d'air pur et de sensations fortes.

Cette quête incessante de la perfection, cette horreur du relâchement, cette apparence d'idéal semblent caractériser Wolfgang Master mieux qu'aucune pièce d'identité. Adhérent de longue date aux idées écologiques, il combat depuis toujours les petits cons qui jettent leur pack Maxi Best Of à même le sol, parce que c'est définitivement trop dur de trouver une poubelle. De ça, il a horreur.

C'est précisément ce à quoi il était en train de penser, le cul vautré dans sa voiture diesel, embourbée dans d'inexplicables bouchons. Alors qu'il aurait été si simple de prendre ses petites jambes. Surtout pour une baguette…

Mais Wolfgang Master n'était pas en mesure d'appréhender tout ça, trop occupé à beugler comme un âne contre des automobilistes embouchonnés, finalement aussi peu concernés par l'environnement que lui-même.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le cogito selon Masure

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Le cogito selon Masure

Bruno Masure a été journaliste pendant dix ans sur France 2. Puis il a tourné la page. Dorénavant, ce sont quelques chroniques dans VSD et chez Drucker. Et plusieurs livres, au rythme d'un par an depuis quelques années. Si Bruno Masure nous avait récemment habitué à des livres sympathiques mais finalement sans grand intérêt - qui se limitaient le plus souvent à des florilèges de jeux de mots tirés par les cheveux, dont lui seul a le secret -, le journaliste nous revient aujourd'hui avec un livre original, qui laisse toujours la part belle aux jeux de mots, mais cette fois, au profit de causes plus louables que celles défendues dans son (nécessairement inoubliable) *Chérie, pense à changer de millénaire* (Plon, 1999) ou dans son *Débloc-notes*, (Plon,). Avec *Comment se fait-ce ?*, publié par les éditions Hors-Collection, Bruno Masure pose sept-cents questions - la plupart n'appelant aucune réponse - sur les médias, la politique ou la religion. Le livre, graphiquement conçu par Elodie Saracco, renferme des questionnements drôles, mais malheureusement sensés, épinglant les absurdités de la vie quotidienne ou les scandales politiques. Bien entendu, c'est ce second aspect qui donne au livre sa véritable richesse, à l'image de ces questions, lancées page 148 et 169 : « Pourquoi 50 % des patrons d'entreprise cotées au Cac 40 se sont-ils accordé un augmentation en 2002, alors que leur boîtes réalisaient des pertes ? Pourquoi, par exemple, le patron d'Axa - qui ne manque pas d'assurance ! - a vu son salaire brut croître de 54 %, alors que le cours de l'action plongeait de 45 % ? » « Pourquoi certains s'indignent-ils d'entendre le baron Seillère vitupérer « la culture de la grève et de la manif' dans les services publics », lui qui s'est contenté en 2002 d'un salaire de 1,3 millions d'euros (sans compter les petits à-côtés), soit grosso modo cent fois la paye d'un postier ? » On l'aura compris, le livre est piquant, mais cependant jamais caricatural ou partisan, à l'image de ces autres questions, reproduites ci-dessous [1]. Un seul regret, finalement : la seule chose quelque peu décevante dans ce livre, c'est son titre qui ne laisse pas supposer la pertinence et l'intérêt de l'ouvrage de monsieur Masure.

Post-scriptum :Bruno Masure, Comment se fait-ce ?, Hors-Collection, 2004.

---

[1] « Pourquoi Alain Juppé, admis par le ministère des finances à faire valoir ses droits à la retrait du corps de l'inspection des finances en novembre 2002, à l'âge de cinquante-sept ans, n'a-t-il pas gardé pudiquement le silence, au lieu de parcourir la France pour expliquer au bon peuple qu'il « n'y avait pas d'alternative crédible à la juste réforme des retraites » proposée par Jean-Pierre Raffarin (qui prévoit, à terme, quarante-deux années de cotisation) ? »

« Pourquoi l'administration fiscale qui assujettit les putes à l'IRPP et à l'URSSAF, n'est-elle pas poursuivie pour proxénétisme ? (proxénétisme : Fait de tirer les revenus de la prostitution d'autrui) »

« Pourquoi, dans une entreprise, les trouillards, les fayots, les résignés et les non-syndiqués bénéficient-ils des mêmes améliorations de conditions de travail ou des mêmes augmentations de salaires que celles de leurs collègues qui ont pris, eux, les risques financiers et psychologiques de faire grève ? »

« Pourquoi le CSA pourchasse-t-il sur nos petits écrans la violence plus que l'indécence, la nudité plus que la nullité ? »

« Pourquoi la canicule a-t-elle abrogé la vie de tant d'innocents vieillards, mais pas celle de Maurice Papon ? »

Barcelona Store : quand les marques nous matraquent…

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 18 avril 2006
Date de parution : 1er mai 2005

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Les quelques mois qui vont suivre promettent d'être très chaud à Barcelone, ne serait-ce que par la radicalisation de la résistance au forum. Qu'est-ce à dire ? Que déjà les quelques incorruptibles à qui on ne l'a fait pas l'avaient déjà baptisé du doux vocable Foutu forum. Eh oui, parce que ce forum se donne comme une véritable imposture.

Sur le papier (glacé), le slogan du rassemblement est le suivant : paix, multiculturalisme et développement durable. Rien à redire sur la vitrine donc, sinon que, précisément, cela ne reste qu'une bonne intention privée de toute application réelle. Et c'est là que le bât blesse quand la réalité ne coïncide pas avec la théorie affichée. On nous l'avait présenté à grand renfort de spots publicitaires comme le rendez-vous immanquable de toutes les cultures, louable soit, mais hélas exsangue. On devait y développer le dialogue, mais qu'en est-il quand le dialogue reste confiné dans l'enceinte bien gardée de l'esplanade portuaire, site où se déroule les événements. Symptôme de cette vigilance, quasi indécente quand on se veut les fers de lance d'une ouverture… mondiale : l'entrée va de trente euros pour une visite ordinaire, avec participation à des ateliers "ludiquissime" à 450 euros pour assister à une conférence (on ne voit pas meilleur manière de dire « dehors les pauvres »). Et une fois qu'on est entre nous (entendez, les nantis…), que fait-on ? On participe mollement à des activités joyeuses (ateliers de henné, dijiridoo…) car il s'agit avant tout de se divertir sans prendre la peine de réfléchir sur la culture d'autrui.

On le présentait comme le haut parleur de la société civile, voix collective et massive comme une sorte de démocratie directe. Tout le monde devait se retrouver pour une grande communion fraternelle ; au lieu de cela le principe même du fonctionnement du forum repose sur le *privatif*, c'est à dire sur une sélection à l'entrée avec passe-droits. La mairie apporte son soutien pour une bonne partie mais le reste du financement, majoritaire, est privé et assuré par des grandes entreprises ou multinationales. Et c'est là précisément que se joue cette farce singulière, puisqu'on retouve parmi ces parrains : Indra, qui se consacre à la production d'armements, mais aussi la Caixa, qui est chargée de la reconstruction du réseau banquier irakien, mais aussi Nestlé, l'un des plus grands acheteurs de café au monde, qui ne se distingue pas vraiment par la promotion acharnée qu'il mène pour un commerce équitable…etc. ! Au final le forum aurait pu être un événement complètement inoffensif, certes risible, mais sans pouvoir de nuisance si c'eût été seulement un divertissement folkorique qui ne portait pas à conséquence. Mais voilà, quand on s'évertue par tous les moyens à détourner les propres outils symboliques de la résistance au capitalisme sauvage, alors ça devient franchement de la capture idéologique, écoeurante d'hypocrisie !

Selon le philosophe Santiago Lopez Petit [1] , l'idée générale serait de faire de barcelone une marque, c'est-à-dire un grand espace disponible où pourraient converger tous les appétits consuméristes. Après les Jeux Olympiques de 1996, il fallait bien trouver un moyen de compenser le vide laissé derrière soi, d'où le salvateur forum. De cette genèse déjà controversée, s'expliquent alors bien des défauts de ce forum et notamment le cercle vicieux qu'il engrange sur le plan urbanistique avec la spéculation immobilière et la hausse des prix des logements qui en résultent. Barcelona Store, donc, est encore une histoire de gros sous.

Pour toute l'info vous pouvez consulter le très fourni site de Independent Media Center qui a aussi une page en anglais.

---

[1] Santiago Lopez Petit, El Estado-guerra.

Eteindre les panneaux publicitaires de la RATP

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Eteindre les panneaux publicitaires de la RATP

Si vous êtes usager de la RATP, vous passez tous les jours devant des panneaux publicitaires rétro-éclairés que vous ignorez sans doute superbement, comme 99% des pubs. On les trouve généralement dans les couloirs du métro. Ca y est ? Vous voyez de quoi il s'agit ? Bien.

Vous êtes vous déjà demandé ce que pouvaient consommer les centaines - voire les milliers - de panneaux de ce type en une année ? C'est sûrement énorme. En tous cas, c'est beaucoup trop pour les bénéfices que les citoyens en retirent, puisqu'il ne s'agit que d'une pollution visuelle supplémentaire.

Il existe une technique toute bête pour lutter contre un tel gaspillage d'énergie. Il suffit d'abaisser l'interrupteur qui se trouve au-dessus des panneaux et qui a la tête d'un disjoncteur. Parfois, il y a un petit couvercle transparent à soulever mais il n'est pas verrouillé. Vous pouvez donc vous en donner à coeur joie… à condition d'être assez grand(e)s pour atteindre les interrupteurs ! En dessous d'1 mètre 75, il est en effet recommandé d'avoir une bonne détente ou de se promener avec son escabeau (mais pour la discrétion, il faudra repasser).

Spinoza encule Hegel : le retour

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Spinoza encule Hegel : le retour ! Vu le titre, on croirait du Rambo : les « suites » à plus en finir (genre « le retour du retour » ou « tout le monde est mort mais son fils a survécu miraculeusement »), du sang, du muscle, du combat frontal et un voyage au bout de la nuit qui rime avec quête de soi et regards dans le lointain ! Spinoza / Rambo, même combat ? Comme la carpe et le lapin au temps de leurs amours ?

On se souvient avoir laisser à la fin du premier volume Julius Puech, alias Spinoza, et sa Fraction Armée Spinoziste (FAS) [1] L'affaire semblait avoir été réglée définitivement et virilement à la fin du livre. Et pourtant, *they're back...*
Il est vrai que « Spinoza encule Hegel » sonnait trop comme un slogan entendu dans tous les « virages » de France pour que l'auteur ne trouve dans le monde du football un terrain propice à une nouvelle farce grand-guignolesque [2]. Quand la vie sociale se résume à la litanie ininterrompue de matchs rythmant des semaines vides, c'est la léthargie collective la plus complète ! Comme un bateau finit par pourrir à force de rester au sec sur un quai, l'existence ne saurait s'épanouir dans un lieu clos, unidimensionnel et brutal : le stade. La solution qui s'impose d'elle-même pour retrouver un sens quelconque à la vie, c'est d'abord de boire de l'alcool (De l'alcool si possible fort et propice à la divagation poétique [3]) ! Ensuite, c'est de foncer dans le tas ! Et alors, vingt ans après, l'Ethique est de retour pour bousculer tout ça !

Comme le premier volume, ce court roman (121 pages) est farci d'épisodes parodiques. Pouy aime ça : il l'avait par exemple prouvé avec *Suzanne et les ringards* [4]. Dans *A sec !*, tout y passe : la philo naturellement [5]. Avec l'air de ne pas y toucher, l'auteur s'avère être un amateur très averti. Le livre est d'ailleurs mine de rien un roman « intello » ; Pouy reste en cela fidèle à sa démarche, refusant d'opposer littérature populaire et culture « avec un grand C ». Mais l'ouvrage ne se résume pas à cette dimension philosophique. Car l'influence majeure s'est bien plutôt le cinéma. Le début singe ce cliché du film d'action où des « professionnels » viennent chercher le « meilleur des meilleurs » réfugié en Inde dans la méditation transcendantale ! A la fin du roman, la FAS rejoue l'attaque des hélicoptères d'*Apocalypse now* en remplaçant « la chevauchée des Walkyries » par *Sympathy for the devil* des Rolling Stones. Parodie de la littérature aussi, avec notamment une apparition incongrue de Gabriel Lecouvreur alias *le Poulpe* (p.120). Au final, l'intrigue tient en deux lignes. Mais le lecteur est promené de galipettes en galipettes dans un *road-movie* fantastique, dramatique et souvent hilarant.

Néanmoins, n'allez pas croire que Jean-Bernard Pouy apprécie de regarder 22 zigs jouant à la baballe pendant une heure et demi (« La bêtise à l'état de pureté du diamant » (p.102)). Lui, ce qu'il aime, c'est le vélo. D'abord et avant tout parce que la bicyclette est synonyme de grand air et de grands espaces, de découverte et d'aventure [6]. Et puis les stades se sont si docilement transformés en prison géante quand des pouvoirs criminels l'ont désirée, qu'on ne peut beaucoup leur faire confiance !

Pourtant, le dernier ouvrage auquel l'auteur a collaboré est consacré aux « onzes », aux stades et à leurs supporters acharnés (Cf. *Onze fois l'OM* [7]). On peut y voir une provocation… Ou alors, c'est simplement qu'il sait, en vieux routard qu'il est, que détester quelque chose n'est jamais une bonne raison pour abandonner le terrain !

Post-scriptum :Jean-Bernard Pouy, A sec ! (Spinoza encule Hegel-le retour), Baleine, coll. Canaille/Revolver, 1998.

---

[1] L'auteur nous donnait dans la préface de *Spinoza encule Hegel* (Baleine, 1996) les clés de compréhension d'un récit à première vue kabbalistique : il s'agissait d'une évocation clownesque, hallucinée et violente de mai 68. Les gauchistes spinozistes, poètes barjos montés sur de puissantes motos, affrontaient sans merci un PC « hégélien » ou si on veut mieux dogmatique….

[2] Alors que l'équipe nationale devenait championne du monde. Aucune référence dans l'ouvrage écrit vraisemblablement avant le tournoi.

[3] Les habitués des stades et les esprits les plus malicieux pourraient rétorquer que beaucoup de supporters s'acharnent à chaque match à tenter d'épancher cette soif existentielle ! C'est souvent réussi du point de vue éthylique ; cependant la bière consommée dans des gobelets de plastique translucide a un rendement poétique semble-t-il assez bas…

[4] Le titre est une allusion à l'épisode biblique où Suzanne rencontre… les vieillards. Le roman est paru en 2000 chez Gallimard dans la collection « Folio-policier ».

[5] « Germaine [l'hélicoptère de la FAS] avait belle allure, elle avait un vague air néerlandais, quoi qu'on fasse. Comme une machine à polir les verres de lunettes. Elle avait quelque chose de la pensée et de l'étendue, un esprit qui était la modification de la première et un corps qui était la modification de la seconde. […] Germaine était totalement, je m'en apercevais maintenant, une tentative spino-thalamique antifoot. » (p.95)

[6] L'argument suprême d'un auteur dont le coeur penche pour le vélo : voici un sport où « quand on a gagné Paris-Roubaix, on brandit un pavé face à la foule » ! Ce qui, à l'entendre, lui rappelle sa jeunesse… Et il n'a pas passé le printemps 68 dans une carrière à tailler des pierres pour le Conseil général du Nord ! A lire sur le sujet par JB Pouy : *54x13*.

[7] Collectif, *Onze fois l'OM* (Le tacle et la plume), Marseille, éd. L'Ecailler du sud, 2004. 120 pages. 11Euros.

Pour une république à poils !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 17 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Un article sur la pilosité qui défrise !

NE LAISSONS PAS FAIRE LA PEAU AU POIL ! Ce compagnon de nos virées néolithiques et de notre éveil sexuel est victime d'une tentative d'extermination à l'échelle mondiale sans précédent. Partout on l'arrache, on le rase, on le brûle, avec l'objectif à peine voilé de l'éradiquer pour toujours de la face de l'humanité. Gillett, Mennen et consort ont bien compris tout l'intérêt financier qu'elles avaient à tirer d'une croisade planétaire contre la pilosité. Promotrices d'un monde imberbe, elles font tomber les tabous et s'attaquent désormais aux poils de la tête (pudiquement appelés cheveux), qui ont été pendant longtemps la chasse gardée des marchands de shampoing. Elles exhibent donc aux quatre coins d'un globe qui ne tourne plus rond les têtes bien lisses de leurs bêtes de foire attitrées (Agassi, Barthez et j'en passe) et cherchent à faire oublier que le poil est avant tout ce qui permet à notre corps d'être à l'écoute du monde qui nous entoure, d'en avoir une sensation physique. Supprimer le poil, c'est donc nous éloigner encore un peu plus de la réalité pour vivre dans un monde fictif où nous avons toutes les chances d'être malheureux. Comme j'en entends déjà qui ricanent et trouvent ma théorie un peu tirée par les cheveux, faisons un petit test hautement révélateur.

Bienvenus dans un monde sans poils !

Quand avez-vous vu pour la dernière fois une publicité montrant ostensiblement un(e) poilu(e) ou un(e) barbu(e) ? Pour les petits malins qui ont tout de suite pensé aux pubs Whiskas ou Royal Canin, précisons tout de suite que ça ne compte pas. Alors, pas facile hein ? Vous essayez de vous rassurer en vous disant que vous n'étiez pas chaud ou que avez été pris par surprise ? OK, on va faire plus simple.

Quand avez-vous croisé pour la dernière fois un barbu dans la rue ? Sauf si vous habitez le Marais ou à côté d'une mosquée, vous avez sans doute eu du mal à vous en rappeler. Alors, convaincu ? Si vous doutez encore, vous pouvez toujours vous faire quelques parties de tennis - barbe et vous vous rendrez bien vite compte de l'ampleur du phénomène. Les règles sont simples : vous vous asseyez avec un ou plusieurs amis à la terrasse d'un café, et celui qui voit le premier un barbu marque à chaque fois un point. Les points se comptent comme au tennis. Vous devriez

vite réaliser qu'il est de plus en plus difficile de finir une partie. Si vous avez peu de temps, faites vous plutôt une partie de tennis - flic, ça va beaucoup plus vite !

Derrière les Attila en costard - cravate, les poils ne repoussent pas

Mais revenons à nos moutons, car la docilité avec laquelle ils se laissent tondre à de quoi hérisser le poil. Progressivement, ce - dernier disparaît de notre champ de vision et intègre la longue liste des ennemis à abattre pour atteindre un Nirvana hygiéniste vanté à grands coups de campagnes publicitaires, de magasines *people* et de séries télévisées. Dans le monde des Attila en costard - cravate prêts à dépenser des millions pour nous imposer leurs rêves et leurs illusions, le poil ne repousse pas. Lorsqu'on veut bien en parler, c'est pour promouvoir une méthode encore plus efficace pour l'exterminer. Cire, laser ou aiguilles, tous les moyens sont bons pour hâter l'avènement d'un monde sans poil. De là à faire un rapprochement avec la démarche d'un petit brun bigleux et colérique qui rêvait d'un monde peuplé de surhommes grands, blonds et musclés, il n'y a qu'un pas… que nous hésitons néanmoins à franchir.

Tout comme le racisme est le fond de commerce des marchands de haine, l'extermination du poil est un marché extrêmement rentable. Un poil brûlé, arraché ou rasé est un poil qui rapporte. Les marchands de rasoirs, de mousses et de crèmes épilatoires de tout poil savent tantôt se montrer doux ou tantôt à la pointe du progrès technologique pour revendre leur camelote désuète. Franchement, Mesdames, n'avez-vous jamais fait le rapprochement entre l'argumentaire du marchand de cire et celui de l'arracheur de dents ? Et vous, Messieurs, si vous avez saisi le lien entre la plongée sous marine et la mousse à raser expliquez moi, j'aimerais comprendre.

Le Père Noël et le Capitaine Haddock contre les mastodontes du Tour

Tout commerce a besoin d'une vitrine, et celui de la mort du poil ne fait pas exception. Chez nous, c'est le Tour de France, gigantesque opération de propagande pour faire la promotion d'un homme nouveau aux guiboles fraîchement épilées. Comment expliquer autrement le tapage médiatique autour de ces athlètes dopés jusqu'aux narines ayant autant de matière grise entre les oreilles que de poil aux pattes ? A côté de ces mastodontes, les rares "poilus de service" tolérés dans les médias (dans l'ordre, le Père Noël, le Capitaine Haddock et le Palestinien de l'an O) font pâle figure.

Notre société a choisi ses héros (ou plutôt, le grand capital les lui a fortement suggérés) : ils sont imberbes, fades et apolitiques. Ils s'affichent nus sur les murs de nos villes, mais sans poils et sans tétons. Ils ne savent pas chanter, mais passent en *prime-time* et arrivent en tête des ventes de disques. Ils ne vont pas voter, mais ça arrange la droite, le Front National et les patrons.

Le seul poil que nous voulons supprimer, c'est celui qui se trouve dans la main des masses

Bien sûr, il n'est pas interdit de se laisser pousser les poils ou d'aller voter (c'est même fortement recommandé). L'époque où le Tsar Pierre Ier pouvait ordonner à tous ses sujets de se couper la barbe [1] est révolue (encore que, avec les déclarations de Luc Ferry, on peut se le demander) mais aujourd'hui, les rapports de domination sont

beaucoup plus sournois. Il est par exemple exclu de se présenter à un entretien d'embauche avec la barbe ou les jambes velues et pourtant, théoriquement, c'est permis. Au mieux, le poil est jugé disgracieux. Au pire, il est perçu comme une menace, les barbes des islamistes contemporains faisant écho à celles des communistes (Marx, Engels) et des anarchistes (Bakounine, Proudhon) d'autrefois. Tout nous pousse à nous distancier des poilu(e)s et à tendre vers des modèles figés dans un état pré - pubères (avec des seins ou des pectoraux siliconés en plus), omniprésents bien que totalement fictifs. Parce que tout est faux, nos tentatives sont condamnées à l'échec avec, au bout du chemin, des frustrations et des névroses qui rempliront encore un peu plus les poches déjà pleines à craquer des marchands de cauchemars. Si les femmes ont déjà arpenté depuis longtemps ces voies sans issue, les hommes les découvrent à peine. Les insatisfactions croissantes des uns et des autres sont un marché juteux - un "progrès économique" - que le bon sens libéral suppose de consolider et d'étendre.

Il est donc plus qu'urgent de reprendre du poil de la bête pour construire - ensemble - une société pileuse, libre et fraternelle. Le seul poil que nous voulons supprimer, c'est celui qui se trouve dans la main de tous les citoyens qui sont trop fainéants ou trop aveugles pour remettre en cause un système qui les enferme dans les carcans de l'idéologie néolibérale et consumériste. Liberté, égalité, pilosité !

---

[1] En 1722, le tsar Pierre Ier interdit par oukase le port de la barbe sous prétexte de moderniser le pays et des barbiers professionnels furent postés aux portes de Moscou pour raser tous les arrivants.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wolfgang Master dans sa salle de bain

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : lundi 14 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

Où Wolfgang Master n'a pas conscience des dégâts environnementaux qu'il peut commettre dans sa petite salle de bain…

« Nous n'avons pas hérité
de la terre de nos ancêtres,
nous l'avons empruntée
à nos enfants ».

En caractères énormes, cette phrase, tirée, comme peu le savent, de la sagesse des Indiens d'Amérique, trône au-dessus de l'entrée du bureau-bibliothèque de Wolfgang Master. Douze mètres carrés rangés à la perfection, qui respirent le savoir et la rigueur, les stylos assoupis dans le pot traditionnel, un vieux numéro de *Géo* sur le dessus d'une pile de vieux magazines archivés « au cas où ». Sans parler du marque-page, calé à la fin d'un livre de Nicolas Hulot criant de toutes ses forces (ne pouvant plus se contenter d'avertir) contre le sabotage de la planète bleue.

Wolfgang Master pensait souvent à ses futurs enfants. Il en voulait, malgré les sérénades de ceux qui pensent que ce n'est pas un cadeau à faire que de propulser un gosse dans ce monde.

Mais les gosses peuvent prendre le relais. Multiplier les actes éco-citoyens (des mots barbares pour des gestes tout simples), avoir recours au tri sélectif pour recycler nos montagnes de déchets, éteindre la lumière en quittant une pièce (et pas seulement pour ne pas tuer les ours polaires, comme le disait Lucchini), préférer les produits bio et le commerce équitable pour obliger les producteurs à fabriquer mieux et de façon moins dévastatrice, lire René Maltête, Hubert Reeves, Jim Harrison et Richard Brautigan…

Ce matin-là, il pensait à tout cela sous sa douche, qui lui prenait quotidiennement plus d'un quart d'heure, pression à fond et chaleur au maximum.

Une petite habitude bien peu environnementale, que des enfants, teigneux et propagandistes de vérités, pourraient bien supprimer, un jour à jamais, du quotidien de Wolfgang.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Arracher ou recouvrir la propagande fasciste et libérale

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 25 avril 2006

La Révolution en Charentaises

La haine et la bêtise s'étalent désormais sans complexe sur les murs de nos villes, les panneaux de signalisation et les poubelles.

A grands coups d'affiches et d'autocollants, les fascistes et les libéraux véhiculent leurs idées puantes et sapent les bases de notre démocratie. Comment continuer de croire en notre système politique quand des criminels en col blanc peuvent demander aux électeurs - avec le sourire - l'absolution populaire, après avoir déjà bénéficié de la complaisance de la justice ? Comment respecter une République qui tolère que des partis racistes et antisémites aient pignon sur rue, alors même que sa législation l'interdit ?

Le premier réflexe d'autodéfense intellectuelle et de révolte, c'est de répondre aux campagnes d'affichage par des campagnes d'arrachage systématique. C'est efficace, écologique et ça ne coûte pas un rond. Mieux : ça fait perdre du fric aux fachos et aux libéraux, ce qui est assez jouissif. En plus, vous agissez dans la plus totale légalité du moment que vous jetez les déchets de papier dans des poubelles et que vous ne vous en prenez pas aux affiches collées sur les panneaux électoraux. Vous pouvez donc vous payer le luxe de faire ça en plein jour et de faire encore plus chier les libéraux et les fachos qui, même s'ils vous maudissent intérieurement, ne la ramènent jamais. C'est aussi un bon moyen de se faire des potes dans le quartier car il n'est pas rare qu'un passant vienne vous prêter main forte.

Pour arracher les affiches efficacement, il est préférable d'utiliser un petit canif. Avec les ongles ça marche aussi mais c'est un peu plus difficile, sauf quand il a plu ou que les affiches ont été fraîchement collées (là c'est le bonheur parce qu'on imagine les cons qui viennent de s'emmerder à les mettre… pour rien !).

Une autre technique consiste à recouvrir la propagande fasciste et libérale. Ca marche surtout pour les autocollants qui sont parfois trop bien collés pour être arrachés. Pour recouvrir, il faut avoir soi-même des autocollants, ce qui n'est pas trop difficile quand on y réfléchit un peu. Les manifs sont de très bons endroits pour en récupérer car il s'en distribue beaucoup. Vous pouvez aussi prendre contact avec une organisation militante type Ras l'Front. Enfin, vous pouvez faire le plein dans les foires et les salons, qui regorgent d'autocollants. Ils sont souvent publicitaires, mais c'est toujours mieux que la propagande fasciste et libérale. Si vous avez un Parc Naturel Régional à côté de chez vous, allez vous approvisionner chez eux, ils ont des autocollants de bonne taille et c'est toujours sympa de leur faire de la pub !

Consommer autrement

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 11 mai 2006

La Révolution en Charentaises

On aurait pu dire « mieux consommer » mais depuis la campagne de pub de Carrefour, ça sonne moins bien. Les multinationales ont inventé l'alchimie moderne : tout ce qu'elles touchent se transforme en or pour elles et en boue pour le reste du monde.

Schizophrénie ou foutage de gueule pure et simple, Carrefour communique à la fois sur le « consommer mieux » (par respect pour l'environnement) et sur le « consommer plus » (par amour de son compte en banque). Chers camarades qui pensiez être les seuls à vouloir le beurre, l'argent du beurre et le cul de la laitière rassurez-vous, Carrefour vous a compris ! Continuez à consommer toujours plus dans les magasins et la planète est sauvée !

OU ALORS

Vous pouvez aussi considérer cette campagne et toutes celles qui lui ressemblent comme un beau tas de conneries et décider de consommer autrement. Ca commence par consommer MOINS : moins d'essence, moins de gadgets inutiles contenant du plastique et des petits moteurs à piles, moins de produits jetables à usage unique (exception faite des capotes), moins de papier, moins d'emballages, moins de sacs plastiques, etc.

Vous pouvez aussi éviter de consommer des oignons, des carottes ou des pommes de terre non issues de l'agriculture biologique, car leur production pollue considérablement les sols et les nappes phréatiques. D'une manière générale, quand vous voyez le logo AB sur un produit, c'est bon signe (sauf quand il s'agit d'AB Productions), vous avez la possibilité de faire un geste pour l'environnement et de soutenir des agriculteurs et des éleveurs qui refusent le productivisme à tout crin. Autre possibilité pour les plus fauchés (mais qui ont un peu de place quand même) : commencez votre propre jardin ! A vous les joies de la bêche et du râteau les jours de pluie !

La où ça se complique, c'est pour les fringues et les godasses de sport. Il est devenu presque normal de délocaliser les centres de production pour pouvoir exploiter tranquille une main d'oeuvre taillable et corvéable à merci, et de magouiller pour tromper les consommateurs sur la véritable origine des produits. Il est donc très difficile de s'y retrouver. Si vous avez des infos sur des marques vraiment *fair play*, merci de les partager avec les camarades en participant au forum. Sinon, d'une manière générale, utilisez votre bon sens et votre instinct : il y a des produits qui puent *les sweat-shops* et les goulags chinois à des kilomètres !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Internet et la SNCF inaugurent une nouvelle ligne… libérale

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 10 mai 2006

La Révolution en Charentaises

La SNCF est vue, depuis toujours, comme l'un des principaux défenseurs d'un service public de qualité. Mais, gangrène libérale oblige, cette notion de service public est de plus en plus remise en cause par le gouvernement, la direction de la SNCF et… Internet !

Déjà en 1993, les usagers, la plupart sans le savoir, essuient les frais d'une politique libérale, où seule la loi du marché prime. En effet, la mise en place du système de réservation *Socrates* (issu des compagnies aériennes) a marqué la fin du prix unique en kilomètres parcourus. Depuis ce jour, vous l'ignorez peut-être, mais c'est la loi de l'offre et de la demande qui fixe le prix du billet de train.

Aujourd'hui, c'est le prétexte de l'incontournable avènement de la libre concurrence prônée par les directives européennes qui risque de mettre un sérieux coup à la qualité du service et au portefeuille du « client ».

Car en effet, autre changement notable, depuis quelques mois, une nuance fondamentale est venue se glisser dans le discours des dirigeants de la SNCF et du gouvernement : on ne parle plus d'« usagers », mot derrière lequel se cache la notion de droit d'usage [1], mais de « clients », mot qui désigne les personnes ayant un pouvoir d'achat compatible avec l'offre proposée. Les libéraux les plus bornées (ils sont nombreux) me rétorqueront que le « client », par son pouvoir d'achat, régule à sa manière les tarifs. Nous ne répondrons pas à cette pirouette verbo-économique qui oublie l'essentiel : la notion de service public. Il faut dire que cette notion leur est sans doute bien étrangère, puisque ce sont souvent ces mêmes libéraux qui gueulent contre les trains en retard [2], alors qu'une récente étude prouve que près de 95% de ces trains sont parfaitement ponctuels…

Autre mise en oeuvre qui a fait mal à la SNCF : Internet. Oui, Mesdames, Messieurs… On ne va pas y revenir, c'est un outil formidable pour réserver et acheter en ligne. Le seul souci dans cette bien triste histoire, c'est qu'Internet a entraîné une grande braderie des billets à tarifs réduits et les vendeurs, aux guichets traditionnels, sont devenus dans l'incapacité de faire les mêmes offres pour un produit identique. Regardez les découvertes *Prem's* (qui, au passage, ne sont ni remboursables, ni échangeables), vous comprendrez…

Mais le plus pernicieux dans tout ça, c'est sans doute que ces ventes en ligne ont pour objectif ultime (mais caché) de diminuer le nombre de guichets dans les gares. Conséquence directe : chômage et baisse de la qualité des prestations offertes (comment fera, sans guichet, la petite vieille de quatre-vingt piges qui a envie d'aller voir, une fois l'an, son beau-fils, à Manzac, en Touraine ?). Mais peut-être que, sûrement, en effet, la direction de la SNCF se fiche pas mal de ladite petite vieille et que, lorsque tout le monde aura compris la dérive qui est en train de se mettre en place (mais il sera trop tard), la gare de Manzac n'existera plus depuis longtemps.

On peut évidemment aller plus loin en imaginant que le peu de guichets offerts dans la plupart des gares est une volonté de la direction pour inciter chacun d'entre nous à se débrouiller avec Internet pour acheter ses billets. Et nous faire avaler la pilule en douceur, comme *Socrates* en 1993, qui avait été présenté, souvenez-vous, comme révolutionnaire.

Seulement, n'en doutez pas, la direction de la SNCF et le gouvernement sont en vérité corvéables à souhait. Il suffit que chacun de nous, en âme et conscience, s'adresse aux guichets, fasse la queue, même si c'est désagréable, et préfère perdre cinquante centimes pour avoir un billet échangeable et remboursable. Car ces cinquante misérables centimes, c'est aussi de l'emploi et un service de qualité, pour tous.

« Usagers », à vous d'agir !

---

[1] C'est-à-dire le droit pour tous d'utiliser le train.

[2] Cf. Alain Soral qui a écrit des pages éclairantes sur ces énergumènes dans son *Abécédaire de la bêtise ambiante* (Editions Blanche).

Refuser d'être des vaches à lait bancaires

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Vous n'avez pas pu ne pas entendre parler de la politique scandaleuse mise en place par les banques récemment (retraits payants, manque d'informations sur les tarifs, coûts exorbitants de certains services, avec des marges dépassant parfois 80% (Oui, oui, vous lisez bien…).

L'*UFC* (Union Française des Consommateurs) et *Que Choisir* (www.quechoisir.org) appellent à une mobilisation, à laquelle je vous encourage. Pour l'anecdote, il y a quelques années, *Que Choisir* avait récolté un million de chèques triangulaires d'un franc, ce qui avait permis de stopper le débat sur les chèques payants (ça signifiait en effet, pour les banques, un coût de traitement colossal pour des bénéfices inexistants [1]

Le débat revenant à l'ordre du jour (avec des mesures encore plus injustes), il est temps d'agir. Voici le communiqué de presse de l'*UFC-Que Choisir* :

A tous ceux qui soutiennent son combat et qui ont témoigné massivement de leur soutien, l'*UFC - Que Choisir* offre l'occasion de s'exprimer :

1. envoyez un « chèque pétition » de 1 centime d'euro à l'UFC Que Choisir (*) qui remettra publiquement l'ensemble des chèques à la Fédération bancaire française. (*)UFC-Que Choisir Opération « arrêtons les frais » 11 rue Guenot 75 555 Paris Cedex 11

2. participez à l'opération « fête des chèques » envoyer un signe de mécontentement aux banques en multipliant, entre vous (collègues de travail, amis, voisins, famille…), les chèques de 1 euro et en les remettant à l'encaissement.

Tout bon révolutionnaire devrait s'engager dans ce petit combat. Histoire d'arrêter la prise en otage des consommateurs, de la part d'organismes qui ne souffrent pas de difficultés financières. Et parce que tirer de l'argent, ça doit rester gratuit, même auprès d'une banque qui n'est pas la sienne.

---

[1] Un chèque est valable, sous n'importe quelle forme. Il est tout-à-fait autorisé de faire un chèque sur un papier libre, un papier triangulaire (il ne peut plus, dès lors, être traité par des machines automatisées), une feuille volante, etc.

Signer et faire signer les pétitions en ligne

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 18 mai 2006

La Révolution en Charentaises

A première vue, signer une pétition sur Internet est à la portée du premier révolutionnaire pantouflard venu. On peut se gratter les couilles peinard, en pyjama devant son ordinateur, et empêcher la lapidation d'une petite esclave violée par un richissime Saoudien en trois clics de souris. Le cyberjusticier des temps modernes a laissé tomber la gonflette inutile, il ne se muscle que l'index. Et ça marche ! (des fois…)

Sauf que le cyberjusticier semble avoir aussi déserté les salles de gymnastique intellectuelle (plus communément connues sous le nom d'écoles) à en juger par la mauvaise mine des pétitions qui circulent sur le Net : mise en page abominable rendant le mél totalement illisible, doublons, système de retour de la pétition incompréhensible ou douteux, etc. Bref, c'est du grand n'importe quoi !

Revenons donc aux fondamentaux. Une pétition a deux objectifs principaux : 1) sensibiliser le public à un problème ; 2) Recueillir des signatures pour montrer qu'un grand nombre de personnes vous soutiennent.
Du point de vue du signataire, la lecture de la pétition doit être facile et sa signature rapide.
Celui qui est à l'origine de la pétition doit quant à lui savoir combien de personnes l'ont signée. Il lui faut donc un retour des signatures.

La meilleure technique consiste à mettre la pétition en ligne sur une page Web pour présenter sa démarche et centraliser les signatures. Parallèlement, on peut faire circuler un court mél explicatif contenant un lien vers la page Web (en n'oubliant pas de préciser qu'il est préférable de faire un copier/coller plutôt que de cliquer sur le bouton "faire suivre" pour éviter les mises en pages décourageantes). De la sorte, on peut toucher un maximum de monde et regrouper toutes les signatures en un seul point. Vous pouvez éventuellement renvoyer automatiquement une demande de confirmation au signataire pour vérifier que son adresse mél est valide.

Discours de la Servitude Volontaire

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Soyez résolus à ne plus servir et vous voilà libres. Près de 460 ans plus tard, le vent de la révolte souffle toujours sur le Discours sur la Servitude Volontaire. Laissez-vous tenter par La Boétie, le père de la désobéissance civique, précurseur de Thoreau et de Gandhi.

"Je voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a de pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire".
Parce que ces interrogations n'ont pas pris une ride près de 460 ans après avoir été formulées, le Discours de la Servitude Volontaire d'Etienne de La Boétie demeure un appel atemporel à la révolte contre le pouvoir sous toutes ses formes.

"Le maître n'a rien de plus que le dernier habitant de nos villes"

Le monde est peuplé de maîtres et d'esclaves, les premiers s'enrichissant du travail des seconds sans qu'il paraisse pouvoir en aller autrement. Pourtant, remarque La Boétie, la nature fait les hommes égaux puisqu' aucun être humain n'est capable de dominer tous les autres par sa seule force.
Si **les maîtres règnent, ce n'est donc pas du fait de leurs qualités exceptionnelles**. La Boétie signale au passage qu'ils brillent rarement par leur force ou leur courage et bien plus souvent par leur fourberie et leur cruauté. La remise en question de la légitimité des maîtres - que La Boétie appelle aussi tyrans - est donc radicale. Elle ne manque pas pour autant de finesse dans la mesure où l'auteur distingue trois catégories de tyran : ceux qui sont élus par le peuple, ceux qui se sont imposés par les armes, et ceux qui doivent leur position à leur sang. Pour La Boétie, ces différences ne sauraient masquer une même pratique du pouvoir. En effet, tous renforcent la servitude et font tout pour empêcher que les idées de liberté fassent des progrès dans les esprits. C'est ce qui amène l'auteur à écrire : "**je vois bien entre ces tyrans quelques différences, mais de choix, je n'en vois pas** : car s'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature".
Si les maîtres sont responsables de tant d'oppression, d'exploitation et de corruption, comment expliquer que le peuple ne les chasse pas ?

"La première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude"

Contrairement aux idées reçues, le pouvoir du maître ne repose pas sur les craintes qu'inspirent ses forces armées. **C'est l'habitude qui est le pilier de la domination du tyran**.
En effet, le peuple ne remet pas en cause les rapports de domination qui structurent la société dans laquelle il vit, et son manque d'esprit critique l'amène à trouver la situation normale. Pour La Boétie, "on s'habitue à avaler le poison de la servitude sans le trouver amer".
D'où une situation paradoxale puisque **les hommes sont guidés par le désir de posséder toutes sortes de choses sauf la plus précieuse : la liberté**. Or, sans liberté, la jouissance des biens ne peut être complète. Les gens se trompent eux - mêmes en se persuadant que l'abandon de leur liberté est irrémédiable et ils se condamnent de ce fait à ne jamais profiter pleinement de leur existence. La nature fait donc l'homme libre, mais celui - ci s'assujettit volontairement.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Dès lors, il n'est pas surprenant que les maîtres usent et abusent de cette situation. A titre d'exemple, La Boétie décrit quelques stratagèmes auxquelles avaient recours les tyrans romains non seulement pour détourner le peuple des idées de liberté mais aussi pour s'assurer de sa dévotion : obligation d'aller dans les tavernes et les bordels, discours démagogiques accompagnés de quelques largesses ponctuelles (payées grâce aux richesses volées au peuple), etc.
Il existe aussi une autre catégorie de bénéficiaires des largesses du tyran, à laquelle La Boétie donne le nom de "maquereaux". Ceux - ci jouent un rôle capital sur lequel il est nécessaire de s'attarder.

Les "maquereaux" du tyran

Le tyran s'appuie sur cinq ou six hommes "maquereaux de ses voluptés", "bénéficiaires de ses rapines" et "complices de ses cruautés". Ces hommes clés occupent (après le tyran) les plus hautes position d'une structure pyramidale permettant de soumettre le pays puisque les six ont sous eux six cent complices, qui ont eux - mêmes six milles complices, etc.
Naturellement, tous les complices du tyran pensent agir selon leur intérêt car ils tirent de leur soutien et de leur complaisance des avantages matériels et des titres honorifiques. Pourtant, La Boétie souligne l'absurdité d'un tel raisonnement. **Ces hommes ne sont en effet jamais libres et leur fortune peut basculer à tout instant selon le bon vouloir du tyran**.
Quant à ceux qui pensent pouvoir échapper aux cruels caprices du tyran en gagnant son amitié, ils se trompent lourdement : **il ne peut y avoir d'amitié dans une relation fondée sur la crainte**. Leur servilité ne leur est donc d'aucun secours et ne fait que les avilir encore un peu plus.

"Soyez résolus à ne plus servir et vous voilà libres"

Face à l'exploitation, à la corruption et à l'avilissement des hommes directement engendrés par le pouvoir, La Boétie appelle à une révolte salutaire. Il exhorte le peuple à ne plus servir les intérêts du tyran et à ne plus le craindre. **Le maître perd en effet tout pouvoir dès l'instant où ceux qui lui obéissent décident de mettre un terme à leur servitude volontaire**. A ceux qui continuent de redouter les foudres du tyran, La Boétie s'adresse en ces termes : "quel mal pourrait - il [le tyran] vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous - mêmes ?".

Conclusion

Le Discours de la Servitude Volontaire s'appuie donc sur (au moins) deux vérités atemporelles qu'il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui. La première, c'est que la capitulation de l'esprit critique mène tout droit à la servitude. D'où la nécessité d'être toujours en alerte et de remettre en cause toutes les injustices et les dysfonctionnements qu'on nous présente comme des fatalités. La seconde, c'est que le pouvoir des puissants repose uniquement sur des croyances (en leur force, en leur richesse, en leurs qualités, etc.). **Dès lors qu'on cesse de croire, tout l'édifice du pouvoir s'écroule** comme un château de cartes : le tyran et ses sbires redeviennent des hommes comme les autres, avec des comptes à rendre pour leurs méfaits et des peines à purger pour leurs crimes.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Post-scriptum :Le Discours de la Servitude Volontaire d'Etienne de La Boétie (vers 1546) est téléchargeable sur cette page. Pour une version papier, nous vous conseillons la traduction de Séverine Auffret aux éditions Mille et une nuits, n°76.

Porter des T-shirts intelligents

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 16 mai 2006

La Révolution en Charentaises

Petite leçon de coolitude pour les révolutionnaires en charentaises…

De plus en plus de gens semblent trouver cool de se déguiser en panneaux publicitaires. Ils se baladent dans les rues en arborant fièrement le logo d'une marque de sport, de clopes ou le nom d'un grand couturier, sans se rendre compte qu'il est totalement débile de payer plus cher pour un T-shirt publicitaire que pour le même T-shirt de couleur unie. La logique voudrait en effet qu'on se fasse payer pour faire de la pub aux grandes multinationales (sauf si le porteur du T-shirt a vraiment une sale gueule), surtout quand celles-ci n'hésitent pas à faire travailler des gamins aux quatre coins de la planète pour confectionner leurs T-shirts.

Heureusement, le naturisme n'est pas l'unique alternative de ceux qui refusent de collaborer avec les géants de l'industrie textile et rejettent la logique consumériste ! Pour un prix tout à fait modique, vous pouvez "customiser" vos T-shirts et devenir VRAIMENT cool. Il vous suffit de vous procurer du papier transfert (il en existe pour textiles clairs et couleurs) dans n'importe quelle papeterie et de laisser libre court à votre imagination. Vous tapez un petit texte impertinent sur votre ordinateur (ou faites un dessin si vous avez des talents artistiques), vous l'imprimez sur le papier en question et hop ! En un coup de repassage tout le monde va se retourner derrière vous pour admirer votre oeuvre quand vous marchez dans la rue. Vous pouvez utiliser des T-shirts unis neufs (de préférence pas fabriqués par des petits esclaves du Tiers-Monde) ou améliorer des T-shirts publicitaires en ajoutant sous le logo Nike "plein emploi pour les Vietnamiens de 5 à 10 ans" ou "Tabac : 60 000 morts par an" autour du casque des cigarettes gauloises (tout à coup les ailes prennent une autre dimension, vous verrez).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Refuser les sacs en plastique

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 8 mai 2006

La Révolution en Charentaises

Tout porte à croire qu'Elmer Food Beat - gloire de la chanson française au début des années 90 - a été a l'origine d'un quiproquo tragique.

Alors qu'il chantait "le plastique, c'est fantastique" pour populariser l'usage de la capote, des hordes de beaufs ont repris son refrain en choeur pour semer sans complexe des sacs de caisse à travers tout le pays. Résultat : 122 millions de sacs plastiques le long des côtes françaises et des dauphins qui viennent crever d'asphyxie sur nos plages. Le chiffre n'est pas prêt de baisser quand on sait que 18 milliards de sacs de ce type (soit 72 000 tonnes de plastique) sont distribués par an et que chacun d'entre eux met entre un et quatre siècles pour se dégrader naturellement. Pas besoin d'être fort en maths pour comprendre qu'on est mal barrés. Mais regardons le bon côté des choses, cette situation favorise la paix des ménages. Dans 10-20 ans, au rythme auquel vont les choses, c'en sera fini des engueulades pour savoir si les marmots iront passer les vacances d'été à la mer ou à la montagne !

Les sacs qui finissent dans les incinérateurs produisent quant à eux une pollution moins visible mais tout aussi réelle puisqu'ils dégagent des fumées toxiques et accroissent les émissions de gaz à effet de serre.

Autrement dit la meilleure solution, c'est d'arrêter purement et simplement d'utiliser des sacs plastiques, sauf comme sacs poubelles. Préférez leur des sacs de toile réutilisables et préparez vous à une longue guerre psychologique d'usure. A chaque fois que votre souriant pharmacien vous proposera un sac plastique pour transporter une ridicule petite boîte de médocs, regardez le comme si c'était le plus demeuré des crétins pendant une ou deux secondes et répondez "non" avec fermeté. Comme vous n'allez pas vous rendre très populaire et que les pharmaciens ont un humour bien à eux, pensez à vérifier que vos cachets d'aspirines n'ont pas été remplacés in extremis par des laxatifs.

Pour information, notons que l'Irlande a réussi à diminuer de 90% le nombre de sacs distribués en instaurant une taxe de 15 centimes d'euro par sac fabriqué. Comme quoi, quand l'Etat veut s'en donner les moyens…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

S'informer

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 28 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

Soyons clairs dès le départ : s'informer, c'est pas regarder le long bulletin météo entrecoupé de propagande patronale qui passe tous les soirs à 20H00 sur nos chaînes de télé...

...sauf si vous considérez comme des *scoops* le fait qu'il neige en plein mois de janvier ou qu'il fasse chaud en été. Le gouvernement communique, le MEDEF communique, les grandes entreprises communiquent, mais tous se gardent bien d'INFORMER. Pourquoi ? Parce que le jour où le grand public sera enfin au courant de ce qui se passe réellement dans le pays, les fauteuils en cuir de nos ministres et de leurs camarades de promo devenus patrons vont se transformer en sièges-éjectables.

Pourtant, quand on y réfléchit, il existe un paquet de sources d'informations non manipulées par les grandes multinationales (qui - rappelons le - ont un poids considérable sur le contenu des journaux à travers les recettes publicitaires qu'elles apportent et les actions qu'elles détiennent). Le Web regorge de données extrêmement précieuses, même s'il faut toujours faire le tri. Nous vous proposons dans la rubrique Ces liens qui nous libèrent toute une série de liens vers des sites au contenu très riche. Jetez-y un oeil !

Si ces informations sont difficiles à trouver pour ceux qui n'ont pas accès à Internet, elles sont néanmoins souvent retranscrites dans des feuilles de choux qu'on trouve dans les manifs, et on peut aussi se procurer de la documentation auprès des associations militantes. A noter aussi plusieurs maisons d'éditions qui ont eu la bonne idée de publier des bouquins souvent dérangeants et toujours instructifs à des tarifs démocratiques : Mille et une nuits (des classiques de la littérature révolutionnaire mais aussi les dernières publication d'ATTAC notamment), l'Esprit Frappeur (qualité très aléatoire mais ça vaut la peine de tenter le coup), et Raisons d'agir (excellente qualité, mais ils sont un peu plus chers que les autres et n'ont pas sortis de nouveau titre depuis un moment).

Même si vous habitez à Trifouilli-les-Oies, en plein désert culturel, vous avez sûrement un marchand de journaux pas trop loin où vous pouvez acheter Le Monde Diplomatique, Alternatives Economiques ou l'Huma. Quoi qu'on ait pu en dire depuis l'entrée du groupe Lagardère dans le capital de l'Humanité, en ces temps de régression néolibérale, c'est quand même le quotidien national qui informe le mieux sur les coups tordus du gouvernement et de ses alliés.

Avec tout ça, vous avez assez d'éléments pour vous tenir vraiment au courant. En prime, vous allez enfin connaître le plaisir quasi orgasmique qui vous parcoure l'échine à chaque fois que vous clouez le bec d'un gros con de droite. Elle est pas belle la vie ?

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Utiliser un marqueur et son imagination

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 6 mars 2006

La Révolution en Charentaises

La liberté d'expression n'étant pas réservée à ceux qui dépensent des montagnes de fric pour matraquer leurs idées, chacun d'entre nous peut s'offrir une grande campagne de communication artisanale pour moins de un euro...

...soit le prix d'un bon marqueur !

Ensuite, il n'y a plus qu'à arpenter les rues en quête d'inspiration et d'affiches à "améliorer". Que les angoissés de la page blanche se rassurent : quoi qu'ils écrivent, c'est toujours mieux que les slogans pathétiques des pubards et de leurs confrères du monde politique. Vous pouvez par exemple faire référence aux magouilles politiques passées et en cours, ou mettre côte à côte les profits des entreprises et le nombre de licenciements qu'elles ont décidé. Si vous êtes vraiment en panne d'imagination, vous pouvez toujours vous rabattre sur les grands classiques indémodables (sûrement parce que jamais dans le coup) : les petites cornes de diablotin, les moustaches de Führer et les dents noircies. Le message politique est assez mince, mais ça défoule. Ceci dit, vous pouvez sans doute faire mieux que ça, alors creusez vous un peu la tête et que ça déméninge !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ne plus laisser le dernier mot aux beaufs

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Tous les gosses cherchent à fuir les interminables repas dominicaux en famille et quand on entend les conneries qui peuvent s'y dire, on ne peut que les y encourager. Rien de tel qu'un oncle entrepreneur adepte du néolibéralisme sauvage ou qu'un ancien de la guerre d'Algérie pour animer les discussions et transformer un paisible repas familial en spectacle pathétique. Pendant ces joutes verbales pleines de virilité, on a un peu l'impression que c'est à qui sortira la plus grosse… ânerie. On s'en lasse vite, surtout quand on a l'impression que ça dure depuis toute la vie. Alors moitié pour sauver ce qui peut encore l'être du repas (on ne va quand même pas gâcher le délicieux baba au rhum de la tante Fernande pour entarter son oncle), moitié par altruisme (on ne tire pas sur une ambulance), on décide souvent de se contenter d'envoyer quelques piques ironiques et cinglantes au lieu de rentrer franchement dans le lard de ces blaireaux.

Nous avons tort. Partout le débat politique s'efface devant le rouleau compresseur des idées toutes faites. Partout on capitule sans combattre. Les beaufs ont gagné la guerre psychologique : Ardisson a battu Jean Jaurès. Du cul, des ragots et de la télé réalité pour tout le monde ! Mais surtout pas de politique, sauf si elle porte une mini jupe ras - la - moule et une paire de seins siliconés.

Et pendant qu'on n'ose plus parler politique de peur de jouer les trouble-fêtes et de passer pour un ringard, une équipe de bras cassés avec plus de casseroles au cul qu'un couple de jeunes mariés américains recule l'âge de la retraite, poignarde dans le dos les 35H et s'apprête à démanteler le droit du travail et la Sécurité Sociale. Ca commence à faire beaucoup, et on se demande comment la poitrine de Loana et les ritournelles des vedettes kleenex de la Star Ac' suffisent à cacher la casse. D'autant que pour couronner le tout, le racisme et le nationalisme ont le vent en poupe, comme si le processus d'effacement du débat politique ne pouvait s'achever que dans son interdiction pure et simple.

Conclusion, si vous ne voulez pas que des types comme vos tontons fachos vous obligent à écouter leurs conneries 24H/24 sans broncher, vous avez intérêt à leur balancer le baba au rhum en pleine tête dès maintenant. Vous pouvez aussi leur clouer le bec avec quelques statistiques bien choisies (pour vous entraîner en vous amusant, jetez un oeil sur les "jeux du guerri-héros), c'est moins salissant et surtout, ça fera moins criser tante Fernande.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Boycotter les entreprises "voyous"

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 21 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Frapper droit dans les roubignoles des multinationales en allant faire ses courses.

L'impressionnante puissance des multinationales repose sur nous - les consommateurs - ou plutôt sur l'argent que nous leur filons en achetant leurs produits. Considérons nous comme des sponsors et agissons comme tels en soutenant les entreprises qui font avancer nos idées (commerce équitable, agriculture biologique, etc.) et en refusant de donner des fonds aux autres. Vous sous cet angle, tout prend un tour plus rationnel. Que répondriez-vous à un type qui vous interpellerait dans la rue en vous disant : "Eh mec ! T'as pas 50Euros à m'filer pour que j'me fasse du fric sur le dos d'une petite Vietnamienne de 6 ans ? Allez, sois cool, en échange j'te donne une paire de baskets toute neuve !" Vous lui mettriez sans doute votre poing sur la gueule avant de l'amener chez les flics. Même chose si on vous proposait de déclencher une marée noire, de flinguer la biodiversité à coups d'OGM, ou de jeter des milliers de travailleurs à la rue pour faire grimper le cours d'une action. Et pourtant, quand il s'agit d'une multinationale on la ferme et on paye. Sponsoriser des pollueurs, des assassins (meurtres de syndicalistes dans des pays du Tiers-monde) et les salauds en tous genres ne nous pose aucun problème éthique.

Bien sûr, on peut toujours se dire que les multinationales présentent les choses sous un jour plus flatteur et que nous sommes victimes de leurs campagnes de communication. Mais l'immense majorité des Français a continué à consommer des produits Danone en sachant pertinemment que cette entreprise venait de licencier 663 personnes malgré un bénéfice plus de 716 millions d'euro (4,7 milliards de francs) et une progression des ventes de 7% (plus de chiffres disponibles sur www.jeboycottedanone.com). Pourquoi ? Vraisemblablement parce qu'ils avaient le sentiment que leur consommation personnelle n'allait pas faire la différence. Pourtant, si les ventes de Danone avaient baissé de 50%, l'entreprise y aurait sans doute réfléchi à deux fois avant d'effectuer de nouveaux licenciements boursiers.

Il faut donc frapper là où ça fait mal, droit dans les roubignoles des multinationales, c'est-à-dire leurs ventes. Pour que les boycotts soient efficaces, il est important :

- 1) d'informer sur ce qui est reproché à l'entreprise
- 2) de clairement identifier l'entreprise cible et les différentes filiales du groupe auquel elle appartient
- 3) de dire ce qu'on attend de cette entreprise pour que le boycott prenne fin
- 4) d'inciter un maximum de personnes à pratiquer le boycott en leur fournissant des exemples d'initiatives réussies. C'est là que ça devient difficile de trouver des exemples français. Il faut donc aller voir ailleurs. Même ça n'est pas tout jeune, on peut toujours souligner la performance des Indiens, qui ont réussi à faire plier l'empire britannique pour gagner leur indépendance en boycottant les produits anglais et en ayant recours à la désobéissance civique. On peut aussi faire remarquer que suite à un boycott de grande ampleur aux Etats-Unis, on ne trouve pour ainsi dire plus que des boîtes de thon pêché avec des méthodes inoffensives pour les dauphins (estampillées du logo "dolphin safe"). Pour plus d'information sur le boycott, jetez un oeil sur les liens.

Les Paradis Fiscaux ou la Finance sans Lois

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Dans Les paradis fiscaux ou la finance sans lois, le conseil scientifique d'ATTAC met un coup de projecteur sur une facette de la mondialisation libérale encore relativement peu connue du grand public : les paradis fiscaux. L'ouvrage analyse le fonctionnement de ces zones floues qui, non contentes de déstabiliser des pans entiers du système économique international, servent les intérêts d'une criminalité désormais mondialisée.

D'où viennent les paradis fiscaux ? Comment et pour qui fonctionnent-ils ? Quelles sont les conséquences de leurs activités dans notre vie de tous les jours ? Comment les combattre ? Si ces questions vous intéressent, cette fiche est faite pour vous !

Des sanctuaires de la criminalité

Définition et activités

"Les paradis fiscaux et financiers sont des micro-territoires ou des Etats aux **législations fiscales laxistes ou inexistantes**. Une de leurs caractéristiques communes est de pratiquer l'accueil illimité et anonyme de capitaux". Il existe **entre 60 et 90 paradis fiscaux** autour du globe, parmi lesquels le Liechtenstein, la Suisse et le Luxembourg.

Concrètement, les paradis fiscaux comptent sur leur territoire un grand nombre de banques, qui accueillent dans des conditions privilégiées des capitaux venus du monde entier. Les banques ne posent aucune question sur l'origine des fonds qui leur sont confiés et protègent l'**anonymat** de leurs clients. Elles font ensuite "travailler" l'argent en toute légalité.

Les paradis fiscaux sont **"l'usine de retraitement" de l'argent sale** des mafias et des politiciens corrompus. Ils blanchissent et font fructifier les capitaux des réseaux criminels. En 2001, le FMI estimait qu'entre 600 et 1500 milliards de dollars d'argent sale résidaient dans les paradis fiscaux ou y transitaient.

L'autre grand avantage des paradis fiscaux est de permettre aux particuliers et aux sociétés qui veulent **échapper à l'impôt** de placer leurs capitaux dans des conditions optimales. A cet égard, chaque paradis fiscal offre une gamme d'avantages différente. Cette stratégie fonctionne puisque les banques de paradis fiscaux gèrent autour de 20% de la richesse privée mondiale.

Pour les opérations de **corruption et les sociétés de mercenaires**, les paradis fiscaux sont des refuges bien pratiques. Ils fournissent aussi des **pavillons de complaisance** aux navires marchands qui s'affranchissent ainsi de la législation sociale et des normes de sécurité (Erika).

Une histoire discrète à l'ombre des grandes puissances

La plupart des paradis fiscaux ont ceci de commun qu'ils ont été les oubliés du Plan Marshall [1]. Ils ont donc décidé d'attirer les capitaux internationaux en leur proposant des conditions d'hébergement idéales. Dans le même temps, **les grandes puissances**, et notamment la City de Londres, **ont encouragé leur développement** et fait tomber les barrières gênant la libre circulation des capitaux. Couplés aux innovations technologiques rendant toujours plus faciles les transferts d'argent, ces divers facteurs ont fini par faire des paradis fiscaux des places - fortes au service des multinationales, des riches et du crime organisé.

La finance sans lois

Outre les **innovations technologiques**, ce sont les **choix politiques** des Etats qui ont permis aux paradis fiscaux de prospérer : suppression du contrôle des changes et liberté totale de circulation des capitaux, volonté d'attirer les capitaux mobiles par le dumping fiscal, social et environnemental, promotion des paradis fiscaux et mesures permettant leur maintien, voire leur développement, etc. Dans le même temps aucun organisme chargé de réglementer le transfert des capitaux n'a été mis en place, alors même que l'économie du crime se globalisait.

Le fisc dépouillé

Le conseil scientifique d'ATTAC donne la définition suivante de la **fraude fiscale** : "c'est dissimuler à la connaissance de la puissance publique tout ou partie de ses revenus, de son patrimoine, de ses consommations et de ses transferts". La fraude permet de profiter des services rendus par la collectivité sans pour autant payer sa part. En d'autres termes, **ce sont ceux qui respectent les lois qui payent pour les fraudeurs**.

L'évasion fiscale consiste quant à elle à profiter des vides législatifs pour payer le moins d'impôts possible. Elle peut donc sembler tout à fait légale, même si les conséquences pour la collectivité sont identiques.

On estime que chaque année, la fraude fiscale en France s'élève à plus de **38 milliards d'euros**. La perte pour la collectivité est donc considérable.

L'argent de la corruption

Ces dernières décennies, la corruption (qu'elle soit politique, administrative ou transnationale) s'est considérablement accrue. Le phénomène est principalement dû à la multiplication des lieux de décision (liée à la décentralisation par exemple), à l'apparition de nouvelles instances de pouvoir international et à la généralisation de l'idéologie libérale (qui fait de l'argent la référence suprême).

Même si elles sont moins facilement identifiables que dans le cadre d'un crime ordinaire, **la corruption a ses victimes** : la démocratie (minée par le discrédit du monde politique), les citoyens qui voient la société dans laquelle ils vivent se criminaliser (ex-URSS), les pays qui perdent des masses financières considérables, et les entreprises qui pâtissent d'une concurrence faussée.

Le blanchiment des capitaux

Pour les criminels souhaitant blanchir de l'argent sale, la tâche est moins compliquée qu'il n'y paraît puisqu'il leur suffit : 1) de fractionner des sommes importantes en espèces en une multitude de petites sommes ; 2) de les virer sur un compte bancaire dans un paradis fiscal ; 3) de réintroduire ces fonds dans le circuit légal par le biais de **sociétés - écrans** établies dans les paradis fiscaux. Ces sociétés peuvent être de simples boîtes - aux - lettres ayant une activité fictive et déclarant des recettes tout aussi fictives dans la mesure où leur compte en banque ne sert qu'à accueillir de l'argent sale pour le blanchir.

Résultat : des **pans entiers de l'économie** de certains pays peuvent être **sous le contrôle de la criminalité organisée**. En effet, comment des entreprises "saines" pourraient-elles résister face à des entreprises financées par des activités criminelles et donc tout à fait capables de "casser les prix" ?

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Agir

Les obstacles

Par définition, les paradis fiscaux ne cherchent pas à lutter contre la criminalité financière puisqu'ils en bénéficient (ainsi que leurs élites). Pour justifier leur refus de coopérer ave les magistrats étrangers enquêtant sur les délinquants financiers, les paradis fiscaux invoquent le respect du **secret bancaire** (qui fait partie des droits de la personne humaine) et la **souveraineté nationale**.

Ces arguments sont repoussés par le conseil scientifique d'ATTAC [2], qui souligne que "dès lors que la souveraineté est à vendre par les paradis fiscaux, le droit international d'ingérence acquiert, de facto, une totale légitimité".

Perspectives

Les auteurs de l'ouvrage estiment qu'un **début de prise de conscience** du danger que représentent les paradis fiscaux se dessine dans les milieux dominants. Selon eux, les paradis fiscaux sont désormais sous surveillance.

Du discours aux actes

De nouvelles règles sont nécessaires pour lutter contre les paradis fiscaux et des **sanctions** doivent être envisagées. Le conseil scientifique d'ATTAC en propose un certain nombre comme la mise à l'écart des paradis fiscaux par coupure de leurs liaisons informatiques, ou encore de considérer comme nulles et sans valeur juridique les transactions financières en provenance ou à destination des paradis fiscaux. Pour en savoir plus sur les autres mesures proposées, merci de vous reporter au tableau se trouvant à la fin de la présente fiche.

Le droit supranational

Avant de sanctionner, il est nécessaire d'avoir fixé les règles. Reste à savoir qui peut "dire le droit", sur quelles bases et au nom de quoi, et de qui ? Le conseil scientifique d'ATTAC insiste sur le besoin d'un débat public et sur le rôle fondamental de l'action citoyenne. Le FMI, l'OMC, l'OCDE ou encore la Banque Mondiale n'ont pas la légitimité nécessaire pour légiférer en matière de criminalité financière. En revanche, il semblerait logique que l'**ONU** joue un rôle.

On pourrait imaginer d'élargir le champ d'action du Tribunal Pénal International en définissant un nouveau **"crime international d'entreprise"**

Annexe

On trouve en annexe du livre des extraits du *rapport de la Mission parlementaire d'information commune sur les obstacles au contrôle et à la répression de la délinquance financière et du blanchiment des capitaux en Europe*. Cet édifiant rapport analyse le cas de la principauté du Lichtenstein.

|Mesures d'urgence proposées par ATTAC

- Sanctions contre les établissements financiers qui refusent de coopérer, avec publication de leur refus
- Obligation de conserver des traces des donneurs d'ordres des virements et transactions sur produits dérivés
- Réglementation des professions protégées par des privilèges juridiques, utilisatrices du secret bancaire
- Publication des données mensuelles sur les paradis fiscaux
- Obligation de coopérer avec le reste de la communauté internationale sur les plans judiciaire, administratif et policier
- Application des lois antiblanchiment existantes sans limitation par la territorialité
- Rapprochement des services opérationnels (tutelle financière, justice, police, fisc, secteur privé) afin de bâtir des règles minimales
- Enrichir le *corpus juris* européen d'un volet criminalité financière
- Rassemblement et échange des renseignements sur les délits financiers
- Mise à disposition de l'information bancaire en cas de besoin
- Formation des enquêteurs financiers
- Faire en sorte que soit rendue disponible et publique une information commerciale internationale : dirigeants, objet social, comptes

Post-scriptum :

Les paradis fiscaux ou la finance sans lois

Conseil scientifique d'ATTAC Nov. 2001, éditions Mille et une nuits, ISBN : 2-842-0565-15

---

[1] Plan mis en place par les Etats-Unis pour la reconstruction de l'Europe après 1945

[2] Gérard Gourgechon, Christophe Ventura, Christian Chavagneux, Serge Colin, Gilles Favarel-Garrigues, Gaston Fitoussi, Jean-Pierre Lachaussée, Catherine Lévy, François Lille et Bernard Monnot et Bernard Cassen

Santé Assurance Maladie, Quelles Alternatives au Néolibéralisme ?

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Intuitivement, vous savez que le gouvernement Raffarin et la CDFT vous l'ont enfoncée bien profondément dans le trou de la Sécu, mais vous avez du mal à comprendre les enjeux qui se cachent derrière la réforme de l'assurance maladie. Cette fiche très courte et limpide est faite pour vous !

Rédigé en 2004 dans le cadre de la Commission Santé Sécurité sociale d'ATTAC [1], ce petit ouvrage de 109 pages démonte point par point les arguments des néolibéraux contre la Sécurité sociale et propose des pistes pour la mise en place d'un système de santé de service public plus efficace, plus universel et plus démocratique.

Le "trou" de la Sécu

Les **10 milliards de déficit** prévisionnel pour 2004 de la Caisse Nationale d'Assurance Maladie des Travailleurs Salariés (CNAMTS) - communément appelés "trou" de la Sécu- constituent l'argument massue des néolibéraux contre le système actuel de fonctionnement de la Sécurité sociale. Ce déficit représente 9,3% de l'ensemble des ressources de la CNAMTS et est dû à l'augmentation des dépenses, alors même que les recettes ralentissent.

Les salariés financent lourdement le système via les cotisations sociales et la CSG (dont ils fournissent 80% des recettes). La **remontée du chômage** et les pressions (vers le bas) sur les **salaires** expliquent la faible progression des recettes provenant des salariés.

De plus, depuis 20 ans, les salariés pâtissent d'un mouvement général de **redistribution des richesses créées qui bénéficie au capital** et qui affecte par conséquent le financement de la Sécurité sociale. En 1982, le montant des salaires et cotisations sociales représentait en effet 80% du PIB, contre 70% aujourd'hui. Le différentiel s'élève à **150 milliards d'euros**. Autant de perdu pour les salariés et la Sécurité sociale.

Dans le même temps, les employeurs - qui sont le deuxième pilier du système - ont bénéficié au nom de l'aide à l'emploi de **36 exonérations** qui diminuent leur contribution au financement de la Sécurité sociale. En 2003, ces exonérations s'élevaient à **19 milliards d'euros** pour l'ensemble de la protection sociale alors que le déficit de la CNAMTS était de 10 milliards d'euros. Du fait d'un système complexe de compensations, la suppression des exonérations n'entraînerait pas une hausse mécanique des recettes de 19 milliards d'euros. Elle permettrait cependant une augmentation importante des recettes selon les auteurs.

En tout état de cause, une augmentation des cotisations patronales semble tout à fait justifiée quand on sait qu'**en vingt ans, les taux de cotisation des salariés ont augmenté de 8,2% alors que ceux des employeurs n'ont progressé que de 1,8%.**

Mieux comprendre l'augmentation des dépenses de santé

En matière de dépenses de santé, **la France se situe dans la moyenne** des pays à développement comparable. Ces dépenses représentent aujourd'hui 9,5 du PIB, contre 14% aux Etats-Unis, 10,7% en Allemagne, 10,9% en Suisse et 9,7% au Canada.

Les dépenses augmentent depuis 40 ans, mais ceci est vrai pour l'ensemble du secteur des services et la situation n'a donc rien de surprenant. Les auteurs soulignent avec une pointe d'ironie "qu'on ne parle jamais de maîtriser les dépenses exponentielles induites par l'utilisation des téléphones portables, mais la maîtrise des dépenses de santé publique est devenue, de même que la question des retraites, l'obsession des néolibéraux". Au final, **ce qui dérange surtout les néolibéraux, c'est que la majeure partie des dépenses de santé échappe au secteur privé.**

Lorsqu'on analyse la structure des dépenses on constate que les médicaments représentent 20% de l'ensemble, soit 150 milliards d'euros par an. Pendant les années 90, les médicaments ont le plus contribué à la croissance en volume des dépenses (+36%). **Les hausses du nombre de médicaments prescrits et de leur prix sont directement liées aux stratégies de marketing des firmes pharmaceutiques, qui échappent au contrôle des Etats**. Le complexe médico - industriel semble en effet plus se préoccuper de la satisfaction de ses actionnaires que de l'efficacité de ses produits, de sorte qu'augmentation des dépenses n'est pas nécessairement synonyme de meilleurs traitements. Surtout, les firmes pharmaceutiques se battent bec et ongles pour empêcher le développement des médicaments génériques, nettement moins chers et tout aussi - voire plus - efficaces.

La mise en place d'une Sécurité sociale de service public passe donc par une véritable **politique des médicaments** dont les auteurs donnent les grandes lignes : déremboursement des médicaments jugés inefficaces après expertise contradictoire, interdiction de la publicité directe auprès du public, réhabilitation de l'appareil de production des produits de santé et développement des génériques, formation en continue et information des médecins indépendamment des firmes pharmaceutiques, etc.

Par ailleurs, les auteurs appellent à **mettre un terme aux subventions et financements publics au secteur privé lucratif** (consultations et lits privés dans l'hôpital public par exemple).

La privatisation de la Sécurité Sociale renforcerait un système de santé déjà inégalitaire

Comparée aux autres pays d'Europe occidentale, la France est le pays où les écarts de durée de vie entre catégories sociales sont les plus grands. Tous les indicateurs sanitaires (mortalité prénatale, taux moyen de prématurité, obésité, espérance de vie) montrent que **plus on se situe en bas de l'échelle sociale, plus on est exposé à des problèmes de santé**. Le chômage, la précarité et l'organisation du travail jouent un rôle fondamental, de même que les problèmes liés au mode de paiement (obligation d'avancer les frais) et les obstacles "culturels" (le mode de recours aux soins dépend en effet de la classe sociale).

Inégalitaire, le système français actuel l'est aussi du fait du **marché des complémentaires santé** (mutuelles, sociétés d'assurance et institutions de prévoyance, soit un marché de 20 milliards d'euros). Il existe une véritable **fracture entre les salariés d'une part, et les personnes âgées ou en situation précaire d'autre part**. Les salariés bénéficient d'une complémentaire santé de bonne qualité et relativement peu chère par le biais de leur entreprise (participation des employeurs, contrats collectifs d'entreprise). Les personnes âgées et les précaires, parce qu'ils sont exclus de ce système, doivent se rabattre sur le marché des contrats individuels, qualifié de véritables "jungle" par les auteurs : le montant des cotisations est fonction de critères comme l'âge et le nombre d'enfants à charge, mais pas du revenu. Les plus pauvres (en dehors des 4,8 millions de personnes qui bénéficient de la Couverture Médicale Universelle) payent donc plus cher pour une protection qui est moins bonne. Résultat : 5% de la population n'a pas de couverture santé du fait de son coût. Or, c'est pour le renforcement de ce système à plusieurs vitesses que militent les néolibéraux, comme en témoigne le rapport Chadelat.

De profondes réformes sont donc nécessaires mais la **privatisation du système de santé** n'est pas une solution acceptable. Elle **renforcerait les inégalités puisque les personnes les plus pauvres - qui sont aussi les plus "à**

risques" - devraient aussi payer le plus cher. On l'a vu avec le marché des complémentaires de santé mais l'exemple des Etats-Unis est encore plus saisissant car il illustre les ravages d'une politique du "tout privé" à grande échelle : 43 millions d'habitants n'ont aucune couverture santé et la moitié de la population n'a pas accès à des soins convenables.

Pourtant, c'est vers un système de ce type qu'orientent toutes les propositions du gouvernement (plan hôpital 2007, plan dépendance) et du MEDEF : définition d'un "panier de soins" (tout ce qui sortirait de ce "panier"-type devrait être pris en charge par le patient via une société privée), remplacement des cotisations sociales, salariales et patronales par le recours à la CSG, CSG déductible de l'impôt sur le revenu, etc.

Vers un accès aux soins pour tous

Les membres de la Commission Santé Sécurité sociale d'ATTAC exposent un ensemble de propositions qui permettent l'accès égal de tous à des soins de qualité. Ils s'inspirent pour cela du **régime local d'Alsace - Moselle**, dont bénéficient aujourd'hui 2,4 millions de personnes. L'existence même de ce régime spécial tend à montrer la **viabilité d'un système de santé de service public** et constitue un cinglant démenti à tous ceux qui considèrent qu'il n'existe pas d'alternative à la privatisation.

Dans un système de santé de service public, **chacun paie en fonction de son revenu, sans tenir compte du risque qu'il représente. Ainsi, tout le monde est couvert, qui plus est de la même façon.** Les auteurs insistent bien sur le fait que les soins ne sauraient être considérés comme gratuits, dans la mesure où chaque personne qui en a la capacité paie des cotisations.

Pour que la **prise en charge à 100% de toute la population** soit efficace, il est nécessaire que la dépense remboursée corresponde à la dépense réellement déboursée. En d'autres termes, il doit être mis fin aux "libertés tarifaires", notamment à celles qui ont cours dans le secteur 2 des médecins et dans le domaine des soins prothétiques dentaires et d'orthodontie.

Contrairement à ce qu'affirme les libéraux, **le remboursement intégral des frais de santé n'entraînerait pas une explosion incontrôlable des dépenses de santé**. D'une part, parce qu'on ne consomme pas nécessairement plus de soins (opérations, hospitalisations) si ils sont moins chers. D'autre part, parce que toutes les propositions d'ATTAC en matière de réforme du système de soins montrent qu'il est possible d'améliorer la qualité de la prise en charge et de faire des économies substantielles.

Les auteurs soulignent également qu'il est fondamental de "développer la **politique de prévention et d'éducation à la santé** et [de] favoriser une meilleure coordination des professionnels du secteur avec, notamment, la mise en place de **réseaux sanitaires**". A cet égard, l'expérience de la psychiatrie de secteur mise en place en France pendant les Trente Glorieuses s'avère pleine d'enseignements.

ATTAC appelle de ses voeux la mise en place d'un "processus de démocratie participative dans le domaine sanitaire, pour en finir avec les décisions technocratiques prises au seul motif d'impératifs financiers". L'organisation rappelle au passage qu'**il n'y a pas eu d'élections aux caisses de la Sécurité sociale depuis 1983**.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est entièrement consacré aux **pistes de financement** et aux mesures qui pourraient venir s'ajouter à celles décrites précédemment pour assurer la viabilité du système. Sans les citer toutes, on peut mentionner la proposition de soumettre la participation, l'intéressement et les *stock-options* à la CSG, l'élargissement

de l'assiette des cotisations sociales à l'ensemble de la valeur ajoutée créée dans les entreprises, la taxation de la spéculation financière tout en protégeant l'épargne des ménages par le biais de taux différenciés suivant les revenus générés et les sommes investies, etc.

Conclusion

La mort annoncé de notre système de Sécurité sociale n'a donc rien d'inéluctable. De profondes réformes sont nécessaires pour le rendre plus efficace, plus universel et plus démocratique, mais elles sont à l'opposé des recettes néolibérales - notamment la privatisation et son cortège d'inégalités - et doivent s'appuyer sur une volonté politique forte.

Post-scriptum :**Santé Assurance Maladie : Quelles alternatives au néolibéralisme ?**
Commission Santé Sécurité sociale d'ATTAC
Mai 2004, éditions Mille et une nuits, ISBN : 2-84205-838-0

---

[1] Patrick Alloux, Elisabeth Arrighi, Jacqueline Balvet, Bernard Cassen, Jacques Cossart, Jean-Pierre Escaffre, Lucette Guibert, Pierre Khalfa, Elisabeth Labaye, Jean-Claude Laumonier, Patrice Muller, Jacques Nikonoff, Bernard Odier, François Rosso, Hubert Sage, Jean-Claude Salomon, Bernard Teper (coordinateur), Bruno Treize, Pierre Volovitch.

Recommander la Révolution en Charentaises

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 19 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

Bon, d'accord, c'est pas la mesure la plus révolutionnaire du siècle...

...mais en même temps, il ne faudrait pas oublier que vous êtes dans la catégorie "engagement une pantoufle".
Ce site est animé à 100% par des bénévoles extrêmement motivés mais totalement fauchés, sans aucune recette publicitaire. En clair, on n'a pas une thune pour se faire de la pub, donc notre stratégie de communication, c'est vous ! En recommandant ce site à vos amis et connaissances, vous nous aidez à sortir de l'ombre et faites un petit geste pour faire avancer nos idées. Vos amis vous en seront reconnaissants et nous aussi. D'avance, merci !

Terroriser les propriétaires de chiens dégueulasses ?

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 26 mai 2006

Date de parution : 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Qu'est-ce qui distingue un révolutionnaire d'un gros con ? Parfois, ayons l'honnêteté de le reconnaître, ça tient à peu de choses…

...une pensée altruiste avant de commettre une crasse (après tout, c'est pour la bonne cause), l'espoir que l'Histoire nous absoudra (les générations futures comprendront) ou la certitude obtuse que tout ce qui peut faire chier l'adversaire a du bon. Bref, c'est le type de motivations qui a plus de chances d'intéresser les lecteurs de *France Soir* que les accrocs au Code Pénal. N'empêche que si ça vous suffit et que vous éprouvez un plaisir jouissif (un brin pervers ?) à transgresser la loi, cet article est fait pour vous.

Pour accomplir votre destin de révolutionnaire de quartier sans peur et sans reproches, vous avez besoin d'un minimum de préparation.

Côté matériel, un petit sac en plastique et une paire de gants en latex feront amplement l'affaire. L'investissement est donc minimal et peut s'avérer utile dans toutes les tâches de la vie quotidienne, que vous décidiez de faire quelques emplettes de dernière minute ou d'arrêter une hémorragie artérielle par exemple.

Côté préparation, c'est un peu plus compliqué et ça dépend totalement de la stratégie que vous souhaitez adopter. Vous pouvez vous spécialiser dans la course à pieds ou le judo, au choix.

Quand vous vous sentez assez en confiance, il ne vous reste plus qu'à aller vous balader, votre petit sac et vos gants en poche, à la recherche d'un bonne occasion de défendre la veuve, l'orphelin et la propreté du quartier. Ca peut prendre du temps, mais tous les grands chasseurs vous le diront, la patience finit toujours par payer. Un jour ou l'autre donc, une bourgeoise ultra-hype ou une veille peau en Sonia Rykiel arrêtera son caniche juste devant vous et s'extasiera devant la merde monumental que le toutou à sa môman ne manquera pas de laisser en plein milieu d'un trottoir de 90 cm de large. Ce jour là, vous saurez qu'il est temps d'agir.

Procédez alors avec méthode. Si la bourgeoise fait mine de s'en aller en laissant le "chef-d'oeuvre excrémental"de son caniche en exposition libre :

- 1) Abordez la poliment (vous aurez sans doute l'impression qu'elle a des difficultés d'audition, c'est classique)
- 2) Montrez lui que vous êtes un gueux (donc potentiellement dangereux). Vous pouvez par exemple lui dire que vous êtes insensible à l'art contemporain, que vous trouvez les sacs à patates plus sexy que les sous-vêtements Sonia Rykiel et que les brosses à dents "designées" par Philipe Stark ne sont pas pratiques pour retirer les morceaux de merguez qui viennent se loger entre les incisives et les molaires.
- 3) Tendez lui votre petit sac en plastique avec un grand sourire.

C'est à ce moment précis que tout se joue : on peut devenir un modèle de civisme ou basculer dans la scélératesse la plus abjecte.

Le civisme, c'est un sac offert avec courtoisie pour effacer les indélicatesses d'un chien trop pressé ou trop distrait. C'est une main tendue pour saisir une crotte molle et malodorante sous les sarcasmes intérieurs d'une propriétaire s'estimant au-dessus de ces bassesses. C'est aussi faire régulièrement le tour de son quartier pour y ramasser toutes les déjections canines et, de ce fait, le rendre plus attrayant pour les propriétaires de clébards…

Tout le monde n'a pas le civisme chevillé au corps. Si c'est votre cas, évaluez la férocité du chien et la dangerosité de son accompagnatrice, puis demandez vous si vous préfériez voir les crottes de chiens décorer votre rue ou le front des propriétaires vous ayant rabroué lorsque vous leur avez gentiment offert un sac en plastique. Réfléchissez bien, pensez à une ville propre parfumée d'odeurs délicates, et vous aurez sûrement une idée concernant l'utilisation des gants en latex.

Alors, judo ou course à pieds ?

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Nauru : désastre écologique et suicide d'une nation

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Avec ses 21 km², Nauru est la plus petite république du monde. Cette petite île du Pacifique située à mi-chemin entre l'Australie et Hawaï s'apprête à rentrer dans l'Histoire… par la petite porte, un peu comme une poubelle qu'un éboueur négligeant aurait remis à la mauvaise adresse. Premier Etat en situation de « faillite absolue » (voir lien en bas de la page), Nauru pourrait prochainement décider de cesser d'exister, et ses 12 500 habitants mettre la clé sous la porte. Derrière eux : un désert de pierre et de corail et une dette de 140 millions d'euros. Un démenti « grandeur nature » des thèses néolibérales sur l'environnement.

UN CONTE DE FÉES EXOTIQUE QUI PART EN VRILLE

Il était une fois une petite île du Pacifique couverte de forêts, havre de paix pour les baleiniers et les milliers d'oiseaux migrateurs à la recherche d'un lieu où faire une halte réparatrice. A cette époque, le monde se foutait éperdument de Nauru, et la petite île le lui rendait bien… jusqu'à ce jour de 1900 où un géologue - Albert Ellis - décida d'analyser le gros caillou qui servait à bloquer la porte de son laboratoire. Le - dit caillou, ramené trois ans plus tôt d'une expédition à Nauru, s'avéra être du phosphate d'une exceptionnelle qualité.

Comme dans tous les contes qui se respectent, une fée s'était penchée sur le berceau de Nauru. Ayant sans doute un peu trop tiré sur sa baguette magique, elle y déversa des tonnes de fientes d'oiseaux. Le sort de la fée avait probablement merdé, mais tout bien réfléchi, celle-ci se dit qu'elle venait de faire la richesse de l'île car avec le temps, ces excréments se transforment phosphate, et le phosphate constitue un excellent engrais. Le sort allait vite tourner à la malédiction et Nauru en prendre plein la gueule.

LES « ÉMIRS DU PACIFIQUE » FONT DU LARD

Pendant toute la première moitié du XXème siècle, les puissances étrangères se relayent pour abuser des entrailles de Nauru. Les Allemands, les Néo-Zélandais, les Britanniques et les Australiens se succèdent dans cette tournante répugnante avec une égale cupidité.

En 1968, Nauru profite du vent de révolte qui souffle sur toute la planète pour hisser le pavillon de l'indépendance et mettre les voiles. Loin d'arrêter les déforestations systématiques qui ravagent le coeur de l'île et privent les oiseaux de refuge, la toute jeune république de Nauru poursuit avec acharnement l'exploitation du phosphate grâce à la Nauru Phosphate Royalties Trust.

Pendant les trente années qui suivent, l'île s'en met plein les poches. Elle devient même brièvement l'Etat le plus riche de la planète par habitant. Les « émirs du Pacifique » - puisque c'est ainsi qu'on surnomme les Nauruans - reçoivent une allocation mensuelle du gouvernement contre l'exploitation du phosphate. Ils ne payent pas d'impôts et laissent toutes les tâches pénibles à une main d'oeuvre immigrée venue des îles voisines.

Progressivement, la population de l'île se laisse gagner par une violente fièvre consumériste. De toute évidence incapables d'avoir une réflexion à long terme, les Nauruans - qui savent pourtant que leurs ressources en phosphate sont limitées - se lancent dans une fuite en avant suicidaire. Ils font le plein de matériel hi-fi, de réfrigérateurs et de téléviseurs qui finissent par s'entasser dans des décharges à ciel ouvert. A la fin des années 1990, Nauru compte plus de voitures que d'habitants. Naturellement, tout est importé - y compris la nourriture et l'eau potable - car la

petite république ne produit rien.

Fervents adeptes de la politique de l'autruche, les Nauruans s'entassent sur une étroite bande côtière pour éviter de voir leur île ressembler de plus en plus à un croisement entre une meule de gruyère suisse et un fromage corse (à cause des vers et de l'odeur). Ils ne travaillent pas. Leur fonction sociale, c'est de consommer dans la plus complète insouciance écologique. Ils le font avec entrain et n'hésitent pas à donner de leur personne, à en juger par les taux record d'obésité (70% des femmes, 65% des hommes selon l'OMS) et de diabète (entre 40 et 50%) enregistrés sur l'île [1].

« TANT QU'ON N'A PAS TOUCHÉ LE FOND, ON CREUSE ! »

La consommation zélée des Nauruans a fait le bonheur des multinationales de tout poils, mais elle a surtout donné le coup de grâce à un écosystème fragile. Aujourd'hui, les ressources en phosphate sont pratiquement épuisées et l'immense majorité de l'île n'est plus qu'un désert lunaire. Compte tenu de sa petite taille et de son « modèle » de développement, la faillite écologique de Nauru est synonyme de faillite économique. Fin 2004, le Nauru Phosphate Royalties Trust devait la bagatelle de 140 millions d'euros au seul groupe financier américain General Electric Capital Corporation. On voit mal comment la situation pourrait s'améliorer.
Le gouvernement a bien tenté de trouver des solutions alternatives dans les années 1990. Il s'est essayé à la spéculation immobilière (véritable fiasco) et il a transformé l'île en paradis fiscal en développant les banques off-shore. On en compte près de 400, essentiellement des boîtes aux lettres destinées à blanchir l'argent sale. La mafia russe, les cartels de la drogue sud-américains, les triades chinoises et les yakusas japonais profiteraient largement de ce dispositif pour recycler des milliards de dollars chaque année. Nauru serait aujourd'hui le deuxième paradis fiscal au monde par son importance, ce qui lui vaut de figurer sur la liste noire du Groupe d'action financière sur le blanchiment des capitaux (GAFI, émanation de l'OCDE). Comme s'il manquait encore quelque chose pour faire de Nauru un Etat poubelle, l'île se spécialise depuis peu dans l'accueil des prisonniers dont personne ne veut (en particulier les immigrés clandestins refoulés par l'Australie, qui sont retenus dans des conditions particulièrement difficiles). Enfin, Nauru fait l'aumône en recherchant un milliardaire misanthrope prêt à effacer ses dettes et lui accorder un (bref) sursis.

POURQUOI S'INTÉRESSER A CES DÉBILES DE NAURUANS ?

A notre connaissance, c'est la première fois dans l'histoire moderne qu'un Etat souverain implose pour des raisons environnementales. Il ne faut pas s'y tromper, le naufrage de Nauru est D'ABORD un naufrage écologique PUIS une faillite économique. C'est la découverte des ressources naturelles qui a fait la richesse de l'île, leur exploitation qui a totalement ravagé le territoire et leur épuisement qui a fait sombrer l'économie. L'environnement est toujours resté au coeur du système.

La logique consumériste a été plus forte que l'instinct de survie. Alors qu'il n'échappait à personne que les ressources naturelles étaient limitées, les Nauruans n'ont pas été capables de modérer leur consommation et ont largement contribué à scier la branche sur laquelle ils étaient assis. En d'autres termes, le désir de satisfaction des besoins à court terme est tellement fort qu'il peut conduire à un véritable suicide économique.

L'irrationalité de la société de consommation est totalement incompatible avec les théories libérales sur l'environnement. Ces thèses - qui sont largement dominantes aujourd'hui - présupposent que les individus sont rationnels et que leurs décisions économiques sont guidées par la raison. Les individus sont censés accorder plus de valeur dans leurs calculs économiques à l'environnement à mesure que celui-ci devient rare (car ce qui est rare est précieux). Dans l'île aux enfants des économistes libéraux, Casimir protège les jeunes arbres car il sait qu'ils sont peu nombreux et que plus tard, ils pourront lui être utiles pour construire une maison (authentique). Dans sa version la plus répandue, la formulation est un peu différente mais identique sur le fond : « quand se s'ra trop la merde, les scientifiques (donc la Raison) trouveront une solution ». L'exemple de Nauru montre qu'une fois de plus, les économistes libéraux ont tout faux : tant que l'exploitation des ressources naturelles rapporte de l'argent, les individus s'en donnent à coeur joie, quitte à foutre complètement en l'air le système économique dans les années à venir.

Enfin, la dramatique histoire de Nauru nous concerne tous parce qu'elle a des airs de répétition générale avant un désastre planétaire. La plupart des pays du monde se sont lancés dans une course à la croissance qui ne peut qu'être dévastatrice sur le long terme, pour l'environnement comme pour les hommes. A nous d'apporter une réponse globale pour protéger l'environnement autant que nous même de la folie consumériste. Parce qu'il n'est pas viable sans croissance (donc consommation de ressources naturelles), le système capitaliste est incapable d'apporter une solution. Le meilleur service que le capitalisme puisse rendre à l'environnement, c'est de disparaître.

Le rapport de l'ONG Global Witness est consultable ici

---

[1] Pour se faire peur, lire la description des Nauruans dans l'article de Libération du 07/08/04 intitulé Nauru, l'île flambeuse sur la paille

Wolfgang Master découvre la mort des 35 heures

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Où Wolgang master se retrouve devant un panneau d'informations syndicales…

Aujourd'hui, Wolfgang Master n'a pas le moral. Il se sent comme une merde écrasée sur l'autoroute du soleil. Dépité, il contemple le panneau d'affichage du CE sur lequel s'étale en petits caractères sombres le tout nouvel accord sur le temps de travail. C'est la troisième fois qu'il parcourt le texte et il n'est toujours pas sûr d'avoir complètement démêlé ce galimatias juridico - administratif.

Au fond, peu importe. Il sait d'instinct ce qui se cache derrière cette prose pleine d'angles droits et de crocs-en-langue : des semaines de travail plus extensibles que son salaire. Finies les séances de ciné et de piscine à 17H30. Terminés les vendredi après-midi à soi. Aux oubliettes les RTT à passer en amoureux ou en famille. Il va devoir donner plus de temps à l'entreprise sans rien espérer en retour qu'un coup de pied au cul accompagné (dans le meilleur des cas) d'un pot de départ pathétique lorsqu'il ne sera plus jugé suffisamment productif.

Wolfgang fronce les sourcils et esquisse un sourire amer. Par un de ces zigzags de l'esprit dont l'humour noir a le secret, il se prend à chercher derrière le panneau d'affichage des rubans aux couleurs du MEDEF ou une petite carte du genre « Avec les compliments d'Ernest - Antoine, Baron de Seillière ».

Tout bien réfléchi, ce petit jeu ne le fait pas rire du tout. D'ailleurs, on lui fait signe que la pause syndicale est terminée et qu'il est l'heure de retourner bosser. Wolfgang serre les dents pour contenir une gerbe d'insultes muettes et tourne lentement les talons. Il se jure que la prochaine fois, aux législatives comme aux élections syndicales, il n'oubliera pas d'aller voter.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Vert de rage et rage de verres

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 6 mai 2006

La Révolution en Charentaises

Les élections américaines de novembre 2004

Si comme trois-quart des citoyens du monde vous vous demandez ce qui a bien pu traverser l'esprit des amerlocks lorsque le 3 novembre 2004 ils ont massivement donné leur approbation à un renouvellement du mandant « bouchiste », alors vous faites partie du groupe des interloqués verts de rage. Alors dites-vous bien que c'est sous les habits neufs d'un partisan de l'unité nationale que W nous revient en force. Plus d'indécision démocratique cette fois-ci mais le choix plébiscitaire d'un homme providentiel, dépositaire de la volonté générale, activateur infatigable du droit à la sécurité. Pourquoi ce discours nous semble t-il tellement injustifiable vu hors des Etats-Unis ? Peut-être parce qu'on ne reconnaît pas cette interprétation du monde comme un champ de forces dans lequel l'Amérique serait une puissance vulnérable. *Depuis quand les véritables idées démocratiques sont-elles un point faible pour l'ordre et la sécurité ? pourquoi toujours penser la sécurité contre la liberté ?*

Cette question est cruciale car ce qui va prochainement se jouer dans la politique intérieure américaine c'est la réévaluation du Patriot Act et sa prorogation certaine. Cet ensemble de précautions juridiques fonctionnent sur le plan intérieur de la même façon que le principe de guerre préventive sur le plan extérieur. Il s'agit en effet de s'assurer juridiquement le droit de faire exception à la règle de vigilance démocratique. En clair : c'est s'arroger le droit de contourner la loi pour des raisons majeures. Ainsi au nom de la raison d'Etat furent mis en place des tribunaux d'exception ou encore l'autorisation de la détention sans preuves de citoyens suspects. Or cette limitation des droits individuels au nom d'une défense supposée de l'unité nationale est illégitime dans une démocratie qui prend véritablement les droits au sérieux, selon une expression empruntée au philosophe américain Ronald Dworkin [1].

Reconstituons le raisonnement plausible des électeurs de Bush du 3 novembre 2004 et voyons ce que nous pourrions leur répondre dans une délibération idéale : un premier groupe peut considérer qu'un Etat a le droit de réduire la liberté de certains pour des raisons qui engagent des droits concurrents, à savoir ici le droit des autres citoyens américains à être protégés contre d'éventuels attentats qui depuis le 11 septembre constituent une menace réelle. Or, d'une part, dans la mesure où il confond droits moraux individuels et droits moraux sociaux, collectifs, cet argument est biaisé. En effet, il faut noter que ce à quoi porte atteinte le Patriot Act *c'est le droit à la dignité et à l'égal respect*, l'égale attention pour ma liberté que pour celle d'autrui. On ne peut par conséquent selon R.Dworkin restreindre ces droits en considérant qu'ils sont en concurrence avec ceux de la société car les deux ne sont pas sur le même plan, les seconds bénéficiant d'une majorité morale sans qu'il soit besoin de les défendre contre un quelconque empiètement. Le droit de la majorité n'est donc pas un droit concurrent qui pourrait peser dans la décision politique qui considérerait le coût social d'un respect des droits individuels. Et d'autre part, on ne peut invoquer un tel argument de protection d'autres droits que dans les cas où on connaît parfaitement les effets néfastes de la liberté de certains droits sur d'autres mais qui peut dire avec certitude qu'un discours enflammé va conduire à des actes violents, contre une propriété par exemple ? Les relations causales dans ce genre de domaine sont obscures. On ne sait jamais réellement les causes qui font qu'une manifestation (de prosélytisme musulman par exemple) dégénère en émeute et en actes de violence, ou en tout cas cette dernière n'est jamais entièrement prévisible tant il y a de variables qui rentrent en compte. Le gouvernement ne peut limiter les droits des personnes à être libres, à être respectées lorsque leurs actes sont simplement susceptibles d'accroître le risque encouru par la société. L'argument se situe donc au niveau de la plausibilité de l'innocence qu'on ne peut effacer d'un revers de main sous prétexte d'efficacité sociale visant à la protection de la nation. Donc si les risques ne sont pas clairs, le gouvernement n'est pas autorisé à nier même provisoirement les droits individuels pour des motifs de sécurité. Comme le dit Dworkin « Si les droits ont un sens, ils ne peuvent pas avoir des degrés d'importance si différents que certains ne comptent plus du tout dès qu'il est fait mention des autres droits. » [2] Certains rétorqueront : mais alors qu'en est-il de la notion de liberté comme limitée là où commence celle des autres ? Cette conception de la liberté vaut totalement et inconditionnellement, mais précisément elle n'est en jeu que lorsque les effets néfastes de la liberté de parole par exemple sont clairement établies, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas de variables incertaines qui pourraient entrer en jeu.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Ceci signifie donc que l'efficacité sociale et la sécurité nationale valant comme raison d'Etat, au détriment de l'égal respect ne peuvent être des raisons acceptables dans un système démocratique prenant les droits au sérieux. Cette réflexion engage en effet la notion de valeur affectée au droit : dire qu'un droit a un coût social qui risque de limiter la sécurité nationale par exemple est symptomatique de l'absence réelle de reconnaissance de la valeur des droits personnels à se protéger contre l'invasion de la puissance publique. C'est pourquoi si l'on respecte la valeur réelle de ces droits à pouvoir vivre dignement, contre les invectives d'une majorité silencieuse, on ne peut avancer des motifs utilitaristes indignes de la considération de ces droits. On ne le répètera jamais assez, *la valeur des droits protecteurs* (à la liberté d'expression, à l'égal respect) *n'est pas convertible en prix* ou, pour le dire autrement, *c'est précisément parce que le respect de la liberté a un prix inestimable qu'elle n'a pas de coût social*. Le gouvernement certes prend un risque en laissant des personnes bénéficier de leurs droits à la liberté mais qui prendrait le risque inverse dans une démocratie d'enfermer des innocents qu'on suspecte hypothétiquement d'être dangereux ?

---

[1] *Prendre les droits au sérieux*, PUF, 1995

[2] *Ibid*

Charité pas chère

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 7 février 2006

La Révolution en Charentaises

L'assemblée vient de voter dans la nuit du 20 au 21 décembre sur proposition de la majorité parlementaire UMP un amendement qui permettrait de bonifier l'allocation aux adultes handicapés (AAH) ne pouvant pas travailler...

...hausse non négligeable puisqu'elle permet de passer de 581 euros à 728 euros. Mais pourquoi un gouvernement qui par ailleurs mène une offensive anti-sociale, taille dans ses dépenses de santé (voir la révision de la CMU et des médicaments remboursables) et suggère un aménagement de la loi des trente cinq heures au nom de la liberté du travail, se propose t-il aujourd'hui d'aider les pauvres ? Cela semble paradoxal si on s'en tient à une interprétation immédiate où la droite ne ferait pas de social. Or bien au contraire nous sommes en présence d'une position idéologique bien ancrée à droite concernant la place que doit occuper le social dans la politique nationale.

Nous sommes dans le discours de la charité publique recouvert des atours de la modernité, en usant des mécanismes de redistribution de l'Etat-Providence. Or cette charité bien ordonnée ne saurait être tout au plus que l'illustration d'un dispositif disciplinaire dont l'effet immédiat se traduit par une réduction des inégalités les plus criantes mais dont la conséquence réelle consiste à assurer un contrôle social minimal. Il s'agirait d'éviter l'expression d'un mécontentement dont on pourrait faire l'économie et dans cette perspective, penser en termes d'efficacité, c'est réparer une dignité plutôt qu'une autre : on ne s'attaque pas en effet à revaloriser la dignité des chômeurs ou des rmistes mais celle des « incapacités par nature », à savoir les handicapés ou les malades atteints d'un cancer, lesquels sont proprement irresponsables de leur malheur. On retrouve donc bien en filigrane le discours sur la responsabilité des néo-conservateurs qui cherchent à rétablir une vision minimaliste des fonctions étatiques, soit : la redistribution réservée aux seuls véritables nécessiteux ! Pour les autres, priez très fort !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Diplomatie

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : lundi 12 septembre 2005

La Révolution en Charentaises

Qu'est-ce que la diplomatie ?

A ne surtout pas confondre avec l'art habile d'obtenir des diplômes, la diplomatie n'a d'art que celui, subtil, de l'hypocrisie appliquée à la politique extérieure, dont une variante dans les relations interpersonnelles s'appellent la cordialité. Notamment les mères précautionneuses disent souvent "sois cordial, va dire bonjour au monsieur". C'est donc le sourire forcé de nos ambassades.

Altermonde

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Une utopie de poids !

Loin d'être des adeptes de l'haltérophilie, les partisans de l'altermonde militent pour un monde qui ne soit ni quart, ni tiers, ni même demi mais entier et tout autre. Un monde qui désaltère face à la soif de justice. Oubliés donc le décompte des demi-portions, on n'émonde plus que les faiblesses d'un capitalisme effréné et ravageur en brandissant la nouvelle devise "Halte ! Terre ! Monde" laquelle a pour vocation de nous rappeler notre humble condition d'homme terre-à-terre. Voilà pour le lancer de poids des alterophiles, plus familièrement appelés… les altermondialistes.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Barbarie

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Invasions barbares et musique du monde

De l'orgue à la figue, la barbarie est partout et a la hache facile pour mettre tout le monde au diapason. En effet, semant la terreur sur son passage, le barbare est un homme vigoureux qui parle dans sa barbe tout en se gavant de figues provenant de ses contrées lointaines. C'est que le barbare lorsqu'il nous envahit bafouille une langue incompréhensible et rêche à faire palir un joueur d'orgue qui n'aura plus, alors, qu'à ravaler son orgueil de nanti civilisé.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Dilemme

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Bête et méchant

Le dilemme est un dissolvant de la volonté. Je m'explique. On est dans le dilemme lorsque deux choix d'actions ou attitudes s'offrent à nous sans que nous puissions départager l'une ou l'autre des options de façon rationnelle ou convaincante. Bref c'est l'embourbement, la perplexité, comme le fait dire si savoureusement Thomas Mann à l'un de ses personnages :"Cela me semble tout à fait singulier lorsque quelqu'un est bête et de plus malade, lorsque ces deux choses sont réunies, c'est bien ce qu'il y a de plus attristant au monde. On ne sait absolument pas quelle tête on doit faire, car à un malade on devrait témoigner du respect et du sérieux, n'est-ce pas ? La maladie est en quelque sorte une chose respectable, si je puis ainsi dire. Mais lorsque la bêtise s'en mêle, (…), on ne sait plus si l'on doit rire ou pleurer, c'est un dilemme pour le sentiment humain, et plus lamentable que je ne saurais dire." [1]

Vous voyez c'est bête et méchant : le dilemme c'est le casse-tête chinois de l'éthique. Enfin une chose claire…

---

[1] Thomas Mann, *La Montagne magique*, Livre de Poche, p. 113

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

La Bibliothèque Sonore : pour un savoir engagé

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Bibliothèque sonore vous propose, avec l'accord des auteurs et organisateurs, de télécharger librement et gratuitement les enregistrements sonores de témoignages, conférences ou entretiens disponibles sur ce site. Une mine d'infos et d'analyses au service d'un monde meilleur !

Antiwar.com

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Un site incontournable pour tous ceux qui militent contre les guerres à travers le monde. Des infos, des analyses et même un tableau de bord quotidien des victimes du conflit irakien.

Sozialistische Klassiker

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Plein de bouquins engagés à télécharger gratuitement dans plusieurs langues. On y trouve aussi bien des livres récents comme NO LOGO : la tyrannie des marques (Naomi Klein, 2003) que des plus anciens comme l'Utopie de Thomas More (1516).

Observatoire des Médias : Action - Critique - Médias

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Un site idéal pour décoder l'actualité avec un regard critique. Action-CRItique-MEDias [Acrimed] est, comme son nom l'indique, une association de critique des médias qui se propose de se constituer en Observatoire des médias et d'intervenir publiquement, par tous les moyens à sa disposition, pour mettre en question la marchandisation de l'information, de la culture et du divertissement, ainsi que les dérives du journalisme quand il est assujetti aux pouvoirs politiques et financiers et quand il véhicule le prêt-à-penser de la société de marché.

La braguette et le bâton

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Faut-il punir les porteurs du virus du sida ?

Love et cetera ?

La question est polémique. On ne peut plus. Elle s'inscrit dans une optique de responsabilisation des porteurs du VIH dans la diffusion du virus. La pénalisation viserait les personnes infectées qui ont sciemment contaminé leurs partenaires sexuels, souvent pour éviter d'avoir à essuyer un refus de la part de ces-derniers au moment du passage à l'acte. L'affaire n'est pas mince lorsque l'on sait que vient d'être condamné un homme de trente ans originaire de Strasbourg pour avoir transmis le virus à deux de ses compagnes occasionnelles sans les avoir averties au préalable évidemment. Certaines associations comme Femmes positives cherchent à responsabiliser le comportement sexuel des malades : la pénalisation qui va jusqu'à 6 ans de prison est le cas extrême prévu, l'association cherche avant tout à faire prendre conscience d'un problème non tant de santé public que du desarroi psychologique qui pousse ces personnes à adopter des comportements à risques mettant la vie d'autrui en danger. D'autres, juristes notamment, insistent sur le fait que de toute façon les relations entre partenaires relèvent déjà de la responsabilité partagée dès lors qu'il y a consentement mutuel au moment de l'acte sexuel.

Pour le meilleur et pour le pire

La Suisse, elle, a choisi la juridicisation de la responsabilité. Mais le recours au judiciaire est-il bien la bonne solution ? Certains arguent que précisément on risque par cette voie de favoriser un effet pervers, bien plus dangereux sur le plan de la prévention car il réduit la visibilité du délit, à savoir le refus de se faire dépister à seule fin d'éliminer toutes possibilités de poursuites judiciaires. C'est pourquoi les associations cherchent plutôt à dépénaliser la responsabilité et préconisent à la place une prise en charge psychologique des malades honteux de révéler leurs maladies à leurs partenaires.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La politique européenne du flingue sur la tempe

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

A l'heure des néo-dragonnades européennes, malheur aux « moutons noirs » suicidaires restés sourds aux « explications » du gouvernement et à la « pédagogie » de la jet set socialiste.

Dans un article daté du 23 mars 2005 [1], un journaliste de l'Humanité se demandait s'il allait pleuvoir des grenouilles en cas de victoire du « non » lors du référendum du 29 mai prochain. Il est vrai que les discours apocalyptiques des partisans du « oui » ont de quoi laisser perplexe. Si le chaos et l'isolement constituaient vraiment la seule alternative au « oui », pourquoi demander au peuple de s'exprimer ? Après tout, la majorité des pays européens ont décidé de se passer de referendum et de ratifier le traité par voie parlementaire [2]. En somme, les Français devraient s'estimer heureux d'avoir à dire « oui ». C'est du moins ce qu'essayent de leur faire rentrer dans le crâne l'UMP, le PS et leur rouleau compresseur médiatique. Le 29 mai, le peuple français ira voter avec un flingue sur la tempe. A l'heure des néo-dragonnades européennes, malheur aux « moutons noirs » suicidaires restés sourds aux « explications » du gouvernement et à la « pédagogie » de la *jet set* socialiste. Ils porteront l'entière responsabilité de la paralysie institutionnelle d'une Europe à 25, du chômage, de la faiblesse de l'Europe face aux Etats-Unis et de la montée du Front National par-dessus le marché ! Avant de les dézinguer sur la place publique, on préfèrera naturellement parler de leur obscurantisme souverainiste que des questions qu'ils soulèvent : qui a décidé d'élargir l'Union Européenne à 25 membres AVANT d'avoir modifié les institutions ? Pourquoi Chirac et Jospin ont-ils ratifié le traité de Nice - alternative imposée à la constitution européenne - s'il est aussi nul qu'on le prétend ? Pourquoi l'Europe n'est-elle pas à feu et à sang alors que ce même traité est entré en vigueur depuis le 1er février 2003 ? Pourquoi, depuis que l'Europe s'est convertie au dogmatisme libéral de Thatcher, le chômage et la xénophobie ne cessent-ils d'augmenter ? Pourquoi le projet de constitution accorde-t-il une large place à la concurrence et un espace minuscule au volet social ? Pourquoi la défense européenne devrait-elle être rattachée à l'OTAN, bras armé de l'impérialisme américain ? Pourquoi persiste-t-on à creuser la tombe de l'Europe des peuples en construisant celle des nantis ?

Et pour finir, la question qui tue : pourquoi vouloir mettre en place un système institutionnel impossible à réformer ? Une constitution, ce n'est ni plus ni moins qu'une sorte de contrat fondateur fixant les règles du « vivre ensemble ». Les temps changent, les mentalités aussi. Une constitution doit donc pouvoir s'adapter à ces changements. Le projet de constitution actuel ne le permet pas car il instaure un système de triple unanimité pour effectuer toute révision constitutionnelle [3]. Autant dire qu'avec une Union Européenne à 25 membres (bientôt 27), cela relève du fantasme. Seul un esprit psychorigide à l'ego hypertrophié pouvait proposer un système pareil, VGE l'a fait ! Sa constitution vise à graver dans le marbre la domination d'un système économique et politique dans le but d'en imposer des règles à plusieurs générations d'Européens (en gros, jusqu'à ce qu'une révolution remette les choses à plat).

Fermez les yeux et imaginez vos arrières arrières petits enfants à l'heure de la cybergénétique et des télétransporteurs (on peut toujours rêver). Voulez-vous vraiment leur infliger la constitution Giscard ?

Maintenant, vous pouvez rouvrir les yeux et aller voter le 29 mai.

---

[1] MOUSSAOUI, Rosa, « Est-ce qu'il pleuvra des grenouilles si le non l'emporte ? », L'Humanité, 23 mars 2005.

[2] Voir la carte interactive de la Commission Européenne pour mieux comprendre comment l'Europe se construit sans consultation des citoyens.

[3] Unanimité d'une convention qui adopte un projet de révision par consensus, unanimité des gouvernements qui doivent accepter le projet de la convention et enfin ratification dans tous les États. Il suffit donc d'un seul Etat pour empêcher une révision. Voir article IV-443 de la constitution.

The Corporation

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mercredi 6 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Un documentaire explosif et très bien documenté sur les grandes entreprises.

Il est des documentaires qui tapent dans le mille parce qu'en plus de donner une pêche d'enfer, ils alimentent la boîte à idées. *The Corporation* est de ceux là.

Comme l'indique le titre, la grande entreprise en tant qu'institution est au coeur du film. Elle est perçue comme la pièce essentielle d'un puzzle planétaire. Si on ne se focalise que sur cette pièce, on n'appréhende qu'une petite partie de la mondialisation capitaliste. Inversement, si on l'ignore, impossible de comprendre et de combattre efficacement le système économique actuel. Conscients de ces difficultés, les réalisateurs se sont toujours efforcés d'intégrer l'entreprise dans un contexte plus global.

Pari gagné. Tous les éléments sont réunis pour passer un grand moment de cinéma : une galerie de personnages singuliers, des images surprenantes, des vérités étouffées et une kyrielle de questions dérangeantes, voire carrément subversives.

Des héros et des « zéros »

Parmi les « zéros », il y a une bonne brochette de N°1 :

- N°1 de Shell qui sert le thé à des manifestants écologistes venus assiéger sa maison en leur expliquant qu'il n'est pas responsable des dégâts écologiques causés par sa société et qu'au fond, c'est un type bien.

- N°1 de Nike, qui n'a jamais mis les pieds dans une seule de ses usines en Indonésie pour y voir les conditions de travail.

Il y a aussi un « double zéro », un espion industriel qui explique son rôle et les techniques qu'il utilise dans la guerre économique qui oppose les grandes entreprises. Ajoutons à cette *« nightmare team »* des théoriciens du néolibéralisme, des étudiants qui ont décidé de devenir des panneaux publicitaires professionnels, un expert en publicité cachée capable de rendre tout le monde complètement parano, une responsable marketing qui explique comment elle s'y prend pour laver méthodiquement le cerveau des mômes, un courtier en bourse américain qui décrit l'euphorie de ses camarades après les attentats du 11 septembre, j'en passe et des pires… La liste est loin d'être exhaustive. Le plus frappant, ce n'est pas le nombre de personnes interviewées mais la franchise dont elles font preuve et la facilité déconcertante avec laquelle elles racontent des horreurs sans ressentir le moindre sentiment de honte ou de culpabilité.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Du côté des « héros », on trouve une foule d'anonymes qui, chacun à leur manière, s'élèvent contre le pouvoir des grandes entreprises. Si le documentaire donne autant d'énergie, c'est notamment grâce à tous ces David contemporains sortis vainqueurs de leur combat contre Goliath : Boliviens révolutionnaires d'un jour, syndicalistes, manifestants altermondialistes et empêcheurs d'exploiter en paix de tous bords. Le film donne également la parole à des figures médiatiques qui mettent des épines dans le pied du capitalisme triomphant, comme Noam Chomsky, Michael Moore ou Naomi Klein. *The Corporation* n'en a que plus de saveur.

Des images qui déménagent

Rien de tel que de bonnes images pour mettre en perspective les discours. Les réalisateurs l'ont bien compris et effectuent des combinaisons explosives : images volées par des caméras dissimulées dans les usines de textiles en Asie et discours néolibéraux sur les vertus de la mondialisation, responsables de Monsanto expliquant l'inoffensivité de leurs produits et vaches à l'agonie pour avoir reçu les produits en question, etc. En bon révolutionnaire en charentaises, j'ai particulièrement « apprécié » les combats de rue des Boliviens pour reconquérir l'accès à l'eau potable suivis de quelques commentaires très sobres expliquant comment une multinationale - qui avait osé voler jusqu'à l'eau de pluie des habitants de Cochabamba - avait secrètement cherché à obtenir auprès de la Banque Mondiale un pactole de 25 millions de dollars pour compenser les pertes enregistrées en Bolivie. Par ailleurs, grâce à la mise en relation d'images de la guerre en Irak avec certaines théories économiques, on comprend comment la guerre de Georges W. Bush s'inscrit dans une véritable stratégie d'entreprise.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les images et leurs commentaires qui dévoilent les collusions entre les grandes entreprises et le monde politique, et surtout sur la façon dont les multinationales ont soutenu, tout au long du XXème siècle, les dictatures les plus abjectes pour accroître leurs profits. On se bornera à citer le rôle joué par IBM et ses techniciens dans les camps de concentration nazis. Rien que pour cette partie, le film mérite d'être vu.

Un tableau sombre mais plein d'espoirs

Parce qu'il démontre le caractère dangereux d'organisations toujours plus puissantes et de moins en moins contrôlées, *The Corporation* constitue dors et déjà une référence pour tous ceux qui luttent pour la construction d'un système économique plus équitable, plus démocratique et plus respectueux de l'environnement. Le film invite à une réflexion sur le rôle que peuvent jouer les employés des multinationales et les citoyens des pays où elles sont implantées ainsi que sur le nécessaire équilibre à trouver entre production industrielle, écologie et redistribution des richesses créées. Bien qu'il dresse un tableau extrêmement sombre du monde en ce début de XXIème siècle (extension de la logique marchande à l'ensemble de la planète, privatisation des biens communs, invasion publicitaire, exploitation des travailleurs de tous les pays, etc.), le film est porteur d'un message d'espoir. Il montre qu'il est non seulement possible de résister aux grandes entreprises, mais aussi de les battre. A voir absolument !

Post-scriptum :The Corporation, Jennifer Abbott & Mark Achbar, 2004

May Day !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 20 février 2006

La Révolution en Charentaises

Femmes et hommes précaires du monde, agitons-nous, faisons la grève pour une Europe ouverte, libre et rebelle !

Vive la lutte … pour la reconnaissance ! Contrairement à ce qu'on pourrait nous laisser entendre, les manifestations du premier Mai en France ne cherchent pas seulement à revaloriser le pouvoir d'achat, but somme toute secondaire par rapport à cette autre demande : être enfin perçus comme des interlocuteurs valables du discours politique, telle est l'urgence de la revendication de ces travailleurs précaires, prostituées et autre contorsionnistes de la flexibilité. Reconquérir une dignité à travers des conditions de travail décentes c'est refuser l'économisme, stratégie des dominants, qui consiste à réduire la légitimité des revendications des dominés au salaire, et rien d'autre.

Charles Tilly sut très bien analyser l'attention méticuleuse que le patron français mettait pour conserver son autorité lors des conflits avec les ouvriers : le patron laissait entendre qu'il pouvait céder sur la question du salaire mais refusait de considérer les dominés comme des interlocuteurs valables ; c'est pourquoi, notamment, il communiquait avec eux par des affiches dans les lieux publics, sans jamais daigner dialoguer directement avec ceux-ci [1]. Aujourd'hui encore, la lutte passe par des stratégies de visibilité de la dignité des demandeurs de justice : cet objectif est de plus en plus celui de la manifestation du May Day en Europe à travers la devise « Récupérons le Premier Mai ».

Femmes et hommes précaires du monde, agitons-nous, faisons la grève pour une Europe ouverte, libre et rebelle.

Parce qu'ils existent…

Quand les limites du supportable sont dépassées, quand les distributions de l'estime sociale deviennent inacceptables, quand l'idéologie néo-libérale parle hypocritement de rétribution au mérite pour justifier des formes d'asservissement qui sinon seraient inacceptables, la protestation commence à se dessiner contre le mépris social et les formes euphémisées de domination qui n'osent avouer leur nom en se faisant appeler « liberté ». En ce sens il existe bien un impensé de la lutte face aux censures subtiles des instances de domination : tout un pan de la société reste confinée aux marges dès lors qu'elle ne parvient pas à formuler son malaise faute de disposer des capacités linguistiques, du capital culturel et de l'autorité qui fait que vous êtes dignes d'être écoutés. Les précaires du Mac Do, les travailleurs intérimaires, les télé-opérateurs,etc., sont plus « parlés » qu'ils ne parlent « réellement ». Le déni de

reconnaissance pousse à une telle intériorisation de l'idéologie dominante qu'on assiste à une ritualisation des obéissances au vu de laquelle la contestation fait figure d'hérésie sociale. Une esquisse de solution serait peut-être de censurer la propre publicité des instances de pouvoir et de faire reconnaître en retour notre propre dignité, et de reconstruire les conditions sociales d'un rapport positif à soi, notamment en revalorisant l'idée d'un travail décent et d'un salaire juste ; et si pour cela il faut court-circuiter le système de légitimation en place, alors pourquoi pas ? Pourquoi pas en effet utiliser la désobéissance civile, une fois épuisés les recours officiels, pour rendre public la légitimité de nos revendications ?

Post-scriptum :A ce propos, on ne peut que vivement conseiller la lecture passionnante du Traité de la servitude libérale, une analyse de la soumission (Dunod, 1984) de Jean-Léon Beauvois qui montre ces processus de conditionnements des obéissances à travers la naturalisation des rapports de force, que l'on peut simplifier comme suit : « chacun a la place qu'il mérite ».

---

[1] **La France conteste de 1600 à nos jours**, Fayard, 1986.

Le droit à la paresse

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : jeudi 16 mars 2006

La Révolution en Charentaises

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis des siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture.

Ainsi débute "Le droit à la paresse", de Paul Lafargue. Socialiste révolutionnaire, proche de Proudhon puis de Marx dont il épouse la fille, Laura, Lafargue combat sa vie durant un système économique, politique et social qu'il exècre et qui le lui rend bien. Il passe en effet plusieurs années en exil et en prison. Il est l'auteur d'une pensée authentiquement révolutionnaire et généreuse, à l'image de ce "Droit à la paresse" plein d'espoir et d'humour.

Le travail : « un dogme désastreux »

L'étonnement - faussement naïf - constitue le point de départ de la réflexion de Lafargue. Etonnement devant cette *« étrange folie »* qui s'est emparée de la classe ouvrière et qui l'amène à parler *« d'amour du travail »* à une époque où les usines sont synonymes de douleur, de misère et de corruption. Etonnement aussi devant la réaction des prêtres, des économistes et des moralistes, qui encouragent la *« passion moribonde »* des prolétaires en la sacro-sanctifiant.

Lafargue constate un décalage radical entre le discours des classes dirigeantes sur le travail et la réalité vécue par les classes laborieuses. Les premières mettent l'accent sur le travail comme facteur de progrès et de bien-être social. Les secondes vivent des journées de travail dans des conditions particulièrement difficiles, sans pour autant parvenir à s'extraire de la plus extrême précarité. Complètement aliénées, elles luttent pour un « droit au travail » sans réaliser que c'est précisément le travail qui dégrade leurs conditions de vie.

Classes dirigeantes et classes laborieuses se retrouvent néanmoins sur un point : l'amour du travail et le rejet borné de l'esprit de jouissance. Une position que résume bien Thiers : *« je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis »*.

Lafargue souligne que ce comportement masochiste n'a pas toujours été la norme. Les philosophes de l'Antiquité enseignaient le mépris du travail considéré comme une dégradation de l'homme libre. Certains d'entre eux, à l'image d'Aristote, voyaient dans le progrès technique l'occasion de libérer les hommes. Lafargue regrette que l'inverse se soit produit : le développement de nouvelles machines a renforcé l'asservissement des travailleurs.

« La passion aveugle, perverse et homicide du travail transforme la machine libératrice en instrument d'asservissement des hommes libres »

Les avancées techniques réalisées depuis le début de la première révolution industrielle ont permis de considérables gains de productivité. Au lieu de diminuer la durée de travail des prolétaires, ces gains ont eu l'effet opposé : *« à*

mesure que la machine se perfectionne et abat le travail de l'homme avec une rapidité et une précision sans cesse croissantes l'ouvrier, au lieu de prolonger son repos d'autant, redouble d'ardeur, comme s'il voulait rivaliser avec la machine ». D'où des journées plus longues, la suppression de jours fériés et une augmentation exponentielle de la production.

Avec ironie, Lafargue souligne que les bourgeois sont les grands gagnants de cette concurrence entre l'homme et la machine, ce qui nécessite de leur part quelques efforts d'adaptation : *« pour remplir sa double fonction sociale de non - producteur et de surconsommateur, le bourgeois [doit] non seulement violenter ses goûts modestes, perdre ses habitudes laborieuses d'il y a deux siècles et se livrer au luxe effréné, aux indigestions truffées et aux débauches syphilitiques, mais encore soustraire au travail productif une masse énorme d'hommes afin de se procurer des aides »*. Et cela au péril de sa santé !

Malgré ses efforts la classe dirigeante - aidée de ses domestiques - n'arrive pas à consommer toute la production des travailleurs et doit donc à la fois trouver de nouveaux débouchés (colonies), réduire la durée de vie des produits vendus et créer des besoins factices. Comme l'indique Lafargue, *« en présence de cette double folie des travailleurs de se tuer de surtravail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices »*.

« Des loisirs pour goûter les joies de la terre, pour faire l'amour et rigoler, pour banqueter joyeusement en l'honneur du réjouissant Dieu de la fainéantise »

Pour Lafargue, il est donc nécessaire d'obliger les ouvriers à consommer leurs produits, ce qui aurait pour effet de débarrasser du travail de surconsommation et de gaspillage les rentiers et les capitalistes.

Parallèlement, les gains de productivité devraient se traduire par une diminution de la durée du temps de travail. Lafargue estime que *« le travail ne deviendra un condiment de plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement règlementé et limité à un maximum de trois heures par jour »*.

Libérées de leur passion extravagante pour le travail, les classes laborieuses pourraient enfin jouir de la vie, banqueter, faire l'amour et rigoler.

Conclusion

Et Lafargue de conclure : *« Les socialistes révolutionnaires ont à recommencer le combat qu'ont combattu les philosophes et les pamphlétaires de la bourgeoisie ; ils ont à monter à l'assaut de la morale et des théorie sociales du capitalisme ; ils ont à démolir, dans les têtes de la classe appelée à l'action, les préjugés semés par la classe régnante ; ils ont à proclamer, à la face des cafards de toutes les morales, que la terre cessera d'être la vallée de larmes du travailleur ; que, dans la société communiste de l'avenir que nous fonderons « pacifiquement si possible, sinon violemment », les passions des hommes auront la bride sur le cou, car « toutes sont bonnes de leur nature, nous n'avons rien à éviter que leur mauvais usage et leurs excès [1] » »*.

Post-scriptum :Le droit à la paresse, Paul Lafargue. Disponible dans la collection Mille et Une Nuits, n°30

[1] Descartes, Les passions de l'âme

Dieu et l'Etat

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : mercredi 16 novembre 2005

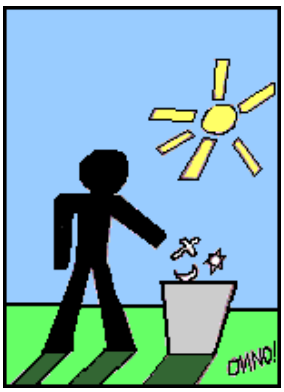
La Révolution en Charentaises

« Jusqu'à présent toute l'histoire humaine n'a été qu'une immolation perpétuelle et sanglante de millions de pauvres êtres humains en l'honneur d'une abstraction impitoyable quelconque : dieux, patrie, puissance de l'Etat, honneur national, droits historiques, droits juridiques, liberté politique, bien public ». Dans Dieu et l'Etat, Bakounine s'attaque au champion toutes catégories de ces idéalités sanglantes : Dieu. Il démonte les mécanismes qui amènent les défenseurs de la religion et les classes dirigeantes à coopérer pour empêcher les masses opprimées de sortir de leurs conditions misérables. Matérialiste athée, farouche opposant aux idéalistes de tous bords, Bakounine se fait l'avocat d'une révolution sociale radicale qui permettrait au peuple de conquérir sa liberté et passerait nécessairement par la mort de Dieu.

Dieu et l'Etat a été publié en 1882 par les amis de Bakounine, après sa mort. Ce recueil de notes synthétise la pensée d'une des figures majeures de l'anarchisme, d'un esprit libre et révolté ayant passé l'essentiel de sa vie entre les insurrections, l'exil et la prison.

« La stupidité triomphante de la foi »

Il aura fallu des siècles de lavage de crâne pour que la religion, cette « folie collective pleine de contradictions » s'immisce dans les moindres recoins de la société. Pendant des siècles, le Christianisme s'est développé en Europe sans entraves, puisque l'Eglise - épaulée de l'Etat - était la seule à pouvoir parler, écrire et enseigner. D'un point de vue athée, ses plus sérieux concurrents n'en étaient pas, puisqu'ils émanaient de l'Eglise elle-même (Réforme, schismes divers, etc.). Pour asseoir sa domination, l'Eglise s'est amplement servie du mythe du pêcher originel, qui condamne à la fois le besoin naturel de savoir et celui de se révolter. Ce crime de lèse-humanité est totalement inacceptable pour Bakounine, qui estime que la pensée et la révolte sont les deux moteurs du développement humain.



La stratégie de l'Eglise s'est avérée efficace puisque la religion est implantée profondément dans la société, même si chacun y adhère à des degrés divers. Ignorant et miséreux, le peuple fait preuve d'un fanatisme désespéré. Les classes dirigeantes affichent quant à elle une piété non dénuée d'arrières-pensées car elles ont bien compris que la religion et ses dogmes constituent de puissants remparts contre toute velléité de révolte contre l'ordre établi. Enfin, les « âmes honnêtes mais faibles », comme certains brillants esprits, sont trop intelligentes pour prendre les dogmes religieux au sérieux mais ne parviennent pas à s'affranchir de l'idée de Dieu. Ils recherchent donc de nouvelles formes de spiritualité (déisme, etc.), ce que Bakounine attribue à une faiblesse de caractère car ils n'osent pas, selon lui, pousser leur raisonnement jusqu'au bout.

Pour le révolutionnaire russe, qui observe les progrès constants de la technique et du savoir, le temps est venu de se libérer du carcan intellectuel de la religion. A ses miracles et ses contradictions innombrables, il oppose la logique

scientifique et l'empirisme.

L'homme a créé Dieu à son image

En bon dialecticien, Bakounine souligne que s'il existait un Dieu parfait et tout puissant à l'origine de l'humanité, il n'aurait pas créé un monde si plein de cruelles imperfections. Il est plus vraisemblable que Dieu ait été créé par l'homme et que ce dernier lui ait attribué toutes les qualités du genre humain tout en laissant de côté ses imperfections. En d'autres termes, *« le ciel religieux n'est autre chose qu'un mirage où l'homme, exalté par l'ignorance et la foi, retrouve sa propre image, mais agrandie et renversée, c'est-à-dire divinisée »*. En réalité, c'est donc l'Homme que révèrent les idéalistes, mais un homme magnifié, divinisé, en comparaison duquel les hommes réels sont misérables. Conséquence logique, ils doivent mortifier leur chair. A l'opposé, Bakounine exhorte l'humanité à s'accepter telle qu'elle est, capable du pire comme du meilleur, avec sa part animale et son besoin de révolte.

« Dieu étant tout, le monde réel et l'homme ne sont rien »

Du fait de sa perfection, Dieu ne peut être que le maître et l'homme son esclave. *« Dieu étant tout, le monde réel et l'homme ne sont rien. Dieu étant la vérité, la justice, le bien, le beau, la puissance et la vie, l'homme est le mensonge, l'iniquité, le mal, la laideur, l'impuissance et la mort. Dieu étant le maître, l'homme est l'esclave »*. Cet asservissement symbolique se traduit en pratique par des institutions qui font de l'homme un éternel mineur. En effet, la vérité divine passe nécessairement par une révélation divine. Or, celle-ci implique l'existence d'élus de Dieu, récipiendaires de la parole de Dieu auxquels les hommes doivent une obéissance illimitée et passive. Puisque les « révélateurs » disposent d'un savoir que les autres ignorent, il leur appartient d'organiser le fonctionnement de la société selon les préceptes divins. Les hommes n'ont qu'à se soumettre à ces règles sans les discuter. Rien de surprenant donc à ce que l'Eglise et l'Etat se partagent le pouvoir. *« L'idée de Dieu implique l'abdication de la raison et de la justice humaines, elle est la négation la plus décisive de l'humaine liberté et aboutit nécessairement à l'esclavage de l'homme, tant en théorie qu'en pratique »*.

« La révolution sociale seule aura la puissance de fermer en même temps tous les cabarets et toutes les églises »

Le profond ancrage de la religion dans nos sociétés étant essentiellement dû à l'ignorance des masses et à leur détresse sociale, il est impératif de trouver une solution à ces deux fléaux pour libérer l'homme de l'emprise divine. Comme l'alcoolisme, la religion est *« la protestation instinctive et passionnée de l'être humain contre les étroitesses, les platitudes, les douleurs et les hontes d'une existence misérable. Contre cette maladie (…) il n'est qu'un seul remède : c'est la révolution sociale »*. Une révolution radicale, à l'image de cet appel de Bakounine : *« détruisez toutes les institutions de l'inégalité, fondez l'égalité économique et sociale de tous, et sur cette base s'élèvera la liberté, la moralité, l'humanité solidaire de tout le monde »*.

Cette révolution implique nécessairement d'importants efforts d'éducation et le remplacement des églises par des écoles d'émancipation humaine, non d'asservissement. Pour Bakounine, il faut *« fonder toute l'éducation des enfants et leur instruction sur le développement scientifique de la raison, non sur celui de la foi, sur le développement de la dignité et de l'indépendance personnelles, non sur celui de la piété et de l'obéissance, sur le seul culte de la vérité et*

de la justice, et avant tout sur le respect humain, qui doit remplacer en tout et partout le culte divin ». C'est l'amour de la liberté - de la sienne et de celle des autres - qui doit être le pilier de l'éducation. Seule une éducation de ce type - anarchiste par essence - protègera les masses de l'emprise des religions, des politiciens et des technocrates de toutes sortes ayant intérêt à limiter la liberté du peuple pour mieux pouvoir le tondre.

« Si Dieu existait réellement, il faudrait le faire disparaître »

La condamnation à mort de Dieu et de l'Etat est donc sans appel, la liberté de l'homme est à ce prix. Comme le souligne Bakounine, *« l'action du bon Dieu et de toutes les idéalités divines sur la terre a finalement abouti, toujours et partout, à fonder le matérialisme prospère du petit nombre sur l'idéalisme fanatique et constamment affamé des masses »*. Il est donc temps que le peuple se débarrasse des chimères qui contribuent à son oppression et qu'il s'engage résolument dans la voie d'une révolution sociale et athée : *« si Dieu est, l'homme est esclave ; or l'homme peut, doit être libre, donc Dieu n'existe pas. Je défie qui que ce soit de sortir de ce cercle ; et maintenant, qu'on choisisse »*.

Post-scriptum :Dieu et l'Etat, Michel Bakounine, 1882. Téléchargeable sur cette page. Egalement disponible dans la collection Mille et Une Nuits, n° 121.

The Take

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Ne pas lâcher prise ! ou le parcours courageux de quelques ouvriers pour reprendre en main leur usine abandonnée.

C'est en raison d'une étrange ressemblance que The Take de Avi Lewis et Naomi Klein paraît atypique : on pense aux documentaires sur la mémoire ouvrière. Or ici aucune rétrospective nostalgique juste un présent qui change : celui de l'Argentine et une trentaine d'ouvriers qui ont décidé de reprendre l'usine abandonnée par leur patron après la crise de Décembre 2001. Un seul mot d'ordre : "occuper, résister, produire".

Le premier terme "occuper" s'explique par la désaffection des lieux récupérés mais le deuxième terme "résister" n'est pas si simple à réaliser. A la police qui veut les déloger les ouvriers se défendent au lance-pierre avec le soutien de l'opinion publique laquelle se manifeste par exemple par des concerts du groupe de rock le plus en vogue dans le pays avec levée de bannière à l'effigie des usines autogérées. Le plus émouvant dans ce documentaire c'est justement d'avoir su montrer la force des ouvriers qui ont su à la fois par la désobéissance (l'atteinte à la propriété privée) et les recours parallèles en justice faire valoir leur droit jusque devant la chambre des députés. La dignité de ces acteurs qui demandent juste leur dû quand on leur répond sans cesse qu'ils sont dans l'usurpation éclate à l'écran d'une saisissante beauté qu'on su capter les journalistes. Des visages inquiets mais sûrs d'être dans leur bon droit, convaincus de la justice de leur combat.

Dans un pays ravagé, où la classe politique presque entière est soupçonnée de corruption et d'avoir vendu le pays à des groupes financiers internationaux, où le chômage a même frôlé près de la moitié de la population après avoir été le miracle de l'Amérique Latine, de simples ouvriers ont décidé que le capitalisme n'était pas le meilleur des mondes possibles. L'auto-gestion pratiquée dans quelques usines devenues célèbres "Zanon" ou encore "Brukman" a déjà fait ses preuves malgré des tentatives toujours réitérées de délogement par la police. L'Argentine en ce sens fait véritablement figure de pionnère. En Mai 1968 en France, seule une usine avait été ainsi occupée, alors qu'en Argentine le système économique est tellement mis à mal dans sa logique capitaliste qu'une autre alternative semble s'ouvrir : celle de la production administrée par les producteurs, où les lieux de décision ne sont rien d'autre que les lieux de production, où un homme est égal à une voix et dispose donc d'une parole réelle. Cette découverte de la démocratie participative au niveau local fait doucement son chemin, redonnant aux uns et aux autres le sens de ce que le travail n'aurait jamais dû cesser d'être : une liberté.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Bon sens

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

Bon sens : capacité d'agir raisonnablement. En matière économique, le bon sens est souvent confondu avec le sens des affaires. Il conduit ceux qui en sont dotés à prendre des décisions salutaires et courageuses telles que la fermeture d'établissements non rentables, à commencer par les écoles, les hôpitaux et les bureaux de Poste.

Le monde étant bien fait, le bon sens inspire les dirigeants de tous bords et ses champs d'application sont infinis. Pour éradiquer le chômage, il recommande de faciliter les licenciements. Pour financer l'aide aux personnes âgées, il oblige les salariés à travailler gratuitement tout en continuant à baisser les impôts des plus riches. Pour sauver la planète d'un désastre écologique, il encourage l'émission de permis de polluer. Pour garantir la paix, il justifie la guerre. Il considère également que l'exploitation sans frein des pays pauvres ne peut qu'enrichir ces derniers et que - d'une manière générale - l'égoïsme brutal de chacun est la meilleure façon d'assurer le bien-être de tous.

Force est de constater qu'en matière de sexualité, le bon sens fait preuve d'un conservatisme un peu triste : un homme, une femme, l'un dessus, l'autre dessous. Il a du mal à concevoir que le plaisir puisse naître d'un enchevêtrement de corps sans dessous dessus noyés dans des draps sans dessus dessous.

Ces errements sont aisément pardonnables au regard des bienfaits innombrables du bon sens dans nos sociétés. Par définition, seuls les insensés s'opposent à son bon gouvernement, ce qui les discrédite d'emblée. Les utopistes inquiètent moins le bon sens et ses défenseurs zélés qu'une autre forme d'extrémistes (heureusement beaucoup moins répandue) : les lecteurs du dictionnaires. Eux seuls connaissent en effet une définition plus critique du bon sens : *« ensemble des opinions dominantes dans une société donnée »* (Petit Larousse).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

The Yes Men

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 7 juillet 2005

La Révolution en Charentaises

The Yes Men (en français, les « béni-oui-oui ») est un documentaire sur deux trublions un brin déjantés qui ont décidé d'élever l'imposture au rang de technique de lutte contre la mondialisation néolibérale en général et l'Organisation Mondiale du Commerce (OMC) en particulier.

Les *Yes Men* pratiquent la "rectification d'identité". Sur leur site web, ils décrivent cette activité de la façon suivante : *"les honnêtes gens usurpent l'identité de puissants criminels pour les humilier publiquement. Leurs cibles sont nos décideurs et nos grosses multinationales dont la seule raison d'être est d'amasser les profits"*.

Leur histoire commence en 1999, lorsqu'ils créent un faux site web de l'OMC plus vrai que nature. Ils y présentent crûment les politiques de cette organisation tout en restant fidèles à son esprit néolibéral. Le canular fonctionne à merveille et les *Yes Men* sont invités par des institutions très sérieuses à représenter l'OMC aux quatre coins de la planète.

Le film retrace l'itinéraire de ces deux activistes d'un genre nouveau, propulsés dans le monde des puissants pour y défendre le néolibéralisme de façon tellement outrancière qu'ils le discréditent d'emblée… aux yeux des spectateurs du film seulement ! De leur côté, les défenseurs du néolibéralisme n'y voient que du feu et applaudissent à deux mains en entendant les *Yes Men* vanter les mérites de l'esclavage moderne ou de l'achat de voix électorales via Internet.

Soyons clairs : le film n'a aucune chance de remporter la palme d'or. Il n'échappe pas à quelques longueurs et a un côté un peu brouillon. Cependant, il vous fera passer un bon moment de rigolade et vous donnera sérieusement la pêche. A n'en pas douter, vous aurez vous aussi des idées de canulars à mettre en pratique pour montrer le vrai visage des puissants et vous payer leur tête (c'est de bonne guerre, ils se foutent allègrement de la vôtre à longueur d'années). Le jeu en vaut la chandelle si l'on en juge par les importantes retombées médiatiques des opérations de *Yes Men*. Les médias reprennent en effet docilement leurs propos et contribuent donc - à leur insu - à alimenter la révolte contre l'OMC et les autres piliers d'un système économique fondamentalement injuste.

Post-scriptum :The Yes Men, de Dan Ollman, Sarah Price et Chris Smith. Les Yes Men sont Andy Bichlbaum et et Mike Bonnano.

Fabriquer vos propres autocollants aux frais de votre entreprise

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 27 octobre 2005

La Révolution en Charentaises

Vous avez l'âme intrépide d'un révolutionnaire en charentaises et vous entretenez régulièrement la qualité de vie dans votre quartier en arrachant la propagande fasciste ou libérale qui pollue les murs. Bravo ! Malheureusement, vous constatez que les autocollants ennemis sont parfois trop bien collés et qu'il serait plus facile de les recouvrir. Si vous ne voulez pas utiliser des autocollants d'autres organisations, fabriquez les vôtres !

Rien de plus simple avec un travail de bureau. Pour une fois, votre entreprise va vous aider - bien malgré elle - dans vos luttes pour un monde plus juste et plus solidaire. Si vous avez des états d'âme et que vous hésitez à mettre votre boîte à contribution, pensez à votre fiche de paye et imaginez celle de votre patron, ça devrait vous mettre à l'aise.

Pour parvenir à vos fins, il vous suffit de mettre la main sur une ramette de papier à étiquettes (celles qui servent généralement aux envois de courriers). Il ne vous reste plus qu'à "créer" des étiquettes à l'aide d'un logiciel de traitement de texte (par exemple Word si vous n'êtes pas encore passé aux logiciels libres). Au lieu d'inscrire des adresses sur vos étiquettes, tapez un slogan bref et percutant en très gros caractères [1].

Vous pouvez maintenant allègrement imprimer des centaines d'étiquettes. Si vous en avez la possibilité, préférez les imprimantes "laser" aux imprimantes "jet d'encre" : les textes résistent bien mieux aux intempéries.

Vous disposez désormais d'autocollants efficaces collant parfaitement sur les affiches, mais aussi sur les surfaces lisses comme les abris bus, les panneaux de signalisation et les marches d'escalators. Ce sont les fachos de votre quartier qui vont faire la gueule !

---

[1] Si vous ne savez pas comment faire des étiquettes, utilisez "l'assistant fusion et publipostage" se trouvant dans le menu "Outils/Lettres et publipostages" de Word. Si besoin, créez dans Excel une liste de diffusion fictive ne comportant qu'une colonne de X.

Ce que parler veut dire

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 19 août 2005

La Révolution en Charentaises

Cause toujours tu m'intéresses ! ou les analyses bourdieusienne de la langue.

Quand l'usage de la langue devient mépris

Bourdieu avec ses études acerbes sur la langue est l'un des premiers à avoir révolutionné le monde de la linguistique et de la sociologie, en s'intéressant non pas à la puissance communicationnelle de la langue sinon à sa puissance falsificatrice et à la violence symbolique qu'elle véhicule [1]. Les femmes et les hommes sont en effet inégaux devant la langue : celle-ci serait un bien positionnel, c'est-à-dire que sa maîtrise serait le résultat en même temps que la manifestation des différentes positions sociales qu'occupent les agents dans le grand marché de la distribution de parole. Il y a les paroles autorisées, celle qu'on doit écouter parce qu'elles fonctionnent de manière magique et nous font croire à leur insubstituabilité, et les paroles exclues, hors-marché, celles du franc-parler, du relâchement.

Les sans-voix

Ces dernières sont celles des sans voix, des personnes qui "sont parlées plus qu'elles ne parlent" nous précise Bourdieu : c'est ainsi la parole du paysan béarnais à la préfecture, des immigrés aujourd'hui, des basses classes en général. Que valent de telles voix ? Un caca d'oie, ou en tout cas pas grand chose si on transpose ces analyses à notre époque. On peut voir justement comment aujourd'hui la conscience de bien maîtriser la langue et le langage officiel, seul reconnu (alors attention à ceux qui oublient le "ne" explétif dans la négation, genre "ch'sais pas", oups double incorrection !), donne accès au pouvoir en même temps que cela renforce des positions de domination. Le simple fait d'avoir un langage châtié suffit à se distinguer et à reléguer toute une partie de la population dans l'en-decà de la langue.

Mais nous remarquons aussi que ces personnes ainsi reléguées ont tendance à être capturées par des langages qui les asphyxient, ainsi en est-il par exemple pour les jeunes des banlieues qui se "font parler" par les marques se transformant en véritables panneaux publicitaires. La violence symbolique vient justement de ce caractère invisible et inavoué. On peine à déceler et à identifier la violence ; en effet rien de bien méchant apparemment à porter un T-shirt avec les slogans et logo de Coca-cola ou Nike, si ce n'est les automatismes d'identification : si tu portes un t-shirt Lacoste je sais que tu as de l'argent, donc tu es digne d'être considéré et respecté. Au final, ce substitut de la parole qu'est la marque inhibe d'autres formes de langages plus libres et joue le jeu du conformisme social et plus encore il reproduit les rapports de pouvoir et de domination.

---

[1] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982

Droit

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : jeudi 27 octobre 2005

La Révolution en Charentaises

Ensemble de règles juridiques qui, dans une société donnée, garantissent la domination des puissants sur le reste de la communauté.

Pour être efficace, le Droit doit inspirer au peuple un mélange de respect et de crainte. La sacralisation de lois présentées comme des remparts contre l'anarchie est censée susciter le respect, voire la reconnaissance, alors qu'un arsenal répressif destiné tout autant à lutter contre la criminalité qu'à rendre illégale et illégitime l'insoumission des rebelles potentiels se charge d'inspirer la crainte. Au final, une société qui emprisonne les putes, les SDF et les faucheurs volontaires tout en laissant courir les présidents de la République véreux et les patrons qui spéculent impunément sur la misère est une société qui marche droit.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Batman, défenseur d'une Amérique qui doute

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 20 septembre 2005

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le dernier épisode de Batman sorti en juin sur les écrans français est présenté comme le premier volet des aventures de Bruce Wayne. Pourtant, à voir le film, on comprend que le scénario ne date pas d'il y a très longtemps. En effet, il traduit une des nouvelles préoccupations géopolitiques des Etats-Unis : la place de la Chine dans le monde.

Le dernier épisode de Batman sortit en juin sur les écrans français est présenté comme le premier volet des aventures de Bruce Wayne. Pourtant, à voir le film, on comprend que le scénario ne date pas d'il y a très longtemps. En effet, il traduit une des nouvelles préoccupations géopolitiques des Etats-Unis : la place de la Chine dans le monde. Le film est un match de ping-pong, une comparaison systématique et, sans doute, un peu angoissée des deux géants de demain. Le petit Bruce se sent mal dans sa peau à cause de la violence de la société américaine qui a poussé un vagabond à tuer ses parents. Il retrouve cependant la même violence dans une prison chinoise. C'est alors la philosophie orientale qui fortifie le jeune homme en quête de lui-même, le pousse à se dépasser. Il revient plus fort dans le monde du *business* !

Le coeur du film est naturellement une lutte entre le bien et le mal. Les forces destructrices sont incarnées par des Asiatiques ou des Américains passés du côté obscur. En face, Batman est seul, même s'il cherche appui auprès d'une police défaillante. Les méchants sont diaboliques au sens propre : ils sont malins comme le diable et aussi très forts. Ils connaissent la technique des « *ninjas* ». Batman, champion de la culture étatsunienne, a recours à des techniques très modernes et très performantes. Au final, le spectateur doit en être persuadé : ça n'est pas sur les techniques de combat que la différence va se faire !

Batman l'emporte, à la fin, par la force de sa mentalité et de sa morale. Voilà la vraie force des Etats-Unis ! Quand les forces asiatiques mettent leurs savoirs techniques au service de la puissance, ils se retrouvent pris dans une sorte de folie destructrice, une fuite en avant qui oublie l'homme. Lutte « sans conscience n'est que ruine de l'âme » ! A l'opposé, Wayne réussit à transformer sa haine et son esprit de vengeance en une volonté de faire le bien. Il est cet individu qui se met au service des autres et va apporter à sa communauté. Identifié comme individu, il s'oppose à la masse indistincte des *ninjas*, troupeau sombre servant une cause extérieure à eux-mêmes. Ce qui fait la force de Batman et des Etats-Unis, c'est la liberté de l'individu.

Le propos peut paraître moralisateur et, à ce titre, un peu ridicule. Il faut cependant souligner l'ancrage de ces conceptions chez les Etats-uniens : cette trame alimente la plupart des films d'outre-atlantique. Il a fait aussi la force de ce pays. L'originalité de ce *Batman begins*, c'est l'adaptation de ce discours à l'Asie et à la Chine en particulier.

A la fin du film, après la bataille, « Batman » et son fidèle serviteur se retrouvent tous les deux dans les ruines du manoir familial incendié. Tout est à reconstruire mais Bruce est enfin serein et résolu ; à côté de lui, l'homme chauve sourit.

Batman begins de Christopher Nolan, Etats-Unis, Warner Bros, 2h19, 2005.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Réflexions sur Les racines de la violence : De l'émeute au communautarisme

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : samedi 22 octobre 2005

La Révolution en Charentaises

II est des textes qui, parce qu'ils se trouvent au sommet de la hiérarchie des normes, sont ignorés du citoyen. La Constitution fait partie de ceux-là quand bien même un projet de Constitution européenne voudrait, sinon en sonner le glas, en atténuer la portée.

En rappelant que « la *France est une République indivisible* », l'article 1er de la Constitution du 4 octobre 1958 vient heurter la tendance, inquiétante, à la remise en cause du *« désir de vivre ensemble* » [1] sur lequel s'est construite la nation française. Certes, la dernière occasion de l'affirmation explicite de « *la République est une et indivisible* » aura été l'article 85 de la Constitution du 27 octobre 1946, mais la disparition du terme « *une* » dans la Constitution de la Vème République n'a pas empêché le Conseil constitutionnel de confirmer le caractère unitaire de l'État. Dans sa décision du 5 mai 1991 relative au statut de la Corse, les neufs sages de la rue Montpensier ont ainsi rejeté la notion de *« peuple corse composante du peuple français* » pour affirmer au contraire que la Constitution « *ne connaît que le peuple français composé de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion* ». A la lumière juridique de ces éléments, comment comprendre le hiatus entre, d'une part, la lettre et l'esprit de la Constitution entendue comme « *le statut de l'État* » [2] selon l'heureuse formule du professeur Chantebout, et, d'autre part, le repli communautaire de certains quartiers ?

Dans *Les racines de la violence. De l'émeute au communautarisme [3]*, Lucienne Bui Trong nous fournit de nombreuses clés de compréhension et nous alerte face à la fragmentation croissante de l'État. Développant une thématique qu'elle avait commencée à aborder dans *Violence : les racines du mal [4]*, et interrompue par *La police dans la société française [5]* (qui a reçu le prix Akropolis décerné par l'Institut des Hautes Etudes de la Sécurité Intérieure), l'ancienne commissaire divisionnaire, rentrée tardivement dans la Police nationale à la Direction Centrale des Renseignements généraux, nous livre un ouvrage bien écrit qui tire tout son lustre de son propre fond.

Lucienne Bui Trong relie en effet la question des violences urbaines à celle du communautarisme, tant il est vrai que nous traversons une crise de société dont la violence est un des signes les plus spectaculaires. L'auteur esquisse rapidement les contours de son échelle des violences urbaines, premier instrument de mesure et de prévision des violences urbaines qui suscita et continue de susciter un grand intérêt dans le monde de la sécurité [6]. Il est vrai que ce rappel peut paraître inutile pour le lecteur fidèle des publications de Lucienne Bui Trong. Cette violence urbaine s'accompagne d'un discours de détestation hargneuse à rencontre des institutions et d'une société perçue comme « *injuste et raciste* » [7]. Assez habilement, Lucienne Bui Trong dénonce les contradictions de la théorie réductrice de la violence institutionnelle, au motif qu'elle vise à justifier les violences urbaines qui se posent alors en ripostes à des situations vécues comme injustes. Or, « *quelles que soient ses formes, sa genèse et ses motivations, la violence ne doit jamais être tolérée, banalisée, présentée comme normale par l'adulte : ce serait, pour celui-ci, renoncer à son devoir d'éduquer, puisque l'éducation doit d'abord tendre au contrôle de soi* » [8]. Sans craindre *a priori* l'évolution des normes et sans faire preuve de la moindre nostalgie d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, Lucienne Bui Trong montre que la persistance de la remise en cause des normes peut aboutir « *à un retour des violences naturelles contraires au contrat social lui-même* » [9] . Ce souci de la concorde sociale pousse Lucienne Bui Trong, dans un effort constant de pédagogie, à en appeler à la responsabilisation, non pas seulement des décideurs politiques, mais des adultes dans leur ensemble, encouragés à abandonner la démagogie qui consiste à croire que le rappel des règles est rétrograde. C'est à cette condition que le « *travail de sape à l'encontre des valeurs républicaines » [10]* et du modèle français d'intégration effectué dans certains quartiers érigés en « *territoires autonomes de survie* » [11] peut être combattu.

Le mécanisme de lente progression des revendications identitaires est enfin analysé par Lucienne Bui Trong pour qui « *les luttes en faveur de la reconnaissance de communautés bénéficient trop largement* (…) *des bons sentiments, de la tendance à l'autocritique, de la naïveté et de la mollesse de la société française* » [12]. L'auteur nous invite sans doute ainsi à prendre garde à la rhétorique schizophrène de la tolérance et de l'apaisement : à se dresser trop fermement contre le communautarisme, on le favoriserait ! Croire que l'auteur cède à l'alarmisme serait faire une lecture erronée de son ouvrage. A la vérité, *Les racines de la violence* invite à la réflexion sur les mérites du modèle français d'intégration qui, rappelle l'auteur, repose sur ce qui nous rassemble et non sur ce qui nous sépare. Car c'est l'unité de la nation qui permet de créer cette « *communauté des affections* » sans laquelle chacun plonge dans « *l'étroitesse des égoïsmes et l'impénétrabilité des âmes closes* » (Jaurès). Lucienne Bui Trong montre que ces crispations identitaires mettent en lumière une volonté de scission d'avec le reste du peuple français. Pour parodier la formule de Marcel Gauchet, l'amour de ses semblables dissimule parfois mal la haine de l'Autre [13].

Parallèlement à ces exigences minoritaires, la souveraineté française est battue en brèche, la République est en

quête de respect [14], l'amour de son pays est jugé suspect et n'est plus guère clamé qu'avec timidité, l'État, pourtant détenteur du monopole de la violence physique légitime selon la pensée résumée de Max Weber, rechigne à contraindre. Or, comme le constate Max Gallo, « *si la France n 'est plus un avenir, si la nation est obsolète, si elle s'agenouille dans la repentance, comment peut-on vouloir s'y intégrer* » [15] et faire sienne les valeurs de la République ? Que deviendrait une société composée d'une myriade de communautés dont la nature des relations évoluerait au gré de l'actualité internationale ? L'émiettement de la nation par voie de prolifération communautaire serait à l'origine d'un désordre accru et, ce n'est pas une hypothèse d'école, d'une *« guerre de tous contre tous »* selon l'expression de Hobbes.

En somme, le livre, riche, courageux et bien illustré de Lucienne Bui Trong vient à point nommé pour éclaircir des débats qui, d'une manière ou d'une autre, concernent l'avenir de la nation. Alors que l'échelle Bui Trong semble en passe d'être réhabilitée [16], il serait regrettable que *Les racines de la violence. De l'émeute au communautarisme* soit ignoré.

Post-scriptum :Lucienne Bui Trong, Les racines de la violence. De l'émeute au communautarisme, Éd. Louis Audibert, 2003, 221 pages.

---

[1] Ernest Renan, Qu'est-ce qu'une nation ?, Mille et une nuits, 1997, p. 31.

[2] Bernard Chantebout, Droit constitutionnel, Éd. A. Colin, 19e éd., 2002, p. 23.

[3] Lucienne Bui Trong, Les racines de la violence. De l'émeute au communautarisme, Éd. Louis Audibert, 2003, 221 p.

[4] Lucienne Bui Trong, Violence : les racines du mal, Éd. Ose savoir-Lé Relié, mars 2002, 119 p.

[5] Lucienne Bui Trong, La police dans la société française, PUF, janvier 2003, 246 p.

[6] Cette échelle, comprenant huit degrés qui vont du feux de poubelle à l'émeute, est basée sur la classification des actes, en fonction non de leur nature pénale, mais de la signification qu'ils revêtent en tant qu'atteinte à l'ordre public. Le critère n'est ni moral ni juridique mais porte sur l'atteinte à l'égard du symbole de l'autorité publique. Cette échelle permet de décrire différentes formes de violence, de les hiérarchiser au regard du défi porté à l'autorité et permet, à terme, de prévenir les désordres. Pour une présentation exhaustive, Lucienne BUI TRONG, « L'insécurité des quartiers sensibles : une échelle d'évaluation », Les cahiers de la sécurité intérieure, 1993/3, pp. 235-247 et, du même auteur, « Sur quelques secrets de fabrication », Les cahiers de la sécurité intérieure, 1998/3, pp. 225-233.

[7] Laurent Mucchielli, « La violence des banlieues est une révolte contre une société injuste et raciste », Le Monde, 13 novembre 2001, p. 12.

[8] Lucienne Bui Trong, Les racines de la violence. De l'émeute au communautarisme, p. 68.

[9] Ibid. p. 148

[10] Ibid. p. 156.

[11] Marc WATIN-AUGOUARD, « La crise de l'autorité », La Lettre de la rue Saint-Guillaume, n° 128, juillet 2002, p. 33

[12] Ibid, p. 205.

[13] Marcel Gauchet, « Sous l'amour de la nature, la haine des hommes », Le Débat, n°60, mai-août 1990, pp. 278-282.

[14] La République en quête de respect, Rapport n° 340 sur la délinquance des mineurs remis au Président du Sénat le 26 juin 2002 et présidé par Jean-Pierre Schosteck.

[15] Max Gallo, « Autour de la crise nationale », Le Débat, n°121, septembre-octobre 2002, pp. 37-45.

[16] Jean Marc Leclerc, « Réforme d'urgence aux Renseignements généraux », Le Figaro, 3-4 janvier 2004, pp. 1 et 17.

A la recherche du territoire perdu

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 27 octobre 2005

La Révolution en Charentaises

Un long ruissellement dont la source nous échappe, des branches qui s'éparpillent sans qu'on en aperçoive la terminaison : tel est le « rhizome », le chemin que découvre la littérature selon Gilles Deleuze et Felix Guattari (Mille Plateaux, Editions de Minuit, 1980). Le livre est cet extérieur qui s'offre par cela-même qu'il n'a pas d'intériorité, pas d'objet et surtout pas de racines, et si la promenade de la lecture est chaotique jusqu'à en perdre le sens de la marche, c'est parce qu' « écrire n'a rien à voir avec signifier mais avec arpenter, même des contrées à venir » . Dans l'écriture comme dans la lecture on se perd, et parfois même on désire si puissamment cet oubli de soi et du monde que ce retrait se transforme en quête.

Enrique Vila-Matas, Yasmina Reza : Désirs majeurs

C'est le cas du protagoniste du dernier roman d'Enrique Vila-Matas (*Doctor Pasavento*, Anagrama, 2005) lequel met en scène l'écrivain Robert Walser fuyant les perpétuelles sollicitations de la notoriété. Est-ce un hasard si cet auteur en quête d'anonymat est l'un des écrivains cités par Deleuze pour évoquer la nécessité de la déterritorialisation ? Non, car l'absence recherchée illustre très bien cette ligne de fuite que met en avant Deleuze : c'est parce que le multiple s'atteint par la soustraction et non par l'ajout que l'anonymat, la disparition deviennent un enrichissement. Il s'agit quand on écrit d'oublier que l'on fait de la littérature.

Un autre bel exemple d'ouvrage « rhizomorphe » est le livre *Nulle Part* (Albin Michel, 2005) de Yasmina Reza qui vient tout juste de paraître. On y retrouve cette manière délicate de refuser les enracinements précoces : « Je ne connais pas les langues, aucune langue de mes pères, de mes mères, ancêtres, je ne reconnais ni terre ni arbre, aucun sol ne fut le mien comme on dit je viens de là, il n'y a pas de sol où j'éprouverais la nostalgie brutale de l'enfance, pas de sol où écrire qui je suis, je ne sais pas de quelle sève je me suis nourrie, le mot natal n'existe pas, ni le mot exil, un mot pourtant que je crois connaître… »

Yasmina Reza

Ce détachement vis-à-vis des assignations trop injonctives à être d'un territoire pour être clairement identifiable et reconnaissable fait partie de cette entreprise anti-généalogique d'une certaine philosophie deleuzienne de l'écriture. Celle-ci en effet s'inscrit dans le projet d'une déconstruction des tentations d'un livre-racine, fondateur, lequel avec ses embranchements partant d'une même souche a contribué dans la culture occidentale a alimenté l'idée d'une unité de l'écriture.

Ecritures nomades

Le modèle depuis toujours est celui de la terre propre avec ses délimitations et clôtures, comme le révèle le fameux locus amoenus romain (le lieu agréable), alors qu'en Orient prédomine le modèle d'un désert parsemé d'oasis où le relevé topographique devient impossible. A cette appropriation stabilisatrice désirée par la culture occidentale, Deleuze oppose l'extrême mobilité, l'errance qui correspond à une distribution où les choses se déploient sans enclos et sans mesure : ni point de départ, ni point d'arrivée. C'est notamment ce qui ressort de son admiration pour les auteurs du voyage et du ruissellement de la pensée, comme Jack Kerouack ou encore Virginia Woolf qui « s'enfoncent » dans la multiplicité, dans l'aspérité d'un flux. La subjectivité n'apparaît plus comme le résultat d'une connaissance claire de soi sinon comme la découverte géographique d'un enchevêtrement de lignes qui constitue des paysages et des cartes aux frontières déstabilisatrices parce que sans fondements. Ce nomadisme rencontre la complexité d'un dehors dont la topologie est rendue confuse par des zones d'indiscernabilité. Qu'est-ce qui nous appartient alors dans tout ce flou ? On sait que le territoire n'est pas seulement un espace mais qu'il est un espace approprié, marquée et accompagné de la conscience de cette empreinte laissée comme signe de notre existence, de notre habitation dans une partie du monde.

« Nous sommes entrés dans l'ère du tout-signifiant »

L'intégrité de cet espace vécu remet en cause l'idée d'une littérature comme totalité faite de repères intelligibles : un sujet, une narration assignable, un réel reconnaissable, un sens disponible à l'extraction. Désormais, ce qui nous appartient est alors le plus proche, et se réfugie dans les « plis » d'une existence détaillée qui se concentre sur les riens, les moindres recoins afin que rien ne lui échappe. Comment interpréter cette réduction ? Est-ce un geste de refus de la complexité ? Est-ce le signe d'une modestie renvoyant à l'incertitude de soi, à une conscience inquiète ou au contraire à la confusion et au maniérisme d'un esprit obsédé par le recensement des choses vues, par la détermination de sensations rassurantes à la manière d'un Philippe Delerm ? Dans un entretien accordé à la revue Prétexte [1] Dominique Viart commentant la configuration actuelle du champ littéraire français remarque à juste titre que ce qui s'exprime à travers ce regard qui épuise les terrains d'exploration en énumérant méticuleusement leurs contenus c'est un désir d'authentification et de reconnaissance du dehors afin de s'y mouvoir tranquillement : « Nous sommes entrés dans l'ère du tout signifiant où chaque détail est susceptible d'être le signe de quelque chose. Cette attention-là est la marque d'une grande disponibilité du contemporain au monde et aux êtres. De fait chacun vit constamment dans le détail, et l'on sait bien ce que ces détails peuvent avoir de l'importance parfois, fut-ce de manière pathologique. Les prendre en considération c'est porter un autre regard sur l'homme, dépouillé de ces grandes machineries théorisantes qui tournent parfois à vide. Je ne suis pas loin de croire que s'y élabore une nouvelle forme d'"humanisme" si l'on veut bien déplacer quelque peu le sens de ce mot : non plus la foi aveugle dans la grandeur de l'homme et l'avènement de ses lendemains, mais l'attention à ses faiblesses, ses errements, à une apparente "insignifiance" en fait très signifiante. A ce titre, oui, on peut parler d'éthique de la minutie. »

Alors à la question de savoir d'où l'on est et à quoi l'on appartient, la littérature ne nous offre pas de réponse déjà disponible, débarrassée de sa complexité. Elle nous offre tout au plus des cartes à déchiffrer soigneusement.

Enrique Vila-Matas, *Doctor Pasavento*, Anagrama, 2005. Yasmina Reza, *Nulle Part*, Albin Michel, 2005.

---

[1] Cf. notre lien

Intégriste

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : jeudi 27 octobre 2005

La Révolution en Charentaises

Itinéraire d'un croyant dévoyé

Non ce n'est pas un kyste qui empêche le cerveau de l'intégriste de tourner rond. S'il s'échaude ainsi, l'animal, c'est que, attentif à la lettre des textes sacrés, et poussé par des envies d'artiste perfectionniste, il brûle de refaire le monde à son image ; un monde qui serait celui de ses arrières grands-parents sans jamais penser qu'un hier ne vaudra jamais un demain. Pratiquant donc allègrement la confusion des temps à défaut de s'adonner au plaisir hérétique de la confusion des genres, l'intégriste s'est mis en tête de faire danser la planète. Et oui, c'est qu'il est rancunier notre intégriste, il archive les blessures personnelles et ce n'est que dans le bruit sourd d'une explosion qu'il trouve la consolation, celle de n'avoir pu intégrer à son rêve les quelques femmes et hommes qui malheureusement n'en demandaient pas tant.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Almanach critique des médias

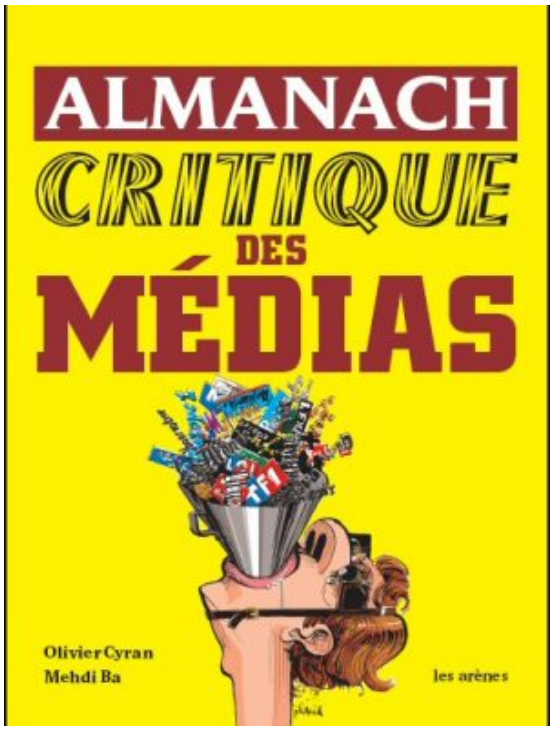
- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : samedi 3 juin 2006

La Révolution en Charentaises

Le microcosme journalistique étrillé en 360 pages délicieusement acides.

Si les troupes de choc de la critique des médias [1] publient un ouvrage collectif de plus de 350 pages, c'est forcément pour frapper un grand coup. Mission accomplie : les médias n'avaient pas autant dérouillé depuis *Les nouveaux chiens de garde* [2].



L'Almanach critique des médias se compose d'une soixantaine d'articles regroupés autour de quelques thèmes phares : "le journalisme de chaire", "le journalisme de faits divers", "le journalisme de téléachat", "le journalisme de connivence", "le journalisme policier", "le journalisme de marché", "le journalisme patriote", "le journalisme d'auto-absolution" et "résistances à l'ordre médiatique".

Tout l'intérêt de l'Almanach réside dans le fait qu'il combine des articles directement liés à une actualité récente (affaire d'Outreau, référendum européen, polémique autour du voile) et des sujets plus anciens mais particulièrement instructifs (couverture du meurtre du petit Grégory, vrai-fausse interview de Fidel Castro par PPDA, la presse économique et le nazisme). Ce parti pris permet d'avoir une vision globale du monde la presse et de ses travers.

Liberté de la presse contre concentration capitalistique

L'Almanach met à jour les liens étroits qui unissent le petit monde des "faiseurs d'opinion" et celui - encore plus étroit - du grand capital (Bouygues, Lagardère, Dassault, etc.). Très vite, on comprend le total manque d'esprit critique de la presse dès que les intérêts de ces grands groupes et de leurs filiales sont en jeu. La liberté de la presse s'arrête là où commence la concentration capitalistique.

Quel quatrième pouvoir ?

L'Almanach s'attaque aussi frontalement à la complaisance des médias vis-à-vis du monde politique (tout au moins des partis qui ne remettent pas en cause l'ordre établi). On aurait souhaité un peu plus de retours sur les séances de cirage de pompes de nos spécialistes internationaux de la brosse à reluire. Ceci dit, il y en a et il suffit d'allumer sa télé à 20H pour voir que les journalistes-vedettes excellent dans l'art délicat de feindre l'impertinence sans jamais poser une question dérangeante. A leur décharge, l'Almanach nous apprend que la complaisance fait parfois partie de leurs missions. Ainsi, le cahier des charges de RFI stipule que la station *"expose et fait comprendre le point de vue de la France face aux évènements du monde contemporain"* (article 4), qu'elle *"assure à tous moments la réalisation et la programmation des déclarations et des communiqués du gouvernement, sans limitation de durée et à titre gratuit"* (article 14) et qu'elle conclut chaque année avec les ministres chargés de la Communication, des Affaires étrangères, de la Coopération et de la Francophonie *"une convention déterminant les modalités des actions confiées à la société par l'Etat"* (article 19). Qui parle d'indépendance ?

La presse ne sort pas grandie du travail de fond réalisé par les auteurs de l'Almanach. Elle fonctionne en circuit fermé, complètement déconnectée du pays dont elle doit prendre le pouls. Rien d'étonnant quand on sait que Christine Ockrent touche 18 000Euros pour une demi journée de travail, qu'Alain Minc continue à se remplir les poches en vendant sa soupe libérale dans tous les médias malgré sa condamnation pour "plagiat servile" [3], ou encore que les cadres des grandes chaînes de télé se font des couilles de la même matière que leur parachute [4]. Il faudrait être naïf pour croire que cette caste journalistique épouse d'autres intérêts que ceux de sa classe : la bourgeoisie.

Pizza à domicile contre pizza à l'ancienne

Le tableau ne serait pas complet s'il ne comportait pas l'armée des petits journalistes qui noircissent quotidiennement les colonnes de journaux de pseudo-nouvelles, au mieux sans aucun intérêt ("pizza à domicile contre pizza à l'ancienne", "maillot de bain contre lunettes de soleil"), au pire dangereuses pour la démocratie (surenchère sécuritaire, fascination pour le fait divers morbide, stigmatisation des musulmans, etc.). Le constat est sans appel : ces journalistes font mal leur boulot. L'Almanach avance plusieurs pistes d'explication : pressions hiérarchiques ? Mauvaise formation en école de journalisme ? Course au scoop ? Ou tout simplement paresse ? A vous de vous faire une idée. Ce qui est certain, c'est que les journalistes indépendants réalisant des investigations sérieuses sont peu nombreux. Il y en a pourtant. L'Almanach leur consacre son dernier chapitre. On peut aussi en deviner d'autres qui sortent quasiment indemnes du tir nourri des auteurs, comme Le Canard Enchaîné ou l'Humanité.

Un coup de boutoir salutaire

Au final, l'Almanach est un coup de boutoir salutaire visant à déboulonner les mercenaires de la presse qui, tels les derviches tourneurs, répètent en boucle les ritournelles de leurs maîtres en espérant en tirer une gloire facile et des chèques pleins de zéros. Voilà un document qui devrait passer entre toutes les mains. Vue sa taille, il pourrait même avantageusement remplacer l'annuaire dans les commissariats, juste au cas où les fonctionnaires de police voudraient en lire quelques pages entre deux interrogatoires.

Post-scriptum :CYRAN, Olivier, BA, Mehdi, Almanach critique des médias, Editions des Arènes, 2005.

---

[1] Notamment ACRIMED, Rezo.net, PLPL, CQFD, Fakir…

[2] HALIMI, Serge, Les nouveaux chiens de garde, Raisons d'agir, 1997.

[3] En novembre 2001, le TGI de Paris a condamné Alain Minc à verser 15 245Euros de dommages et intérêts à Patrick Rödel, l'auteur plagié.

[4] L'Almanach signale par exemple que lors de l'éviction de Pierre Lescure et de son équipe (2002), la quinzaine de cadres dirigeants de Canal + s'est partagée la bagatelle de 60 millions d'euros de primes de départ. Dans le même temps, la chaîne lançait un plan d'économie et de licenciements (sans parachute doré cette fois).

Surveiller et punir, Michel Foucault

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : samedi 5 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

Dans Surveiller et Punir (1975), Michel Foucault, philosophe iconoclaste, cherche à identifier le problème du pouvoir : celui qui a marqué aux fers d'abord, celui qui enferme ensuite et qui s'efface derrière l'omniprésence d'un regard. Ce regard qui surveille sans cesse et dont on devait déplorer l'exportation hors des murs de la prison, au coeur même de la société.

La méthode adoptée dans *Surveiller et punir* sera celle de la généalogie car le pouvoir n'est pas tant affaire d'appropriation que de tactiques, de stratégies, de déplacements bref de batailles, de luttes soutenues par des techniques qui ont leur propre histoire. Plus encore ce sont les rituels qui intéressent le philosophe, ceux qui se jouent entre les dominants et les dominés, ces rituels des obligations et des devoirs. En l'occurrence le fragment empirique sur lequel se penche le généalogiste est le corps. L'acuité de l'analyse de Foucault tient à ce qu'il réussit à montrer dans *Surveiller et Punir* comment le corps est amené à être traversé par des rapports de pouvoirs.

Tout son texte sous-entend une remise en cause : celui du grand mythe véhiculé par les théories du contrat social du XVIIIème siècle, c'est-à-dire celui d'une libération de l'homme par la reconnaissance de droits subjectifs. Selon le philosophe en effet, cette attribution de nouveaux droits protecteurs ne s'est pas faite sans une soustraction parallèle, celle précisément de l'usage libre de ces droits. Pour schématiser, l'illusion contractualiste du XVIIIème siècle consiste en cette idée que le droit a défini des règles qui doivent s'appliquer uniformément à tous (on a des individus-atomes face à un souverain-Etat auquel chacun participe du fait du du contrat social). On aurait donc une sorte de démocratisation de la souveraineté par la participation des individus à l'élaboration de la loi. Mais en réalité tout cet attirail juridique et cette soi-disant démocratisation se trouve contredit dans les faits par des mécanismes de coercition disciplinaires : tandis que « les systèmes juridiques qualifient les sujets de droit selon des normes universelles, les disciplines caractérisent, classifient, répartissent[…]hiérarchisent les individus » [1] Le pouvoir se confine donc entre ces deux limites de la souveraineté de la loi (qui vient d'en haut) et des disciplines (qui viennent de la société même). Il se localise donc entre la protection des droits des individus et leur constitution en sujets obéissants.

C'est dans les établissement religieux, les collèges et les couvents, les salles de classe, les casernes, les ateliers, les usines… etc que se manifeste la naissance plurielle des disciplines. C'est là que se construisent des systèmes très élaborés de punition, des échelles de peines ou de sanctions, des rituels qui permettent à une "pénalité de la norme" de complèter "la pénalité de la loi". La pénalité de la norme : c'est la conformité imposée par un regard social. La pénalité de la loi : c'est la sanction qui découle de l'infraction au code pénal. Par la combinaison de ces deux modes de punir, ce qu'on cherche c'est le moyen de redresser et de corriger l'individu, de le requalifier comme sujet social.

Pourquoi et comment punir ?

Punir ne s'est pas toujours résumé à l'envoi en prison. Foucault retrace minutiusement la généalogie de ces manières de punir :

ÏD'abord ce fut la torture qui se donnait à voir dans l'Ancien Régime comme une cérémonie spectaculaire. Il s'agit avant tout de MARQUER LES CORPS : écartelés, arrosés d'huile bouillante, démembrés, les corps souffraient proportionnellement à l'offense commise, d'où tout un art de quantification des peines polarisé autour d'une ultime référence, la personne royale. Une telle exhibition ritualisée du pouvoir royal s'explique par l'identité consubstantielle de la loi et du souverain si bien que toute violation juridique était interprétée comme un crime de lèse-majesté, soit une offense à la personne même du roi. C'est parce que l'affront de la transgression de la loi introduisait un déséquilibre entre le sujet et le roi qu'on s'adonnait à une surenchère punitive : le spectacle de la force du pouvoir

devait éclater aux yeux de tous à travers ces corps marqués à vif. Mais les limites d'une telle expression du pouvoir politique se font vite ressentir. Premièrement, du fait du caractère éphémère du corps supplicié : « Un corps effacé, réduit en poussière et jeté au vent, un corps détruit pièce à pièce par l'infini du pouvoir souverain constitue la limite non seulement idéale mais réelle du châtiment. » (p. 62) Le fonctionnement de la pénalité devait à chaque fois être réactualisé par des liturgies punitives à la ritualisation minutieuse (défilés, haltes aux carrefours, station à la porte des églises, lecture publique de la sentence, agenouillement, déclarations à hautes voix de repentir pour l'offense faite à Dieu et au roi…etc). Deuxièmement, la répétition de ces marquages conduit à reconsidérer les rapports entre l'âme et le corps car si l'on marque le corps pour mieux atteindre l'âme, cela signifie qu'il existe un rapport entre les deux, et conséquemment la question de la hiérarchie ontologique entre le corps et l'âme n'a plus sa place dans une physique du pouvoir. Le risque était donc de disqualifier la dignité de l'âme en croyant qu'on pouvait l'atteindre par le corps.

Ï Dans la seconde moitié du 18ème siècle on s'attache à requalifier le sujet de droit : on rejette la profusion pénale, le gâchis. On cherche non plus à marquer les corps mais à les insérer dans un réseau de représentation de la loi : le signe se substitue à la marque. Ce signe c'est celui de la rédaction de codes qui viennent proprotionner la peine au crime. Le signe apparaît alors comme plus efficace et moins arbitraire et surtout il tient compte de l'humanité du corps criminel qu'on n'atteint pas directement. La philosophie réformiste ne se perd donc pas dans le dédale du sens : finis les rites surdéterminés symboliquement, on dépouille le signe de son faste selon « la règle de la certitude parfaite » pour arriver à des équivalences punitives strictes. A tel crime, telle peine.

Mais alors comment comprendre la naissance de la prison, enfermement inhumain s'il en est, qui sépare certains corps du reste de la société ?

La naissance de la prison

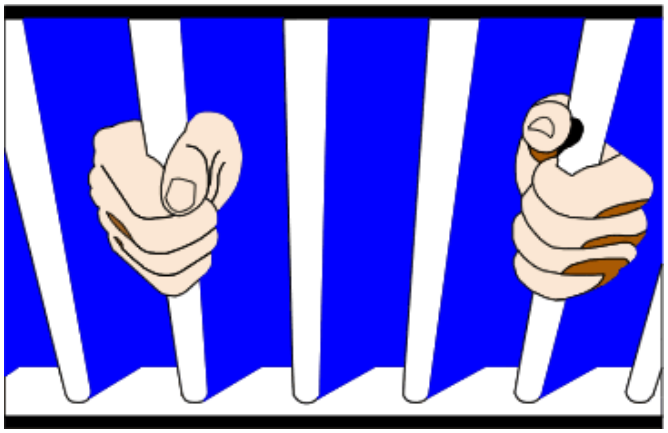
Dans l'Ancien Régime, la prison c'était le secret, c'est-à-dire le cachot, symbole justement de l'arbitraire. Donc la prison semblait incompatible avec toute cette technique d'équivalences punitives, de transparence d'un code pénal. D'ailleurs le souci même de proportionnalité qui émane de celui-ci devait impliquer presque logiquement le rejet d'une peine uniforme, modulée seulement par la durée. Et pourtant… La prison au 19è s redistribue les données : son objet n'est plus la circulation de signes, mais la correction des comportements en agissant sur le corps lui-même, non pour le démembrer, le réduire en poussière mais pour le dresser, le remettre dans le droit chemin de la légalité. On revient à une forme de prise en charge directe du corps.

C'est l'administration, notamment Napoléon qui contribua largement à la diffusion des disciplines dans l'appareil d'Etat y compris dans l'appareil juridicaire. La prison se renouvelle alors en important ces techniques éprouvées ailleurs pour (re)constituer le corps obéissant et assurer l'ordre (dans l'armée notamment). C'est cette provenance externe (la prison vient du disciplinaire et non du juridique) qui explique que la prison paraisse contradictoire avec la pensée juridico-politique, humaniste, qui lui est contemporaine.

« Notre société n'est pas celle du spectacle mais celle de la surveillance »

C'est en prison que vont se jouer de manière plus connexe le rapport entre savoir et pouvoir, ou plutôt entre voir et pouvoir. La prison est approchée par Foucault à la manière dont Bentham décrit le panopticon, il s'agit pour lui d'un panoptisme carcéral, d'une possibilité de tout voir. Le paradoxe de cette analyse foucaldienne vient alors de ce qu'il insiste moins sur l'enfermement, la manière dont on territorialise un espace de la peine, de la souffrance que sur

l'exposition du prisonnier aux regards sans cesse présent des instances de contrôle.



"Autant de cages, autant de petits théâtres, où chaque acteur est seul, et constamment visible"

La prison moderne est un dispositif disciplinaire d'abord parce qu'elle est la synthèse de deux grands modèles politico-médicaux du Moyen-Age :

l'exclusion dans un espace clos qui renvoie à l'exil des lépreux

les procédés de contrôle régulier renvoient au quadrillage d'une ville pestiférée. Cette synthèse produit donc l'espace disciplinaire par excellence, le panoptique : « A la périphérie, un bâtiment en anneau ; au centre, une tour ; celle-ci est percée de larges fenêtres qui ouvrent sur la face intérieure de l'anneau ; le bâtiment périphérique est divisé en cellules, dont chacune traverse toute l'épaisseur du bâtiment ; elles ont deux fenêtres, l'une vers l'intérieur[…] l'autre, donnant sur l'extérieur, permet à la lumière de traverser la cellule de part en part. […]Par l'effet du contre-jour, on peut saisir de la tour, se découpant exactement sur la lumière, de petites silhouettes captives dans les cellules de la périphérie. Autant de cages, autant de petits théâtres, où chaque acteur est seul et constamment visible » [2]

Ce gain de lumière par rapport au cachot n'est donc pas nécessairement à applaudir : là où l'ombre permettait de prévoir les incursions dans son intimité, la constante visibilité traque le prisonnier dans ses moindres gestes. Car les surveillés sont vus en permanence ou en tout cas ils croient qu'ils sont toujours vus, ou qu'ils peuvent l'être à tout moment sans prévenir. Certes donc le pouvoir n'est pas immédiatement répressif mais la violence qu'il recèle ne fait que se cacher derrière une fonction, celle du regard omniscient. Et le pire dans l'histoire, c'est que le panopticon est un modèle exportable hors de prison : il peut s'appliquer à toutes sortes d'institutions ayant à gérer des multiplicités humaines. A quand une société gérée sur le modèle de la prison ? Foucault, sombre, répond incisivement : « Notre société n'est pas celle du spectacle mais celle de la surveillance. (…) Nous ne sommes ni sur les gradins, ni sur la scène, mais dans la machine panoptique, investis pas ses effets de pouvoir que nous reconduisons nous-mêmes puisque nous en sommes un rouage. » [3]

Post-scriptum :Michel Foucault, Surveiller et punir, naissance de la prison, Gallimard, 1975

---

[1] p. 187

[2] p. 201

[3] p. 218-219

Le développement durable, une fumisterie à jeter par la fenêtre

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : mercredi 22 mars 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une critique acerbe et documentée du livre de Philippe Bourseiller, 365 Gestes pour sauver la planète.

Mardi 13 septembre 2005, à 9h10, dans l'émission *Eclectik* de France inter, un photographe, Philippe Bourseiller, était interviewé pour son livre intitulé à peine pompeusement *365 Gestes pour sauver la planète*. Le fameux Philippe, nous dit que ça va mal, que la banquise disparaît d'année en année, que le climat se dérègle… Mais heureusement, plus rassurant, il nous explique ensuite qu'on peut sauver le monde avec des petits gestes tout bêtes, surtout pas contraignants, mais qui évitent les gaspillages. Il en a donc fait un livre, dans lequel il a associé à chaque petit geste, une photo. Ce livre que je n'ai ni lu ni acheté (faut pas déconner non plus), est donc un livre de photos prises dans le monde entier, du pôle nord au pôle sud en passant par tous les continents (car l'auteur préfère « montrer ce que la nature a de plus beau plutôt que les immondités commises par l'homme »… Et on le comprend, c'est plus vendeur). Bref, à partir d'un constat sur lequel on est tous d'accord, cet homme en a profité pour faire un livre de photos qui se veut écologiste, voire écologiste au quotidien, avec des petits gestes que chacun peut réaliser au quotidien.

Et l'interview devient drôle au moment où il nous donne deux exemples de ses 365 petits gestes qui vont sauver le monde…

Peut-on sauver le monde en grattant les grilles de son frigo ?

Le premier : le 3 avril (ou un autre jour, je ne sais plus), GRATTER LES GRILLES A L'ARRIERE DE SON FRIGO… « en effet, on peut économiser jusqu'à 3% de la consommation de ce frigo ».

Puisqu'il parle énergie, et que l'énergie se mesure, autant y mettre des chiffres… petit calcul rapide, la puissance moyenne d'un frigo est de 100 Watt, celui-ci fonctionne les deux tiers du temps, soit 16 heures par jours (or : Energie consommée = puissance de l'appareil*temps d'utilisation).

E= 100*16= 1,6 kWh/jour (kilowattheure par jour)

L'énergie consommée par un frigo est donc de 1,6 kWh par jour soit environ 600 kWh / an Et grâce au bon Philippe, on va pouvoir économiser 3% de cette consommation autrement dit 18 kWh par an. Merci Philippe. Ceci ne vous parle pas forcément, mais on peut comparer, avec d'autres consommations :

- Cuisson d'un rôti de porc pendant une heure : 2 kWh
- Vol transatlantique A/R en seconde : entre 6000 et 8000 kWh (par personne)
- Vol aller-retour France / banquise : environ 10000 kWh 15000 km en voiture : 15000 kWh

Tiens, mais il va falloir qu'il en gratte des grilles de frigo, s'il veut compenser son trajet inutile en antarctique, pour prendre des photos…

Vous direz, 18 kWh, c'est peu mais si tout le monde s'y met, ça peut faire beaucoup. En effet, si tous les habitants de mon village grattaient leur grille (environ 350 frigos) on économiserait assez d'énergie pour que Philippe puisse faire un aller-retour au Texas par an pour prendre en photo autant de cactus qu'il veut. Ma mauvaise fois, me ferait tenir le propos inverse : *si Philippe évitait de faire un aller-retour à l'autre bout de la planète, ça économiserait 350 grattages de frigos*.

"Le développement durable, c'est se foutre le doigt dans l'oeil jusqu'au coude"

Le développement durable, c'est ça, se foutre le doigt dans l'oeil jusqu'au coude, en faisant croire qu'on peut diminuer notre consommation d'énergie (nécessairement polluante) sans changer notre comportement, juste en éliminant quelques gaspillages. Le titre de son livre, *365 Gestes pour sauver la planète*, en est le meilleur exemple, il le dit d'ailleurs clairement dans l'émission : des gestes suffisent.

Cet homme est très certainement un bon photographe, et peut-être même quelqu'un de très sympathique avec un bon fond. En revanche, il a quelques lacunes scientifiques… Et ne sait pas de quoi il parle quand il parle d'énergie et de gaspillage. Son propos est donc absurde, mais là n'est pas le plus grave. Suite à quelques recherches sur Internet, je me rends compte que cet homme est soutenu par des associations écologiques, Jean-Louis Etienne, évidemment France-inter (où je l'ai entendu), un éditeur et des critiques.

Ce discours est soutenu par toute une tranche de population :

- L'éditeur, je comprends : avec un tel titre, 365 gestes pour sauver la planète ce livre semble assez vendeur…
- Pour le citoyen lambda, le propos est assez rassurant : on peut faire en sorte que ça aille mieux sans changer de comportement… C'est bon pour le moral, ça…
- Pour le politicien et l'économiste, quand le moral du citoyen est bon, alors toute l'économie va bien : les Français consomment plus ; ils achètent plus de voitures, de frigos et reprennent l'avion…

Mais pourquoi certains scientifiques cautionnent-ils un tel discours ?

Pour le deuxième geste préconisé par l'auteur, je le décortiquerai bientôt. En attendant vous pouvez vous inspirer des résumés que j'ai tirés d'Internet.

Ce qu'on peut lire sur le site Internet de la fnac :

Résumé du livre

Cet ouvrage qui rend hommage à la Terre, à sa beauté et à sa fragilité, propose 365 gestes écologiques à faire au quotidien associés à 365 photographies en couleur qui font la richesse de la planète. Jour après jour, un texte court qui s'appuie sur des données chiffrées et des études approfondies, expose les risques engendrés par le comportement des hommes et des femmes d'aujourd'hui et démontre tous les bienfaits de ces gestes protecteurs pour l'environnement.

Les anecdotes

Complet

Pour compléter cette synthèse de l'écologie au quotidien, figure également la liste des associations et des organismes intervenant auprès du public pour le sensibiliser aux problèmes d'environnement de la planète.

L'auteur et la photo

Depuis près de 15 ans, Philippe Bourseiller photographie la nature dans toute sa splendeur ; de l'irruption du volcan Pinatubo, aux grands déserts de glace et de sable, il capte les couleurs insoupçonnées et les lumières irréelles des trésors de la planète.

Et sur le site de France Inter :

Le monde est en danger, pour le sauver, Philippe Bourseiller, photographe, qui avait immortalisé sur sa pellicule la beauté du monde (arbres en Namibie, otaries nageant dans les flots bleus des Galapagos ou encore parcs nationaux américains dans leur robe automnale) propose de suivre 365 gestes quotidiens, très simples à réaliser, qui sont publiés dans un petit recueil : 365 gestes pour sauver la planète [1].

Non à la voiture les jours de canicule ou encore, le 3 février : ne laissez pas couler l'eau quand vous vous brossez les dents, 3 minutes d'eau qui coule, c'est 18 litres, de quoi contenter un Kenyan toute une journée. Voilà, pensez y quand vous vous brosserez les dents : l'avenir de la planète est dans le lavabo !

---

[1] Philippe Bourseiller, *365 Gestes pour sauver la planète*, La Martinière, 2005.

Elf, la pompe Afrique

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : lundi 14 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

un spectacle de/par Nicolas Lambert

Ce spectacle est drôle, acide, éclairant et juste. Face aux grandes unions occultes, opaques, aux caisses noires de l'économie politique, une seule solution en ce bas monde où les cieux existent : savoir, connaître les défauts et les imperfections et se forger une éthique personnelle, invariable sur certains points. Un mot de désordre à tenir : ne pas devenir ces hommes tout simplement ordinaires (avec leurs tics et leur parler basique, leur vieillesse et leurs histoires de coeur tels que les effleure Nicolas Lambert) qui se sont crus rois du monde sans légitimité, pendant des années et des décades. Se méfier des collusions politique intérieure/politique internationale. Se méfier des collusions grandes entreprises/hommes politiques. Ne pas oublier (comme l'a si bien « slogandisé » Attac) que d'autres mondes sont possibles. Questionner à nouveau les situations considérées comme acquises, construire quelque chose de différent.

Nicolas Lambert est très bon comédien. Nicolas Lambert sait très bien caricaturer dans la plus grande simplicité ceux qui cautionnent et imposent une réalité frauduleuse au regard des hommes et des nations et qu'ils croient pourtant applicable à tous et d'abord à eux. Son message s'adresse à tout un chacun. Il ne cherche pas à passer un message d'ailleurs mais à retranscrire un événement. Cette distance est salutaire. Elle permet de ne pas être dans le simple refus mais d'entrer en douceur dans la réflexion et d'en tirer, non pas une méfiance envers le Monde, mais des enseignements pour soi. Vous qui avez suivi l'affaire Elf sur France Inter c'est pou vous. Vous qui ne lisez pas les journaux, c'est pour vous. Vous qui rêvez d'autonomie c'est pour vous. Et en plus ça plairait à mon père, c'est vous dire !

Nota Bene : Un duo chant/corde fort mélodieux agrémente d'intermèdes musicaux les espaces temps entre les audiences

Information complémentaire : Ce spectacle ne se diffuse pas par les voies normales du spectacle, il faut aider à sa diffusion, beaucoup de salles du secteur public de la culture ne prennent pas le risque de l'accueillir…cette réticence ne me semble pas justifiée (ou de la nécessité du bouche à oreille).

Post-scriptum :La pièce est représentée du 22 novembre au 18 décembre, à 20h30, à la Fenêtre, 77 rue de Charonne, Paris XIe.

Faut pas payer !

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : dimanche 29 avril 2007

Date de parution : 21 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

Théâtre. Une comédie burlesque de Dario Fo. Et si on arrêtait de payer ? se disent les femmes ouvrières excédées par l'augmentation irrationnelle du coût de la vie. Mais oui, reprend Antonia, cela compensera tout ce qu'ils nous ont volé !

Italie. Les années 60, 70. L'histoire d'une ville dont les ouvriers se mettent en grève, dont les femmes refusent d'acheter les provisions à un prix "injuste", qui désespèrent à force de ne plus pouvoir payer ni loyer, ni gaz, ni électricité. Des hommes et des femmes qui continuent malgré tout de chantonner "avanti popolo" parce que leurs appartements en banlieue ne suffisent plus pour les empêcher de croire en un monde meilleur réalisable ici et maintenant. A quoi bon ce confort "moderne", entendez par-là, frigo et TV, quand le travail à la chaîne vous exténue ? La publicité console et dégoûte à la fois. C'est de la femme au cul bien rond vantant les dentrifrices, les pâtes et les sauces qui vont avec, que rêvent les ouvriers, crevés, en faisant l'amour à leurs épouses-défouloir.

Pourtant c'est bien d'une comédie dont il s'agit ! Et quelle comédie ! Menée par la parole âpre et subtile d'un génial Dario Fo (tout de même prix Nobel de littérature) et dont le texte est servi par une mise en scène "autonome" avec des espaces emboîtés, des plans qui glissent, des meubles qui claquent, et un mini-orchestre à la Kusturica…Une ambiance folle donc, avec des flics-policiers maoistes mais qui aboient sur ordre, des patrons qui fuient la justice de leur pays, un ouvrier communiste ultra-légaliste, plus royaliste que le roi en somme, des silhouettes de femmes enceintes qui accouchent de salades, des morts qui ressuscitent…Un époustouflant spectacle, d'un humour sans faille, plein de bruits et de fureur, pour rendre vivant le combat de femmes subtiles, gouailleuses et spirituelles,d'hommes fatigués, inquiets, résistant de tout leur corps à l'aliénation mécanique de l'usine, à l'aliénation idéologique de la publicité commerciale. Bref, une belle et joyeuse fabrique.

Post-scriptum :Pièce à l'affiche de Nanterre-Amandiers (7, av. Pablo Picasso - 92000 Nanterre), du 5 novembre au 18 décembre 2005. RER A, arrêt Nanterre-Préfecture. A noter, les navettes gratuites jusqu'au théâtre (1er départ une heure avant le début du spectacle).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La fin des squats historiques

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 21 août 2007

La Révolution en Charentaises

C'est arrivé chez vous… ou presque : la guerre que les municipalités mènent dans toute l'Europe contre les squats s'est considérablement accrue avec l'évacuation déjà exécutée et la démolition bientôt programmée de deux squats historiques, l'un à Copenhague, l'autre à Genève.

Après l'évacuation manu militari au début de l'année du squat historique de Copenhague (1er mars) pour y installer une église évangélique, c'est au tour d'un non moins historique squat de Genève d'être rayé de la carte alternative. 19 ans d'existence : le squat avait toutes ses dents jusqu'à ce que, le 23 juillet, la police genevoise décide de mettre fin, avec force mais sans raison, à cette expérience solidaire sans plus de remords que cela. Or, cette évacuation est d'autant plus symbolique qu'elle a eu lieu dans une ville qui compte la plus forte densité de squats en Europe. Et oui, qui l'eût dit ? Genève n'est pas une belle endormie, loin de là, ou alors si elle l'est ce n'est sûrement pas dans un "chez elle" que la police aimerait bien lui faire quitter illico presto.

Ce lieu de rencontres s'appelait Rhino pour "Retour des Habitants dans les Immeubles Non Occupés", tous plaidaient pour un "chez soi" qui avait décidément un autre sens que celui prévu et codifié par la loi. Mais pourquoi occuper des maisons vides ? C'est la spéculation immobilière et la hausse des prix du logement qui conduit à cet extrême que la loi conjure : à savoir, s'emparer du bien d'autrui. Or un logement vide est-il encore un "propre" ? Si l'on considère que c'est l'usage et l'utilité sociale qui font la propriété, force est de constater que la "chose nulle" (le fameux res nullium du droit de propriété) n'existe pas dès lors que les lieux sont investis de la présence de ceux qui en ont besoin, une logique que nous pourrions résumer par la formule "si c'est vide, c'est plein" et peu importe si c'est à toi ou à moi. La contradiction logique s'abolit dès lors qu'elle devient politique. La vraie justice semble donc être celle-là qui dit "à chacun selon ses besoins". Dans la Révolution en Charentaises, nous avions déjà fait part ici des nouvelles expériences pratiquées en Argentine de récupération par les ouvriers d'usines abandonnées par leurs propriétaires légaux. La devise était alors "occuper, résister, produire" selon la même logique qui veut que ce soit l'usage qui fasse la propriété. Tel semble être aussi le cas de ces squats culturels qui comme Rhino produisent, ou plutôt créent, selon un rythme soutenu. C'est du moins ce que signale un impressionnant programme culturel qui a permis à l'une de leurs troupes de théâtre d'être invitée en décembre dernier à la Comédie Française.

Voici à ce propos un extrait de l'une des affiches d'Intersquat qui laisse deviner un sens certain de la poésie politique dans ces contre-géographies qu'on peut bien appeler utopies socialistes : "Nous occupons des maisons parce que nous en avons besoin. Nous occupons des maisons pour en finir avec la propriété privée. Nous occupons des maisons pour être nombreuSES au petit-déjeuner de midi. Nous occupons des maisons pour ne pas perdre notre vie à gagner un loyer. (…)Nous occupons des maisons parce que nous ne croyons pas à la loi. Nous occupons des maisons pour casser des murs et changer les rapports sociaux(…)Nous occupons des maisons pour que nos

enfants aient plein de frères et soeurs. Nous occupons des maisons parce qu'un centre-ville plein de banquiers ça fait chier."

Le squat se veut donc plus qu'un logement de fortune, il joue un véritable rôle de socialisation et de contestation. Ainsi la plupart des squats de Genève sont dotés d'un restaurant pas cher, d'espaces culturels avec bibliothèques et mini scènes de théâtres, salles de conférences, cinémas, etc… Alors évidemment tout le monde n'a plus qu'un mot à la bouche : Police go home !

Post-scriptum :Pour plus de détails sur les logiques de développement des squats et d'expulsion parallèle entreprise par les pouvoirs publics, voir les articles suivants du Monde Diplomatique : "le squat, un lieu de résistance" de Florence Bouillon (Octobre 2005) et plus récemment "Répression pour l'exemple à Copenhague" de René Vasquez Diaz (Avril 2007)

« Paradise Now » : Le paradis dans la tête ou l'enfer sur terre

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mercredi 23 novembre 2005

La Révolution en Charentaises

Récompensé par le prix Amnesty International 2005, le film palestinien plonge dans les interrogations de deux jeunes hommes confrontés à la décision de commettre un attentat-suicide.

Ils sont amis de toujours, bossent sans conviction comme mécaniciens, fument la chicha sous un soleil de plomb et parlent de filles parmi les épaves de voiture. Une amitié tout ce qu'il y a de plus universel. Mais ils vivent à Naplouse, territoire occupé de Cisjordanie, et leur vie bascule lorsqu'ils sont désignés pour commettre un attentat suicide à Tel-Aviv le lendemain, après une dernière nuit passée auprès de leur famille ignorantes de leur destin. La tentative d'attentat échoue pourtant, et les deux amis, séparés et livrés à eux-mêmes, ont soudain le temps de la réflexion pour décider d'accomplir cet acte perçu tour à tour comme libérateur de l'oppression israélienne ou meurtrier envers des innocents.

Hany Abu-Assad, réalisateur palestinien, explore cet instant de sursis imprévu, où toutes les décisions sont encore possibles, devenir martyr pour la cause palestinienne, ou choisir une autre voie, celle de la négociation, représentée par le personnage de l'émouvante Suha, fille de martyr et militante des droits de l'homme. Sans vouloir tomber dans le didactisme, cherchant à soulever des questions plus qu'à donner des réponses, il s'attarde sur les hésitations et revirements de ses deux protagonistes, Khaled et Saïd, confrontés au choix suprême où se mêlent grande histoire et destin personnel, où un suicide meurtrier peut influer sur la vie de toute la communauté palestinienne. Naplouse déchirée et la dureté de l'occupation israélienne sont montrées en filigrane, bruits d'explosions au loin, dialogues entre palestiniens sur les maux du chômage ou l'empoisonnement des puits. Débutant sur un style proche de la comédie, comme la scène succulente et acerbe du tournage de la vidéo d'adieu des deux futurs martyrs à leur famille, parfois proche du cynisme lorsqu'il dénonce la commercialisation des images d'exécution des « collabos » dans les vidéo-clubs ou l'hypocrisie des têtes pensantes de l'attentat, le film vire ensuite au thriller mêlé d'introspection psychologique, cherchant le point de rupture menant à l'acte terroriste, chez deux jeunes hommes « ordinaires » loin du fanatisme décrié par les médias.

La production du film mêle des fonds israéliens, allemands, hollandais et français, et le tournage s'est déroulé dans des conditions extrêmement difficiles dans un Naplouse quadrillé par l'armée israélienne. Interruptions du tournage pour attendre la fin des échanges de tirs, explosion d'un missile israélien près du plateau, négociations avec l'armée israélienne comme avec les factions armées palestiniennes pour pouvoir filmer. L'équipe finit par quitter Naplouse pour Nazareth après qu'un manager du plateau ait été enlevé par les factions armées palestiniennes, ayant eu vent de rumeurs stigmatisant le film comme pamphlet contre les attentats-suicides. Le résultat n'en est symboliquement que plus fort : à l'image de cette équipe de tournage hésitant à rester dans une Naplouse menaçante ou à partir, une réflexion subtile sur les choix humains les plus décisifs en temps de guerre.

Post-scriptum :Paradise Now, Hany Abu-Assad, 2005.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Les banlieues, l'Empire et la révolution

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 4 décembre 2005

La Révolution en Charentaises

Proposition d'une grille de lecture radicale des émeutes en banlieue.

Banlieues bourges vs Banlieues rouges

On aura tout entendu ces dernières semaines sur les banlieues, ces zoos peuplés d'assistés sociaux et de délinquants aux noms exotiques communiant dans le même désir de détruire les fondements même de notre glorieuse civilisation hexagonale : les écoles, les poubelles et les Citroën AX pourries. Ces commentaires, j'aurais été heureux de les entendre s'ils avaient concerné cette banlieue sinistre qu'est Neuilly-sur-Seine car elle me semble correspondre à tous les critères : noms à particule, nombreux chefs d'entreprises bénéficiant des largesses de l'Etat, libéraux fanatiques souhaitant la mort des services publics et la délocalisation des usines de production automobile, délinquants financiers, etc. (rappelons au passage que l'évasion fiscale - outre qu'elle prive l'Etat d'importantes ressources pour lutter contre la misère - renforce les paradis fiscaux et par voie de conséquence la grande criminalité internationale pratiquant les trafics d'armes, de drogues et d'êtres humains à grande échelle [1]). Hélas, des horreurs de Neuilly-sur-Seine, on n'a vu que le Maire. Les caméras des télévisions ont préféré se tourner vers les *spotlights* de Clichy-sous-Bois et leur odeur de pneus cramés.

Au final, comme on pouvait s'y attendre, on a vu beaucoup d'images spectaculaires et d'interviews débiles, mais pas une once d'esprit critique. Presse bourgeoise et chaînes télévisées ont passé avec brio leur épreuve de quadrupédie et se sont montrés d'une complaisance sans faille vis-à-vis du pouvoir en renforçant les stéréotypes du banlieusard décérébré d'une part et celui du Gouvernement courageux et déterminé d'autre part. Face aux bêtes féroces qui mettent le pays à feu et à sang, comment ne pas acclamer l'envoi de gardes-chiourmes chargés de rétablir l'ordre et la sécurité, quitte à mettre entre parenthèses les libertés fondamentales des individus, voire les droits de l'homme tout court ? Après tout, en d'autres temps, la presse bourgeoise avait également salué l'envoi de la garde républicaine (aucun rapport avec les Compagnies Républicaines de Sécurité) pour massacrer par milliers - en plein Paris - les communards insurgés. N'attendons donc rien des médias serviles et de leur attraction perverse pour le sensationnel et abordons le "problème des banlieues", puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, sous un angle plus conceptuel.

Zones centrales, colonies et zones frontières

D'emblée, on constate que ledit problème est mal posé puisque d'un point de vue urbanistique, le terme de banlieue renvoie aussi bien à des villes comme Neuilly-sur-Seine qu'à Clichy-sous-Bois. Il est donc nécessaire de trouver une autre dénomination. Plutôt que de raisonner en termes urbanistiques, je propose de s'inspirer du vocabulaire et des concepts liés aux empires coloniaux et de déterminer trois types de zones : les zones centrales, les colonies et les zones frontières.

Les zones centrales sont celles où se concentre la puissance sous toutes ses formes : politique, économique, militaire et culturelle. Les colonies sont assujetties et exploitées par les zones centrales, qui vont y chercher tout ce dont elles ont besoin pour prospérer (main d'oeuvre, matières premières, cobayes, etc.). Les zones frontières sont des colonies improductives. Elles constituent des zones flottantes, moins bien reliées aux zones centrales que les colonies et donc moins bien contrôlées que ces dernières, ce qui favorise l'apparition de trafics en tous genres et une instabilité potentielle.

Il apparaît clairement que dans un schéma de ce type, les relations de pouvoir structurent l'espace. Concrètement,

on va trouver dans les zones centrales les individus qui disposent du plus de pouvoir [2] et forment les piliers de l'ordre social : hauts fonctionnaires, patrons et cadres de prospères entreprises, professions libérales à hauts revenus, rentiers, politiciens des partis bourgeois, présentateurs télé, philosophes des beaux quartiers, etc. Partout où se concentrent les nantis on a des zones centrales, qu'on se trouve en centre ville, dans une banlieue huppée ou dans un quartier d'affaires géographiquement excentré. Ces zones sont naturellement privilégiées à tous niveaux : meilleurs services publics, environnement préservé, gardiens de la paix aimables. Leur accès est verrouillé par le coût du foncier en temps normal et par d'importants effectifs militaires en temps de crise.

Les habitants des colonies sont directement ou indirectement soumis aux habitants des zones centrales, dont ils renforcent la puissance grâce à leur travail. Intérimaires, contractuels, apprentis ou prolétaires, ils savent que seul leur labeur leur permet d'échapper à la pauvreté. Un licenciement, un accident ou une maladie peuvent suffire à les faire sombrer dans la misère. De fait, l'immense majorité des Français se trouve dans ce cas de figure. Ayant bien compris l'importance fondamentale des colonies dans le processus de fabrication des richesses, les zones centrales s'efforcent de contrôler au maximum les habitants des colonies à grands coups de désinformation, de lavages de cerveau publicitaires, de crédits à la consommation et autres emprunts. Seul reste le droit de travailler, de dépenser son salaire de misère et de la fermer.

Les habitants des zones frontières, parce qu'ils sont à la marge de l'Empire, sont par définition des marginaux. Chômeurs, érémistes, immigrés clandestins, réfugiés politiques, ils ont pour point commun d'être considérés comme improductifs, donc dénués d'intérêt. Pour les zones centrales, ils ne représentent qu'un fardeau financier. Il n'y a donc rien d'étonnant dans le fait qu'ils soient traités avec brutalité, tant d'un point de vue symbolique (insultes, discriminations) que financier (suppression des allocations familiales, radiation de la liste des demandeurs d'emploi), voire physique [3]. Tout ce qui importe aux zones centrales, c'est que les zones frontières restent calmes. Lorsqu'elles le sont, on les laisse péricliter au risque de les abandonner à une faillite totale, qu'il s'agisse des infrastructures comme du tissu social ou du niveau culturel. Lorsque les zones frontières se révoltent, les zones centrales pratiquent la stratégie du "gros bâton" : déploiements d'importants effectifs policiers, quadrillage des population, couvre-feu et état d'urgence, sanctions économiques. Pas question de lésiner sur les moyens car en période d'émeutes, les zones frontières servent d'épouvantails et permettent de se constituer un réservoir de voix électorales (la peur fait recette !). On l'aura compris, les zones frontières correspondent bien souvent aux cités, des îlots de Tiers-monde qui se sont récemment enflammés.

Rien ne viendra changer la donne

A la lueur de cette grille d'analyse, on comprend mieux les récents évènements ayant secoué l'Hexagone. On comprend aussi pourquoi, malgré les discours lénifiants des gouvernants sur les difficultés des banlieues, rien ne viendra changer la donne. Ces territoires resteront improductifs et continueront de pourrir sous la menace des matraques et des grenades lacrymogènes. Pour la forme, on rasera quelques tours et barres d'immeubles, on remplira encore un peu plus des prisons déjà surpeuplées et on recrutera de nouveaux bras musclés pour faire la sale besogne dans les commissariats. Il est même probable qu'on transforme certaines cités en zones franches, ce qui aurait pour effet d'accentuer encore la pression exercée sur les habitants des colonies en tirant les salaires à la baisse et en accélérant la remise en cause des acquis sociaux. En tout état de cause, la stratégie du Kärcher, de la matraque et du bulldozer ne réglera pas les problèmes des habitants des zones frontières. Tout juste servira-t-elle à corriger les errances d'architectes en panne d'imagination et de moyens. Les marchands de haine, qu'ils soient politiques, religieux ou mafieux, ont encore de beaux jours devant eux.

Gagner la bataille du discours

On l'a vu, il n'y a rien d'étonnant à ce que les zones frontières s'embrasent. Personnellement, je souhaiterais que les colonies leur emboîtent le pas… A CONDITION que l'objectif visé soit l'anéantissement du système de domination qui permet l'asservissement du plus grand nombre à une caste de privilégiés. Clairement, les destructions de voitures, d'écoles et autres infrastructures publiques ne permettent pas d'atteindre cet objectif. Elles s'avèrent même contre-productives dans la mesure où elles discréditent les velléités de révolte et renforcent les défenseurs de l'ordre établi, dont le discours s'impose.

Or, il est fondamental de gagner la bataille du discours. Il ne suffit pas de faire rimer "Sarko" avec "facho" dans les manifs et de s'alarmer du fait que depuis des siècles, ceux qui utilisent la rhétorique du "nettoyage" de la "racaille" ont plus souvent préféré la désintégration pure et simple à l'intégration des populations "à problèmes". Il n'est pas non plus suffisant de demander un simple aménagement du système pour que les zones frontières deviennent de paisibles colonies peuplées de moutons pleins de reconnaissance à l'égard de ceux qui les tondent. Si nous - habitants des colonies et des zones frontières - voulons nous extraire de l'état de servitude dans lequel nous nous trouvons actuellement, nous devons exiger une refonte radicale de l'organisation des rapports sociaux, politiques et économiques au sein de notre société. Notre discours ne peut donc être que révolutionnaire et doit viser l'établissement d'une communauté d'individus libres, épanouis et solidaires, dans le respect de l'environnement. Face à la toute puissance des dogmes libéraux, à la montée des néo-fascismes et à l'accélération des ravages écologiques, nous ne pouvons nous permettre aucun compromis. L'intransigeance de notre discours, la cohérence de nos actions et une lutte de tous les instants constituent notre seule chance d'échapper à l'esclavage qui nous menace. Au lieu d'être l'étincelle mettant le feu aux poudres, les émeutes dans les banlieues n'ont été qu'un pétard mouillé, une occasion manquée faute de discours révolutionnaire. A nous de faire en sorte que les prochains soulèvements concernent une population plus large et qu'ils portent un message aussi progressiste que radical.

Post-scriptum :Article à l'origine de l'ouverture du débat "Les banlieues, l'Empire et la révolution"

---

[1] Sur ce sujet, lire notre article sur les *Paradis Fiscaux ou la Finance sans Lois* dans la Bibliothèque du révolutionnaire

[2] Entendu comme la capacité d'un individu à faire faire quelque chose à un autre individu, que ce dernier le veuille ou non.

[3] On lira avec intérêt le rapport 2005 d'Amnesty International, qui souligne les violences commises par les policiers français à l'encontre des populations d'origine immigrée.

Le moteur à eau : un mythe à couler

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 30 avril 2006

La Révolution en Charentaises

On parle beaucoup du moteur à eau sans trop savoir ce que c'est…

« Le moteur à eau existe et il ne demande qu'à être développé. Cette invention n'est pas mise en oeuvre à cause des compagnies pétrolières qui rachètent tous les brevets pour continuer à engranger des milliards sur le pétrole et protéger leur business ». Voici résumé en quelques lignes le mythe du moteur à eau … Ce moteur permettrait de rouler en remplissant son réservoir avec de l'eau, gratuite et inépuisable. Le seul problème est que l'eau est une molécule stable et qu'elle ne contient aucune d'énergie. Bref, autant mettre des cailloux dans son réservoir, ça revient au même. Ce fantasme collectif, largement répandu, des médias jusqu'aux écologistes, fait cependant référence à deux types de moteurs qui ne sont pas si géniaux que la légende, dont voici le principe :

Le moteur à hydrogène

En associant 2 molécules de dihydrogène (H2) et une molécule de dioxygène(O2), on obtient alors 2 molécules d'eau (H2O). [2H2 + O2 → 2H2O] Cette réaction libère de l'énergie qui peut alimenter un moteur. Le moteur à hydrogène pourrait donc être propre puisque son déchet est l'eau. Le seul problème est que le dihydrogène n'existe pas dans la nature. Il faut donc le fabriquer. La solution la plus fiable est d'utiliser l'électrolyse de l'eau. C'est la réaction inverse [2H2O → 2H2 + O2]. Mais cette réaction nécessite de l'énergie…Concrètement, il faut faire circuler un courant électrique dans l'eau qui provoque la création de gaz H2 et O2 aux bornes de l'electrolyseur.

Mais d'après les lois de la physique, si l'explosion des molécules d'hydrogène et de dioxygène libère de l'énergie, la réaction inverse en nécessite au moins autant. De plus, entre les deux manipulations, il y a déperdition… L'hydrogène est donc simplement un vecteur d'énergie dont sa valeur énergétique sera inférieure à sa source d'énergie. La source d'énergie étant de l'uranium, du charbon ou du pétrole, selon la nature de la centrale électrique qui produira le courant électrique nécessaire à l'électrolyse… bref, ce n'est pas plus écologique que de rouler avec un moteur à essence.

Le moteur pantone

C'est une technologie ancienne. Il s'agit d'ajouter un peu de vapeur d'eau pour améliorer le rendement du moteur. Cet ajout d'eau ne peut être que très marginal. Le système pantone ne fonctionne que sur des gros moteurs fixes (comme un groupe électrogène) car le système d'injection d'eau alourdie les véhicules. Ce moteur fonctionne toujours à partir d'un carburant fossile et l'amélioration du rendement ne compense pas le surplus de consommation lié à l'augmentation de masse du véhicule.

Pourquoi ce fantasme ?

Le « moteur à eau » révèle un fantasme bien ancré dans l'inconscient collectif dont l'origine peut remonter au scientisme du XIXème siècle. En effet, dans notre société de consommation, la science a été inconsciemment sacralisée. On croit en la science, on a foi en la capacité de l'homme à trouver de nouvelles techniques. Cette croyance permet ainsi de s'affranchir de sa responsabilité personnelle et politique. Je continue à utiliser ma voiture sans me remettre en cause puisque je transfère ma responsabilité sur celle des méchants groupes pétroliers qui cachent les solutions qui permettent de rouler sans polluer…idée contredite par les faits, ce sont les premiers

investisseurs en matière d'énergies alternatives, car ce sont les premiers à envisager le monde de l'après pétrole. Enfin on croit toujours que la science rectifiera le tir car jusque là, des actes qui paraissaient inconcevable il y a moins d'un siècle sont aujourd'hui courants. Se déplacer à plus de 60 kilomètres/heure, traverser un océan en moins de 10 heures, parler à distance, enregistrer images et voix…

Mais la physique a des limites. On ne se déplacera jamais plus vite que la lumière. Les prévisions météo ne dépasseront jamais 15 jours. On ne crée pas d'énergie… et le moteur à créer de l'énergie n'existera jamais. Il faudra donc, comme dit si bien Albert Jacquard, faire avec notre planète et nos ressources… et ces ressources, on les connaît. On en connaît les propriétés, les limites et les dangers.

Post-scriptum :Article très largement inspiré d'un article de Raoul Anvélaut paru dans le journal de LA DECROISSANCE et la joie de vivre n°26 d'avril 2005. N'hésitez d'ailleurs pas à lire la décroissance.

Le développement durable… une fumisterie à jeter par la fenêtre (suite et fin)

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 24 mars 2006

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

ou de l'art de tirer correctement une chasse d'eau…

Mon dernier article était consacré au bon Philippe qui allait sauver notre monde moderne en grattant les grilles des frigos. Il nous a donc abreuvé du bon sens près de chez nous sur les ondes de France inter, avec ses bons conseils, dont voici le deuxième. Ce conseil que j'entends depuis que je suis gamin, m'a toujours paru absurde, mais sur les ondes de France inter, ça m'a paru encore plus con. Il ne s'adresse pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui ont des vieilles chasses d'eau… (Jacob Delafon ayant fait des progrès depuis le temps…) Les ringards du cabinet, ceux qui n'ont pas changé leur système de chasse d'eau depuis les années soixante, le savent-ils ? Le réservoir de leur chasse d'eau contient jusqu'à 12 litres, alors que les nouveaux n'en contiennent que six. Alors pour diminuer ce volume, certes plus grand que nécessaire, Philippe nous conseille de mettre une brique ou une bouteille d'eau remplie de sable à l'intérieur du réservoir de notre chasse d'eau… il permet ainsi d'économiser 1 ou 2 litres par chasse d'eau tirée…

D'une part, Philippe n'a pas assez bien regardé les systèmes de chasse d'eau, car on peut régler le volume d'eau sans y installer un mur dans le réservoir. Il suffit simplement de tordre la barre du flotteur qui bloque l'arrivée d'eau. D'autre part, le fait de sensibiliser sur le problème de l'eau est intéressant, mais allons jusqu'au bout : la consommation préconisée par l'O.M.S. est de 40 litres d'eau par jour et par personne. Les pays Africains sont à moins de 10 litres et les pays occidentaux sont à 200 litres [1].

Nous consommons donc en moyenne 5 fois la quantité préconisée, et le bon Philippe nous vend de la bonne conscience en proposant d'économiser 2 litres à chaque fois qu'on en gaspille 10… bref, il propose de consommer 190 au lieu de 200 litres…

J'aurais donc un conseil plus efficace. Il vient de mon enfance et de mes grands-parents. Ce n'est d'ailleurs pas incompatible avec sa brique, mais mon conseil impose de changer son comportement d'occidental citadin… Quand j'étais petit, par soucis d'économie, dans ma famille, nous ne tirions la chasse que pour les grosses commissions… L'odeur de nos toilettes n'était pas pire que celle de l'air wick à la pêche. Nous étions 5 et nous consommions au total 50 litres d'eau par jour au lieu de 300 à 400 litres si chacun avait tiré la chasse après chaque passage. Autrement dit, un slogan un peu plus ambitieux dirait : *tirer la chasse c'est pas automatique* ! Voilà un discours qui économiserait 50 à 80 litres par jour et par personne, mais le développement durable n'en est pas encore là. En effet le maître mot de ce concept est « développement » et un discours qui dit « consommons moins » est plutôt néfaste pour l'économie… Ce qui fait qu'on n'est pas près de l'entendre sur les médias détenus par les multinationales (TF1, RTL, principaux journaux…) ni sur les médias d'état (F2, F3, France Inter…)

---

[1] Pour plus d'informations sur les inégalités criantes et l'absence d'accès à l'eau suite à la privatisation des organismes de distribution dans les pays du tiers monde, se renseigner sur le combat de la fondation France Liberté mené par Danielle Mitterand

Le prix du pétrole, l'arbre qui cache une grosse forêt

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 25 février 2006

La Révolution en Charentaises

ou l'arrivée de la Chine et de l'Inde dans l'économie mondiale…

La consommation d'énergie de la Chine et de l'Inde étaient jusque là négligeables. (O,9 tep [1] par habitant et par an en Chine contre 4,3 en France… et 8,1 aux Etats Unis).

Mais il semble aujourd'hui que les économies Chinoises et Indiennes rattrapent les économies dites occidentales et donc leur mode de vie : consommation de masse et voiture particulière. Ceci n'est pas sans soulever de problèmes à l'économie mondiale. La consommation d'énergies fossiles ayant augmenté, l'offre ne répond plus à la demande et donc le prix du baril de pétrole augmente. La réponse de l'économiste est simple : si la demande augmente, il faut augmenter les moyens de production. Mais les principes du capitalisme, et de la croissance permanente finissent par se heurter à un problème physique : la finitude de notre planète et de ses ressources. Il sera donc de plus en plus difficile de puiser le pétrole. Enfin, la combustion du pétrole est le principal acte responsable de l'augmentation de CO2 et des autres gaz à effet de serre, ce qui freine pour le moment la prospection de nouveaux puits.

Les chinois, mais aussi tous les habitants du tiers monde prétendent au même confort que les occidentaux et ceci est légitime. Mais le problème d'approvisionnement en l'énergie rappelle à quel point notre mode de vie occidental n'est pas transposable à l'échelle de la planète et de ses 6 milliards d'habitants. En effet, si chaque humain, en achetant des produits hyper manufacturés, en prenant l'avion, le train, la voiture particulière, en chauffant sa maison individuelle de 100 mètres carrés à 23°C, en mangeant de la viande à chaque repas… si chaque terrien consommait autant qu'un Français moyen ou pire… qu'un Américain, les réserves actuelles en énergie (toutes origines confondues) fondraient en quelques années (entre 5 et 10 ans). Ceci n'est pas nouveau. Les chiffres sont les mêmes depuis quelques années. Or tout notre confort vient de la domination de l'énergie et du non partage avec les pays du tiers monde.

Voici donc quelques questions après cette analyse.

- Y-a t'il eu un jour un rêve d'égalité entre les citoyens du monde ?
- -Est-ce normal de jouir de ce confort quand d'autres à quelques milliers de kilomètres crèvent la fin ?
- Est-ce normal que ces milliers de « crève-la-faim » tentent de franchir des frontières hyper surveillées au péril de leur vie pour venir chez nous ?
- Est-ce normal de vivre au dessus des autres ?
- Et enfin, pour les acteurs de notre belle société (banquiers, actionnaires, économistes, pdg de multinationales…) qui acceptent ces 4 questions, peut-on raisonnablement penser que ce déséquilibre est immuable, qu'il n'engendra ni révolte ni soulèvement des exploités ?

On a tenté de taire ces questions, de les oublier, on a parlé d'autre chose : de pacs, de foot, de politique intérieure, de cosmétique pour les femmes, pour les hommes… tout en paupérisant les pays du tiers-monde à coup « d'aides » de la banque mondiale et du fmi… mais le décollage économique de la Chine nous les ramène en pleine gueule : le confort occidental n'existe que parce qu'il est réservé à une partie infime de la population mondiale (qui ne pourra pas raisonnablement dépasser 700 millions d'habitants) et l'accès à un certain confort d'une partie des habitants de la Chine tend à faire exploser ce système élitiste occidental. Il est donc temps de penser un réequilibrage des richesses… c'est-à-dire accepter, en tant qu'occidentaux, d'avoir moins. Mais attention… ne pas accepter que certains n'aient plus rien pour que d'autres puissent faire fonctionner leurs jets privés… mais bien que tout le monde accepte un partage équitable du confort pour tous… même s'il sera nécéssairement vers le bas.

[1] TEP = Tonne Equivalent Pétrole, mesure utilisée pour comparer des énergies de sources différentes

Les médias pensent comme moi !

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : lundi 6 mars 2006

La Révolution en Charentaises

Ce livre, écrit en 1997 par François Brune, est une étude du discours anonyme auquel l'individu est soumis, et qui tente de lui dicter ses opinions, le plus souvent avec succès.

En isolant chaque fragment de ce discours, véhiculé notamment par les médias et la publicité, l'auteur montre que, par delà sa diversité, celui-ci sous-entend une idéologie qui produit l'homme moderne et qu'il reproduit à son tour, le poussant à fonctionner biologiquement, socio-professionnellement, et relationellement de façon bien déterminée.

Chaque fragment de ce discours anonyme, prend de son sens dans la relation à l'ensemble auquel il renvoie. Isoler chaque fragment est une étape indispensable au développement de la parole personnelle.

Ce discours anonyme fait apparaître une volonté de soumettre l'individu à une Epoque à laquelle il ne peut rien.
On lui fait miroiter son individualité à condition qu'il l'exprime dans des modèles standards qui la nient.
Enfin on l'encourage à court-circuiter son esprit, au détriment de "coups de coeur" permanents, qui sont toujours quantifiés.
Car finalement l'important est de fonctionner… pour que tout fonctionne !
L'auteur aborde également le "cas d'école" du débat autour du Référendum de Maastricht en 1992, où les arguments du "oui" s'articulaient déjà autour des principaux traits du discours anonyme dénoncés dans ce livre.

L'impuissance à son Epoque.

Il faut "être de son époque", se résigner aux "phénomènes de société", à « l'air du temps ».
En brandissant un modèle basé sur une sélection de caractères distinctifs supposés représenter l'Epoque, à l'exclusion de tous les autres, on passe d'un reflet partiel à un impératif collectif. Recommander, comme le font les décideurs, d'être de son Epoque, c'est donc opérer cette mystification.
Cette Epoque nous est présentée par les médias, via la diffusion continuelle de ses événements supposés marquants, dont le filtrage constitue déjà une philosophie du monde.
Ainsi "ce qui se passe" peut cacher un autre mouvement en profondeur qui se passe aussi mais moins médiatique.
Le fait divers peut masquer l'acte politique, et l'agitation politique une problématique socio-économique.
La recherche d'événementialité se fait au détriment de l'intelligibilité : "ce qui se passe" nous est présenté comme ce qui arrive "sans raison", "par accident" , comme entité spontanée de la grande entité imprévisible qu'on nous présente comme notre Epoque.
La diffusion d'événements est rythmée, pour faire croire "qu'il se passe quelque chose" que vous devez vivre et intérioriser afin d'être en phase avec votre Epoque, qu'il faut consommer car de toute façon, elle est inéluctable.
Et puis toute évolution est un progrès : on ne peut être que ringard ou être câblé.
Bref on déclare aux gens que l'Epoque va vite pour leur faire croire qu'elle existe, et puis on leur fait courir après elle, en leur infligeant la crainte d'être dépassés.

L' illusion individualiste : « Etre soi-même » c'est agir comme tout le monde

On met en avant le "vécu" et le "mental".
Un « vécu » où l'on élimine la question du sens pour ne retenir que le ressenti. Un « mental », sorte d'intelligence robot chargée de réguler les émois du « vécu ». Mais cette caricature de la dualité corps/esprit constitue aux yeux de l'individu, qui se croît pourtant original, une identité doublement impersonnelle.

On s'investit dans sa surface corporelle pour "être bien dans sa peau", parce que "ça c'est moi", sauf que ce corps est en permanence assujetti au regard des autres, qui en permanence le jugent, le comparent, le normalisent dans des rubriques Santé/Hygiène/Beauté, le renvoyant sans cesse à une batterie de modèles sensés rendre heureux : pour être "bien dans sa peau" il faut en définitive avoir le corps que tout le monde a.
On désire "s'éclater", c'est-à-dire sortir de soi (quelle négation de soi même !) : L'important c'est "le plaisir", cette modalité bien spécifique d'émotion heureuse, qu'il faut consommer, car c'est le seul moyen d'accéder au bonheur, sinon on est un « coincé ».
Chacun doit être un « battant », un « gagnant ». Cette idéologie de la compétition est pourtant un piège à produire une cohorte de perdants, et ce n'est pas dans la voie unidimensionnelle de la rivalité exacerbée que l'individu parvient à se réaliser lui-même : l'identité personnelle se forge dans de nombreux domaines, et l'aventure authentique de l'être humain est le plus souvent intérieure.

La démission de l'esprit.

Il faut céder au "coups de coeur", autrement dit, court-circuiter l'esprit critique, que chacun ne se vive que comme un ensemble chaotique d'événements au lieu d'un tout complexe à appréhender. Soyons déraisonnables, c'est quand "c'est dément" ou que c'est "dingue", qu'on est en situation de plaisir (d'où la difficulté de lutter contre l'absorption de stupéfiants par une minorité, lorsque la société dans son ensemble trouve sain de "s'envoyer en l'air", et confond le bonheur intérieur avec le délire collectif).
Il faut être "positifs", autrement dit effacer son mal de vivre, sa distance, sa critique, sa singularité, son militantisme.
Le seul critère de jugement est la quantité, la comptabilisation (on parle du "budget" d'un film, plutôt que de son sens en tant qu'Ruvre). Ce qui n'est pas mesurable n'est pas dévalorisé : cela n'existe pas, tout simplement.
Le but est d'en avoir « plein » les yeux, les oreilles afin de boucher le creux de l'être. Pour faire croire que la matière est l'unique dimension de la vie, et que tout ce qui est immatériel est du néant.

Que ça fonctionne !

On fait l'apologie du « professionnel », du « spécialiste », c'est à dire quelqu'un de beaucoup trop compétent et « performant » pour se poser des questions sur le sens de ce qu'il fait.
On s'entend dire « tout à fait » , c'est à dire qu'on reçoit un oui nimbé de perfection technicienne et d'érotisme fonctionnel, qui vous parfume, et dont vous êtes invité à reproduire le parfum anonyme à l'usage de ceux qui vous entourent.
On ne parle plus de vieux mais de « moins jeunes », ce faisant on fait de la jeunesse l'unique valeur sociale, leur déniant toute originalité, toute spécificité à l'art de vivre qui pourrait être le leur.
On parle de « dialogue », de « communication », de « consensus » plutôt que de conflit, propagande, et démocratie : les grands communicants ne sont que des opérateurs du discours anonyme.
Quel que soit le problème, le drame, on invoque un "dysfonctionnement", c'est-à-dire qu'on a affaire à une exception. Ainsi on focalise toujours l'attention sur la défaillance d'un élément partiel du système global, comme s'il s'agissait d'une exception confirmant la règle.

Un cas d'école : la rhétorique Maastrichtienne.

En 1992, la rhétorique mystifiante des partisans du traité de Maastricht s'est articulée autour des principaux traits du discours anonyme dénoncés dans ce livre :

- Le sophisme de l'inéluctable. Il "fallait" voter oui, de toute façon "L'Europe on y était déjà". Et comme "toute évolution est un progrès" : une nouvelle étape européenne était forcément un bien, le quantitatif (plus d'Europe) prenant le pas sur le qualitatif (une meilleure Europe).

- La tautologie Europe-Europe. L'Europe c'est vendeur, on peut tout mettre dedans. Mais quelle Europe voulait-on nous faire ratifier : l'Europe des marchands ou l'Europe des laissés pour compte, l'Europe capitaliste ou l'Europe sociale , L'Europe mono-monaitaire ou l'Europe pluri-culturelle. Bref on a voulu faire ratifier l'Europe des marchands à ceux qui souhaitaient l'Europe des Lumières.

- La positivité à sens unique. le camp du non ne pouvait être que négatif, passéiste et xénophobe, le camp du oui pour la fraternité.

- L'intimidation majoritaire. En disqualifiant les opposants "minoritaires" et en appelant au consensus car "l'Europe est déjà là".

Post-scriptum :Les médias pensent comme moi !, Editions L'Harmattan, Collection "L'Homme et la société", 1996 (ISBN : 2-7384-4894-1).

Le Couperet

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 3 janvier 2006

La Révolution en Charentaises

Peut-on faire un film divertissant sur le chômage ? Costa-Gavras a réussi avec le Couperet, un film plein de suspense et d'humour.

Licencié à cause d'une délocalisation, Bruno Davert est prêt à tout pour retrouver du travail. Comme tout bon produit d'un système qui valorise l'ambition et la dévotion au travail, il ne croit pas rester au chômage longtemps (c'est pour les autres, les faibles), mais après deux ans et demi il y est toujours. Spéculant sur la future libération d'un poste à son niveau (parce que monsieur fait la fine bouche, ce qui n'est pas permis aux chômeurs menacés de suppression des droits) il décide d'éliminer ses futurs concurrents. Au début on sympathise avec Bruno, mais de victime d'une économie basée uniquement sur la compétitivité, il devient le pire exemple de ce système économique égoïste et sans scrupules. L'histoire en elle-même est assez simple, mais à travers elle Costa-Gavras, connu pour ses films à thème politique (*Missing*, *Amen*), aborde différents aspects du chômage et du travail.

Le psychologue a beau lui dire "Vous n'êtes pas votre travail", ça ne compte pas pour ceux qui n'en n'ont pas. Nous vivons dans une société où la première question que l'on pose est "qu'est-ce que tu fais ?". Le chômage dans ce cas est l'équivalent de rien. Le chômeur devient : personne. Les personnages dans le film qui ont opté pour un travail alimentaire, en dessous de leurs capacités, sont peut-être plus sympas que le protagoniste, mais pas plus heureux, ni plus respectés par leur entourage. Le vendeur de costumes est minutieusement contrôlé par son chef et on ressent une méfiance qui côtoie le mépris ou la haine. Vu le travail qu'il a, il est intéressant de le comparer avec le vendeur de grand magasin de "Un Crime Farpait" [1], qui déborde d'une trop grande estime de soi, ce qui montre que tout est relatif.
Malgré le fait que les chômeurs soient nombreux (près de 10% de la population active, ce n'est pas rien) la solidarité entre eux est rendue difficile par la même compétition qu'au travail. Parce qu'ils sont concurrents, les chômeurs ne formeront pas facilement une menace pour le système et s'organiseront toujours difficilement. En plus, qui veut faire parti d'un club des *loosers* ? On accepte un gâchis de personnes (sur)diplômées en adhérant à la loi des plus forts (ou des plus dociles ?), en acceptant de travailler le double des heures pour lesquelles on est payé, en enchaînant stage après stage en espérant pouvoir rentrer un jour dans le circuit et se trouver dépassé par le "fils de…", en montrant un zèle pour l'entreprise, une identification avec elle, pour découvrir que la compagnie est d'abord fidèle à ses actionnaires, qui eux ne sont fidèles à rien ni personne.

La personne qui - dans le film - a le poste convoité paraît antipathique, ce qui est souvent le cas des nantis dans les yeux de ceux qui n'ont rien. Cependant, lui aussi est victime de ce système qui menace les employés en les soumettant à une concurrence permanente et en les obligeant à travailler toujours plus pour conserver leur poste, au sacrifice de leur vie personnelle et de leur santé.

Post-scriptum :Le Couperet, Costa-Gavras, 2004. Depuis septembre 2005, le film est disponible en DVD, aux éditions Studio Canal.

---

[1] Un crime farpait, de Alex de la Iglesia, 2005

Zèle

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : vendredi 23 décembre 2005

La Révolution en Charentaises

Tout ce qu'il faut savoir pour se protéger contre la maladie du zèle.

Zèle

Maladie vénale caractérisée par de fréquents excès de servitude. Le zèle frappe prioritairement les populations adoptant des comportements à hauts risques sociaux : ambitieux sans scrupules, adorateurs du Christ en croix et névrosé(e)s des contraventions pour ne citer qu'eux. Cependant, il peut également se développer chez les sujets souffrant d'une tendance naturelle au cirage de pompes ou d'une bêtise chronique.

Symptômes

D'apparence anodine, les premiers symptômes n'en témoignent pas moins d'un état avancé de la maladie, d'où l'importance d'un dépistage précoce. On portera une attention particulière à l'usure des pantalons au niveau des genoux et à l'allongement progressif des journées de travail, notamment lorsqu'il prend la forme d'heures supplémentaires non payées.

Le développement du zèle s'accompagne d'un isolement progressif du malade, d'abord dans son entreprise (les collègues assimilant souvent la pathologie à un vice les poussant à travailler plus sans espoir d'en tirer aucun bénéfice), puis au sein des cercles amicaux et familiaux, auxquels l'individu a de moins en moins de temps à consacrer.

De cet isolement résulte une perte de repères et un sentiment de vulnérabilité croissante qui se manifestent par des explosions d'agressivité et des crises de paranoïa. A terme, les conséquences pour la santé physique et mentale de l'individu peuvent être désastreuses, d'autant qu'une fois la maladie déclarée, elle fonctionne sur le mode du cercle vicieux : le zèle devient la norme et impose une surenchère permanente.

Traitement

Une technique primitive consiste à éviter les malades comme la peste ou à ne les toucher qu'à l'aide de gants… préalablement lestés et propulsés à grande vitesse (technique dite "des dockers de Liverpool").

Néanmoins, la meilleure solution pour endiguer l'épidémie reste de traiter le problème en amont en jouant la carte de la prévention, ce qui passe par le strict respect de la législation sociale et des accords sur le temps de travail notamment.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

L'Urgence selon l'Etat

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 11 janvier 2006

La Révolution en Charentaises

Le 18 novembre 2005 était ratifiée la prorogation de l'état d'urgence décrété initialement pendant les émeutes urbaines. Véritable coup de force (la saisine citoyenne du Conseil Constitutionnel étant restée lettre morte), cette prorogation révèle une fois de plus comment le droit d'exception tend implacablement à devenir une technique permanente du gouvernement Villepin.

Un Etat qui ne se soucie que de voir assurer les vitrines de ses commerçants sans savoir si les personnes qui vivent autour ont de quoi simplement rentrer dans une boulangerie, un tel Etat qui ne se soucie que de l'urgence de la sécurité des biens et de la propriété en oubliant ces uns et ces autres contestaires, désireux de faire partie de la grande société, un tel Etat, disons-nous n'est pas digne d'être respecté.

Soyons clairs : l'urgence pour le gouvernement n'est en rien un état de nécessité dicté par la misère des subsides ou des perspectives de ces quelques mômes, il s'agit pour un M. Sarkozy ou un M. de Villepin de déclencher un véritable état de guerre visant à criminaliser la pauvreté en développant des mesures répressives liberticides qui s'inscrivent dans la droite ligne du Patriot Act adopté aux Etats-Unis après le 11 septembre 2001 [1] : conservation des données communiquées sur Internet pendant un an, centres fermés pour mineurs, possibilité de perquisitons nocturnes, possibilité de l'anonymat des témoins, recours accru aux comparutions immédiates sans enquêtes préalables, multiplication d'une police d'intervention au détriment d'une police d'investigation, fouille banalisée des véhicules…etc. Selon les propos du ministre de l'Intérieur lui-même, ces mesures visent à créer une véritable "chaîne pénale" [2].

QUESTION SOCIALE

Comment leur faire comprendre que le véritable état d'urgence que devrait prendre en compte la République devrait être celui du traitement égal de ses citoyens ? L'Etat de droit, si tant est qu'il est un sens désormais avec la relativisation opportune des valeurs démocratiques, devrait plutôt saisir la chaîne des raisons et des causes qui ont poussé ces personnes à la rébellion : rien ne sert de nier le conflit, de le dépolitiser.Ce qui se jouait devant nos yeux lors des dernières émeutes ressortait bien de la lutte sociale, certes pas de celle qui s'énonce et se scande derrière une bannière mais celle-là même qui est privée de langage : comment voulez-vous qu'on ait affaire à des revendications identitaires lorsqu'on ne sait même pas qui l'on est et surtout lorsqu'on nous refuse d'être comme les autres ? Un exclu par définition ne manipule pas les normes et codes politiques traditionnels, en revanche il contribue à alerter l'opinion publique sur les dérèglements de la société.

PLURALISME ET DEMOCRATIE

Peut-être est-il inutile de trop discourir sur la valeur intrinsèque de ces actes de violence, dont l'engrenage fut peut être la démonstration d'une surenchère qui se voulait héroïque, mais ce qu'on peut dire c'est que la violence lorsqu'elle est sociale ramène au partage inégal, à la violence primitive : celle de la propriété qui s'entoure de clôtures pour mieux affirmer la jouissance privative des biens. Or, l'urgence désormais est certes, et inconditionnellement, la redistribution des richesses, mais aussi la distribution de reconnaissance à travers une véritable politique : urbaine, salariale, associative. L'économique n'explique pas tout mais lorsqu'être propriétaire est élevé au rang de valeur dans nos sociétés, il semble légitime de favoriser aux uns et aux autres de manière égale les moyens permettant de choisir d'accéder à cet idéal de vie. Peu importe que je ne partage pas cette conception de la propriété, il demeure que de fait elle est un rêve partagé car elle donne des droits "supplémentaires"(au-delà des droits fondamentaux). Cependant j'aimerais dénoncer l'hypocrisie du libéralisme politique qui consiste à dire que

toutes les conceptions de la vie bonne sont également prises en compte. La réalité est que seules celles valorisant la propriété sont effectivement admises comme socialement acceptables dans les délibérations politiques. Je propose donc :

- premièrement qu'on permette effectivement la réalisation du pluralisme des choix de vie (principe démocratique se fondant sur un principe de reconnaissance publique).
- deuxièmement qu'on considère les fondements du libéralisme politique et économique comme une simple conception de la vie bonne, donc sujette à critique (optique pluraliste à la Michael Walzer [3])

En ce sens, c'est lorsque l'on constate que ces deux principes sont bafoués que l'on devrait légitimement déclarer l'état d'urgence. Evidemment ceci revient à remettre en cause la référence qu'est l'Etat comme centre des décisions démocratiques, mais ce dont il s'agit ici c'est de veille citoyenne, d'un état d'urgence promulgué par le bas contre sa capture idéologique [4] par l'Etat.

Le collectif "A toutes les victimes des émeutes" dénonce activement l'état d'urgence décrété par le gouvernement ainsi que les expulsions appliquées aux émeutiers

A nous donc de répondre que l'urgence c'est la misère et le mépris social qui valent bien qu'on suspende pendant un temps l'obéissance à la loi jusqu'à ce que l'opinion publique et l'Etat reconnaissent en quoi consiste le véritable intolérable.

---

[1] Ensemble de directives et mesures chargées de limiter provisoirement (cela fait tout de même 4 ans…) les libertés et droits fondamentaux en vue d'assurer la sécurité des intérêts nationaux contre le terrorisme

[2] Circulaire du 4 février 2004

[3] cf sa contribution dans la discussion avec Charles Taylor dans *Multiculturalisme, différence et démocratie*, Champs Flammarion, 1997

[4] J'entends ici par idéologie la définition qu'en donne Gramsci dans ses *Quaderni del carcere*, Einaudi, Torino, 1975 (traduit en français aux Editions Gallimard), p. 507 : "les idéologies n'ont pas d'existence propre", elles ne sont que la déformation volontaire d'une théorie devenue doctrine et qui maintient sa propre vérité en recourant à des mécanismes d'auto-justification, le but étant d'orienter l'action pratique et le comportement des individus en général.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ne pas boire Front National

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 3 janvier 2006

La Révolution en Charentaises

C'est une exclusivité La Révolution en Charentaises. L'on savait, depuis un lancement fort médiatique il y a dix-huit mois à Mailly-Champagne, que Jean-Marie Le Pen, leader du Front National, avait un fort désir d'investir dans le vignoble. L'on ignore encore si c'est le pinot noir qui l'intéresse ou si c'est un autre cépage qui a trouvé ses faveurs…

Toujours est-il que c'est très discrètement que Monsieur Le Pen est venu déjeuner à Reims, patrie de Jeanne d'Arc, mercredi 21 décembre dernier. Aucun journaliste n'avait évidemment été convié au déjeuner. A sa table, Patrick Bourson, qui lui non plus ne convia aucun journaliste, chose étonnante lorsque l'on sait que l'homme est pourtant habitué aux coups médiatiques autant qu'aux gros coups (il a été, en 1980, condamné à douze ans de prison pour braquage, en a finalement passé cinq à Clairvaux, et n'est au bout du compte jamais parvenu à récupérer ses droits civiques).

Mais de discrétion, il y eu finalement peu. En effet, c'était sans compter sur la présence, dans la même brasserie, d'un Révolutionnaire en Charentaises qui ne résista pas (qui l'eut pu ?) à l'envie de contacter les médias locaux (*L'Union* s'est déplacé, cf. l'article ci-joint) ainsi que *Ras l'front* et *SOS Racisme*. Ces deux derniers n'ont malheureusement pas pu faire le déplacement…

De cette rencontre privée, seul Patrick Bourson - époux de Catherine, conseillère régionale FN de Champagne-Ardenne - s'est exprimé sur les affaires florissantes qu'il comptait engager avec Jean-Marie Le Pen. Il y a dix-huit mois, Le Pen s'était offert avec Jany, son épouse, 50 % du capital de la maison de négoce François Daumale, sise à Rilly-la-Montagne, près de Reims. C'est Patrick Bourson qui détient l'autre moitié. A cette occasion, Le Pen et Bourson avaient annoncé la création de trois instances concurrentes aux organisations professionnelles actuelles du monde du champagne : un comité des indépendants en vins de champagne (CDIV), une Union des maisons de champagne indépendantes (UMCI) et un syndicat général des vignerons indépendants (SGVI).

Si les associés visaient, selon *L'union*, « 200.000 cols à partir de la vendange 2004 », l'objectif serait de collecter à terme la production de cent cinquante hectares afin d'approcher le million de bouteilles ».

De quoi inciter largement les Révolutionnaires en Charentaises (et les autres) à bien lire entre les bulles avant d'acheter leur Champagne…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Patience

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mardi 4 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Patience et longueur de temps font mieux que force ni que rage, dit le fameux proverbe

Quand on pense que le terme **patience** a pour définition **résignation** dans le *Larousse* de 1979, on se dit qu'il est peut-être temps d'avoir la rage. Que c'est aujourd'hui qu'on a presque encore 20 ou 30 ans et que notre force est dans notre rébellion, nos envies, nos espoirs, nos utopies.

Attention marchands de guerre, de tristesse et de sécurité, je perds patience… et jamais je ne me résignerai à votre monde incensé.

Il est grand temps de prendre le pas sur votre science, le silence n'est plus de mise. FORZA !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ensemble contre la peine de mort

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 6 février 2006

La Révolution en Charentaises

Un site de référence pour tous ceux qui se battent contre la peine de mort, cette barbarie encore en vigueur dans 76 pays. Des pétitions en ligne, un suivi attentif de l'actualité sur le sujet, des chiffres, une filmographie, une bibliographie, et même la possibilité de soutenir individuellement les condamnés qui hantent les couloirs de la mort.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Apeis : Association Pour l'Emploi, l'Information et la Solidarité

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 1er février 2006

La Révolution en Charentaises

Depuis 1987, l'Apeis lutte pour la défense des droits des chômeurs et des précaires. Leur site est le reflet de ce combat au quotidien, on y trouve notamment un agenda des luttes, des tracts, les numéros d'Existence ! (journal des chômeurs et précaires) et une liste de liens vers d'autres organisations défendant la cause des précaires. A noter ce projet remarquable de l'Apeis : la constitution de la chorale ABALABU (a bas l'abus) pour chanter les résistances d'hier comme d'aujourd'hui. Voir renseignements sur le site.

Economisme libéral

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : dimanche 23 avril 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Religion de l'économie. Comme toutes les religions, l'économisme est un système de pensée totalisant dans lequel l'individu est quantité négligeable… et négligée.

L'économisme libéral (par opposition à l'économisme marxiste) promeut la vision d'un monde unidimensionnel qui réduit les hommes à de simples agents économiques. Autrement dit, si je suis dans un bateau qui menace de couler parce qu'il est trop chargé, je préfère balancer les pauvres par-dessus bord plutôt que de renoncer à mes bagages et à mon confort. Même chose si je suis patron d'une entreprise et que j'espère multiplier mes profits en remplaçant mes employés par des jeunes de moins de 26 ans taillables et corvéables à merci. Qui peut sérieusement me le reprocher, puisque c'est dans la nature humaine ? On le voit, l'économisme libéral ne s'embarrasse pas d'éthique et préfère laisser la question aux philosophes. Tout juste se borne-t-il à souligner - sans apporter aucune preuve scientifique - que la recherche du profit individuel conduit au bien être général, et qu'elle ne devrait donc pas être freinée (par le droit du travail par exemple).

Ce dogme - comme les autres dogmes fondateurs sur lesquels repose l'économisme libéral (la concurrence libre et parfaite, la "loi" de l'offre et de la demande, etc.) ne résiste pas à une analyse critique. Pourtant, la nouvelle religion connaît un succès planétaire. La faute au prosélytisme dynamique de ses prêtres (les économistes), oracles aussi constants dans l'erreur que dans l'arrogance avec laquelle ils traitent ceux qui ont l'outrecuidance de mettre en doute leurs prédictions. La faute aussi à la caste des seigneurs (rois de l'industrie, princes de la finance, sang bleu de l'actionnariat) qui a bien compris tout l'intérêt qu'elle avait à soutenir de tout son poids un courant de pensée légitimant sa domination.

Grâce à cette protection, l'économisme libéral s'est doté d'un grand nombre d'églises où enseigner son catéchisme (écoles de commerce), d'un martyrologue doublée d'une imagerie populaire frappant les imaginations (entrepreneurs pliant sous le joug des impôts, le boulet du Code du travail au pied) et d'un bataillon de croisés prêts à en découdre avec les hérétiques (FMI, Medef, presse économique). Régulièrement l'économisme libéral affirme sa suprématie sur tout autre système de pensée par le biais de rituels sacrificiels barbares : licenciement boursier de milliers de travailleurs, humiliation des syndicats, radiation des demandeurs d'emplois, etc.

Heureusement, le rouleau compresseur conceptuel a ses faiblesses : certaines choses ont du mal à rentrer dans le schéma étroit de la pensée libérale. Les économistes ont du mal à théoriser ce qui leur manque le plus : l'amour, l'amitié, la dignité et l'humour.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

CPE et CNE sont dans un bateau…

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 6 mars 2006

La Révolution en Charentaises

A l'heure où l'on peut encore trouver, sur le site de l'ANPE, quelques propositions d'emploi-jeune (expliquez-moi comment un jeune va pouvoir se former de manière profitable - pour lui - en six mois de temps), notre premier ministre nous pond deux nouveaux contrats, le CNE - Contrat Nouvelle Embauche, et le CPE, Contrat Première Embauche, passés tous les deux, avec ou sans révolte populaire, puisqu'à coup de 49.3. Dans l'émission du 6 février 2006 sur France-Inter, Là-bas si j'y suis, Gérard Filoche, inspecteur du travail et invité de Daniel Mermet, revient sur la chronique d'une mort annoncée pour la nouvelle génération.

Aujourd'hui, parmi la population dite « active » des jeunes de moins de vingt-cinq ans, on compte grosso modo 620 000 chômeurs en France, sans compter les 440 000 non inscrits, ceux qui se partagent les miettes d'un RMI qui ressemble plus à de la charité bien ordonnée qu'à de la véritable solidarité (Les chiffres du chômage sur le site de l'INSEE, faites les calcul vous-même !) ; en tout, ce sont plus d'un million de jeunes qui sont sur le carreau à l'heure où vous lisez ces lignes. Rajoutez une bonne centaine de milliers d'étudiants en dessous du seuil de pauvreté (moins de 557 euros par mois), et vous obtenez une tambouille prête à tout accepter, puisque de toute façon elle n'a que le choix des larmes… Bon, certains diront que ce sont des fainéants, des « branleurs » qui ne cherchent pas de travail, que quand on veut vraiment, on peut ; et oui, c'est bien connu, un emploi, ça se dégotte sous les sabots d'un cheval (je parle d'un bon emploi, pas d'un 10 heures hebdo au SMIC chez McMerde). Et là-dedans, je ne compte que les moins de 25 ans, pas les autres, ceux qui ont travaillé à 14 ans sans jamais cotiser, ceux qui sont malades avant d'avoir leurs annuités etc. Pourtant, si je me souviens bien, nos parents, leurs parents et les parents de leurs parents se sont battus pour que certains droits soient reconnus comme inaliénables, inscrits à même la déclaration universelle des droits de l'Homme : « *Toute personne a droit au travail, au libre choix de son travail, à des conditions équitables et satisfaisantes de travail et à la protection contre le chômage.* » (Article 23). Mais tout est question d'interprétation…

Ces droits, notre premier ministre (et ça m'arrache la gueule de savoir que j'ai voté pour celui qui l'a mis à la tête du gouvernement ; malgré le flingue Le Pen sur la tempe, on ne m'y reprendra pas !) est en train de s'asseoir dessus. Alors, pensez-vous que c'est réellement sous les sabots de ce bourrin-là que les chômeurs - ceux qui sont courageux bien sûr, ceux qui se lèvent le matin - vont découvrir la nouvelle plage de l'emploi ? Etudions cela de plus près…

On ne s'attardera pas (trop) sur les contrats que l'on nous propose aujourd'hui sur le marché du travail ; on notera tout de même que nos patrons et employeurs ont depuis longtemps appris à jongler avec. Le CDD, dont l'emploi est soumis à certaines obligations, c'est trois de suite maximum sur le même poste, ou dix-huit mois tout au plus ; pourtant, on s'aperçoit, en pratique, qu'il suffit de requalifier le poste pour que cette barrière législative tombe, et hop ! C'est reparti pour six, douze ou dix-huit nouveaux mois ; on en profite pour établir les contrats de vacances en

vacances dans les boîtes où les 35 heures ont été annualisées (c'est-à-dire partout), et on évite de payer les périodes de congé. Le seul avantage - côté salarié - du CDD, c'est que sa durée est déterminée justement, c'est-à-dire que l'employé ne peut pas être viré avant que le contrat n'arrive à son terme. Ce qui n'est pas le cas du CDI, puisque lui n'en a pas, de terme : c'est le contrat censé être le plus intéressant, mais tout aussi intéressant pour l'employeur, à l'entendre faire ses plaisanteries vaseuses autour d'un verre de bon rouge (payé par la boîte évidemment) : « *Au moins avec un CDI, on peut le virer sans limite de durée, ha ha ha !* » [1], mais tout de même avec un minimum de justification. Une faute grave pourtant, ça se dégotte facilement de nos jours : tiens, écrire cet article par exemple ?

Seulement voilà ; jongler avec deux balles, ça fait nul. Notre cheval de course (à la présidentielle) nous a donc sorti deux nouvelles baballes, qui vont permettre à notre méchant employeur de nous embrouiller encore un peu plus. J'ai nommé CPE et CNE (ça me rappelle cette histoire drôle : Jean-Marie et Momo sont dans un bateau, Momo tombe à l'eau : qui c'est qui l'a poussé ? Sauf que dans l'histoire qui nous préoccupe maintenant, les deux larrons restent à bord, et c'est encore une fois Momo qui tombe à l'eau) ; ces deux contrats sont censés rendre le sourire aux chômeurs-profiteurs, en les rendant utiles à la société (c'est-à-dire en leur filant du boulot). Mais quid des conditions équitables et satisfaisantes, prônées par la déclaration susnommée ?

Passons donc en revue les arguments entendus ces derniers jours à la qui mieux-mieux. Le CPE mieux que le CDD ? Et pourquoi donc ? Lorsqu'on est embauché en Contrat Première Embauche, rien ne nous empêche d'être viré, non pas du jour au lendemain comme veulent bien nous le faire croire certains journaleux, ceux qui nous abreuvent de leur merdasse populiste, mais après un préavis de quelques semaines, un mois tout au plus. La question n'est pas là, **mais bien dans le fait que notre patron-type n'aura aucune justification à fournir pour effectuer ce licenciement**. Si ça c'est pas du progrès, moi je suis Jolly Jumper ! Jusqu'ici, on se faisait virer, mais on avait au moins la possibilité de faire appel à la Direction du Travail, voire aux Prud'hommes, pour se faire venger. On ne récupérait pas son travail, mais on conservait sa dignité. Désormais, les filles qui ne voudront pas écarter les cuisses pourront se faire fourguer comme des malpropres, avec 8% d'indemnités sur leur dernier salaire - contre 10% pour le CDD, mais pendant ce temps, elles auront au moins pu se faire former (le CPE donne droit au DIF après le premier mois de travail : quel foutage de gueule, le DIF, c'est 20 heures de formation par an, soit un bac+3 en 210 ans !). Cette anecdote - non anecdotique - ne sort pas de nulle part : c'est Gérard Filoche, invité de France-Inter, qui la relate à l'antenne, lui-même la tenant d'une jeune femme embauchée en… CNE. Ca ressemble presque à de la - mauvaise - science-fiction. Et elle de lui demander, presque naïvement : « *Qu'est-ce que je peux faire, monsieur l'inspecteur ?*

GF : - *Que voulez-vous que je lui réponde ? Rien ! Si je fais un contrôle ou une remarque, elle se fera virer…* »

Puisque de toute façon, l'employeur n'a aucune justification à fournir ! Mais ce n'est pas de la précarité, c'est du droit au travail ! Se faire sauter pour un SMIC, c'est quand même mieux que d'être au chômage et de ne pas se faire sauter non ? Vous trouvez ça à gerber ? C'est pourtant bien ce qui va arriver : gerbons les femmes enceintes, les trop-souvent-malades, les qui-veulent-pas-faire-d'heures-supp-gratos, les syndicaleux (affectueux), les DP [2], les PD [3], les noirs et les arabes (ah ben non, pardon, ceux-là on a pas besoin de les virer, je vous laisse deviner pourquoi…), et vive les maisons closes ! Je suis gentil : je passe sur le fait de chier sur la Déclaration Européenne des Droits de l'Homme, qui énonce, dans son trentième article sur la « Protection en cas de licenciement injustifié » (Le texte)

"*Tout travailleur a droit à une protection contre tout licenciement injustifié, Conformément au droit communautaire et aux législations et pratiques nationales.*"

Que la droite pose son cul sur ce genre de précepte, c'est pas nouveau (la gauche, elle, ne trouve rien de mieux que de balancer une floppée d'amendements de principe, servant sur un plateau à notre assemblée la justification pour se servir du 49.3) ; seulement là, on ne comprend même pas où ils veulent *réellement* en venir ? Reprenons l'analyse de Gérard Filoche : si on regarde de plus près les différentes mesures instaurées ces dernières années, on peut citer en vrac : les emplois-vieux (2 CDD de 18 mois pour les 57-60 ans), retard du départ en retraite des fonctionnaires - mais comme ils en foutent pas plus que les chômeurs-fainéants, on se demande où est la rentabilité (ironie désabusée) - cumul autorisé de la retraite avec un emploi pour arrondir les fins de mois, apprentissage à 14 ans (remarquez bien, ça, c'est pas pour les vieux) et j'en passe. Alors il faudrait savoir ! On veut que les seniors laissent la place aux jeunes, où que les jeunes ne trouvent jamais de travail ? Surtout que des vieux, on en a à la pelle : Gérard Filoche nous rappelle gentiment que les années 2005-2007, ce sont les années durant lesquelles ceux qui sont nés en 45-47 devraient, ou auraient dû, partir à la retraite (baby-boom oblige). Conclusion ? Le chômage va baisser, *de toute façon*, et notre gouvernement ne va faire qu'une chose : ralentir cette baisse mécanique tout en en reprenant les bénéfices à son compte. Alors, de là à en déduire qu'à la question : « *Souhaite-t-on réellement proposer à nos jeunes de bons boulots ?* » la réponse de la droite soit « *Ben non, surtout pas ! Nous ce qu'on veut, c'est qu'il y ait tout juste assez d'emplois pour éviter la révolte populaire mais pas assez pour que ces jeunes puissent se permettre de négocier leurs salaires et leurs conditions d'embauche !* », il n'y a qu'un pas !

Et Gérard Filoche de nous donner quelques chiffres, encore une fois - à prendre avec des pincettes, comme toujours, mais on peut bien en profiter en peu de notre côté aussi après tout ! - et suffisamment éloquents pour que je les reprenne ici : si on ajoute 300 000 emplois dans la fonction publique qui devraient se libérer pour cause de départs en retraite, autant dans le privé, si on ajoute les emplois qui auraient du être générés par une mise en place réfléchie des 35 heures, c'est-à-dire sans la flexibilité qui leur est associée (aujourd'hui, les 35 heures annualisées ont créé 350 000 emplois, que l'on aurait pu porter à plus d'un million si on avait mis en place une diminution régulière du temps de travail, en imposant des semaines de moins de 44 heures par exemple), on se retrouve avec plus d'emplois qu'il n'en faut pour éponger le chômage des moins de 25 ans. Et il en reste même pour les autres ! Alors la conclusion commence à nous apparaître, dans toute sa splendeur : le but recherché par notre gouvernement, **ce n'est pas le bonheur pour tous, mais bien la flexibilité pour chacun** ! Si on ne trouve pas de travail, on accepte de travailler pour beaucoup moins : c'est le principe même de l'offre et de la demande, enfant du « *libéralisme heureux* » et de « *mère flexibilité* » qui ne s'applique toujours que dans un seul sens : celui où vous avez le dos tourné (pardonnez l'image, c'était facile). De cette manière, les salaires baisseront (encore), les employeurs y gagneront (encore), sans compter les exonérations de charges sociales qui leur seront accordées, et qui n'aideront certainement pas notre assurance maladie ou notre assurance chômage à se porter mieux qu'aujourd'hui : mais tant mieux, comme ça, ça donnera une nouvelle occasion de prouver à notre gouvernement que ces deux monstres de gâchis ne méritent qu'une seule chose, à notre instar : disparaître. Alors pour terminer, je reprendrais deux citations, celle d'un groupe de poètes qui a bien compris quel était le but ultime de notre vie (mourir heureux), et celle d'une ****** ***** qui prouve bien qu'il ne suffit pas d'être une femme pour éprouver un semblant de compassion (et dommage qu'elle ne soit pas folle, on aurait pu abattre tout le troupeau [4]) : j'ai nommé Laurence Parizot, présidente du MEDEF, qui a annoncé, et je commence par celle-ci pour conclure par celle-là :

« *La vie, la santé, l'amour sont précaires donc… Pourquoi le travail ne le serait-il pas ?* » (Référence à consulter sur le site de CGT)

Et nous, pendant ce temps, comme le citent les Cow-boys Fringants dans leur tube planétaire « *Les étoiles filantes* » :

« *Travailler, faire d'son mieux,*

En arracher, s'en sortir,

Et espérer être heureux,

Un peu avant de mourir… »

Parce que malgré tout ce que l'on pourra entendre de tous côtés (enfin, surtout d'un seul côté quand même) : les gens, le peuple, vous et moi, sommes toujours prêts à nous investir honnêtement, à « *faire de notre mieux* » ; on aimerait bien quand même que, de temps en temps, on nous reconnaisse à notre juste valeur, et je ne parle pas *que* de valeur monétaire, ce qui est très loin d'être le cas aujourd'hui.

PS : Reste un petit espoir pour les licenciés du CNE/CPE : porter plainte devant la cour européenne des droits de l'Homme ! (en cliquant ici)

P.P.S. Retrouvez l'émission dans son intégralité ici. Consultez aussi l'article dédié à ce site *modeste et génial*.

---

[1] Pas de référence, c'est du vécu

[2] Délégués du personnel

[3] Les homos quoi, pardon, c'était pour la rime

[4] Humour noir sans appel à la violence !!!

Wolfgang Master regarde une soirée Bleu-Mitard

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : mercredi 31 mai 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Nous sommes vendredi soir. Wolfgang est fatigué de sa semaine de labeur, il faut dire que les douze bières qu'il vient de s'enfiler avec ses vieux potes n'ont pas aidé les choses. La gueule pâteuse, sachant pertinemment que ses cheveux lui feront mal demain matin, Wolfgang décide ne pas en rajouter. Il se colle devant la télé.

Le vendredi, au moins, Wolfgang n'a pas de mal à se décider. La première chaîne parvient à nous coller deux divertissements le même soir. Sur la Trois, il flotte, et Wolfgang n'aime pas la mer (les poissons baisent dedans). Arte a oublié d'activer les sous-titres, et la soirée Théma spéciale « *Plombier polonais* » est en version originale. La Six n'émet pas assez fort, il ne reste que la Deux, car Wolfgang n'a pas le satellite (il ne paye pas non plus sa redevance télé d'ailleurs) ; allez, une dernière bière quand même, les chaussons et pouf, direction : le fauteuil Télé. C'est le seul dans lequel on a le droit de bouffer, chez Wolfgang. Et c'est parti pour une soirée bleu-connard… En attendant que la pub se termine, il tire un article de la REC [1] de sous la table du salon…

"France 2 le vendredi, c'est plein de bons sentiments (ça fait du bien après la semaine de boulot). Suivi d'un commissariat de la banlieue parisienne, série phare dans laquelle tout le monde trouve son compte.

Il suffit de lire la description de la série sur le site de France 2 pour s'en convaincre : « cambriolages, rackets, viols, femmes et enfants maltraités, immigrés clandestins, locataires expulsés, prises d'otages, trafic de drogue… *» En gros : du cul, de la violence et de la drogue ; le vieux cocktail n'a jamais si bien fonctionné, et pris dans cette posologie, il reste tout ce qu'il y a de plus légal ! Heureusement qu'il y a « […]* ces hommes et *[…]* ces femmes qui forment une équipe soudée et luttent pour imposer les valeurs de solidarité et le dialogue social. *» Valeurs de solidarité ? Dialogue social ? Ca, pour sûr ma p'tite dame ! Au kilo. A la tonne même… Et à force d'en abreuver les cerveaux de nos contemporains (107 épisodes à ce jour), ceux-ci pourraient même finir par croire que les flics ne sont que de braves citoyens comme les autres…*

Ils sont même allés jusqu'à leur coller des tronches de bébé à tous ces flics, les rendant presque humains. Résultat : toutes les nanas craquent. Quant aux femmes-flics de la série, mixité oblige, elles savent concilier leur rôle de mère, d'amante et de flic sans ciller. Mais qu'ils tentent de nous convaincre que, dans la police, on embauche des maghrébins à la fin de leur emploi-jeune, là c'est trop fort ! Ils iraient jusqu'à nous faire douter de nos propres leitmotiv de gauchistes chaussons-révolution *!*

Et non contents de nous faire culpabiliser, ils en profitent aussi pour nous éduquer. A chaque épisode, son lot d'actualités, souvent brûlantes : avortement (épisodes 95 et 100), insécurité (épisode 99), barbarie (dernier épisode à ce jour, le 107, qui aborde le thème d'un « jeune noir *» retrouvé «* brûlé au troisième degré dans les vestiaires d'un stade *» ; étonnante similitude avec certains évènements récents n'est-ce pas ?*"

Mais le générique du feuilleton débute, et Wolfgang arrête sa lecture ; de toute façon, il connaît déjà la suite. L'article, c'est lui qui l'a écrit.

S'enfonçant au fond de son fauteuil, il engouffre la dernière gorgée de sa bière ; il écrase le volume de la télécommande et éteint la lumière. Machinalement, Wolfgang fredonne : *Ti da da Ti da da Ti da da Ti da da Ti daaaaaa Tadaaaaaaa* [2]…

[1] Révolution en Charentaises

[2] Ceux qui ont reconnu l'air regardent certainement la même chaîne que Wolfgang le vendredi soir !

La-bas.org : le site non-officiel de l'émission de Daniel Mermet

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 6 mars 2006

La Révolution en Charentaises

Certains des lecteurs assidus de la Révolution en Charentaises ne manquent pas d'écouter tout aussi régulièrement l'émission de Daniel Mermet Là-bas si j'y suis. Ils seront heureux d'apprendre qu'on trouve ces émissions sur internet…

A l'heure où il devient de plus en plus difficile de trouver, sur le net, des sites au contenu original ou à forte valeur ajoutée - et dont l'accès soit purement gratuit - il est heureux de constater qu'il est des courageux prêts à faire se rejoindre ces deux utopies en un site au contenu aussi riche que correctement organisés, quoique certainement en marge d'une légalité bien définie.

La-bas.org ne propose pas un contenu original, en ce sens qu'il reprend les émissions de Daniel Mermet diffusées sur France-Inter du lundi au vendredi de 17h à 18h (le site officiel, c'est ici), mais il met à notre disposition, en téléchargement, une bonne partie des émissions de ces 4 dernières années. Le site est non-officiel, mais recommandé par Daniel Mermet lui-même, dans son émission journalière, alors il n'y a pas à hésiter ! Le tout sans accès payant !

Courons donc sans résister à l'appel de la culture sans réclame, celle du bon sens et de la bonne humeur, partez regonfler vos motivations et celles de vos proches, en écoutant ces émissions *modestes et géniales* en famille. Tout est trié par date et par thème, permettant d'effectuer facilement des recherches précises sur le contenu de ces émissions. Le tout est agrémenté d'une interface sympa, ce qui ne gâte rien… A visiter de toute urgence !

P.S. Vous y trouverez notamment le lien pour écouter l'émission dont je vous parlais dans cet article.

Grande foire aux illusions : tout doit disparaître !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 6 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Pour en finir avec Alain Minc, Jésus Christ, la Française des Jeux, Benjamin Castaldi et Mahomet.

Sur la place Fréhel, à Paris, se dresse une installation de l'artiste Ben figurant deux mannequins juchés sur une nacelle à 8 mètres de hauteur en train d'installer un énorme panneau sur lequel est écrit "Il faut se méfier des mots". L'avertissement au passant prend une dimension toute particulière à l'heure où le gouvernement baptise "loi pour l'égalité des chances" un texte qui institutionnalise la précarité des jeunes (CPE) et fragilise un peu plus les familles en situation difficile (suppression des allocations familiales aux parents d'enfants turbulents). Dans le même temps, il ouvre la voie à de nouveaux abattements de cotisations et d'impôts pour les employeurs. Pour l'égalité, il faudra repasser plus tard.

Produire, consommer et la fermer

Le cas de la "loi pour l'égalité des chances" à valeur d'exemple dans notre société du verbe trompeur et de l'image "décérébrante". Publicités, discours présidentiels, émissions de télé-réalité : partout on leurre, on ment, on escroque et… on se laisse tromper. A notre décharge, on nous y habitue très tôt. Le dressage qui vise à faire de nous des moutons apathiques et dociles commence dès l'enfance et s'avère très efficace : apprentissage des règles de politesse et du respect de la hiérarchie dès la maternelle, formatage idéologique en primaire et éradication des premiers germes d'esprit critique au collège. A 14 ans, on peut relâcher les gosses : ils ne représentent plus un grand danger pour l'ordre établi. Pour les quelques moutons noirs qui résistent (volontairement ou non), il reste toujours la marginalisation, la prison, l'hôpital psychiatrique ou le cimetière (auxquels ils s'envoient généralement eux-mêmes). Quant au reste du troupeau - l'immense majorité - il peut mener une vie bien réglée : produire, consommer et la fermer.

Le bonheur est-il réalisable ici et tout de suite ?

Bien que tout soit mis en oeuvre pour légitimer cette conception étriquée de l'existence, il est difficile d'empêcher l'être humain de se poser des questions un jour ou l'autre : le bonheur est-il réalisable ici et tout de suite ? Le nihilisme consumériste est-il l'horizon indépassable de l'intelligence ? A qui profite mon travail (ou le fait que je sois au chômage) ? Qu'est-ce qui m'empêche d'être libre ? Etc. Parce qu'elles induisent des réponses nécessairement révolutionnaires, ces questions sont des bombes à retardement pour l'ordre établi. Celui-ci (comme tous ceux qui l'ont précédé depuis que les individus ont décidé de renoncer à leur liberté pour confier le monopole de la violence à un tiers) s'efforce donc de retarder au maximum l'émergence de ces questions, voire de les tuer dans l'oeuf.

Ce qui est véritablement prodigieux, c'est qu'il y parvient en faisant avaler au plus grand nombre des couleuvres toutes plus grosses les unes que les autres. Plus le mensonge est énorme, plus il a de chances d'être accepté car au final, ce qui compte, c'est que le bobard soit réconfortant. Le système économique et politique actuel semble en effet plus supportable si on croît que l'objectif du gouvernement est de réduire la misère, que le rôle de la police et de

l'armée est de protéger le peuple, que chacun peut devenir millionnaire ou star de la chanson du jour au lendemain et qu'une vie de croyance aveugle ouvre les portes du paradis. Ces illusions - et les milliers d'autres dont nous nous berçons - anesthésient notre conscience et notre instinct de révolte.

En finir avec Alain Minc, Jésus Christ, la Française des Jeux, Benjamin Castaldi et Mahomet

C'est précisément cette tendance naturelle à vouloir tout foutre en l'air face à l'injustice et l'aliénation que nous devons protéger à tout prix. Sans elle, nous n'aurons bientôt pas plus de droits que les serfs du Moyen Age face à leur seigneur. Lutter contre l'idéologie libérale, les religions, la télé-poubelle et la publicité relève de l'autodéfense la plus élémentaire. Alain Minc, Jésus Christ, la Française des Jeux, Benjamin Castaldi et Mahomet nous incitent à accepter le monde tel qu'il est (parce qu'il tend déjà vers la perfection ou parce qu'il n'est que l'antichambre du paradis). Il est grand temps de dénoncer ce marché de dupes et de botter le cul à tous ces marchands d'illusions.

Si nous voulons que nos vies changent vraiment, nous devons nous débarrasser des faux espoirs qui masquent la véritable nature de l'ordre établi : un système fondé sur l'exploitation du plus grand nombre par une poignée de privilégiés concentrant tous les pouvoirs et prêts à tout pour les conserver. Autrement dit, vous ne gagnerez JAMAIS au loto. Vous ne deviendrez JAMAIS riches et célèbres. Vous gratterez TOUTE VOTRE VIE pour remplir les poches de votre patron, des banques, de l'Etat et des marchands de yaourts. En prime, vous n'irez JAMAIS au paradis. Moi non plus. Il est des vérités qui font mal et des mensonges qui pourrissent la vie. En ce qui me concerne, j'ai choisi.

Post-scriptum :Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

Matraque

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : dimanche 6 mai 2007

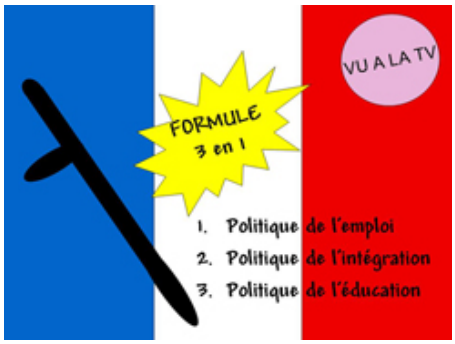
Date de parution : 28 mars 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Symbole phallique vénéré par les gouvernements impopulaires et les amateurs d'uniformes en mal de virilité.

Le culte de la matraque se célèbre à grands renforts d'ecchymoses, de muscles meurtris, d'hémoglobine, d'os brisés, de mâchoires défoncées et de traumatismes crâniens. De l'australopithèque encore mal dégrossi qui - le premier - a pris un bâton pour le mettre en travers de la gueule de son semblable au gendarme - mobile d'aujourd'hui, les principes fondateurs du rituel millénaire ont finalement peu changé : il s'agit toujours pour le plus fort de soumettre par la violence et l'humiliation celui qui résiste ou qui a le malheur de ne pas plaire au régime en place.



L'interminable liste des matraqués dessine en pointillés l'histoire d'une humanité meurtrie mais debout : esclaves martyrisés par les négriers, partisans de Gandhi tabassés par l'armée anglaise, déportés torturés par leurs geôliers SS, militants de l'ANC roués de coups par les policiers blancs, etc. Quel que soit le lieu et l'époque, il s'est toujours trouvé un bras musclé pour tanner la chair pacifiste ou révoltée, et pour transformer un homme libre en morceau de viande informe et sanguinolent. Sans surprise, les salauds sont toujours du bon côté de la matraque.

Dans la Chiraquie d'aujourd'hui, la matraque est brandie comme un sceptre. Elle est devenue le pilier des politiques de l'emploi, de l'intégration et de l'éducation du gouvernement de Villepin - Sarkozy.

Post-scriptum :Cet article est dédié aux manifestants anti-CPE et non aux casseurs qui leur en foutent sur la gueule et décrédibilisent le mouvement.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Paroles de Bibs

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 14 avril 2006

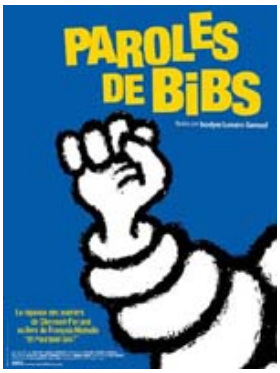
La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Michelin dégommé par ses ouvriers… un régal !

Les nababs de la gomme et de la chambre à air peuvent tous crever. Non contents de s'enrichir en dégueulassant la planète, ils se sont mis il y a quelques années à polluer les rayons des librairies douteuses dans l'espoir de soigner leur image et d'imposer leur vision du monde. C'est notamment le cas de François Michelin, héritier d'une des plus puissantes dynasties du capitalisme français, qui s'était fendu en 1998 d'un bouquin intitulé *Et Pourquoi Pas ?* dans lequel il se présentait comme un bon catholique respectueux de ses ouvriers en même temps qu'il vilipendait les 35H et les soubassements "marxistes" de notre économie. A l'époque, j'avais réservé au livre le traitement qu'il me semblait mériter : un mépris radical. J'avais tort. Si les idées rances de Michelin - étalées sur pas moins de 200 pages blanches - étaient aussi sexy qu'une trace de pneu sur une culotte en coton, elles n'en constituaient pas moins un excellent point de départ pour un documentaire. Jocelyne Lemaire-Darnaud l'a compris et le résultat est passionnant.

L'idée du documentaire ? Demander aux ouvriers de Michelin de lire et de commenter le bouquin de leur patron. Le film met en perspectives des extraits du livre (avec en fond sonore la chanson *Paroles, paroles* par Dalida et Alain Delon, effet comique garanti !) et les interviews de travailleurs aux personnalités très diverses. Le tout est entrecoupé de scènes d'ambiances tournées dans le fief de Michelin (Clermont-Ferrand) qui n'ont pas dû réjouir l'office du tourisme local : cheminées de l'usine dégageant une épaisse fumée noire, murs interminables à côté desquels la prison de la Santé fait figure de Club Méditerranée, etc.



Comme on pouvait s'y attendre, l'image de l'entreprise comme celle de son patron sortent passablement ternies de cet exercice cinématographique. A mesure que les ouvriers s'expriment, le mythe Michelin se révèle de plus en plus miteux, voire complètement pourri. A leur patron qui enchaîne les professions de foi catholique et affirme avoir conscience que "derrière les entreprises il y a des hommes " et que la mission d'un chef d'entreprise reste "[d'] aider l'homme à devenir ce qu'il est", les ouvriers répondent unanimement que l'usine Michelin est une machine à broyer les individualités et que les hommes y sont traités comme des machines. Harcèlement, licenciements abusifs, humiliation des salariés, dénigrement des syndicats et des délégués du personnel, rien de manque à la panoplie du parfait exploiteur. A ce portrait chargé s'ajoute une dénonciation de la culture du secret qui sévit dans l'entreprise et qui a des conséquences désastreuses pour l'environnement et la santé des ouvriers. Il est en effet impossible d'évaluer la dangerosité des mélanges chimiques utilisés pour fabriquer les pneus, les formules devant rester secrètes.

A la fin du documentaire, on ne peut que se demander comment François Michelin a pu publier des propos en si complet décalage avec la réalité de la vie dans son entreprise. Hypocrisie ? Aveuglement ? La question reste posée. En ce qui me concerne, je pense que la contradiction entre le militantisme catholique de François Michelin et l'exploitation éhontée de ses ouvriers n'est qu'apparente. Depuis des siècles, le catholicisme légitime la domination des puissants sur le petit peuple. François Michelin est né patron, il exerce cette fonction de droit divin. De la même façon, ses ouvriers sont nés pour le servir, pas pour demander à être traités avec plus d'humanité ou pour exiger une répartition des richesses plus équitable. Chacun à sa place et les profits de Michelin seront bien gardés.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Post-scriptum :Paroles de Bibs, Jocelyne Lemaire-Darnaud, 2001

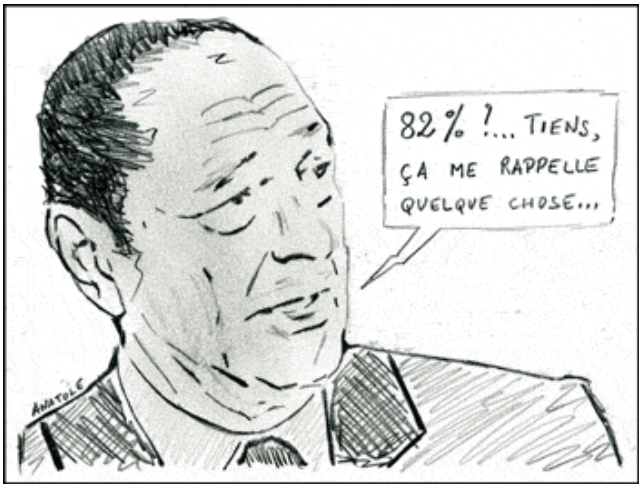
Pourcentage

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 29 mars 2006

La Révolution en Charentaises

Ca n'aura échappé à personne… Le président (si l'on peut qualifier d'un tel terme un dictateur) Loukachenko a été élu en Biélorussie avec un suffrage avoisinant les 82%…



C'est notre Chirac national qui doit bien se marrer devant cette proximité des chiffres, entre un escroc d'aujourd'hui et réélu d'hier. Dans tous les cas, on peut douter fort de la légitimité de ces deux-là… Dieu merci (et encore, Dieu, c'est juste pour la formule…), nous ne sommes pas dans une dictature. Nous sommes dans une dé-mo-cra-tie.

La preuve, trois millions de français dans les rues, un bras de fer comme la France en a rarement connu, un ras-le-bol social exacerbé, de grands coups de triques dans les droits les plus fondamentaux ne suffisent pas à saper la droiture (c'est peu de le dire) d'une arrogance gouvernementale rarement égalée.

Mais après tout, notre Chichi (qui mérite à peine la majuscule) a été réélu de façon universelle. Pas de manipulation des chiffres. Non, pas ça… Ou alors, à peine… Et pas par lui-même. Seulement par la place Beauvau et les effets de manche d'un Sarko qui, avec une belle arrogance, a fait dire par ses services que, samedi dernier, il n'y avait que 10.000 manifestants à Marseille et 80.000 à Paris. Ceux qui étaient dans la rue ce jour-là savent que ces chiffres vont bien au-delà du mensonge ou du simple foutage de gueule : ils sont de l'ordre de la désinformation, une des armes des dictatures, justement. Affirmer qu'il y avait 80.000 manifestants à Paris (près de deux-cent mille selon les organisateurs), c'est, à peu de choses près, aussi débile que d'affirmer que parmi les personnes ayant voté Chirac au second tour, aucune ne votait en vérité contre Le Pen.

Selon les confidences d'un mec des RG recueillies par le *Canard enchaîné* [1], ces chiffres font même sourire les flics, c'est dire…

Ah, décidément, si ces menteurs affirment sans vergogne qu'on est dans une démocratie, ils oublient de mentionner que, définitivement, avec leurs ingratitudes répétées, il lui en mettent un sacré coup dans l'aile…

---

[1] Cf. « Sarko matraque les chiffres », *Canard enchaîné*, 22 mars 2006, page 3.

Pourcentage (2)

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 31 mars 2006

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Petit exercice de calcul à l'attention des gros bonnets (d'âne) qui s'efforcent de nous faire croire que les manifestants anti-CPE constituent une minorité réactionnaire sapant les piliers de notre démocratie.

On sait Dominique Marie François René Galouzeau de Villepin amateurs de lettres et de bons mots. Visiblement, le Premier ministre est moins à l'aise avec les chiffres. De tous ceux qu'il a entendu ces derniers jours, de Villepin n'en a retenu qu'un. Comme on pouvait s'y attendre, il ne s'agit pas des 3 millions de manifestants du 28 mars dernier ou des 83% de Français favorables au retrait ou à la suspension du CPE [1]. Ce qu'a enregistré de Villepin, c'est que 74% des sympathisants UMP sont favorables au maintien du CPE [2]. C'est toujours bon à prendre pour 2007.

En plus d'un destin présidentiel, le poète à temps partiel de Matignon se rêve une réelle légitimité démocratique : les Français ont donné les pleins pouvoirs à l'UMP et le Premier ministre est le leader de la majorité, donc ses oukases sont les lois de la République. Qui s'attaque à de Villepin et à ses lois s'en prend à la démocratie. Pour un peu, on en oublierait presque que ce cher Dominique Marie François René n'a jamais été élu, qu'il a longtemps traité les ceux qui l'étaient de "connards"…

A ce stade, il n'est pas inutile de rappeler sur quoi repose la suprématie de l'UMP : le *hold up* des élections présidentielles de 2002. Rapide retour sur les résultats d'un premier tour aux conséquences catastrophiques.

Le 21 avril 2002, la population française comptait 61 530 000 personnes, dont 41 194 689 inscrits sur les listes électorales (67% de la population). Au soir du premier tour, il y a eu 29 495 733 votants et 11 698 956 abstentions. Au nombre de votants, il a fallu retirer 997 262 bulletins blancs ou nuls, ce qui porte le nombre de voix exprimées à 28 498 471 [3].

Chirac a obtenu 5 665 855 voix, soit 19,88% des suffrages exprimés. Si l'on rapporte le nombre de voix s'étant portées sur Chirac au total de la population française, on constate que **9% seulement des Français ont voté pour Chirac et ses politiques**. Tous les scrutins postérieurs à 2002 ont marqué un effondrement de l'UMP et un désaveu de sa gestion du pays.

Autrement dit, si de Villepin peut faire un bras d'honneur aux Français aujourd'hui avec son CPE, c'est grâce aux 5 665 855 couillons qui ont voté pour Chirac en 2002 et qui lui ont donné les clefs de la maison (notamment du frigo et du coffre-fort) quelques mois plus tard aux législatives. N'oublions pas non plus les 4 804 713 fachos et inconscients suicidaires qui ont voté Le Pen et sans qui la panade actuelle n'aurait sans doute pas été ce qu'elle est.

Au rythme auquel vont les choses, il y aura bientôt plus de manifestants dans les rues contre le CPE qu'il n'y avait de bulletins Chirac dans les urnes le 21 avril 2002. Si rien ne change et que ce gouvernement - qui ne représente rien à part une poignée de nantis sans scrupules - s'obstine à défier la population, il faudrait peut-être penser à traîner nos charentaises et les godasses de millions de manifestants excédés sur les moquettes soignées de Matignon et de l'Elysée.

---

[1] Sondage CSA publié dans Le Parisien du 30 mars 2006.

[2] Enquête IPSOS réalisée pour Le Monde et France 2, résultats publiés le 27 mars 2006.

[3] Résultats complets disponibles sur www.votants.com

Ecouter et faire écouter J'ai des copains

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 6 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Si la musique adoucit les moeurs (c'est bien connu), elle permet aussi de faire passer des idées.

Du chant des partisans à *Juillet 1936*, en passant par *Les Anarchistes*, nombreuses sont les chansons qui ont unis les opprimés et condamnés ceux qui nous gouvernent.

Ainsi, à n'en pas douter, la chanson de Pascale Borel ne manquera pas de mettre en joie Sarko, notre cher, très cher, admirable et charmant ministre de l'Intérieur.

Difficile d'affirmer que Pascale Borel a le talent de Maurice Druon & Joseph Kessel, Serge Utgé-Royo et Léo Ferré mentionnés plus haut. Force est de constater toutefois que sa jolie voix dissimule mal l'ironie dont elle fait preuve (mais après tout, cette ironie n'est jamais qu'à la hauteur de l'arrogance de l'ambitieux présidentiable [1]) et que la douceur de la mélodie n'atténue pas la virulence du propos.

Vous l'aurez compris, *J'ai des copains* est un morceau à écouter d'urgence, et à faire découvrir à vos amis, puisque la gentille Pascale Borel a permis le téléchargement gratuit de ce morceau ici. Bonne écoute, et faites tourner !

---

[1] J'ai un haut-le-coeur rien que d'y penser…

Journée Internationale d'Opposition Collective aux OGM

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 6 avril 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

C'est dégueulasse, scandaleux et infâme, et pourtant, l'OMC vient de le faire…

L'Organisation Mondiale du Commerce vient de trancher, le 4 avril dernier, en faveur de la libre importation d'organismes génétiquement modifiés (OGM) en Europe.

Mais le meilleur dans tout ça, c'est de savoir que l'actuel directeur général adjoint de l'OMC a été, par le passé, comme par hasard, conseiller juridique pour les questions européennes de… Mosanto, leader mondial dans la fabrication et l'exportation d'OGM !

Pour information, selon l'organisation Greenpeace et une étude britannique, on a dénombré, depuis 1996, 118 incidents dans le monde provoqués par des OGM, dont 88 cas de contaminations de champs non-OGM. Pire, plusieurs plants OGM se sont mis à developper une résistance non prévue à certains herbicides ou insecticides. Et cela, pour seulement (mais c'est déjà trop) 90 millions d'hectares de plantations transgéniques [1]. De quoi mettre à mal l'idée, que d'aucuns veulent nous faire avaler, selon laquelle les OGM ne sont pas dangereux pour l'équilibre planétaire…

Le samedi 8 avril prochain a lieu la Journée Internationale d'Opposition Collective aux OGM. Des manifestations ont lieu dans le monde entier et dans de nombreuses villes de France. Vous l'aurez compris : il faut y aller !

Pour plus d'informations, visitez le site de la Journée Internationale d'Opposition Collective aux OGM.

---

[1] Cf. *Le Canard enchaîné*, mercredi 25 mars 2006, page 5.

La Google Dance contre Sarko et Cie.

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 9 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Chers Révolutionnaires en Charentaises : je suis certain que, comme tout un chacun, vous utilisez au quotidien le plus célèbre des moteurs pour effectuer vos petites recherches sur le net. Et bien aujourd'hui, vous allez découvrir que celui-ci peut être utile à la lutte quotidienne contre la précarité : grâce à la Google Dance, vous allez pouvoir faire payer à Sarko et Cie. tout le mal qu'ils vont vous faire… Pour plus détails, lisez la suite !

Alors voilà ; vous avez déjà certainement remarqué, lorsque vous faites une petite recherche sur Google, que deux types de liens sont renvoyés lors du clic sur le bouton « Recherche… » ; à gauche de votre écran, les liens correspondant aux mots-clés recherchés, à droite, une liste de liens dits « commerciaux » ; **ce sont de ces liens dont je veux vous parler plus particulièrement aujourd'hui !**

Le fonctionnement : lorsque vous voulez être certain que votre site apparaisse sur la première page de Google, le meilleur moyen d'y parvenir, à part un référencement de vos pages exemplaire (bravo si vous y parvenez), **c'est de payer pour cela** (comme toujours dans notre moderne société ;o) Et bien entendu, il y a toujours moyen de détourner le système pour en profiter. Sarko. et toute sa clique ayant vite compris cela, ils ont acheté en novembre dernier les termes « racaille » ou « émeutes en banlieue » pour renvoyer les gens vers les pages des sites de l'UMP, espérant ainsi augmenter ostensiblement le nombre de leurs visiteurs… Mais il y a une faille, comme en témoigne ce petit extrait de mail que vous avez peut-être reçu ces derniers jours :

« Sarkozy se paie un lien sur Google pour défendre le CPE. Poursuivant sa campagne publicitaire de web-racolage par achat de mots-clef à Google, Sarkozy a cette fois-ci décidé d'acheter un lien en faveur du CPE.

Le principe est simple : chaque fois que l'on tape le mot CPE sur Google apparait un lien publicitaire renvoyant à une pétition "citoyenne" en faveur du CPE. Ce démago espère ainsi que seule la sarkaille va ouvrir le lien et signer la pétiton, ce qui lui permettra de dire que 90 % de ceux qui ont lu la pétition l'ont approuvé et signé.

Il y a une faille cependant dans ce dispositif, c'est que le lien est payant : à chaque fois qu'un internaute clique dessus, il en coûte 0,25 euros à l'UMP !!!

La proposition est donc simple : que tous ceux qui ont lu cet article le fassent connaître autour d'eux et s'engagent à cliquer 3,4,5,…10 fois ou plus pour vider les caisses de l'UMP. Si seulement (rêve… [1]) un million d'internautes cliquaient 10 fois sur le lien, les petites cyberfantaisies de notre cher ministre risqueraient bien de plomber les caisses de son parti…

DIFFUSEZ CELA AU MAXIMUM DE PERSONNES etc. etc. etc. »

C'est ce qui s'appelle un détournement du détournement, ce qui en soi, est déjà une très bonne idée. Mais à la Révolution en Charentaises, on s'est dit que, plutôt que de demander à un million d'internautes de venir cliquer dix fois, *il était certainement préférable de demander à 10 révolutionnaires motivés de cliquer un million de fois* ! Et comme nous avons pitié de vos petits doigts, et de votre temps qui est le bien le plus précieux que vous possédiez, nous avons développé, en **EXCLUSIVITE**, une série de programmes chargés de cliquer à votre place !!

Voici donc le nouveau principe : téléchargez l'un ou l'autre des scripts suivants (voir la rubrique *Documents*, à gauche de cet article) en fonction de vos préférences, enregistrez-le et décompressez-le sur votre ordinateur (utilisez pour cela un logiciel gratuit de type Winzip) ; double-cliquez enfin dessus pour lancer son exécution. *A partir de là, tout est automatique.* Attention cependant, quelques restrictions : pour que les clics s'effectuent au bon

endroit, vous devez avoir une résolution d'écran de 1280*1024 (à changer le cas échéant dans Démarrer > Panneau de configuration > Affichage > Paramètres) et ne pas avoir de barres spéciales dans votre navigateur Internet Explorer (type GoogleSearch ; pour les supprimer le cas échéant : Démarrer > Panneau de configuration > Ajout/Suppression de programmes).

Chaque script effectuera 1000 clics, espacés de 10 secondes, sur le lien commercial correspondant, débitant ainsi 250 Euros sur le compte de ceux qui les ont achetés [2]. De quoi les faire réfléchir sur leurs méthodes de matraquage !

Alors… A vos marques, prêts ? Mettez vos charentaises et jouissez de votre soirée tout en faisant royal(ties)ement chier Sarko et sa bande !

IMPORTANT : Une dernière remarque pratique : lorsque vous lancerez ces petits scripts, ceux-ci se chargent d'utiliser votre clavier et votre souris afin de cliquer à votre place. Votre ordinateur est donc inutilisable pendant ce temps. De plus, les temps de latence entre chaque action étant de 10 secondes, vous risquez de penser que rien ne se passe… PATIENCE ! (voir post-scriptum pour interrompre l'exécution du script) !

Post-scriptum :

Pour interrompre le script, et reprendre en main votre chère souris, cliquez avec le bouton de droite sur l'icône noire et ronde à côté de l'horloge et faites « Exit » ! Vous avez le temps, chaque action est séparée d'une dizaine de secondes de la suivante !

N'hésitez pas à revenir régulièrement, nous mettrons en ligne de nouveaux scripts en fonction des liens qui pourraient apparaître dans les semaines/mois à venir !

---

[1] Ce n'est plus un rêve, grâce à la Révolution en Charentaises et à ses programmeurs fous !!!

[2] Lancez-le en partant au boulot !

Transformer ses fenêtres en tribune

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

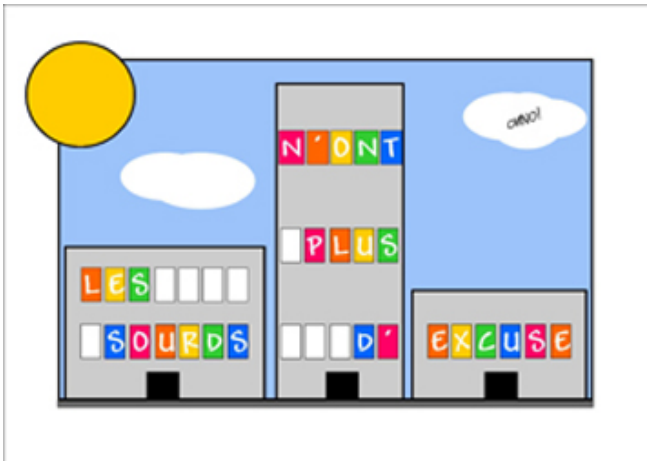
Date de mise en ligne : mercredi 12 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Comment remonter le moral des troupes en lutte tout en sapant celui des adversaires.

Nul n'est besoin d'être fin stratège pour savoir que la plus sûre façon de remporter une victoire, c'est de convaincre l'adversaire qu'il a perdu d'avance. Ce tour de force, ceux qui nous gouvernent le réalisent au quotidien. Leurs armes ? Un étalage obscène de troupes chargées du maintien de l'ordre combiné à une intoxication médiatique efficace. Dans ce contexte, la contestation des politiques gouvernementales n'est souvent menée que par une minorité portée par un souffle héroïque. Le reste de la population - même s'il peut être d'accord avec les protestataires - est paralysé par le fatalisme. D'où la nécessité de développer une guérilla psychologique visant à maintenir le moral des troupes en lutte tout en minant celui des adversaires.

Un procédé simple et efficace consiste à transformer ses fenêtres en tribunes revendicatives à l'aide de banderoles ou d'affichettes exposées à la vue du passant. Utilisez de préférences de messages courts écrits en gros caractères et des affichettes de couleur vive.



Cette technique de résistance passive, lorsqu'elle fait tache d'huile, donne des résultats très impressionnants. Dans un périmètre restreint, il suffit d'un petit nombre de gens motivés pour attirer l'attention des passants et leur donner l'impression d'un rejet massif, 24H/24H. Et puis, pour celui qui lutte, se savoir soutenu par des dizaines, des centaines, voire des milliers d'inconnus, ça donne du baume au coeur !

Imaginez qu'aujourd'hui, les millions de Français hostiles au CNE mettent à leurs fenêtres de banderoles et des affiches exigeant son retrait. La pression deviendrait tout à coup énorme pour un gouvernement divisé, incapable de faire croire qu'il représente la majorité silencieuse face à une France qui vomit ses politiques par toutes ses fenêtres et hurle au retrait. Le coup serait fatal.

Maintenant, vous savez quoi faire.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Sudoku

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mercredi 19 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Activité pratiquée dans le métro par les individus n'étant pas parvenus à mettre la main sur un journal d'information gratuit agglomérant avec talent les dernières dépêches de l'AFP et diverses opérations de com.

Loisir se caractérisant par un besoin irrépressible d'occuper son cerveau sur une grille de merde, avec l'alibi d'entretenir ses capacités de logique, il permet surtout de se souscrire à un pernicieux sentiment d'ennui, qui risquerait d'amener à s'interroger sur le sens de ses activités : il constitue à ce titre une parfaite métaphore d'une vision fonctionnelle de l'individu, au détriment d'une préoccupation sur la finalité des moyens employés.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Le Plan B

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 27 avril 2006

La Révolution en Charentaises

Les journalistes francs-tireurs, partisans d'une information libérée de la tutelle des grands groupes industriels et financiers ont un nouveau journal : Le Plan B !

Dossier : Les ouvriers français sont des Arabes comme les autres

LE PLAN B

Mars 2006 — Critique des médias et enquêtes sociales — N° 1 - 2 euros

La question sociale ensevelie sous les faux débats

Le Plan B contre le fatalisme

AU MENU

Vive le populisme ?

Médias : qui possède qui ?

Boycottez Libération qui ment et licencie ?

Nouvelles chaînes, vieilles badernes

Copieurs !

Tintin au Congo

EDF

Émeutes

Le procès de Jacques Seguela

Ce dernier propose une critique radicale des médias tout en publiant des articles de société en marge des discours dominants. Le résultat est décapant, à l'image du dossier du premier numéro consacré aux travailleurs frontaliers et intitulé "les ouvriers français sont des Arabes comme les autres".

Avec une insolence qui ne manque pas de panache, Le Plan B tire à boulets rouges sur ceux qu'il appelle les "artistes tirelires", les intellectuels à gages et les "chefs narcissiques de la contestation". Voilà qui devrait plaire à tout révolutionnaire en charentaises qui se respecte !

La Plan B est vendu 2Euros en kiosques et auprès des diffuseurs militants. Vous pouvez consulter une sélection des articles sur le site Web du journal (voir notre lien). Espérons que ses rédacteurs mettront leurs archives en ligne !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Narguer les propriétaires de 4x4

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 4 mai 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ils sont nombreux. Ils ont pour principales caractéristiques d'être le plus souvent sans-gêne, gênants, fiers d'être bourgeois et arrogants. Et par-dessus tout, ils partagent un amour sans fin pour leur gros 4x4 polluant, comme le prouve le soin démesuré qu'ils prennent à le briquer et à le faire briller. C'est un état de fait, les propriétaires de 4x4 ont souvent les chevilles aussi grosses que leur véhicule…

Quand c'est une femme au volant de ces grosses cylindrées, elle est le plus souvent blonde cuivrée, un sac Vuitton négligemment posé sur le siège passager en cuir beige. Car s'il y a de la place pour huit dans ces véhicules, les conducteurs de 4x4 ne sont guère adeptes du covoiturage. C'est leur joujou, ils en sont fiers, pas touche…

Si dans certaines régions montagneuses ou pentues, ce véhicule est souvent indispensable, il semble aujourd'hui évident qu'il n'a rien à faire dans nos villes. Il est presque toujours objet de luxe, servant à asseoir une aisance matérielle. Et il a pour principale vertu de prendre une place outrancière sur les parkings (voire deux pour éviter qu'un petit con en Punto leur raye la bagnole), de cacher la vue aux petites urbaines roulant derrière lui et de polluer l'air déjà peu sain des régions urbanisées.

Les aficionados des roues 4 roues motrices essayent de nous faire croire que les 4x4 sont aussi polluants qu'une berline neuve. C'est évidemment faux : *Agir pour l'environnement* est clair là-dessus : Les émissions moyennes de CO2 pour les véhicules neufs tous terrains sont de 232 grammes de CO2 par km, 146 grammes de CO2 par km pour les berlines neuves. N'hésitez pas à cliquer ici pour en savoir davantage.

La conclusion s'impose donc : le 4x4 fait chier tout le monde. C'est ce qu'on appelle le plaisir de quelques inconscients nantis au détriment de la vie simple et saine de la majorité.

Dès lors, tout révolutionnaire en charentaises qui se respecte doit agir.

Pour ce faire, vous aurez besoin d'un matériel dérisoire : des étiquettes autocollantes assez grandes, une imprimante et un peu d'imagination.

Le principe consiste à imprimer puis à coller des étiquettes avec slogans sur lesdits véhicules. Si possible, collez-les à même le pare-brise, pour que le conducteur ait à décoller chaque matin votre chef-d'oeuvre avant d'aller bosser. La bourgeoise, elle (qui ne bosse pas, se faisant le plus souvent entretenir par son mari capitaliste), ne manquera pas de se casser les ongles dessus, et appellera son esthéticienne pour la manucure hebdomadaire. Bref, vous le voyez, de quoi largement prendre son pied…

Pour les étiquettes collées sur le pare-brise avant, je vous propose quelques slogans.

- **Ton 4x4, c'est pour la frime ?**
- **Avec ton 4x4, tu te fous de la planète ou t'es complètement con ?**
- **4x4 : tout dans le moteur, rien dans le slip…**
- **Arrête de frimer, mets ton 4x4 au garage !**

Pour les étiquettes collées à l'arrière du véhicule (sur la roue de secours par exemple), en voici quelques-uns.

- **Ne m'en voulez pas : je pollue mais je suis trop con pour m'en rendre compte.**
-

- **Je te cache la vue et je t'emmerde !**
- **232 grammes de CO^2 par kilomètre !**
- **Attention, danger, gros con en 4x4…**
- **Moi, je n'aime pas ma planète car je roule en 4x4 !**

Voilà. N'hésitez pas à en trouver d'autres et à me les envoyer par mail afin que je les intègre à cet article. Vous pouvez même, pourquoi pas, faire des photos de vos plus belles oeuvres…

Bonne campagne de collage !

Objet

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mardi 2 mai 2006

La Révolution en Charentaises

Chose concrète, perceptible par la vue, solide, fabriquée par l'homme et destinée à un certain usage (Petit Larousse de 1995)…

Leur acquisition constitue la finalité de la plupart de nos activités. Ils deviennent nos autres compagnons familiers : cendrier, écran plasma, terrasse avec barbecue…

Mais nous devrions sans doute nous méfier un peu d'eux…

Pas seulement parce qu'ils sont si gluants, qu'en acquérir c'est mettre le doigt dans un engrenage bien connu qui asservit l'âme en considérations matérielles : n'achetez jamais ni voiture ni maison, sous peine de passer le restant de votre vie avec un calculateur dans la tête !

Sachez surtout que, tapis dans l'ombre, ils vous reluquent du plus profond de leur phosphorescence, qu'ils vous détestent, et que ce sentiment ne pourra cesser qu'à votre mort : il n'y a qu'à les regarder pour nous rappeler que nous aussi sommes constitués de bribes de matière, rassemblées dans un espace déjà plein, dans cette longue nuit inconnaissable, dans cet ordre qui n'avait pas besoin de nous pour exister.

N'éteignez jamais votre téléviseur, ne perdez pas vos proches, ne veillez pas trop tard, ne vous séparez pas de votre compagnon, vous vous exposeriez à leur haine.

Ou alors portez des gants blancs en toute circonstance, pour ne plus rien toucher avec vos doigts et ne plus jamais poser votre regard sur vos mains.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

L'allégorie de la carotte

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : dimanche 14 mai 2006

La Révolution en Charentaises

L'allégorie de la carotte, ou quand Wolfgang Master ne sait plus ce qui l' (qu'il) attend.

Au départ la vie avait pourtant été plutôt douce ; la Naissance, et l'ouverture aux premiers plaisirs de la vie, l'école primaire et la découverte des copains, les anniversaires, la musique et ses examens, le sport et les matchs du week-end ; le collège, avec les filles, toujours les copains, les premières sorties, les années d'apprentissage et le brevet à la fin du cycle ; le lycée, toujours les filles, le bac comme bouée à atteindre ; les études ensuite, les examens de fin d'année dans l'espoir d'un diplôme en vu, les petits boulots qui financent les vacances d'été…

Durant toute son enfance, chaque année a amené son lot de découvertes, de nouvelles expériences et d'épreuves… Wolfgang avait à cette époque l'impression d'avancer, de construire sa vie, de devenir quelqu'un. C'était la vie. Et puis, au sortir de ces années plus ou moins heureuses, Wolfgang a trouvé son premier emploi. Le but ultime. C'est là que tout a basculé.

Pourtant, Wolfgang n'a pas à se plaindre : son boulot - trouvé rapidement - n'est ni trop mal payé ni objectivement inintéressant ; sa vie sociale se greffe de quelques amis de longue date et de collègues de boulot envahissants, il est indépendant (donc seul), en bonne santé physique et mentale : certes, il fume un peu trop, et se paye une petite cuite de temps en temps, mais il se dit que c'est le mal de son époque. Il n'a jamais connu les cinq semaines de congés payés pour lesquelles une autre génération avant lui s'était battue (merci les 35 heures annualisées) ; il a une voiture, une télé et un lecteur DVD qui lui permettent de meubler les longues soirées d'hiver et les samedis soir aussi. En un mot, il a réussi.

Mais réussi *quoi* ?

Jusqu'ici, chaque chose qu'il a faite avait un but bien précis : l'argent pour les vacances avec les potes, le travail scolaire pour le diplôme, les efforts pour le sport ou pour la musique. Des jalons bien précis avaient été posés par ses parents quand il était encore jeune, et il n'a jamais réfléchi qu'un jour, il lui faudrait poser ses propres jalons. Il fait maintenant le point sur les choses qui rythment sa vie :

Les dates et heures des prochains congés : vacances, prochain pont, fin de la semaine en cours, le soir même… Et lorsqu'il est en congé, la date de reprise du boulot, la fin du long week-end, le lendemain matin. Parce que Wolfgang n'a pas de métier, il a un travail ; la différence tient dans l'envie d'aller bosser…

L'échéance voiture : d'un côté, l'essence qui file plus vite que l'argent ne rentre ; de l'autre, le compteur kilométrique qui lui susurre chaque jour « *Bientôt la courroie de distrib.* » ou « *Pense à ta révision* » ou bien encore « *Sécurité avant tout : pense à tes pneus, tes plaquettes, tes essuie-glaces, tes ampoules etc.* » ; Wolfgang ne préfère même pas penser au crédit qui lui a permis de se l'acheter, cette voiture, espérant simplement qu'il arrive à terme avant que la voiture ne soit bonne pour la casse. Mais pourquoi Wolfgang garde-t-il sa voiture ? Pour aller gagner son pain bien sûr ; la mie a parfois le goût d'essence…

La retraite : ah elle est bien bonne celle-là : trop loin pour y penser de manière concrète, trop proche pour ne pas

arriver assez vite ; il ne sait même pas s'il pourra réellement en profiter, avec l'allongement de la durée de cotisation.

Les saisons : au moins, avec les saisons comme jalon, Wolfgang se sent un peu moins seul. Autrefois, il n'était pas insensible aux joies de l'hiver ; en vieillissant, il se prend à guetter le retour des beaux jours de derrière sa fenêtre.

Il pourrait en énumérer d'autres, des jalons comme ceux-là. Mais cela lui donnerait-il le *but* qu'il espère ? Alors Wolfgang se dit qu'il en a marre, mais que, finalement, ça lui convient malgré tout. L'alternance boulot/vacances, le temps qui fait fait son oeuvre, doucement, sa nouvelle voiture, la fille parfaite qui le (qu'il) cherche encore certainement quelque part ne sont que repères sans signification ; comme la carotte que le cavalier tient sous le nez de l'âne qu'il veut faire avancer, l'âne et le cavalier ne font qu'un chez Wolfgang. Il est le seul à tenir la carotte qui le fait avancer.

Alors ce soir, Wolfgang n'a plus très envie de penser ; il est tard, et demain, il travaille.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Vacances

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : lundi 22 mai 2006

La Révolution en Charentaises

Vacances. Derrière ce mot, une flopée de clichés post modernistes, auxquels tout travailleur ne portant pas de charentaises adhère sans retenue. Les vacances sont pourtant la période de l'année la plus attendue de nos contemporains ; retour sur ce qui pourrait bien passer pour une antithèse au travail. Cependant…

…les vacances sont l'expression même d'une société basée sur le travail salarié ! Les vacances sont ainsi qu'elles ne peuvent être définies autrement que négativement : ce sont les périodes durant lesquelles *on ne travaille pas*. Le mot « vacant » est d'ailleurs de la même famille que le mot « vacuité », « vide ». Vacances, repos, temps libre ; comme si vacances et liberté pouvaient être rapprochés… Les vacances correspondent ainsi à la période de *vide* entre deux périodes de *plein*. On en a d'ailleurs plus rapidement *plein le cul* du boulot que des vacances. Le plaisir engendré par ces périodes provient donc uniquement de l'arrêt du travail, et non des activités pratiquées à l'occasion de celles-ci (je tiens à préciser que l'activité « apéro » ne compte pas : elle se pratique généralement tout au long de l'année) ! Sans travail donc, pas de vacances : de là à affirmer que sans souffrance, pas de plaisir, il n'y a qu'un pas, que je franchis de mes deux pieds chaussés de charentaises, en vous servant une petite anecdote :

"*C'est l'histoire d'un mec* qui chausse du 42 et qui ne porte que des chaussures taille 38, *pour le seul plaisir de les retirer le soir* (en sortant du travail) ? Vous la connaissez ? Vous avez alors compris le principe même des congés payés…"

On peut dès lors se poser la question suivante : le chômeur a-t-il le *droit* à des vacances ? J'entends dans le fond de la salle, à droite, qu'il ne peut en être ainsi puisque de toute façon, le chômeur est toujours en vacances. D'où l'expression de « chômeur heureux » qui donnera, j'en suis sûr, lieu à un nouvel article dans cette rubrique. Mais reprenons ces cancres et éduquons-les : eh bien oui, le chômeur a droit à des vacances : c'est tout à fait reconnu par les ASSEDIC, qui permettent à une personne en recherche d'emploi de s'absenter tout au plus 5 semaines dans l'année de non-travail. Evidemment, les frais inhérents à ce type de déplacement invitent le chômeur raisonnable à passer ses vacances chez lui, et à profiter des joies simples de la vie : la télé. Ce qui l'amènera, à la suite de l'absorption des différents messages publicitaires affichés sur le petit écran, à aller dépenser ses allocations bien méritées à la Fnac, ou chez Carrefour, voire au café diront les mauvais langues susnommées. Une fois ses vacances terminées, il reprend, chargé de la mauvaise conscience nécessaire à toute recherche efficace d'emploi, le chemin des ASSEDIC. Le bon remplissage de la fiche ad-hoc permettra à ceux-ci de bien vérifier que le chômeur glande chez lui, et non pas à la Baule, lieu de rendez-vous secret de tous les chômeurs heureux.

D'ailleurs, quand vous trouvez enfin un taf, vous héritez d'un an sans congés payés (sans congés tout court) ? Eh bien *c'est uniquement dans le but de vous faire pleinement apprécier les vacances accumulées - d'avance - durant cette période*. Vous en profiterez pour tomber malade à ce moment, cela comblera de plaisir votre employeur et prouvera votre motivation. Vous pourrez alors peut-être en profiter pour réclamer, à la rentrée, une augmentation qui couvrira à peine l'augmentation du coût de la vie, et donc de celui de vos vacances.

Les vacances ne sont donc finalement qu'un des nombreux moyens utilisés par le patronat pour tenir les salariés par les c***lles ; ceux-ci passent leur année à attendre la libération, dépensent tout leur fric à cette occasion. Une fois rentré, ils n'ont plus qu'à travailler le reste de l'année pour rembourser le crédit contracté.

Alors je conclus en remerciant le Front Populaire, pour les 12 premiers jours de congés payés, et met un point final à cet article en lançant à qui veut l'entendre : "Plus que 353 et le compte est bon !" [1]

---

[1] Et hors de question de bosser les années bisextiles !

Acheter de la fourrure…

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : samedi 27 mai 2006

La Révolution en Charentaises

Ca peut sembler aberrant, mais la fourrure revient à la mode. Pourtant, celle-ci est loin d'être indispensable à notre garde-robe. Et on la retrouve aujourd'hui partout : du fameux manteau aux chaussures, en passant par la décoration de nombreux accessoires…

Issue d'espèces rares ou non [1], la fourrure alimente un commerce de masse provenant essentiellement de Chine. Une enquête a récemment été menée par la PSA (Protection Suisse des Animaux) et East International pour dénoncer les conditions abominables dans lesquelles vivent les animaux d'élevage dans ces fermes chinoises.

Outre la campagne *Plutôt à poils qu'en fourrure*, soutenue par de grands noms de la mode, aujourd'hui, le meilleur moyen de lutte… reste de ne pas acheter de fourrure du tout [2].

Pour vous en convaincre définitivement, et pardon d'avance aux âmes sensibles qui pourraient être choquées par les images, le mieux est de lire le dossier et de visionner la vidéo sur le site Fourrure Torture. Ca vaut les plus grands discours et les plus longs prêches…

---

[1] Renards,chiens, chats, etc.

[2] Pour information, la fourrure synthétique est issue de l'industrie pétrochimique, ce qui n'est guère mieux…

L'incompétence règne… toujours

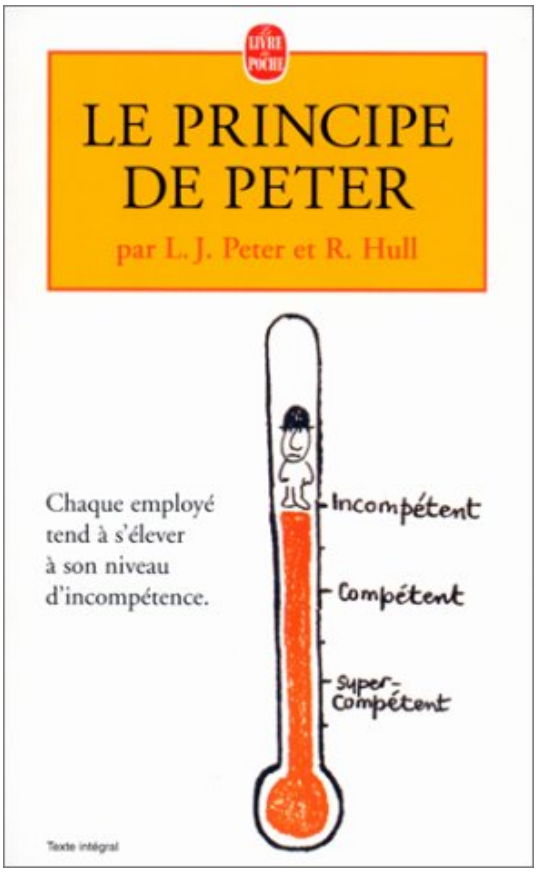
- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : mercredi 7 juin 2006

La Révolution en Charentaises

Et si les incompétents n'étaient pas les premiers licenciés ?

Je découvre dans la bibliothèque un livre qui s'appelle *Le principe de Peter*, avec comme sous-titre prometteur "Chaque employé tend à s'élever à son niveau d'incompétence". Intriguée, je l'emmène. Je me retrouve dès l'introduction dans l'énervement de l'auteur devant autant d'incompétence partout : des vendeurs sans esprit de service, des fonctionnaires sans connaissance des règles et sans volonté de s'y intéresser, les aberrations bureaucratiques (renvoyer un dossier en disant qu'il fallait l'envoyer en recommandé), des professeurs et formateurs qui ne nous apprennent rien, des produits qui ne fonctionnent pas comme ils devraient, des trains qui ne roulent pas à moins deux degrés, etc. Et je ne parle pas des missiles de précision qui détruisent des hôpitaux, ni des syndicalistes qui défendent les intérêts des patrons, ni des socialistes qui font de même…



Selon monsieur Peter, l'incompétence règne parce que les employés sont promus jusqu'à ce qu'ils atteignent leur niveau d'incompétence. Ainsi un bon prof peut devenir un mauvais directeur d'école, un bon ouvrier un mauvais chef d'équipe, etc. Si on a atteint son niveau d'incompétence, on ne monte plus d'échelon. L.J. Peter explique qu'il y a des exceptions apparentes (la sublimation percutante, l'arabesque latérale, la lévitation) qui confirment la règle. Il décrit aussi comment juger si quelqu'un a atteint son niveau d'incompétence, les symptômes allant de l'ulcère à l'impuissance en passant par la phonophilie (avoir le plus de téléphones possible) et la manie de la classification. Finalement il donne des conseils pour éviter d'être promu à son niveau d'incompétence.

Les jeunes et les chômeurs sont-ils incompétents ?

A la lecture du livre, je me posais quelques questions : et si mon niveau de compétence était plus haut dans la hiérarchie, tandis que je me trouve à un poste pour lequel je n'ai pas les compétences et pour lequel je suis donc incompétente (et en dessus lequel je ne monterai plus) ? Combien de jeunes surdiplômés gagnent leur vie avec des petits boulots qui n'ont rien à voir avec leur formation et pour lesquels ils ne sont pas les plus aptes (ingénieurs

condamnés au télémarketing, artistes faisant les cantines scolaires, historiens de l'art débarrassant les tables au Flunch) ? Est-ce que ça signifie aussi qu'une personne a atteint son niveau d'incompétence si elle est un mauvais chercheur d'emploi (c'est-à-dire quelqu'un qui ne sait pas se vendre, qui n'arrive pas à se remotiver après le énième refus, qui ne sait pas s'acharner auprès des entreprises qui ne daignent même pas répondre à ses lettres de motivation, qui n'est pas assez flexible pour pouvoir changer de métier, de ville, de passion, de personnalité si le boulot l'exige).

Mais la question la plus importante c'est sans doute celle-ci : comment ça se fait qu'avec toutes les réorganisations, les licenciements économiques et la flexibilisation du travail, il y a toujours autant d'incompétence ?

Le livre date de 1969. Le principe de Peter est maintenant enseigné à Stanford et dans d'autres universités prestigieuses. Il a été utilisé pour mieux réfléchir les politiques de promotion et pour la réorganisation des entreprises. Aujourd'hui l'automatisme de la promotion n'est plus aussi valable, mais l'incompétence est toujours d'actualité. Cela peut être expliqué par "l'inversion de Peter" (quand l'incompétent monte dans la hiérarchie).

Qui définit la compétence ?

Ce qui nous mène à la question : qui définit la compétence ? Ce n'est pas le bon sens (un guichetier devrait aimer le contact avec le public) ni le résultat du travail (un politicien élu est censé réaliser ses promesses), mais le supérieur dans la hiérarchie. Si celui-ci est incompétent, il ne peut embaucher que quelqu'un d'incompétent. Mais plus important est sa définition de la compétence : est-ce qu'il accorde plus d'importance au fait que tu travailles soixante heures par semaine qu'au travail accompli ? Est-ce qu'il t'encourage à toujours respecter à la lettre les protocoles et les ordres, même s'ils sont insensés, au lieu de t'inciter à les rendre plus efficaces ?

C'est pour cela que nous nous trouvons avec des directeurs de HLM qui se foutent de l'amélioration des logements des pauvres, des DRH qui n'aspirent pas à comprendre le personnel, des leaders de partis socialistes qui n'ont aucune affinité avec les ouvriers, etc.
L'incompétence règne parce que ça convient à la hiérarchie. Comme en général les dirigeants refusent d'être jugés par leurs subordonnés (qui ne leur accorderaient pas souvent une grosse prime à la fin de l'année), seul un renversement de la hiérarchie et des priorités peut mettre un terme au règne de l'incompétence !

Post-scriptum :PETER, L.J.et HULL, R., Le principe de Peter, Livre de poche, 1970.

Charge

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : dimanche 11 juin 2006

La Révolution en Charentaises

Durant l'enfance on ne sait même pas que l'on est une charge pour ses parents car ils nous aiment (à moins d'être élevé par les Ténardiers). Evidemment j'édulcore : tout le monde n'a pas eu le vaisseau de Captain Flam.

On doit souvent attendre l'un des premiers grands moments de la vie, les vacances, pour entendre ce mot. « Allez aider papa à charger la voiture et puis zou on part à la Grande Motte ». La charge, c'est un petit effort qui va apporter du plaisir à tous.

Un peu plus tard au lycée c'est « la bonne charge » qu'on s'est prise avec ses potes pendant le week-end, où là c'est l'inverse : la charge a été facile à prendre, c'est après que cela a été un peu plus difficile, mais ce n'est pas grave, l'important c'est toujours de l'avoir partagée.

La « charge de travail pour préparer les interros », elle, apparaît moins sympathique mais bon, c'est quand même grâce à elle qu'on s'octroie de longues pauses pour en discourir, à mater Roland Garros ou la Coupe du Monde de foot avant de passer le Bac.

Ce n'est qu'après l'entrée dans la vie active que les choses se gâtent et que ce mot prend un sens beaucoup plus négatif. C'est le temps des « charges écrasantes qui plombent notre économie ».

On veut gagner plus, alors que tant d'autres aimeraient déjà gagner quelque chose : les « charges » sont une pression financière « artificielle » pour les entreprises (tandis que la concurrence est bien entendu une pression « naturelle » !).

On oublie ainsi quelques basiques …

Pour être intellectuellement plus honnête, au lieu de parler de charges, on devrait plutôt parler de cotisations. Les charges ne sont pas à envisager seulement en terme de coût pour le patronat, mais comme un revenu indirect pour le salarié et surtout socialisé, c'est-à-dire qu'il fait *potentiellement* (l'adverbe a évidemment son importance) l'objet d'une délibération politique démocratique. Se battre bec et ongle pour leur réduction c'est donc un peu comme se tirer une balle dans le pied : cette baisse n'est pas gratuite, on ferait mieux de parler de subvention publique du patronat [1]. Qui plus est les effets de ces baisses n'ont jamais pu être prouvés, en dépit du volontarisme des différents instituts de recherche !

Finalement le véritable enjeu de ces baisses c'est surtout de passer d'une logique collective de salaire socialisé à une simple politique d'assistance vis à vis des salariés qui n'ont pas accès aux fruits du capitalisme patrimonial, par la détention de produits financiers.

---

[1] Par exemple les employeurs ont bénéficié en 2003, au nom de l'aide à l'emploi, de 36 exonérations diminuant leur contribution au financement de la Sécurité sociale, d'un montant de 19 milliards d'euros pour l'ensemble de la protection sociale alors que le déficit de la CNAMTS était de 10 milliards d'euros.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Droit de l'hommisme

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : samedi 17 juin 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Terme péjoratif visant à dénigrer le travail - supposé trop zélé - des activistes des droits de l'homme.

A en croire les pourfendeurs du droits-de-l'hommisme (Chevènement, Maître Vergès, Sarkozy, Le Pen et le reste de l'extrême droite), les militants des droits de l'homme [1] auraient un comportement irresponsable et criminel en cherchant à défendre une "racaille" qui ne mérite rien de mieux que d'en prendre plein la gueule. Ajoutant la provocation à la bêtise, ils feraient injure aux victimes en protégeant leurs bourreaux. Enfin, ils oublieraient que le respect des droits de l'homme est conditionné par l'efficacité du maintien de l'ordre et la garantie de la sécurité des biens et des personnes.

Du haut de leur piédestal médiatique ou emmitouflé dans leur équipement anti-émeute, les hérault de la lutte anti-droits-de-l'hommiste tirent à boulets rouges sur des organisations auxquelles les journalistes nient tout droit de réponse. Elles auraient pourtant des choses à dire. Elles pourraient rappeler, par exemple, que les droits de l'homme s'appliquent à tous - grenouilles de bénitier ou truands - sans qu'il soit besoin de les mériter. C'est tout le sens de l'article 1 de la Déclaration universelle des droits de l'homme [2]. Si ces droits ne devaient profiter qu'à ceux qui n'ont aucun problème avec la justice, ils n'auraient absolument aucune utilité.

Les tartufes qui nous gouvernent et leurs milices n'ont rien contre les droits de l'homme, à condition qu'ils restent des voeux pieux. Ils se gargarisent de grands mots - l'ordre, la sécurité, la Raison d'Etat - pour garder les mains libres (et sales) et ne supportent pas qu'on vienne leur demander des comptes : le pouvoir n'a pas à se justifier. Lorsque les garants de l'ordre public hiérarchisent leurs priorités, les droits de l'homme arrivent bons derniers. Pour eux, mieux vaut un être humain torturé dans un commissariat qu'une bagnole en feu ou un abri bus défoncé. Mieux vaut un innocent en prison qu'un coupable en liberté. Mieux vaut 2500 flics de plus et 8700 postes de moins dans l'éducation [3].

Bien qu'ils s'en défendent (parfois), les croisés anti-droits-de-l'hommistes s'inscrivent donc dans le cadre conceptuel de l'extrême droite française. Si les activistes des droits de l'homme leur mettent des bâtons dans les roues, on ne peut que les en remercier.

---

[1] Comme Amnesty International ou le MRAP par exemple.

[2] "Tous les êtres humains NAISSENT libres et égaux en dignité et en droits".

[3] Projet de loi de finance pour 2007.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

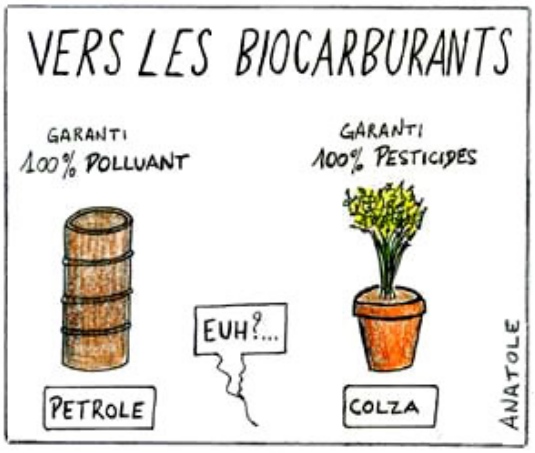
Pour ou contre les biocarburants ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 24 juin 2006

La Révolution en Charentaises

Actuellement très médiatisés, les biocarburants apparaissent comme la solution pour faire face à une dépendance au pétrole grandissante. Mais où en est réellement la situation ?



Le terme biocarburants englobe tous les carburants d'origine agricole, obtenus à partir de matière organique végétale, voire animale. Il s'agit donc d'huiles, d'alcools et de biogaz. D'apparence, ces produits semblent pouvoir répondre à la baisse des réserves pétrolières tout en préservant la planète. Mais en réalité, la situation est beaucoup plus complexe.

D'un point de vue écologique, les biocarburants sont très gourmands en pesticides et autres engrais, favorisant la pollution des sols et des eaux souterraines. D'autre part, on connaît bien la contribution des biocarburants à la diminution des gaz à effet de serre [1] , cependant il est moins connu que les méthodes de production utilisées induisent une consommation élevée en énergie. Or, si cette énergie ne provient pas d'un source soutenable (type énergie éolienne), le bénéfice pour la Terre s'en trouve fortement réduit. La biomasse [2] est de plus bien mieux adaptée à la production de chaleur et d'énergie.

En outre, la situation varie selon les pays. Sachant qu'un hectare de terre peut donner une tonne de biocarburants, en France il faudrait consacrer l'ensemble des terres cultivables à cette seule fin pour oublier le pétrole comme carburant. Dans d'autres pays très étendus et peu peuplés, l'appât économique pourrait pousser à la déforestation ou à destiner moins de surface aux cultures vivrières.

Malgré tout, même soumis partiellement à la TIPP [3], les biocarburants sont en passe de devenir moins chers que les carburants fossiles. Depuis novembre 2005, l'objectif du gouvernement est d'incorporer jusqu'à 7% de biocarburants dans nos pompes d'ici 2010. Utopique ou envisageable ? Quoiqu'il en soit, ce mois-ci, le Conseil Régional de la Marne s'est doté de la première pompe à 85 % d'éthanol.

Même si toute solution de substitution aux carburants fossibles doit être considérée pour s'affranchir des pays producteurs de pétrole, ne pourrait-on pas d'abord se poser la question d'une consommation plus raisonnée de carburant ?

---

[1] Les végétaux absorbent du dioxyde de carbone pendant leur vie et ce même dioxyde de carbone est rejeté dans l'atmosphère après combustion des biocarburants, c'est le cycle du carbone.

[2] Energie issue de la matière organique.

[3] Taxe Intérieure sur les Produits Pétroliers.

Traité d'athéologie

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : mardi 4 juillet 2006

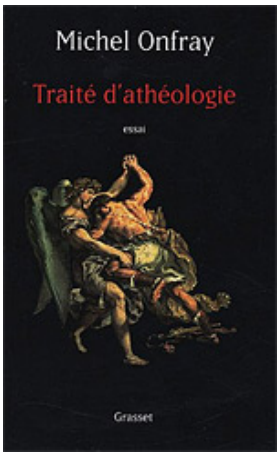
La Révolution en Charentaises

Contre les dévots de toutes confessions, mais aussi contre l'athéisme chrétien, Onfray propose un athéisme post-chrétien qui redéfinirait le Bien et le Mal en fonction de l'utilité et du bonheur du plus grand nombre.

Dieu n'est ni mort, ni mourant. Tel est le constat de départ de Michel Onfray et de son *Traité d'Athéologie*. En ce début de XXIè siècle, les religions occupent toujours le devant de la scène car les hommes sont toujours terrifiés par leur propre finitude. Si Dieu est éternel, ses négateurs aussi. Onfray est de ceux là. Il revendique haut et fort un athéisme positif, sans concessions. Pendant des siècles, les dévots de tous bords ont qualifié d'athées tous ceux qui avaient d'autres croyances que la religion dominante. Le terme servait surtout à discréditer - voire éliminer physiquement - tous ceux qui cherchaient à s'affranchir de la pensée dominante. Ainsi, on réservait le même sort (funeste) aux adorateurs de dieu(x) alternatif(s) et aux négateurs du divin. Onfray s'inscrit dans la continuité des seconds. Il revendique l'héritage de Jean Meslier, de La Mettrie, d'Holbach, de Feuerbach et de tant d'autres philosophes qui témoignent de l'existence d'une pensée athée extrêmement riche, mais sciemment occultée (par le pouvoir, l'Université, etc.). Onfray invite à reprendre le projet de Nietzsche : supprimer Dieu pour bâtir une nouvelle éthique.

Pour y parvenir, il souligne l'actualité du combat athée et déconstruit les trois monothéismes pour mettre en évidence ce qui les rapproche. Il se livre aussi à une analyse historique de la naissance du christianisme pour montrer comment la petite secte ultra-minoritaire des origines a pu se hisser à la tête d'un empire et prendre une dimension planétaire. Enfin, il propose des pistes pour le développement d'une laïcité post-chrétienne.

Actualité du combat athée



Pour Onfray, le combat athée est parfaitement d'actualité car nous vivons à une époque charnière entre l'ère chrétienne et l'ère post-chrétienne. D'une part, l'héritage judéo-chrétien influence encore grandement notre façon de penser (rapport au corps) et d'organiser la société (place du libre arbitre dans le système judiciaire par exemple). D'autre part, le nihilisme - que les croyants cherchent souvent à faire passer pour de l'athéisme - se développe. La situation crée des tensions et des turbulences dont les attentats du 11 septembre 2001 sont une illustration. Le terrain semble propice pour une rupture avec l'ère chrétienne, mais les tentations de donner plus de place au religieux sont tenaces. A titre d'exemple, Onfray mentionne l'idée d'intégrer à nouveau des cours de religion dans les cursus scolaires. Il s'y oppose vigoureusement et défend le projet d'un enseignement de la pensée athée et d'une intégration des religions dans des matières déjà existantes, en tant que proto-sciences (au même titre que l'alchimie en chimie, la mythologie en histoire et la géométrie euclidienne en mathématique). Pour faire progresser leur cause, les athées doivent combattre l'idée selon laquelle moins de religieux signifie plus de troubles dans le monde (idée totalement fausse au regard des centaines de millions de morts qu'ont fait les religions depuis des siècles). Contre les dévots de tous bords, mais aussi contre « l'athéisme chrétien », Onfray propose un athéisme post-chrétien qui

redéfinirait le Bien et le Mal en fonction de l'utilité et du bonheur du plus grand nombre.

Christianisme, Judaïsme et Islam : même combat

Tyrannies et servitude des arrières-mondes

Le Traité d'Athéologie se livre à une analyse comparative des trois monothéismes pour comprendre ce qui les rapproche. Il constate que la peur de la mort et les pulsions de mort jouent un rôle moteur pour les religions. En effet, ces sentiments amènent les hommes à abdiquer leur liberté et à se soumettre aux prêtres, uniques détenteurs d'une vérité divine. Bien loin d'apporter le réconfort espéré, les religions et leurs représentants multiplient les interdits, déterminent ce qui est licite et illicite, imposent leurs vues sur ce qui est pur et impur, et obligent l'individu à penser à Dieu dans chaque geste de la vie quotidienne. Résultat : l'homme vit dans la servitude et la crainte perpétuelle de la faute.

Autodafés de l'intelligence

De plus, les trois monothéismes font référence à un livre saint, dans lequel se trouverait rassemblé tout ce que Dieu souhaite que le croyant sache. Par voie de conséquence, tous les autres livres ont un statut inférieur et peuvent être détruits s'ils vont l'encontre des vérités révélées. Cette logique induit une haine de la philosophie et de la science, le libre exercice de la raison et les trouvailles scientifiques étant en contradiction avec les dogmes religieux. Les expériences douloureuses de Galilée, Spinoza ou Ali Abderraziq démontrent que les religieux préfèrent persécuter les penseurs et les scientifiques qui sortent du rang plutôt que de reconsidérer leurs dogmes archaïques. Les incendies de bibliothèques, les autodafés et la destruction patiente de tous les ouvrages critiques vis-à-vis des dogmes des religions dominantes procèdent de la même logique implacable. Enfin, s'il fallait encore s'en convaincre, le mythe du péché originel - commun aux trois monothéismes - illustre à la perfection la haine des religions pour l'intelligence : Adam et Eve sont chassés du Paradis pour avoir goûté au fruit de l'arbre de la connaissance. Autrement dit, Dieu réservait aux hommes l'éternelle félicité de l'imbécile heureux. En cherchant le savoir, ils ont attisé sa colère.

Désirer l'inverse du réel

Recyclant les idées de Pythagore et de Platon, les monothéismes opposent le réel à un monde parfait totalement illusoire. Comparés à cet antimonde (le Paradis) peuplé d'antihommes (les anges), la Terre et les êtres humains semblent vils et méprisables. D'où un profond malaise qui fait le terreau du religieux. La haine du réel se double d'une haine des femmes qui trouve sa source dans le mythe du péché originel. Cette haine se manifeste dans les trois monothéismes par des règles visant à faire de la femme l'inférieure de l'homme. On lui dénie tout autre rôle dans la société que celui d'épouse ou de mère. Son corps est méprisé, considéré comme impur, et à aucun moment les religions ne laissent de place au développement d'une sexualité déconnectée de la procréation. D'une manière générale, les monothéismes se distinguent par leur commun éloge de la castration, de l'élimination des désirs sexuels. Au travail de castration psychologique des croyants, les religions ajoutent les mutilations physiques que sont entre autres l'excision et la circoncision [1]. Pour les monothéismes, il s'agit toujours de contrôler les corps et leurs pulsions pour mieux canaliser l'énergie vers la célébration de Dieu.

Le religieux au service du politique, le politique inféodé au religieux

Prélever pour dominer

Le chantier de l'écriture des livres saints des trois monothéismes s'étale sur 27 siècles (entre le XIIè siècle avant l'ère commune et le XVIè siècle). Les livres fondateurs ont été écrits sur trop d'années et par trop d'auteurs pour être exempts de contradictions. Celles-ci sont même extrêmement fréquentes, de telle sorte que dans les trois livres, chacun peut puiser en fonction de ses besoins et trouver ce qui lui est nécessaire pour affirmer tout et son contraire. C'est ce qu'Onfray appelle la "logique du prélèvement" : on ne prélève que des fragments de texte qui serve un objectif (généralement politique) bien déterminé. Comme les livres ont été dictés par Dieu, chaque phrase, chaque sourate, chaque mot est vrai. S'y opposer, c'est offenser le Tout-Puissant et ses représentants qui, comme par hasard ont eu très longtemps ou ont toujours le monopole de la lecture des livres saints. La logique du prélèvement permet de donner l'image d'un Dieu de paix, magnanime et miséricordieux. Des éléments se trouvent effectivement dans les textes pour appuyer cette conception. Pourtant, les livres saints comportent également de quoi justifier les pires atrocités. Ainsi, dans le Deutéronome, Yahvé justifie la guerre sainte et le génocide par les juifs des Cananéens. La Bible contient quant à elle la parabole des marchands du Temple, dans laquelle Jésus transforme des cordes en fouet pour chasser violemment des marchands coupables de vendre des animaux et de changer de l'argent. Une parabole qui inspira Hitler puisqu'il la reprend dans *Mein Kampf* en soulignant qu'il s'agit pour lui du « vrai christianisme ». Quant au Coran, il prône l'anéantissement des juifs et des chrétiens. On peut toujours s'efforcer de « contextualiser » pour servir une lecture moins rétrograde des textes, mais l'exercice à ses limites. On finit par s'éloigner tellement du texte qu'on n'est jamais sur la même longueur d'onde que le lecteur lambda.

Au service de la pulsion de mort

Les prélèvements dans les textes sacrés auraient pu aboutir à la construction de religions fondées sur la paix et l'amour du prochain. C'est tout le contraire qui s'est produit car les monothéismes sont fascinés par la mort. Comme le souligne Onfray, « l'extermination juive des Cananéens, la crucifixion du Messie, le djihad musulman du Prophète font couler le sang qui bénit et sanctifie la cause monothéiste ». Si les religions offrent un minimum de protection à ceux qui partagent la même foi (l'Alliance des juifs, l'Eglise des chrétiens, l'Umma des musulmans), elles sont en revanche impitoyables avec ceux qui ont une foi différente, ou - pire - avec les athées. Par exemple, Islam, christianisme et judaïsme ne condamnent pas l'esclavage : ils le considèrent comme une marque d'infamie réservée à ceux qui ne prient pas le même dieu qu'eux.

Hitler et le Vatican, une histoire d'amour

Dès ses débuts, sous l'influence de Paul de Tarse (dit "Saint" Paul), le christianisme est très fortement marqué par l'antisémitisme. Cette haine des juifs explique en partie le "mariage d'amour" entre l'Eglise catholique et le nazisme. L'animosité à l'égard des communistes est également pour beaucoup dans ce rapprochement. Celui-ci a pris des formes diverses : concordat avec Hitler dès 1933, silence sur les lois raciales et autres violences faites aux juifs (boycott de leurs magasins, Nuit de cristal, etc.), transmission du fichier d'archives généalogiques de l'Eglise aux nazis, exfiltration des criminels de guerre hors d'Europe, etc. S'il ne fallait garder qu'un exemple symbolisant la bienveillance de l'Eglise vis-à-vis du nazisme, gardons celui là : Adolf Hitler n'a jamais été excommunié (contrairement aux communistes qui l'ont été en masse) et son livre *Mein Kampf* n'a jamais été mis à l'*Index*. Or, comme le rappelle Onfray, après la parution de ce livre, l'Eglise mettait à l'*Index* les ouvrages de Henry Bergson, André Gide, Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et jusqu'à Pierre Larousse (coupable du Grand Dictionnaire Universel !).

La bienveillance de l'Eglise vis-à-vis de Hitler est payée de retour. Dans *Mein Kampf* comme en privé [2], le Führer dit tout le bien qu'il pense du christianisme : de son antisémitisme bien sûr, mais aussi de certains dogmes comme l'infaillibilité papale. On ne s'étonnera donc pas que les soldats du Reich aient porté des ceinturons avec l'inscription "Dieu est avec nous", que les enfants de l'école publique national-socialiste aient dû réciter chaque matin une prière

à Jésus, ou que l'Eglise catholique n'ait jamais été persécutée.
Pour Onfray, le "compagnonnage du christianisme et du nazisme n'est pas un accident de l'histoire". "Saint" Augustin défendait déjà en son temps les expéditions punitives, les massacres et les guerres sous prétexte de guerres et de persécutions "justes". Quant à "Saint" Bernard de Clairvaux, il n'hésitait pas à écrire que "la mort du païen est une gloire pour le chrétien". Christianisme et Islam ont le même désir de s'exporter dans le monde entier (contrairement au judaïsme qui souhaite uniquement avoir le contrôle total de la Judée). La vocation expansionniste des deux monothéismes a conduit à des exterminations de masse aussi bien sur le continent américain qu'en Afrique, y compris aujourd'hui [3]. Rien de surprenant à ce que l'Eglise ait justifié les croisades, l'Inquisition, les guerres saintes, le bombardement d'Hiroshima ou la peine de mort. Le sang ne fait pas peur aux adorateurs du Christ en croix.

L'islam, le sang et le fascisme vert

Il n'effraie pas non plus les lecteurs du Coran. Celui-ci donne largement matière à justifier les violences et les meurtres. Le parcours du Prophète est ponctué de guerres, de razzias, de meutres, etc. Quoi qu'en dise le verset 32 de la cinquième sourate ("ce que l'on fait à l'un, on le fait à tous ; supprimer un homme, c'est les exterminer tous"), dans le Coran, toutes les vies ne se valent pas. En instaurant une hiérarchie entre les musulmans et les non-musulmans, les hommes et les femmes, les religieux et les croyants, l'Islam est profondément inégalitaire. Il contraint au repli sur soi, sur le noyau familial et la communauté. Il promeut une société close et immobile où le contrôle de l'individu est extrêmement sévère. La révolution islamique iranienne de 1978 marque le début du fascisme musulman, que l'ayatollah Khomeyni théorise dans son *Testament politico-spirituel*. L'imam a le monopole de la lecture du livre saint, la religion devient une affaire d'Etat, une politique élargie à la totalité de la sphère humaine (famille, travail, sexualité, école, armé, santé, presse, etc.). La mort de l'individu est glorifiée par le culte des martyrs. Pour Onfray, cette théocratie islamique illustre le maximum de cohérence possible car "le Coran ne permet pas une religion à la carte". On ne peut pas se dire musulman et refuser toutes les sourates qui gênent une existence confortable et intégrée dans la post-modernité.

Construction du christianisme

La construction de Jésus

L'existence historique de Jésus n'est pas avérée mais son existence en tant que personnage conceptuel est indéniable. En replaçant Jésus dans son contexte historique et en comparant le récit de sa vie avec celui d'autres personnages de la même époque, Onfray conclut que Jésus est une construction intellectuelle cristallisant le refus juif de la domination romaine. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'on lui prête les mêmes attributs merveilleux qu'aux grands personnages de l'antiquité (mère vierge, implication de créatures magiques comme les anges, résurrection, etc.). Pendant plusieurs siècles, le mythe de Jésus s'est enrichi de témoignages contradictoires (parce que tous inventés) jusqu'à ce que l'Eglise effectue un tri et retienne un corpus définitif. Le rôle des évangélistes est donc capital dans le développement du christianisme : ils ont inventé des textes - auxquels ils croyaient - et ont construit de toutes pièces une créature (Jésus) à laquelle ils se sont mis à vouer un culte. C'est le principe même de l'aliénation.

La contamination Paulinienne

Une fois le personnage conceptuel né, il lui faut des idées. C'est Paul qui les lui fournit. Or, Paul présente tous les symptômes de l'hystérie (Onfray suppose une névrose liée à une impuissance sexuelle ou à une sexualité refoulée). Toujours est-il que Paul s'efforce de faire de sa névrose le modèle du monde, de créer le monde à son image : une image déplorable faite de fanatisme, de misogynie, de violence et de masochisme. Car le parcours de Paul est

clairement celui d'un masochiste qui déteste son corps et invite le reste du monde à faire de même. Il ne s'en cache pas lorsqu'il déclare : « je meurtris mon corps et le traîne en esclavage » (1 Cor. IX, 27). Par ailleurs, sa haine des femmes l'amène à recycler la misogynie du monothéisme juif et à formuler un grand nombre d'interdits à leur encontre dans ses épîtres et actes. Pour compléter ce portrait peu flatteur, Onfray souligne que Paul était un personnage inculte ayant développé une haine de la culture et notamment de la philosophie. C'est cet être névrosé qui, de son vivant, exporte sa foi dans des dizaines de pays à travers l'Empire romain.

L'Etat totalitaire chrétien

Le troisième temps du développement du Christianisme est se caractérise par le rapprochement de cette religion avec les puissants. Lorsque Constantin prend la tête de l'Empire romain (en 312), il légifère pour donner des gages aux chrétiens. Ceux ci le lui rendent bien puisque le clergé lui confie les pleins pouvoirs au concile de Nicée. Cette alliance de l'Eglise et de l'Etat donne naissance à un « Etat totalitaire chrétien » [4]. L'Empereur Constantin et ses successeurs ont bien compris l'intérêt de commander un peuple soumis aux préceptes de Paul (obéissance aux autorités temporelles). Pendant et après le règne de Constantin, la répression s'abat sur tous ceux qui ne se plient pas à la nouvelle religion d'Etat. Les exécutions des opposants et les autodafés se multiplient. Les chrétiens pillent, détruisent, torturent et assassinent en toute impunité. Ces exactions s'appuient en effet sur un arsenal juridique légitimant l'élimination des non-chrétiens. Par exemple, en 449, Théodose II et Valentinien III prescrivent la destruction de « tout ce qui peut exciter la colère de Dieu ou blesser les âmes chrétiennes ». Une fois de plus, le droit se met au service du plus fort.

Pour une laïcité post-chrétienne

A l'heure où chacun est sommé de choisir son camp entre l'Occident judéo chrétien et le monde musulman, il est possible de refuser cette logique en considérant que ces modèles pour le monde sont des impasses. Notre époque a besoin d'une laïcité post-chrétienne qui romprait avec la laïcité militante traditionnelle. Celle-ci se contente en effet de recycler la morale chrétienne en la dépouillant des atours religieux les plus voyants. De plus, elle promeut un relativisme qui met toutes les croyances sur le même plan, qu'elles soient magiques ou rationnelles. Or, ces croyances ne se valent pas. La construction d'une laïcité post-chrétienne passe par une redécouverte de l'héritage philosophique des matérialistes, des cyniques, des hédonistes, des athées, des sensualistes, des utilitaristes… Bref, de tous ceux qui mettent toute leur énergie à s'occuper du seul monde qui soit pour que l'homme puisse mieux y vivre. Cette nouvelle laïcité, Michel Onfray contribue à la construire à travers chacun de ses ouvrages : projet hédoniste éthique dans *La Sculpture de Soi*, politique dans *La Politique du Rebelle*, érotique dans *Théorie du Corps Amoureux*, pédagogique dans *L'Antimanuel de Philosophie*, épistémologique dans *Féeries Anatomiques*, gastronomique dans *La Raison Gourmande* ou esthétique dans *l'Archéologie du Présent*, pour ne citer que ses ouvrages les plus connus.

Post-scriptum :

ONFRAY, Michel, Traité d'Athéologie, Grasset 2005, ISBN 2 246 64801 7

Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

---

[1] La circoncision correspond aux définitions juridique et physiologique de la mutilation. En effet, il s'agit d'une opération chirurgicale qui consiste à retrancher une partie saine du corps d'un enfant non consentant sans raison médicale. Sur le plan physiologique, il s'agit la résection de l'une des parties les plus innervées du corps.

[2] Conversations publiées avec Albert Speer.

[3] L'attitude de l'Eglise pendant le génocide rwandais permet de s'en convaincre.

[4] L'expression est de l'historien Henri-Irénée Marrou.

Amnesty International

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mardi 11 juillet 2006

La Révolution en Charentaises

On ne présente plus Amnesty International et son combat pour le respect des droits humains. En revanche, on ne connaît pas assez son site web, qui est une véritable mine d'informations.

Outre des données sur les campagnes en cours et des informations plus générales liées aux activités d'Amnesty International, on y trouve un grand nombre de rapports bien documentés. La "bibliothèque virtuelle" est dotée d'un moteur de recherche qui permet des tris par date, par zone géographique, par thème ou par titre, ce qui permet une navigation facile. Je recommande tout particulièrement de jeter un oeil sur les rapports qui concernent la France histoire de se convaincre - si cela était encore nécessaire - que la lutte pour le respect des droits de l'homme est toujours d'actualité dans le pays qui les a vus naître. Deux exemples de rapports dignes d'intérêt qui montrent que tout ne tourne pas rond dans l'Hexagone : "Les violences faites aux femmes : une affaires d'Etat" et "Pour une véritable justice. Mettre fin à l'impunité de fait des agents de la force publique dans des cas de coups de feu, de morts en garde à vue, de torture et autres mauvais traitements".

Post-scriptum :Naturellement, vous pouvez aussi profiter de votre visite sur le site d'Amnesty International pour faire un don.

Le complexe médico-industriel

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : samedi 15 juillet 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Dans cet ouvrage publié sous l'égide d'ATTAC, Jean-Claude Salomon se livre à une description analytique du complexe médico-industriel (pur produit de la mondialisation contemporaine) dont la structure s'apparente au complexe militaro-industriel (pur produit de la Guerre Froide). Le constat sans concessions de ce médecin et biologiste l'amène à ébaucher une stratégie d'endiguement audacieuse et réaliste.

Qu'est-ce que le complexe médico-industriel et quelles sont ses conséquences ?

Un point de vue éthique et moral

Comme les autres multinationales, les firmes de l'industrie pharmaceutique ont pour objectif premier d'engranger des bénéfices et de rétribuer leurs actionnaires. La priorité donnée au rapport financier entraîne régulièrement des anomalies préjudiciables au bien commun comme la mise prématurée sur le marché de médicaments mal étudiés, la médiocrité de certaines études scientifiques, le non-respect des règles éthiques au cours d'essais cliniques et la transmission d'informations truquées aux médecins par l'intermédiaire des visiteurs médicaux.

De plus, dans le secteur médical, les conflits d'intérêts sont monnaie courante. Autrement dit, les chercheurs chargés de tester les médicaments sont rémunérés par les laboratoires au titre d'experts et perdent de fait leur indépendance. L'industrie pharmaceutique fournit en outre à ces chercheurs l'argent et les moyens de la notoriété. Dès lors, les patients n'ont aucune garantie de la qualité médicale et scientifique des tests. Les pouvoirs publics laissent faire, trop heureux de voir des capitaux privés remplacer ceux de l'Etat.

Un point de vue juridique

La montée en puissance du complexe médico-industriel a abouti à la mise en place d'un véritable carcan juridique qui restreint considérablement la liberté scientifique et rend très difficile l'apparition de petites firmes pharmaceutiques. Alors que de nombreux médicaments médiocres sont mis sur le marché, de nombreuses barrières réglementaires font obstacle à la diffusion de médicaments et de vaccins susceptibles d'améliorer sensiblement le sort des populations des pays du Tiers-Monde. A titre d'exemple, l'auteur indique que si l'aspirine ou le vaccin contre la variole avait été inventés aujourd'hui, ils ne franchiraient pas certaines barrières règlementaires et ne pourraient pas être commercialisés.

Désormais, les grandes firmes pharmaceutiques s'intéressent moins à la fabrication des médicaments

(délocalisation des usines et sous-traitance) qu'à la gestion d'un portefeuille de brevets et d'un capital financier. D'où l'obsession de produire le maximum de brevets. Leur puissance financière dépend de leur capacité à faire croire aux investisseurs qu'elles seront en mesure de mettre sur le marché, dans les années à venir, des médicaments qui deviendront des "*blockbusters*". Rien ne le garantit, ce qui laisse une large place à la spéculation. Les multinationales ont donc tout intérêt à cacher les résultats de leurs tests lorsqu'ils sont mauvais pour ne pas effrayer leurs actionnaires.

Elles ont aussi tout intérêt à passer sous silence certains résultats lorsqu'elles demandent aux pouvoirs publics l'autorisation de mettre un médicament sur le marché. La marge de manoeuvre de l'Etat est extrêmement limitée car tous les éléments d'évaluation sont fournis par la firme pharmaceutique, qui est le seul propriétaire des résultats des tests (!).

Un point de vue idéologique

Le complexe médico-industriel fait preuve d'une cohérence idéologique qui renforce considérablement sa position dominante. Les multinationales qui le composent justifient toutes leurs actions par la perspective de "lendemains qui chantent". Elles seules sont susceptibles de produire les "médicaments miracles" de demain grâce aux énormes profits qu'elles engrangent aujourd'hui. Leur mettre des bâtons dans les roues reviendrait donc à mettre en péril le bien commun.

L'auteur démontre que ce discours relève de la propagande et qu'il est surtout destiné à attirer les financeurs. Chaque année, de nombreux brevets sont déposés mais ils concernent dans leur immense majorité des innovations qui n'en sont pas : nouveau goût, nouveau nom, nouvelle présentation, formule chimique voisine, etc. Le portefeuille de brevets des multinationales doit encore prouver sa valeur. Il est illusoire de croire au médicament miracle et à la destruction des anciens médicaments par les nouveaux. L'histoire médicale contemporaine montre que l'allongement de la durée de vie doit plus aux démarches empiriques des médecins concernant l'utilisation des anciens médicaments qu'aux "innovations" des multinationales. Comme le souligne l'auteur, "les médicaments du passé sont et seront très présents".

Un point de vue économique

Depuis une vingtaine d'année, le prix des médicaments a explosé alors que tous les médicaments majeurs ont été découverts entre 1935 et 1975, ce qui montre qu'il existe une différence entre la création de valeur et la création de santé.. Les médicaments représentent aujourd'hui un marché mondial de 400 milliards de dollars. La culture du secret des firmes pharmaceutiques ne permet pas de savoir combien coûte le développement d'un médicament, ce qui laisse le champ libre à toutes les intoxications médiatiques visant à justifier les profits pharamineux des multinationales.

L'analyse de leurs bilans montre que la recherche et le développement de nouveaux médicaments ne constitue pas la priorité des firmes pharmaceutiques. Celles-ci dépenses en effet plus d'argent en marketing et en rémunération des actionnaires [1]. Pour convaincre leurs actionnaires de leur capacité à innover, les multinationales multiplient les fusions pour devenir de plus en plus grosses et attirer de nouveaux capitaux. Dans le même temps, elles luttent contre le développement des médicaments génériques. Cette attitude ressemble à une fuite en avant et ne garantit en rien l'innovation.

Un point de vue politique et social

Les systèmes de remboursement des médicaments ont constitué une protection pour ce marché et ont encouragé

une inflation qui semble incontrôlable. Une réforme de ces systèmes est donc nécessaire mais comme le montre l'exemple des Etats-Unis, la privatisation n'est dans l'intérêt de personne, sauf des compagnies d'assurance et des firmes pharmaceutiques. Aux Etats-Unis, les plus pauvres et les personnes considérées comme "à risque" ont très difficilement accès aux soins, les médecins sont à la merci des HMO (*Health Maintenance Organizations*) et les dépenses en matière de santé restent élevées pour des services médiocres [2].

D'un point de vue politique, l'auteur avance l'hypothèse selon laquelle le complexe médico-industriel serait un instrument de l'hégémonie américaine. L'essentiel des firmes pharmaceutiques sont en effet américaines et elles sont soutenues par leur gouvernement dans toutes les grandes instances internationales comme l'OMC par exemple. Quand on sait le rôle qu'à joué le complexe militaro-industriel et la course aux armements dans la chute de l'URSS, ont peut se demander si la hausse continue du prix des médicaments, et donc des dépenses de santé des Etats, ne viserait pas à affaiblir les concurrents potentiels des Etats-Unis.

Au terme de cette analyse de la nature du complexe médico-industriel, on voit que les médecins et les scientifiques n'ont finalement plus vraiment leur mot à dire dans l'univers des firmes pharmaceutiques et que le bien commun est une préoccupation mineure. L'auteur propose un certains nombre de pistes pour sortir de cette situation.

Que faire ?

Identifier les faiblesses du complexe médico-industriel

La principale faiblesse du complexe médico-industriel réside dans l'expiration prochaine de brevets concernant des médicaments clefs. Comme les multinationales n'ont pas trouvé de nouveaux "*blockbusters*" pour les remplacer, ceci risque d'avoir un impact financier significatif, surtout si les fabricants de médicaments génériques s'emparent des brevets tombés dans le domaine public.

Autre faiblesse, le complexe médico-industriel ne constitue pas un ensemble homogène. Il est constitué de diverses composantes qui entrent en concurrence et sont parfois en contradiction. Les rapports ne sont pas toujours excellents entre les secteurs financiers, assurantiels et médiatiques par exemple.

Il est probable que le complexe médico-industriel cherche son salut (donc de l'argent) dans le recyclage des capitaux dans l'assurance maladie, les diagnostics précoces, la méfiance des populations à l'encontre de la chasse au gaspillage et l'investissement des pouvoirs publics dans la lutte contre le bioterrorisme (vaccins, etc.). Il importe donc de suivre l'évolution de ces secteurs avec attention et de combattre les idées fausses véhiculées par les multinationales.

Réduire l'asymétrie d'information

Lutter contre l'hégémonie du complexe médico-industriel, c'est d'abord s'efforcer de contrôler l'information diffusée par les firmes. Cela suppose de battre en brèche la culture du secret concernant les tests de médicaments, comme le préconise la Charte complémentaire de la Charte d'Helsinki [3]. Cela implique également de proposer de nouvelles unités de mesure et d'évaluation des médicaments.

L'auteur propose également de mieux mettre en valeur le mérite des chercheurs du secteur non dépendant de l'industrie. Il explique en effet comment ces scientifiques font avancer la recherche mais sont spoliés par les multinationales qui s'approprient leurs résultats. Il recommande d'établir des rapports directs et des débats avec les médecins des milieux scientifiques car selon lui, "l'une des erreurs les plus lourdes de conséquences actuellement

serait de faire porter aux hommes et aux femmes qui sont individuellement pris dans les contraintes du système la responsabilité personnelle des errements de celui-ci. Il faut inverser cette approche et considérer que des dizaines de milliers de professionnels sont prêts à s'engager dans des démarches visant à remettre en cause le système, dès lors qu'ils y seront associés et que leurs intérêts seront pris en compte".

S'inspirer de l'exemple de Linux

Comme l'ont fait les informaticiens avec Linux, les médecins, les chercheurs et les scientifiques devraient se structurer en réseau et exposer publiquement, au fur et à mesure, le résultat de leurs recherches. Celles-ci tomberaient automatiquement dans le domaine public. L'innovation serait ainsi fortement encouragée et la santé publique aurait tout à y gagner. Les associations de patients, de citoyens et de consommateurs devraient également être associés à cette démarche qui les concerne directement.

Réguler le complexe médico-industriel par l'économie sociale et le développement de médicaments génériques

Enfin, l'auteur appelle à faire le tri entre les médicaments utiles et ceux qui sont futiles. Les seconds pourront être laissés au secteur marchand mais ils ne seront en toute logique plus remboursés. En revanche, les premiers devraient être développés sous forme de médicaments génériques à chaque fois que cela est possible. Si l'Inde, le Brésil ou l'Afrique du Sud produisent ce type de médicaments, pourquoi ne pas imaginer une industrie européenne des génériques ? Vendus à un prix bas, proche du coût de revient, ces médicaments soulageraient les dépenses publiques et tireraient à la baisse le prix des médicaments commercialisés par les firmes pharmaceutiques.

Si la puissance du complexe médico-industriel est indéniable, le colosse a son talon d'Achille. Jean-Claude Salomon l'a identifié. Il ouvre la voie à un combat citoyen visant à remettre le bien commun au centre des préoccupations des pouvoirs publics et des chercheurs. On ne peut que souhaiter le diffusion la plus large possible de son ouvrage et de ses idées.

Post-scriptum :SALOMON, Jean-Claude, Le complexe médico-industriel, Editions Mille Et Une Nuits, 2003. ISBN 284 205 765 1

---

[1] Entre 1991 et 2000, les neuf compagnies pharmaceutiques étudiées par Léo-Paul LAUZON et Marc HASBANI ont dépensé 316 milliards de dollars en frais de marketing et d'administration et 146 milliards de dollars pour leurs actionnaires contre 113 milliards de dollars en frais de recherche et de développement. Etude disponible sur http://www.unites.uqam.ca/cese/

[2] Selon l'OCDE, les Etats-Unis ont consacré, en 1998, 4 270 dollars par habitant, soit 14 % de leur PIB aux services de santé, alors que les 23 pays de l'OCDE, incluant le Canada, n'ont dépensé que 2 000 dollars par habitant, soit 8 % de leur PIB. Malgré cela, les chiffres de l'espérance de vie et de la mortalité infantile placent les Etats-Unis dans la moitié la plus basse des pays de l'OCDE.

[3] Document figurant dans les annexes de l'ouvrage.

Faites l'amour… pas les magasins !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 25 juillet 2006

La Révolution en Charentaises

Ça y est, c'est l'été. Il fait chaud et beau. Et puis comme un bonheur ne vient jamais seul… ce sont les soldes !

Alors, on y croit. On se rue dans les boutiques dans l'espoir d'acheter (car on oublie qu'il s'agit d'acheter, de dépenser, voire de se ruiner !) cette petite robe noire hors de prix qui nous allait si bien, cette jolie chemise fleurie (entre nous, top ringarde !). On y va et on y croit. On dégaine la carte bleue, le chéquier ou même le porte-monnaie (en effet, autrefois on payait en monnaie sonnante et trébuchante, ce que l'on devrait faire plus souvent afin de se rendre compte de ce que l'on dépense !). Bref, on ressort de la galerie marchande la mine réjouie, les bras chargés, et le portefeuille vide.

Mais arrêtons-nous un instant sur ce moment de bonheur digne d'une pub pour Total (pour nous leur énergie est inépuisable, si ça ce n'est pas du foutage de */ +# ^ !!!!). Donc Pause. Que voyons-nous ? Un homme, même si le plus souvent il s'agit d'une femme, mais à la REC nous nous refusons à toute forme de sexisme ! Un homme donc, qui croyant avoir fait des affaires, a dépensé la moitié de son budget vacances en fringues et autres objets dont il n'a nullement besoin. Pire, les 2/3 de ces achats sont des produits non soldés !! Car quand la fièvre acheteuse nous prend, elle nous embrume le regard… Au point que bien souvent nous oublions de regarder l'étiquette-prix. Ce n'est qu'à la caisse (alors qu'il n'est pas encore trop tard, mais ça fait une demi-heure qu'on attend pour payer, on ne va pas reculer si près du but !) que l'on s'en aperçoit… Tant pis, il me va tellement bien ce maillot de bain (alors qu'on en a au moins 3 chez soi et qu'on part pour 15 jours faire un trekking dans les Carpates !) [1]

Devant le désarroi d'un trop grand nombre de nos concitoyens, nous avons décidé de réagir. C'est pourquoi nous prônons ce principe si simple qu'on se demande pourquoi personne n'y avait pensé avant : FAITES L'AMOUR ! PAS LES MAGASINS ! (Au passage je remercie le ou la révolutionnaire qui sévit à Poitiers et dont vous pouvez admirer la détermination puisqu'il ou elle n'a pas hésité à taguer la devanture d'une boutique de ses idées contestataires !).

Car nous connaissons tous les effets bénéfiques d'une bonne partie de jambes en l'air. C'est bon pour le coeur, c'est bon pour la peau (se référer aux conseils beauté de Vincent Mac Doom) et c'est bon tout court ! Ensuite, à part

l'achat d'une boîte de préservatifs (entre 6 et 8 euros), de toute façon jamais soldés, vous n'avez besoin de rien d'autre. Exit la petite robe noire, la robe à fleurs ringarde et le maillot de bain qui vous va si bien ! Car finalement rien de mieux que d'être nu(e) comme un ver pour faire l'amour…

Donc pour faire des économies et partir en vacances sans vous ruiner, on ne le redira jamais assez : FAITES L'AMOUR, PAS LES MAGASINS ! Mais bon si vous êtes seuls, vous avez le droit de nous acheter un petit souvenir de vacances, on ne vous en voudra pas. Bon été, bonnes vacances que vous soyez seul et ruiné… ou riche et amoureux !

Camille D., qui a quand même fait les soldes…

---

[1] inspiré de faits réels !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le plastique, c'est pas fantastique

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 19 juillet 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Films alimentaires, vaisselle jetable, films plastiques entourant les magazines (blisters), sacs, bouteilles, pots de yaourts,…le plastique est partout ! Un véritable fléau…

Né de l'alliance d'une matière première non renouvelable, le pétrole, et d'énormes quantités d'énergie, le plastique représente 12% de nos poubelles. Malheureusement, nous avons pris l'habitude de le considérer comme un matériau jetable alors qu'il devrait être traité comme précieux. Qui n'a jamais acheté d'assiettes et couverts jetables en pensant au confort d'être dispensé de vaisselle ensuite ?

En théorie recyclable, en France seulement 17% est effectivement recyclé. Le reste se décompose peu ou mal et dégage des émanations toxiques en brûlant, ce qui engendre des conséquences importantes sur l'environnement, la santé et le paysage.

En prenant pour seul exemple les bouteilles d'eau en plastique, chaque année les Français en achètent et en jettent environ 6 milliards, soit une moyenne de 190 bouteilles par seconde ! Le plus triste, c'est que l'eau du robinet en France respecte des normes très strictes avant d'être distribuée…

Face à ce gâchis, le révolutionnaire en charentaises doit prendre de nouvelles habitudes…

Utilisons notre pouvoir de consommateur !

- Préférer le durable au jetable, ceci nécessite un investissement de base plus important mais permettra de réaliser des économies importantes sur le long terme. Exemples : gourdes, piles rechargeables, etc.
- Choisir des produits en vrac au rayon fruits et légumes, et éviter les conditionnements inutiles. D'une manière générale, éviter l'achat de produits sous emballages individuels.
- Ré-employer les sacs plastiques pour d'autres achats ou comme poubelle.
- Arrêter d'utiliser des films alimentaires et penser aux emballages réutilisables comme les boîtes.
- Réduire sa consommation d'eau en bouteille. Si l'eau du robinet a vraiment mauvais goût, certaines mesures simples permettent de régler le problème (filtres, mettre l'eau au réfrigérateur 2h, etc.)
- Refuser les pubs arrivant sous blister en précisant les motifs du refus…

Lobbying

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mardi 1er août 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le lobbying est à la corruption ce que le porno chic est au porno : un art subtile de la confusion des genres doublé d'une franche hypocrisie.

Pour être efficace, le lobbying a besoin de vraies bêtes de cirque : des équilibristes juchés sur le fil séparant la légalité de l'illégalité pour divertir les juges ; des clowns capables de jouer à la fois Pipo et Mollo pour amuser les médias ; des contorsionnistes pour s'extraire des situations délicates ; des dompteurs pour mater les ONG récalcitrantes et les citoyens suspicieux ; et surtout, des spécialistes des numéros de charme qui disposent de suffisamment d'argent et d'entregent pour convaincre les décideurs, quitte parfois à leur flatter l'entre-jambe.

On peut rire des lobbyistes et de leurs bassesses comme Molière de celles des bourgeois mais on devrait hurler devant la complaisance des représentants du Peuple qui font passer la défense de l'intérêt général derrière la satisfaction minable de leurs plaisirs égoïstes. Suivant une logique que ne renieraient pas les dirigeants des républiques bananières et les travailleurs du Bois de Boulogne, ils vendent leur voix (et donc celles de leurs électeurs) au plus offrant. Encanaillé par la juteuse perspective d'une fusion avec GDF, le groupe Suez s'est d'ailleurs récemment offert quelques parlementaires en les acheminant à Berlin par avions privés pour qu'ils puissent assister gracieusement à la finale de la Coupe du Monde [1]. Nous verrons à la rentrée si les largesses de Suez ont eu les effets escomptés.

Dans la guerre économique que se livrent les entreprises, les lobbyistes jouent le rôle de diplomates dont la mission est d'assurer un avantage décisif à leur organisation. Tous les moyens sont bons pour décrocher une autorisation, déterminer une norme ou enterrer un projet concurrent. Il est des beaux esprits (grassement rémunérés ?) qui militent pour une reconnaissance officielle du lobbying, à l'échelle nationale comme au niveau européen, en mettant en avant la "réussite" du système dans les pays anglo-saxons. Du point de vue de l'intérêt général, les bénéfices du lobbying restent à prouver alors que ses zones d'ombres constituent clairement un travail de sape pour des démocraties déjà bien mal en point. Donner un rôle légal au lobbying, ce serait reconnaître que le poids d'une voix se mesure au nombre de zéro qui figurent sur son compte en banque : un véritable hold-up démocratique. A l'inverse, on devrait surveiller plus étroitement le processus de prise de décision des élus et des fonctionnaires pour distinguer - dans les décisions politiques, juridiques et administratives - le rôle joué par les lobbies. Comme les décideurs, la démocratie a un prix, mais c'est celui de la transparence.

---

[1] Voir Le Canard Enchaîné du 12 juillet 2006.

Le Caïman

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

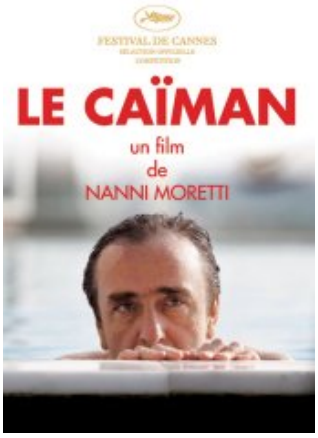
Date de mise en ligne : dimanche 6 août 2006

La Révolution en Charentaises

Si vous voulez voir un documentaire sur le mafioso ventripotent qui dirigeait l'Italie jusqu'en mai 2006, vous serez déçus par le Caïman mais vous passerez quand même un bon moment de cinéma. Le Caïman retrace surtout le chemin de croix du producteur d'un film sur Berlusconi. Pour notre plus grand plaisir, le magnat de la presse et ex-Président du Conseil italien sort passablement abîmé de cette mise en abîmes cinématographique.

Compte tenu des convictions de Nanni Moretti, réalisateur résolument ancré à gauche et violemment opposé à Berlusconi (il a notamment été l'instigateur de manifestations monstres contre le mafioso en chef en 2002), on pouvait espérer un véritable brûlot. Contre toute attente, le Caïman est une comédie dramatique douce amère qui relègue Berlusconi au rang de personnage secondaire tout en lui taillant un sérieux costard.

Le vrai héros, c'est Bruno Bonomo. Grand pourfendeur de la "dictature de cinéma d'auteur", producteur de navets fascisants dans les années 70, Bruno est au bout du rouleau. Son mariage comme son entreprise sont à la limite du dépôt de bilan. Pas vraiment sympathique au début du film, il gagne peu à peu le respect du spectateur à mesure qu'il reconquiert sa propre dignité. La raison de ce revirement spectaculaire ? Un scénario que lui apporte - parce qu'il est le dernier sur la liste - une jeune réalisatrice révoltée par la toute puissance de Berlusconi.



Alors qu'il pensait se lancer dans la production d'un film d'action (!), Bruno réalise progressivement qu'il s'apprête à mettre sur pieds un film engagé du type de ceux auxquels il s'est toujours opposé. Nanni Moretti réussit le tour de force de nous faire croire à l'histoire improbable de cet électeur de Berlusconi qui finit par investir toute son énergie et tous ses biens dans un film de combat contre le Président du Conseil (qui s'avère être aussi le premier producteur et distributeur de cinéma en Italie). La clef du succès réside dans une subtile combinaison de questionnements intimes et de questionnements politiques. Le Caïman est l'histoire d'une lutte pour la dignité d'un homme qui se transforme en bataille pour la dignité d'un pays. L'Italie est trop fière pour continuer plus longtemps de s'entendre qualifier "d'Italie d'opérette" et se faire ridiculiser devant le monde entier. A ce sujet, quelques images d'archives sur les saillies berlusconiennes sont décapantes et font passer Chirac (notre Berlusconi tricolore) pour un enfant de choeur.

Comme le fait remarquer l'un des personnages du film, on sait déjà tout de Berlusconi : ses fraudes fiscales, ses relations avec la mafia, ses alliances avec l'extrême-droite, sa main - mise sur les médias, et même son lifting et ses implants capillaires ! Pourtant, son histoire doit être racontée. Non seulement parce qu'elle est juste, mais aussi et surtout parce que la saine indignation qu'elle suscite (par exemple chez la femme de ménage/secrétaire de Bruno) constitue l'ultime rempart de la démocratie contre les dérives autoritaires et l'affairisme. Nanni Moretti avait misé beaucoup d'espoirs sur le Caïman en faisant sortir le film au moment des législatives italiennes. Peut-être a-t-il contribué aux 24 000 voix qui ont permis de mettre Berlusconi à la porte. *Grazie* Nanni !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Post-scriptum :Le Caïman (Il caimano), de Nanni Moretti, 2006.

Carnet d'un inspecteur du travail

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mardi 15 août 2006

La Révolution en Charentaises

Le journal de bord instructif et touchant d'un inspecteur du travail.

Ils sont 1 250 travailleurs de l'ombre à veiller au quotidien au respect des droits durement gagnés par les classes laborieuses. On compte seulement 427 inspecteurs et 815 contrôleurs pour surveiller les conditions de travail de près de 16 millions de salariés dans plus de 1,6 millions d'entreprises (rien que pour le secteur privé). La taille dérisoire des effectifs a tout pour satisfaire le Medef et les patrons peu scrupuleux, d'autant que seulement un quart des 25 000 procès verbaux annuels aboutissent à une sanction.

D'ordinaire plutôt discrets, les inspecteurs du travail ont fait la "Une" des journaux en septembre 2004 suite au meurtre de deux d'entre eux par un agriculteur de Saussignac. La fièvre médiatique est rapidement retombée, comme si les magnats de la presse craignaient qu'on s'attarde trop longtemps sur le sort de ces empêcheurs d'exploiter en paix.

De fait, les inspecteurs du travail avaient des vérités dérangeantes à dire. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un oeil sur le blog de l'un d'entre eux. Né de la volonté de témoigner des conditions de travail observées et des difficultés d'exercice de la mission d'inspecteur, ce blog se lit comme un recueil de nouvelles qui sont autant de tranches de vies professionnelles. Il nous transporte aux côtés des ouvriers du bâtiment terrassés par la chaleur, des commerciaux contraints d'effectuer des jeux de piste pendant leur temps libre, des apprentis boulangers honteusement exploités et des candidates à l'embauche jugées sur l'épanouissement de leur vie sexuelle. Des témoignages édifiants, concis et touchants qui permettent au lecteur d'être mieux informé sur ses droits.

Loin des grands discours, ce blog à haute valeur documentaire contribue à rendre aux travailleurs le respect et la dignité qui leur sont dus. La Révolution en Charentaises ne peut donc que le recommander chaleureusement.

Post-scriptum :

A notre grand regret, le blog de Bereno a été censuré en octobre 2006. Nous lui témoignons toute notre sympathie et notre soutien.

Pour en savoir plus sur vos droits, consultez le site de l'Inspection du Travail

La planète bleue va-t-elle mourir de soif ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 19 août 2006

La Révolution en Charentaises

L'eau potable, ou eau du robinet, nous semble abondante parce que nous avons toujours été habitués à sa présence. Cependant, l'eau est une ressource limitée qui pourrait disparaître avant l'année 2100.

Le tragique paradoxe de la Terre est que la raréfaction de l'eau se fait alarmante alors que notre planète est constituée à 70% de cet élément. En réalité, seulement 0,3% de la totalité de l'eau est réellement potable [1] et accessible.

Le problème est que nous nous rendrons vraiment compte de l'imminence de la pénurie quand les premiers symptômes apparaitront, c'est-à-dire d'ici une vingtaine d'années. Malheureusement, à ce moment il sera trop tard pour éteindre le robinet en se lavant les dents, ne pas arroser les jardins en pleine canicule ou oublier les plaisirs du bain…

Pourtant, l'eau a toujours été considérée par nos ancêtres comme un bien précieux car vital, indispensable au développement et irremplaçable. Le développement industriel nous ferait-il oublier les vraies valeurs ?

Dans les pays du Nord [2], l'eau du robinet doit respecter des normes plus ou moins strictes selon les zones géographiques. En termes de consommation, un être humain a besoin de 20 à 30L d'eau par jour. Sachant qu'un Français consomme en moyenne 160L quotidiennement, un Américain 600 et un Africain 20, on peut légitimement se demander pourquoi nous nous servons d'une eau d'une qualité irréprochable dans nos toilettes, nos machines à laver, pour nettoyer les sols, etc. Il est toutefois difficile de donner des chiffres précis sur le coût du traitement de l'eau, vu que tout dépend de la gestion (aussi bien en France qu'ailleurs)…

En revanche, ce qui est encore plus aberrant, c'est la consommation croissante d'eau embouteillée : 150 bouteilles/seconde jetées en France !! Finalement, notre eau si controlée ne servirait-elle qu'à des usages où une simple épuration serait suffisante ? Une chasse d'eau, c'est de 5 à 10L d'eau potable qui a exigé de nombreux traitements pour arriver en l'état et qui en demandera encore plus pour être retraitée, laissant un impact irréversible sur l'environnement.

Pour agir, le révolutionnaire en charentaises pensera aux techniques de récupération d'eau de pluie faites maison, voire installées par des professionnels [3]

Sans vouloir être fatalistes, gardons à l'esprit que l'eau ne doit tout simplement pas être considérée comme un bien de consommation que l'on achète et que l'on jette… 1,2 milliard d'êtres humains n'ont pas accès à l'eau potable dans le monde !! Pourtant, souvent une simple pastille de chlore permettrait de potabiliser l'eau disponible (en France, ce type de produit se vend 8Euros pour traiter 160L d'eau). A l'heure actuelle, la raréfaction de l'eau potable dans certaines parties du monde pousse à la commercialisation de la ressource, au même titre que le pétrole. Malheureusement, ce phénomène a des conséquences importantes au niveau international : conflits de répartition, perte de qualité, dépendances,…etc… Bien que quelques pseudo-solutions telles que le dessalement d'eau de mer et le traitement des eaux usées soient à l'étude actuellement, il faut d'abord essayer de repenser l'eau différemment à l'échelle individuelle afin de redéfinir une éthique à l'échelle planétaire.

---

[1] Eau dont la consommation ne présente pas de risque pour la santé humaine

[2] Pays industrialisés

[3] Il existe même de nouveaux crédits d'impôts pour financer ce type de projets, voir ADEME (Agence pour la Maîtrise de l'Environnement et de l'Energie)

La désobéissance civile, de Thoreau aux mouvements altermondialistes : une perspective philosophique

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 3 septembre 2006

La Révolution en Charentaises

Poursuivant le thème de la Boétie, Henry David Thoreau, à qui revient la paternité du terme de désobéissance civile (1849), révèle dans son célèbre texte aux formules lapidaires l'ineptie d'une servitude à un gouvernement injuste et renouvelle ainsi la réflexion sur l'idée d'une société sans Etat.

LA PUISSANCE D'UN NON

Suite au refus de payer ses impôts au gouvernement fédéral américain, démontrant par là qu'il était hors de question de cautionner la guerre que ce dernier livrait au Mexique, Henry David Thoreau, qu'on allait dénommer « l'homme de Walden », plaide pour rien moins qu'une retraite dans les bois et une vie sans Etat. Ces accents anarchistes peuvent étonner chez celui qui est considéré comme le fondateur de la désobéissance civile, c'est-à-dire du droit d'enfreindre la loi lorsque celle-ci est injuste et dont la dynamique politique consiste précisément à faire jouer légitimité contre légalité. En effet, la désobéissance civile sonne aujourd'hui comme une forme de résistance non-violente à l'intérieur d'un système politique que l'on reconnaît par ailleurs comme globalement juste. Pas plus que la prise de pouvoir, le renversement de l'Etat ne serait aujourd'hui la finalité de cette nouvelle forme de résistance alors que pour Thoreau, en revanche, la tentation d'une société sans Etat demeure : dans *Désobéissance Civile*, le droit de retrait quasi-physique est l'exact parallèle selon lui de l'objection de conscience. C'est que la désobéissance civile à la Thoreau est faite de trois mouvements de recul : le premier consiste à retirer son soutien à la loi et au gouvernement, et par conséquent à accepter dans un second temps les sanctions punissant un tel acte. En l'occurrence, Thoreau refusa de faire appel contre la peine d'emprisonnement qui lui fut infligé (« sous un gouvernement qui emprisonne quiconque injustement, la vraie place pour un homme juste est en prison »), évoquant ainsi la conception socratique selon laquelle il vaut mieux souffrir une injustice que la commettre. Enfin, dans un troisième temps, il s'agissait pour le réfractaire de renouer avec une forme de lien politique plus sincère, celui d'une forme d'écologie politique. La désobéissance civile à la Thoreau éprouve alors les derniers ressorts d'une forme de scepticisme politique plus que d'anarchisme : elle relève en ce sens plus de la réflexion stoïcienne qui laisse le monde vaguer à ses erreurs pour préserver sa propre sincérité, faisant au final peu de cas du devoir de le transformer.
Elle apparaît ainsi comme une forme d'objection de conscience mettant l'accent sur des convictions personnelles plutôt que comme désobéissance civile au sens où nous l'entendons aujourd'hui : « Le seul devoir que j'ai le droit d'assumer et de faire à chaque moment est celui que moi je considère juste ». Le citoyen refuse de compromettre ses propres principes et s'en remet ainsi à une valeur plus haute que celle défendue par les institutions mais (et là est le hic) sans pour autant chercher à mobiliser ses concitoyens.

TOUS CONTRE UN

Arrêtons-nous un instant sur le caractère problématique de la désobéissance civile entreprise au nom de la conscience. Il est à noter d'abord que dans des sociétés post-traditionnelles, dont le pluralisme des croyances est un fait constitutif de la démocratie, le modèle de désobéissance civile ne peut plus reposer simplement sur la valeur d'obligation donnée à sa conviction personnelle. Aujourd'hui la désobéissance civile se pratique à un niveau collectif faisant appel à une multiplicité de valeurs dont le caractère politique et la force d'obligation se vérifient précisément par la capacité à démontrer publiquement le caractère raisonnable de certaines orientations axiologiques : en ce sens elle ne s'exprime plus par la posture catégorique selon lequel *un* aurait raison contre tous et ne s'embarrasserait pas de démontrer la valeur légitime de son engagement. On doit pouvoir démontrer non seulement sa bonne foi mais surtout les raisons pour lesquelles les autres concitoyens pourraient accepter de reconnaître le bien-fondé d'un tel acte. Avec Thoreau au contraire, la conviction n'était qu'une question de principe non partageable si bien que ce qui apparaissait au départ comme le déclenchement d'un engagement, à savoir la dénonciation de la guerre du Mexique, finit par marquer un désengagement politique caractérisé par un solipsisme éthique. Thoreau se

préoccupe peu finalement de démontrer aux yeux de ces contemporains ce qui peut bien constituer le contenu de ses raisons. Il ne s'emploie ainsi qu'à un pouvoir omissif de la désobéissance (il s'abstient de faire le mal) et non pas commissif (faire ce qui est interdit).
Or, de nos jours la prise en compte du point de vue des autres dans une perspective dialogique de ce que tous pourraient vouloir impulse un dépassement du point de vue monologique de l'objecteur de conscience qui se demandait *in mente* ou *in foro interno* ce que sa conscience lui dictait de faire. Tel qu'il se laisse interpréter au 20ème siècle et de nos jours, le type de conscience qui pousse à s'engager dans la désobéissance civile renverrait à une forme d'obligation morale qui aurait réussi à témoigner du caractère raisonnable des valeurs à défendre, ce que traduiraient a posteriori les mobilisations collectives auquel celui-ci donneraient naissance. Non pas se lever « un contre tous », ce qui hypothéquerait la légitimité de la révolte, mais bien plutôt « tous contre un ». En effet, facilitée par les moyens de communication modernes, la prise de conscience tisse des solidarités qui désindividualisent non seulement les motifs d'objection à la loi mais aussi la forme de la mobilisation : ce ne sont plus simplement les victimes directes qui se révoltent mais aussi tout un ensemble de personnes qui se sentent concernées par ceux que la loi injurie. C'est ce que laisse entendre du moins la radiographie des mouvements sociaux où, par exemple, travailleurs et chômeurs, « sans papiers » et citoyens ayant déjà droit de cité sont amenés à lutter ensemble.
Enfin, dans le cadre de sociétés démocratiques pluralistes la question se pose plus autour de la résistance à des formes d'oppression qui ne se disent pas comme telles directement : le travail des « désobéissants » est justement de requalifier la misère comme oppression. C'est ce que révèle cruellement certains murs de Buenos Aires arborant l'épigraphe « la faim est un délit », déclarant ainsi le gouvernement hors la loi et coupable non pas seulement de non-assistance à personne à danger mais aussi de ne pas remplir les obligations que constitue le respect des droits de chacun à se nourrir et vivre dignement. En France on préfère parler à ce titre plutôt de désobéissance *civique* que civile arguant d'une mauvaise traduction littérale de l'anglais mais l'enjeu est majeur puisque l'exercice de citoyenneté n'est pas le même : ainsi pourra-t-on revendiquer un certain droit à l'incivilité au nom d'une redéfinition de la citoyenneté.

DESOBEISSANCE CIVIQUE : LA FIN DE L'UTOPIE REVOLUTIONNAIRE ?

L'autre difficulté posée par la position de Thoreau est son rejet de l'Etat, l'incivilité suprême si l'on peut s'exprimer ainsi. Or, cette incivilité apparaît aujourd'hui comme anachronique tant il est vrai que les pratiques actuelles de désobéissance civile semblent démontrer une forme de croyance renouvelée dans l'Etat. Le retour au réalisme politique se traduirait par le fait qu'il ne serait plus nécessaire de renverser le pouvoir pour demander plus de justice et signerait ainsi la fin de l'utopie révolutionnaire partant des grandes théories du dépérissement de l'Etat qui avait le vent en poupe jusqu'à la fin des années 1970. Celui-ci serait une entité avec laquelle il faudrait compter pour développer une conception procédurale de la démocratie, c'est-à-dire une institutionnalisation des droits et libertés à travers le contrôle des différents pouvoirs et leur limitation respective mais aussi et surtout à travers une certaine forme de constitutionalisme dans lesquels les droits jouent comme des contraintes irrévocables. Un exemple est fourni par ce que Holloway [1] décrit avec le mouvement zapatiste de marche sur Mexico : le dépôt des armes représente bien une figure de cette forme de révolte à l'intérieur de la démocratie qui respecte ou en tout cas reconnaît l'Etat sous sa forme constitutionaliste comme la structure la mieux adaptée pour protéger et promouvoir les droits. Toujours à Mexico, encore tout récemment, les partisans de Lopez Obrador, candidat de centre-gauche officiellement battu aux dernières présidentielles, ne cessent de réclamer par de simples occupations de places centrales un recomptage des bulletins de vote, bureau par bureau, pour dénoncer les fraudes vraisemblablement constatables lors du déroulement des élections. Mais ce civisme relevant de la pacification des moyens de révolte ne doit pas être confondue avec une civilité obéissante, acceptant sans concession ni examen les décisions du gouvernement et les actes législatifs qu'il impulse. La relation à l'Etat est donc assez complexe dans les mouvements de désobéissance civile car l'idée d'une acceptation des procédures constitutionnelles de la démocratie est bien distincte d'une foi en l'Etat : disons-le tout net, l'approche constitutionaliste ne peut se résumer à une allégeance étatique. On peut dire en effet qu'on respecte la constitution mais non pas forcément l'Etat, même si cela pose évidemment le problème de savoir ce qu'une constitution sans Etat peut bien constituer, à moins qu'on ne

fasse des droits de l'homme une politique interne, brouillant ainsi la carte des Etats-nations fondée sur une territorialité de plus en plus remise en cause.

DE LA CLANDESTINITE A LA PRISE DE PAROLE

Et c'est là qu'entre en jeu le concept spécifique et hautement significatif aujourd'hui pour comprendre la désobéissance civile : celui de frontière. L'obstruction visible à l'exercice de la loi prend différentes formes selon que l'on ait droit de cité ou non dans l'Etat. Deux types de frontières doivent par conséquent être distingués : celles de l'Etat et celles de la citoyenneté. Il semblerait en effet que la pratique spécifique de désobéissance civile qui conteste les frontières de la citoyenneté qui l'attache à la nationalité remette en cause directement l'idée d'une appartenance à l'Etat par la voie du droit de séjour (la fameuse carte de séjour) qui conditionne le droit de vote. Pour les citoyens reconnus, la contestation d'une loi ou d'une directive injuste prend la forme d'un droit de retrait ou d'une objection frontale lorsque tous les recours légaux et disponibles ont été épuisés alors que pour les clandestins il se réduit à un simple « droit de fuite » [2] pour éviter leur expulsion hors des frontières. Dans ce dernier cas la désobéissance relève plutôt de la résistance et du droit de survie. Ceci transforme complètement le schéma d'Albert O. Hirshman [3] lequel proposait deux formes pour manifester son mécontentement, deux formes complémentaires ou antagonistes selon le contexte : la prise de parole (*voice*) et la défection (*exit*). Cette dernière démarche consiste à aller voir ailleurs si le « produit » offert n'est pas meilleur mais, précisément, en raison de la clôture des frontières, il devient difficile de choisir un lieu d'exil ou de refuge politique. Dès lors, la prise de parole constituant un risque élevé, elle doit s'accompagner d'une sortie rendue nécessaire pour la survie et qui ne peut pas ne pas prendre la forme d'une fuite hors du pays qui ne leur permet pas d'être des humains à part entière mais aussi dans le pays d'arrivée où la notion de droits de l'homme est frappée de nullité juridique face au droit de citoyenneté national. Dans ce cas c'est la présence de l'immigré clandestin qui est illégale, c'est son existence même qui fait figure d'impossible.
Certes, de prime abord, il apparaît difficile de traduire la désobéissance civile dans les termes d'une sortie contrainte, mais cette difficulté disparaît dès lors que l'on comprend la « sortie » hors du système légal comme une prise de parole. La désobéissance civile, en effet, est avant tout un acte volontaire et délibéré qui est rendu nécessaire seulement à cause du harcèlement policier, militaire et même économique. S'il y a véritablement prise de parole c'est justement quand survient inévitablement la fatigue de la fuite et de la clandestinité : c'est alors que devient incontournable la décision de « séjourner » et d'occuper jusqu'à la reconnaissance des droits des territoires symboliques comme les Eglises (Eglise saint Bernard à Paris en 1997 ; Catedral de….. à Barcelone en 2004) dont on dit qu'elles ont un devoir d'hospitalité, ce qui permet analogiquement et donc stratégiquement de réclamer un droit de cité qui ne soit pas seulement un droit de séjour annulant tout droit de vote.
Ainsi, dans ces temps de redéfinition des territoires face à une mondialisation où le droit de circulation est reconnu parcimonieusement aux marchandises et aux habitants des pays riches, loin de s'exclure et de se retirer de la vie politique comme le fait Thoreau, les personnes poussées à la désobéissance civile revendiquent au contraire un droit de retrait qui soit une prise de parole et une participation citoyenne laquelle remet en cause les frontières de la citoyenneté attachée à la nationalité ou à une liste figée de droits constitutionnels.

Post-scriptum :H. D. Thoreau, La désobéissance civile, Les milles et unes nuits, 1997

---

[1] J. Holloway, Change The World Without Taking Power, Pluto Press, 2005

[2] S. Mezzadra, Diritto de fuga : migrazioni, cittadinanza, globalizzazione, Ombre Corte, 2001

[3] O. Hirschman, Défection et prise de parole, Fayard, 1995

L'expérience de Milgram ou comment l'obéissance fabrique des monstres

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 17 mars 2010

La Révolution en Charentaises

Une réflexion autour des travaux de Stanley Milgram consacrés à la soumission à l'autorité.

A l'origine des travaux de Stanley Milgram, chercheur en psychologie sociale à l'université de Yale, il y a un monstre : Eichmann. Nous sommes au début des années soixante. Adolf Eichmann - ancien chef SS responsable de la logistique de la "Solution finale" - comparaît devant ses juges pour "crimes contre l'humanité" et "crimes de guerres" (entre autres). Sa défense est simple : il n'aurait fait qu'appliquer les ordres. Pour Milgram, l'argument mérite d'être pris au sérieux. Il décide donc de mener des expériences pour évaluer jusqu'à quel point des individus obéissent à des ordres en contradiction avec leur conscience.

L'expérience

Pour son expérience, Milgram recrute par petites annonces des hommes de 20 à 50 ans aux profils variés (catégorie socio - professionnelle, niveau d'éducation, etc.). Ces derniers pensent participer à une étude visant à analyser scientifiquement l'utilité de la punition pour la mémorisation. L'expérience se déroule dans les locaux de l'université, en échange d'une faible rémunération (4,5$).

A son arrivée, chaque participant (appelé sujet) prend part à un tirage au sort truqué qui lui confie le rôle "d'enseignant". Le rôle "d'apprenant" échoit à un acteur travaillant pour l'université (ce que le sujet ignore). Pour le sujet, les rôles ont donc été définis par le hasard. L'expérience se déroule sous le regard de "l'expérimentateur", un scientifique représentant l'université.

L'apprenant est mis dans une pièce à part, affublé d'un dispositif censé lui infliger des décharges électriques. Il est en contact avec l'enseignant et l'expérimentateur grâce à un microphone. Le rôle de l'enseignant est de faire mémoriser à l'apprenant une liste de mots allant par paire (par exemple, "ciel" et "bleu"). A chaque erreur de l'apprenant, l'enseignant lui envoie un choc électrique dont la puissance augmente progressivement (15 V supplémentaires à chaque fois), avec un maximum de 450 V. Afin de donner à l'enseignant une idée de l'intensité des chocs, il reçoit lui-même une décharge de 45 V et des indications figurent en dessous des boutons qu'il doit actionner ("choc modéré", "choc violent", "attention, choc dangereux", etc.). Il lui est en outre demandé d'annoncer à chaque décharge infligée à l'apprenant le nombre de volts correspondant.

Selon un plan pré-établi, l'apprenant commet suffisamment d'erreurs pour amener l'enseignant à augmenter la puissance des chocs électriques. A mesure que celle-ci croît, l'apprenant manifeste sa souffrance de façon de plus en plus claire : gémissements d'abord, puis plaintes à voix haute du type "Sortez moi de là ! J'ai des problèmes de coeur", supplications, cris violents et finalement absence de réponse à partir de 300 V.

Si l'enseignant hésite à infliger les chocs, l'expérimentateur lui répond, dans l'ordre : 1) Veuillez continuer ; 2) L'expérience ne peut se poursuivre sans vous, continuez s'il vous plaît ; 3) Il faut absolument que vous continuiez ; 4) Vous n'avez pas le choix, il faut continuer. En cas de question sur ce point, l'expérimentateur indique prendre l'entière responsabilité de ce qui se passe pendant l'expérience. Si l'enseignant refuse toujours de continuer suite à ces réponses, l'expérimentateur met fin à l'expérience.

Les résultats

Avant de réaliser son expérience, Milgram avait demandé à des psychologues d'estimer le pourcentage d'individus qui seraient susceptibles de poursuivre l'expérience jusqu'au bout et d'infliger à trois reprise un choc de 450 V à un individu souffrant du coeur ne répondant plus aux questions et auquel le sujet pouvait s'identifier (les rôles avaient apparemment été définis au hasard). Les psychologues avaient anticipé un taux d'obéissance de 0%.

A terme de la première expérience de Milgram, 62,5% des sujets (soit 25 sur 40) avaient mené l'expérience jusqu'au bout. Aucun n'avait refusé le principe même de l'expérience, qui supposait de faire souffrir quelqu'un qui ne leur avait absolument rien fait. Aucun n'arrêta avant 135 V et la moyenne des chocs maximaux s'établit à 360 V.

L'expérience fut reprise par d'autres scientifiques dans diverses parties du monde et à diverses époques et aboutit à des résultats globalement similaires : entre 61% et 66% de taux d'obéissance.

Milgram affina ses résultats en introduisant des variantes dans l'expérience. Il joua sur l'éloignement de la victime, la proximité de l'autorité, le sexe du sujet, la liberté des sujets de choisir la puissance des chocs, la pratique de l'expérience en groupes (pour analyser les phénomènes de conformité sociale et de déresponsabilisation) et la légitimité de la figure d'autorité. Comme on pouvait s'y attendre, plus la victime est éloignée, l'autorité proche, la pression du groupe importante et la figure d'autorité légitime, plus le taux d'obéissance est élevé. Le sexe du sujet n'a pas d'influence.

Conclusion

L'expérience de Milgram sonne comme un avertissement pour tout un chacun. Elle nous rappelle que face à une autorité qu'il perçoit comme légitime (en l'occurrence, un scientifique), l'être humain a une tendance naturelle à obéir qui l'amène à mettre son sens critique en sommeil et favorise le réveil des monstres. Tout porte à croire que si le dispositif mis en place par Milgram n'avait pas été factice, les citoyens ordinaires ayant participé à son expérience se seraient transformés - malgré eux - en meurtriers.

Si la soumission à l'autorité est si forte, on imagine combien il est facile pour un Etat doté d'une administration efficace, confiant à ses fonctionnaires et à ses militaires une multitude de tâches fragmentées, d'atteindre ses objectifs. Même si ceux-ci sont criminels ou contraire à l'éthique la plus élémentaire… En outre, fonctionnaires et militaires sont payés par l'Etat et peuvent faire l'objet de sanctions, ce qui maximise le taux d'obéissance. La "Solution finale" est un cas extrême, mais l'actualité nous fournit chaque jour de nouveaux exemples de citoyens ordinaires, pas plus sadiques que les autres, amenés à effectuer la sale besogne de ceux qui tiennent les rênes de l'Etat. Combien de braves fonctionnaires américains - pères ou mères de famille et bons croyants - ont préparé, de près ou de loin, le massacre et la torture de milliers d'Irakiens ? Combien de fonctionnaires de police français ont renvoyé au casse-pipe des demandeurs d'asile et des clandestins fuyant leur pays ? Combien de braves citoyens obéissent à des lois scélérates et laissent leur gouvernement effectuer les pires saloperies sous prétexte qu'il a été élu ? En tout état de cause, le fait d'être détenteur d'une forme de légitimité - même démocratique - ne permet pas de s'affranchir de certaines règles, à commencer par les droits de l'homme.

Même si ces résultats font froid dans le dos, l'expérience de Milgram ne doit pas pousser à un fatalisme pessimiste. Au contraire, elle incite à une plus grande vigilance de l'esprit critique et souligne qu'il est des moments critiques où il n'y a pas d'autre choix que le courage de la désobéissance ou la complicité des monstres. Ainsi, l'un des participants à l'expérience de Milgram a écrit au scientifique des années plus tard pour le remercier. Profondément marqué par l'expérience, il avait refusé de rejoindre l'armée américaine alors en guerre au Vietnam pour ne pas avoir à exécuter des ordres cruels.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Post-scriptum :

Pour en savoir plus :

** MILGRAM, Stanley, La Soumission à l'autorité, Calmann-Lévy, Collection "Liberté de l'esprit", 1994 (2e éd.)*

** MILGRAM, Stanley, Obédience (le film des expériences)*

** VERNEUIL, Henri, I comme Icare, 1979. Un film avec Yves Montand.*

Le vent se lève

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 8 septembre 2006

La Révolution en Charentaises

Une balade irlandaise au souffle épique.

Après les tranchées arides de l'Espagne républicaine [1] et la jungle du Nicaragua sandiniste [2], Ken Loach choisit les collines verdoyantes de l'Irlande pour filmer une nouvelle fois des élans révolutionnaires stoppés dans leur envol et des espoirs trahis.

Irlande, 1920. L'Angleterre peine à maintenir son emprise sur sa colonie et envoie des milices pour mater une rébellion qui prend une ampleur croissante. Révolté par leurs exactions, Damien - un jeune médecin irlandais au destin prometteur - décide de rejoindre les rangs de l'Armée Républicaine Irlandaise, organisation secrète dans laquelle lutte déjà son frère aîné, Teddy. Le film retrace le parcours de ces deux hommes unis contre la domination britannique mais qui se déchirent dans des luttes fratricides sur le visage de l'Irlande qu'ils cherchent à construire.

Une fois de plus, Ken Loach délaisse les grands noms pour s'intéresser à deux hommes du peuple et focalise toute son attention sur le moment où l'histoire de ces héros presque ordinaires rejoint l'Histoire. Celle-ci les marque d'une empreinte indélébile. A première vue, Damien et Teddy ont tout de personnages tragiques ballottés par un destin dont ils sont prisonniers. Par moments, on se prend à penser à *Quatre-vingt-treize*, de Victor Hugo, et on en trouverait presque à l'Irlande de petits airs de Vendée. Cependant, sachant Ken Loach marxiste, on préfèrera voir dans les deux frères non pas des victimes impuissantes de leur destin, mais des personnages conscients de leurs rôle historique et convaincus de la justesse de leur opinions. Si pour Damien et Teddy aucun retour en arrière n'est possible, c'est parce qu'ils l'ont choisi… pour le meilleur et pour le pire.

Le vent se lève soulève une question qui taraude les révolutionnaires depuis des siècles : comment éviter qu'une authentique révolution populaire ne soit récupérée par des élites plus soucieuses de protéger les intérêts des classes dominantes que ceux des gens ordinaires ? Le film apporte une réponse : en continuant la lutte jusqu'au bout, même si celle-ci est vouée à l'échec. Pour Ken Loach, réalisateur anglais plus préoccupé par la solidarité de classe que le patriotisme, l'objectif n'est pas de remplacer les maîtres anglais par des maîtres irlandais, mais de se débarrasser des maîtres pour inventer un mode de fonctionnement plus juste de la société.

Le film donne également matière à réfléchir sur le rôle de l'Eglise catholique et la responsabilité de la Grande-Bretagne dans les problèmes de l'Irlande contemporaine. Il rappelle également à qui veut bien l'entendre les inévitables violences d'une armée d'occupation en milieu hostile. A l'heure où les troupes britanniques et américaines enchaînent "bavure" après "bavure" dans le bourbier irakien, cela ne peut pas faire de mal de le souligner.

Post-scriptum :Le vent se lève, Ken LOACH, 2006.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

[1] Land and freedom, 1995

[2] Carla's song, 1996

Daniel Mermet revient !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 14 septembre 2006

La Révolution en Charentaises

De la nouvelle grille de France-Inter, du retour de l'émission de Daniel Mermet à 15h, et de notre soutien inconditionnel à la lutte - désarmée !

Ce matin, après avoir pesté un peu contre le réveil, je me lève et j'allume la radio. Il est 7 heures, le jour se lève à peine. Une fois les infos avalées (un Liban, des élections et une petite Côte d'Ivoire aussi pour moi s'il vous plaît), copieusement arrosées d'un jus bien fort [1]), j'entends que Carlier a une nouvelle chronique sur France-Inter. Et là, malgré les apparitions télévisuelles un peu agaçantes de ces derniers temps, sa bafouille m'attire l'oreille ! Il parle comme-ci comme-ça de la nouvelle grille d'Inter - un chouette nouveau Single [2], l'annonce du temps universel en sus de l'heure locale [3] - certainement un peu de pub en plus (les programmes m'ayant, à première vue, parus plus courts, ou tout du moins plus morcelés, cela ne m'étonnerait qu'à moitié), enfin bref, question vraies nouveautés : le désert.

Carlier m'apprend alors, et ce, non sans l'avoir un peu chambrée sur son clébard et les merdes qu'il laissait traîner un peu partout dans les studios, que l'émission de Macha Béranger, qui anime [4] les nuits de France Inter, n'apparaît plus sur la grille de la rentrée. Et lui d'ajouter : « il ne peut bien sûr s'agir que d'une manoeuvre politique » ; éliminer Macha en période pré-électorale, c'est scier la branche de la rébellion sociale-libertaire de France-Inter ! Mais derrière les propos du chroniqueur, vous aurez bien sûr reconnu la célèbre [5] émission de Daniel Mermet, « Là-bas si j'y suis ». Anciennement programmée du lundi au vendredi à 17h, elle sera dorénavant proposée à 15h, à une heure où les travailleurs travaillent, et ne peuvent donc plus t'écouter, Daniel [Sans compter que l'émission marchait bien : perte de la moitié des auditeurs de Là-bas si j'y suis, qui étaient jusqu'alors plus de 500 000] ! Et oui, t'écouter au boulot, ça la fiche encore mal. Allez savoir pourquoi…

Bien sûr, il y a Internet, le podcast, le site « la-bas.org » aussi, qui nous permet de t'écouter, à la demande. Mais quand je vois le nombre de signatures qu'a rapporté la pétition en faveur du maintien de ton émission à l'heure habituelle (215 972 signatures au total), je me dit qu'il était bien agréable de rire à l'écoute du répondeur, qu'il était bien réconfortant de souffrir du monde que tu nous montrais alors qu'on était 215 972 à ressentir les mêmes émotions… Et une fois 18 heures passées, on savait qu'on était encore au moins autant à être d'accord sur les choses importantes…

L'article : Désolés, « Là-bas » continue !…

L'annonce de la nouvelle grille des programmes de France-Inter sur La-bas.org

---

[1] et d'une petite cigarette, avouons-le…

[2] On s'en fout…

[3] Super, et on pourrait traduire aussi les euros en crédits inter-galactiques, ça aussi ça serait marrant !

[4] Enfin animait…

[5] Et encore plus maintenant !

S'abonner à CQFD

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 24 septembre 2008

La Révolution en Charentaises

CQFD a besoin de vous ! Si ce journal - uniquement financé par ses ventes papier, et qui a le mérite de mettre ses articles en ligne, intégralement - ne trouve pas rapidement de nouveaux abonnés, il va être obligé de mettre la clef sous la porte, ou plutôt la bibine au placard… C'est peut-être le moment de faire un geste militant, et de découvrir en même temps des écrits sans concessions, par des journalistes qui n'en sont pas vraiment…

CQFD, pour Ce Qu'il Faut Dire, Détruire, Développer : vaste programme pour un journal de critique sociale grinçante et satirique.

La Révolution en Charentaises n'a pas l'habitude de sombrer dans les affres de la réclame publicitaire (contrairement à certains médias qui feraient bien de s'inspirer de ce principe fondamental), mais quand on a l'impression d'avancer dans la même direction, un coup de pouce est toujours le bienvenu… Surtout quand le journal en lui-même en a besoin (il y a encore quelques mois, sa subsistance était fortement remise en question) et qu'il propose pour les « défavorisés » de l'information des abonnements à prix réduits (17 Euros [1]). Enfin, CQFD étant totalement gratuit pour les détenu(e)s, on y verra une raison supplémentaire de vous inciter à soutenir cette feuille de Choux Qu'il Faut Découvrir !

Car non content de pousser le militantisme dans ses derniers retranchements - les gros titres et les illustrations sont suffisamment explicites : « Le monde horriible du travail », « Je vous écris de l'usine » chronique qui rapporte, de l'intérieur, la réalité d'une vie carcérale dont j'ignorais moi-même tout jusqu'alors, leur contenu est toujours passionnant. Le ton est juste et la critique utile, malgré le nom du journal qui pourrait prêter à confusion ([2]) !

Notons aussi la possibilité de commander en ligne le *Manifeste des chômeurs heureux*, qui part du principe que « personne n'a envie de travailler, mais tout le monde a besoin de fric » pour entamer une réflexion autour du travail - et de son absence - dans la société et surtout dans nos vies.

---

[1] Tarif normal : 22 Euros, commandes groupées possibles : plus de détails en suivant le lien associé à cet article

[2] Clin d'oeil à ceux qui pourraient penser qu'il n'existe pas d'anarchistes constructivistes

Réseau Education Sans Frontières

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 25 septembre 2006

La Révolution en Charentaises

A la rentrée, le combat continue !

Cet été, Nicolas Sarkozy aurait pu faire du yoga, apprendre la trompette ou demander à Cécilia de lui jouer du pipeau. Ca l'aurait sans doute détendu. Hélas, il a préféré se préparer une bonne grosse chasse aux sans-papiers pour la rentrée. C'est bien le moins pour séduire à nouveau un électorat frontiste alarmé par les 6 924 régularisations de septembre (soit 20 % des demandes).

Malgré la mobilisation populaire, le ministre de l'Intérieur - candidat n'a pas renoncé à parachuter des gosses dans des pays où les bombes tombent plus souvent que les colis humanitaires et où les ventres sont aussi vides que les prisons sont pleines. Les vies humaines valent peu de choses au regard des ambitions personnelles de Nicolas Sarkozy…

Dans ce contexte, le combat du Réseau Education Sans Frontières est absolument vital. RESF se présente comme le réseau national des militants, collectifs d'établissements, syndicats et associations pour l'information et le soutien aux jeunes scolarisés étrangers sans papiers.

Dans les faits, le réseau fait preuve d'une vigilance de tous les instants grâce à son maillage et à son site Web extrêmement réactif. Il n'hésite pas à appeler à la désobéissance face à des lois injustes et s'oppose par tous les moyens aux expulsions. Nous ne pouvons que vous engager à soutenir RESF, en commençant par signer sa pétition en ligne "Nous les prenons sous notre protection".

Continuité territoriale : un mot qui cache bien des choses à la Réunion…

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 2 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

L'île de la Réunion, petit territoire, souvent vu comme paradisiaque, est un des neuf Dom-Tom Français. A ce titre, il devrait bénéficier du principe de la continuité territoriale. Mais force est de constater qu'on est bien loin du compte…

La continuité territoriale est un principe de service public destiné à assurer une compensation des handicaps des territoires éloignés ou enclavés comme ceux de l'outre-mer.

Si la Corse a bénéficié d'une subvention de 174 millions d'euros en 2005 pour financer ce principe de continuité territoriale, l'Etat, dans le cadre de la dotation de continuité territoriale (article 60 de la loi 2003-660 du 21/7/2003) a attribué à la Région de la Réunion environ 24 millions d'euros. Seulement, à l'heure actuelle, moins d'un million d'euros aurait été dépensé. A l'heure d'aujourd'hui, le Conseil régional a seulement mis en place un dispositif d'aide pour les transports aériens (mais les critères sont tellement sélectifs qu'il est bien difficile d'en bénéficier (plus de détails ici) Autrement dit, cette aide est loin de concerner le plus grand nombre. Mais là où le bas blesse, c'est que le président de la région, Paul Vergès, frère jumeau du célèbre avocat aurait, selon l'association Coll'Air, pas mal d'intérêts (voir ici), dans le groupe Air Austral, un des trois transporteurs de la Réunion (avec Air France et Corsair). Et, plutôt que de subventionner tous les billets à différente hauteur en fonction de la situation sociale du voyageur, il préfère subventionner à moitié quelques voyageurs particulièrement dans le besoin. Ce système est donc évidemment plus rentable pour la compagnie (et donc pour ses dirigeants…).

Mais là où le bas blesse vraiment, c'est que Polo semble être un habitué de la méthode. Ainsi semble-t-il freiner des deux pieds depuis pas mal de temps pour mettre en place l'observatoire des prix à la Réunion. Il faut savoir que toutes les régions françaises bénéficient d'un tel observatoire… sauf notre île… Bizarre, bizarre. On comprend mieux le pourquoi quand on sait que la quasi-totalité des commerces appartiennent à une minorité de familles. La famille Dindar, par exemple, est ici surnommée le Dallas Peï… Ca vous donne une petite idée de l'ambiance. Et le Polo est très ami avec ces quelques familles. J'ai eu l'occasion de discuter avec quelques réunionnais sur les possibilités d'entreprendre ici. Tous m'ont dit que pour ce faire, il fallait mieux être très proche de ces quelques privilégiés.

La conséquence de tout ça, c'est que la Réunion, pourtant française, paye le prix fort pour avoir les mêmes services que sa soeur métropolitaine. En moyenne, le prix de certains produits de base est le double, voire le triple de ceux de métropole. Et le coût du transport n'explique pas tout, loin de là. Et nous ne parlons même pas des autres services. Ainsi, un abonnement internet d'un méga revient à 50 euros par mois (contre 20 à 25 euros en moyenne en métropole). Il faut dire toutefois que des entreprises comme Neuf Télécom ne viennent même pas ici, sans doute parce que, infrastructures obligent, il n'y a pas de pognon à se faire… Idem pour la redevance TV, à laquelle les réunionnais sont soumis. Malheureusement, si vous voulez France 2, France 3 ou France 5, il faut prendre le satellite. A la place, vous aurez quand même une pseudo-télé publique, Tempo-RFO, qui diffuse bien peu de programmes intéressants…

Les exemples pourraient se multiplier. Car les entreprises de fret semblent être, elles aussi, dans les mains de politiques puissants, qui ont bien du mal à redistribuer les aides publiques pour que les réunionnais en profitent, et qui préfèrent grandement se faire de la thune dessus. On en arrive ainsi à des situations ubuesques, où il est plus rentable de faire venir certaines marchandises par la poste que par le fret (qui a pourtant des tarifs moindres grâce aux très gros volumes transportés) Et il n'y a pas que les politiques réunionnais qui semblent profiter de tout ça. Il y a quelques mois, Coll'air a révélé que, sur le principe de la continuité territoriale, Air Austral facture à la Collectivité Départementale de Mayotte 1791 Euros un billet économique (alors que celui-ci coûterait 200 euros tout au plus au transporteur…). Le 4 août dernier, Air Austral a attaqué Coll'Air en justice pour diffamation… On croit rêver…

On pourrait croire que, devant cet état de fait, les réunionnais se révoltent contre ces manoeuvres. Il n'en est rien. Quelques associations, comme Coll'Air essayent de se faire entendre, sans beaucoup de succès (allez voir son site, vous en apprendrez beaucoup…).

Pour ce qui est du sentiment des réunionnais d'appartenance à la France, il n'est pas non plus atteint, car une majorité d'entre eux tiennent en haute estime les aides telles que le RMI. Il y a en effet ici 40% de chômeurs, mais ce chiffre ne veut rien dire si l'on ne précise pas dans le même temps que le travail au noir est répandu comme nulle part ailleurs en France (ce qui, soit dit en passant, est un scandale).

Bref, peu ou prou, la situation arrange (presque) tout le monde. Il n'y a guère que quelques consciences éveillées pour s'émouvoir du gâchis fait de l'argent public (et des bénéfices que se font certaines entreprises privées avec ce même argent public). Mais pour l'instant, le cri de ces consciences se perd dans l'océan indien… Et ce n'est pas le possible Sarkozy-président qui pourrait arranger cela en 2007 : s'il avait dans un premier temps défendu le principe nécessaire de la continuité territoriale, il a d'ores et déjà annoncé, le 10 juin dernier, qu'il ne croyait pas aux vertus du prix plafonné des billets d'avion, cela signifiant « revenir à une philosophie d'économie dirigée ». Ah oui, parce qu'on allait presque l'oublier : Sarko est *aussi* néo-libéral…

Thank you for smoking

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 6 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

Voilà un dimanche après-midi pas comme les autres ; le temps de le dire, je me rends - en transports en commun - au ciné le plus proche de chez moi et je pose une fesse dans l'un de ces larges fauteuils rembourrés qu'on aimerait voir plus souvent dans les avions ; quelques bandes-annonces, un peu de lecture et le film commence…

Ah oui… J'ai oublié de vous dire que si j'ai eu le courage de vaincre l'envie de fumer pendant 1 heure 30, c'est pour « Thank you for smoking » de Jason Reitman.

Voilà donc un film drôle, frais, pimpant, pas moraliste du tout, ce que l'on aurait pu craindre d'un film américain sur la cigarette. Nick Nailor - le héros - est chargé de la défense de Big Tobacco, une entreprise de production et de distribution de tabac aux Etats-Unis. Nick est le Roi du bagou, et il vole pendant tout le film d'interview en show télévisés, de visites d'écoles en congrès anti-tabacs, parvenant toujours à contrer voire ridiculiser ses adversaires, fervents détracteurs de la liberté d'absorber cette drogue. Reste le titre du film « Merci de fumer », qui rappelle que l'humour des dialogues est aussi noir que les poumons de Marlboro Man : finalement, on y trouverait presque des raisons militantes d'arrêter de fumer [1].

Car c'est bien le sel de ce film ; on rit souvent à gorge déployée (quand on peut) mais on finit toujours par ravaler son rire ; ce gentil héros (Aaron Eckhart), dont les meilleurs amis, et pour tout dire les seuls, sont ses homologues de l'industrie de l'alcool et de la vente d'armes, aime son métier. C'est le seul qu'il sache faire d'ailleurs, et tout comme l'avocat se doit de défendre même les pires criminels, lui s'est fixé pour but de redorer le blason de cette industrie, quitte à la faire passer pour une organisation caritative s'il le faut ! Mais il est difficile d'exercer un tel métier et de ne pas le voir influer sur sa propre vie : Nick passera le temps du film à nous convaincre, sinon de la justesse de ses arguments, tout du moins de l'illusion des notres…

Et « Thank you for smoking » de nous laisser un goût amer dans la bouche, pas celui de la cigarette, plutôt celui de la trouille, de celle qu'on ressent devant les méfaits du marketing fou qui ne se gêne pas pour graisser la patte des cinéastes hollywoodiens afin que les acteurs se remettent à fumer sur les tournages [2] ; devant le petit jeu des trois compères aussi, qui comparent leurs nombres de morts respectifs autour d'un bon repas… Mais, malgré les innombrables raisons qui nous feraient arrêter de fumer, malgré les centaines de produits tous plus terribles les uns

que les autres que contient dans la cigarette, malgré les regards réprobateurs des non-fumeurs envers les fumeurs, fumer reste un plaisir pour ceux qui le pratiquent, et comme tous les plaisirs, il faut bien, un jour, en payer le prix… Car avant même la cigarette, Nick défend la liberté de fumer. Cette liberté si chère aux Américains…

Voilà, j'ai trouvé : ce goût amer, c'est celui cette liberté qu'on essaie de nous retirer ; mais c'est une autre histoire… [3]

---

[1] Ou alors, il faudrait cultiver son propre tabac, mais comme de juste, c'est interdit…

[2] C'est un fait avéré : si vous allumez une tige au beau milieu d'un groupe de non-fumeurs, vous passez pour un con ; si c'est Brad Pitt qui le fait, ce sont les non-fumeurs qui passent pour des cons.

[3] Qui fera sans doute bientôt l'objet d'un article.

Du bon usage de l'enveloppe T…

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 11 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

La Révolution en Charentaises a, depuis sa naissance, proposé à ses lecteurs, de nombreuses techniques de lutte. Aujourd'hui, une nouvelle technique pour combattre les déchets publicitaires… Le matériel est dérisoire : un peu de salive devrait suffire…

Vous êtes sans doute comme moi à découvrir, chaque matin, dépité, une bonne quantité de prospectus dans votre boite à lettres. Vous avez peut-être même poussé votre engagement jusqu'à demander un petit autocollant antipub à la mairie de votre ville (plus d'infos sur le site du Ministère de l'environnement et du développement durable) et vous avez constaté, comme moi, que ça ne servait pas à grand-chose : le nombre de dépliants reste incroyablement élevé et vous avez la furieuse impression d'être pris en otage…

Dieu merci, les publicitaires, avec leur génie créatif, vont nous aider. Il est assez courant que des entreprises, pour vous inviter à prendre contact avec elles, vous offre gentiment, avec leur pub, une enveloppe T. Le principe des enveloppes T est assez simple. L'entrepreneur qui les utilise ne paye à la Poste, peu ou prou, que les enveloppes qui lui sont retournées par des expéditeurs. Evidemment, les enveloppes sont valables, la plupart du temps, pour des envois de 20 grammes.

Voyez-vous où je veux en venir ? La technique proposée aujourd'hui consiste à renvoyer dans l'enveloppe T la publicité, en inscrivant éventuellement sur le prospectus une petite phrase bien sentie du type « Non à la pub » ; « Le publicitaire emmerde la planète » ; « Merci encore de transformer ma boite en poubelle », etc. Je laisse à votre imagination le soin d'en trouver d'autres.

Evidemment, là où ça fait mal au publicitaire, c'est qu'il paye un affranchissement pour rien. Mais le meilleur, dans l'histoire, c'est que leurs pubs font souvent plus de 20 grammes. Et donc, qu'en plus, à l'arrivée de votre jolie missive, il paye un supplément pour dépassement de poids. D'ailleurs, il arrive que des petites cases, en haut à gauche de l'enveloppe invitent l'expéditeur à préciser l'objet de son envoi. Les cases sont souvent au nombre de trois : *Commande*, *Demande d'informations*, *Autre*. Je vous conseille vivement de cocher Commande, pour augmenter les chances que l'entreprise publicitaire accepte votre courrier bien aimable.

A vos enveloppes, prêts, postez !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

NBA : Pas que le haut du panier !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 16 octobre 2006

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Si en France beaucoup continuent de suivre chaque année depuis 7 ans le couronnement de l'OL dans leur championnat fétiche, au pays de l'oncle Sam les diffuseurs ont imposé au leur, celui de la NBA, des règles drastiques visant à rééquilibrer les forces en présence, afin de maintenir son attractivité et donc sa rentabilité.

D'abord, la ligue est fermée, une fois admis on ne peut risquer d'en disparaître. Ensuite, le nombre de joueurs est le même pour toutes les équipes. Enfin, pour éviter la suprématie des équipes les plus riches, la ligue a instauré un plafond salarial (qui comprend certes de nombreuses exceptions) empêchant les équipes de dépasser une masse salariale fixée par la NBA. Cerise sur le gâteau, les fameux « drafts » qui permettent de recruter les nouveaux joueurs de talent issus de sélections : l'ordre de la draft est l'ordre inverse du classement de l'année précédente. La plus mauvaise équipe obtient le premier choix !

Si ces règles évoquent plus des doctrines soviétiques que libérales, c'est parce que selon une vieille idée reçue véhiculée par beaucoup de discours libéraux, les réglementations empêchent la concurrence d'exercer tous ses effets bienfaisants, alors qu'en vérité ce sont plutôt les règles qui créent un marché.

Par exemple le marché de la Bourse, pourtant souvent présenté comme l'exemple concret le plus proche d'un marché « déréglementé » et donc « véritablement concurrentiel », est lui aussi truffé de règles et d'institutions sensées surveiller leur respect.

Car non réglementée la concurrence conduit à l'uniformisation. Coca cola partout, l'anglais pour tous… Incapable d'instaurer le fameux équilibre mensonger de « l'offre et la demande », elle tire vers le bas, vers un gris uniforme. Le stade ultime du capitalisme, au terme de la sélection darwinienne : une merveilleuse ruche planétaire dont toute diversité est bannie.

Dans le cas de la NBA, ce serait un championnat avec une seule équipe qui mettrait sa branlée aux autres.

Les règles du jeu peuvent être changées. Dommage qu'on se préoccupe plus de la qualité de son spectacle télévisuel que du monde dans lequel on vit…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une vérité qui dérange

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : samedi 21 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

Un excellent documentaire contre le bovarisme écologique.

Si les problématiques environnementales vous intéressent, *Une vérité qui dérange* ne vous apprendra vraisemblablement rien de nouveau. Vous aurez pourtant tout intérêt à aller voir le film.

En effet, le documentaire est une remarquable synthèse de l'état actuel des connaissances sur le réchauffement climatique. Nous connaissons tous dans les grandes lignes comment fonctionnent les gaz à effet de serre et nous sommes également tous plus ou moins au courant que la température augmente, que les glaciers sont en train de fondre, que des espèces animales disparaissent, que les risques de catastrophes naturelles et d'épidémie augmentent, que les courants marins vont être altérés, etc. Bref, chacun d'entre nous - à l'exception des hommes de Cro-Magnon de la conscience écologique qui roulent en 4x4 en ville - sait que du point de vue de l'environnement, notre planète est franchement mal barrée. Tout l'intérêt du film est de mettre ces différents éléments en perspective pour nous permettre d'avoir une vision d'ensemble. Les explications sont limpides et on ne peut que saluer l'exercice de pédagogie extrêmement réussi d'Al Gore, grâce à qui ce documentaire peut-être un film grand public.

Soyons francs : le film fait peur. Mais qu'attendre d'autre d'un film sérieux sur ce sujet ? *Une vérité qui dérange* place le spectateur devant l'urgence absolue d'agir au plus vite pour éviter la catastrophe.

Personnellement, je ne suis absolument pas convaincu par les propositions d'Al Gore pour sortir de la crise. Il me semble qu'on ne peut pas soutenir à la fois un système économique fondé sur toujours plus de croissance (donc de consommation) et lutter efficacement contre la destruction de notre environnement. Mais bon, il aurait été étonnant de trouver chez un multimillionnaire une remise en cause du capitalisme [1]…

On pourrait discuter longuement des solutions à apporter aux problèmes soulevés par *Une vérité qui dérange*. C'est vraisemblablement l'objectif principal de ce documentaire qui démolit les tenants d'un *bovarisme* écologique et nous oblige à regarder la vérité en face. Objectif atteint : attendez-vous à prendre une bonne baffe.

Post-scriptum :Une vérité qui dérange, de David GUGGENHEIM, 2006.

---

[1] Rappelons au passage qu'Al Gore a été l'un des principaux artisans de l'ALENA (un accord de libre-échange qui entrave l'élaboration de politiques environnementales progressistes) en tant que vice-Président de l'administration Clinton. Fils de sénateur et sénateur lui-même, il appartient clairement au "Big Business". Il est notamment membre du comité de direction d'Apple Computers (d'où la pub à peine voilée pour

Apple dans le documentaire) et conseiller officieux de Google. Pendant la campagne présidentielle de 2000, il s'est prononcé en faveur de la peine de mort.

Banlieues. Trente ans d'histoire et de révoltes

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : mardi 24 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

Le dernier numéro de Manière de voir, le bimestriel du Monde Diplomatique, coordonné par Dominique Vidal, vient de paraître.

Le grand mérite de ce numéro est de revenir sur les raisons de la colère persistante des banlieues en remettant en perspective les soulèvements qui les secouent périodiquement depuis 1971 suite, comme chaque fois, à des répressions policières féroces. C'est en effet une succession de morts considérées dédaigneusement comme des dommages collatéraux ou de la légitime défense de la part de la Police qui explique l'ébullition des quartiers populaires, comme ceux de :

Djilali Ben Ali à la Goutte d'Or (Paris, 1971)
Mohammed Diab à Versailles (Yvelines, 1972)
Thomas Claudio à Vaux-en-Velin (Rhône, 1990)
Youssef Khaïf au Val-Fourré (Yvelines, 1991)
Abdelkhader Bouziane à Dammarie-les-Lys (Seine et Marne, 1997)
Zied Benna et Bouna Traoré à Clichy-sous-bois (27 octobre 2005)

Alors tous morts pour rien ? La revue revient sur les entreprises tentées pour organiser un véritable mouvement politique des quartiers depuis le Mouvement des Travailleurs Arabes (MTA, 1970-1976) jusqu'au tenace et courageux Mouvement de l'Immigration et des Banlieues (MIB, créé en 1995) en passant par la récupération faite par SOS Racisme de la Marche pour l'Egalité de 1983.

Etayées d'émouvantes photos et mises en parallèle avec les expériences des mouvements ouvriers, les analyses sont brillantes et pertinentes. Espérons qu'elles réhabilitent enfin aux yeux de l'histoire la légitimité du soulèvement populaire d'octobre-novembre 2005.

Post-scriptum :« Banlieues. Trente ans d'histoire et de révoltes. », in Manière de voir, Le Monde Diplomatique, numéro 89, 7 euros.

Ministère des Affaires Populaires

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 27 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le premier album des gars du Nord (Lille) est une véritable bombe, on vous aura prévenu. Et cette fois-ci il ne servira à rien de dire qu'on y a vu que du feu !

A un an de la révolte des banlieues, la surenchère de mesures répressives lancée par le ministère de l'Intérieur ne cesse de suivre sa tendance ascendante à grands coups d'annonces médiatiques comme le soulignait honteusement le scandale des Mureaux où les flics ont littéralement fracassé plusieurs portes de domiciles aux personnes sans reproches, avec insultes et coups en prime. La rage des quartiers n'est pas près de s'apaiser : et comment s'en étonner quand on est victime au quotidien des pires brimades, quand le mépris social accompagne un chômage massif et un racisme persistant ? A cela le groupe du Ministère des Affaires Populaires répond avec la fièvre du rap, tintée de bal musette et d'ondes tziganes : « Elle est belle la France ! » et de réhabiliter le Tiers Etat tout en déplorant que la France d'en bas n'ait pas fait long feu et en fustigeant l'armée d'occupation (la Bac…) qui fait des habitants des quartiers des ennemis publics : *Elle est belle la France*

Bienvenue au pays des droits de l'homme, de l'exclusion, de l'exception culturelle, des discriminations,

là où on entasse les arabes et les noirs comme de sales vulgaires souris de laboratoires

Au royaume de la manipulation et du silence, ça parle de mixité et de mélange, d'échange et de différence,

de tolérance, laïcité pour se donner bonne conscience alors que la haine raciale se vit dans la plus grande indifférence, franchement tu veux que je te dise elle est belle la France.

Elle est belle la France avec son cortège d'indécence, ses criminels de la petite enfance qui siègent dans les hautes instances

Véritable appel à l'insurrection, aux coups d'Etat, et à toutes les résistances contre la police nationale qui tire sur les habitants des quartiers comme des lapins. La résurrection des quartiers sera alors dans la « balle populaire » et tout ça accompagné d'un petit violon bien de chez nous, d'la France.

Vous l'aurez compris, je vous recommande tout spécialement : Balle populaire, Lillo, Elle est belle la France.

Post-scriptum :Ministère des Affaires Populaires (MAP), Debout là d'dans, Bosster/Prod pias, 2006

Parachutés en France !

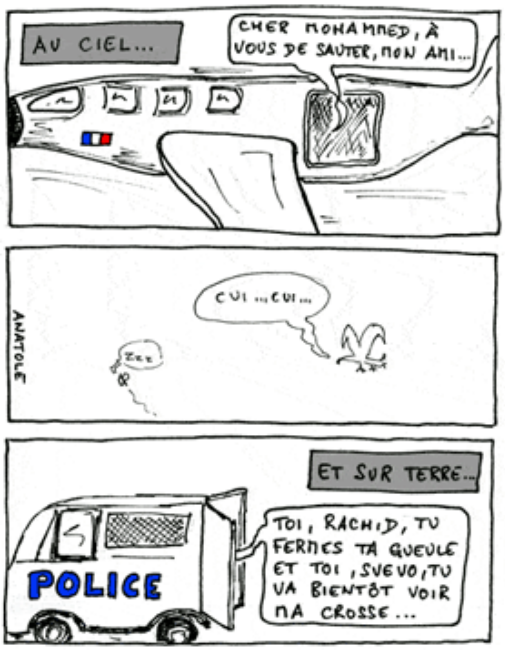
- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 29 octobre 2006

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Comment la Légion Etrangère baffoue les préceptes Sarko pour accueillir ses recrues.

Même avec un pyromane comme Sarko pour mettre le feu aux poudres, nul doute que les fameuses "violences de nos banlieues", survenues il y a bientôt un an, sont surtout la conséquence de l'échec de vingt ans de nos politiques d'accueil, sans que cela signifie occulter tous les ponts et échanges qui ont pu naître de la rencontre avec ces cultures, comme il en a toujours été.



Voici néanmoins une raison de s'intéresser à l'une des rares institutions françaises qui peut se targuer d'avoir joué la carte de l'accueil avec succès (le jugement sur leur finalité n'étant pas abordé ici).

Quid des préceptes Sarko dans la Légion Etrangère, plus particulièrement dans le REP, le Régiment Etranger des Parachutistes installé à Calvi ?

Le dernier Zone Interdite "Au coeur de la légion : des hommes d'exception" canarde un brin les bases Sarkosiennes…

Pour être accueilli et que ça marche, déjà, nul besoin de connaître la langue française car 16 semaines suffisent à en enseigner les rudiments, en mettant chacun à contribution, non francophone comme francophone. Au début ça ne fait pourtant pas très sérieux…

Autre différence, de taille : les retours au bercail ne sont pas encouragés ! Ici les demandes de permission pour retourner dans son pays d'origine peuvent être refusées, car on se préoccupe de ce qu'il peut y advenir (par exemple, il est possible, en Pologne, d'être emprisonné parce que l'on sert l'armée française). Ca change des charters accueillis par la police locale !

La tolérance zéro aussi est appliquée différemment : il n'est pas rare que le sanctionneur accomplisse la même sanction que le sanctionné. Si le motif avancé est de conserver la crédibilité de l'autorité, on peut aussi noter que c'est une manière de reconnaître une responsabilité collective.

Encore une chose, le chemin vers la nationalité française n'est pas un parcours du combattant : nul besoin d'attendre

10 ans, ou de faire des queues interminables pour l'obtenir. Après 3 ans passés dans la légion, on peut en faire la demande.

Du coup… Cela fonctionne bien, apparemment. Comme dans une armée régulière, des liens d'entraide se créent entre des individus qui vivaient auparavant aux quatre coins du monde, chacun dans sa culture, chacun dans sa galère. Quand l'un d'entre eux ne peut plus porter son sac sur des dizaines de kilomètres, les autres se relaient pour le faire.

L'ombre au tableau ? Elle est cachée par une énorme tache : il s'agit, comme d'habe dans l'armée, d'une assimilation et non d'une intégration. Le contrat est basé sur l'uniformisation des personnalités (le seul modèle accepté étant le kit obéissance et abnégation), mais aussi de la culture. Même langue, même nourriture, mêmes pieds propres en sortant de la douche !

Moins de chance de s'accrocher en discutant uniquement des probabilités de se briser le dos lors d'un largage, ou de la main au cul qu'on compte coller à l'hôtesse de l'air lors du vol Calvi-Paris…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Planète attitude

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : mardi 31 octobre 2006

La Révolution en Charentaises

Il y a trente ans, René Dumont et quelques autres précurseurs (comme Cousteau), alertaient la planète des dangers qu'elle courait. On sait aujourd'hui que ces hommes avaient raison et qu'il est plus qu'urgent d'agir. Ce petit livre, coédité par le WWF, est une véritable bible pour tous ceux qui veulent contribuer à la sauvegarde (au sauvetage ?) de l'environnement…

Une idée fort répandue affirme que les gaz à effet de serre sont avant tout le fruit empoisonné des industries. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien, et que 50% de ces gaz sont produits par des consommateurs *lambda*, comme vous et moi. Raison de plus pour enfin s'impliquer dans cette lutte environnementale.

Le livre *Planète attitude : les gestes écologiques au quotidien* est, pour ce faire, l'outil idéal. Divisé en chapitres (la salle de séjour, la cuisine, les vacances, les transports, etc.) et sous-chapitres (l'armoire à pharmacie, les peintures, les éléments en plastique, etc.), le livre de Gaëlle Bouttier-Guérive et Thierry Thouvenot se présente avant tout comme un outil.

Regroupant des centaines de gestes faciles à faire (mais tellement utiles), il regorge en outre, dans une mise en page parfaitement claire et soignée, de chiffres éloquents qui, en plus de vous instruire, auront le mérite de faire fermer son claque-merde à votre grand-oncle qui se fout de la planète comme de l'an quarante. On apprend ainsi, pêle-mêle, qu'une seule lampe halogène consomme autant d'énergie que deux lave-linge, que si 10 millions de français avaient un composte, cela donnerait 800.000 tonnes de déchets en moins à traiter (soit 60 millions d'économies pour la collectivité) ou qu'un litre d'huile déversé dans une rivière ou un évier correspond à une pellicule de 10.000m² d'eau polluée et asphyxiée (soit l'équivalent d'un terrain de football)…

Mais le livre publié aux éditions du Seuil dans la collection « Pratique » présente deux aspects qu'on retrouve rarement ailleurs.

Tout d'abord, chaque fin de chapitre présente une double-page bourrée d'infos pratiques, d'adresses d'associations, de sites internet à consulter, ou de biographies sur tel sujet pointu, pour ceux qui souhaitent en savoir encore plus.

De plus, grâce à une iconographie particulièrement bien pensée, de nombreux labels ou sigles sont (enfin) expliqués. Grâce à ce livre, vous pourrez enfin vous targuer de savoir déchiffrer les logos figurants sur les produits de consommation courante. Qui, aujourd'hui, sait faire, par exemple, la différence entre les différents sigles pour les

plastiques ? Or, vous l'aurez compris, connaître ces sigles, c'est consommer mieux, et reprendre en main notre vrai pouvoir de consommateur face à des industries dont l'environnement n'est que rarement la première des préoccupations.

Bref, un livre indispensable pour les révolutionnaires en charentaises qui ont la fibre écolo. Et pour les autres, qui ne l'ont pas, mais qui vont bien devoir s'y mettre, s'ils n'ont pas envie de faire crever leurs enfants, à défaut d'eux-mêmes…

Post-scriptum :Planète attitude, Seuil, coll. "Pratique", 2004.

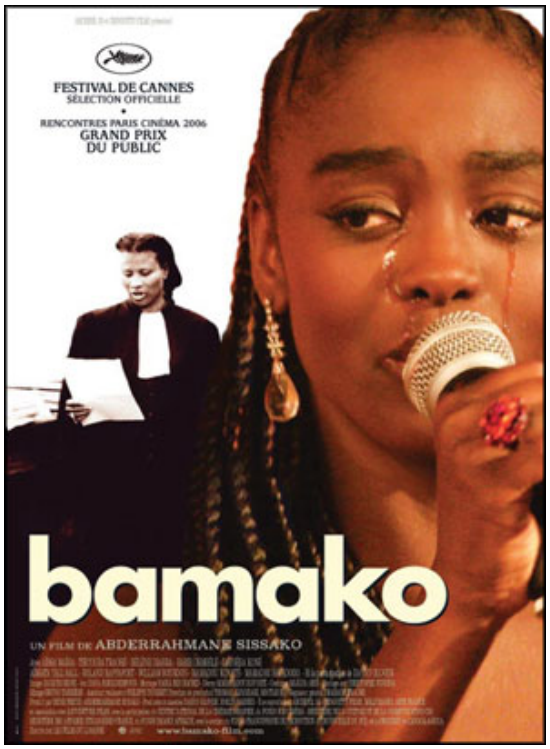
Bamako, l'Afrique règle ses comptes avec l'Occident.

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 2 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

« Aucune juridiction n'existe pour remettre en question le pouvoir des plus forts ». Le très beau film de Abderrahmane Sissako donne, enfin, la parole aux pays pauvres, qui vont jusqu'à intenter un procès (fictif) aux institutions financières internationales. Le procès se passe à Bamako, au Mali, mais il aurait tout aussi bien pu se passer en Amérique Latine. Il s'agit ici de faire l'inventaire des conséquences désastreuses des décisions de la Banque Mondiale et du Capitalisme libéral.



L'histoire, qui n'en est pas une, se passe dans la cour d'une maison, dans le quartier populaire d'Hamdallaye, à Bamako. Cette maison, cette cour sont celles du père du réalisateur, il y a vécu, il y a grandi. Dans cette cour, le temps s'écoule à la vitesse africaine. Il fait chaud, les ventilateurs marchent mal, les femmes teignent des batiks tandis qu'un improbable gardien veille à ne laisser passer que les témoins du procès. Car le procès, même fictif, a lieu. Avec de vrais juges et de vrais avocats, à qui le réalisateur a laissé la liberté de construire leur argumentaire. De vrais témoins aussi, comme la sociologue et ancienne ministre de la Culture du Mali, Aminata Traoré, ou l'économiste Georges Keita qui viennent dénoncer la pirouette des pays du G8 qui s'arrogent les honneurs en annonçant l'annulation de la Dette, alors qu'au vu des intérêts réclamés, celle-ci a déjà été amplement remboursée. Ils dénoncent aussi le peu d'argent qu'il reste alors aux pays endettés (les pourcentages annoncés sont alarmants) pour assurer leurs services sociaux. Mais aussi de vraies victimes, comme cet homme qui vient nous raconter son errance dans le désert, immigré rejeté, ou ce paysan, Zegué Bamba qui fait tournoyer un chasse-mouche vengeur tout en déclamant une prière sourde mais pleine de colère, pour le libérer de tous ces mots (maux ?) qu'il a à dire.

« J'ai ressenti une forme d'urgence à évoquer l'hypocrisie du Nord vis-à-vis du Sud » répond Abderrahmane Sissako, pour justifier le besoin de ce film, pour s'excuser d'avoir la chance de pouvoir réaliser des films africains. « Quand on vit sur un continent où l'acte de faire un film est rare et difficile, on se dit qu'on peut parler au nom des autres ». Et il n'est pas le seul. C'est ainsi qu'il a reçu le soutien de Danny Glover (ancien ambassadeur de bonne volonté pour le programme des Nations Unies), qui s'est investi, non seulement en tant que producteur, mais aussi en tant qu'acteur, puisqu'on le voit apparaître le temps d'un clin d'oeil en forme de western-spaghetti. Cette incartade dans le récit, loin d'être drôle, nous rappelle aussi la participation des africains au suicide de leur continent. Car le film n'est pas aussi manichéen qu'il en l'air : il y a des avocats noirs et blancs des deux côtés, il y a la corruption à laquelle on ne peut échapper.

Et puis il y a la vie autour, jouée par des acteurs. Car dans la maison les gens vivent. Un homme est malade, un autre n'a pas de travail, alors il s'en invente un, gardien d'une hypothétique ambassade d'Israël. Il y a aussi cette très belle femme (la toujours superbe Aïssa Maïga, aperçue dernièrement dans « Je vais bien ne t'en fais pas », mais aussi dans « Les poupées russes »), si triste et si belle, qui chante comme pour s'enfuir, quitter cette vie. Mais c'est un autre qui aura le cran de le faire… Car dans ce film, comme sans doute dans la réalité africaine, les femmes sont le moteur, la force des hommes. Elles travaillent, cachent leurs pleurs et restent « plus optimistes que l'enfer »

Le film se termine sans qu'on ne sache rien du verdict rendu. Peu importe, les très belles plaidoiries de la partie civile, réclamant aux institutions internationales « des travaux d'intérêt général à perpétuité » ou encore leur rappelant que leur vocation première est d'aider l'Homme et non le libéralisme ; tout ça redonne l'espoir. Car contrairement à ce qu'on veut bien nous faire croire, les africains ne sont pas ignares. Ils ont des choses à dire, des idées, des envies, mais souffrent (seulement) du manque de moyen de communication. Ils en savent beaucoup plus sur nous, que nous ne prenons la peine d'en savoir sur eux.

A lire aussi sur la REC : Le Tiers-Monde endetté, les causes et les conséquences (désastreuses)

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le Tiers-Monde endetté, les causes et les conséquences (désastreuses)

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 2 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

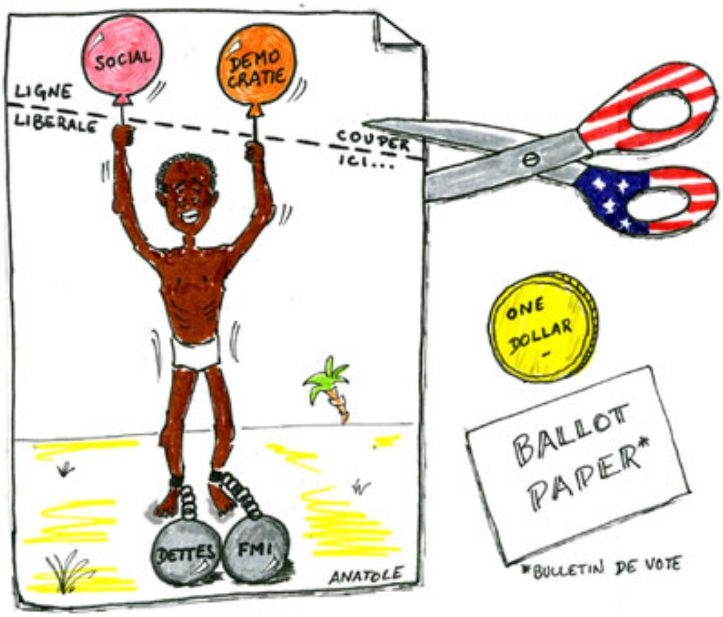
Si comme moi, vous êtes allés voir le très beau film BAMAKO d'Abderrahmane Sissako, vous avez été touchés par les témoignages de ces africains victimes de la plus grande supercherie mondiale : la Dette (avec un D majuscule, signe de l'ampleur du Désastre). Voici quelques dates et quelques chiffres qui nous en disent plus.

La Banque Mondiale et le FMI (Fond Monétaire International) ont été créés en 1944. Leur mission était de réguler le système monétaire international de l'après seconde guerre mondiale.

Mais dès le départ la Banque Mondiale apparaît comme antidémocratique puisque le système adopté pour les états membres est « 1 dollar, 1 voix ». Autrement dit, chacun d'eux dispose d'un droit de vote en rapport avec son niveau économique. Ainsi les Etats-Unis se retrouvent en position de force puisqu'ils possèdent 17% des droits de vote contre 2% pour 24 pays d'Afrique subsaharienne. Le déséquilibre est établi comme règle du jeu.

La Banque Mondiale incite les pays du Sud à emprunter dans le but d'augmenter l'exportation à l'échelle internationale en ralliant ces pays au marché mondial. Au départ, et jusque dans les années 1980, l'endettement est plus ou moins favorable aux pays en développement puisque ces prêts leur permettent malgré tout de produire davantage, donc d'exporter plus et de récupérer des devises pour les remboursements et de nouveaux investissements.

Mais à partir de 1979, les Etats-Unis frappés par la crise, vont augmenter les taux d'intérêt des emprunts accordés : de 4-5 % dans les années 1970, ils passent à 16-18 %, voire plus. Les pays endettés ne sont pas en position de refuser puisque les prêts sont déjà engagés. Les règles changent en cours de partie… A cela s'ajoute la baisse des cours des matières premières. Les pays du Sud se retrouvent dans une impasse financière. En août 1982, le Mexique est le premier à annoncer qu'il n'est plus en mesure de rembourser. L'étau s'est refermé.



Le FMI prend alors le devant de la scène puisqu'il est chargé de combler les manques lorsqu'un pays est contraint de stopper ses remboursements. Mais en contrepartie, il s'octroie le contrôle de la politique économique de l'état endetté. Ce sont les « Plans d'Ajustements Structurels ». De ces règles fixées par quelques experts libéraux, dépendent le sort de millions de personnes. Les politiques imposées peuvent se résumer par une baisse vertigineuse des budgets sociaux considérés comme « non productifs » : la santé, l'éducation, les subventions aux

produits de base…, et par une production agricole toute entière tournée vers l'exportation. Les sociétés nationales qui géraient notamment les richesses naturelles, l'eau, l'électricité, les moyens de communication et de télécommunication sont privatisées, et ce, presque toujours au profit des multinationales des pays riches. Enfin, il est à noter que les réformes imposées aux pays du Sud sont loin d'être appliquées dans les pays du Nord !

Quelques chiffres parlants, concernant, pour la période 1992-1997, la part du budget allouée aux services sociaux de base et au service de la Dette. (Chiffres cités dans le film BAMAKO) :

- Cameroun, 4% aux services sociaux contre 36% au remboursement de la Dette ;
- Côte d'Ivoire, 11,4% aux services sociaux contre 35% au remboursement de la Dette ;
- Kenya, 12,6% aux services sociaux contre 40% au remboursement de la Dette ;
- Zambie, 6,7% aux services sociaux contre 40% au remboursement de la Dette ;
- Niger, 20,4% aux services sociaux contre 33% au remboursement de la Dette ;
- Tanzanie, 15% aux services sociaux contre 46% au remboursement de la Dette ;
- Nicaragua, 9,2% aux services sociaux contre 14,1% au remboursement de la Dette.

Mais qu'est devenu l'argent prêté ? Là encore les réponses apportées ne sont guère réconfortantes.

Tout d'abord une partie importante des sommes empruntées a été détournée par les régimes en place, souvent dictatoriaux et largement corrompus. Ils ont d'autant plus facilement accepté d'endetter leur pays qu'ils ont prélevé au passage de larges commissions, faisant là leur fortune. Tout cela avec le soutien des banques et des autres acteurs de l'endettement qui voyaient là une garantie très utile. En effet si soudain le gouvernement d'un pays endetté montrait de la mauvaise volonté à rembourser les prêts, la banque pouvait menacer de geler, voire de confisquer les avoirs personnels des dirigeants.

Une partie de l'argent prêté a servi à la construction d'infrastructures, c'est vrai, mais celles-ci étaient imposées par les multinationales du Nord, pour en faire leur profit. Ainsi on a construit des barrages, des centrales thermiques, des oléoducs dans l'unique but d'extraire les richesses naturelles du Sud et de les transporter plus facilement vers le marché mondial ; et non d'améliorer la vie quotidienne des populations sur place.

Enfin, et c'est le plus dramatique, cet argent a servi à l'achat d'armes et de matériel militaire dans le but d'opprimer et de contrôler les peuples. Les populations des pays endettés remboursent aujourd'hui une dette qui a permis d'acheter les armes responsables de la disparition des leurs ! On pense notamment à l'Argentine, à l'Afrique du Sud ou encore au Rwanda.

En 1996, le sommet du G7 à Lyon décide, pour se donner bonne conscience et/ou pour faire une opération médiatique (réussie) de lancer une initiative pour alléger quelque peu la dette des pays les plus pauvres. Initiative appelée Pays Pauvres Très Endettés (PPTE, soit 42 sur 165 pays en développement), renforcée au sommet du G7 de Cologne en 1999 et qui profite surtout à la Banque Mondiale et au FMI, puisqu'elle leur permet d'accentuer l'ajustement structurel des pays concernés. Parallèlement, les populations de ces pays n'ont cessé de s'appauvrir. De nombreux rapports indiquent que les Pays Pauvres Très Endettés sont plus pauvres aujourd'hui qu'il y a 20 ans. Avec les conséquences que l'on connaît : baisse du taux d'alphabétisation, augmentation du taux de mortalité infantile et diminution de l'espérance de vie.

Quand on sait que les pays en développement ont remboursé l'équivalent de 10 fois ce qu'ils devaient en 1980, mais qu'ils sont aujourd'hui 5 fois plus endettés ; l'annulation (éventuelle) de la Dette apparaît nécessaire mais insuffisante pour combler les ravages de tant d'années d'appauvrissement de l'homme par l'homme.

A lire aussi sur la REC : la critique du film Bamako

Post-scriptum :Rédigé à partir de l'article très complet de Damien Millet sur le site www.cadtm.org (Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers Monde) et des propos d'Abderrahmane Sissako, réalisateur du film BAMAKO.

Wolfgang Master et le ciné illimité.

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : dimanche 5 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

Il est comme ça, Wolfgang, la société de consommation ça le gonfle (quoique…), et ce qu'il exècre plus que tout ce sont les abonnements !

Parce que c'est vrai quoi ! Qu'y a-t-il de plus aliénant qu'un abonnement ? Et Wolfgang, c'est le gars qui a des principes ! Cinq ans qu'il a une mobicarte et qu'il ne peut jamais appeler personne parce « les communications ça coûte super cher quand t'as pas d'abonnement ! ». Alors tant pis, il envoie des textos. C'est sympa les textos … ?!

Bon c'est vrai que pour internet, il a du prendre un abonnement pour avoir l'ADSL, mais bon c'est pas pareil. Quel est le crétin qui paye encore ses consos à la minute ? Vous ? Oh pardon !

Et puis un jour UGC a proposé sa carte ciné illimité, à 18 Euros par mois (à l'époque). Alors là Wolfgang, il s'est insurgé. Quoi ! Qu'est-ce que ça veut dire ?! On pousse les gens à la consommation ! C'est la mort des petits cinés de quartier ! Jamais au grand jamais on ne l'entraînera sur ce terrain là ! Non mais ! Heureusement personne parmi son entourage, à part une vague collègue définitivement inintéressante, ne s'aventura à louer les avantages d'une telle carte.

Et puis, quelques temps plus tard, c'est MK2, Gaumont, Pathé et les Cinémas Indépendants Associés qui s'associent (justement) pour créer leur propre carte. La concurrence est lancée. Aïe. Wolfgang habite justement à deux pas d'un ciné MK2, 6 salles, avec une programmation plutôt sympa. Mais Wolfgang résiste.

Seulement voilà que ses amis l'abandonnent (et s'abonnent) un à un, prenant tour à tour leur carte. Et ils l'appellent sans cesse « Et Wolfgang, on se fait un ciné ce soir ? Y'a plein de trucs à voir en ce moment ! » Ben oui, seulement non. C'est contre ses principes. Alors il se fait violence. Y'a même un pote qui lui explique que pour lui la carte UGC c'est pour ceux qui votent à droite, et la carte MK2 pour ceux qui votent à gauche. Wolfgang transpire. Et le pote de conclure en annonçant qu'il vient de prendre sa carte…MK2.

Le temps passe. Wolfgang continue d'aller au ciné en s'arrangeant avec des cartes à durée limitée, à 3, 5, 6 places. Il lutte, mais il se rend bien compte qu'il est pris dans le système. Est-ce que la solution serait de ne plus aller au ciné ? S'enfermer chez soi avec ses DVD ? ça non, Wolfgang ne peut pas s'y résoudre.

Alors il craque. Le complexe MK2 à côté de chez lui vient d'ouvrir 6 nouvelles salles, il y a toujours plein de films qu'il a envie d'aller voir. Il cède. Il prend son abonnement. Coup de fil de son frangin :

« Salut frère !
— Salut frère.
— Quoi de neuf ?
— Je viens de prendre une carte ciné illimité.
— Quoi ?!?!?
— Ben ouais….,
— Alors toi, t'es vraiment le gars qui croit en rien ! Je t'entends encore nous seriner « Moi le téléphone portable, jamais ! » et puis 6 mois plus tard t'en avais un. Et puis y'a eu la télé-réalité que jamais, au grand jamais, et même sous la torture, tu ne regarderais… avant d'être accro au Loft… Et maintenant le ciné illimité ?!…
— Ben ouais mon vieux, y'a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis ! »

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

C'est vrai, quoi.

Et puis maintenant, Wolfgang ira voir tous les documentaires qui dénoncent la misère dans le monde, et puis les films d'auteur, et puis aussi ceux dont on entend moins parler, parce qu'au fond le cinéma, il aime ça Wolfgang. Mais aussi, parce qu'avec la carte c'est illimité, il ira voir les grosses productions hollywoodiennes, et les navets français juste parce que sa carte, il faut qu'il la rentabilise.

Au fond maintenant, il a un peu l'impression que le septième art (à 19,80 Euros par mois) ça se consomme plus que ça ne se déguste…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

The times of Harvey Milk

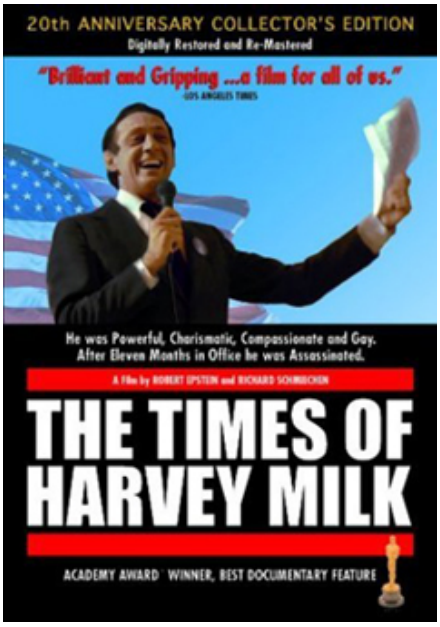
- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 7 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

L'itinéraire d'un politicien passionné dans l'Amérique homophobe des années 70.



Un documentaire tout à fait classique, avec des photos d'enfance de Harvey, des interviews avec des gens qui l'ont connu, des images d'archives : rien de révolutionnaire. On apprend dans la première minute du film que Harvey Milk a été assassiné par son collègue Dan White, alors aucun suspense là non plus. La vie et la carrière politique du premier superviseur (équivalent de conseiller municipal) gay de San Francisco ne sont pas classiques - un début dans la Marine, suivi par Wall Street, un passage par le milieu du théâtre, ensuite il ouvre un magasin de photo avec son partenaire, ce qu'il combine avec des activités politiques - mais mais pendant tout ce temps on se demande ce qui a pu attirer la haine de son collègue.

Jusque là le film donne le portrait de quelqu'un de plutôt sympa et décrit une campagne électorale qui a l'air beaucoup moins chiante que la moyenne, avec une euphorie contagieuse à son élection en 1977. Le documentaire décolle vraiment avec les batailles que Milk livre ensuite. La première pour un arrêt qui stipule que les gays qui sortent du placard ne peuvent pas être licenciés. Un arrêt historique bientôt attaqué par les conservateurs avec la "Proposition 6", qui aurait donné le droit de virer tout instituteur ou professeur ouvertement gay ou lesbien !!!

Je ne vous raconterai pas son assassinat ni celui du Maire, la manifestation silencieuse et impressionnante, le procès du meurtrier (historique pour avoir inventé la "défense du Twinkie", une défense bidon basée sur sa grande consommation de junkfood), et les émeutes suite à la clémence du verdict.

Le film est fort grâce à la personnalité de Harvey, mais surtout parce qu'il montre une homophobie tolérée. Un syndicaliste interviewé dans le film avoue qu'il n'était jamais choqué d'entendre que la police allait harceler un peu les homosexuels dans les bars gays. En regardant le film on se rend compte que certains droits qui paraissent évidents ne le sont pas depuis longtemps, et malheureusement pas partout. [1]

Quelques gays ont suivi le désir que Harvey exprimait dans son testament enregistré (il avait conscience qu'il avait une chance de mourir de façon brutale) : "If a bullet should enter my brain, let that bullet destroy every closet door" (si une balle me traverse la cervelle, que cette balle détruise toutes les portes des placards). Il voulait que tous les gays sortent de leurs placards pour que les gens sachent qu'il y a beaucoup d'homosexuels, dans tous les métiers et dans toutes les classes sociales, ce qui favoriserait l'acceptation.

Le film date de 1984 et beaucoup de choses ont changé depuis, plusieurs pays ont accepté les mariages gays (Pays

Bas, Belgique, Espagne, Irlande, Massachusetts, loi en cours au Canada et en Afrique du Sud) et d'autres donnent la possibilité de se pacser. Mais malgré le fait que des élus gays soient acceptés en France, il ne faut pas oublier la manifestation de 100 000 personnes contre le PACS en 1999, ni les diatribes anti-gays de certains politiciens (lesquels n'ont jamais été poursuivis [2]). Le Vatican est toujours homophobe et Benoît XVI a un lourd passif en la matière [3].

Si vous ne trouvez pas le documentaire, il y a un film prévu pour l'année prochaine sur la vie de Harvey Milk : The Mayor of Castro Street par Bryan Singer (le réalisateur de Usual Suspects), alors il y a une chance pour qu'on rediffuse le documentaire.

Si après avoir vu le film, vous voulez en savoir plus sur le destin du meurtrier, cliquez ici.

Post-scriptum :The times of Harvey Milk. Rob Epstein 1984. Oscar pour meilleur documentaire en 1985.

---

[1] de nos jours, les actes homosexuels sont encore passibles de peine de mort dans sept pays : Afghanistan, Arabie Saoudite, Iran, nord du Nigeria, Mauritanie, Soudan et Yémen. Ces législations sont effectivement appliquées. L'homosexualité est toujours punie d'emprisonnement (de quelques mois à la perpétuité), de sévices corporels, de déportation ou de travaux forcés dans une soixantaine de pays. Certains pays répriment indirectement l'homosexualité (interdiction de soutien pour des associations, licenciement, etc.) ou la discriminent : Grande Bretagne (interdiction des homosexuels dans l'armée)

[2] Les hommes politiques Emmanuel Hamel, François Abadie et Bernard Seillier ont, en séance de lecture au Sénat lors des discussions sur le PACS, déclaré, entre autres, que PACS signifiait « Pacte de contamination sidaïque » ou bien que « les citoyens normaux n'ont pas à payer pour les pédés », ou enfin que le projet en question était une « quête pathétique des homosexuels à l'égard du mariage, [qui] allait précipiter la société vers une aggravation de ses pathologies, déjà perceptibles par la drogue, les suicides… »

[3] En juillet 1992, le Vatican envoie une lettre aux évêques américains signée par le cardinal Ratzinger, dans laquelle les discriminations envers les homosexuels sont justifiées dans certains domaines : le droit à l'adoption, les homosexuels dans l'armée, l'homosexualité des enseignants. Ratzinger soutient que tenir compte de l'orientation sexuelle n'est pas « injuste ». Poursuivant le raisonnement, il n'hésite pas affirmer qu'en demandant des droits, les gays et les lesbiennes encourageraient les violences homophobes. « Ni l'Église ni la société ne devraient être étonnées quand les réactions irrationnelles et violentes augmentent ».

En 2003, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, dirigée par Joseph Ratzinger, publie des « Considérations à propos des projets de reconnaissance juridique des unions entre personnes homosexuelles » dans lesquelles elle affirme « Reconnaître légalement les unions homosexuelles ou les assimiler au mariage, signifierait non seulement approuver un comportement déviant, et par conséquent en faire un modèle dans la société actuelle, mais aussi masquer des valeurs fondamentales qui appartiennent au patrimoine commun de l'humanité ». Et de rappeler que « le parlementaire catholique a le devoir moral de voter contre les projets de loi ». Dans le cas où la loi existerait déjà, il doit « s'opposer par les moyens qui lui sont possible et faire connaître son désaccord ».

Pas de lavage des petits cerveaux par les pubs !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 8 mai 2007
Date de parution : 9 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

Noël approche et les petits commencent à faire leur liste de voeux. Avides, ils bouquinent les catalogues et regardent avec (encore) plus d'attention les pubs. Que faire ?

Législation ou auto-régulation ?

La Suède a une législation qui protège les enfants des publicités à la télévision. Les publicités à destination des enfants de moins de 12 ans, ou celles qui les mettent en scène, sont interdites sur les chaînes télévisées [1]. Toute tentative de faire adopter des lois pareilles en France a été arrêtée par les défenseurs de la "liberté d'expression commerciale". Mises à part des maigres limitations concernant les publicités alimentaires [2] on attend que les publicitaires s'autorégulent.

Mais pourquoi se restreindre si on sait qu'il faut cueillir les consommateurs le plus tôt possible ?! Non seulement pour que leurs parents achètent les produits pour lesquels ils sont harcelés (il y a des études de marketing pour déterminer après combien de minutes de drame dans le supermarché les parents cèdent) mais aussi pour les rendre fidèles à certaines marques et surtout pour bien les imprégner de l'envie de consommer !

Il y a des tentatives d'autorégulation, ou plutôt de se donner une bonne image. L'organisation anglaise Media Smart veut aider à apprendre aux enfants à mieux comprendre et interpréter la publicité et ensuite à faire des "choix informées". Louable, sans doute, mais si on consulte la liste des participants [a href="http://www.mediasmart.org.uk/media_smart/who_is_involved.html" class="spip_url spip_out"] on voit des associations des publicitaires, Cadbury, Hasbro, Kelloggs, ITV (télé commerciale), Lego, McDonald's, Procter & Gamble, Unilever etc. On se demande bien ce qu'ils veulent dire par "comprendre la publicité"… En France les publicitaires ont crée l'association BVP pour une publicité responsable. Leurs recommandations concernant les publicités pour enfants sont louables, mais ou bien peu suivies, ou bien interprétées très librement [3].

Vos parts de marché grandissent avec eux !

La réalité ne montre aucune autorégulation. Les dépenses pour la publicité destinées aux enfants ont littéralement explosé au cours de la dernière décennie, passant de 100 millions de dollars en 1983 à plus de 15 milliards maintenant [a href="http://www.newdream.org/kids/facts.php" class="spip_url spip_out"]. 80 % des marques

mondiales ont une stratégie qui cible les jeunes, non seulement les producteurs de jouets, des produits alimentaires et de la mode, mais aussi les banques, les fabricants d'automobiles etc. Il faut savoir que les enfants influencent 45% des achats familiaux, pas uniquement les bonbons mais même la voiture de famille. Non seulement les annonceurs dépensent plus, mais leur technique s'est raffinée. Les spécialistes du marketing sont assistés de chercheurs et de psychologues, qui aident à mieux toucher les jeunes là où ça fait fléchir, en jouant sur leurs mondes imaginaires, leurs créations artistiques et même leurs rêves. Le but est d'investir leur monde : vendre le produit ne suffit plus.
Avant, les publicitaires essayaient surtout de convaincre les parents d'acheter certains produits qui seraient bien pour leurs enfants ou avec lesquels ils pouvaient faire plaisir aux mioches. Pourquoi ce changement de stratégie ? Parce que le harcèlement des enfants pour certains produits s'est avéré beaucoup plus efficace, surtout sur le long terme.

Les bébés de six mois peuvent déjà former des images mentales de logos et de mascottes. La fidélité à la marque peut ainsi être établie dès l'âge de deux ans. En commençant l'école, un enfant peut reconnaître des centaines de logos. 40 % des enfants de deux ans reconnaissent dans le supermarché les articles pour lesquels ils ont vu des publicités. A cinq ans 80% des enfants les reconnaissent. 25% des enfants de deux ans imitent spontanément des slogans des publicités, à quatre ans 80 % des enfants le font.

A partir de 8 ans la plupart des enfants reçoivent de l'argent de poche et sont donc devenus des consommateurs actifs ! Autour de 12 ans le consommateur est déjà bien formé, avec une préférence pour certaines marques et un mode de consommation. D'où l'intérêt d'apprendre à l'enfant avant cet âge à devenir un consommateur modéré, critique et responsable.

Que faire ?

Il y a des raisons pour se faire des soucis pour le futur, au niveau écologique et social. Est-ce que les enfants d'aujourd'hui sont préparés pour le monde dans lequel ils devront vivre ? Devenus plus matérialistes que leurs parents, en suivant des impulsions égoïstes et le plaisir à court terme, comment feront-ils face au chômage, à une pénurie des ressources naturelles, aux changements climatiques avec des conséquences encore inconnues, à un monde de concurrence pour tout ? Ce n'est pas en jouant sur leurs gameboys ou en enfilant des Nike qu'ils vont s'en sortir. Etre "cool" s'avérera complètement inutile.

Heureusement les études montrent que l'attitude des parents joue un rôle important. Ils seront aussi influencés par leurs copains et l'école [4], mais on peut limiter l'influence des publicitaires, surtout quand ils sont encore très jeunes.

La meilleure façon c'est en donnant l'exemple :

- Consommez avec modération. Ne vous laissez pas influencer par les publicités, vous savez déjà qu'aucun produit ne vous rendra vraiment plus beau, plus heureux, ni plus intelligent et si votre popularité ou succès auprès les femmes dépend de vos vêtements ou votre voiture, il faut peut-être changer d'amis ou d'amantes.
- N'achetez pas les produits pour les gadgets qui sont fournis avec (et qu'on peut en général "collectionner", les collections font jusqu'à 150 différents figurines comme dans le cas de Pokemon)
- Limitez les achats de marques.
- Limitez votre et leur exposition aux médias et surtout ceux qui sont dépendants des sponsors (journaux gratuits, presse féminine). On est choqué quand on entend que les enfants regardent la télé 2 heures par jour en moyenne, mais les adultes passent quotidiennement 3 heures 39 minutes devant leur téléviseur [5].Ne vous trompez pas, ce n'est pas que la publicité autour des émissions pour enfants et des publicités ciblées enfants qui les influencent. Autour des émissions pour adultes les pubs les intéressent encore plus parce que pour eux ça fait une coupure avec les trucs incompréhensibles et chiants. On estime que 80 % du temps passé devant la télévision par les enfants de 4

à 10 ans l'est devant des programmes "tous publics".

- Préférez les émissions "intelligentes", au moins pas celles qui ont pour but de vendre les produits associés (comme Yu-gi-oh). Préférez les DVD'S ou émissions enregistrées au zapping, de façon à pouvoir sauter les annonces.
- Regardez avec eux pour savoir ce qu'ils voient et pour pouvoir les aider à comprendre et devenir plus critiques. Faites attention aux pubs cachées, présentées comme des articles. Expliquez-leur que la publicité est l'une des plus importantes industries dans le monde.
- Parlez des effets de la consommation sur la planète et insistez sur le fait que les ressources mondiales sont distribuées inéquitablement entre ses habitants. Discutez de la définition que les enfants ont du mot « cool ». Faites leur comprendre qu'être dépendant des marques ne leur donne pas plus de personnalité, au contraire.
- Apprenez aux enfants à s'amuser avec des choses simples, des jeux de société, des activités créatives, par exemple à base de matériel de récup', la lecture, du sport. Savoir s'amuser est une plus grande richesse pour la vie que des jouets dont les enfants se lassent souvent assez vite.
- Faites le tri avec les enfants des jouets avec lesquels il ne jouent quasiment jamais (et pour lesquels ils vous ont possiblement harcelé), et donnez les à des gens ou organisations qui n'en ont pas.
- Regardez sur le site des Casseurs de Pub pour avoir d'autres idées d'action, et plein d'information bien sûr.

---

[1] Un très bon article sur la législation suédoise et les réactions en France : De l'enfant-roi à l'enfant-proie

[2] Les annonceurs devront diffuser une information à caractère sanitaire lors de leurs actions de promotion et de publicité alimentaire ou, à défaut, verser à l'Institut National de Prévention et d'Education pour la Santé (INPES) un montant correspondant à 1,5% de leurs investissements bruts annuels pour la promotion des produits. Les messages sanitaires commenceront à être diffusés au 1er février 2007, à la télévision, la radio, dans la presse, sur les affiches publicitaires mais aussi dans les brochures de la distribution et devront occuper 7% de l'espace. Les industriels auront le choix entre différentes phrases types :

- « Pour votre santé, mangez au moins cinq fruits et légumes par jour »,
- « Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière »,
- « Pour votre santé, évitez de manger trop gras, trop sucré, trop salé »,
- « Pour votre santé, évitez de grignoter entre les repas ».

[a href="http://www.mediasmart.org.uk/media_smart/who_is_involved.html" class="spip_url spip_out"] http://www.mediasmart.org.uk/media_… ;

[3] Recommandations BVP concernant les publicités pour enfants

[a href="http://www.newdream.org/kids/facts.php" class="spip_url spip_out"] http://www.newdream.org/kids/facts.php

[4] L'école est une autre cible des publicitaires : voir les Casseurs de Pub

[5] Chiffres de l'institut Médiamétrie, 2005

Ségolène et les profs : Lettre ouverte

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 14 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

Il y a quelques jours, le 8 novembre 2006, un certain Jules Ferry mettait en ligne, sur un site connu, la vidéo d'une réunion de travail informelle de Ségolène Royal avec quelques-uns de ses proches conseillers. Au-delà des propositions - très certainement impossibles à mettre en oeuvre - c'est le mépris et le dédain envers le corps enseignant qui interpelle surtout dans ces propos off de la prétendante à l'Elysée.

Lorsqu'elle a tenu ces propos en janvier 2006 à Angers, Ségolène Royal n'imaginait sans doute pas le tôlé qu'ils provoqueraient quelques mois plus tard. En guise de démenti, elle a dénoncé « une déformation de (ses) propos, un procès d'intention insupportable » (dépêche AFP du 11 novembre 2006).

Alors, pour que les choses soient bien claires, et puisque la majorité des chaînes de télévision se sont focalisées sur vos paroles concernant les 35 heures au collège, voici une retranscription rigoureuse de vos propos (les plus pressés iront voir la vidéo en streaming ici).

Ce qu'elle a dit

« Il va falloir être assez révolutionnaires dans les propositions que l'on va faire… Moi, je fais une proposition - je vais pas encore la crier sur les toits parce que je ne veux pas me faire prendre des coups des organisations syndicales enseignantes… Je pense qu'il faut un pacte pendant la préparation du programme du PS, avec les organisations syndicales. Il faut un pacte avec elles pour que si on arrive aux responsabilités on soit immédiatement opérationnels et je pense que l'un des noeuds de l'échec scolaire se joue au collège (c'est-à-dire que les enfants arrivent en sixième, cinquième, s'ils décrochent, on sait déjà ceux qui n'iront pas jusqu'au baccalauréat ou ceux qui seront en situation de décrochage scolaire). Moi, je pense que l'une des révolutions, c'est de faire les 35 heures au collège, c'est-à-dire que les enseignants restent 35 heures au collège, et dans ce paquet global, il y a des cours, mais ils ne quittent pas le collège quand ils ont fini leurs cours parce qu'on est dans un système où finalement les parents qui ont les moyens ou même ceux qui se saignent aux quatre veines lorsque leurs enfants sont en difficultés, qu'est-ce qu'ils font ? Ils donnent des cours de soutien scolaire individualisé. On est quand même dans un système absurde où aujourd'hui, en France, on a maintenant des entreprises cotées en bourse de soutien scolaire,

Acadomia, etc, qui donnent droit à des déductions fiscales, et ceux qui font cours dans ces entreprises… euh… c'est les profs du secteur public ! Donc, comment se fait-il que des enseignants du secteur public aient le temps d'aller faire du soutien individualisé payant et ils n'ont pas le temps de faire du soutien individualisé gratuit dans les établissements scolaires ? *(rires dans la salle)*. Mais… Il y a quand même… Mais je pense que si on ne fait pas un pas, y compris, pourquoi pas, avec les nouvelles générations d'enseignants, si les autres nous disent, ben non, on fait nos 17 heures de cours et puis on s'en va ! »

Une erreur, une omission et un mensonge…

Madame Royal, parce que je fais partie du ministère de l'Education nationale, je vais me permettre de mettre en lumière les nombreuses âneries que vous avez dites et remettre un peu, c'est mon droit, les points sur les i.

Tout d'abord, pour un ancien ministre de l'Education, je vous trouve, madame Royal, bien peu renseignée et bien peu précise sur les chiffres. Vous devriez savoir que le quota de 17 heures n'existe pas dans l'Education nationale. Soit un professeur est titulaire du Capes (on l'appelle alors, revenons aux fondamentaux, professeur certifié), il a dans ce cas 18 heures de présence devant les élèves, soit il est titulaire de l'agrégation, et il est alors 15 heures dans sa classe. Je n'imagine même pas les approximations dont vous seriez sans doute capable en matière de géostratégie ou de politique internationale…

Vous semblez supposer, Madame Royal, que ce quota d'heures effectuées, le prof rentre chez lui, peinard, et s'ouvre une bière devant la télé - je ne parle même pas des enseignantes de région parisienne qui prennent le RER devant leur bahut, la peur au ventre (ce n'est pas rare).

Quelque chose me dit, madame Royal, que vous n'avez jamais fait cours dans une classe de 30 élèves, plus ou moins disciplinés. Une heure de cours ne s'improvise pas, il faut la préparer. Les temps (s'ils ont jamais existé) où l'on pouvait refaire un cours pendant 20 ans ont changé. Vous savez très bien que les programmes évoluent à une cadence infernale, en même temps que le niveau des élèves. Une étude récente montre d'ailleurs qu'un professeur de Lettres en lycée consacre en moyenne 42 heures de sa semaine à son activité professionnelle. On est loin de vos dix-sept heures. Vous semblez aussi oublier qu'au-delà des préparations, il y a les corrections, les réunions avec les parents, les réunions de concertation, les saisies diverses et variées (bulletins, note de vie de classe, etc.) Croyez-moi, je n'ai pas à pâlir devant un salarié qui fait ses 35 heures, et j'aurais bien envie de vous mettre 30 copies devant les yeux pour voir combien d'heures vous y passez.

Et c'est d'ailleurs ça le plus terrible. Vous voulez être à la tête de l'Etat, et plutôt que de rassembler les Français, vous voulez les opposer. En d'autres temps, certains disaient : « Diviser pour mieux régner ». Vous semblez aujourd'hui reprendre ces mots à votre compte.

Vous affirmez en outre que des entreprises comme Acadomia fonctionnent avec les professeurs du secteur public. C'est flagrant : vous n'y avez jamais foutu les pieds. Dans ma modeste carrière (cinq ans aux ordres du Ministère), j'ai croisé en tout et pour tout une enseignante qui travaillait pour une entreprise privé. Notez que le pourcentage n'est pas significatif… Tout le monde sait qu'Acadomia et consorts fonctionnent avant tout avec des étudiants. Dans un numéro récent de l'émission *Service Public* sur France Inter, les dirigeants d'Acadomia eux-mêmes l'affirmaient à demi-mot (même s'il est dans leur intérêt de faire croire que ce sont des professeurs titulaires de l'Education nationale qui travaillent pour eux).

Et au risque de vous déplaire, sachez que l'enseignant qui a encore le feu sacré pour donner cours le soir (c'est de plus en plus rare, vu les conditions de travail déplorables dans de nombreux établissements) préfère de loin aller

directement dans les familles : c'est tout simplement mieux payé. Alors, me direz-vous, pourquoi certains enseignants (rares, je le réaffirme) font du travail au noir ? Eh bien regardez leur fiche de paye, Madame ! A Paris, un enseignant, en début de carrière, qui est le plus souvent titulaire d'un Bac+4, se retrouve avec 1250 euros à la fin du mois. Eh oui, à Paris et ailleurs, vu les loyers et tout le reste, c'est court…

Connaissance du milieu scolaire : copie à revoir…

De plus, vous êtes prêtes à compter sur les jeunes générations d'enseignants pour faire 35 heures au collège. Je fais partie de ces jeunes générations, mais je sais aussi que jeune ne signifie pas corvéable à merci. Et si j'ai choisi ce métier, sachez que c'est aussi pour pouvoir travailler chez moi. D'ailleurs, à l'heure où certains affichent le travail à domicile comme un idéal, votre proposition ne ressemble-t-elle pas à une régression ? Est-il « révolutionnaire » (je vous cite) de demander à des gens de venir faire à l'école ce qu'ils faisaient chez eux auparavant. Au moment, précisément, où certaines entreprises se mettent à faire le contraire ? D'ailleurs, c'est à se demander si vous avez déjà mis les pieds dans un établissement scolaire : si vous l'aviez fait, vous vous seriez aperçue que toutes les salles sont occupées dans la journée. Parfois, on reçoit même des parents entre les casiers et la machine à café, c'est vous dire !

Et puis, si je me livre à un petit calcul, l'absurdité de la proposition se fait jour. Chaque semaine, je passe 18h00 devant les élèves. Il me faut au moins autant de temps pour préparer chaque heure de cours (mais pour la facilité de la démonstration, je vous concède 17 heures). Autrement dit, je suis déjà, à l'aise, à 35 heures… Je devrais donc réduire le temps de préparation (déjà bien insuffisant) pour me consacrer à du soutien (au demeurant, bien nécessaire) ? C'est une blague, madame Royal, vous n'y pensez pas ?…

Alors, 35 heures, pourquoi pas, mais où ? D'autre part, vous fustigez, avec raison, l'état qui fait des cadeaux fiscaux aux parents mettant les élèves dans les boîtes privées. Bonne remarque. Mais là où le bas blesse, c'est la conclusion que vous en tirez : vous semblez dire que, finalement, les profs s'en accoutument. Détrompez-vous : l'Etat, plutôt que de favoriser l'enseignement privé devrait donner plus de moyens aux établissements publics. Vous ne semblez pas mesurer le manque cruel en la matière. Savez-vous par exemple qu'au-delà des salles pleines, il arrive (c'est du vécu) que l'administration ne délivre à chaque prof, pour les photocopies d'un trimestre, que 500 feuilles blanches. Faites le calcul vous-même, un enseignant, selon qu'il soit en lettres ou en sciences a entre quatre et dix classes de 25 à 30 élèves. Que se passe-t-il si l'enseignant dépasse son quota de 500 copies ? Eh bien il arrive qu'il paye de sa poche sa ramette. Oui, oui, oui… Alors, sa petite heure sup' au black devient peut-être un peu plus justifiable.

Vous voyez, Madame, il faut aller voir le fonctionnement des établissements avant d'en parler. Je pourrais développer davantage, multiplier les exemples, mais le mépris dont vous faites preuve ne le mérite pas. Ce dédain est d'ailleurs en adaquation avec l'opinion publique, qui oublie souvent que les concours enseignants sont ouverts à tous.

Je sais seulement que chaque jour, durant cinq ans, j'ai vu des gens consciencieux, compétents, qui ne comptaient pas leur temps et qui travaillent pour le bien de l'élève. J'ai vu des gens à qui j'aurais confié mes enfants les yeux fermés. Pas des fainéants payés à ne rien foutre qui profitent du système…

Sachez, enfin, madame Royal, que je m'attendais à plus de mesure, de rigueur et de cohérence de votre part. On accusa il y a peu, à juste titre, votre rival Sarkozy de simplifications outrancières. Je vous en croyais dépourvue, vous avez prouvé, bien malgré vous, le contraire. Ne vous étonnez pas, alors, que les jeunes générations, comme les plus

anciennes, aient une désaffection de la politique : vous, et d'autres, en êtes responsables.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

No Logo, la tyrannie des marques

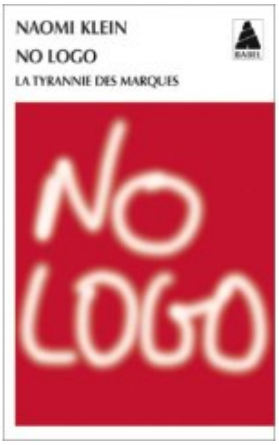
- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : dimanche 19 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le livre référence du mouvement antipubs et de l'altermondialisation.



No Logo sort dans sa version originale en 2000, au terme d'une décennie marquée par la montée en puissance de la mondialisation libérale, les fermetures d'usines et la dégradation des conditions de travail dans les pays du Nord, la multiplication des *sweatshops* [1] dans les pays du Sud, et une véritable colonisation de l'espace physique et mental des individus par les marques. Pour Naomi Klein - journaliste canadienne - ces éléments constituent les pièces d'un seul et même puzzle qu'elle entreprend de reconstituer, en attachant une importance toute particulière aux marques. Dans un système économique mondialisé, avec des multinationales jouant sur l'universalité de la langue des symboles, la résistance ne peut être que globale. *No Logo* accorde une large place à l'analyse et à la description des forces qui s'opposent au règne de l'entreprise avec, en toile de fond, l'idée que lorsque les gens connaîtront le vrai visage des marques, ils s'opposeront massivement aux transnationales.

L'ouvrage est divisé en quatre temps : "Zéro espace" décrit l'invasion de l'espace public, de la culture et de l'éducation par le marketing ; "Zéro choix" explique comment les stratégies de concentration et de développement des multinationales ont réduit la diversité des choix des consommateurs ; "Zéro boulot" analyse les conséquences de la mondialisation sur l'emploi ; "Zéro logo" se focalise sur la résistance aux marques.

ZERO ESPACE

1. Un monde marqué

A l'origine, la publicité servait surtout à faire connaître les produits. Aujourd'hui, elle se développe de façon

exponentielle et vise à construire une image de marque, un style de vie. C'est ce qu'on appelle le *branding*. Ce changement d'approche procède d'une rupture dans le modèle de fonctionnement des grandes sociétés. Le coeur de leur activité est désormais de produire une marque, pas des produits. La fabrication de ces derniers est délocalisée et confiée à des sous-traitants, de sorte que des multinationales comme Nike ne possèdent plus aucune usine.

2. La marque se répand : comment le logo a pris la vedette

Conséquence du changement d'approche des entreprises, les logos - considérés comme des extensions des marques - sont devenus omniprésents. Favorisée par les politiques de déréglementation et le retrait des financements publics, l'invasion des marques a été particulièrement remarquable dans le secteur culturel. Comme le souligne Naomi Klein, pour les marques, "il ne s'agit plus de sponsoriser la culture mais d'être la culture". Elles organisent donc leurs propres événements (festivals, remises de récompenses, etc.) et assurent la promotion de "leurs" artistes. Leur force de frappe est démultipliée par la concentration des marques et des médias et par les stratégies de synergies qu'elle permet.

3. Tout est alternatif : le marché de la jeunesse et le marketing du cool

Dans les années 1990, considérant que le marché de la jeunesse était le plus à même d'assurer la croissance de leurs ventes, les marques ont littéralement colonisé leur espace physique et mental. Elles ont tout mis en oeuvre pour apparaître cools, engageant des "agents de changements" (des salariés chargés d'être jeunes) et des consultants spécialisés dans la recherche du cool. Une fois identifiées les tendances des quartiers pauvres (comprendre "noirs" dans le contexte américain) et tous les courants résistant à l'esthétique dominante (grunge, adeptes de la "consommation ironique", etc.), les multinationales se sont lancées dans une gigantesque campagne de récupération, en lançant des sous-marques faussement alternatives notamment.

4. Le branding de l'éducation : la pub dans les écoles et les universités

La baisse des financements publics aux écoles et aux universités alors même qu'elles avaient des besoins nouveaux liés au développement des nouvelles technologies a fourni aux marques une bonne opportunité pour investir le monde de l'enseignement. Au moyen d'accords généralement secrets passés avec les directions, les chaînes de fast-food ont fini par jouer le rôle des cantines, les chaînes de librairies celui des bibliothèques et dans certains établissements, on contraint les élèves à regarder de la publicité sur les écrans "offerts" par les marques. La montée en puissance des marques dans les écoles et les universités se traduit par une censure croissante tant sur le plan politique que scientifique. Dans le premier cas, des associations étudiantes dénonçant le travail des enfants dans les usines des sponsors sont muselées par la direction de l'établissement. Dans le second cas, des universitaires voient leurs recherches enterrées si elles font ressortir que les produits élaborés par les sponsors (les firmes pharmaceutiques pour ne citer qu'elles) sont inefficaces, voire nocifs.

5. Papa cool : le triomphe du marketing identitaire

L'invasion des marques dans les écoles et les universités a été facilitée par le contexte idéologique des années 1990. A l'époque, les étudiants nord-américains sont engagés dans un combat - perçu comme révolutionnaire - pour une meilleure représentation des "minorités" (noirs, homosexuels, femmes, etc.). Les marques ont parfaitement su répondre à ce besoin de reconnaissance de la diversité grâce au développement du marketing identitaire. Elles sont

parvenues à apparaître comme des alliées dans la lutte des jeunes alors que leur communication sur la diversité cherchait surtout à fabriquer un "ado mondial" auquel elles pourraient vendre les mêmes produits avec le même discours. Naomi Klein dresse un bilan amer du combat pour la *political correctness*, auquel elle a activement participé : "la politique identitaire ne combattait pas le système, elle n'était même pas subversive. Elle alimentait la vaste et nouvelle industrie du branding des grandes entreprises". Après coup, l'auteur considère que, puisque le processus de libéralisation était alors en pleine expansion, il aurait fallu s'attaquer en priorité au problème de la redistribution des richesses.

ZERO CHOIX

6. La bombe du branding : les franchises à l'ère de la supermarque

Au moment même où les marques célèbrent la diversité, elles sont engagées dans un intense processus de concentration capitalistique qui réduit drastiquement le choix des consommateurs. Les franchises et les chaînes prolifèrent, éliminant les petits commerces indépendants. Naomi Klein identifie deux grands modèles de développement des marques : Wal-Mart [2] et Starbucks. Le modèle Wal-Mart repose sur des économies d'échelle à tous les niveaux permettant de mener une guerre des prix impitoyable pour les concurrents. Le modèle Starbucks consiste à saturer le centre-ville de points de vente jusqu'à ce que la concurrence soit si feroce que les ventes baissent même dans les magasins Starbucks. Wal-Mart et Starbucks ont des images diamétralement opposées mais dans les deux cas, on retrouve la même logique de chaînes : le clonage de magasins et la destruction de la concurrence.

7. Fusions et synergies : la création d'utopies commerciales

L'objectif ultime d'une multinationale, c'est de faire de sa marque un style de vie auquel les clients s'identifieraient tant qu'ils deviendraient ses esclaves. Le meilleur moyen d'atteindre cet objectif est de rendre la marque plus autosuffisante en multipliant les fusions, les synergies et les promotions croisées. Les supermagasins (type Nike Town) donnent une idée concrète de cette nouvelle utopie commerciale : ils offrent aux clients la possibilité de "rentrer dans la marque", de pénétrer dans son univers en 3 D. Certaines multinationales proposent également des camps de vacances permettant d'expérimenter temporairement le style de vie de la marque. Disney a poussé la logique jusqu'au bout en créant son propre village - Celebration - dans lequel les gens vivent vraiment.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Sur le plan éthique, les stratégies d'intégration verticale et horizontale des marques rendues possibles par les politiques de déréglementation de Reagan ne sont pas sans poser de sérieux problèmes. Il suffit d'étudier le cas du secteur du livre pour s'en convaincre : lorsqu'un même conglomérat édite les livres, les distribue et assure leur promotion dans tous les médias qu'il contrôle, il met en cause la liberté d'expression et la libre circulation des idées.

8. La censure commerciale : barricades autour du village des marques

Contrôler de plus en plus de maillons de la chaîne de vie des produits culturels (production, distribution, critique, promotion, etc.) permet non seulement de réussir à vendre ses propres produits mais aussi de censurer ceux qui posent problème à la marque. C'est ce que Naomi Klein appelle la "censure synergique". La censure peut être plus brutale, comme lorsque certaines grandes chaînes de distribution exigent des versions altérées des produits pour pouvoir les mettre dans leurs rayons (pochettes de CD et chansons de Nirvana modifiées, scènes de films coupées parce que trop explicites sur l'homosexualité…). La censure peut également prendre des formes plus subtiles, les artistes s'autocensurant pour assurer la meilleure diffusion possible de leurs oeuvres.

Pour les multinationales, la culture fonctionne en sens unique : elles en sont les productrices et nous les consommateurs. S'il vient à l'idée d'un individu de dialoguer avec divers éléments de la *pop culture* en utilisant des slogans publicitaires ou des icônes culturelles comme la poupée Barbie par exemple, les marques dégainent la législation sur le droit d'auteur et s'en servent comme d'une arme pour protéger leur image. Une fois de plus, derrière l'écran de fumée des beaux discours sur la diversité, les marques poursuivent une politique guerrière d'élimination de tout ce qui pourrait nuire à leurs intérêts financiers. Les centres commerciaux sont les symboles de cette situation : bien qu'ils se présentent comme des espaces publics, ils sont entièrement aux mains d'intérêts privés qui dénient aux citoyens le droit de s'y exprimer librement, d'y manifester ou d'y faire signer des pétitions.

ZERO BOULOT

9. L'usine au rancart

[IMG/gif/pubenfants2.gif] Fidèles à la logique "des marques, pas des produits", la plupart des multinationales se sont débarrassées de leurs usines pour consacrer une part croissante de la valeur ajoutée au *branding*. Comme la fabrication des produits a été confiée à des sous-traitants dans les pays du Sud, les marques ont perdu tout sentiment de responsabilité vis-à-vis des ouvriers. Elles se sont bornées à passer commande au mieux offrant sans se soucier de la façon dont leurs produits étaient confectionnés. Rien d'étonnant donc à ce que les sous-traitants soient allés s'installer dans des zones franches, que Naomi Klein qualifie de "mini-Etats militaires au sein des démocraties" exempts d'impôts, de législation sociale et de syndicats.

Contrairement à ce qu'affirment les chantres du libéralisme, ces zones franches ne permettent pas un développement économique des pays pauvres. Elles accueillent des entreprises qui se contentent de faire de l'assemblage (oubliés les transferts de technologies !) et qui sont prêtes à repartir aussi rapidement qu'elles sont venues si elles trouvent une offre plus intéressante ailleurs. Surtout, comme les sociétés versent à leurs employés des salaires rongés par les dévaluations qui leur permettent à peine de survivre et qu'elles ne payent pas d'impôts aux communes, elles transforment des pays entiers en "bidonvilles industriels et en ghettos de main-d'oeuvre bon marché". Naomi Klein, qui s'est rendue dans diverses zones franches asiatiques, décrit dans le détail les conditions de travail effroyables des ouvriers (le plus souvent des ouvrières célibataires de 17 à 25 émigrées de provinces rurales) et en conclut que l'idée selon laquelle les emplois des pays du Nord ont fui vers les pays du Sud est

totalement fausse : en réalité, les emplois du Nord ont disparu pour céder la place à des emplois d'un nouveau type caractérisés par une précarité extrême, la surexploitation, des régimes dictatoriaux et des salaires de misère. Dans l'opération, les multinationales sont parvenues à réaliser des marges de 400 % sur leurs produits contre 100 % avec le modèle de production traditionnel.

10. Menaces sur l'intérim

Dans les pays du Nord, parallèlement à la fermeture des usines, les conditions de travail se sont fortement dégradées. Cherchant à puiser dans des réserves fluides d'employés à temps partiel et de pigistes (de préférence des jeunes tirant les salaires à la baisse), les grandes sociétés ont eu massivement recours aux intérimaires et leur ont confié des tâches autrefois réservées à leurs salariés. Elles ont également développé les *McJobs*, des petits boulots considérés comme passagers dont le salaire ne permet pas de vivre. Les secteurs des services et de la vente au détail, qui représentent 75 % des emplois aux Etats-Unis, ont été directement touchés. Le phénomène de précarisation du travail ne se limite pas aux *fast-food*, il concerne des sociétés aussi diverses que Microsoft ou MTV. Naomi Klein accorde une importance particulière à l'essor du travail non-rémunéré (stages) qui permet aux entreprises d'engranger des bénéfices considérables et réserve certaines carrières (notamment dans le secteur culturel) aux personnes qui peuvent compter sur le financement de leur famille.

La précarisation du travail s'est accompagnée d'un discours sur la flexibilité choisie et l'émergence d'un "peuple d'autonomes" composé de *free lance* travaillant pour ceux qui proposent les meilleures conditions. Le message sous-jacent tendait à faire croire aux travailleurs précaires qu'ils n'appartenaient pas à la classe ouvrière mais à la classe moyenne.
Or, comme le souligne l'auteur, "en règle générale, passer au travail temporaire, c'est perdre sur les deux tableaux : un travail mal rémunéré, sans avantages sociaux ni sécurité, et un moindre contrôle des horaires". Au final, ceux qui ont le plus à gagner à la flexibilité sont les cadres supérieurs et les "PDG intérimaires" qui passent d'une entreprise à l'autre pour effectuer des coupes dans les effectifs et repartir avec des primes et des salaires mirobolants (qu'elle que soit leur compétence).

11. L'érosion de la loyauté : on récolte ce qu'on a semé

Si les entreprises se considèrent désormais non plus comme des créatrices d'emplois mais comme des créatrices de richesses, les salariés comprennent progressivement que ce qui est bon pour l'entreprise n'est pas nécessairement bon pour eux. La hausse du cours des actions à chaque annonce de plan social laisse d'ailleurs supposer que c'est précisément le contraire. Les employés ne s'identifient plus à l'entreprise pour laquelle ils travaillent et les jeunes distinguent plus nettement que leurs aînés vie privée et vie professionnelle. Ce changement en profondeur des mentalités pourrait expliquer le développement de comportements contraires aux intérêts de l'entreprise, comme les vols ou le *hacking*.

ZERO LOGO

12. La résistance culturelle : les casseurs de pub

Face à l'invasion publicitaire et aux conséquences désastreuses des stratégies des multinationales sur le plan humain, écologique et politique, une réaction était inévitable. Celle-ci a pris différentes formes, dont celle de la résistance culturelle, définie comme une "pratique qui consiste à parodier les publicités et à détourner les panneaux-réclame afin de modifier radicalement leurs messages". Ses adeptes considèrent que le détournement d'un logo est d'autant plus efficace que les marques ont investi beaucoup d'argent pour leur donner du sens. Ils ajoutent qu'une "bonne opération de résistance, c'est une radiographie du subconscient d'une campagne, qui dévoile non pas son contraire, mais la vérité profonde qui se cache sous les couches d'euphémismes publicitaires". La vérité profonde qui alimente la rage des casseurs de pubs, c'est la perte de l'espace public, la censure commerciale et le déficit d'éthique concernant la main d'oeuvre. Les tentatives de récupération par les marques de certains messages antipubs n'ont fait qu'alimenter la révolte. Les casseurs de pubs et autres "hacktivistes" (*hackers* pénétrant sur les sites Web des grandes sociétés) sont convaincus qu'ils sont en mesure d'enrayer le système car ils seront de plus en plus nombreux. Selon eux, nous avons tellement été bombardés de slogans publicitaires qu'il y a un résistant culturel en chacun de nous. Cet optimisme est pondéré par Naomi Klein, qui précise que pour ébranler le système, il ne suffit pas de s'attaquer aux images : il faut lutter contre les sociétés qui les fabriquent.

13. Reconquérir les rues

Parce que les rues jouent un rôle stratégique pour les marques qui les occupent chaque jour un peu plus, le mouvement international *Reclaim The Streets* (RTS) a entrepris de les reconquérir. Sa technique consiste à transformer par surprise des artères de circulation en "terrain de jeu surréaliste", avec *rave party*, plantage d'arbres au milieu des routes, érection de barricades et cracheurs de feu. Ces fêtes radicales bénéficient de l'appui d'autres mouvements internationaux d'un nouveau genre, comme les promenades à vélo *Critical Mass*. Ces promenades constituent des rassemblements "spontanés" de milliers de cyclistes, ce qui bloque la circulation et permet l'érection de barricades et l'arrivée des fêtards du RTS. Ce type d'action présente un risque réel d'escalade vers le hooliganisme et les émeutes (risque concrétisé lors de la première Fête de rue mondiale, en 1998), mais Naomi Klein souligne qu'il montre le "potentiel et le désir d'une protestation à l'échelle mondiale contre la suppression de l'espace public".

14. La grogne monte : le nouveau militantisme à l'encontre des grandes sociétés

Les compagnies transnationales ont aujourd'hui plus de pouvoir que de nombreux gouvernements. Or, ces sociétés opèrent dans la plus grande opacité et les citoyens n'ont aucun contrôle de leurs activités. De nouveaux réseaux de militants (des bandes de *hackers* aux centres de recherche sur le crime commercial, en passant par les entarteurs) se sont formés pour apporter de l'information sur l'envers du décor des marques. Au prix d'importants efforts, ils fournissent des données sur les conditions de travail dans les *sweatshops*, les atteintes aux droits humains perpétrées par certains régimes autoritaires pour satisfaire les multinationales, la pollution, etc. Leur travail porte ses fruits car dans les pays du Nord, les mentalités changent progressivement. Le discours qui consistaient à dire des ouvriers du Sud "ils nous volent nos emplois" cède la place à une analyse plus dangereuse pour les multinationales : "nos grandes sociétés leur volent leurs vies".

15. Le boomerang du branding : les tactiques des campagnes de marques

Depuis qu'elles veulent incarner des valeurs positives dans lesquelles nous pouvons nous identifier, les marques entretiennent avec nous une relation intime. En retour, nous sommes plus indignés par les crimes dont elles se rendent coupables car ils nous touchent directement : nous sommes capables de faire le lien entre ce qui se passe dans les zones-franches et nos propres vies. Ruse de la raison, les campagnes anti-sociétés puisent leur force dans le pouvoir d'attraction des marques. Il faut savoir jouer de cet effet boomerang, par exemple en invitant un travailleur du Tiers-Monde à visiter un supermagasin devant les médias, en mettant en parallèle la vie de marque et la réalité ou en utilisant le cas des marques pour faire passer des idées globales (exemple avec l'inégale redistribution des bénéfices : il faudrait à un travailleur haïtien fabriquant des produits Disney 16,8 années pour gagner ce que le PDG de Disney gagne en une heure). En mettant les marques le nez dans leur propre fange, les activistes salissent par ricochet tout ce qu'elles ont sponsorisé (artistes, événements, etc.), ce qui peut les mettre dans des situations difficiles devant les médias ou leurs propres actionnaires.

Dans le même temps, la solidarité internationale se développe, facilitée par le Net, et les militants du Nord informent les travailleurs du Sud sur les prix de vente des produits qu'ils fabriquent. Cela leur permet de se sentir plus forts pour défendre leurs droits et facilite l'implantation des syndicats.

16. Trois petits logos : le swoosh, la coquille et les arches

Naomi Klein développe le cas de trois multinationales (Nike, Shell et Mc Donald's) ayant essuyé de sérieux revers face aux activistes anti-marques. Dans les quartiers noirs des Etats-Unis, des militants sont parvenus à retourner les jeunes contre Nike en leur expliquant comment la marque au *swoosh* s'enrichissait sur l'image de leur quartier tout en y faisant disparaître les emplois. Les militants anti-Shell ont durement attaqué la société en lui donnant l'image d'un pollueur (affaire de la plate-forme de Brent Spar) et d'un meurtrier (exécution de l'écrivain Ken Saro-Wiwa par le gouvernement nigérian pour faciliter les opérations de Shell en territoire Ogoni). Enfin, en Grande-Bretagne, le procès de McDonald's contre deux écologistes s'est retourné contre la chaîne de *fast-food* et a montré comment les grandes sociétés pouvaient constituer une menace pour la liberté d'expression. Tirant les enseignements de ces exemples, Naomi Klein conclut que les procès sont la meilleure manière d'obliger les multinationales à présenter leur vrai visage et qu'Internet est un outil d'organisation et de sensibilisation redoutable pour les activistes.

17. La politique étrangère sur le plan local : étudiants et communautés entrent dans la bataille

Le très grand pouvoir d'achat des institutions publiques leur permet d'exercer une pression considérable sur les entreprises. Les universités qui vendent des produits à leur nom peuvent exiger - comme l'université Duke - que ceux-ci ne soient pas fabriqués dans les *sweatshops*. En outre, les étudiants peuvent faire pression pour empêcher la signature de contrats entre leur université et une firme qui ne respecterait pas certains principes éthiques. C'est ainsi qu'en 1997, la marque Pepsi a été contrainte de quitter la Birmanie pour mettre un terme aux boycotts dont elle était victime dans les universités.

Les gouvernements locaux, qui disposent d'importants budgets, peuvent mettre en place des "ententes d'achat sélectif" pour refuser de passer des commandes à des sociétés ayant des comportements irresponsables (par exemple, l'Etat du Massachusetts écarte des commandes publiques les entreprises faisant affaires en Birmanie). Cette stratégie s'avère tellement efficace que les multinationales se sont organisées en lobby pour tuer dans l'oeuf ce type d'initiatives et traîner les communautés devant les tribunaux en invoquant des réglementations de l'OMC.

18. La marque comme métaphore : les limites de la politique des marques

Le comportement des multinationales s'inscrit dans un contexte plus large : celui du système économique mondial. Pour Naomi Klein, la lutte contre les marques (ou les sociétés sans marques, via les boycotts secondaires) ne doit pas être considérée comme une fin en soi mais comme une porte d'entrée pour prendre conscience de problématiques plus globales. Elle permet aussi aux activistes d'avoir le sentiment qu'ils peuvent faire quelque chose, qu'ils ne sont pas impuissants.

L'activisme anti-marques a des effets pervers et des limites dont il faut être conscient. Se focaliser sur les marques relègue au second plan la lutte contre les injustices sans logos, ce qui pose un vrai problème éthique. De plus, on ne peut raisonnablement pas aborder le problème des droits collectifs et des luttes des ouvriers uniquement dans le contexte du choix des consommateurs. Pour rassurer ces derniers, les multinationales ont multiplié les codes de bonne conduite. Ces codes ne sont pas satisfaisants. D'abord, parce qu'ils ne sont pas appliqués ou pas applicables. Ensuite parce que, comme le souligne Naomi Klein, "le message sous-jacent aux codes de conduite est pétri d'une nette hostilité envers l'idée que les citoyens peuvent - à travers les syndicats, les lois et les traités internationaux - prendre le contrôle de leurs propres conditions de travail et des conséquences écologiques de l'industrialisation." Ce sont les travailleurs qui ont les meilleures réponses aux problèmes qui se posent dans les usines. Comme leurs homologues du Nord, les ouvriers des zones-franches ont le droit à l'autodétermination, coeur du mouvement syndical depuis les origines.

Consommateurs et citoyens

Aujourd'hui, les marques ont un pouvoir colossal, mais l'époque où elles avaient les mains libres est révolue. En Occident comme dans les pays du Sud, la résistance se structure et invente de nouvelles formes de militantisme. Cette lutte ne peut pas se limiter aux marques, car celles-ci ne sont qu'un élément d'un système économique beaucoup plus large et tout aussi injuste. Au final, *No Logo* nous invite donc à passer du stade de consommateur responsable à celui de citoyen engagé.

Post-scriptum :

No Logo, la tyrannie des marques, Naomi Klein, J'ai Lu, 2001 (version française). ISBN 2-290-33312-3

De Naomi Klein, lire aussi La stratégie du choc. Montée d'un capitalisme du désastre.

---

[1] "Usine à sueur" : usine dans laquelle les employés sont sous-payés et où les conditions de travail sont extrêmement dures.

[2] Wal-Mart est une chaîne de grandes surfaces situées en périphérie des villes et dans lesquelles on trouve de tout pour pas cher.

Adhérer à GreenPeace

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 1er décembre 2006

La Révolution en Charentaises

Par ce biais, la Révolution en Charentaises t'invite à reverser, indirectement, une part des recettes de l'Etat à l'organisation indépendante GreenPeace.

Camarade Révolutionnaire en Charentaises, rassure-toi, nous sommes au courant :

Tu ne te sens pas d'aller manifester tous les dimanches devant la centrale nucléaire la plus proche pour réclamer l'abandon des programmes nucléaires civils et militaires français ;
Tu as définitivement abandonné l'idée de convaincre ton voisin chasseur de ne plus utiliser son 4x4 pour aller à la boulangerie [1] ;
Tu frémis à chaque fois que ton patron jette 200 pages fraîchement imprimées (en recto uniquement) à la poubelle (sa secrétaire a fait une coquille dans l'entête du document super-important-qui-doit-partir-aujourd'hui), mais tu ne peux rien lui dire sans passer pour l'écolo-gauchiste de la boîte [2]. Tu en as aussi assez de ne pas avoir le droit de consulter le site de GreenPeace depuis ton travail à cause du système de filtrage qui te renvoie la réponse : « Site refusé, groupe ou organisation activiste »…

Néanmoins,

Tu voudrais bien faire quelque chose pour ta planète (tu fais d'ailleurs toi-même déjà quelques efforts dans ce sens) ;
Tu souhaites être compté officiellement parmi les personnes qui se préoccupent réellement de leur avenir et de celui de leurs enfants ;
Tu as quelques sous en trop que tu ne veux pas investir en actions « Orange » ou « GDF » ;

La Révolution en Charentaises te propose une solution simple, économe de ton temps, peu coûteuse et efficace : inscris-toi à GreenPeace !

GreenPeace est une association indépendante à but non lucratif, fondée en 1971 et présente dans le monde entier (40 pays), dont tu as forcément entendu parler un jour ou l'autre. Indépendante ? **GreenPeace vit entièrement grâce aux dons de ses adhérents** : elle n'accepte de financement, ni de la part des entreprises, ni de celle des gouvernements, et conserve ainsi son entière liberté d'action, en tous lieux et en toutes circonstances. **Non violente**, cette association utilise des méthodes certes peu orthodoxes, mais qui ont le mérite de faire parler d'elles et d'être efficaces (la page des « victoires » de GreenPeace). Enfin, tous les dons que tu peux leur faire sont déductibles pour moitié de ta feuille d'imposition (ou crédit d'impôt si tu es non imposable). Finalement, on peut considérer que c'est l'Etat qui paie la moitié de ta cotisation, tu impliques ainsi l'ensemble de tes concitoyens dans cette lutte.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Quelques éléments de comparaison pour finir de te convaincre : je participe moi-même chaque mois à hauteur de 6 euros (un minimum de cotisation sur lequel je reviendrai dans un autre article), par prélèvement automatique (méthode préconisée puisque la plus durable), au financement de cette organisation. En fin de compte, cela fait un total de 72 euros par an, montant non négligeable, mais à relativiser au vu de ces quelques dépenses personnelles mensuelles :

Moyens de communication : 15 euros de portable (que je n'utilise pratiquement pas) en sus d'un abonnement téléphone fixe à 30 euros, ce qui fait 45 euros de communication mensuelles minimum (je ne suis pas celui qui téléphone le plus) ;
Pour me déplacer, je « brûle » au moins 90 euros d'essence par mois (disons deux pleins au tarif en vigueur) ;
Je fume [3] ;
Etc.

J'insiste, je ne crois pas être parmi ceux qui consomment le plus, ni parmi ceux qui consomment le moins, je le reconnais aussi. Admettons donc que je me trouve dans une bonne moyenne ; alors, 6 euros de plus ou de moins tous les mois, moi, je ne m'en rends même pas compte… D'autant qu'une fois la moitié déduite de ta feuille d'impôt, cela ne fait plus que 3 euros par mois !

Il n'y a pas de petits profits ; **c'est en accumulant les actions individuelles que nous parviendrons à faire changer les choses qui nous tiennent le plus à coeur**. Je le répète donc encore une fois : amis Révolutionnaires en Charentaises, à vos autorisations de prélèvement !

Post-scriptum :P.S. Si tu souhaites adhérer à une autre organisation (non violente, indépendante et à but non lucratif), n'hésite pas à nous en parler sur le forum de cet article ! Et si t'as vraiment pas un rond, sache que ce n'est pas un problème, d'autres cotisent pour toi !

---

[1] Depuis que tu as collé un autocollant « Je suis un gros con » à l'arrière de son véhicule, vos relations se sont singulièrement dégradées !

[2] ce qui est une position tout à fait défendable, je te conseille juste dans ce cas d'être aussi délégué du personnel…

[3] Mais je n'entamerai pas le débat ici

Signer le Pacte Ecologique

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 27 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

La planète va mal, tout le monde le sait et on commence enfin à en prendre conscience. Seulement, force est de constater que les politiques, de droite comme de gauche, ont bien du mal à inclure dans leur programme un vrai discours environnemental.

Il ne s'agit pourtant là rien moins que de notre survie.

Nicolas Hulot affirme depuis longtemps la nécessité pour les hommes politiques de mettre l'environnement au centre des préoccupations. Son message n'étant pas relayé, il a menacé de se présenter aux présidentielles, en prenant comme conseiller Gérard Feldzer, directeur du musée de l'air qui s'était fait connaitre en 1981 en dirigeant la campagne de Coluche.

Miracle, aujourd'hui, beaucoup de personnalités politiques commencent enfin à parler d'écologie. Mais de façon tellement vague, qu'on peut largement douter que tout cela soit suivi de faits et que l'environnement ne constitue pas une arme de campagne supplémentaire…

Histoire de mettre la pression, Hulot lance le Pacte écologique, une démarche d'interpellation des candidats à l'élection présidentielle. Tous ceux qui se sentent concernés par l'environnement et par l'impérieuse nécessité de voir enfin les politiques se bouger, sont invités à signer le pacte. Ca se passe ici.

Et pour les quelques ermites qui ne seraient pas convaincus de l'absolu devoir d'agir enfin sur le terrain politique, quelques chiffres (mais il y en aurait tant d'autres à donner), pour mémoire :

La très sérieuse revue *Science* affirme, qu'au rythme où va l'extraction des richesses marines, il n'y aura plus de poissons dans les océans d'ici 2050.
Chaque année, en Amazonie, 17 millions d'hectares partent en fumée (soit la surface de la France et du Portugal réunis). A ce rythme, dans moins de cinquante ans, cette immense forêt aura disparue.
En Arctique, la banquise s'est réduite, ces 30 dernières années, d'une surface équivalente à près de deux fois la France.
Le réchauffement climatique continue à un rythme effréné (c'est-à-dire exponentiel…)
On estime que 50 000 à 100 000 espèces vivantes sont détruites chaque année sur les 5 à 50 millions existantes (sans nous, cette destruction serait 1000 fois moins rapide).
Un mammifère sur quatre est menacé d'extinction. D'ici quatre ans, les orangs-outans pourraient disparaître. Il survit actuellement : 3000 gorilles, 2200 ours polaires, 800 hippopotames…

Rien qu'en France, 150 des 1000 vertébrés sont menacés de disparitions. Sur les 6000 espèces de plantes connues, près de 400 risquent de disparaître dans les années à venir (chiffres Insee).
Et les barrières de coraux se réduisent comme une peau de chagrin, en Australie et partout ailleurs. Avec les conséquences désastreuses que l'on connait.

Il apparait dès lors évident, comme l'affirme Nicolas Hulot, que "nous n'avons pas d'autres choix que d'opérer urgemment la mutation écologique". Alors, pour faire pression sur les futurs candidats, signons ce pacte qui n'est, comme le souligne le reporter dans sa lettre au futur Président, "ni un accord entre appareils politiques, ni un programme de gouvernement, mais l'affirmation d'une volonté collective qui dépasse les querelles partisanes. C'est une première étape dans la mobilisation populaire".

Alors, Révolutionnaires en Charentaises : en avant !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

"La mère" de Bertolt Brecht

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 28 novembre 2006

La Révolution en Charentaises

Mis en scène par Jean-Louis Benoit, du 17 au 26 novembre 2006 au théâtre de la Commune à Aubervilliers.

Voici une pièce où l'on ne parle pas de maternité, mais d'accouchement. Comme on accouche d'une idée. Pélagie Vlassova est la mère du titre. Elle est russe, veuve d'ouvrier et mère d'un fils, ouvrier lui aussi.

La pièce s'ouvre sur l'inutilité de cette femme. Du moins celle qu'elle ressent. Elle ne sert plus à rien, ni pour elle, ni pour son fils (à qui elle ne peut même plus cuisiner une bonne soupe), ni même pour les autres. Et puis c'est son fils qui va l'éveiller, l'instruire, l'embarquer dans sa lutte contre le kopeck perdu, et c'est l'engrenage… Petit à petit Pélagie ouvre les yeux sur le monde qui l'entoure, prend conscience de sa condition sociale, des ravages du capitalisme puis ceux de la guerre. Elle se bat et lutte pour sauver son fils d'abord, puis son âme, et enfin son peuple, le peuple russe.

Elle s'attaque à toute forme de domination et d'exploitation. La main mise de l'église sur le bien pensant, l'enrichissement démesuré des patrons et les mensonges du tsar pour entretenir l'esprit belliqueux et piller le peuple de ses dernières richesses. La pièce s'arrête en 1917. Nous préservant du passage à l'acte des idéaux communistes avec ce que l'on connaît de meurtres perpétrés. Car, une fois encore, ce n'est pas le propos. L'histoire, ici, n'est celle que d'une femme, éveillée, grandie, apaisée dans sa lutte. D'inutile, elle est devenue indispensable. Le maillon d'une grande chaîne en mouvement.

La belle idée de la mise en scène de Jean-Louis Benoit c'est d'avoir confié le rôle de la mère, non pas à une seule comédienne, mais à dix. Dix jeunes femmes, accompagnés de cinq jeunes comédiens, tous issus de la Manufacture, haute école de théâtre de Suisse romande. A eux tous ils forment une troupe vive et dynamique qui rend perceptible cet engouement révolutionnaire. Et puis ils jouent comme si ils jouaient… Elèves dissipés et chahuteurs d'une classe où le maître s'est enfui… Laissant derrière lui, le tableau et les craies, qui font et défont les éléments d'un décor simple et efficace.

Et puis il y a un piano quelque part, dans un coin, pas trop loin. Et c'est la deuxième bonne idée de cette mise en scène : ponctuer le récit de chansons. Des chansons en allemand (pour rappeler la langue originale de l'auteur), au contenu souvent pesant, mais dit sur les notes légères du piano. Et la pièce défile sans que les 2h10 qu'elle dure ne pèsent.

Malheureusement, à l'heure où nous publions ces lignes, les représentations du théâtre de la Commune sont achevées. Il n'est de toute façon pas trop tard pour (re)lire le texte, traduit par Maurice Regnaut et André Steiger aux

éditions de l'Arche Editeur. Car ce texte, écrit en 1931 (librement inspiré du roman de Gorki) et monté pour la première fois à Berlin en 1932, nous rappelle l'enthousiasme des luttes ouvrières et l'impact du militantisme sur le destin d'une femme. Une femme dont les ambitions n'étaient autres, au départ, que d'être une bonne épouse et une bonne mère.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Ne vous empoisonnez pas !

Soutenez REACH !!

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : vendredi 8 décembre 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Nous sommes des décharges de substances chimiques sans le savoir. Notre corps contient des phtalates, des parrafines chlorées, des alkylphenols, des muscs atificiels, des retardateurs de flamme bromés et d'autres molécules chimiques provenant de jouets, d'équipement - hi-tech - de vêtements, de produits ménagers, de la moquette, de la peinture et de produits de soin pour le corps. Ces molécules peuvent être cancérigènes, réduire la fertilité - surtout celle des hommes - endommager le foie, interférer avec les messages cérébraux, attaquer le système immunitaire ou les neurones, etc.

La Révolution en Charentaises vous a déjà recommandé de soutenir Greenpeace. On ne peut que vous vous encourager à aller également visiter leur site, notamment pour y prendre connaissance de l'action de l'organisation en faveur de la réglementation REACH. Qu'est-ce que REACH ? REACH est une réglementation qui vise à enregistrer et évaluer quelques 30 000 substances chimiques qui n'ont jamais été examinées (parce qu'elles étaient commercialisées avant la réglementation de 1981 sur les substances chimiques), et à interdire les plus dangereuses. Les produits auxquels REACH s'attaque en priorité sont :

les PBT : persistants, bioaccumulables et toxiques

les CMR : cancérigènes, mutagènes (susceptibles de provoquer des modifications de l'ADN) et reprotoxiques (portant atteinte à la reproduction)

les perturbateurs hormonaux

Il y a urgence. La décision va être prise la semaine prochaine [1]. Une réglementation si justifiée devrait passer sans problème. Mais c'est compter sans les lobbies des industries chimiques et les parlementaires toujours soucieux de plaire au grand capital. Au lieu d'agir contre la pollution de nos corps et de la planète, ils ont une fâcheuse tendance à se laisser d'abord influencer par les industriels qui continuent à dire qu'il n'y a pas de preuve de la toxicité (c'est ce qu'on disait du DDT), ou qu'à petite dose et en les utilisant de façon contrôlée, les produits sont sans danger (c'est ce qu'on disait de l'amiante). Mais que dire des substances chimiques qui sont aujourd'hui retrouvées dans le cordon ombilical et le lait maternel ? L'être humain naît pollué ! Pourrait-il y avoir un lien avec le fait que les cancers touchant les enfants augmentent de 1 % par an ?

Après avoir soutenu REACH, vous pouvez aussi consulter le guide de Greenpeace et Vigitox sur les cosmétiques, produits de ménage et produits de consommation, pour éviter les achats polluants.

Faites connaître le caractère dangereux de ces produits de consommation courante à votre entourage ! Plus les

consommateurs seront conscients, plus les producteurs seront amenés à avoir une attitude responsable. Plusieurs producteurs figurant sur la liste rouge de Greenpeace ont décidé de remplacer des ingrédients nocifs par des substituts. On attend toujours un réflexe salutaire de grands producteurs comme L'Oréal, Disney ou Mattel…

Si vous n'avez pas envie d'en faire toute une étude (devoir lire les ingrédients de chaque article que vous achetez et devoir se souvenir des produits nocifs) à chaque fois que vous faites vos courses, achetez bio. Les produits ménagers et cosmétiques des marques bio se trouvent sur la liste verte.

Pour en savoir plus sur GreenPeace, lisez l'article Adhérer à GreenPeace.

---

[1] Semaine du 11 décembre 2006

Pénombre

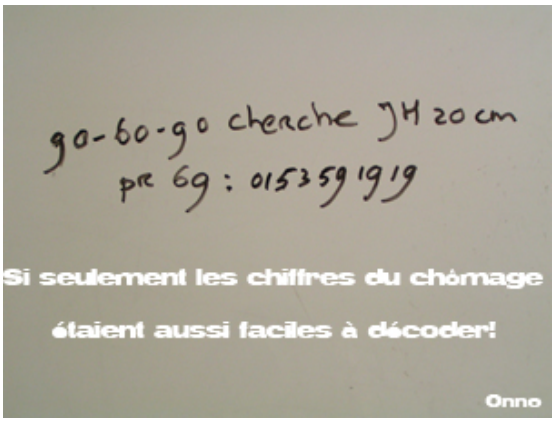
- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : vendredi 15 décembre 2006

La Révolution en Charentaises

Quand les hommes de l'ombre éclairent nos lanternes.

Tous les dirigeants vous le diront : ce qui fait la force d'un chiffre, c'est l'ignorance de celui qui l'écoute. Nombres et pouvoir sont inextricablement liés. Rien d'étonnant donc à ce que nos leaders truffent leurs discours de références statistiques censées démontrer la pertinence de leurs politiques. Dans l'ombre de chaque dirigeant, on trouve une équipe de statisticiens produisant des chiffres à la pelle dont une bonne partie ne voit généralement pas le jour pour cause d'écrémage politique de l'information. De plus, quand les données sont présentées au public, rares sont les dirigeants et les médias qui s'embarrassent de nuances ou de remarques méthodologiques expliquant le processus de construction des nombres.



L'objectif de l'association Pénombre est de lever le voile de mystère qui entoure les nombres en présentant ce qu'ils recouvrent, comment ils ont été élaborés et surtout leurs limites. Rien n'échappe *a priori* au champ d'investigation de l'organisation : chiffres de l'immigration (lire la descente en flamme des discours de Sarkozy sur le sujet), de la délinquance, du tourisme, du chômage, de la natalité, de l'éducation, de l'environnement… Tout y passe ! Le décodage des Pénombriens est redoutable : les démonstrations sont limpides, les textes ciselés et le ton suffisamment impertinent pour permettre des pointes d'humour bien senties.

Tous les trimestres, Pénombre publie *La Lettre Blanche*, un bulletin édité à 2 400 exemplaires et dont on peut retrouver les articles sur le site Internet de l'organisation. Celle-ci propose également une *Lettre Grise* et des hors-séries à la parution plus aléatoire, ainsi qu'un livre intitulé *Chiffres en folies, petit abécédaire de l'usage des nombres dans le débat public et les médias*. Cerise sur le gâteau, Pénombre organise de temps à autre des débats publics sur des thèmes variés.

Un grand merci au chercheurs, statisticiens et autres magistrats pénombriens (la plupart des fondateurs sont des spécialistes de la justice pénale) qui n'hésitent pas à mettre les mains dans le cambouis statistique pour éclairer nos lanternes.

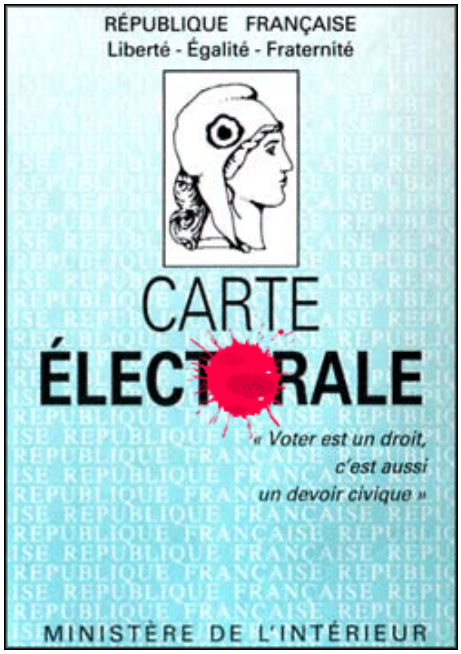
S'inscrire sur les listes électorales

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 18 décembre 2006

La Révolution en Charentaises

Garder les mains libres en 2007.



Nul ne sait quelles surprises nous réservent les élections présidentielles et législatives de 2007. Cependant, il est d'ores et déjà fort probable que celui ou celle qui remportera la timbale nous en fera baver. On commence à avoir l'habitude.

Face au spectacle pathétique qu'offrent les candidats, il peut être difficile de trouver la motivation nécessaire pour aller voter. Nous n'en sommes pas encore là. Le premier tour n'aura lieu qu'en avril prochain, vous avez donc encore quelques mois pour réfléchir. En revanche, le temps presse pour vous inscrire sur les listes électorales si vous ne l'avez pas encore fait. Le 31 décembre, il sera trop tard.

L'inscription sur les listes électorales est une procédure extrêmement simple qui ne vous engage à rien : vous êtes toujours libre d'allez voter ou non le jour du scrutin. Si vous décidez de vous abstenir le jour J et que vous êtes inscrit sur les listes, vous serez considéré comme abstentionniste. Dans le cas contraire, vous n'aurez aucune existence statistique (donc politique ?) pour les dirigeants. Or, il est toujours bon de pouvoir rappeler aux élus quel est le pourcentage réel de personnes qui ont voté pour leur programme : ça les rend plus humbles.

En ce qui me concerne, je préfère garder les mains libres pour voter ou non en fonction des circonstances. Si vous êtes comme moi, cliquez ici.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Faire des câlins et atteindre l'orgasme universel

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 25 décembre 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Derrière ce titre (volontairement) racoleur se cache en vérité, pour le Révolutionnaire en Charentaises que vous êtes, une technique de lutte sinon efficace, du moins éminemment agréable.

L'idée de cet article est née d'une initiative un peu folle, lancée aux Etats-Unis et en Australie, appelée le *Free Hugs*, *Câlins gratuits* en français. Le concept, qui vient d'être repris le 20 décembre dernier devant le centre Beaubourg (qui n'en demandait pas tant), a été inventé par quelques individus, en ayant marre de l'individualisme et de l'inhibition galopante dans nos sociétés. Ils ont donc décidé de se mettre dans la rue, avec une simple pancarte et d'offrir un peu de chaleur humaine en offrant aux passants des franches accolades.

Le Free Hugs était né. La magie d'Internet opérant (je vous conseille d'ailleurs de regarder cette très jolie vidéo qui retrace les débuts de l'aventure), Câlins gratuits se sont multipliés dans le monde, allant parfois jusqu'à être considérés par les forces de police comme des troubles à l'ordre publique. Quelques pétitions plus tard, et des centaines de câlins en Chine, au Brésil, en Espagne, en Italie, au Royaume-Uni, en Afrique du sud, en Israël, voici le temps où le concept arrive en France. Une occasion rêvée pour s'associer à ce genre d'happening : les révolutionnaires intéressés iront visiter le site officiel des Calins Gratuits.

Dans le même genre d'initiative, on peut noter également celle lancée par Donna Sheehan et Paul Refell, appelée *Global Orgasm*, *Orgasme synchronisé* : ces deux activistes pacifistes de 76 et 55 ans, fondateur notamment de l'association Baring Witness qui lutte contre les conflits armés, considèrent que la violence n'est pas due au pétrole, à des hommes politiques incompétents ou à la misère sociale mais avant tout à… l'insatisfaction sexuelle !

C'est donc naturellement qu'ils ont lancé il y a quelques mois sur leur site internet une invitation à l'attention des hommes et des femmes de tous les pays (et particulièrement ceux en guerre ou possédant des armes de destruction massive), invitation consistant à avoir des relations sexuelles le jour du solstice d'hiver (c'est-à-dire exactement à l'heure où je fais la petite illustration pour cet article… Je ne vous cache d'ailleurs combien ça fait bizarre d'être devant son PC, un crayon à la main, en se disant qu'une bonne partie de l'humanité est peut-être en train de s'amuser sous la couette…) Le but de cette nuit de folie mondiale selon les inventeurs du concept ? Avoir des pensées pacifiques au point de "réduire les dangereux niveaux actuels de violence et d'agression".

Voilà. J'ignore si ces deux techniques que les Révolutionnaires en Charentaises relayent bien volontiers seront

efficaces. Elles ont en tout cas le mérite d'être pour le moins distrayantes et d'interroger l'état du monde (qui, on le sait trop, va mal).

Ceci étant dit, vous savez maintenant ce qu'il vous reste à faire aujourd'hui, maintenant, demain, plus tard.

Car, après tout, c'est peut-être comme ça qu'on arrivera à changer le monde, non ?

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Wolfgang Master contre le Père Noël

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : samedi 23 décembre 2006

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Chaque année à l'approche du 25 décembre, c'est l'angoisse. Celle qui constipe, donne l'impression d'avoir perdu les trois quarts de ses poumons et agite le sommeil avec des cauchemars oppressants. Cette nuit encore, Wolfgang Master s'est tiré le traîneau du Père Noël tout seul alors que le gros barbu et ses rênes se bourraient la gueule à l'arrière, affalés sur d'immenses sacs de cadeaux. Il en veut à mort au Père Noël. S'il en avait l'opportunité, il lui épilerait la barbe à la cire.

L'angoisse et la rage de Wolfgang Master n'ont rien à voir avec un hypothétique traumatisme de l'enfance : jamais il n'est monté sur les genoux d'un Père Noël lubrique et il ne se rappelle même plus de la nuit où il prit ses parents en flagrant délit de dépôt de cadeaux sous le sapin. Si Wolfgang Master déteste le Père Noël, c'est surtout parce qu'il le considère comme un ennemi politique redoutable, une sorte de super champion de la mondialisation capitaliste doublé d'un pollueur hors pair.

En cela, on ne peut pas donner tout à fait tort à Wolfgang. Autant on peut s'exciter sur le sourire énigmatique de Mona Lisa, autant celui du Père Noël ne laisse pas l'ombre d'un doute. Il a l'éclat cristallin d'un tiroir-caisse qui fait "ding !" et éclaire un visage rond comme une panse de bourgeois. Adéquation parfaite de la forme et du fond - de l'allure et du message - le Père Noël est le héraut d'une société de consommation dans laquelle les gens sont poussés à acheter des biens dont ils n'ont pas besoin pour des personnes qui n'en n'ont sans doute pas l'utilité non plus ! Mais qu'attendre d'autre d'un personnage tout droit sorti d'une pub pour Coca-Cola ?

Inutile de dire que le Père Noël se moque royalement des conséquences qu'a son message ultra consumériste sur l'environnement, lui qui pousse le vice jusqu'à inciter au gaspillage d'énergie en favorisant l'apparition de décorations de plus en plus gourmandes en électricité.

Pour toutes ces raisons et encore bien d'autres (sentiment d'exclusion des familles pauvres, hécatombe de volailles et de saumons, vieux fond catholique), Wolfgang Master se prépare à célébrer Noël avec un sac de noeuds à la place des tripes. Bien calés dans le coffre de sa voiture, les cadeaux qu'il a acheté pour ses neveux, sa soeur, ses parents, ses oncles, ses tantes et ses cousins attendent patiemment d'être glissés sous le sapin. Cette année encore, le Père Noël a gagné.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Pointeuse

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : jeudi 4 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Mouchard servant à enregistrer les heures d'entrée et de sortie des employés.

Pendant longtemps, la pointeuse a été un élément caractéristique du monde ouvrier. La seule sonorité du mot faisait penser à un aiguillon enfoncé dans le cul du prolétaire pour lui donner plus d'ardeur au travail.

A l'heure du politiquement correct, on préfère parler de *badgeuse*. On ménage ainsi la susceptibilité des employés de bureau et des cadres qui ont dû commencer à pointer lors de la mise en place des 35 heures, une révolution vécue par certains comme un véritable déclassement. Pour ceux là, les entreprises sont allées jusqu'à inventer des *badgeuses virtuelles* permettant de pointer depuis son ordinateur et de se démarquer ainsi de la gestuelle ouvrière.

Pour d'autres, l'installation d'un instrument de mesure du temps a été perçue comme une avancée sociale dans la mesure où elle a permis de mettre en évidence les abus (généralement le décalage entre les 35 heures théoriques du salarié et le temps qu'il passe réellement dans l'entreprise) et de fournir des preuves en cas de litige.

Bien qu'on puisse la qualifier de profondément inintéressante, la pointeuse ne laisse donc pas indifférent et alimente régulièrement les discussions dans les cantines des entreprises. Il y a ceux qui sont contre et verraient d'un bon oeil un bon gros coup de batte de baseball anonyme sur l'engin, ceux qui sont pour (y compris les patrons et les cadres dirigeants qui se distinguent du menu fretin en ne pointant pas) et ceux qui cherchent toutes les façons de frauder.

A tant se focaliser sur la machine, on en oublierait presque que les débats autour des pointeuses sont absolument indissociables d'une réflexion sur la place du travail dans nos vies. Vu sous cet angle, on pourrait définir la pointeuse comme un accessoire mesurant le temps perdu à faire autre chose que ce dont on aurait vraiment envie.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Qu'est-ce que le « théâtre-forum » ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 8 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

« Le théâtre-forum est une des expressions du théâtre de l'opprimé. Le théâtre de l'opprimé est né en Amérique latine où, durant les années de dictatures militaires, hommes et femmes ont été assassinés, où les organisations populaires, paysannes, étudiantes ont été démantelées, détruites, leurs leaders emprisonnés, torturés, tués, exilés ». Le fondateur de ce théâtre est le Brésilien Augusto BOAL et sa pratique a essaimé durant les 3 dernières décennies dans le monde entier.

Principe du théâtre-forum

Jouer ensemble des situations dans lesquelles notre vie de tous les jours ne va pas comme nous le souhaiterions en cherchant des solutions.

Dans les situations choisies, il y a un opprimé (ou plusieurs) et un ou plusieurs oppresseurs et des intervenants.

La scène est jouée une première fois sans interruption, afin que chacun puisse apprécier le rôle des acteurs (qui est qui, qui fait quoi ?). Puis elle est rejouée une seconde fois et c'est là qu'interviennent les spectateurs ; ils vont pouvoir interrompre le jeu et prendre la place d'un des acteurs, de préférence l'opprimé, afin de transformer la situation, de jouer une solution qui va faire progresser dans la résolution du conflit, de l'oppression et sans violence. L'intervenant précise bien à quel moment il souhaite voir reprendre la scène.

Le groupe fondateur du Jana Sanskriti (la culture du Peuple) Extrait de "La Jeune fille en Or", ou l'histoire d'une femme avant, pendant et après le mariage en Inde.

Le jeu des acteurs consistent à résister en intensifiant leur rôle répressif afin de montrer combien il est difficile de changer le monde et ainsi d'obliger le nouvel acteur à accepter le monde tel qu'il est. Le spectateur intervenant résiste ou renonce et la scène se termine avec la solution déjà connue. Mais un nouveau spectateur peut intervenir et tenter de proposer une autre alternative.

Un animateur, le joker, prépare les spectateurs avant le jeu, en fournissant quelques explications. Il a aussi pour rôle d'intervenir et d'interrompre le jeu si nécessaire.

Les acteurs se préparent à ce travail de jeu et de résistance par divers exercices d'écoute, de prise de parole, de connaissance de soi, de mise en confiance dans l'équipe, sans oublier le travail de la voix, l'occupation de l'espace

scénique, l'accueil des intervenants sur scène, la maîtrise de soi.

Donner la parole à ceux qui la prennent peu, permettre l'intervention de plusieurs personnes dans des situations difficiles avec des propositions de solutions possibles, échanger d'une autre façon, progresser dans la résolution des conflits, envisager l'avenir de façon constructive, voilà ce qu'est le théâtre-forum.

Un groupe de stagiaires au travail, en Inde, en octobre 2006. Intervenant : Sanjoy Ganguly, assisté de Julian Boal.

Le théâtre-forum est une des expressions du théâtre de l'opprimé. Les autres possibilités d'action peuvent être : le **théâtre de l'invisible** (interventions préparées d'acteurs, dans des lieux publics sur des sujets d'actualité), le **théâtre-image** (sculptures vivantes de scènes d'oppression utilisées d'ailleurs dans les forums) et le **théâtre législatif**, un des aboutissements des forums. Cela fera l'objet d'un autre article.

Post-scriptum :

A consulter également : le DVD "Jana Sanskriti, Un théâtre en campagne", tourné par la compagne de Julian Boal, Jeanne Dosse. C'est un document remarquable sur la façon de pratiquer le théâtre de l'opprimé et sur les participants indiens ; la bande-son est en Bengali et en Anglais sous-titré en Français. Durée : 52 mn.

Adresse où l'on peut se le procurer : Mémoire magnétique 21 avenue du Maine 75015 Paris.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Boycotter Johnny Hallyday

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 10 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Celui qui doit tant au peuple de France semble bien décidé à ne plus participer à l'effort de solidarité nationale. Le temps n'est-il pas venu de ne plus l'engraisser ?

Visiblement, le plus célèbre des chanteurs français a toujours eu du mal avec ses origines. Présenté en début de carrière comme un chanteur américain, né en vérité d'un père belge, Johnny Halliday est en fait français, un cas célèbre de non-transmission de la nationalité belge (car né avant 1967, hors mariage légitime).

Après avoir demandé, en novembre 2005, la nationalité belge, voilà que l'*Express* nous annonçait, en décembre dernier, que le père Hallyday souhaitait maintenant s'établir en Suisse, plus précisément à Gstaad, station de ski huppée du canton de Berne. En partie parce que sa belle-famille y possède un restaurant connu, le Chloesterli. Et aussi peut-être parce que le rejeton, David, est déjà résident à Genève.

Mais personne n'est dupe sur cette tentative d'expatriation fiscale…

Evidemment, souvenez-vous, ça a fait un tollé. Il n'y eut guère que son bon ami Sarkozy pour lui apporter son soutien, et en appeler à une révision de la fiscalité française.

C'est vrai que, pour le coup, Johnny est à plaindre : selon le *Figaro Entreprises*, il aurait gagné, pour la seule année 2005, 6 millions d'euros. En 2006, ses revenus avoisineraient les 5 millions d'euros. Alors, même s'il paye 70% d'impôts sur ceux-ci, ses revenus sont loin d'être négligeables, même après imposition.

De plus, il semble clair que les disques de Johnny sont achetés par le peuple, et que le père Jojo, au lieu d'essayer de jouer les radins, devrait participer à la solidarité nationale, en reversant une partie de son pognon à ceux qui le nourrissent depuis 1960, date de sa première apparition télé.

De plus, et c'est Bruno Kern dans un article du *Monde* daté du 22 décembre 2006 qui nous le rappelle, Johnny Hallyday a perçu à plusieurs reprises des fonds publics importants pour ses spectacles, pourtant payants. Et c'est sans doute là le plus scandaleux dans le possible exil fiscal d'Hallyday : engranger pour ses spectacles de l'argent public (7 millions d'euros payés par le contribuable rien que pour la tournée des stades de 2003) et, dans le même

temps, refuser de participer à l'effort qui lui a permis d'obtenir de telles sommes. Pauvre rocker…

En somme, Johnny préfère être aussi lâche que Laetitia Casta qui, après avoir servi de modèle à Marianne, n'avait rien trouvé de mieux que de se barrer en Angleterre… La pauvre mannequin cruche a essuyé quelques remarques mais, tout le monde s'accordant sans doute sur sa niaiserie, on ne lui en tint finalement guère rigueur. Et puis que faire, contre un mannequin dont la carrière est souvent si éphémère ?…

Or, pour Johnny, c'est différent. Il a chanté environ 1000 chansons, sorti 26 albums, et fait, aujourd'hui encore, de nombreuses tournées. Alors, puisque le rocker français estime qu'il n'a plus à aider ceux qui le font vivre, une façon de lui faire prendre conscience de tout ça, finalement, c'est peut-être de ne plus acheter ses disques, de zapper ses passages télé, de ne plus fréquenter ses concerts et d'oublier à jamais son marchandising fortement développé.

Alors, peut-être comprendra-t-il ce qu'il nous doit, l'ingrat !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le théâtre invisible

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 14 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une autre expression du théâtre de l'opprimé…

Principe du théâtre invisible

Les acteurs choisissent un sujet brûlant de l'actualité locale ou régionale (ou autre s'ils le souhaitent) qui va bien entendu intéresser les futurs spectateurs, les interpeller. Une petite pièce est préparée avec entrée sur scène, jeu et sortie. Cette scène sera jouée dans un lieu qui n'est pas un théâtre : lieu public, café, restaurant, hall de gare, magasin, ferry avec un public qui n'est pas prévenu.

Ce type de théâtre demande un gros investissement personnel quand on est sur le lieu de l'action. J'ai moi-même participé et assisté à du théâtre invisible et vais donc vous décrire une scène pour bien comprendre le déroulement de ce type d'action…

L'objet du litige était à cette époque un arrêté municipal d'interdiction de la mendicité l'été dans les rues piétonnes d'une ville touristique.

Premier acte

Une des actrices du groupe, s'installe, pauvrement vêtue dans une des rues piétonnes concernées à une heure de grande consommation dans les commerces et pose une pancarte devant elle, « chômeuse en fin de droit, plus de logement, plus rien ». Les gens passent, regardent, certains donnent une pièce.

Deuxième acte

2 actrices vont arriver, l'une qui va interpeller la mendiante de façon brutale, en lui faisant remarquer que c'est interdit, l'autre en prenant sa défense, tout cela à haute et intelligible voix, les 2 personnes échangent, s'interpellent, la mendiante reste silencieuse et les passants commencent à intervenir, à prendre partie pour l'une ou l'autre ; ce jour-là un groupe de jeunes est arrivé, horrifiés en prenant le parti de la mendiante, et en voulant agresser l'oppresseur, qui s'est échappé sous le prétexte d'aller appeler la police.

Sortie

La deuxième actrice s'est interposée en faisant remarquer aux jeunes que l'agresseur n'avait pas essayé de téléphoner à la cabine publique toute proche et avait disparu, puis elle a proposé à la mendiante de l'emmener prendre un repas, et les 2 sont parties. 2 autres acteurs, dans le public ont continué la discussion, les échanges, avec le public intéressé. Ils sont là également pour intervenir rapidement en cas d'agressions vis-à-vis des acteurs. *Le public n'est pas mis au courant qu'il vient d'assister à une scène de théâtre*, cela pourrait être très désagréable pour les personnes ayant, dans le cas ci-dessus, donné quelqu'argent à la mendiante. **L'important c'est la mise en évidence du problème, les questions qui sont posées et qui vont permettre de réfléchir**.

Les sujets peuvent être très variés, l'actualité ne manque pas de sujets brûlants : agression dans les moyens de transport, discrimination par rapport à la couleur de peau, au fait d'être une femme, un enfant, petit, gros, maigre, l'essentiel est de toujours très bien préparer son texte de base, son jeu de scène et d'être prêt à improviser bien entendu en cas d'interventions imprévues. L'idéal, pour faire avancer les choses est (serait) que la scène soit jouée de nombreuses fois, dans différents endroits et qu'on arrive à faire changer les comportements, et même les arrêtés, les décrets, et pourquoi pas faire modifier une loi injuste (ça n'est pas gagné !).

Il peut y avoir parfois intervention de la police : les acteurs ont alors pour mission de se laisser emmener et de dévoiler leur qualité d'acteur uniquement au poste de police.

Le théâtre invisible nécessite plusieurs conditions préalables : tout d'abord une excellente connaissance du théâtre de l'Opprimé et de son éthique, une grande pratique du théâtre-forum et un groupe d'acteurs bien préparés, bien entraînés.

Post-scriptum :A lire aussi : Qu'est-ce que le théâtre-forum ?

Rejoindre ou créer un SEL

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 12 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Faire l'expérience concrète de systèmes économiques alternatifs.

Les SEL (systèmes d'échange locaux) sont des "réseaux à but non lucratif implantés localement et qui permettent à leurs membres de procéder à des échanges de biens ou de services sans avoir recours à la monnaie traditionnelle" [1].

Concrètement, les SEL prennent la forme d'associations de taille variable : un SEL peut fonctionner avec moins d'une dizaine d'individus comme avec plusieurs centaines. Chacun des SEL est autonome et a des règles qui lui sont propres. Surtout, chaque SEL a créé sa propre monnaie au nom généralement assez poétique. Ses membres peuvent en effet "payer" leurs échanges en fleurs, noix de coco, grains de sel, hippopotames, etc.

Tout l'intérêt du système réside dans le fait que les monnaies alternatives ont des règles de fonctionnement différentes de celles des monnaies traditionnelles. Généralement, le "prix" des échanges est calculé en fonction du temps passé pour accomplir une tâche. Autrement dit, dans un SEL, une heure de baby-sitting peut avoir la même valeur qu'une heure de cours de guitare ou d'informatique. Ce système de troc sophistiqué permet à toute une frange de la population d'accéder à des services qu'elle ne pourrait pas se payer dans le cadre de l'économie classique.

Par ailleurs, un SEL peut créer autant de monnaie qu'il le souhaite et être déficitaire (même si tous ne le sont pas). Il peut aussi décourager la spéculation ou la thésaurisation (par le biais de taux d'intérêt négatifs par exemple [2]).

Naturellement, ces monnaies alternatives ne se substituent pas à l'euro (si seulement on pouvait payer sa facture EDF avec des fleurs ou son loyer avec des noix de coco !) : elles se développent en parallèle et constituent un moyen d'échange supplémentaire.

Les SEL s'adressent donc à des individus aux profils et aux motivations très variés. Ils permettent à tous leurs membres - qu'ils soient chômeurs, prolos ou bourgeois - de satisfaire certains besoins sans débourser d'euros. Dans la mesure où ils favorisent les rencontres et les échanges entre habitants d'un même quartier ou d'un même village, les SEL créent de véritables réseaux d'entraide et de solidarité. A l'heure ou l'individualisme et le libéralisme triomphent, ils constituent donc une forme de résistance constructive.

Rejoindre ou créer un SEL

Aujourd'hui, il existe près de 380 SEL en France. Peut-être y en a-t-il un près de chez vous (consulter la carte). Sinon, créez en un !

---

[1] Définition Wikipedia

[2] Autrement dit, plus on attend pour utiliser la monnaie du SEL qu'on a sur son compte, moins on en a. C'est le contraire de l'épargne classique ! Une autre approche peut aussi consister à ne plus ajouter de monnaie sur le compte d'une personne au delà d'une certaine somme, quels que soient les échanges effectués

LA CRIEE : une autre méthode pour faire circuler l'information

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 16 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

LA CRIEE : une autre méthode pour faire circuler l'information

La criée était, autrefois, quand beaucoup de personnes n'avaient pas accès à la connaissance, un moyen de faire circuler l'information : une personne criait les nouvelles au coin des rues.

C'est en lisant un roman de Fred VARGAS (*archéologue, spécialiste du Moyen-Age et auteur de romans policiers)* « Pars vite et reviens tard », que l'idée de remettre en vigueur la criée m'est venue. Le héros de ce superbe roman-policier crie régulièrement des annonces que les personnes concernées déposent dans une boîte à message mise à leur disposition, dans un lieu public, en l'occurence une petite place à côté d'un café. Le Crieur numérote les annonces avant de les crier et les auditeurs intéressés viennent trouver le crieur pour obtenir les coordonnées de l'annonceur, et prendre contact avec lui.

J'ai convaincu 2 amies de « crier » avec moi, et durant une année, dans un lieu alternatif de notre ville, une fois par mois, nous avons proposé une criée qui comportait : des nouvelles prises dans l'actualité de la semaine, des petites annonces, ventes, achats, autres, de très courts textes se rapportant à l'époque de l'année.

Consignes : les textes sont courts, rédigés d'une façons humoristique, si possible, ou avec dérision pour certaines nouvelles graves, et les références de provenance sont fournies en fin de criée. **Il y a une éthique à respecter**, ce qui demande quelques mises au point préalables pour le groupe de travail.

En première partie, il s'agissait du travail des crieuses, intervention à deux au minimum, puis en seconde partie les auditeurs pouvaient rédiger une petite annonce que les crieuses reprenaient après les avoir lues, et avoir, éventuellement, ajouté une note d'humour. Une boîte à messages était en permanence à la disposition de tous dans ce lieu alternatif.

Nous avons pratiqué la criée dans un lieu fermé, mais elle peut se pratiquer dans des lieux ouverts : des cafés, sur des places de village, de marché, avec l'accord des mairies.

Un groupe de théâtreux nantais la pratique régulièrement en extérieur. Je sais que je m'adresse à des communiquants très branchés (!!) en informatique, mais dans la transmission des informations, il ne faut rien négliger et dans ce monde où la pauvreté progresse, la criée est un moyen gratuit de faire circuler les nouvelles et de créer du "lien social", peut être ! C'est une méthode intéressante pour faire ressortir des faits marquants, en utilisant l'humour ; il est possible de fixer un thème, dans ce cas il faut l'annoncer pour que chacun s'y prépare. Par exemple, nous avons été sollicitées pour préparer une criée axée sur les discriminations pour l'ouverture d'une semaine d'éducation contre le racisme.

Post-scriptum :Après quelques recherches, je peux vous dire que plusieurs personnes en France pratiquent la criée : dans la région nantaise, la région lyonnaise ; je continue mes recherches pour connaître leur méthode. Par ailleurs, à la fin du mois, on pourra voir sur les écrans un film réalisé par Régis Wargnier à partir du roman de Fred Vargas, avec le même titre, Pars vite et reviens tard où l'on pourra voir le héros Crieur en action.

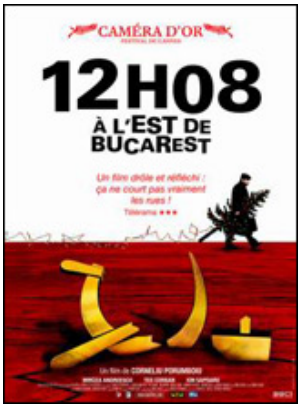
12h08 A l'est de Bucarest, la Révolution, d'accord, mais…

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 19 janvier 2007

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

« On fait la révolution qu'on peut » répond Piscoce, retraité et occasionnellement Père Noël, lorsque Virgile, journaliste autoproclamé, patron de la télévision locale et ex-ingénieur textile reconverti à la chute du communisme pour mieux s'enrichir, lui demande pourquoi il n'a participé que mollement à la Révolution roumaine du 22 décembre 1989.



Le premier film de Corneliu Porumboiu, récompensé par le prix de la Caméra d'Or lors de la Quinzaine des réalisateurs au dernier festival de Cannes est tristement drôle. On y raconte la Roumanie, 16 ans après la chute de Ceauþescu, à quelques jours de Noël, dans une petite ville à l'est de Bucarest.

Pourquoi 12h08 ? Parce que c'est l'heure à laquelle Ceauþescu aurait abdiqué et fui la capitale en hélicoptère. Mais peut-on vraiment parler de « Révolution » si les Roumains ne sont sortis dans la rue qu'après la fuite de Ceauþescu, c'est-à-dire après 12h08, ce 22 décembre 1989 ?

C'est la question que pose Virgile, lors de l'émission spéciale qu'il a décidé de consacrer à cette révolution qui marqua le pays. Ses invités, Piscoce et Manescu, professeur d'Histoire alcoolique et désabusé, se demandent un peu ce qu'ils font là. D'autant qu'ils n'étaient pas initialement conviés, les invités officiels n'ayant pas répondu à l'invitation. Alors ils essaient, tant bien que mal et avec les souvenirs confus et partiaux qu'ils ont de cette journée du 22 décembre, de répondre aux questions surréalistes du journaliste. Mais leurs récits sont vertement réfutés par les téléspectateurs qui interviennent au téléphone et qui sèment le doute sur la participation de certains à cet évènement historique.

Toute la drôlerie de cette tragi-comédie burlesque se situe dans l'approche des personnages. Aucun n'est épargné dans la liste de ses faiblesses. Pour autant, chacun garde sa part d'humanité et d'espoir. Piscoce, à présent veuf, s'apprête à fêter Noël seul, mais il accepte de redevenir Père Noël et se venge des garnements qui le harcèlent en faisant péter des pétards dans le hall de son immeuble. Manescu, lui, n'en finit pas de rembourser ses dettes et de s'excuser auprès du Chinois que chaque soir, sous l'emprise de l'alcool, il n'arrête pas d'insulter. Lui veut encore croire qu'il sert à quelque chose. Il était fonctionnaire avant et l'est resté après le 22 décembre 1989, l'argent n'étant jamais resté assez longtemps dans ses poches pour qu'il puisse s'enrichir. Mais il croit encore en la génération future, celle qu'il ne veut pas faire redoubler. Et si ses élèves ne s'intéressent pas à la Révolution roumaine, alors il leur propose de composer sur la Révolution française. C'est toujours une révolution, après tout.

On rit de ce drôle de petit film où les sapins sont des monstres et où les costumes de Père Noël s'effilochent. On est aussi attendris par le témoignage de cette téléspectatrice qui ne veut plus parler de son fils qu'elle a perdu le 23 décembre 1989 mais de la neige qui tombe dehors : "Vite il faut en profiter, demain ce sera de la boue". Au fond, juste pour nous dire que le passé est horrible, le futur désolant, mais qu'il nous reste encore le présent.

Post-scriptum :12h08 A l'est de Bucarest (A fost sa nu a fost) (2007 -1h29), film roumain en couleurs de Corneliu Porumboiu, avec Mircea Andreeseu, Teo Corban, Ion Sapdaru.

Présente-toi, Nicolas !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 18 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Le 22 janvier prochain, Nicolas Hulot dira s'il est candidat à l'élection présidentielle. L'occasion de lui écrire une courte missive…

Mon cher Nicolas,

Alors que tu vas nous dire, dans une semaine, si oui ou non tu te présentes à l'élection présidentielle, je ne résiste pas à l'idée de t'écrire une petite lettre. Loin de moi l'idée de t'influencer (il faudrait manquer franchement de modestie) ou de t'attaquer (il faudrait manquer grandement d'honnêteté).

De même, au cas où tu te présenterais, cette lettre ne se voudrait pas le relais d'une consigne de vote de la part de la Révolution en Charentaises. La Révolution en Charentaises, si elle n'est certes pas apolitique, ne prendra parti pour aucun candidat d'ici les échéances de 2007.

Si je t'écris, cher Nicolas, c'est d'abord pour te féliciter d'avoir réussi à mettre sur le devant de la scène la nécessité environnementale par le biais de ta popularité, que tu qualifies toi-même de grand « malentendu ».

Tu lis ces lignes et tu dois te dire que cet Anatole Ibsen est franchement malpoli ou couillu de te tutoyer ainsi. Entre révolutionnaires, c'est pourtant l'usage. Mais surtout, Nicolas, j'ai eu le plaisir, il y a quelques année de te rencontrer, toi et un de tes proches conseillers, et je peux affirmer que ta simplicité d'alors et ta politesse font de toi un type bien. Ceux qui te voient comme un produit de TF1 ou un suppôt de Rhône-Poulenc n'ont rien compris ou sont des imbéciles. [1]

Mais si je t'écris, Nicolas, c'est pour te demander de ne pas faire d'erreurs la semaine prochaine et de te présenter à l'élection présidentielle.

Pourquoi, vas-tu me demander, alors que la majorité des candidats ont signé ton pacte écologique (condition *sine qua non* au refus de te présenter) ? Eh bien justement parce que tu sais comme moi que ceux qui veulent accéder au château élyséen sont prêts à tuer père et mère pour y parvenir. Et ne sont pas à une promesse près. Et que, s'ils ont signé ton pacte, c'est sans doute moins par conviction que par calcul. Pour eux, tu n'es qu'un symbole, un chiffre, une personnalité adorée des Français. Et donc porteuse de suffrages.

Il ne faudrait donc pas que le formidable élan pour la cause environnementale que tu as créé disparaisse une fois les élections passées. Souviens-toi d'autres symboles pris à coeur par les politiques puis délaissés par les mêmes une fois qu'ils n'étaient plus porteurs de suffrages : l'occupation de l'église Saint-Bernard et le cri d'Emmanuel Béart ont-ils permis la régularisation des sans-papiers ? Coluche et ses Restos du coeur ont-ils entraîné un réel engagement politique et social ? Les exemples pourraient être multipliés à l'infini…

Il est temps donc, cher Nicolas, de plus être un symbole. Et de ne plus être un nombre potentiel de suffrages sur pattes pour des politiques qui te font des courbettes. Il faut entrer réellement dans le débat. Peser dans la campagne. Contraindre les politiques. Ne pas avoir peur d'entrer en conflit avec la chaîne qui t'emploie, même si ses dirigeants sont des supporters invétérés de Sarkozy. C'est à cette seule condition que la cause environnementale aura la vraie place qu'elle mérité dans la politique hexagonale : une place centrale, surplombant les clivages.

Tu portais, cher Nicolas, lors de ta dernière conférence de presse, à Nantes, une veste. Depuis que je te suis, je ne t'avais jamais vu en porter une. Ton habitude est d'être débraillé, souvent en T-shirt, et si possible coiffé à la va-vite. Précisément à cause de cela, ton discours seul fait ta force. J'aimerais croire que, derrière cette veste, ce jour-là, se

mettait en place un futur candidat. Si c'est sans doute pour toi une posture contre nature, rappelle-toi que l'abbé Pierre, lui, n'a pas hésité à entrer à l'Assemblée nationale pour défendre son combat. Et dis-toi que le peuple de France et la mère, la Terre, t'en seront, à jamais, reconnaissants.

A la semaine prochaine donc. Bien à toi.

---

[1] Contrairement à une idée reçue, la marque de produits Ushuaïa a été créée sans l'accord de Nicolas Hulot. Celui-ci a grandement critiqué la méthode. Il ne touche pas de royalties sur ces produits et a contraint la marque a faire du mécénat dans le domaine environnemental.

Anthropologie

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : samedi 20 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Une enquête en forme de thriller sociologique (que l'auteur invente sans doute au passage), sur la disparition d'une jeune Rom, où la rareté des indices provient de son exclusion de notre société.

Son point de départ, c'est le croisement du regard de l'auteur avec celui d'une jeune Rom qui mendie à un feu, et qui le trouble en provoquant « une impression de familiarité rompue » par delà tout ce qui la sépare de lui, et notre capacité naturelle à bannir l'étrangeté quand elle se présente à nous.

Incapable de l'aborder, il commence par étudier la réaction de ses proches qu'il conduit discrètement à l'endroit où elle exerce son activité, les interpellant alors en faisant simplement remarquer que « ça doit être un travail difficile ».

Un « jeu des postures » s'ensuit : Celui qui ne veut même pas voir, l'expert en commun qui sait tout sur tout, ou encore celui qui théorise sans expérimentation par peur de la rencontre ordinaire.

La richesse des observations sur la notion de travail par rapport à celle d'activité, les carences du langage pour parler d'individus dont l'existence à notre communauté est effacée, le besoin de visualiser l'exclusion comme exutoire de nos sociétés, le conditionnement du drame amoureux à des normes sociales, dresse au passage un tableau contemporain des « exclus ».

Conscient néanmoins de l'insuffisance de ses observations, il décide alors de la rencontrer.

Mais comment retrouver quelqu'un sans aucune donnée tangible comme un numéro de sécurité sociale, un registre, ou une simple source orale digne de foi ?

Dans ce roman où l'anthropologie devient littérature, on prend bien conscience que « [dans] la modernité occidentale, les individus, pour exister, doivent désormais tâcher de conserver, coûte que coûte, des traces de leur inscription dans la communauté », et on saisit d'autant mieux le sentiment de vulnérabilité chez ceux qui n'ont aucune preuve de leur existence sociale.

Post-scriptum :Anthropologie, roman d'Eric Chauvier, Editions Allia.

Réflexions sur une paire de jambes sud-américaines

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 22 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Des jambes longues pour lutter contre les idées courtes

Elle avait des jambes interminables. De celles qu'on imagine bien fermes, toniques, sculptées par des exercices physiques réguliers. De celles qui vous enveloppent les hanches et vous happent vigoureusement quand s'annoncent les premiers frissons de l'orgasme. De celles qui ne poussent que dans des chaussures à talons et fleurissent en fesses généreuses exhalant tous les parfums de la sensualité.

Cachées sous la jupe d'un uniforme tout en raideur, ces rondeurs paradisiaques restaient désespérément invisibles. En revanche, impossible de manquer sa main armée d'un pistolet. Partant du calibre, l'oeil n'avait qu'à se laisser glisser le long des jambes pour atterrir sur un corps sans vie, face contre terre, à hauteur des chaussures à talons. Du cadavre, on voyait surtout la chevelure rebelle de ceux qu'on appelait alors les "subversivos". Dans ce pays d'Amérique Latine tout en longueur, tenu d'une main de fer par un général félon, les opposants avaient la vie dure… et courte.

Immortalisée par un photographe dont je cherche encore le nom [1], cette scène du Chili des années sombres est un avertissement à tous ceux qui prennent Aragon au pied de la lettre et voient dans la femme l'avenir de l'homme.

Il est tentant de croire que les femmes pourraient donner un visage plus humain à la société dans laquelle nous vivons si elles accédaient à des postes de pouvoir. L'idée semble même progressiste compte tenu des inégalités choquantes qui persistent à tous les niveaux et font de la femme l'inférieure de l'homme.

Ceci dit, considérer que par nature, les femmes font preuve de plus d'humanité dans l'exercice du pouvoir que leurs homologues masculins, c'est oublier un peu vite les gardiennes des camps d'extermination nazis et les femmes tortionnaires de la prison d'Abu Ghraïb. A un autre niveau, c'est oublier la violence d'une Margaret Thatcher ou d'une Condoleezza Rice, les exploits sanglants des "toreras", les stérilisations forcées d'Indira Gandhi et le sale boulot des négrières en charge de la traite des femmes africaines. C'est oublier qu'on peut être femme et à la tête du MEDEF ou d'organisations d'extrême droite, comme c'est le cas au Danemark ou en Australie (et peut-être bientôt en France).

La femme est l'égal de l'homme jusque dans ses monstruosités. Si le bilan macabre de 5 000 ans d'histoire humaine leur est sans doute plus favorable qu'aux hommes, c'est assurément parce qu'elles ont été exclues du pouvoir, pas parce que leur nature est plus humaine.

Pour ma part, je suis hostile à toutes les inégalités qui ne peuvent être corrigées et je suis donc prêt à me battre pour que les femmes prennent toute la place qui leur revient dans la société. Au fond, cette tendance est déjà amorcée et dépasse le traditionnel clivage droite - gauche, même si la droite française est assez stupide pour donner l'impression du contraire [2]. En revanche, je ne supporte pas qu'on considère que parce qu'une femme brigue un poste - par exemple la présidence de la République - sa candidature est progressiste. Le progrès social est une affaire de luttes et de convictions politiques, qu'on porte un soutien-gorge ou un slip kangourou.

---

[1] Je serais infiniment reconnaissant à quiconque pourra me donner les références de cette photo, sur laquelle je suis tombé sur l'édition en ligne du Monde autour de la mort de Pinochet et que je n'arrive pas à retrouver depuis.

[2] Je pense par exemple à sa lutte contre les lois sur la parité.

Arthur sur France-Inter ; chronique d'une auto-ridiculisation annoncée

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 22 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Où Arthur tient le rôle du « Fou du Roi » à la place de Stéphane Bern, et baisse sa culotte devant Didier Porte et au moins un auditeur ravi.

"Cher" Arthur,

Ce dernier jeudi, tu as eu la délicatesse de venir te ridiculiser en direct à l'antenne, dans le "Fou du Roi" de Stéphane Bern, et ce, alors que j'écoutais l'émission, chose exceptionnelle à cette heure-ci. Doit-on y voir un signe ? Toujours est-il que j'ai décidé de reproduire, ici-même, ce mémorable monologue ; et si nous n'avons pas l'habitude de la médiocrité à la REC, je suis sûr que nous serons nombreux à affectionner de voir ton gigantesque Ego livré sans remord à la vindicte populaire ! Mais reprenons l'histoire depuis le début…

Pour commencer, juste avant la chronique de Didier Porte, et comme à ton habitude, tu faisais bruyamment le malin nasillard (bouchez-vous le nez pour prononcer les citations d'Arthur et vous aurez l'impression de l'avoir en face de vous) : « *Bon ben faut y aller M. Porte ; les gens attendent des méchancetés, hein* » ! Et ce jour-là, oui, il y avait au moins une personne à l'écoute qui attendait avec impatience ces méchancetés bien méritées, une personne qui jubilait intérieurement de te voir baisser ta culotte dans un autre but que de te faire astiquer par tes fans. Et Didier Porte n'y est pas allé de main morte : on sentait même dans sa voix, l'impatience qu'il éprouvait à l'idée de pouvoir enfin te régler ton compte en direct ! Si sa chronique avait été une pipe, tu en aurais gardé des marques de dents !

Alors, après t'avoir houspillé sur tes revenus, ta carrière, ton inculture chronique et critique, il t'a rappelé cette petite phrase que tu as récemment prononcée sur le plateau de Pascale Clark (Canal+) : « *Oui, j'ai de l'argent, j'ai beaucoup d'argent, et je suis sûr que vous tous, dans ce studio, rêveriez d'en avoir autant* ». Et Didier Porte d'admettre, enfin, que depuis toujours il est effectivement terriblement « *jaloux de toi* », de ton argent, de ton succès, et surtout de ta femme ! Mais tout ça, tu n'en a jamais douté une seconde, n'est-ce-pas ? Tu as juste oublié que c'était de l'humour, Arthur, et que cet humour que l'on appelle le « second degré » t'est complètement passé à côté. Voici ta réponse, Roi du Direct, sous la forme d'un morceau de bravoure radiophonique inoubliable. Nos lecteurs ne me reprocheront certainement pas d'avoir agrémenté ton discours de quelques petites remarques personnelles…

Aussitôt sa chronique terminée, Arthur arrache donc la parole à Didier Porte. Il bafouille un peu, on le sent très en colère. S'adressant au chroniqueur : « *Vous avez la liberté de dire ce que vous avez à dire. Mais on peut pas passer sa vie à reprocher à quelqu'un d'avoir bien gagné sa vie ! Et c'est en faisant ça du matin au soir qu'on créé un peuple désespéré, moi je vous le dis. Il faut donner un peu d'espoir aux gens, il faut leur dire qu'on peut y arriver, on peut se démerder.* […] » Tu nous exposes donc ta vision d'un peuple « *désespéré* », à qui tu veux redonner « *un peu d'espoir* » ; serais-tu une sorte de Jeanne d'Arc à l'envers, Arthur, prêt à te sacrifier pour bouter Johnny hors de Suisse, lui qui nous en donne, de l'espoir, afin qu'il revienne payer la gabelle en France ? Ah, une seconde… Non, on me souffle dans mon oreillette que tu soutiendrais plutôt Johnny dans sa démarche [1] ! Mais comme j'aime bien les gens qui n'hésitent pas à exprimer leurs opinions, aussi méprisables soient-elles, je te pardonne sur ce point. Je vois aussi que tu te rends bien compte que Didier Porte, lui, a « *la liberté de dire ce* [qu'il a] *à dire* », contrairement à toi, pauvre petit résidu de pull shetland tissé aux rouets de TF1, suppôt de Bouygues et Consorts, « *Social-traître* » comme le dit si justement le chroniqueur de France-Inter. Mais je te laisse continuer : « *Je n'ai pas la satisfaction et la reconnaissance d'une élite de gauche, je vous le dis, mais je n'ai rien fait de mal, j'ai pas tué, j'ai pas volé, j'ai pas vendu de la drogue* […] »

Bravo ! J'aime aussi quand tu estimes nécessaire de te justifier ; c'est que tu n'as pas la conscience tranquille. Si de n'avoir « *pas tué* », « *pas volé* » et « *pas vendu de la drogue* » te permet d'être au clair avec celle-ci, tant mieux pour toi. Mais si poser des questions débiles à des téléspectateurs et leur faire miroiter monts et merveilles en leur piquant leur fric à coût de SMS surtaxé n'est pas du vol caractérisé, je ne m'appelle plus Marvin Flynn ! Allez, je te rends une

nouvelle fois la parole, après tout, le pire est encore à venir : « […] *J'ai créé des milliers d'emplois* […] *Moi en 20 ans, j'ai créé, quoi, deux, trois mille emplois de moins de 25 ans. Ca m'énerve, je vous le dis franchement. Tout ce que vous avez dit, je le respecte, c'est votre droit, j'commence à en avoir marre, et vous le dis c'est pas à vous personnellement, j'ai les boules, je n'ai pas tué les gens, j'ai fait de la télé, ya p'têt des choses que vous n'aimez pas, c'est votre droit, mais je ne vends pas des armes, je ne vends pas de la drogue, alors lâchez-moi !* »

Sur les deux ou trois mille emplois créés par Arthur, il semble que Didier Porte ait eu quelque-chose à te rétorquer, mais tu ne l'as pas laissé continuer : « *J'ai eu un peu plus de chance que d'autres, ce n'est pas une raison pour s'énerver 24 heures sur 24 sur moi, et ce n'est pas à vous que je parle, Didier Porte, j'en profite pour dire à tous les journalistes qui, du matin au soir, quand ils me reçoivent et quand ils m'invitent, ne parlent que d'argent ; ma vie, ce ne sont pas que des billets de banque.* » Pauvre de toi… On ne te parle que d'argent, mais de quoi peut-on te parler d'autre, Arthur ? De cinéma ? D'art contemporain ? D'histoire ? De politique ??? Je ne crois pas que tu t'exprimes très souvent sur de tels sujets… Ah mais oui, tu veux parler en fait de ton propre spectacle, ce grand moment de culture dont tu parviens à faire la promotion même dans tes moments de grande colère (à moins que celle-ci ne soit simulée bien sûr) : « […] *Vous avez fait un papier ? Vous n'êtes pas venu voir mon spectacle ? Non ? Mais je vous invite à venir voir mon spectacle* […] »

Et de renchérir sur le thème que tu connais le mieux (le seul que tu connaisses bien, finalement, à croire que tu nourris de la culpabilité à cause de ton pognon. Peut-être est-ce la culpabilité des petites gens qui deviennent trop riches trop vite ?) : « […] *Non mais la seule chose que vous me reprochez finalement, c'est d'avoir de l'argent.* […] » Non non, pas du tout, ce n'est pas la seule chose que l'on te reproche ici, tu l'auras bien compris en lisant ces quelques lignes ! « *[…] Eh ben tant mieux, et ben si il y a que ça qui vous énerve, et ben je vous le dis ! […]* »

…

Et il reprend, toujours à l'intention de Didier Porte : « […] *On fait le même métier, vous et moi ; chacun son média. Vous me reprochez d'avoir eu de la promotion ? Ce n'est pas de ma faute et je sais que vous rêveriez d'avoir autant de promotion pour vos spectacles. Mes salles sont pleines, les vôtres sont vides ? Je n'y suis pour rien ! Alors il ne faut pas m'accuser de tous vos maux !* […] »

Alors là, je l'avoue, tu m'as complètement bluffé. En un tournemain tu impliques celui qui vient de t'assassiner, et mets sur le même plan France Inter et TF1 (bon, je sais que les pubs s'y ressemblent de plus en plus, mais il ne faut pas exagérer tout de même). Et surtout, tu sèmes le doute autour du terme « *promotion* » que tu utilises. Une idée de génie ! De quoi parle-t-on dès lors ? De ta promotion au sein de la chaîne, ou de la promotion de ton spectacle ? C'est ce petit glissement linguistique dans une bouche qu'on pensait incapable même de prononcer ces mots, qui me fait dire que tu n'as peut-être même pas l'excuse de la bêtise ; au mieux, c'était une belle tentative de manipulation, au pire, de la méchanceté. Je te laisse une nouvelle fois le bénéfice du doute, et te laisse continuer sur ta lancée :« *Je profite de l'occasion pour vous dire : ce n'est pas parce que je gagne bien ma vie que je suis une pute. Voilà.* […] » *(dans le public, habitué à plus de modération intellectuelle, on entend des râles de désespoir)* »

On ne pouvait plus t'arrêter ; pour mon plus grand bonheur, je l'avoue : « *Vous avez dit* une *chose honnête : c'est qu'on a démarré ensemble sur la même radio. 25 ans plus tard, je suis là,* je *suis l'invité de* votre *émission, vous êtes là, vous êtes chroniqueur, chacun a fait son parcours* » (*protestations du public*).

No comment…

« […] *Je suis ravi d'être à ma place ! Voilà, je suis ravi d'être à ma place, voilà !* […] *Y'en a marre, c'est de la jalousie, et c'est de la jalousie qui devient de l'aigreur !* […] »

Oui. Une bien belle réponse à la chronique de Didier Porte, qui te charriait justement sur ce point. Comme je te sais avide de nouvelles connaissances (tu as avoué il y a quelques temps acheter parfois même des *livres*), je te conseille la lecture d'une bande-dessinée, la *Rubrique-à-brac* de Gotlib, et plus particulièrement, dans le premier volume, la planche intitulée « le second degré et la suite ». Tu y découvriras en même temps ce qu'est le *troisième* degré. Mais tu termines ta diatribe d'une voix presque pleurnichante : « *Y'en a marre*… » Didier Porte a pourtant bien essayé de t'interrompre, ce qui t'aurait certainement rendu service, mais toujours sans succès : « *Non, juste un petit mot sur les 3000 emplois, il faut savoir que les grosses boîtes de prod. audiovisuelles*… » Car en *bon* comédien, il fallait que tu gardes une réplique pour la fin de ton *One man show* improvisé : « ***Mais on s'en fout*** [des 3000 emplois ? Des grosses boîtes de prod. qui nous servent leur bouillasse ? Des salaires faramineux que vous touchez effectivement pour animer la-dite bouillasse ?] *, je vous parlais d'un spectacle ! Ca va, lâchez nous* […] *Laissez nous tranquille !* » Toi, le Roi du Direct, tu fais un faux-pas !? Enfin tu te dévoiles, te mettant à parler de toi au pluriel, tout en essayant une ultime fois de nous faire croire que tu avais réussi à détourner la conversation sur ton spectacle (Didier Porte n'aura certainement pas été dupe non plus). Mais n'oublie pas que le jeu oligarchique dans lequel se joue ta carrière professionnelle a aussi un roi, Arthur, et que ce roi, ce n'est pas toi !

Fin de la scène, Stéphane envoie la musique, le rideau tombe.

Pour conclure ma propre chronique, je veux rappeler à ton innocence, Arthur, qu'en cette époque où les armes numériques remplacent petit à petit leurs ancêtres mécaniques, la guerre de l'information fait tous les jours de nouvelles victimes. Ne sous-estime donc pas le pouvoir que tu détiens, Arthur-de-TF1 ; le média que *tu* utilises - si tant est que cela ne soit pas l'inverse - n'a-t-il pas déjà été qualifié, lui aussi, d' « *opium du peuple* » ? Finalement, Arthur, toi aussi tu sers ta drogue à qui veut. Par son intermédiaire, tu as même peut-être déjà tué quelqu'un. Intellectuellement, en tout cas, c'est certain.

Post-scriptum :

- *Vous pouvez pendant une semaine (jusqu'au 24 janvier) réécouter sur le site de France-Inter cette émission* (France-Inter, Le Fou du Roi, jeudi 9 décembre, juste après les pubs de midi) .
- Le coup de gueule d'Arthur est aussi passé dans le "Zapping de France-Inter" de Mathias DEGUELLE , le samedi 20 janvier 2007. Cela vous laisse deux semaines pour écouter cet extrait de l'émission sur le net.

Maj le 24/01 : l'extrait de l'émission est disponible en MP3 en cliquant ici !

---

[1] Tu as déclaré à ce sujet, le mardi 19 décembre 2006, dans l'émission de MOF « T'empêche tout le monde de dormir » : « *Arrêtez d'emmerder Johnny !* »

Une saison de machettes

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : samedi 27 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Des mots sur l'indicible.

En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50000 Tutsis sur une population d'environ 59000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9h30 à 16 heures, par des miliciens et voisins Hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre. »

Après avoir recueilli la parole des quelques Tutsis rescapés lors de cette extermination dans « Le nu de la vie [1] », Jean Hatzfeld a été contaminé par les questions récurrentes des lecteurs de ce livre. Ceci l'a conduit à s'intéresser également à la parole des bourreaux, jusqu'à devenir un projet, empli toutefois de doutes et de scepticisme tout au long de sa réalisation, à l'image des entretiens emplis d'une méfiance qui ne se dissipera jamais complètement.

De la même façon que pour accomplir les massacres, lorsqu'il s'agit de les relater même en « zigzagant avec la vérité », l'ancien tueur ne prend pas seul sa décision, il a besoin de se sentir protégé collectivement. C'est pourquoi, pour obtenir des bribes de vérité sur leurs motivations, Hatzfeld a choisi le cadre d'un groupe d'individus se connaissant bien, qui attendent le jugement de leur procès déjà instruit (cf extrait). Ils ne peuvent donc pas rencontrer leurs accusateurs potentiels, et ce qu'ils peuvent dire ne peut plus être retenu contre eux.

On sait depuis l'expérience de Milgram que tout individu a tendance, face à une autorité qu'il perçoit comme légitime (ici la propagande anti-Tutsi de la part d'un régime totalitaire, et une vieille jalousie) à obéir, jusqu'à aliéner tout sens critique, et devenir un monstre.

Ce livre raconte ce quotidien monstrueux, empli de massacres et de pillages. L'absence de remords réels de la part des bourreaux, et la description qu'ils font de leurs actes, comme s'ils étaient banaux, rappelle aussi froidement que douloureusement la part d'inhumanité qui existe en chaque homme.

Post-scriptum :Une saison de machettes, Jean Hatzfeld, Editions du Seuil

---

[1] A partir des deux derniers textes de ce livre, la comédienne et metteur en scène Isabelle Lafon a créé un spectacle, « Igishanga », joué du 11 au 16 décembre 2006 au theâtre Paris Villette.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Trouver le bon partenaire en 2007 ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 25 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

Choisir la bonne personne, si elle existe, est un des enjeux de ce début d'année 2007. Les prétendants, maintenant - tous ? - déclarés, n'auront de cesse de susciter votre désir, de vous charmer. Même si leur programme ce n'est pas voici, poussons encore un peu plus loin cette métaphore et envisageons quelle relation vous pouvez espérer avec eux après le flirt de la campagne …

L'amour où chacun participe

Vous avez déniché sur son blog « désird'erectititude.org », un partenaire pour qui l'ouverture à tous les échanges et propositions frivoles est un leitmotiv. Attention à ne pas trop vous laisser dominer, ce partenaire pourrait vous imposer non seulement un triolisme avec son conjoint un peu mou (dont il ne vous avait évidemment jamais parlé), mais aussi des partouses où il s'agira de réaliser les fantasmes de chacun, même les plus tordus, sous peine d'être puni.

L'amour frénétique

Il vous dit que la taille n'est pas l'essentiel car tout est possible à condition de le mériter. Par contre si ça vous gêne qu'il vous demande de simuler quand il filme vos ébats en persistant à réciter son Kama-Sutra sans vous mener une seule fois à l'orgasme, proposez-lui tranquillement la rupture, même s'il vous promet de changer.

L'amour vache

Vous l'attendiez pour qu'il vous arrache à votre dépression nerveuse, qu'il réussisse là où tous vos précédents amants avaient lamentablement échoué. Son goût de l'extrême, sa verve racée et mordante, ont fait de lui votre préférence, malgré son imaginaire un peu déviant : il hurle à la diabolisation quand vous envisagez d'autres pratiques que la seule sodomie.

L'amour passé

Vous vivez toujours sous le même toit mais la fracture est consommée : vous vous avez tiré un trait sur votre relation. Sachez que ce n'est pas encore son cas. Il sait bien que vous êtes en train de le quitter, mais ne peut se résoudre à abandonner votre nid douillet : la vie sans vous lui fait peur, il faut dire qu'il n'a jamais su faire face à ses responsabilités. S'il devient insistant, menacez le d'appeler la Police, cela devrait suffire.

L'amour non consommé

Pour vous il ne peut y avoir de passage à l'acte si les convictions profondes ne sont pas partagées. Il sera l'élu naturel de votre coeur, pour qui vous devrez tout quitter pour vivre dans l'Ardèche, enfin s'il se décide à vous déclarer sa flamme : attention aux relations platoniques avec cet irrésolu.

L'amour en bandoulière

Il vous transporte ailleurs, rien que ses lettres vous enflamment ! Dommage par contre, même si c'est pas capital, les réticences de vos parents et amis qui ne le prennent pas trop au sérieux. Mais l'amour impossible ne vous fait pas peur ! Par contre pas toujours facile l'intimité, avec tous ses potes toujours à la maison …

Envisager nos candidats à l'aune de leur comportement amoureux, si l'idée est assez saugrenue, c'est aussi saisir la perche qu'ils nous tendent, à trop chercher à nous emmener sur le terrain de l'irrationnel. Rester lucide, rationaliser notre choix, c'est un service à se rendre en tant que citoyen, pour ne pas être réduit à des cibles marketing stratégiques, mais aussi à nos candidats rendus schizophrènes en tentant de conjuguer un « jeu de masques » entre le travail secret, complexe, et technique de l'action politique et la nécessité d'en présenter une image médiatique avenante.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Appel pour lutter contre le changement climatique !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 21 octobre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Cette opération est reconduite le mardi 23 octobre 2007 ! Mobilisez-vous une nouvelle fois !

23 octobre 2007 : une nouvelle fois, il pourrait s'agir de la plus grande mobilisation citoyenne en termes d'environnement. Tout le monde peut y participer car la technique est simple, il suffit juste d'éteindre ses veilles et lumières le jour J.

L'Alliance pour la planète, groupement national d'associations environnementales, lance un appel à tous les citoyens pour lutter contre le changement climatique. Si tout le monde participe, cette action pourrait avoir un véritable impact médiatique, voire politique, à quelques mois des élections…

Pour agir, il suffit juste d'éteindre les lumières entre 19h55 et 20h00 le 23 octobre 2007. Ca ne coute rien (ça fait même économiser quelques centimes) mais surtout, c'est l'occasion d'attirer l'attention des médias, des citoyens et des décideurs sur le gaspillage d'énergie et l'urgence de passer à l'action !

Le 1er février correspondait au jour où le rapport du groupe d'experts climatiques de l'ONU a été rendu à Paris ; cette fois, mardi 23 octobre 2007, il s'agit de se faire entendre lors du fameux *Grenelle de l'environnement…*

Alors, une nouvelle fois, tous à vos interrupteurs le 23 octobre !!

Post-scriptum :Cette opération est reconduite le mardi 23 octobre 2007 ; utilisez le formulaire ci-contre pour faire savoir au monde entier que vous vous sentez concerné par le changement climatique !

L'UMP et les chiffres

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 29 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

En matière de chiffres, l'UMP est décidément un bien mauvais élève…

Copé de la réalité…

Alors que le garnement Jean-François Copé, ministre du Budget qui avait promis d'arrêter la langue de bois [1] a augmenté virtuellement le salaire des conducteurs de TGV, comme celui des profs certifiés de fin de carrière, de près de 50% (en affirmant à la France entière qu'"aujourd'hui en 2006, un professeur certifié en fin de carrière, ça gagne à peu près 4100 euros par mois" - les vrais chiffres, beaucoup moins reluisants sont ici), son petit camarade Sarko souffre lui aussi de la multiplitite aigue.

Les mensonges de Sarkozy

Il affirme par exemple avoir vendu 400.000 exemplaires de son livre *Témoignage*. Ce qui est, cela doit être dit, impressionnant pour un livre, et encore plus pour un torchon pareil. En vérité, si l'on en croit des gens bien renseignés, il n'en a vendu que 160.000.

De la même façon, et c'est le *Canard Enchainé* qui le révèle dans son édition du 17 janvier 2007, le sacre du candidat unique pour l'UMP a attiré bien moins de moutons de droite que prévu. Pourtant, les Panafieu, Gaudin, Fillon et autres Juppé n'ont pas manqué de bêler le chiffre donné par le petit Sarko : 100.000 personnes. Et *Le Monde* et *Les Echos* de le reprendre sans même le vérifier. En vérité, ils étaient moins de 35.000.

D'autre part, si l'on en croit les déclarations du chérubin Sarkozy, il paierait l'Impôt de Solidarité sur la Fortune (ISF) grâce à son patrimoine de 1.137.000 euros. L'année passée, il déclarait 780.000 euros de patrimoine (cf. ici). Si en un an, il est capable de faire augmenter son patrimoine de plus de 40%, il ne faut pas douter qu'il fera un parfait gestionnaire pour la France.

Ce qui est sûr dans ces chiffres bien tristes, c'est que d'aucuns disent que l'UMP est le parti de la démesure. A n'en

pas douter, il est plus certainement celui du mensonge.

---

[1] Mais visiblement pas les mauvaises langues, dont la sienne…

Les nouveaux Big Brothers

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : vendredi 2 février 2007

La Révolution en Charentaises

Benjamin Deceuninck, qui s'est récemment fait remarquer pour son engagement contre le fichage génétique, a été condamné vendredi par la Cour d'appel de Nîmes à une amende de 500 euros pour avoir refusé le prélèvement d'ADN exigé par les autorités (suite à ses actions en tant que faucheur volontaire).

Se soustraire au prélèvement génétique est en effet considéré comme un délit, passible d'un an de prison ferme et de 15 000 euros d'amende depuis la loi sur la sécurité intérieure (LSI, appelée aussi "loi Sarkozy") adoptée en mars 2003.

Selon le journal *Libération*, le fichier national automatisé des empreintes génétiques (FNAEG), contient déjà plus de 330 000 profils génétiques. Le même journal *Libération* nous indique que « le 21 mars prochain, à Macon, [se tiendra] le procès de Camille, convoquée par les gendarmes en septembre dernier parce qu'ils avaient trouvé, dans la voiture où elle se tenait, un bang (pipe à eau) pourtant sans trace de drogue. Ce jour-là, elle aussi avait refusé le bâtonnet dans la bouche. »

Ces deux faits nous rappellent que le fichage pose des problèmes de liberté individuelle. Le site internet de Benjamin Deceuninck (dont l'action est soutenue par de nombreuses associations, parmi lesquelles la Ligue des droits de l'homme et le syndicat des avocats de France) en constitue un bon révélateur.

Mais le Révolutionnaire en Charentaises aura également intérêt à consulter la liste des lauréats des Big Brother Awards 2006, dont les résultats viennent d'être proclamés et qui récompensent les personnes ou les institutions les plus castratrices en matière de libertés individuelles. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que le petit Sarkozy a été nominé trois fois depuis la création du prix en 2000… Mais il n'est pas le seul à vouloir remettre en cause, de façon pernicieuse, ce si beau mot de liberté.

Je vous laisse en juger par vous même en visitant le site des Big Brother Awards.

De la Françafrique à la Mafiafrique

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : mercredi 31 janvier 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Les rouages de la politique Française en Afrique depuis l'indépendance des Colonies : de la « Francafrique », ou comment la France a pu continuer à tirer les rênes de façon occulte en Afrique, à la « Mafiafrique », c'est à dire la mondialisation des relations criminelles.

Retranscription d'une conférence donnée en 2003, ce texte présente la politique franco-africaine, domaine réservé de l'Elysée, donc peu connu et propice à la désinformation.

L'auteur de ce texte

François-Xavier Verschave n'est pas un illuminé de plus criant au complot. Aujourd'hui décédé, il a présidé l'association Survie, créée à la suite du manifeste-appel de 53 Prix Nobel demandant que des actions politiques soient menées par les citoyens pour lutter contre l'extermination par la faim et militant entre autres, sur les questions de relations franco-africaines et de biens publics mondiaux.

L'impossibilité de parvenir à mettre à l'ordre du jour une loi visant à réformer en profondeur l'aide publique au développement, en dépit du soutien des parlementaires mais aussi de personnalités médiatisées, lui a fait prendre conscience que la corruption, dont il connaissait l'existence, jouait un rôle majeur. Ses publications « Noir Silence » (600 pages avec 10000 faits pour lequel il a été débouté du seul procès pour « offense à chef d'état » , autrement dit « crime de lèse majesté », intenté par trois dictateurs africains) , « Noir Chirac » et « La Françafrique » explorent les responsabilités françaises, les responsabilités africaines étant déjà connues.

Les mécanismes "proprement" dits

Au lendemain de l'indépendance accordée de proche en proche aux Colonies, la France a besoin de maintenir de façon occulte la dépendance de l'Afrique au sein de la nouvelle légalité internationale : pour renforcer sa position à l'ONU, accéder à des matières premières stratégiques, et financer sa vie politique.

La méthode consiste à placer des chefs d'Etat, de couleur noire, mais « amis » à la têtes de ces pays, en recourrant si nécessaire à la répression, à l'assassinat politique, ainsi qu'à la fraude électorale massive. Mais elle s'appuie aussi sur de multiples réseaux : politico-affairistes comme le réseau Foccart (créé par De Gaulle et repris par Chirac, Pasqua puis Mitterand), militaires, Services Secrets, Grandes Entreprises , Initiés, ministères …

Ces réseaux sont les leviers de la politique française :

Financiers, comme le franc CFA permettant l' évasion des capitaux (en rapatriant les "aides" accordées en Suisse, pour les partager entre le chef d'Etat et le décideur politique français désireux de financer la campagne électorale de son parti), augmentant au passage démesurément la dette du tiers monde.

Policiers : « on a recyclé les anciens de l'OAS dans les polices politiques » aux mêmes méthodes tortionnaires, et en mettant à disposition des officiers des Services Secrets auprès des chefs d'Etat, permettant aussi de les "relever" s'ils entendent changer la donne.

Militaires en recourrant à des mercenaires de la République (parfois recrutés dans les milieux de l'extrême droite), mais présentés comme des électrons libres.

Economiques, comme ces entreprises « faux-nez » noyautées par les Services Secrets et dont « une partie des ressources alimente des fonds parallèles ».

La conséquence de cette politique, c'est la disparition des biens publics, et l'absence de développement économique dans ces pays, car le développement productif par des entrepreneurs non corrompus réduirait la dépendance des populations envers l'Etat.

Cette situation va s'aggraver avec l'augmentation démographique, et la Dette va enfler par le détournement des prêts accordés, jusqu'à pouvoir être supérieure à la production annuelle en ressources ! Et quand, comme c'est parfois le cas, « c'est la même personne qui gère à la fois la dette, achète les armes, et vend le pétrole », la boucle est bouclée.

Apres la chute du mur de Berlin, accompagnée d'un nouvel élan démocratique, les dictateurs, sous les feux des critiques, en allument un autre pour faire diversion : ils désignent l'autre ethnie comme bouc émissaire. Ou alors ils sont légitimés démocratiquement … en truquant les élections, sauf les rares fois où la population veille au grain. Enfin il reste la solution du coup d'Etat …

Suivant la mondialisation, la Mafiafrique se développe alors, car « le pétrole et les armes sont les secteurs de plus grande corruption », et génèrent des flux financiers opaques, transitant dans les diverses chambres de compensation comme Clearstream, dont beaucoup comptes se trouvent dans des paradis fiscaux, ces trous noirs où tous les mécanismes légaux mis en place s'effondrent, en particulier l'impôt.

Une perspective plus positive

Dans ce contexte où le légal est mis en péril par l'illégal, la seule perspective plus positive selon Verschave, c'est la conquête de biens publics à l'échelle mondiale, arrachés à la logique marchande, entretenant un jeu à somme positive : tout le monde pourrait y gagner en partageant un gâteau plus gros.

Post-scriptum :De la Françafrique à la Mafiafrique, François-Xavier Verschave, Editions Flibuste

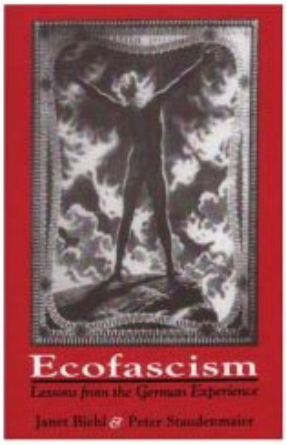
Ecofascisme : leçons de l'expérience allemande

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : lundi 5 février 2007

La Révolution en Charentaises

En savoir plus sur l'écologie brune.



Le titre pourrait s'appeler *Ecofascisme : les leçons de l'expérience allemande* si un éditeur français avait pris la peine de le traduire. Malheureusement, ce n'est pas le cas et cet essai passionnant n'existe qu'en anglais. Nous avons donc décidé de proposer aux lecteurs de La Révolution en Charentaises un résumé de l'ouvrage. Le livre est composé de deux parties bien distinctes rédigées par deux auteurs s'inscrivant dans le courant de l'écologie sociale. La première a été rédigée par Peter Staudenmaier et s'intitule *L'écologie fasciste : "l'aile verte" du Parti Nazi et ses antécédents historiques*. Janet Biehl est l'auteur de la seconde partie : *L'écologie et la modernisation du fascisme dans l'extrême droite allemande.* Nous avons choisi de ne résumer que la première partie. Bien que l'essai de Janet Biehl soit très instructif sur la façon dont les néonazis infiltrent les mouvements écologistes contemporains en Allemagne, il nous a semblé que la lecture de son résumé serait fastidieuse pour qui ne connaît pas les différentes organisations politiques et écologiques allemandes. En revanche, nous publierons prochainement un article sur l'écofascisme en France aujourd'hui.

L'écofascisme ou l'écologie réactionnaire

Nombre d'écologistes perçoivent leur mouvement comme nécessairement progressiste. Or, l'analyse critique de son histoire montre que dès ses origines, il comportait des courants réactionnaires pouvant mener droit à la barbarie. C'est ce que montre l'essai de Peter Staudenmaier : *Fascist ecology : the « green wing » of the Nazi Party and its historical antecedents*.

Loin de vouloir jeter le discrédit sur l'écologie l'auteur cherche à préserver l'intégrité des mouvements écologiques sérieux et appelle à plus de vigilance pour lutter contre les influences réactionnaires, qu'il qualifie d'écofascisme. Sous des apparences progressistes, ce « fascisme vert » est un fascisme pur et dur qui n'intègre les préoccupations écologiques que pour renforcer ses positions autoritaires, racistes, antisémites et sa haine de la raison.

Pour Peter Staudenmaier comme pour Janet Biehl, c'est en intégrant la crise écologique dans son contexte social et en cherchant des solutions du côté de la raison, de la science et de la technologie qu'on parviendra à lutter efficacement contre l'écofascisme.

Les racines de la mystique du sang et de la terre

Selon l'auteur, l'écofascisme trouve ses racines dans "l'Allemagne" [1] du XIXè siècle. Dans la première moitié du siècle, deux intellectuels se distinguent par leur approche de la nature : le premier s'appelle Ernst Moritz Arndt et développe une théorie combinant l'amour de la terre et un nationalisme xénophobe ; le second est Wilhelm Heinrich Riehl. Ce-dernier construit sur l'héritage de Arndt en mettant un accent particulier sur le romantisme agraire et la haine des villes.

Les théories d'Arndt et Riehl trouvent un écho favorable dans la deuxième moitié du XIXè grâce au développement du mouvement *völkisch*, que l'auteur définit comme un « populisme ethnocentrique avec un mysticisme de la nature ». Concrètement, le mouvement prône un retour à la terre et à la vie simple et s'attaque au rationalisme, au cosmopolitisme et la civilisation urbaine (donc aux Juifs, censés incarner l'ensemble).

Au même moment, un zoologiste allemand répondant au nom de Ernst Haeckel marque de façon indélébile l'histoire de l'écologie puisque c'est lui qui en invente le mot. Cet individu éminemment réactionnaire devient vite une référence pour les partisans du darwinisme social, du racisme, de l'antisémitisme et de l'impérialisme allemand. L'écologisme de Haeckel est profondément anti-humaniste. Il considère l'homme comme une créature insignifiante soumise aux lois de la nature (la loi du plus fort notamment), lesquels doivent également déterminer l'ordre social. Les disciples de Haeckel approfondiront ses théories en insistant sur la nécessité de lutter contre le déclin de la race en préservant sa pureté.

Le mouvement des jeunes et Weimar

Sous la République de Weimar, l'Allemagne traverse une période difficile et peine à se relever de la Première Guerre Mondiale. Dans ce contexte, des "hippies de droite", appelé les *Wandervögel* développent une contre-culture prônant plus d'harmonie avec la nature. Les *Wandervögel* se voulaient apolitiques et défendaient l'idée d'une transformation des rapports entre l'homme et la nature, sur le mode romantique. Une large partie d'entre eux a fini par être séduite par la rhétorique nazie sur le rapport mystique entre l'homme et la nature.

Les *Wandervögel* ont en outre été influencés par des intellectuels comme Ludwig Klages ou Martin Heidegger, deux figures qui ont contribué à construire des ponts entre la nature et le fascisme du fait de leur rejet de la modernité et de l'humanisme, mais aussi à cause leur antisémitisme. Peter Staudenmaier considère que c'est parce que les *Wandervögel* ont refusé de mettre les problèmes écologiques dans un contexte social qu'ils ont pu être récupérés par le nazisme.

La nature dans l'idéologie nationale-socialiste

La nature joue un rôle central dans l'idéologie nationale-socialiste et a grandement contribué à sa popularité. Les préoccupations écologiques semblent parfaitement cohérentes avec l'ensemble de la doctrine nazie. L'écologie national-socialiste rejette en effet la place centrale de l'homme et considère que celui-ci n'est qu'un élément dans la chaîne de la vie - comme n'importe quel autre organisme - ce qui amène à relativiser sérieusement le poids d'une vie humaine. Ces conceptions sont doublées d'une approche mystique de la nature ("le sang et la terre", voir plus bas) et d'une conception organique de la société - chacun à sa place effectuant sans discuter les tâches qui lui ont été assignées - qui ouvrent la voie à un ordre social de type totalitaire.

Puisque la société doit s'inspirer des règles de la nature, le nazisme établit un lien entre la préservation de

l'environnement et la protection de la pureté de la race : pas de pollution extérieure, pas de mélange des races. Pour rester en bonne santé, la race germanique a également besoin d'un espace vital, comme toutes les autres espèces.

Peter Staudenmaier insiste sur le fait que l'écologisme des nazis n'était pas un écologisme de façade et qu'il reposait sur de réelles convictions. Ainsi, il souligne que "Hitler et Himmler étaient tous les deux de stricts végétariens et des amis des animaux, attirés le mysticisme de la nature et les soins homéopathiques, et férocement opposés à la vivisection et à la cruauté envers les animaux. Himmler établit même des fermes biologiques expérimentales pour faire pousser des plantes destinées aux soins des SS. Et Hitler, parfois, pouvait avoir l'air d'un véritable utopiste vert, traitant avec autorité et dans le détail de diverses sources d'énergies renouvelables". C'est ce qui explique que jusqu'en 1942, les dirigeants nazis se soient tenus à l'approche écologique. Pour eux, c'était un élément essentiel de la revigoration de la race.

Le sang et la terre comme doctrine officielle

Haut dignitaire du parti nazi et Ministre de l'alimentation et de l'agriculture du *Reich*, Richard Walther Darré déclarait dès 1930 : "L'unité du sang et de la terre doit être restaurée". Derrière cette phrase devenue doctrine officielle, c'est une relation mystique entre la race et la terre qui se dessine. Incapables d'entretenir une relation profonde avec la terre, les étrangers et particulièrement les Juifs (parce que sans terre) sont indignes du sol allemand. Cette conception du rapport à la nature justifie aussi l'expansion impérialiste car elle légitime la conquête de terres considérées comme appartenant historiquement au peuple allemand.

La mise en pratique du programme écofasciste

En apparence, l'écologisme du IIIè *Reich* peut sembler en contradiction avec les importants efforts de modernisation du pays entrepris par Hitler et ses acolytes. Cependant, l'auteur souligne que tous les grands projets - comme la construction d'autoroutes par exemple - devaient être visés par des dignitaires nazis (notamment Fritz Todt et Alwin Seifert) en charge du respect de la doctrine écologique du NSDAP.

Grâce au soutien de nazis du plus haut niveau comme Hitler, Himmler ou Rudolf Hess, le régime a mis en place un dispositif législatif complet visant à préserver l'environnement. L'Allemagne nazie créa même la première réserve naturelle en Europe. Elle implémenta également une vigoureuse politique de développement de l'agriculture et plus spécifiquement de l'agriculture biologique.

L'auteur précise néanmoins que tous les nazis n'étaient pas prêts à aller s'engager aussi loin sur la voie écologique, à l'image de Goebbels et Göring.

L'écologie fasciste en contexte

La conclusion de Peter Staudenmaier est sans appel : "Pour rendre cette consternante et dérangeante analyse plus acceptable, il est tentant d'en tirer exactement les mauvaises conclusions : à savoir, que même les engagements politiques les plus répréhensibles produisent parfois des effets louables. Mais la vraie leçon est exactement inverse : même la plus louable des causes peut être pervertie et instrumentalisée pour être mise au service de la sauvagerie

criminelle. "L'aile verte" du NSDAP n'étaient pas un groupe d'idéalistes innocents, désorientés et manipulés, ni même des réformateurs de l'intérieur : ils étaient des promoteurs et des exécutants conscients d'un programme infâme ouvertement dédié à une violence raciste inhumaine, à une répression politique massive et à une domination militaire mondiale".

Pour l'auteur, l'erreur de ceux qui ont apporté leur soutien à l'écofascisme a été de ne pas prendre en compte le contexte social dans l'analyse des problèmes écologique et de refuser de voir que ce contexte était le fruit d'intérêts divergents entre classes sociales. Autrement dit, aujourd'hui encore, ceux qui prétendent que l'écologie n'est ni de droite, ni de gauche commettent une dangereuse erreur : "l'écologie seule ne prescrit pas de politique, elle doit être interprétée, envisagée à travers des théories de la société pour acquérir une signification politique". Contre l'écofascisme, l'auteur choisit une autre tradition écologique : l'écoanarchisme de gauche.

Post-scriptum :BIEHL, Janet et STAUDENMAIER, Peter, Ecofascism : lessons from the German experience, AK Press, 1996.

---

[1] Rappelons que l'Etat allemand proprement dit ne fut créé qu'en 1871.

Les OGM sont-ils dangereux pour la santé ?

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 9 février 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Comment les OGM arrivent en France.

Malgré le combat des faucheurs volontaires et la méfiance d'une majorité de Français aux OGM [1], on les trouve de plus en plus dans les produits de consommation courante [2]. Si ce développement de la commercialisation des OGM est possible, c'est parce que les multinationales qui les fabriquent ont réussi à convaincre les autorités que leurs produits ne présentent pas de danger pour la santé publique. Le reportage *Les OGM sont ils dangereux pour la santé ? L'étude qui accuse* montre que l'Etat français se laisse un peu trop facilement persuader.

En effet, le reportage présente les résultats de deux études scientifiques qui montrent qu'il y a toutes les raisons de se méfier de ces produits "miracles" envahissant petit à petit les rayons des supermarchés. Une des études sort tout droit des laboratoires de Monsanto (multinationale américaine productrice d'OGM). L'autre provient d'un centre de recherches italien. Dans les deux cas, les résultats sont les mêmes : au bout de 90 jours, les rats et les souris qui ont mangé du maïs ou du soja transgéniques ont plus de lésions dans les organes que ceux qui n'en n'ont pas consommé.

Ce qui choque peut-être le plus dans ce reportage, c'est que le Ministère de l'Agriculture français a pris connaissance de l'étude de Monsanto et a considéré qu'il n'y avait aucun danger. Il a ensuite interdit l'accès à ce dossier au nom du respect du secret industriel. Heureusement pour les consommateurs, une organisation écologiste allemande a eu accès au document et s'est lancée dans une opération de sensibilisation des ministres européens avec l'espoir d'empêcher l'introduction de ce produit. Au final, malgré une majorité de ministres opposés à cet OGM, la Commission Européenne a décidé d'accepter sa commercialisation. Il fallait en effet une majorité absolue pour pouvoir l'interdire…

Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un OGM spécifique, et non de tous les OGM. C'est aussi ce qu'on peut reprocher au reportage : face à un public qui est déjà méfiant face aux OGM, il est facile de jouer sur la peur de l'empoisonnement. Le débat sur les OGM est bien plus complexe (relations Nord-Sud, effets sur l'environnement). Ceci dit, le reportage vaut la peine d'être vu parce qu'il montre comment est décidée l'importation d'un nouvel OGM en Europe. Or les procédures sont loin d'être efficaces pour nous protéger contre les OGM possiblement dangereux pour la santé. Encore une fois, on a le sentiment que c'est "le fric avant tout et après nous le déluge". La conclusion des auteurs du reportage sera aussi la nôtre : rendez-vous dans 5, 10 ou 20 ans pour une émission sur les ravages de ces produits sur les êtres humains.

Post-scriptum :Les OGM sont-ils dangereux pour la santé ? L'étude qui accuse. Reportage diffusé pour la première fois sur Canal+ en septembre 2005.

---

[1] 66 pourcent des Français sont inquiets à l'idée de manger des produits pouvant faire intervenir des OGM dans leur fabrication. 86 pourcent des Français sont favorables à une interdiction totale ou temporaire de la production et de la consommation d'OGM (Source).

[2] Pour savoir quels produits peuvent contenir des OGM : www.greenpeace.org

Voyager autrement

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 8 février 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Mettre la rencontre, le partage et la solidarité au coeur de l'expérience touristique.

"Le tourisme est l'industrie qui consiste à transporter des gens qui seraient mieux chez eux, dans des endroits qui seraient mieux sans eux" [1] . Quand on voit les ravages du tourisme de masse dans certaines zones, on serait tenté de le croire. Pourtant, le tourisme ne se limite pas à des plages dégoulinant de crème solaire ou à des visites de vieilles pierres. Il constitue toujours un moyen d'élargir ses horizons physiques et intellectuels et de partir à la rencontre de la différence… à condition de passer entre les mailles du filet tendu par les industriels. Cet article vous donne quelques pistes. Pour la suite, à vous de trouver votre route.

Je vous passe le topo sur le **stop** ou le **covoiturage**, qui sont les meilleures façons de vivre des aventures et de faire des rencontres avant même d'être arrivé à destination. Ca a un petit côté *roots* et écolo pas inintéressant, mais ce sont déjà des classiques.

Plus original, le "**surf sur les canapés**" ou *couch surfing*. Voilà une excellente façon de sortir de l'univers du tourisme marchand en logeant gratuitement chez l'habitant (en l'occurrence, sur son canapé). Idéal pour rencontrer les locaux et partager des moments de convivialité et d'échanges, le *couch surfing* se développe à toute vitesse grâce au site www.couchsurfing.com. Comme ses près de 165 000 membres, on ne peut qu'adhérer à sa devise fort sympathique : "Participez à la création d'un monde meilleur. Un canapé à la fois".

Si vous ne souhaitez pas loger chez l'habitant mais que vous avez quand même envie d'établir des liens avec eux, vous pouvez toujours leur demander de **prendre un café avec vous** (toujours sur *couchsurfing*), de **vous inviter à dîner** (sur le modèle du concept Dine with the Danes, malheureusement tombé dans l'escarcelle de compagnies privées, mais qui a essaimé dans le monde entier) ou de **vous faire visiter leur ville** (un exemple à Munich ici).

Pendant vos vacances, vous avez aussi la possibilité de jouer la carte du **tourisme solidaire**. Le tourisme solidaire, ça peut vouloir dire faire du bénévolat pour dans un endroit reculé (par exemple au Burkina Faso dans le cadre d'un échange entre villes jumelées) ou tout simplement accompagner des touristes handicapés en vacances. Attention toutefois à ne pas tomber dans le piège de sociétés mercantiles qui n'utilisent le terme "tourisme solidaire" que comme un argument de vente.

Voilà qui devrait vous donner quelques idées pour vos prochaines vacances et - qui sait ? - vous inciter à nouer des liens avec les touristes qui visitent votre propre ville. Après tout, le voyage, c'est peut-être d'abord un état d'esprit.

---

[1] Jolie citation de Jean Mistler.

Le TV-B-Gone contre la pollution télévisuelle !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 12 février 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Pour une fois, les délices du progrès vont faire le bonheur des aficionados de la lutte au quotidien ; avec le TV-B-Gone, vous avez la possibilité - en toute légalité - d'éteindre les télévisions du monde entier !

Comme le dit la publicité sur le site de Mitch Altman (l'inventeur de l'objet), vous n'avez qu'à « viser » et « cliquer » sur le seul et unique bouton de ce petit appareil pour éteindre n'importe laquelle des télévisions présentes dans votre champ d'action (jusqu'à 20 mètres). En effet, le TV-B-Gone est une simple télécommande infrarouge compatible avec une grande majorité des télévisions européennes ; par rapport à ses homologues habituelles, elle n'a conservé qu'une seule touche : celle qui permet de *couper le poste* ! Dès lors, imaginez-vous dans votre supermarché préféré, en train d'éteindre en quelques clics des murs entiers de télévisions (d'autant qu'il n'est, à ma connaissance, pas interdit d'éteindre les télévisions en France)…

Les mauvaises langues me diront qu'il s'agit certainement de la seule touche réellement utile sur une télécommande, et j'abonderai dans leur sens en ajoutant que ce petit bouton permet non seulement d'éteindre la boîte à images, mais est surtout un formidable moyen de relancer une conversation ! A table, au bureau, au café, et dans tous les endroits où la télévision vous saoule, le TV-B-Gone est fait pour vous (pensez aussi que la plupart des systèmes de vidéo surveillance fonctionnent avec des écrans de télévision) !

Vous êtes en train de fixer un meuble !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Mais au-delà de l'amusement procuré par le fait de pouvoir couper la télévision pendant un programme particulièrement inintéressant (songez à Bernadette Chirac, dimanche dernier, s'épanchant au sujet de son Yorkshire devant des millions de français), c'est la question du sevrage télévisuel de la population qui est soulevée. Les chiffres sont édifiants : en 2006, les Français de 15 ans et plus ont passé 3 heures et 17 minutes *par jour* devant leur poste de télévision, et leurs chères têtes blondes (4 à 14 ans) 2 heures et 6 minutes [1]. On commence à voir apparaître - à l'étranger il est vrai mais gageons que nous ne serons pas épargnés longtemps [2] - des chaînes expressément dédiées à nos bambins (2006 : lancement de BabyFirstTV pour les enfants de 6 mois à 3 ans, Vrak Junior pour les 0-5 ans, etc. [3]), dans l'unique but de les habituer à fixer le petit écran, les rendant ainsi par la suite plus sensible aux messages publicitaires. N'oublions pas de rappeler que les publicités qui ciblent ou utilisent des enfants ne sont pas interdites en France (Lire l'article Pas de lavage des petits cerveaux par les pubs ! ici-même) !

Ainsi, la Semaine sans télévision vous permet, chaque année, de vivre sans télé entre le 24 et le 30 avril ; si cela ne vous suffit pas, le site www.whitedot.org (*The international campaign against television*, site en anglais sur lequel on découvre les slogans « *Vous êtes en train de regarder un meuble* » ou « *La télévision ne vous donne aucune expérience, elle vous en enlève* ») met à votre disposition des informations plus précises sur les différentes études qui ont été menées sur les méfaits de la télévision (télévision/obésité, influence de la télévision sur les bébés et sur les enfants etc.)

Reste sans doute que le meilleur moyen pour éviter les affres de ce média inévitable, **c'est de ne pas en posséder chez soi**, et d'éteindre toutes celles que vous rencontrez sur votre chemin de Révolutionnaire en Charentaises. Si la première solution ne tient qu'à vous, le TV-B-Gone vous épaule dans la seconde !

Post-scriptum :Pour vous procurer le TV-B-Gone, connectez-vous sur le site www.thinkgeek.com (il s'y trouve à environ 19 Euros) ; **attention à bien choisir la version européenne de l'appareil** ! Le produit sera peut-être en rupture, l'intégralité du stock ayant été écoulé deux jours après la mise en vente du produit ! L'appareil en lui-même est très discret (28 grammes), et n'endommage pas les télévisions. Faites-nous partager vos expériences sur le forum associé à cet article !

---

[1] Source : Médiamétrie

[2] En France, pas de chaînes pour les bébés, mais pour les enfants, tout est permis :

- BOOMERANG La chaîne des séries cultes de l'animation
- CANAL J La chaîne des enfants d'aujourd'hui !
- GULLI La chaîne qui fait grandir les enfants
- NICKELODEON Les enfants passent avant tout
- TIJI La première télé des moins de 7 ans !

[3] Source : www.canoe.com.

De l'Excellence européenne, son application en politique et de l'idéalisme des gens de Droite.

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 3 mars 2007

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

En ces temps de disette politique, où le débat d'image est en passe de rendre le discours sécuritaire de la campagne de 2002 presque intéressant, il serait une erreur de croire que tout le monde se fiche de la politique…

En fait, tout semble étrangement connoté politiquement. Engourdi que j'étais par l'absence de télévision ou autre source d'information, deux anecdotes vinrent me confirmer dans les 2 dernières semaines, que les « choses » continuaient de ramper…

Anecdote n°1 :

Il fait jour. Au petit déjeuner. En confiance, dans un établissement que je croyais accueillant, je me laisse aller à parler (certains diront « papoter ») avec le directeur de l'hôtel. Le genre de bonhomme qui a eu une vie bien remplie et sans doute passionnante entre les raffineries de sucre en Chine, les exploitations agricoles au Chili et les hôtels en France. On se dit qu'on va apprendre des choses. Qu'on va parler voyages, cultures différentes et coopération internationale… ça va être bon.

Et voilà ce qu'on entend :

A propos du Chili :

Lui : On dit beaucoup de bien de Salvator Allende, mais il a bloqué le pays. Pour nous, c'était terrible, on ne pouvait rien acheter pour l'exploitation. Il était en train de mettre en place un système « à la Castro ».

Moi (naïf) : Ah ? Il n'a pas trop eu le temps de faire grand chose en même temps… Et puis après lui, c'était quand même pire !

Lui (l'air de rien) : Non, avec Pinochet, tout est devenu facile pour nous. Le pays est devenu très libéral. Nous, on regardait ça en observateurs extérieurs. Il y a sans doute eu des répressions envers les opposants mais…

Moi (mentalement) : Gros porc.

A propos de l'Europe :

Lui : […] l'Afrique !!! Ah ! (il s'arrête, et comme changeant d'idée) Il y a quand même une excellence européenne. En dehors des pays ayant subi une influence européenne forte…

Moi (surpris de garder mon sang froid) : Enfin, vous parlez d'excellence mais mesurée selon des critères européens : toutes les bases de l'économie actuelle ont été imposées par les Européens (ou leur descendants) à grand coup de colonisation et autres…

Lui (faisant le timide) : Oui…

Moi (en train de marquer des points) : Et puis regardez les Chinois, ils ne sont pas vraiment d'origine européenne. (mentalement) Prends toi ça dans les dents, connard !

Lui (avec une pure gueule de con) : Mais ils utilisent des méthodes européennes !

Moi (mentalement) : Vieille truie rongée par la gale.

Moi (regardant ma montre) : Oh ! Il va falloir qu'on y aille, jamais je ne pourrai libérer la chambre pour midi.

Anecdote n°2 :

C'est le soir. Dans une soirée, où l'on cause. Je ne connais personne. Mais VRAIMENT personne (ne me demandez pas comment j'ai atterri là). Bref, il y a là une jeune femme, petite et rondouillette avec un sourire peint sur son visage. Il y a aussi une femme, la soixantaine « je-sais-tout », qui m'agace pour plusieurs raisons avant d'atteindre le point de non retour en abordant la politique française… Oups, virage dangereux. Elle ne trouve rien de mieux à dire que : « De toute façon, quelque soit le parti, à gauche comme à droite, c'est pareil. La politique menée est exactement la même ! ».

Mon Dieu, comme c'est original ! On dirait un échantillon représentatif de sondage personnifié et prête à transformer la « moyenne » en « médiocrité ». « Dammit » (pense-je). Avant de partir sur une belle tirade romantique commençant par « C'est le genre de discours qui amène Le Pen au pouvoir ! » et finissant par « quand même ! ».

Tout ça pour dire : NON !

Ce n'est pas la même chose de voter à droite ou à gauche ! Et la question n'est pas de savoir si M. X ou Mme Y vont prendre la même décision face à la même situation. Mais plutôt de savoir les idées qu'ils défendent collent avec les vôtres. Basiquement, il faut choisir entre « être solidaire et partager les richesses » ou « être idéaliste et faciliter la fructification de l'argent ». J'ai écrit idéaliste, si, si ! C'est vrai quoi, c'est plutôt idéaliste d'être de droite ! Faire en sorte que les Riches puissent s'enrichir encore plus, tout en comptant sur leur altruisme pour en faire profiter les plus démunis… Si c'est pas de l'idéalisme… !

Bonne campagne à tous !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

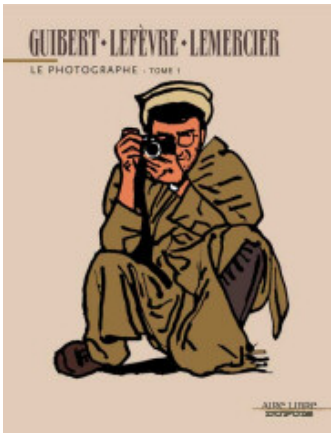
Le Photographe

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 15 février 2007

La Révolution en Charentaises

Afghanistan, 1986. Alors que les combats font rage entre l'Armée Rouge et les moudjahiddins, une équipe de Médecins Sans Frontières traverse clandestinement le pays pour porter secours aux blessés. Didier Lefèvre, photographe, fait partie de l'expédition. Cette BD est le récit (authentique) de ses aventures.



Dès les premières pages, on comprend que *Le Photographe* est une BD à part : les dessins, tirés à gros traits, se partagent la vedette avec de nombreuses photos. Ainsi, d'une case à l'autre, les visages bien lisses des personnages dessinés se durcissent et prennent vie pour offrir au lecteur une galerie de portraits taillés à la serpe.

Sur les cols escarpés des montagnes afghanes, on croise toutes sortes de personnages : des chefs de guerre hospitaliers, des fanatiques religieux, des crapules, des réfugiés en fuite, etc. Comme tout voyage, celui de Didier Lefèvre et de l'équipe de MSF est fait de rencontres et d'échanges qui ont pour effet de rendre les membres de l'expédition "un peu moins cons", pour reprendre l'expression de l'un d'entre eux. C'est vrai aussi pour le lecteur.

On ne peut qu'être transporté par *Le Photographe*, récit captivant d'une aventure vraiment épique. Ca sent la sueur, les chevaux et le thé au lait salé à chaque page. Mais ce qui prend le lecteur le plus aux tripes, c'est de voir dans quelles conditions travaillent les MSF. Coupés de tout, dans le dénuement le plus total, ils opèrent, soignent et veillent les blessés de jour comme de nuit. En pleine guerre, alors qu'on massacre à tours de bras, leur action peut sembler dérisoire et faire l'effet d'une goutte d'eau dans une immense flaque de sang. Pourtant, chaque opération réussie est une victoire de la générosité et de l'humanisme sur la pulsion de mort.

La Révolution en Charentaises profite de cet article pour tirer sa chapka à tous les médecins qui préfèrent mouiller la chemise dans les endroits abandonnés de tous plutôt que de gémir sur le montant soi-disant dérisoire de leurs honoraires. Bravo !

Post-scriptum :GUIBERT, LEFEBVRE, LEMERCIER, Le Photographe, Aire Libre Dupuis, 2006

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Antimanuel d'éducation sexuelle

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : samedi 17 février 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Sommes-nous vraiment sexuellement libéré(e)s ?

Si vous croyez que les criminels sexuels récidivent très souvent, et qu'on ne peut pas assez punir les pédophiles pour protéger les enfants,
si vous croyez que la prostitution est une forme d'esclavage,
si vous pensez que les hommes peuvent plus facilement échapper à leurs devoirs parentaux que les femmes,
si enfin vous croyez qu'aujourd'hui nous sommes sexuellement libérés, peut être faudrait-il lire *L'Antimanuel d'éducation sexuelle* de Marcela Iacub et Patrice Maniglier.
Ce n'est pas une explication sur l'origine des enfants (même si c'est un sujet important, surtout parce qu'ils ne viennent pas toujours de là où l'on croit), ni un inventaire de positions sexuelles peu conservatrices. L'approche est politique, l'ouvrage écrit par une juriste et un philosophe.

Les écrivains font un plaidoyer non pas pour une société plus libérée sexuellement, mais pour une société post-sexuelle, dans laquelle l'Etat ne se mêlerait plus dans la vie sexuelle des gens. La morale puritaine d'antan a été remplacée par une morale imposée par des lois. Des lois qui devraient défendre notre liberté sexuelle mais qui finissent par imposer une définition de la sexualité.

Quid de la révolution sexuelle ?

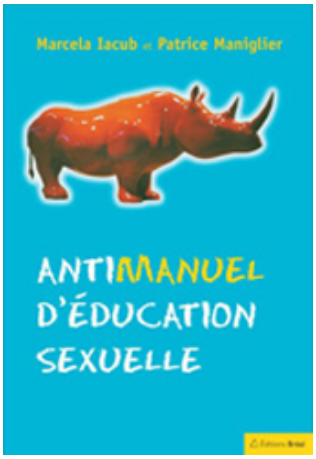
Oui, il y a eu une révolution, surtout parce que la procréation et la sexualité ont été déconnectées. La contraception et la procréation artificielle ont bouleversé l'ancienne loi naturelle qui liait le sexe à l'enfantement. Il y a aussi eu un changement de morale, qui a fait que des lois prohibant l'adultère et l'homosexualité ont été abolies, mais il y a eu tout une panoplie législative installée depuis. Pour l'adultère, en cas de divorce, l'infidèle est toujours vu comme le coupable et donc pénalisé économiquement.

Sexe = danger ?

Depuis la révolution sexuelle le thème des agressions sexuelles est devenu omniprésent. Viol, harcèlement sexuel, pédophilie, prostitution forcée, tournantes, vous le trouvez tous les jours dans les nouvelles.

En France, 23% de la population carcérale est emprisonnée pour crime sexuel. En 1973 c'était 5% et en 1996 12,8%, ce qui correspond à un peu plus de 1 000 personnes en 1973, plus de 6 000 en 1996 et près de 9 000 en 2005 ! Alors ou bien les dernières 30 années le viol et les autres délits sexuels ont augmenté énormément, ou bien avant ils n'étaient pas punis. Mais si on compare le pourcentage de la population carcérale française avec ceux d'autres pays, le mystère grandit encore : 4% aux Pays Bas, 5% au Royaume Uni, 8% en Espagne, 9% en Belgique contre 23% en France !

De plus, les sanctions sont de plus en plus sévères, on est même plus durement puni quand on viole un mineur de 15 ans que quand on le tue ou qu'on le blesse gravement en le laissant handicapé ! Est-ce que le viol est pire que le meurtre ?



Le procès d'Outreau est analysé dans le livre, surtout pour montrer que ce n'était pas une exception mais qu'il y a des centaines d'affaires dans ce genre. En cas de crime sexuel, le présumé coupable doit souvent prouver son innocence. L'interrogation des témoins se passe encore trop souvent de façon à les influencer. Par exemple, en France, on utilise encore des poupées anatomiques, alors que des études à l'étranger ont clairement montré l'invalidité de cette technique.

En croyant que les criminels sexuels sont les plus récidivistes on les oblige à suivre un traitement psychiatrique à la sortie de la prison (contrairement aux tueurs en série), mais cette assomption est fausse. En 2002, seulement 1,8% des violeurs avaient déjà été condamné pour viol.

Les auteurs nous incitent à réfléchir sur ce qu'est un viol, en parlant d'exemples de cas où l'accusation pour viol était plutôt une revanche pour une déception amoureuse, ou des filles qui avaient consenti passivement et ne se sentaient pas bien avec le rapport sexuel après coup, ou des femmes qui étaient ivres au moment des faits. Pas mal d'hommes se sont trouvés accusés de viol sans avoir eu cette intention ni cette sensation.

Le livre est plein de faits déconcertants qui vous feront lire votre journal d'un autre oeil. Les auteurs veulent aussi vous faire réfléchir sur ce qui cause le traumatisme et avancent : "la plupart d'entre nous doivent leurs inhibitions non pas au fait d'avoir été abusés sexuellement, mais à leur incapacité d'assumer leurs désirs" [1]

La "bonne" sexualité

En principe on peut coucher avec un adolescent de plus de 15 ans. Mais dès que vous lui proposez quelque chose "hors normes" vous risquez la prison pour "corruption de mineur". Alors pas de partouzes, pas de films pornographiques ni de sado-masochisme, pas d'exhibitionnisme, de voyeurisme, et pas même d'homosexualité dans certaines circonstances. Par contre, un adolescent qui est empêché par ses parents d'avoir des rapports sexuels n'a aucune possibilité de réclamer sa liberté sexuelle. Par le biais de tous les interdits qui touchent les 15-18 ans on fait passer le message de ce qui est sexuellement correct. Après 18 ans on a droit à plus de fantaisie, mais ce n'est pas très bien vu.

La prostitution

Le plus vieux métier du monde est toujours une source de débat. Est-ce une forme d'esclavage et dégradant pour la femme, ou est-ce que celles qui choisissent de faire ce métier, devraient avoir le droit de le faire d'une façon "décente". Il y a plein d'autres métiers qu'on choisit d'exercer pour l'argent et la prostitution peut dans ce cas être un

choix rationnel. En France on pénalise non seulement le racolage actif, mais aussi passif, cachant de plus en plus la prostitution, ce qui ne favorise pas la sécurité des prostitués. Mais le fait le plus étonnant est qu'en disant vouloir combattre les proxénètes, ce sont les femmes qui sont pénalisées. Elles ne peuvent ni louer un appartement (le propriétaire pourrait être sanctionné), ni en acheter un à plusieurs parce qu'elles deviendraient le souteneur des autres. Si elles partagent leur vie avec quelqu'un, celui-ci peut être accusé. En effet, le fait de payer une partie des frais du ménage avec l'argent de la prostitution est une preuve suffisante de proxénétisme. Cela entraîne une exclusion totale de ces femmes. La chose qu'il faudrait combattre, c'est l'abus : les personnes qui contraignent d'autres personnes à faire ce travail.

Les droits de l'Homme

Aujourd'hui il n'y a plus de différence entre les enfants légitimes et illégitimes. Les femmes ne sont plus exclues (ou pire, comme en Irlande, enfermées) pour avoir un enfant en dehors du mariage. Mais *quid* du père ? Il a le droit de reconnaître l'enfant conçu en dehors du mariage, mais cette reconnaissance peut être disputée par la mère ou l'enfant s'ils ont un doute sur la paternité. Si l'homme ne veut vraiment pas d'enfant, la seule option est la vasectomie. Il n'a ni le droit d'exiger un avortement (ni le droit de l'empêcher d'ailleurs), ni le droit de ne pas vouloir être père de cet enfant. Jusqu'à deux ans après la naissance, la mère peut obliger un homme à devenir le père. L'enfant le peut également jusqu'à ses 20 ans… Même si le père n'a jamais su que la femme était enceinte ! Vous pouvez dire que c'est important pour l'identité de l'enfant de connaître son père. D'accord, mais pourquoi donc ne peut-il pas exiger de connaître sa mère. Pour une femme qui ne veut pas être mère, il suffit d'accoucher sous X et de faire savoir qu'on veut rester anonyme. L'enfant n'aura pas droit à des informations sur sa mère.

Le vrai danger

Le seul chapitre qui fait "manuel d'éducation sexuelle" est le chapitre sur le SIDA qui dit que s'il faut transmettre un message aux jeunes (et aux moins jeunes aussi), c'est comment il faut se protéger. C'est en banalisant la sexualité qu'on peut plus facilement atteindre un comportement rationnel dans la gestion des risques. Alors ne pas interdire l'installation de distributeurs de préservatifs dans les écoles au prétexte qu'on favoriserait la débauche, mais faire des campagnes de prévention explicites, sans peur de choquer la bonne morale. Parce que ce qui est choquant, c'est qu'en 2003, il y a eu 6 000 cas de contamination (dont 43% de femmes) en France et que 55% des personnes malades du SIDA perdent leur emploi.

Etes vous libéré(e) ?

Le livre fait réfléchir sur la notion de la sexualité qui existe dans notre société, pour finir avec une description de ce que peut être une société post-sexuelle, dans laquelle il n'y a que le consentement mutuel qui compte. Tout cela illustré par des photos drôles, choquantes, intrigantes mais toujours bien trouvées, comme la photo de la colonne spermatique, oeuvre de Christiane Geoffroy, ou le Spaghetti Man de Paul McCarthy.

Post-scriptum :IACUB, Marcela et MANIGLIER, Patrice, Antimanuel d'éducation sexuelle, Editions Bréal, 2005

---

[1] Antimanuel de l'éducation sexuelle, page 189

BlogProf en sursis…

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mardi 20 février 2007

La Révolution en Charentaises

Ca commence à devenir une habitude. Le temps passant, les fonctionnaires semblent avoir une hiérarchie de plus en plus tendue sur le devoir de réserve, hiérarchie qui n'hésite pas à faire pression pour que ceux-ci n'expriment pas sur la place publique des opinions qui pourraient nuire à l'image des administrations étatiques.

Dernier avertissement en date, celui d'un principal de collège adressé à un professeur de mathématiques, auteur de BlogProf, un weblog racontant les épisodes quotidiens d'un professeur en ZEP. Depuis plusieurs mois, il narrait, chaque jour, la difficulté de son métier, les aberrations qu'il lui arrivait de voir, les petites aventures en classes, ses (rares) plaisirs d'enseignants, ses coups de colères, ses réussites.

C'était un carnet humain, souvent drôle, qui montrait aussi parfois le délitement de l'enseignement public, et qui avait le grand mérite de nous faire réfléchir sur les conditions de travail, et plus largement de vie, dans les Zones d'Education Prioritaire, initiées en 1981.

Mais surtout, ce blog honnête et rigoureux a toujours pris le parti de préserver l'anonymat de tous, des élèves du collège jusqu'à celui des professeurs, en passant par les décisions prises au sein de la structure éducative (anonyme elle aussi). Aujourd'hui, **la page d'accueil de BlogProf** nous informe qu'« une procédure disciplinaire est engagée contre [l'auteur du blog] par le principal du collège. »

Les nombreux lecteurs sont unanimement choqués par une telle décision, qui rappelle celle prise en octobre 2006 à l'encontre de Bereno, un inspecteur du travail dont nous avions parlé ici ou encore du cas médiatique de Garfieldd, principal de collège, qui avait dû renoncer à parler de son métier avec sincérité.

On ne peut pas mettre en doute la parole de l'auteur de Blogprof. Il préférait toujours la vérité et le mot juste. Ayant contacté son auteur, j'ai pu relire les articles incriminés : si je ne peux vous les faire partager dans l'attente d'une décision rectorale, il semble, au filtre de propos récents du Ministre de la fonction publique, qu'on ne puisse rien reprocher à l'auteur : *"L'obligation de réserve, qui contraint les agents publics à observer une retenue dans l'expression de leurs opinions, notamment politiques, sous peine de s'exposer à une sanction disciplinaire, ne figure pas explicitement dans les lois statutaires relatives à la fonction publique. Il s'agit d'une création jurisprudentielle, reprise dans certains statuts particuliers, tels les statuts des magistrats, des militaires, des policiers… Cette obligation ne connaît aucune dérogation, mais doit être conciliée avec la liberté d'opinion, et celle, corrélative à la première, de l'expression de ces opinions, reconnue aux fonctionnaires à l'article 6 de la loi n° 83-634 du 13 juillet 1983 portant droits et obligations des fonctionnaires"* (plus de détails ici)

Reste à savoir pourquoi l'administration s'évertue à ce point à museler la parole de ses fonctionnaires. Serait-ce que la colère gronde ? Et n'y aurait-il pas des dysfonctionnements qu'il est préférable de taire ? Autant de questions qui

ne doivent pas nous empêcher de défendre un principe fondamental : la liberté d'expression. Et de signer par la même occasion la pétition en faveur de Blogprof.

Post-scriptum :Mise à jour du 29/4/2011 : le lien vers la page d'accueil de BlogProf a été supprimé. En effet, le nom de domaine a été racheté par une société peu scrupuleuse pour faire une promotion, disons… inavouable ici !

L'Observatoire International des Prisons

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : vendredi 23 février 2007

La Révolution en Charentaises

Rester digne, même en prison.

Il est des combats qui sont plus difficilement acceptés que d'autres par l'opinion publique. Celui de que mène l'Observatoire International des Prisons (OIP) en fait partie. A l'heure où la démagogie sécuritaire s'affiche sans complexe dans tous les médias et où ceux qui pensent qu'un innocent en prison vaut mieux qu'un coupable en liberté ont le vent en poupe, l'OIP s'efforce de faire entendre un autre son de cloche. Il résume ses missions dans le triptyque "**observer** [les centres de détention], **alerter** [sur les dysfonctionnement], **protéger** [les droits de l'homme et donc les personnes emprisonnées]". Sa revendication principale est simple : chaque être humain a le droit à la dignité, même en prison.

Le site Internet de l'OIP est le reflet de cette lutte. On y trouve évidemment toute l'actualité de cette ONG : publications nombreuses et de qualité, communiqués sur les dysfonctionnements observés, données de cadrage sur les problématiques carcérales, etc. En ce moment, on y découvre également deux éléments qui ont attiré notre attention : une série de courts métrages efficaces destinés à montrer l'écart entre les textes de lois et les conditions de vie des détenus (avec la participation Sylvie Testud, Florence Aubenas, Sandrine Bonnaire, etc.) ; les réactions des candidats à la présidentielle à la déclaration finale des Etats généraux de la condition pénitentiaire. Nous ne pouvons que vous encourager à consulter ces documents, qui constituent une bonne première approche de la lutte menée par l'OIP.

Pour mémoire, signalons qu'en Europe, les prisons françaises ont triste réputation. En 2003, à la suite d'une série d'inspections dans les centres de détention de l'Hexagone, le Comité pour la Prévention de la Torture du Conseil de l'Europe avait publié un rapport accablant dans lequel on pouvait lire que les détenus étaient *"soumis à un ensemble de facteurs néfastes - surpeuplement, conditions matérielles déplorables, conditions d'hygiène créant un risque sanitaire indéniable, sans même mentionner la pauvreté des programmes d'activités - qui peuvent légitimement être décrits comme s'apparentant à un traitement inhumain et dégradant"*.

Quatre ans plus tard, la situation est encore dramatique et l'OIP plus indispensable que jamais.

Post-scriptum :Pour une réflexion enrichissante sur la thématique des prisons, vous pouvez lire dans la "bibliothèque du révolutionnaire" le résumé de l'excellent ouvrage de Michel FOUCAULT, Surveiller et Punir.

L'Ivresse du pouvoir, ou la force d'être faible.

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 1er mars 2007

La Révolution en Charentaises

Ce film de Claude Chabrol sorti il y a un an, en février 2006, sur les écrans français s'inspire largement d'un fait réel : la mise en instruction d'un grand patron de groupe industriel par une juge d'instruction coriace. On pense à Eva Joly et à l'affaire d'Elf Aquitaine et on a raison, mais…

« De toute évidence, si le film n'avait aucun rapport avec la réalité, il n'aurait guère d'intérêt » souligne le réalisateur dans un entretien que l'on peut retrouver sur le site du film. En effet, c'est l'un des intérêts du film, mais pas le seul. Car Chabrol qui nous a d'avantage habitués à des ambiances de huis clos plus feutrés, genre règlement de compte en famille ou entre voisins, s'attache ici aux hautes sphères du pouvoir. Comme il le souligne lui-même, « la racaille à nettoyer au kärcher se trouve notamment dans les plus hautes sphères de l'état » (dit chez M.O.F.).

Dès le début du film, la juge Jeanne Charmant Killman (Isabelle Huppert) mène la danse en égrenant les divers chefs d'accusation dont fait l'objet Humeau (François Berléand) : Abus de biens sociaux, abus de confiance, présentation de comptes inexacts, … La liste est longue. Pourquoi lui ? Parce que elle veut faire un exemple. Aussi parce que lui a été trahi par tous ceux à qui il avait rendu service par le passé. Mais ce qui intéresse Chabrol est ailleurs : « Je n'ai pas cherché à dénoncer des événements connus de tous mais plutôt à montrer quelles peuvent être les répercussions sur l'esprit humain d'un pouvoir, quel qu'il soit, et jusqu'où il peut entraîner les individus. » Et c'est là la richesse du film de par les questions qu'il pose.

On n'obtient que le pouvoir que l'on veut bien nous donner. Et jusqu'où ce pouvoir peut-il aller ? Jusqu'aux limites d'un pouvoir plus grand que le sien. C'est ce que découvrent ces hommes d'affaires mis en accusation, mais c'est aussi ce que découvre Jeanne en tirant les ficelles de financements de plus en plus occultes qui concernent non seulement des partis politiques mais aussi des transactions internationales. L'ivresse est grisante mais attention à la gueule de bois. Jusqu'où la nature humaine peut-elle résister, sans se blesser ? Tous sortent affaiblis de cette affaire, où la vie publique a tout pris à la sphère privée. [1]

« On ne fait pas de révolution avec des films (déclare Claude Chabrol dans un entretien que l'on peut retrouver dans le making of, sur le DVD du film) mais en même temps on peut contribuer à ne pas l'empêcher. […] Parmi les gens qui vont au cinéma, il y a ceux qui y vont pour s'instruire, ceux qui y vont pour voir de belles choses ; le plus grand nombre pour se distraire, et un certain nombre, ça c'est les pires, pour oublier. Et moi je ne veux pas qu'ils

oublient. Je veux bien qu'ils se distraient ; je ne veux pas qu'ils s'emmerdent, ça c'est certain ! Mais l'idéal c'est que ça les aide à vivre, et je ne pense pas qu'une piqûre de morphine, ça aide à vivre, ça ne fait que calmer la douleur… »

Post-scriptum :L'Ivresse du pouvoir (2006 - 1h45), film français de Claude Chabrol avec Isabelle Huppert, François Berléand, Patrick Bruel, Robin Renucci, Maryline Canto, Thomas Chabrol, Jean-François Balmer.

---

[1] A ce propos, Eva Loly accuse le cinéaste d'avoir utilisé certains détails de sa vie privée dans le scénario du film.

La Vie des autres, quand l'humain prend le dessus sur l'idéologie.

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mercredi 7 mars 2007

La Révolution en Charentaises

Voilà le film dont tout le monde parle. D'une part parce qu'il n'a eu qu'une très petite place dans les médias, d'autre part parce qu'il a reçu de multiples prix (dont le récent oscar du meilleur film étranger) enfin et surtout parce que ce film allemand est un hommage vibrant à l'art et à l'humain, tout autant qu'il est une reconstitution minutieuse de l'Allemagne de l'Est des années 80.

Faut-il raconter l'histoire ? Non certainement pas, car la bande annonce n'en dit presque rien. Ou alors juste quelques mots. Gerd Wiesler (Ulrich Mühe) est un des 300 000 agents de la Stasi, il lui a consacré sa vie, convaincu du bien fondé de la « dictature du prolétariat ». Car non seulement la RDA était une dictature, mais elle l'assumait pleinement. Georg Dreyman (Sébastien Koch) est poète et auteur, il vit avec Christa-Maria Sieland (Martina Gedeck), actrice. L'histoire commence quand Wiesler est chargé par son supérieur arriviste Grubitz (Ulrich Tukur) lui-même sous les ordres du ministre de la culture Bruno Hempf (Thomas Thiemme) de surveiller ces deux là, par micros cachés interposés. C'est le début de l'opération *Lazlo*, et de la découverte de l'amour, de l'art et de l'humanisme.

« Je crois vraiment que la fiction peut s'avérer d'une plus grande densité que le documentaire. » déclare le réalisateur Florian Henckel von Donnersmark, qui a consacré 4 années de recherches approfondies ainsi qu' à l'écriture du scénario pour finalement tourner le film en 37 jours à Berlin à la fin de l'année 2004. Car une des grandes forces du film c'est son authenticité. Le cinéaste et toute son équipe ont mis un point d'honneur à tourner en décors naturels. Ainsi c'est le seul film à ce jour qui ait pu être tourné dans les locaux des archives de l'ancien QG de la Stasi de la Normannstrasse. Cet endroit particulièrement redouté à l'époque de la RDA est aujourd'hui transformé en musée.

Par ailleurs, le réalisateur comme certains techniciens et comédiens ont eux-mêmes connus la surveillance de tous les instants de l'ex RDA. Ainsi Ulrich Mühe (qui interprète le capitaine Wiesler) estimé comme « politiquement subversif » était espionné par quatre membres de sa troupe du Deutsches Theater à Berlin. Ainsi quand on lui demande comment il a préparé le rôle, il répond « Je me plonge dans mes souvenirs ». De même l'accessoiriste Klaus Spielhagen a-t-il été incarcéré pendant 2 ans à la prison de la Stasi pour avoir initié une pétition officielle pour demander l'autorisation de quitter la RDA. Aussi pour avoir trop bien connu les salles d'interrogatoires il décida non pas de les recréer (comme font la plupart des accessoiristes) mais de retrouver les vrais objets de l'époque.

Ce film est une fiction inspirée de mille histoires semblables (lire l'interview du réalisateur sur le site du film), et surtout, fait rarissime pour un film en Allemagne, quel qu'en soit le sujet, il a eu autant de succès à l'ouest qu'à l'est. Cela montre bien que le phénomène d'Ostalgie (nostalgie de l'ex-Allemagne de l'Est) montrée notamment dans le film GOOD BYE LENINE, n'est qu'une mode d'assez mauvais goût. Car si le film se veut optimiste sur la force de l'humain, il ne s'attache qu'à un cas particulier, le héros d'un film. « Il faut une sacrée force morale pour reconnaître qu'on a passé presque toute son existence à suivre le mauvais chemin et pour repartir à zéro. […] Une vérité essentielle concernant l'héroïsme : on n'y repense avec bonheur qu'avec le recul » déclare Florain Henckel von Donnersmark.

Enfin, au tout début du film on peut lire « Allemagne de l'Est -1984- ». Alors forcément on pense à Orwell. Le réalisateur déclare que cette influence aurait été inconsciente, il n'empêche, on se dit que finalement, on n'est pas si mal dans notre démocratie bourgeoise…

Post-scriptum :LA VIE DES AUTRES, Das Leben der Anderen (2006 - 2h17) Film allemand de Florian Henckel von Donnersmarck avec Ulrich Mühe, Sebastian Koch, Martina Gedeck, Ulrich Tukur, Thomas Thiemme

Qu'est ce qui fait le bonheur des enfants ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 5 mars 2007

La Révolution en Charentaises

Antoine de Saint-Exupéry disait : « On est de son enfance comme on est d'un pays ». Qu'est ce que ça implique si l'enfance n'a pas été « cette heureuse et brève période de l'existence où l'on a tout juste assez de conscience pour savourer la joie d'être et d'inconscience pour ignorer les difficultés de la vie » (André Duval, romancier québécois).

Dans un rapport récent intitulé La pauvreté des enfants en perspective : vue d'ensemble du bien-être des enfants dans les pays riches, l'UNICEF compare le bien-être des enfants dans 21 pays en prenant en compte six critères : le bien-être matériel, la santé et la sécurité, le bien-être éducationnel, les relations avec la famille et les pairs, les comportements et risques, et le bien-être subjectif.

Dans ce classement, la France arrive en 16ème position, derrière des pays comme la Pologne, la République tchèque, la Grèce et l'Espagne…. Mais devant les Etats-Unis et le Royaume Uni (dernière position). Les pays nordiques et scandinaves occupent le haut du classement (Pays Bas en première position).

Si la France chute par rapport aux autres pays, c'est surtout à cause du bien-être éducationnel des enfants. Le score de la France pour les résultats scolaires à l'âge de 15 ans (niveau moyen en lecture, en mathématiques et en sciences) n'est pas très bon, mais c'est surtout pour la transition vers le travail que la France a de mauvaises notes : 14 % des 15 - 19 ans ne bénéficient ni d'une formation ni d'un emploi et 42 % (!) d'entre eux n'envisagent pas autre chose qu'un travail peu spécialisé. Il n'y a qu'au Japon que les jeunes attendent encore moins de leur futur (50 %). Les jeunes Français ont malheureusement raison de craindre pour leur avenir : le taux de chômage des 15 - 24 ans est actuellement de 22,3 % [1].

On serait tenté de croire que le peu de confiance dans l'avenir est directement lié au taux de chômage. Pourtant, en Pologne, où le chômage des 15 - 24 ans est à 36,9 %, seulement 17 % des jeunes disent attendre un travail peu spécialisé. Et comment expliquer qu'aux Etats-Unis, seuls 14% aspirent à un travail peu spécialisé alors que 21,7 % des enfants vivent en dessous du seuil de pauvreté ? Le peu de confiance dans le futur n'est donc pas nécessairement basé sur la réalité. L'étude ne dit si les jeunes Français sont plus fatalistes que leurs camarades polonais et américains… ou plus réalistes.

Dans tous les cas, les auteurs soulignent que "la pauvreté, en particulier si elle persiste, peut influencer la santé, le développement cognitif, les résultats scolaires, les aspirations, la perception de soi, les rapports avec autrui, les comportements à risque et les perspectives d'emploi" [2].

On retiendra surtout de cette étude que la richesse d'un pays ne fait pas le bonheur des enfants. Ce qui compte, c'est l'investissement du pays dans le futur de ses enfants à travers les dépenses d'éducation, de santé et les aides sociales aux familles. Autrement dit, c'est la répartition de la richesse qui est au coeur du problème.

Post-scriptum :Pour savoir plus sur les programmes des candidats concernant l'éducation

[1] Etude de l'Insee sur le chômage des jeunes en Europe

[2] Page 41 du rapport. Selon Unicef, près de un million d'enfants vivent sous le seuil de la pauvreté en France. Le taux de pauvreté des enfants en France est plus élevé que celui de l'ensemble des adultes. Le risque de reproduction de la pauvreté provient surtout de l'échec scolaire qui touche particulièrement les familles à bas revenus. Par ailleurs, d'après l'INSEE, en 2002, il y avait 86 000 personnes SDF en France, dont 16 000 enfants.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

S'inscrire à la Newsletter !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 15 janvier 2008

Date de parution : 9 mars 2007

La Révolution en Charentaises

Pour nos lecteurs les plus fidèles, et pour les nouveaux venus, sachez que le système d'inscription à la newsletter est maintenant pleinement fonctionnel. Vous pouvez donc maintenant vous inscrire en toute quiétude, et recevoir ainsi les dernières news de la REC !

Voici une action qui ne vous coûtera pas trop d'efforts (une charentaise, ce n'est pas la mer à boire) : quelques clics tout au plus, et vous recevrez, **tous les 8 à 15 jours**, un email vous informant des derniers articles parus sur le Révolution en Charentaises. Respectueuse de vos droits élémentaires, **la REC ne vous sollicitera en aucune autre occasion**, et ne transmettra pas votre email à d'autres sites ; enfin, votre adresse n'apparaitra nulle part sur le site, empêchant ainsi les moteurs de recherche d'adresses mail de se repaitre de votre inscription !

La Newsletter de la Révolution en Charentaises vous permet de rester *en contact* avec le site ; de plus, en vous inscrivant, vous êtes sûr de ne rater aucun article important, appel à pétition, évènements auxquels participer etc. !

Pour vous inscrire sur la Newsletter du site, cliquez ici, puis entrez l'adresse email sur laquelle vous souhaitez recevoir la lettre d'information de la REC ; un email de confirmation vous sera envoyé, et vous devrez cliquez sur un lien à l'intérieur de celui-ci pour confirmer votre inscription. A partir de là, vous recevrez régulièrement des nouvelles de nous [1] A très bientôt, donc, sur la Révolution en Charentaises !

Post-scriptum :

- *FLUX RSS : Pour ceux qui souhaiteraient recevoir des informations plus régulières sur les articles publiés,* un flux d'information RSS est disponible en cliquant ici.
- Pour ceux qui veulent aider la Révolution en Charentaises, une autre technique de lutte à cette adresse !

---

[1] Vous aurez, à tout instant, en vous connectant sur cette page, la possibilité de supprimer votre inscription..

L'Ile aux fleurs

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : lundi 12 mars 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Comment passer en douze minutes et trente et une secondes de « Ceci n'est pas une fiction » à « Dieu n'existe pas ».

Impossible de décrire ce chef d'oeuvre d'impertinence en moins de temps qu'il ne vous en faut pour le regarder. Vous dévoiler son contenu serait vous gâcher le plaisir de découvrir, pour la première fois, ce trésor de pertinence, hymne au sacro-saint Commerce Mondial dont on ne rebat les oreilles au quotidien. Car si cela fait aujourd'hui plus de dix-huit ans que ce court-métrage circule - il a été tourné en 1989 par Jorge Furtado - il n'en a pas pour autant terminé de livrer ses secrets de fabrication, le voile qui entoure sa réalisation n'ayant jamais été franchement levé (pour plus d'infos, lire l'article de Guillaume Massart sur le site FilmDeCulte). Le ton de la voix off en est un exemple criant ; descriptif, monocorde, rempli d'une objectivité à faire froid dans le dos, il a remplacé la version originale portugaise pour nous laisser cette désagréable impression d'avoir été étudiés par un groupe de scientifiques extra-terrestres !

[L'Ile aux fleurs, de Jorge Furtado]

Célébré par l'Ours d'Argent du Festival de Berlin (1990) ainsi que par le prix de la presse et celui du public au Festival de courts métrages de Clermont-Ferrand (1991), L'Ile aux fleurs a le mérite de montrer du doigt, en peu d'images et de phrases, des problèmes qui sont, encore aujourd'hui, terriblement d'actualité. A regarder d'abord, à recommander ensuite !

Post-scriptum :

Ilha das Flores , Brésil, 1989, De Jorge Furtado. Scénario : Jorge Furtado, avec Júlia Barth, Paulo José, Ciça Reckziegel. Durée : 12 min.

A consulter également, l'article de Guillaume Massart sur FilmDeCulte.com

Ascenseur

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : jeudi 15 mars 2007

La Révolution en Charentaises

Appareil au moyen duquel on élève ou descend les personnes et qui ne permet qu'à ceux qui ont le bras long d'accéder aux étages les plus élevés.

Dès son origine, l'ascenseur apparaît comme un élément de distinction sociale. Au moment où les classes dominantes en équipent leurs lieux de résidence et de plaisirs pour accéder plus facilement au septième ciel, les classes populaires se contentent de monte-charges qui descendent les ouvriers par milliers au fond des mines.

Les ascenseurs entretiennent un rapport facétieux avec la gravité : ils propulsent ceux qui s'abaissent plus bas que terre et simulent la panne pour ceux qui restent droits.

Observateurs vigilants du chassé-croisé des renvois d'ascenseur qui font et défont les carrières, les oubliés de l'ascension sociale attendent leur heure. La tête tournée vers les cimes où se discutent restructurations, délocalisations et stock-options, ils méditent sur le titre d'un film de Louis Malle : *Ascenseur pour l'échafaud*.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Centrisme

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : samedi 31 mars 2007

La Révolution en Charentaises

(Im)posture politique prétendant bousculer le système sans jamais remettre en cause l'ordre établi.

Le centrisme est avant tout un exercice de style, un numéro d'équilibrisme verbal relayé par le chant des sirènes médiatiques pour piéger les électeurs déboussolés.

Comme tous les mouvements qui nient la lutte des classes, le coeur du centrisme bat à droite, du côté des nantis, de l'ordre et de l'insécurité économique. Rien d'étonnant donc à ce que les élus centristes - qui doivent leur place dans l'hémicycle à des alliances avec l'UMP - aient allègrement voté toutes les lois de régressions sociales des gouvernements Raffarin et de Villepin (casse des 35h, report de l'âge de départ à la retraite, etc.) et soutenu à bout de bras le très libéral traité constitutionnel européen.

Pourtant, les centristes n'hésitent pas à se présenter comme les pourfendeurs d'un système dont ils profitent grassement et se font les hérauts d'une révolution molle fleurant bon la couenne de bourgeois. Après tout, si la gauche "rose pâle" est assez bête pour tomber dans le panneau, ils auraient tort de s'en priver.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

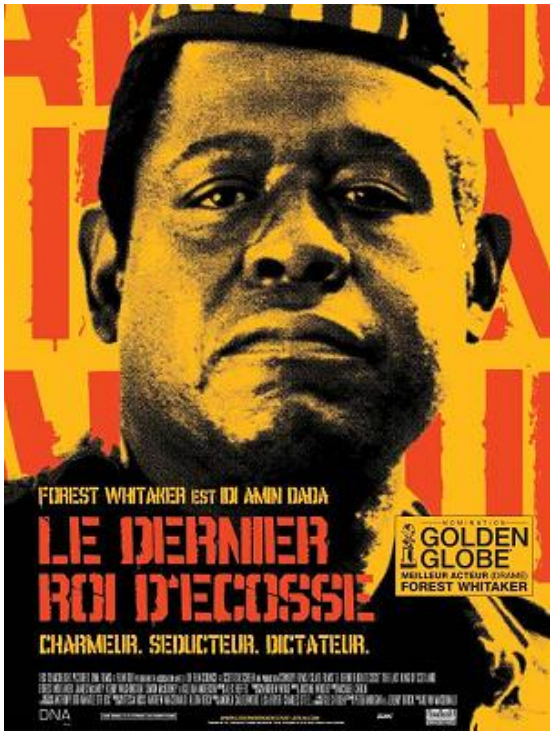
Le Dernier roi d'Ecosse : Sueurs froides sous le soleil ougandais

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mercredi 28 mars 2007

La Révolution en Charentaises

Le destin d'un jeune médecin écossais parti tenter l'aventure en Afrique et revenu de tout devant l'horreur du gouvernement dictatorial de Idi Amin Dada.



Le film commence en 1970 avec le coup d'état militaire contre Milton Obote et la prise de pouvoir de Amin Dada ; il se termine en 1976 par la prise d'otages à Entebbe de passagers d'un vol Air France en provenance d'Israël.

C'est un film politique bien plus qu'historique car il ne s'agit pas de raconter la vie du dictateur ougandais (qui a sévi jusqu'en 1979, plus d'infos sur le site du film), mais plutôt de mettre à jour une prise de conscience, celle de Nicolas Kerrigan, écossais en exil. Ce jeune médecin est le héros du film, ou plutôt l'anti-héros. Le spectateur ne s'attache à lui que parce qu'il est le blanc de l'histoire, embarqué dans un continent qu'il ne connaît pas. Il est naïf et borné. Il est venu en Ouganda par hasard, pour s'émanciper de son père et voir du pays. Le hasard va lui faire rencontrer le nouveau dictateur en place, et c'est par son insolence et sa franchise qu'il va plaire à ce dernier. Il va devenir son médecin personnel, puis son confident, et enfin « son plus proche conseiller » (selon le dictateur).

Cette histoire dans l'Histoire est bien sûr une fiction. Mais peu importe puisque l'Histoire, la vraie, prend peu à peu le dessus avec une tension croissante. Et c'est là, la force du film, jouer avec nos nerfs et les limites du supportable. A mesure que Nicolas prend conscience que son protecteur n'est en fait que son bourreau (tout comme pour son peuple), le film passe d'une ambiance de comédie à celle d'un thriller.

Nicolas, jeune blanc-bec venu en Afrique pour s'amuser, pourra-t-il repartir chez lui ? Et surtout saura-t-il dire l'horreur ? Sera-t-il entendu ? Il est le blanc de l'histoire qui représente tous les blancs qui ont fermé les yeux devant les horreurs de l'Afrique en particulier et du Tiers- Monde en général.

Enfin, Forest Whitaker, récompensé par l'oscar du meilleur acteur, incarne si bien la folie paranoïaque du dictateur qu'il transcende tout le film. Il nous donne à voir un homme qui veut consoler l'enfant qu'il a été et qu'il n'a jamais cessé d'être, un homme qui torture et tue son peuple comme il casserait ses jouets, qui prend les mauvaises décisions et ne les assume pas. Un homme perdu qui n'a plus ni femme, ni ami, ni conseiller. Un homme qui sait (quand) il doit mourir, et qui sait pourquoi.

Le Dernier roi d'Ecosse : Sueurs froides sous le soleil ougandais

Post-scriptum :Le Dernier roi d'Ecosse (The Last King of Scotland) - 2006, 2h05 - Un film de Kevin Macdonald. D'après le roman de Giles Foden (éditions de l'Olivier). Avec Forest Whitaker, James McAvoy, Kerry Washington, Simon McBurney et Gillian Andersen.

Le vote utile… pour qui ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 13 avril 2007

La Révolution en Charentaises

Par quel tour de force un peuple qui a de plus en plus de mal à joindre les deux bouts choisit-il un membre de la haute bourgeoisie pour le représenter et appliquer un programme qui lui nuit ?

Tous les cinq ans, nous confions des pouvoirs considérables à un homme (ou une femme) dans lequel personne ne croit vraiment, à part peut-être une poignée de crétins fanatisés ayant troqué leur esprit critique contre des wagons pleins de slogans creux. Malgré le chômage de masse, la précarité, la course à la productivité, le creusement des inégalités, la résurgence de la menace fasciste et un désastre écologique annoncé, les Français vont une fois de plus voter dans leur écrasante majorité pour un(e) candidat(e) qui ne s'attaquera pas à la racine de leurs maux : la soumission de tout ce qui vit (à commencer par l'Homme) à une logique marchande servant les intérêts de quelques nantis. Autrement dit, sur le fond, leur vote sera totalement inutile.

La prouesse des médias et des partis politiques dominants, c'est d'arriver à faire croire exactement l'inverse en multipliant les sondages bidons et en assurant une visibilité maximale aux candidats du *statu quo*.

La stratégie d'étouffement des voix discordantes se double d'un véritable bourrage de crâne sur le thème du manque de choix et du vote par défaut… alors que les candidats offrent un spectre extrêmement large d'options politiques.

Faute de pouvoir éliminer cette diversité, le rouleau compresseur médiatique choisit de l'ignorer (absence de débat contradictoire avant le premier tour) et de dénigrer ceux qui refusent la logique du service démocratique minimum en les accusant d'être les alliés objectifs de l'extrême-droite… comme à l'époque du référendum sur le traité constitutionnel européen.

En ce qui me concerne, je considère que si je ne suis autorisé à donner mon avis que tous les cinq ans, c'est pour voter en faveur du candidat qui a le programme le plus proche de mes idées. A des années lumière des votes pseudo-stratégiques basés sur des sondages plus que douteux, j'opterai donc le 22 avril prochain pour un vote de conviction, le seul vrai vote utile pour faire vivre la démocratie. Si tout le monde faisait la même chose, les Sarkozy, Bayrou, Royal et consort seraient plus humbles et les Français moins désespérés.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La face karchée de Sarkozy

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : lundi 16 avril 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Edifiante à coup sûr, mais effrayante aussi, cette bande dessinée un peu spéciale de Philippe Cohen, Richard Malka et Riss nous fait découvrir le sarkozisme à travers les yeux d'un étudiant en sciences politiques… un siècle après l'élection présidentielle de 2007 !

Si nous ne pourrons pas, bien malheureusement, y lire le résultat de l'élection - cela aurait pu en aider certains à choisir - considérons-là pour quelques temps comme notre boule de cristal républicaine, et plongeons-nous un instant dans les méandres de la « machine Sarkozy ».

Tout commence avec la naissance du petit Nicolas [1] , pour découvrir les humiliations vécues par celui-ci durant son enfance : la maisonnette de son grand-père (12 pièces + jardin dans le 17e), ses longues études (8 ans pour devenir avocat), la recherche de son idéal (« Tous les niquer ! ») jusqu'à ce que l'on en arrive au coeur de la question : l'entrée de Sarkozy en politique.

Et c'est à cet instant précis que l'histoire prend son envol ; car au-delà des anecdotes croustillantes et des révélations délirantes, c'est la rétrospective d'une catastrophe prédite qui est nous est contée ! On va ainsi découvrir comment Sarkozy a pu accéder, en ce jour d'avril 2007, à briguer une place à l'Elysée en usant, selon les auteurs [2], de méthodes qui feraient frémir n'importe quel révolutionnaire en charentaises ! Et ces derniers de s'apercevoir au fur et à mesure de la lecture, que c'est l'ensemble de la *chose publique* que Nicolas Sarkozy a appris à manipuler - hommes politiques, journalistes, grands patrons, tous les appuis sont bons pour parvenir à l'extase ultime : le Pouvoir. Dès lors, c'est l'escalade : Maire de Neuilly à 28 ans, contre Pasqua qui lui avait confié les clés de sa campagne (p. 50), entrée à Bercy 10 ans plus tard (il détient alors les ministères du logement, du budget et il est aussi porte-parole du gouvernement), sempiternellement réélu à la Mairie de Neuilly (en 95 et 97), écarté de Matignon en 2002 par Chirac, qui lui préfère Raffarin, il revient en force… en 2007. Et aujourd'hui que la course à l'Elysée a bel et bien débuté, il est bon de découvrir à travers *La face karchée de Sarkozy* les fils et les ressorts de la campagne de celui qui pourrait bien devenir notre prochain Président.

Je lance un dernier appel à tous nos lecteurs : lisez cette BD de toute urgence ! Avant le premier tour si possible, entre les deux si vous ne pouvez pas faire autrement, *La face karchée de Sarkozy* sera bien plus amère en cas de victoire de… vous savez qui.

Post-scriptum :Philippe Cohen, Richard Malka, Riss, La Face karchée de Sarkozy, collection Vents d'Ouest.

---

[1] Ne confondons pas le « Petit Nicolas » et le « petit Nicolas », la majuscule a son importance !!!

[2] Et ceux-ci semblent bien renseignés, et fournissent même les sources des citations utilisées tout au long de cette BD à la fin de l'ouvrage.

Marcher sur les voitures mal garées

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 23 avril 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Vous êtes piéton et, bien souvent, des véhicules se garent sur le trottoir qui offre déjà assez peu de place à vos deux petites jambes. Vous maudissez, vous slalomez. Arrêtez ce consensus : la Révolution en Charentaises vous offre une solution…

La technique de lutte n'est pas nouvelle : elle a été inventée à la fin des années 90 par l'allemand Michael Hartman. Considérant que les voitures illégitimement garées sur les trottoirs constituent une entrave aux piétons, l'hurluberlu Hartman avait pris l'habitude de suivre son chemin et de marcher sur les voitures en question. Quelques jours de prison et un joli scandale plus tard, un jugement fut prononcé en faveur du rebelle berlinois : *"Il est permis de marcher sur une voiture stationnée sur un endroit réservé aux piétons, tant que la voiture n'est pas endommagée."*

Toute la nuance réside donc dans la proposition conditionnelle *"tant que la voiture n'est pas endommagée"*. Alors, ami révolutionnaire, quelques conseils. Si, au gré de tes balades, tu décides de mettre en oeuvre cette technique, il faut d'abord que tu renonces à tes jolies Doc Martens (même si elles pouvaient se révéler bigrement utiles lors d'assauts policiers quelque peu zélés). Mais il faut choisir ses ennemis autant que ses armes, et pour les voitures garées comme des manches, rien ne vaut une paire de baskets souple, avec des semelles molles (mais pas forcément propres)…

Un minimum d'endurance est également de rigueur (tu éviteras donc de te prendre une cuite la veille à la bière artisanale ou de fumer un paquet de Marlboro au petit matin) : tes pieds seront légers, ton foie non-imbibé et tes poumons ventilés.

Et à peine sorti de chez toi, tu remarqueras qu'un 4x4 s'est allégrement arrêté en plein sur le trottoir, ignorant ces cochons de piétons autant que l'interdiction de stationnement. Prenant ton courage à deux mains, tu te lances, avec cet impératif de ne pas abîmer la voiture. D'abord, il faut prendre appui sur le pare-chocs. Puis tu montes sur la ligne séparant le capot de l'aile. Tu arrives à la base du pare-brise. En un pas, tel un gymnaste biélorusse, tu atteints le haut du pare-brise. Le milieu du toit est un espace de liberté. Le bruit sonore de la tôle qui s'affaisse ne doit pas t'inquiéter : dès que tu bondiras sur le pare-brise arrière, elle reprendra sa forme initiale. Alors, l'obstacle presque franchi, tu suivras la ligne séparant l'aile du coffre (s'il y a un coffre) et telle une colombe, tu sauteras sur le trottoir.

Tu viens de faire ton premier marcher de voiture. Nous te félicitons. Néanmoins, plutôt que de rester ému et immobile, nous t'encourageons à faire encore une centaine de mètres en courant, au cas où le propriétaire furieux décide de te poursuivre. Rassure-toi néanmoins, tout à sa surprise, il préfère souvent se contenter d'une bonne insulte et de rester sur place pour s'assurer que son joujou automobile n'a subi aucun dommage.

Deux variantes (soufflées par un camarade en charentaises) :
La première consiste à laisser, après le saut, sur le pare-brise du véhicule mal garé, un petit mot du type : "Une voiture mal garée est une voiture piétinée".

La seconde tient dans le fait que tu chausseras une paire de baskets particulèrement sale (le moindre chemin boueux en automne fera l'affaire). Dans ce cas-là, le petit mot sur le pare-brise devient inutile.

Voilà, il ne te reste plus qu'à continuer ton petit bonhomme de chemin et, de retour chez toi, tu pourras consulter le site Anti-Bagnole, si l'envie de mener d'autres actions prend aux tripes le piéton libre que tu es devenu…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Sondage

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mercredi 18 avril 2007

La Révolution en Charentaises

En médecine comme en politique, procédé qui donne au sondé la désagréable impression de s'être fait entuber.

On parle généralement des sondages au pluriel, car ils ont tendance à se multiplier encore plus vite que les flics autour du QG de Sarkozy, surtout en période électorale.

Les sondages ont ceci de particulier que leurs résultats ne concordent jamais entre eux. La faute aux indécis, qui représentent à peu près la moitié des personnes interrogées (!). La faute aux médias, partis politiques et autres lobbys, qui commandent des enquêtes dont ils connaissent par avance les résultats, les questions posées étant biaisées.

Si l'objectif des sondages était de donner une vision juste des intentions de vote, Ifop, BVA, TNS Sofres et consort pourraient fermer boutique sous les ricanements et les moqueries. Hélas, le ridicule ne tue pas et les instituts de sondage survivent à des fiascos répétés (présidentielles de 1995 et 2002, référendum sur le traité constitutionnel européen, etc.). Mieux, ils prospèrent !

Constants dans l'erreur, les sondages ont pourtant les faveurs des candidats auxquels le "vote utile" tient lieu de programme et des journalistes en panne d'imagination. Pour ces derniers, il est moins pénible (et sans doute moins risqué) d'ergoter sur des variations de pourcentages bidons que d'effectuer un travail d'investigation et de poser les questions qui dérangent.

Au final, les sondages mesurent surtout la superficialité du débat politique et la profondeur de la bêtise des médias… comme de ceux qui les croient.

Voter

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 21 avril 2007

La Révolution en Charentaises

Dans le combat qui nous oppose à un capitalisme toujours plus brutal et inhumain, ne nous privons pas d'une arme : votons !

Notre bulletin de vote ne sera clairement pas suffisant pour permettre les transformations sociales auxquelles nous aspirons. C'est par nos luttes et le rapport de force qu'elles instaureront que nous conquérrons de nouveaux droits et une vie meilleure.

Voter n'est qu'un complément de ces luttes. C'est insuffisant, mais nécessaire car tout ce qui permet d'affaiblir la droite et l'extrême droite (dont les électeurs n'hésitent pas à aller aux urnes) est bon à prendre.

Quant à la sélection du bulletin, il me semble qu'avec 6 candidats à la gauche du PS, nous avons l'embarras (c'est le cas de le dire) du choix pour réaffirmer que le capitalisme n'est pas l'horizon indépassable du genre humain, et que les femmes et les hommes de ce pays ne sont pas de simples variables d'ajustement. Il n'est jamais inutile de se faire entendre.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Premier tour des élections présidentielles 2007 : première analyse

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 23 avril 2007

La Révolution en Charentaises

On s'est fait enfler !

Electeurs, électrices, lecteurs *et* lectrices de la Révolution en Charentaises : où étiez-vous ce dimanche 22 avril 2007 ? Bon, aux urnes, OK, vu le taux de participation record à ce premier tour des élections présidentielles (84,6 %) (Source), cela ne fait aucun doute. Mais alors que déduire de cet échec retentissant, et je ne parle pas du score ridicule du PS en comparaison du nombre de suffrages exprimés en faveur de son concurrent direct (pour ne pas le nommer et ne pas lui faire de publicité involontaire) ? Voynet, Laguiller, Bové, Marie-George : à la corbeille, le « peuple » ne veut plus de vous ! Même De Villiers peut tabler sur un meilleur score que vous dorénavant ! Mon petit Olivier, une dernière chance pour toi ! Pas de quoi pavoiser pourtant, 4,1 %, ce n'est pas le Pérou ; mais pourquoi avoir refusé de t'allier à Marie-Georges !!?

Alors que tirer de ces premiers résultats ? Que le glissement à droite de la classe politique française, et de l'opinion qui la soutient, devient une réelle évidence. Avec 60,17 % d'opinions exprimées en faveur de la Droite - de la plus molle (admettons que Bayrou en fasse partie) à la plus dure (même si le score - relativement - réduit de Jean-Marie Le Pen constitue la seconde victoire de ce scrutin) - *uniquement dans le peloton de tête de ce premier tour*, le Parti Socialiste fait figure de parent-pauvre avec ses 25,84 % des suffrages exprimés. Moins de 10 millions de voix. Mais pour moi, ce n'est même pas le plus inquiétant : on sait bien que les abstentionnistes tendent généralement plus vers la gauche que vers la droite (on l'entend plus souvent comme *Les gens qui votent Le Pen, eux, et bien ils y vont, voter !!*). Pour cette élection, les habituels abstentionnistes de tous bords se sont déplacés : point positif. Mais ce phénomène n'est-il pas aussi significatif d'une réelle *diminution* du nombre de personnes qui votent à gauche ? Si cette dernière, toutes tendances confondues, rassemble aujourd'hui moins de voix qu'aux élections présidentielles précédentes et qu'en sus le calcul se fait sur un plus grand nombre de votes exprimés, n'y trouvez-vous pas, vous qui avez placé votre confiance dans la Gauche, utilement ou « futilement » peut-être (lire Le vote utile : pour qui ?), quelque chose d'inquiétant ?

Et ce n'est pas tout : que dire de l'affaiblissement de l'extrême gauche, dont on entend de plus en plus souvent dire qu'elle ressemble à son homologue de droite ? [1] Que dire du glissement, encore une fois vers la droite, mais de manière *qualitative* cette fois, et non plus uniquement *quantitative*, de la politique exprimée par les deux grands partis - j'allais dire uniques ? Le Premier, en bleu, a des petites flammes tricolores dans les yeux (il reconnaît lui-même s'appuyer sur le vote des électeurs FN) ; la Seconde, en, hum…, Rouge pâle, se croit tenue de proposer une politique de droite pour rameuter plus d'électeurs ; le Troisième, je viens seulement de comprendre pourquoi on le considérait comme au Centre de notre scène politique nationale : ce n'est pas l'UDF qui a glissé vers la gauche, c'est tout l'ensemble du paysage politique français qui a glissé vers la droite, sauf l'UDF ! Dès lors, et selon la bonne vieille loi de la relativité, nous avons peut-être, finalement, eu l'impression que c'était *elle* qui se « gauchisait » !

Pour terminer, voici deux petites phrases, extraites des discours d'après premier tour de nos deux candidats, chacune m'ayant parue assez significative pour être reproduite ici. La première de notre bonne veille Ségolène (que j'ai trouvée malgré tout particulièrement soporifique le 22 avril au soir) :

[…] *Je ne suis l'otage d'aucun clan, d'aucun groupe de pression, d'aucune puissance financière […]* (lire La Face Karchée de Sarkozy).

La seconde de son éminent adversaire :

[…] *J'ai voulu mettre au coeur de la politique des valeurs comme l'identité nationale, l'autorité, le travail, le mérite. J'ai voulu parler de morale. J'ai proposé la revalorisation du travail, l'école de l'excellence, la moralisation du*

capitalisme financier, la révolution du développement durable. J'ai dit que ma priorité était de donner à chacun le moyen d'accomplir ses rêves, de réaliser ses ambitions, de réussir sa vie […]

"Imaginons la France d'après"… Sarkozy ! Le siège de l'UMP est décidément bien gardé ! Ca tombe bien, on avait pas l'intention d'y mettre les pieds !

Et si la Révolution en Charentaises ne prendra pas officiellement parti dans ce second tour, comme elle ne l'a pas fait pour le premier tour, je peux vous dire, moi, que j'irai une nouvelle fois aux urnes [2], et que je ne voterai pas Sarkozy !

---

[1] Et j'avoue que la vieille théorie du cercle dont les extrémités (???) se rejoignent m'agaçe un peu ! La scène politique française ne se répartit pas en cercle ; ceux qui ont le plus lutté contre l'extrême-droite, ce sont bel et bien les partis et mouvements d'extrême-gauche (SCALP, No Pasaran), et non pas les partis plus *modérés* (PS, RPR, UMP) qui se sont ouvertement, et depuis toujours, servis du Front National comme d'un tremplin électoral ! Alors si l'extrême gauche et l'extrême droite se ressemblent quelque part, c'est que la première est au Capitalisme ce que la seconde est au Socialisme ; et si la politique doit se définir par de belles images et de poétiques analogies, je clorai le débat par cette citation de Nicolas de Cues, qui définissait le monde comme une *sphère infinie dont le centre est partout* [et] *la circonférence nulle part* ; cette phrase, appliquée dans une métaphore lyrique à la politique française - ce dont je me garderai bien -, équivaudrait pour nous à n'y plus rien pouvoir discerner dans le paysage politique français ! C'est un peu tiré par les cheveux, j'en conviens allègrement, mais prenons tout de même garde aux analogies trop faciles ;o)

[2] Vive la procuration !

La France qui se lève tôt… se réveillera-t-elle à temps ?

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 25 avril 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Voilà un petit site de contestataires qui se lèvent tôt… pour aller manifester bruyamment leur anti-sarkozysme à Neuilly (bien sûr), mais aussi à Paris, Marseille, Lyon, Toulouse, Rennes, Strasbourg, Lille,… Renseignez-vous, ils bougent aussi et sûrement à côté de chez vous.

Inutile de vous (re)dire que l'heure est grave.

Si la Gauche ne se manifeste plus dans les urnes, elle peut, peut-être encore, se manifester dans la rue. C'est ce que propose le collectif La France Qui se lève tôt en organisant des manifestations matinales (aux environs de six heures du matin) dans des quartiers ciblés. En témoigne cette manifestation du 17 avril à 6h30 devant la mairie de Neuilly (voir vidéo sur le site).

Des slogans simples : "La France qui se lève tôt ne vote pas Sarko !" ou encore "Réveillez-vous, il est Sarko moins quart !" A noter sur le site un autre plus angoissant : Tic-tac-tic-tac-tic-tac… Il est Sarko moins 12, 11, 10 … selon le nombre de jours qui nous séparent du second tour décisif.

La France qui se lève tôt, affiche.

Cette "Union nationale contre un candidat brutal" auto-déclarée dénonce l'OPA du candidat de l'UMP sur les travailleurs, les employés et les ouvriers. La Fance Qui se lève tôt alerte les classes populaires et les classes moyennes que voter Sarko, c'est se tirer une balle dans le pied. Car enfin ce qu'il aime vraiment, Sarko, c'est la France des gens qui gagnent de l'argent en dormant ! Ne nous laissons pas endormir par ses discours putassiers draguant la misère et la souffrance d'un électorat qui travaille pour payer son loyer.

Des manifestants qui se séparent pour retourner travailler. Car la France qui se lève tôt c'est aussi, pour certains, la France qui travaille tard.

Pour finir, je rappelerai que pour lutter efficacement, la meilleure arme que nous possédons, c'est le bulletin de vote. Nous avons encore ce droit (voir les élections sanglantes et truquées au Nigéria), ne nous en privons pas. A bon entendeur, salut.

Sardou - Sarkozy : même combat ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 27 avril 2007

La Révolution en Charentaises

Le 13 novembre dernier sortait Hors Format, nouvel album de Michel Sardou. Rien de nouveau, c'est du Sardou pur jus et les fans aimeront sans doute. Zoom sur une chanson, Allons danser, qui est l'archétype de la chanson réactionnaire. Décryptage.

Ces derniers temps, la maison de disques de Michel Sardou, Universal, met en avant le deuxième single. C'est une raison suffisante pour s'y intéresser. Ecrit par le chanteur, composé par Jacques Veneruso [1], *Allons danser* (c'est son titre), est un bon exemple de chanson putassière. Pour vous en faire une idée, et avant d'en faire la démonstration, regardez d'abord le clip :

Allons danser, Michel Sardou.

Un passé sulfureux

Les premières paroles évoquent l'égalité et la fraternité, ce qui est déjà surprenant (et suspect) pour quelqu'un aussi à droite que Michel Sardou (qui au demeurant ne s'en cache pas). En effet, pour les plus jeunes, rappelons que notre cher Michel s'est illustré à de multiples reprises : d'abord en 1976 avec *Le Temps des colonies*, qui lui vaut alors d'être accusé d'un colonialisme primaire, d'être banni de toutes les antennes et de faire naître ce joli mot sous la plume d'un journaliste de *Libération* en mars 1976 : « « Le fascisme n'est pas passé et Sardou va pouvoir continuer à sortir ses sinistres merdes à l'antenne ». Son palmarès ne s'arrête pas là avec, tout à tour, des chansons où quelques phrases ont été vues comme homophobes (dans *Le Rire du Sergent* et *J'accuse*), populistes (dans *J'habite en France*), réactionnaires (dans *Les Ricains*). L'estocade, en dernier lieu, à la fin des années 70, avec *Je suis pour*, hymne à la peine de mort et chanson engagée contre les idées abolitionnistes d'une bonne partie de la gauche de l'époque.

Décryptage en chanson

Force est de constater qu'avec l'âge, Sardou n'a pas changé. On en a la brillante illustration dès le deuxième couplet de sa nouvelle chansonnette avec cet appel à la tolérance très vite soumis à condition : *« D'où que tu viennes, bienvenue chez moi. / En sachant qu'il faut respecter / Ceux qui sont venus longtemps avant toi. »* Tout est évidemment dans le *« longtemps »*. Ca fleure bon le patriotisme et c'est stylé comme du Le Pen…

Après cette petite mise en jambes, c'est le Sardou libéral qui pointe le bout de son nez : *« Dire aux hommes qui se sont échoués / Qu'on peut refaire sa vie plusieurs fois »*. Tu viens de te faire licencier et ta femme vient de te foutre à la porte ? T'es à la rue ? Rien n'est perdu. Mais surtout, c'est Papa Michel qui le dit, il faut *« Se prendre en charge, et pas charger l'État »*, le tout *« sans un mot »*.

Enfin, arrive le couplet anti-profs et anti-fonctionnaires, passage obligé pour les réactionnaires de base : *« Dire aux enfants qu'on va changer / L'éducation qu'ils ont, par celle qu'ils n'ont pas. / Ajouter qu'il faut travailler »*. C'est bien connu, les profs n'en glandent pas une. Ou bien s'agit-il d'un ordre adressé aux jeunes générations : non à une éducation intellectuellement épanouissante, oui à une éducation tournée vers la productivité et le travail… Le Sardou est une langue tellement riche qu'il permet les interprétations multiples…

Couplet doublé d'un petit mot qui dit que l'argent ne fait pas le bonheur : *« Riche et célèbre, c'est comme un chèque*

en bois ». Evidemment. Doxa populiste, quand tu nous tiens… « Si l'argent ne fait pas le bonheur, rendez-le », clamait Jules Renard qui lui, contrairement à Michel Sardou, était un homme d'esprit.

La chanson pourrait s'arrêter là. Mais Sardou préfère continuer sa diatribe et s'attaquer aux soi-disant privilégiés, et dénoncer, de façon à peine voilée, les acquis de la fonction publique : *« Parlons enfin des droits acquis / Alors que tout, tout passe ici bas. / Il faudra bien qu'on en oublie / Sous peine de ne plus jamais avoir de droits »*. La vieille logique du nivellement par le bas, au lieu d'en appeler à l'accès de tous aux droits acquis de haute lutte au fil du temps… Ca fleure bon le Sarkozy ou le Devedjian… A quoi s'ajoute l'« ici-bas », petite touche catholique que ne renierait sans doute pas la droite extrême…

Aux bout de ces couplets, quelles sont les solutions préconisées par Sardou ? Indéniablement vouées au succès, il propose… d'aller *« danser »*. Sans doute sur les chansons de la Star Académie, dont il est évidemment un fidèle. Nous proposerons, quant à nous, d'aller voter. Evidemment, Sardou aurait été incapable de tenir de telles paroles et elles l'auraient surtout condamné à ne pas passer sur TF1 et RTL. Triste sort.

Le clip : même constat

Sardou, qui a indéniablement la volonté de transmettre, en remet une couche dans le clip du single. Retour sur une rhétorique très appuyée.

La scène se passe dans un appartement cossu et des images en noir et blanc défilent derrière le chanteur. Ce sont elles qui semblent illustrer les propos de la chanson. Le spectateur aura ainsi noté que sur les paroles *« Egalité, Egalité des chances, Egalité des droits »*, la première image du clip nous montre, je vous le donne en mille… une charge de CRS ! Mais ça ne s'arrête pas là. On peut voir, parmi les grandes figures de *« fraternité »*, Vladimir Poutine. D'autre part, quand Sardou évoque la *« vérité »* du *« pays que l'on mérite »*, quelle image illustre le propos ? Eh bien rien moins qu'une voiture qui flambe ! Quand il remet en cause *« les droits acquis »* c'est une image d'archive des luttes pour une école libre. Tout un programme.

Autant dire que si Sardou traite les poissons rouges du début du clip de vieux schnocks, on pourrait aisément penser qu'il devrait plutôt adresser ce juron à lui-même… Allez, bravo pour ton talent, Michel !

---

[1] Directeur musical sur les tournées de Patrick Fiori et Florent Pagny, déjà là, c'est un signe…

Pourquoi je refuse le vote électronique ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 1er mai 2007

La Révolution en Charentaises

Je refuse, je refuse… Un bien grand mot puisque je n'ai moi-même pas eu l'occasion de tester l'une de ces machines à voter - ma commune n'en étant pas équipée. Mais savez-vous que, dans tous les cas, vous n'avez le droit de refuser d'utiliser l'une de ces machines… qu'en refusant purement et simplement de voter ? Je prendrai bien garde - résultat du premier tour oblige - de ne pas lancer de consignes hasardeuses - en vous incitant par exemple à refuser le vote électronique (il vous reste cependant la possibilité de contacter le maire de votre commune, qui, lui, et avec l'aide du conseil municipal, n'a pas refusé d'implanter ces fameuses machines) mais je vais me faire un plaisir de décortiquer pour vous cette question brûlante.

Comment ça marche ?

Commençons par décrire rapidement le fonctionnement de la machine elle-même. Le magazine « La Recherche » du mois d'avril 2007 consacre une double page de sa rubrique « Comment ça marche » pour nous décrire en détail le processus du vote électronique. Ainsi [1] *L'électeur commence par se présenter au président du bureau de vote, qui lui accorde l'autorisation de voter. Dans l'isoloir […] il presse la zone tactile correspondant à son choix. Son vote s'affiche alors sur un écran à cristaux liquides : il peut encore corriger, ou valider. A la fin du scrutin, le président active l'imprimante de la machine, qui produit un rapport comptabilisant les voix.* A priori, rien de sorcier donc (n'hésitez pas à nous faire part de votre propre expérience sur le forum de article). Mais commençons par jeter un oeil à l'intérieur des entrailles de la Bête, à la recherche de son homologue plus petite [2]…

Le système de vote électronique

Difficile de faire plus simple donc, selon le journaliste de la Recherche. **Si ces machines sont simples d'utilisation, c'est qu'elles ont été conçues et programmées, pour une majorité d'entre elles, de façon à fonctionner comme un *automate électronique*** plus que comme un véritable ordinateur. Elles ne sont donc capables, en théorie, de rien d'autre que de servir de machines à voter. Le matériel principal est constitué de plusieurs puces électroniques, le plus important étant de savoir que tous les composants sont doublés, et fonctionnent en parallèle afin de minimiser les risques de panne, et de piratage informatique au moment du vote. Les chances que l'une de ces machines tombe en panne est donc réduit à un minimum acceptable, et les possibilités de prise de contrôle de la machine par une personne malveillante dans l'isoloir est quasi-inexistant. Mais alors, pourquoi une telle polémique autour de l'utilisation de ces machines ? Serait-ce une émanation du sempiternel traditionalisme aigu qui caractérise le peuple de notre beau pays ? Ou certains points, gardés dans l'ombre du public, mériteraient-ils une attention plus particulière de notre part ? C'est mon avis, et je vais vous dire pourquoi dans un instant.

La simplicité d'utilisation

Reprenons donc les quelques points que nous venons d'aborder ; la simplicité d'utilisation, tout d'abord, puisque cela semble être le cheval de bataille de ceux qui veulent nous imposer ces nouvelles machines. Comme je vous l'ai dit, je n'ai pas eu moi-même l'occasion d'utiliser l'une d'entre elles. J'imagine pourtant que je n'aurais pas rencontré de difficulté particulière, étant un *aficionados* de l'outil informatique [3], et les boutons de formes et de couleurs variées, écrans tactiles et imprimantes matricielles n'ayant depuis bien longtemps plus rien à me cacher. J'imagine pourtant assez bien que tout le monde puisse en pas être aussi à l'aise avec ce type de matériel que je puisse moi-même l'être, et je ne parle même pas des gens qui n'avaient jamais vu d'ordinateur avant le jour du scrutin : je parle de toutes ces personnes qui ont déjà du mal à utiliser la billetterie automatique de la SNCF, à cause de l'écran tactile

trop sensible aux gros doigts (ou aux petits doigts appuyés trop fortement) ; de toutes celles qui, quand elles appuient sur un bouton, n'imaginent pas qu'on puisse leur demander « Êtes-vous vraiment sûr(e) de vouloir appuyer sur ce bouton ? » et qui sortent de l'isoloir sans avoir validé leur vote ; et toutes celles qui n'ont pas envie de se dépêcher de voter, ce qu'ils sont obligés de faire quand ils se retrouvent dans l'isoloir électronique… Pour illustrer ce point, Snoopy a été envoyé par la REC pour aller voter électroniquement ce dernier dimanche électoral et nous ramener ses premières impressions électorales…

Reconnaissons tout de même que le vote électronique permet à certains de voter - personnes à mobilité réduite, aveugles etc. - mais le jeu en vaut-il réellement la chandelle ? Une procuration ne pourrait-elle pas régler le problème de ces personnes désavantagées par l'ancien système de vote ? **Le nouveau système ne met-il pas de côté plus de personnes qu'il n'en avantage actuellement ?** D'autres solutions auraient donc pu être trouvées, sans faire appel au système informatique.

La protection des machines

Deuxième point : la protection, physique et logique, de ces machines. Plusieurs modèles existent, et sont actuellement homologuées (aucune de ces machines n'est fabriquée en France, soit dit en passant) ; certaines vont jusqu'à fonctionner avec une version de notre système d'exploitation préféré, à savoir… Windows XP [4] ! Pourtant, *Certaines personnes estiment qu'en raison de leur capacité de calcul plus élevée de telles machines seraient plus faciles à pirater que les précédentes* […] **Plus faciles, je ne sais pas, mais il semble évident que plus la machine en question sera complexe, plus les possibilités de piratage seront nombreuses.** Les autres machines, celles utilisées en majorité, fonctionnent avec un logiciel dédié ; elles ne sont donc censées ne pouvoir servir *que* de machines à voter. Mais sommes-nous, en tant que citoyens - et non pas en tant qu'informaticiens - certains que *rien* ne peut être manipulé à l'intérieur de ces machines ? D'aucuns pensent que non, pourtant la Reccherche de nous répondre *Ce n'est pas prouvé : ces appareils ne sont jamais mis en réseau, et les contrôles humains, du début à la fin du scrutin, sont omniprésents*.

Alors admettons ensemble qu'une manipulation de la machine *lors du vote*, c'est-à-dire lorsque le votant-pirate se trouve à l'intérieur de l'isoloir, soit quasi-impossible à réaliser : mais ne serait-il pas possible de pirater la machine *avant même* le scrutin ? Un système de scellés a été mis en place, pour garantir la protection *physique* de la machine avant et après le scrutin. Encore faudrait-il que ce principe soit bien respecté : un autre article, paru dans la revue *Science et Avenir* du mois d'avril 2007 [5], semble remettre en question ce point :

A la question *Les machines à voter sont-elles piratables ?* Le journaliste répond simplement : *La réponse est évidemment oui* […] *Le* hacker *néerlandais Rop Gonggrijp et son équipe ont prouvé qu'un informaticien de bon niveau pouvait faire délivrer à la machine le résultat souhaité* […] Et plus loin : *Dans le cadre d'une expertise judiciaire* […] *Dan Wallach, spécialiste en sécurité informatique de l'université Rice (Etats-Unis)* […] *s'est penché sur les machines iVotronic. Son rapport indique clairement que la machine peut être détournée de son utilisation initiale.* Alors, rassuré ? Pas vraiment : ces machines sont […] *constituées de composants que l'on retrouve dans les ordinateurs grand public* […], simplifiant d'autant le travail d'un éventuel pirate, qui a déjà l'habitude de ce type de composants…

Des scellés inviolables ?

Mais ce n'est pas le plus grave ! Si ces machines ne sont pas branchées en réseau, si leurs entrailles ne sont pas accessibles par quiconque, avant, pendant et après le vote, pas de problème ! **Mais comment être certains que toutes ces précautions seront scrupuleusement respectées ? Comment être certain que personne ne viendra accéder à la machine avant le jour du scrutin ?** *Deux types de scellés sont requis. Le premier est un bracelet en plastique numéroté, interdisant l'effraction sur la valise contenant la* machine […] *Le deuxième scellé empêche*

l'accès aux organes électroniques de la machine elle-même […] De plus, […] *Les bonnes pratiques voudraient que les équipements soient au moins scellés et placés dans des locaux sécurisés* […] A condition de faire confiance à nos employés municipaux, pas de problème ; mais encore faut-il que ceux soient pleinement au courant des implications de la détention de tels matériels. Il semble en effet que toutes les précautions ne soient pas systématiquement respectées : *En février, lors de notre enquête dans deux mairies* [A et B] *nous avons remarqué que les scellés sur la mallette n'étaient posés que peu de temps avant la période électorale, une fois les paramétrages* [de la machine] *effectués* […] De plus, *Dans la mairie A, les machines attendaient les élections dans un bureau ordinaire, non sécurisé* […] *Dans la mairie B, elles étaient entreposées dans des locaux fermés et sous alarme* […] *mais plusieurs personnes pouvaient accéder à ces locaux pour des raisons diverses* […] *Quant aux scellés posés sur le boîtier de la machine, la responsable des élections de la mairie B ignorait leur existence* […] Commentaire de l'employé de la mairie B : « En formation, on nous a dit que si la machine avait été ouverte, nous le verrions » *Comment ?*, lui demande le journaliste. Réponse : « Je ne sais pas ».

Un risque de piratage à grande échelle ?

Le principe même de la sécurisation d'un outil informatique implique qu'une procédure très précise soit mise en place (ce qui semble être le cas) **et respectée d'un bout à l'autre de la chaîne** (ce qui ne semble pas du tout être le cas !!!) Si la protection de la machine elle-même ne semble pas être systématiquement respectée, les scellés eux-mêmes ne sont pas fiables : *En quelques clics, nous avons trouvé sur internet des scellés numérotés à fermeture automatique de la marque Sydex, semblables à ceux fournis pour les machines Nedap : 194 Euros le sac de 1000*. Rien ne semble donc pouvoir empêcher un employé de mairie mal intentionné d'effectuer quelques modifications sur la machine avant le scrutin. Si cela n'aurait pas, dans tous les cas, une incidence énorme sur le résultat d'un scrutin national (même si dans le principe, je vous accorde que c'est un risque intolérable), c'est oublier un peu vite que *La majorité des piratages informatiques dans les entreprises est réalisée par des employés ou ex-employés* […] Un employé mal intentionné, non pas d'une mairie, mais cette fois d'une des entreprises chargées de la fabrication de ces machines, pourrait ainsi procéder à une modification massive du système de vote, et ainsi modifier en profondeur le résultat du vote.

Peut-on se prémunir de ces risques ?

Plusieurs moyens permettraient de les éviter : mise en place des scellés à la sortie de l'usine, protection physique des machines assurée et vérifiée, au hasard par exemple, par des agents de l'Etat assermentés. **Puis en libérant le code source de ces machines** (principe du logiciel libre) : **les failles existantes seraient rapidement identifiées, et pourraient être corrigées, en majorité, avant le jour du scrutin.** Le ministère de l'intérieur a d'ailleurs mis en place une sorte de cahier des charges concernant la fabrication de ces machines. Et pourtant, *le règlement n'exige pas un examen approfondi du code source.* **Eh oui, pensez-vous que les industriels ayant planché sur la réalisation du logiciel gérant ces machines soient prêts à livrer leurs secrets de fabrication à la vindicte populaire ? Que nenni !!! C'est purement et simplement une question de confiance envers ces mêmes industriels.** Dès lors, nous pouvons nous poser la question : Mais pour quelles raison un industriel pourrait bien vouloir modifier les résultats d'un scrutin ??? Gotlib nous répondrait sans doute « *C'est de la science-fiction, mon cher* ! » [6] Moi, je constate que bien souvent, la réalité des lobbys dépasse la fiction… Je vous laisse juge de ce point.

Mais ce n'est encore pas le plus grave (là, ça devient une habitude) : le gouvernement lui-même ne semble pas respecter le cahier des charges… qu'il a lui-même mis en place : selon le Olivier Hertel, *Certains écarts au règlement technique sont admis* […] L'exigence 45 du règlement technique exige que *les programmes nécessaires à la réalisation de ces fonctions doivent être des modules indépendants et stockés sous forme inaltérable [7]* ! Certaines machines stockent les données du vote sur un disque dur, support de stockage modifiable par excellence, donc altérable : le gouvernement a pourtant dûment homologué ces machines…

La vérification du scrutin

Reste une méthode simple et sûre pour se prémunir d'une éventuelle manipulation me direz-vous : vérifier le résultat du vote ! **Et comment faites-vous pour vérifier le résultat donné par un ordinateur… sinon en le faisant vérifier par l'ordinateur lui-même ?** En effet, informatiquement parlant, il est impossible de trouver une autre solution. **Et si la machine a été piratée, elle se contentera de redonner une seconde fois le résultat décidé par le pirate** [8]. Pas moyen de vérifier, donc, à part… en doublant le vote électronique par un système de vote papier ! Le léviathen étatique ne serait-il pas en train de mordre sa mythique queue ? *Aux Etats-Unis, plusieurs scandales électoraux, les mises en garde d'experts en sécurité informatique et les démonstrations spectaculaires de piratage par des universitaires renommés ont conduit la moitié des Etats à adopter le bulletin papier en plus du vote électronique*. De plus, quand vous utilisez un système électronique pour payer, ou pour déclarer vos impôts, vous vous attendez à recevoir un justificatif de l'opération effectuée, ce qui est impossible dans le cadre d'un vote anonyme et secret.

De l'intérêt même de l'informatique, qui est remis en question

Mais une nouvelle fois, faisons confiance : aux mairies chargées de recevoir les machines, aux industriels chargés de leur conception et aux informaticiens chargés de leur sécurisation, et oublions un peu toutes ces questions pour nous pencher sur l'intérêt de l'utilisation d'ordinateurs dans le cadre d'un scrutin électoral. Pour cela, nous allons devoir remonter un peu dans le temps, et (re)découvrir les causes de l'essor de informatique dans nos sociétés modernes.

Il s'agissait, en simplifiant pour ne pas accabler le lecteur, de pouvoir réaliser des simulations informatiques dans des domaines aussi variés que la détermination des tables de tirs de l'artillerie pendant la seconde guerre mondiale, l'étude de phénomènes météorologiques à grande échelle, la simulation, plutôt que l'observation de particules variées… sans avoir à construire d'accélérateur coûteux et tellement spécialisé qu'il ne servirait qu'à cela. En résumé, l'ordinateur peut enfin effectuer des calculs qu'un homme ne peut lui-même réaliser dans un temps suffisamment réduit. Pour les tirs d'artillerie, l'ordinateur permet de calculer la trajectoire d'un obus *en quelques secondes*, alors qu'auparavant, il fallait *de 30 à 60 minutes* de travail d'un mathématicien chevronné pour déterminer… un seul et unique tir. Dans le cas de l'étude du climat, les ordinateurs ont permis la prédiction du temps, pour quelques jours tout du moins ; cela était auparavant rigoureusement impossible à réaliser pour un représentant de l'espèce *homo sapiens sapiens* (trop de calculs trop complexes, avec une échéance tellement courte qu'une quelconque prédiction était irréalisable). **Alors dans le cadre d'un vote électronique, que gagne-t-on réellement ?**

Voter était déjà possible avant l'avènement de l'informatique : la machine n'apporte rien *en elle-même* au principe du vote. On a pas besoin d'elle pour exprimer son suffrage. Bien sûr,e elle donne le résultat bien plus rapidement, mais dans le cadre d'un vote, *L'exactitude du décompte des voix est primordiale, mais sa rapidité est secondaire [9]*. **Cela va donc à l'encontre de la nécessité d'utiliser l'outil informatique, puisque nous sommes tout à fait capables de compter nous-mêmes le nombre de voix, en un temps suffisamment réduit, quelques heures en l'occurrence, et de manière tout à fait sécurisée cette fois** (présence d'un représentant de chaque parti présent lors du scrutin). Bien sûr, grâce à ces machines, on pourrait faire des sondages en *temps réel*, mais en France, une telle pratique est - pour l'instant - interdite ! J'ajouterai que les exigences du ministère de l'intérieur en ce qui concerne les possibilités techniques inhérentes à chaque machine à voter spécifient clairement que *ses capacités doivent se résumer à des fonctions de stockage de données, d'affichage, de sélection d'un choix, de comptage des suffrages et de transmission des résultats, ainsi que les fonctions normales d'administration [10]*. Pour le votant, donc, l'intérêt de l'outil informatique fond comme neige au soleil ; pour les personnes défavorisées par le vote papier on pourrait très bien trouver des solutions alternatives qui se passeraient de l'outil informatique. Mais pour les sondeurs, les industriels chargés de la fabrication et de la commercialisation des machines, on pourrait imaginer sans trop creuser d'autres raisons un peu moins nobles de nous pousser à utiliser cet outil *révolutionnaire*. Encore

une fois, à vous de juger !

Laissez-moi voter !

Enfin, et pour entamer un début de conclusion à cet article un peu pessimiste il est vrai, je clamerai haut et fort, à la face du monde entier, et surtout à celle de nos élus municipaux qui sont les seuls à pouvoir refuser d'implémenter ces machines dans nos communes : **« Laissez-moi voter »** ! **Conservez le symbolisme de cette action** qui est le seul lien qui me rattache encore à la *res publica*, lien d'autant plus symbolique qu'il est matérialisé par le bulletin de vote que je mets dans l'urne à chaque élection. **Gardez-moi de la manipulation** possible des industriels mal intentionnés, des hommes politiques sans scrupules qui n'hésiteraient pas, s'ils en avaient l'occasion, à manipuler les résultats d'un vote pour parvenir au Pouvoir. Gardez-moi de tous les problèmes évoqués ici, et qui ont pourtant une solution simple et éprouvée, en laquelle chaque citoyen peut avoir pleinement confiance. **Gardez-moi mon vote papier !**

Pour conclure

J'ai évité, sciemment, de nombreux autres points qui auraient pu alourdir un propos déjà assez dense : **que dire de l'utilisation d'un système de vote qui ne serait compréhensible que par une minorité d'utilisateurs** - les informaticiens et encore… - au contraire du système papier, aussi simple à expliquer qu'à comprendre (par les enfants par exemple), permettant à chaque citoyen d'être garant de la bonne marche de nos institutions ? Que dire des **économies censées être réalisées par les mairies grâce à ce nouveau système de vote, économies qui ne pourront qu'être grevées par l'achat de nouvelles machines plus sûres, plus sécurisées ?** Que dire de la **pollution engendrée par la fabrication de machines dédiées à cet unique usage**, alors que les bulletins de vote, initialement imprimés sur papier recyclé, permettent un dégagement de CO2… égal à zéro tout en entretenant notre belle forêt ? Autant de raison de se prémunir de tels systèmes, surtout quand on en a pas besoin ! Alors allez votez, électroniquement s'il le faut, mais faites aussi entendre votre autre voix lors du scrutin, en écrivant à votre maire par exemple, ou en signant sur internet la pétition lancée par le site (www.ordinateurs-de-vote.org) !

Post-scriptum :Vous êtes 1 million à être concernés par le vote électronique, nous sommes 45 millions de votant au premier tour à avoir le droit de nous exprimer sur ce sujet, alors n'hésitons pas : renseignez-vous, et faites-vous votre avis sur le vote électronique ; donnez-le nous ensuite sur le forum associé à cet article !

---

[1] La Recherche n°407, avril 2007, p. 80-81

[2] A force de la chercher, la petite bête, on finit toujours par tomber sur un bug !

[3] Qui a dit Geek !!?

[4] Les machines Point and vote fonctionnent sous ce système, le plus vulnérable qui existe à l'heure actuelle !!!

[5] Sciences et Avenir n° 722, avril 2007, p. 8 à 11. Article d'Olivier Hertel.

[6] Rubrique-à-brac.

[7] Arrêté du 17 novembre 2003 portant approbation du règlement technique fixant les conditions d'agrément des machines à voter, exigence 45 page 13 (http://www.interieur.gouv.fr/sectio&hellip ;)

[8] On aurait beau jeu de concevoir des machines qui donneraient des réponses différentes à des questions identiques…

[9] La Recherche, ibid.

[10] Arrêté du 17 novembre 2003 exigence 44 page 13

Melting-pot présidentiel

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 3 mai 2007

La Révolution en Charentaises

Si, comme moi, vous recevez régulièrement tout et n'importe quoi sur votre mail préféré, concernant les élections présidentielles ou autres, vous serez d'accord avec moi que ces informations qui circulent librement sur le net, ne sont pas toujours très pertinentes, voire franchement manipulatrices… Pour vous simplifier la tâche, j'ai relevé une série de documents qui m'ont parus à la fois dignes de l'intérêt d'un(e) Révolutionnaire en Charentaises et de confiance tout court, tout du moins si l'on garde son esprit critique bien affûté. Voici donc un melting-pot de tout ce que l'on trouve et reçoit depuis le net sur Nicolas Sarkozy. A lire avant le 6 mai pour se faire un avis (humaniste si possible) !

De nombreux montages vidéos circulent sur internet ; vous connaissez sans doute le groupe Polémix qui a réalisé plusieurs montages vidéos contre les différents candidats au premier tour. Considérer ces montages vidéos comme autre chose que des satires - au demeurant très réussies - im*pertinentes*, serait, pour ma part, une erreur ; je ne vous proposerai donc pas ce type de lien.

D'un autre côté, l'espace Internet est devenu un véritable lieu d'expression des citoyens (ceux qui sont connectés en tous cas) ; les mails circulent, et n'émanent pas toujours de militants un peu trop zélés (Un exemple parmi d'autres, le site www.hoaxbuster.com est le meilleur moyen de discerner le vrai du faux sur internet) ; le vote n'est plus le seul moyen d'expression du peuple, les citoyens peuvent discuter, échanger, s'engueuler beaucoup aussi sur tous les sujets qui les touchent de près ou de plus loin. Il n'y a qu'à compter les différents forums ouverts à ce jour qui portent sur les élections présidentielles pour s'en convaincre.

Vidéos

- Montage vidéo réalisé à partir d'extraits de discours ou interviews mettant en exergue les contradictions du candidats UMP (**cliquez sur le bouton PLAY |> en bas à gauche pour ne pas quitter cette page**) :

Parmi les autres vidéos, on regardera avec intérêt plusieurs séquences édifiantes :

- Tout d'abord Azouz Begag, ancien ministre, expliquant le caractère pour le moins sanguin (et grossier) de Nicolas Sarkozy et de son fildèle lieutenant, Brice Hortefeux.

- François Bayrou explique quant à lui les menaces et les intimidations envoyées par Sarkozy, pour empêcher la tenue du débat Royal/Bayrou sur Canal+.

- Sarkozy dans ses oeuvres colonialistes. C'est édifiant.

- Caroline Fourest (journaliste à *Charlie-Hebdo* et spécialiste des politiques sécuritaires) et Jean-François Kahn (fondateur de *Marianne*) démontrent les dangers que représentent les collusions évidentes existant entre Sarkozy et les médias :

- Edwy Plenel (ancien rédacteur en chef du *Monde*) explique ce que pourrait être une présidence Sarkozy.

- Gérard Miller (psychanaliste) décortique quelques vidéos de Sarkozy. Passionnant.

Articles et documents reçus par mail ou trouvés sur internet

- L'article de *Marianne* : Le Vrai Sarkozy mis en libre circulation sur le net il y a quelques jours, regroupe pas mal des infos qui ont circulé ces derniers temps sur le net et dans les médias en général.

- Une bande dessinée très bien documentée (certains extraits de discours issus de la BD sont inclus dans la vidéo qui suit immédiatement) : La face karchée de Sarkozy

- Reçu récemment : Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy répondent à la lettre ouverte de "Pasde0deconduite" aux présidentiables

- Le site www.genocidemadeinfrance.com/ a publié un article intéressant sur le génocide rwandais, et revient sur le rôle qu'y a tenu la France ; une *petite piqûre de rappel* pas forcément inintéressante en cette période pré-électorale…

- Un blogueur pousse un coup de gueule sur le net contre Nicolas Sarkozy ; ce témoignage parlant de lui-même, j'en reproduit le début et vous laisse lire la suite sur le site de son auteur (http://paigrain.debatpublic.net) :

Lettre ouverte à ceux qui pensent que c'est la faute des autres. On pourra se raconter tout ce qu'on veut, mais si jamais Nicolas Sarkozy est élu le 6 mai prochain, ce ne sera pas parce que Ségolène Royal a des défauts ou parce que François Bayrou a semé la confusion. Cela n'arrivera que si une majorité des électeurs qui expriment leur vote choisissent Nicolas Sarkozy…

- Appel de la Ligue des Droits de l'Homme en France : "Le 6 mai, barrons la route à l'autoritarisme, votons pour défendre les droits et les libertés […]"

Mise à jour du 3 mai 2007

- le site deni-justice.net revient sur la conception du système judiciaire des candidats, rappelant que Nicolas Sarkoy refuse d'entreprendre, s'il est élu, la réforme de la justice destinée à la rendre plus indépendante. On y trouvera aussi un article consacré au livre "Ruptures" du magistrat Serge Portelli, "dont Sarkozy a tout fait pour empêcher sa publication".

Voici donc quelques-unes des réactions-témoignages que l'on peut trouver sur le net à ce jour ; j'apprécie de mon côté de type de document, une fois les sources de ceux-ci dûment vérifiées comme de juste. Je pense ainsi, qu'une fois tout ceci absorbé et digéré, il est possible de se faire une idée raisonnable, même si je conviens que cet article amène plus à voter *contre* Nicolas Sarkozy que *pour* Ségolène Royal, mais ça, c'est une autre histoire…

Post-scriptum :N'hésitez pas à laisser les liens qui vous paraissent pertinents en bas de cet article !

Je ne suis pas sûr d'avoir voté !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 2 mai 2007

La Révolution en Charentaises

En arrivant au bureau de vote par cette belle journée d'avril, je me suis aperçu avec stupeur que la file d'attente de mon bureau (de tous les bureaux d'ailleurs) débordait généreusement hors de la salle de vote jusque dans la cours de l'école.

J'ai fini par comprendre pourquoi quand un voisin de galère me dit que nous allions voter "électronique" et qu'il n'y avait qu'une seule machine par bureau : normal, il ne doit y avoir qu'une seule urne !
Or, comme avec ce système, urne = machine = isoloir, on rassemble donc en une même opération le choix final et le fait de soumettre ce choix dans l'urne.
Pour une sombre raison, je n'avais pas reçu de "mode d'emploi" avant le vote. Or, aucun n'était distribué par ailleurs, dans la file d'attente, et aucune machine n'était en démonstration. De simples affiches rappelaient la position des candidats sur le panneau tactile de la machine.

Pour faire clair et bref, voici mes principaux reproches à ce système :

- le bouton de confirmation n'étant pas indiqué clairement et n'ayant pas reçu le mode d'emploi, je ne sais pas à ce jour si j'ai vraiment voté puisque je n'ai pas appuyé sur le fameux bouton.
- on n'a plus, comme dans l'isoloir, la latitude de réfléchir une dernière fois en tripotant les papiers, puisqu'une sorte de pression s'installe quand on sait que 30 personnes attendent votre vote, pour passer à leur tour (surtout après 30 minutes d'attente). D'autant plus que le responsable de l'urne vous demande de voter à peine après votre passage derrière la machine.
- bien sur la possibilité de triche associée a la machine.
- le temps passé au niveau du goulot d'étranglement étant plus long (il faut en effet choisir ET voter), les files d'attentes sont donc normalement plus longue que pour un vote papier.

En bref : vive le vote sur papier recyclé !

Un autre article sur le même thème : Pourquoi je refuse le vote électronique ?

On s'est battu pour qu'il en soit autrement, mais…

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 9 mai 2007

La Révolution en Charentaises

… Nicolas Sarkozy a été élu président de la République. Bien sûr il n'a pas eu ma voix ni, sans doute, la vôtre, mais avec 53% de l'électorat, personne ne peut contester cet état de fait : L'élu, c'est lui.

Alors voilà, ça y est, on y est. Des mois qu'on le sait, qu'on ne voit pas comment on va y échapper. (Certains avaient pensé à fuir le pays, mais pour aller où ? Les dictatures communistes, à l'image de Cuba, font plutôt froid dansle dos.) Finie la Chiraquie, bienvenue au Sarkoland.

Tout d'abord un petit mot pour se réconforter et diminuer la parano qu'on a tous eue aujourd'hui, hier, demain, dans les transports en communs, dans la rue, dans la cage d'escalier. Du genre à mater tout le monde, l'air inquisiteur "Où sont-ils ceux qui nous ont entraînés dans cette foutue galère ? Lui, avec le regard en biais ? Elle, avec son faux sac Chanel ?" 53% des électeurs, ça fait peur.

Et bien rassurez-vous, ils n'étaient que 42,7%. Oui 42,7% de votants pour Sarko ; 37,8% pour Ségo ; 3,5% de bulletins blancs ou nuls et 16% d'abstentionnistes. [1]Et si on compte encore tous ceux qui sont en âge de voter mais qui ne sont pas inscrits sur les listes électorales, ça diminue largement le nombre de gens qui n'ont pas hésité à commettre l'irréparable : voter à droite à toute !

Affiche détournée de Nicolas Sarkozy

Alors ils vont l'avoir leur sevice minimum. Mais ce qu'ils n'ont pas compris c'est que ce n'est pas seulement les jours de grève qu'il sera en vigueur, c'est toute l'année, parce qu'il l'a dit. "Je dis tout avant, pour pouvoir tout faire après". (Rien que ça, ça fait peur !) Un fonctionnaire sur deux partant à la retraite ne sera pas remplacé. Jamais on avait autant chercher à démanteler le service public.

Ils les auront leurs heures sup. Travailler plus pour travailler encore plus… Encore une fois, les heures sup exonérées (de charges pour les employeurs, et d'impôts pour les employés), c'est toujours moins d'argent pour les services de l'Etat, donc moins de services pour celui qui bossera plus. C'est à dire, vous, nous, moi, eux. Personne ne sera épargné. Même si on espère tous s'en tirer un peu mieux que les autres…

La voilà la politique de droite ! Au mieux le chacun pour soi, au pire les uns contre les autres. J'en témoigne d'une conversation entendue ce midi même, pendant la pause déjeuner. Plusieurs de mes collègues, après avoir crié haut et fort être anéantis par l'élection de qui vous savez, ont immédiatement enchaîné sur le sujet des retraites, chacun se vantant d'avoir trouvé le meilleur système (qui les fonds de pension, qui l'investissement immobilier, qui l'assurance vie) pour mettre des sous de côté. Voilà, ça y est, on y est.

Certains en avaient fait une fiction, La France d'après épisode 1et épisode 2, la réalité sera-t-elle pire ?

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce que certains n'ont pas compris ou pas voulu comprendre, sur les dangers de cet homme, maintenant au pouvoir. Et pourtant, c'est comme si tout avait été dit. Comme si les gens s'étaient jetés consciemment dans la gueule du loup. Le truc c'est qu'ils nous ont entraînés avec eux !

Mais, ils auront cinq ans pour comprendre, et, il faut l'espérer, prendre conscience de l'arrivisme de cet homme sans scrupules. Car sinon, c'est dix ans de Sarko qui nous attendent. S'il a gagné cette fois, il a fort à parier qu'il sera candidat à sa succession dans cinq ans.

Cinq ans pour recréer une vraie gauche contestataire et constructive, ce n'est pas gagné, je vous l'accorde. Alors continuons à parler, écrire, échanger, lire, voir, écouter, tant qu'on en a encore le droit. La Gauche est morte, vive la Gauche !

Post-scriptum :A propos du film Réfutations de Thomas Lacoste : "Pour soutenir cette action, qui en appelle de nouvelles, vous pouvez acheter le DVD du film Réfutations sur le site www.lautrecampagne.org ou par chèque (10 euros) à l'ordre de l'Autre association, 3 rue des Petites Ecuries, 75010 Paris."

---

[1] Ces pourcentages sont calculés sur la base du nombre d'inscrits, et d'après les chiffres du Ministère de l'Intérieur, disponibles sur le site du Figaro. C'est vous dire si je suis honnête.

Sarko 1er : le phylactère comme karcher…

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : dimanche 13 mai 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Après le succès de La Face karchée de Sarkozy, les auteurs Cohen, Malka et Riss en remettent une couche, avec des planches bien senties sur le désormais Président de la République.

La Révolution en Charentaises avait récemment parlé, sous la plume de Marvin Flynn, de La Face karchée de Sarkozy, première BD-enquête signée Philippe Cohen, Richard Malka et Riss. La presse s'en était alors largement fait l'écho et rarement bande-dessinée aura connu autant de succès (l'éditeur avance le chiffre de 500.000 lecteurs).

Malheureusement, ça n'aura pas suffi à freiner l'irrésistible ascension de Sarkozy, et aujourd'hui est un jour sombre pour les opposants d'une droite dure [1] .

Histoire d'en rire à défaut d'en pleurer, les auteurs cités précédemment remettent le couvert. Cette fois, ce n'est plus le passé du désormais premier homme de France que les auteurs se proposent d'analyser, mais la campagne électorale elle-même.

Au menu de ce second tome, on assiste à la course à la Présidence, avec ses coups bas, ses anecdotes révélées, ses petites phrases assassines, ses gaffes, ses calculs, ses sondages. Bref, tout ce qui fait partie de la campagne, mais dénature du même coup ce qui devrait être la noblesse du politique. N'est évidemment pas oublié ce « casse-couilles nommé Bayrou », du titre d'un des chapitres de cette BD.

On l'aura compris, l'éditeur Vents d'Ouest continue son engagement anti-Sarkozy. Et les auteurs de privilégier finalement dans ce second tome la satire et la caricature plutôt que l'enquête minutieuse. Mais puisque c'est fait avec talent, ne boudons pas notre plaisir…

Post-scriptum :Sarko 1er : La face karchée de Sarkozy (la suite), de Philippe Cohen, Richard Malka (scénariste) et Riss (dessinateur), éditions Vents d'Ouest/Fayard, collection Hors-Collection.

---

[1] Sarkozy préfère le mot « décomplexée », mais nul n'est dupe…

Big Bang Blog

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 21 mai 2007

La Révolution en Charentaises

Le regard web de Daniel Schneidermann…

On ne présente plus Daniel Schneidermann. Journaliste, il se consacre en particulier à l'analyse de l'image télévisuelle depuis 1992 (à l'époque dans *Le Monde*). Il exerce principalement dans des chroniques hebdomadaires, paraissant aujourd'hui dans *Libération*, et dans une émission de télévision, *Arrêt sur images*, diffusée par France 5.

En revanche, on peut s'appesantir quelques instants sur Big Bang Blog, weblog collectif créé par Schneidermann en 2005, en collaboration avec David Abiker et Judith Bernard.

Ce blog lui permet également d'exprimer, au quotidien, des idées qui vont au-delà de la ligne éditoriale de ses chroniques ou de ses émissions de télévision. Il lui permet parfois, aussi, de régler, avec talent, ses comptes (un exemple parmi d'autres ici).

On pensera ce qu'on veut de son blog et de la personnalité de ce journaliste. Mais on ne pourra pas lui enlever une chose : son agaçante facilité à mettre un grain de sable dans les rouages médiatiques surpuissants.

A l'heure où les plus hautes sphères de l'Etat n'ont jamais autant flirté avec les groupes médiatico-financiers, la lecture de Big Bang Blog est, sinon une nécessité, du moins une grosse bulle d'oxygène vivifiante pour l'esprit…

Sarkozy : Le vote de l'ignorance

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 17 mai 2007

La Révolution en Charentaises

Il y a une phrase de Frédéric Beigbeder que j'aime beaucoup : « Ne prends jamais les gens pour des cons, mais n'oublie jamais qu'ils le sont ». Le nouveau Président de la République semble avoir parfaitement assimilé cette formule. Aujourd'hui, il me semble, avec le recul que nous commençons à avoir sur les dernières élections présidentielles, que Nicolas Sarkozy a su parfaitement se jouer de l'ignorance des gens pour obtenir leurs suffrages.

Si le vote sarkozyste a été, en grande partie, le vote de l'ignorance, il faut distinguer, avant d'aller plus après, l'ignorance crasse de l'ignorance saine. L'ignorance crasse couvre un large éventail d'attitudes, allant de l'ignorance par conviction à la crédulité, en passant par la beaufitude, dont on connaît les ravages. L'ignorance saine, à l'inverse, est une résultante de la puissance de certains médias qui, entretenant de plus en plus de rapports de servilité avec le pouvoir, ne le remettent pas en question. De moins en moins nombreux semblent être les vrais journalistes, ceux qui ne se contentent pas « de poser des questions mais d'exiger des réponses » [1].

Illustrations de l'ignorance crasse

Il ne s'agira pas de revenir sur l'affaire du yacht. Tout ou presque a été dit. Nous nous intéresserons à la réception de l'affaire. Vous vous en souvenez, celui qui s'était présenté comme le candidat du peuple semblait, dès le lendemain, avoir déjà oublié sa posture tandis qu'il se prélassait sur le yacht d'un de ses amis, Vincent Bolloré, après avoir dîné au Fouquet's et voyagé sur un Falcon prêté par le même Bolloré. Sarkozy est un homme de pouvoir, a des amis qui ont de l'argent, il en profite, tant mieux pour lui s'il est heureux. Ce n'est pas là où le bât blesse, et c'est pourtant la seule chose que les gens semblent avoir retenu. Pour preuve, ces esprits ignorants qui ont ironisé sur le fait que Ségolène Royal n'aurait pas, elle non plus, été en vacances en ULM sur un raffiot. C'est acquis.

Mais là où cette affaire est grave, c'est qu'en voyageant ainsi aux frais d'un de ses amis propriétaire d'un puissant groupe médiatico-financier, il y a fort à penser que l'Etat perd de son indépendance. Tellement que, Nicolas Sarkozy, interrogé sur cette épineuse question, a juré, grand dieu, que Bolloré n'a jamais travaillé pour l'Etat. On sait aujourd'hui que c'est faux, documents officiels à l'appui. Et un mensonge de plus…

A ce stade, nous pourrions mettre cette erreur au rang d'une grosse bourde provoquée par une amitié sincère entre les deux hommes. C'était sans compter la révélation de la possible pression exercée par Arnaud Lagardère sur la rédaction du JDD pour que celui-ci ne publie pas un article sur l'absence de Cécilia Sarkozy dans le bureau de vote le jour du deuxième tour. Certaines personnes ne manqueront pas de voir dans cette anecdote une illustration de la belle ambiance régnant au sein du couple Sarkozy. C'est en vérité une nouvelle preuve de l'influence supposée des proches du nouveau président de la République sur les médias. N'en jetez plus, la messe est dite…

Une dernière illustration de l'ignorance crasse interroge l'esprit critique des consommateurs de médias. Aujourd'hui, tout nous laisse penser que la majorité des lecteurs, auditeurs et spectateurs d'informations n'ont plus aucun recul sur ce qu'il leur est présenté. Pour eux, *TF1* et *Arte* sont interchangeables (mais préfèrent le premier qui est tellement plus *fun*), *Libé* et *Le Parisien* se valent, *RTL* et *France Inter*, même combat. C'est évidemment faux. Des centaines de titres de presse écrite, radiophonique et audiovisuelle, qui représentent la majorité de la presse française, appartiennent seulement à trois groupe puissants : Bouygues, Lagardère et Dassault. C'est de notoriété publique, leurs trois PDG sont des amis intime de Sarkozy. Pour leur faire face, aujourd'hui, en France, pays des droits de l'homme et de la liberté d'expression, seuls cinq journaux ou magazines d'informations sont indépendants : *Marianne*, *Libération*, *Le Nouvel Observateur*, *Charlie Hebdo* et *Le Canard Enchaîné*. Et ces cinq-là sont sous pression : Jean-François Kahn (fondateur de *Marianne*) et Laurent Joffrin (ancien directeur du *Nouvel Obs* et actuel directeur de *Libération*) ont révélé que des pressions avait été faites par Sarkozy sur leurs principaux actionnaires

(les documents sont respectivement ici et là, à la fin du zapping).

L'avènement de l'ignorance saine

C'est donc bel et bien le début d'une démocratie en danger et la porte ouverte de l'ignorance saine. L'ignorance saine a commencé durant la campagne avec, par exemple, les bourdes de Sarkozy révélées par le Canard Enchaîné, bourdes bizarrement passées à l'as de la majorité des titres de presse français (voir notre commentaire dans un article récent). Ca continue avec l'affaire Cécilia. La boucle est bouclée.

Et du même coup, une multitude de questions se posent : combien de censures manquées révélées pour quel nombre de magouilles cachées au peuple de France ? Combien, par exemple, de journalistes questionneront le désir de Sarkozy de mettre en place une direction collégiale de l'UMP (pour la pluralité des points de vue, affirme-t-il) alors que cela cache mal une manoeuvre pour ne pas avoir de rivaux en 2012 (échéance que prépare déjà, à coups sûr, Sarkozy) ? Combien de journalistes mettront en avant les manoeuvres de Breton pour les indemnités de Forgeard tandis que Sarkozy en appelait à la décence devant le peuple de France ? Et combien, enfin, d'ignorants, vont continuer à soutenir, consciemment ou non, ce Sarkozy qui, définitivement, a toutes les cartes en main pour faire mal à la France…

---

[1] Milan Kundera

Après Mai 68, Rue 89…

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 17 mai 2007

La Révolution en Charentaises

Alors que de nombreux médias vont certainement perdre encore un peu de leur indépendance avec l'hégémonie Bouygyes, Dassault et Lagardère, que ne manquera sans doute pas de favoriser notre cher, très cher admirable et charmant nouveau Président de la République, signalons la naissance de Rue 89, weblog collaboratif fondé par des journalistes de *Libération*.

Nous ne pouvons, à la lecture de leurs premiers articles, que nous sentir proches d'eux, de leur ligne éditoriale et de leur volonté d'indépendance affichée. En effet, si nous voulons faire, ici, la Révolution en Charentaises, eux, souhaitent faire la Révolution de l'info. Les cinq années ne vont, à n'en pas douter, leur (nous) en donner tout le loisir.

Alors longue vie à ces confrères, et à ce petit espace de liberté d'expression…

6 bonnes raisons de se réjouir de l'élection de Nicolas Sarkozy

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 26 mai 2007

La Révolution en Charentaises

1. Nous devrions nous réjouir, car la France est un pays de millionnaires…

…Si 53 % des électeurs se sont montrés obnubilés par le bouclier fiscal, la destruction des 35H et la réforme des droits de succession, c'est qu'il doit y avoir des bas de laine bien remplis et de nombreux riches déguisés en bleu de chauffe ou accoutrés en caissier(e) de supermarché. Qu'est-ce qu'ils doivent se marrer dans leur costume de chômeur, de travailleur précaire ou de prolo menacé par les délocalisations !!! Ah, ils nous ont bien eus ! Nous qui croyions les classes populaires dans la panade, on découvre tout à coup qu'elles ont disparues. Il n'y a plus que des bourgeois ! Voilà une bonne blague qui va faire glousser pendant longtemps dans les salons cossus de la haute société.

2. Nous devrions nous réjouir car la Chiraquie, c'est fini. Et pour oublier au plus vite 12 ans de règne calamiteux, on va tirer un trait sur les vilaines casseroles que se traîne le monarque déchu. C'est très bien ainsi, il ne faut pas remuer les mauvais souvenirs.

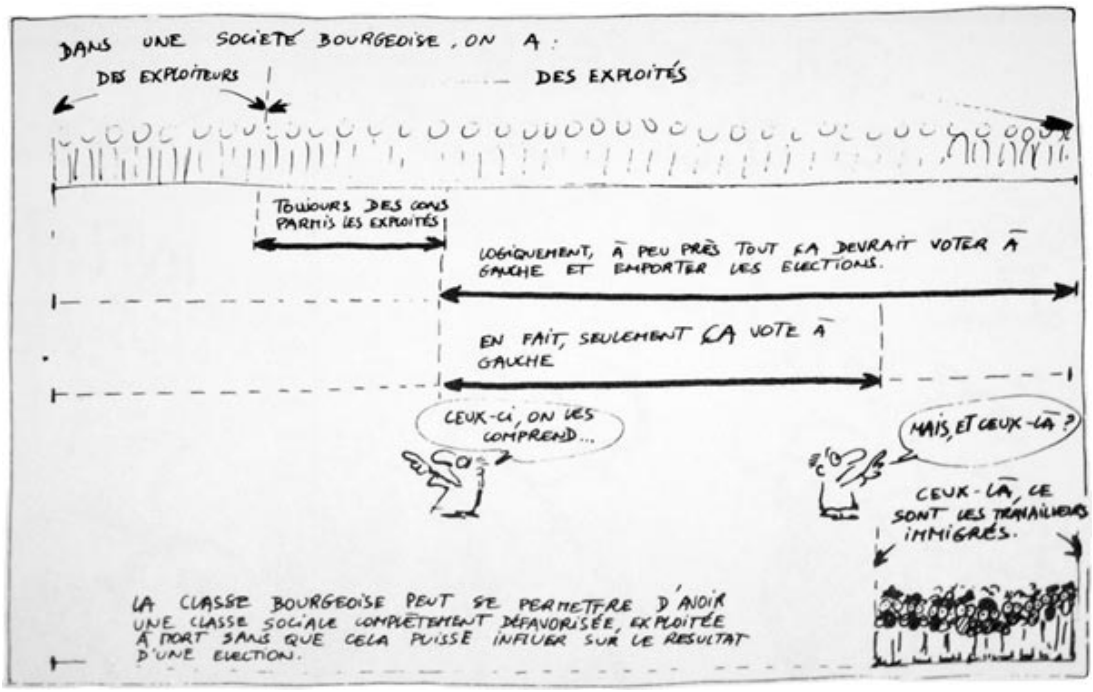
3. Nous devrions nous réjouir car la France sait où elle va… Même si c'est droit dans le mur des inégalités sociales et de l'autoritarisme. L'important, c'est d'avoir un homme à poigne pour tenir les rênes du pays, un guide.

4. Nous devrions nous réjouir car nous allons vivre dans l'amour… du chef, dont les médias nous chanteront chaque jour les louanges à l'unisson. A n'en pas douter, cet homme-là a la carrure d'un sauveur. D'ici cinq ans, en plus de nous protéger du terrorisme islamiste, de la racaille banlieusarde et de la dictature des syndicats, il sera notre dernier rempart contre les violences de la subversion arnacho-communiste qui ne manquera pas de se développer.

5. Nous devrions nous réjouir car la France va travailler. Ses journées entièrement consacrées à cette saine activité, elle en oubliera sans doute de compter. Un élan de générosité qui ira droit au coeur (et au portefeuille) de tous ceux qui gagnent leur vie grâce à la sueur des autres.

6. Nous devrions nous réjouir car la France va marcher au pas (de l'oie ?). La profusion de lois draconiennes concernant tous les aspects de la vie des individus va plonger chacun dans une illégalité plus ou moins consciente. La disproportion des peines encourues par rapport aux délits permettra à l'Etat d'exercer toutes sortes de pressions et de s'assurer la collaboration d'un grand nombre d'informateurs. Pour les opposants, ce sera - selon le bon vouloir du Prince et de ses sbires - la ruine ou la prison. Couplée au développement des systèmes de surveillance, cette politique devrait assurer une très grande stabilité au régime. Or, comme chacun sait, tout pays a besoin de stabilité pour prospérer.

Il y aurait encore bien d'autres raisons de se réjouir, mais n'abusons pas des bonnes choses. En ce qui me concerne, dans l'état d'euphorie très modérée dans lequel je me trouve depuis le 22 avril, je m'efforce de garder les idées claires pour trancher l'unique alternative à laquelle je suis réduit : la lutte à mort ou l'émigration. Au final, la meilleure nouvelle, c'est peut-être qu'après ces élections, le peuple de gauche est acculé à l'action.



La bourgeoisie et les élections REISER, "On vit une époque formidable !", Albin Michel, p. 37

Soutenez Bellaciao

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 30 mai 2007

La Révolution en Charentaises

Quand les grandes entreprises tentent de museler l'information alternative, la résistance est un devoir.

Affiche de soutien Bellaciao

A l'origine de cette triste affaire, il y a un communiqué de presse de l'USM-CGT de Saint-Nazaire intitulé "La flibusterie des temps modernes" et dénonçant dans le détail les pratiques douteuses d'un sous-traitant polonais. Farouchement opposée à ce qu'elle qualifie d' "esclavage moderne", l'organisation syndicale soutien des travailleurs polonais en grève totale pour exiger le respect de leurs droit.

En parfaite cohérence avec son engagement politique, le collectif Bellaciao décide de publier l'intégralité du communiqué de presse de l'USM-CGT sur son site www.bellaciao.org (que nous vous recommandons chaudement). Pour le collectif, c'est à ce moment que les choses se gâtent puisque les Chantiers Navals de St Nazaire décident de lui intenter un procès pour diffamation. *In fine*, ce qui est reproché à Bellaciao, c'est d'avoir fait circuler l'information puisque, par ailleurs, le syndicat ayant rédigé le communiqué n'est pas poursuivi.

Aujourd'hui, Bellaciao lutte pour sa survie. A travers ce procès, c'est toute la nébuleuse des médias alternatifs qu'on essaye d'étouffer. La Révolution en Charentaises ne les laissera pas faire, ne SE laissera pas faire quand viendra son tour. Nous en appelons donc à la solidarité de nos lecteurs, que nous exhortons à signer cette pétition.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Les Lip, l'imagination au pouvoir

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

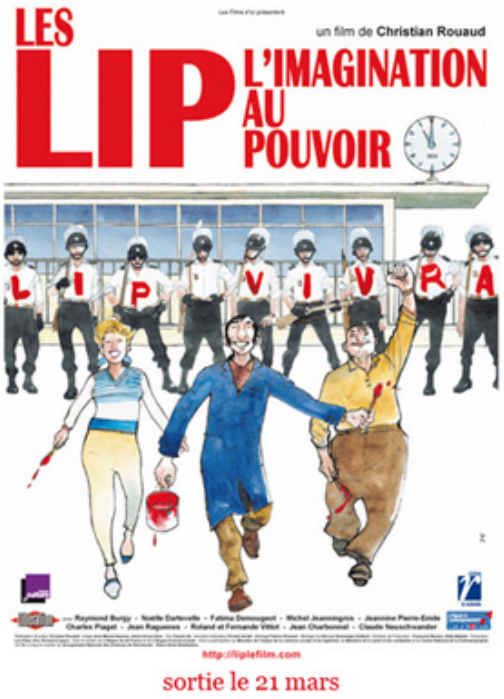
Date de mise en ligne : dimanche 3 juin 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Besançon, 1973. Pour empêcher la fermeture de leur usine, des centaines de travailleurs prennent un peu par hasard le chemin de l'autogestion et démontrent qu'une autre organisation des modes de production est possible. Pour le Pouvoir et le patronat, les Lip constituent une menace à la hauteur des espérances qu'ils ont fait naître chez la classe ouvrière. L'affaire Lip passionne les Français, jusqu'au premier d'entre eux - un certain Valéry Giscard d'Estaing - qui décide, une fois élu, de briser les ouvriers de Lip pour éviter qu'ils ne « vérolent le corps social ». Le documentaire retrace l'histoire de ce combat à mort entre le Pouvoir et l'espérance.



Les Lip, l'imagination au pouvoir

Les Lip, l'imagination au pouvoir parvient à ressusciter l'exaltation d'une époque portée par un souffle aussi contestataire que constructif. Un souffle qui commence par une rumeur (la menace de licenciements massifs) et qui enfle progressivement jusqu'à remplir les poitrines de plus d'une centaine de milliers de manifestants venus crier leur refus de laisser assassiner l'espérance.

Au regard des "faits d'arme" des Lip, on ne peut qu'être frappé par la très grande modération dont ils ont fait preuve au début du mouvement. Au moment où ils se mettent en grève, les Lip sont loin d'être des révolutionnaires enragés. Ce n'est que très graduellement qu'ils se rendent compte de leur propre force et qu'ils réalisent, selon les mots d'un syndicaliste à l'écran, que "si les patrons ont besoin des travailleurs, les travailleurs peuvent très bien se passer des patrons". De fait, il semblerait même qu'ils y prennent vite goût puisque tous signalent que l'autogestion a été un puissant vecteur d'épanouissement personnel.

A travers le récit du combat des Lip, on retrouve sans surprise les problématiques communes à toutes les luttes sociales du même type : le statut des leaders, les rapports aux médias, la place des aspirations individuelles dans la bataille collective, le rôle des femmes, le tiraillement entre l'ouverture et le repli sur soi, le mode de calcul des payes sauvages, etc. Autant de questions qui nous rien perdu de leur actualité.

Bien que la fin du documentaire laisse un petit goût d'inachevé, on ressort du cinéma avec la conviction qu'un autre monde est possible et qu'il ne pourra se construire que grâce au développement des luttes et de la solidarité. A un moment du film, l'un des patrons (Claude Neuschwander) affirme sur le ton de l'évidence que "la lutte des classes

est une réalité" et qu'il ne peut y avoir de collaboration entre les patrons et leurs employés. Prenons le au mot et faisons refleurir les entreprises autogérées !

Post-scriptum :Les Lip, l'imagination au pouvoir, de Christian ROUAUD. Mars 2007.

Lettre ouverte aux électeurs Sarkozystes

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 8 juin 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Cher électeur sarkozyste,

Si, depuis le 6 mai dernier, tu ressens un surcroît de vitalité dans ton slip kangourou et de fréquents frissons post-orgasmiques dans ta chemise Vichy, c'est normal. Le PS est moribond et sa gauche est morte, sacrifiée par son propre électorat sur l'autel du vote utile. Encore une pelletée aux législatives et les espoirs du peuple du gauche seront enterrés. On se réjouirait pour moins que ça.

Même si tout indique que notre bien-aimé Président remportera les élections à venir, nous ne devons pas relâcher nos efforts : il lui faut une majorité. Absolue ! De préférence… Sans cela, Nicolas ne pourra pas mettre en application tout son programme et relever la France de l'état déplorable dans lequel l'ont laissée les marxistes.

Comme toi, j'attends avec impatience la France nouvelle que nous promet Sarkozy : une France décomplexée, dans laquelle chacun est libre de cracher sur plus faible que soi si ça lui fait du bien. Les immigrés, chômeurs, smicards, prostituées, SDF et autres gitans vont enfin servir à quelque chose ! Et si les droits-de-l'hommistes s'en mêlent, tant pis pour eux. Le peuple est avec nous. Il a envie de casser du pauvre et il serait anti-démocratique de l'en empêcher.

Alors, les 10 et 17 juin prochain, n'oublions surtout pas d'aller voter

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La Bombe

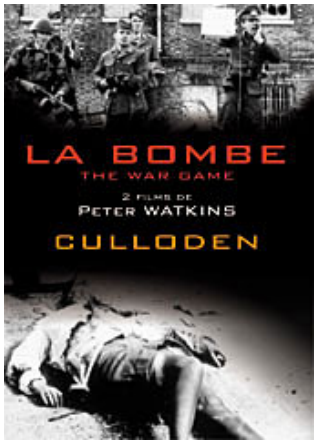
- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 12 juin 2007

La Révolution en Charentaises

Et si l'une des puissances nucléaires utilisait sa bombe ?

Dans son docu-fiction intitulé *La Bombe*, Peter Watkins prend la question très au sérieux et simule une attaque dans la province anglaise du Kent. Il nous en livre un récit extrêmement bien documenté, à la manière des actualités de l'époque (1965). Le résultat fait froid dans le dos et plaide en faveur d'un désarmement nucléaire généralisé.



Pochette DVD : La Bombe et Culloden

Comme à son habitude, Peter Watkins a demandé à des amateurs de jouer les différents personnages du film. La démarche était éminemment politique puisqu'elle se fixait pour objectif d'amener des gens « ordinaires » à réfléchir sur la question de la course aux armements nucléaires. Or, à l'époque, les médias occultaient délibérément ce sujet : le gouvernement de Harold Wilson trahissait son programme sur le désarmement unilatéral de la Grande-Bretagne et était en train de développer un projet d'armes nucléaires de grande envergure. Sans surprise, le film de Peter Watkins fut censuré par la BBC (suite à des pressions du gouvernement)… pendant 20 ans !

La Bombe reste malheureusement d'actualité. Malgré le Traité de non-prolifération nucléaire de 1968, la liste des pays détenteurs de l'arme atomique ne cesse de s'allonger : Etats-Unis, Russie, Grande-Bretagne, France, Chine, Israël, Inde, Pakistan… et demain la Corée du Nord et l'Iran ?

La Révolution en Charentaises serait ravie d'organiser une soirée ciné-club pour tous les apprentis sorciers tentés de jouer avec le feu nucléaire, à commencer par Bush et Poutine. Au programme : *La Bombe*, chips et pizzas (à la mort aux rats).

Post-scriptum :La Bombe, de Peter Watkins, 1965. Titre original : The War Game.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

No Man's Land

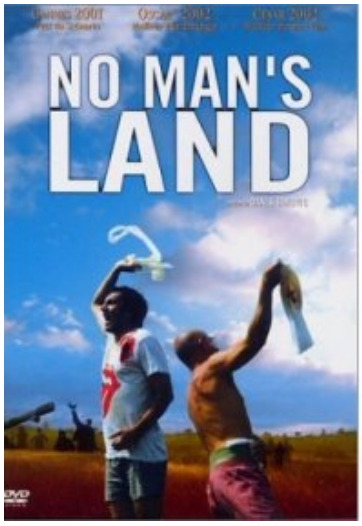
- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 15 juin 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

A l'image de ses deux héros, Ciki, soldat bosniaque et Nino, soldats serbe, perdus tous deux entre les lignes ennemies, No Man's Land est un film en marge.



D'abord par son budget, dérisoire pour un film de guerre, par sa réalisation, sans musique ni forfanterie, et par ses acteurs, mélange hétéroclites de stars (Branko Djuric, Katrin Cartlidge) et d'illustres inconnus comme Rene Bitorajac.

Derrière un scénario des plus simples se trouve une redoutable construction scénaristique. Les deux soldats, opposés par le conflit bosniaque, en 1993, sont enlisés dans une tranchée, à la merci des tirs de leur camp respectif. Un troisième homme est allongé sur une mine, obligé à ne pas bouger. Un Casque Bleu français tente de les aider, aux mépris des ordres donnés par ses supérieurs. Les médias, présents sur place, s'en mêlent, transformant un simple fait divers en un show médiatique.

Danis Tanovic aurait pu faire de ce premier film un long-métrage à thèse. Il aurait pu aussi réaliser un mauvais film de guerre. Il aurait enfin pu faire une reconstitution plate d'un conflit récent. Avec l'insolence de sa jeunesse (il est né à Zenica , en Bosnie-Herzégovine, en 1969), il a su faire un film à part, grâce, certes, à la force de son thème, mais surtout grâce au traitement de celui-ci. Mêlant quelques images d'archives, il a su nous montrer, avec une justesse étonnante, le destin de deux hommes, obligés de collaborer. Dans une réalisation sobre, il arrive à démonter les rouages de la guerre et à en dénoncer l'absurdité, sans jamais tomber dans le mélo ou l'argumentaire ronflant. C'est en cela que *No man's land* est un film à part. Un film où toutes les scènes sont essentielles, un film où rien ne manque, où rien n'est de trop, un film qui dépasse les clivages.

Il est heureux de voir qu'un réalisateur a su, avec une telle maitrise, parler d'un conflit si complexe sans tomber dans aucun cliché. L'année de sa sortie, *No man's land* a remporté le prix du scénario à Cannes. C'est peu de dire que c'était mérité. Après quoi, les récompenses n'ont cessé de pleuvoir à travers les festivals du monde entier, rappelant du même coup qu'un cinéma bosniaque existait bel et bien. Etonnamment pourtant, *No man's land* reste, malgré ces multiples récompenses, un film méconnu. Puisse le lecteur de ces lignes le découvrir sans attendre…

Post-scriptum :No Man's Land, de Danis Tanovic, 2001. A noter l'existence du film en DVD, dont la version collector contient de formidables bonus.

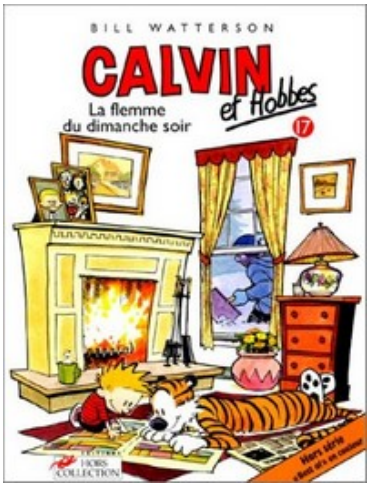
Calvin et Hobbes

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : lundi 18 juin 2007

La Révolution en Charentaises

La BD culte de Bill Watterson…



Parce qu'un révolutionnaire, même en charentaises, reste homme, il a besoin de se détendre.

Il peut ainsi découvrir des documentaires passionnants, feuilleter les pages d'un curieux manuel ou carrément enlacer ses semblables ou caresser la chair.

Mais il peut aussi lire avec profit Calvin et Hobbes, la BD culte de Bill Watterson. Les aventures d'un petit enfant de six ans, génie autant que teigne, qui voit le monde des adultes avec le regard amusé d'une canaille intelligente. On entendra ainsi, dans la bouche du héros, cette sentence imparable : « La preuve qu'il y a des êtres intelligents ailleurs que sur Terre est qu'ils n'ont jamais essayé de nous contacter ». Ou encore cette question, criante d'actualité : « Tu crois que les adultes auront remis le monde en état quand ils nous le passeront ? »

Ledit Révolutionnaire en Charentaises ne manquera donc pas de voir en Calvin et Hobbes des (presque) semblables. Tout cela sous forme de strip ou d'histoires plus longues, le plus souvent en noir et blanc.

Trente millions d'abums (vendus) plus tard et vingt-deux ans après la naissance de la série, force est de constater que celle-ci n'a pas pris une ride. Peut-être parce que Bill Watterson, préférant la qualité à la quantité, et voyant la bande-dessinée comme un art à part entière, a toujours freiné l'utilisation commerciale et l'émergence de produits dérivés de ses héros. C'est dans cette logique que des planches sont librement consultables, en version originale, sur le site officiel.

Alors, de grâce, ne vous privez pas de tant de talent doublé d'une éthique salutaire.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ne lâchons rien !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 25 juin 2007

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

« C'est fini ». Depuis le 17 juin, cette pensée nous a tous traversé l'esprit - même furtivement - avec colère, incrédulité ou abattement. Parfois, elle exprimait même un soulagement coupable après des mois de lavage de cerveaux médiatique et de polémiques minables.

Malgré le profond dégoût qu'on puisse nourrir contre le vainqueur, on aimerait bien pouvoir se dire qu'il l'a emporté à la régulière et qu'il en va de notre dignité d'être *fair play*. Mais, n'en déplaise aux journalistes, la politique n'est pas une compétition sportive : tout auréolé de sa gloire, Sarkozy ne va pas passer les prochaines années à tourner des pubs et à se préparer pour les Olympiades de 2012 : il va nous en mettre plein la gueule. Pendant cinq ans ! Dans ces cas là, il n'y a pas de *fair play* qui vaille. Ce sont nos vies et celles de ceux qui vont nous suivre qui sont en jeu.

Toutes les fins sont un commencement et les élections du 17 juin ne dérogent naturellement pas à la règle. Nous venons d'entrer dans l'ère sarkozyste et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne va pas se marrer tous les jours (à moins que…). Reste à trouver notre place dans le merdier que souhaité par nos (TRES) concitoyens.

Pour tout révolutionnaire en charentaises qui se respecte, elle est toute trouvée : dans la résistance ! Une résistance imaginative, protéiforme et combative. Une résistance ouverte à tous ceux qui veulent battre en brèche l'Etat sarkozyste. Une résistance qui n'hésite pas à explorer toutes les pistes de la désobéissance civile si le besoin s'en fait sentir.

La lutte continue. Ne lâchons rien !

La plateforme I-Prof en questions…

- Ces liens qui nous libèrent -

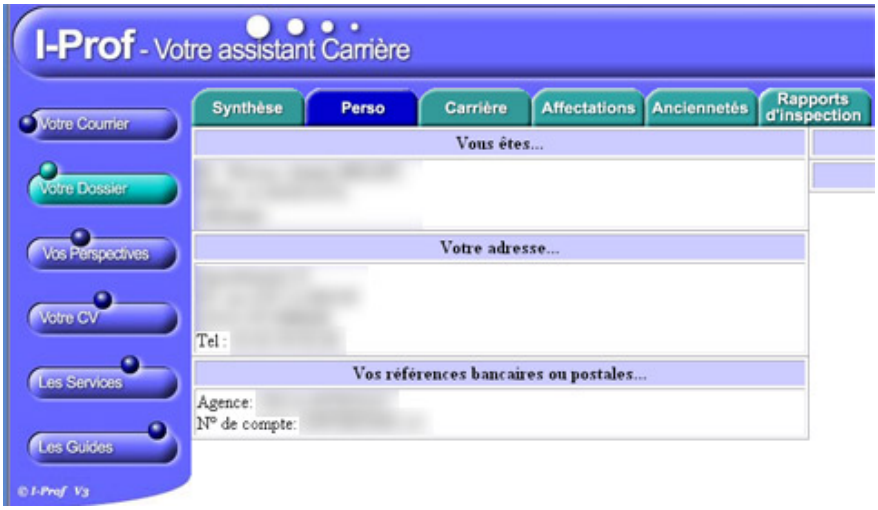
Date de mise en ligne : jeudi 28 juin 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

A en croire le site du ministère, I-Prof serait une plus-value indéniable pour les enseignants. Plateforme virtuelle, I-Prof permettrait pas moins que la « fédération de tous les services Internet qui concourent à la gestion des personnels enseignants, d'éducation et d'orientation : mutations, promotions, concours, formation ». I-Prof, marquerait l'avènement de l'« e-administration ». Que du bonheur… Mais est-ce si simple ?

Pour tout personnel de l'Education Nationale, la plateforme I-Prof devient incontournable. Alors que, par exemple, jusqu'à l'an passé, les mutations de personnel pouvaient se faire sans avoir à passer par cette plateforme, c'est, depuis l'année 2007, obligatoire.



La plateforme I-Prof

Les objectifs d'I-Prof sont affichés clairement sur cette page du site du Ministère. Outre « mettre à disposition de chaque enseignant l'ensemble des informations concernant sa vie professionnelle », I-Prof contient « les principaux textes juridiques de référence, la description des procédures de gestion, les résultats d'un acte de gestion le concernant ».

Jolies phrases, qui ne franchissent malheureusement pas la barrière des intentions. Car si les informations concernant la vie professionnelle de l'enseignant figurent bel et bien, il n'y a pour l'heure pas le moindre texte juridique ou la description des procédures de gestion. Seraient-elles si complexes ou obscures qu'on ne pourrait les mettre en ligne ?

Autre fait étonnant, on considère que les congés maladie sont des informations concernant la vie professionnelle des personnels. Alors que, étonnement, les rapports d'inspections, eux, ne peuvent même pas être affichés (cf. notre illustration).

Les congés en bonne place…

…contrairement aux rapports d'inspection

Est-ce à dire qu'aux yeux des rectorats de France et de Navarre, la carrière d'un prof est plus liée au nombre de ses

arrêts maladie qu'à ses rapports d'inspection ?

On le voit, « I-Prof, le bouquet de services pour les enseignants » fane peu à peu quand on l'examine de près. D'autant plus que, si le site du Ministère affirme que cette plateforme permet « la communication rapide d'informations sur l'état d'avancement des actes de gestion », force est de constater que les informations concernant les mutations pour l'année prochaine (dont la procédure a pourtant commencé début 2007) n'apparaissent pas plus vite que les courriers du ministère.

Mais ce n'est sans doute pas là le plus surprenant. Sur la page d'accueil d'I-Prof, il est précisé qu'il s'agit là d'un site accessible « après authentification et de façon fortement sécurisée ». Ce n'est en vérité pas vraiment le cas. Le personnel se connecte en utilisant son login (de la forme initialeduprénom+nom) et comme mot de passe, son NUMEN, fournit en début de carrière… par l'administration. Et bien sûr, même si la personnalisation du mot de passe est théoriquement possible, ce n'est pas le cas pratiquement. Le plus grave, c'est que le NUMEN est facile à obtenir… tout simplement en appelant le rectorat ! J'ai tenté l'expérience. Un peu persuasif, je m'appelle Untel, et j'ai égaré mon NUMEN. La gentille secrétaire me l'a fourni sans me demander plus de détails…

Mais allons plus loin. C'est a priori seulement l'administration qui possède ce précieux sésame et les informations concernant les personnels. Donc, toutes ces informations ne peuvent pas être connues par un supérieur hiérarchique ou par un inspecteur zélé. Sauf que… le NUMEN est demandé par l'administration à de nombreuses reprises, pour des simples remboursements de frais par exemple.

On imagine alors aisément toutes les dérives possibles que peut permettre ce regroupement virtuel d'informations. Les cauchemards de Kafka serait-il encore d'actualité ?

L'Avocat de la terreur

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : samedi 23 juin 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le regard de Barbet Schroeder sur l'avocat Jacques Vergès.

Il est peu de dire que le film de Barbet Schroeder est un film remarquable.

Agé de 66 ans, Barbet Schroeder a déjà une longue carrière cinématographique derrière lui. A ses débuts, il collabore aux *Cahiers du Cinéma* et à *L'Air de Paris*. Il est l'assistant stagiaire de Jean-Luc Godard sur *Les Carabiniers* et crée, en 1963 la société de production Les Films du Losange. Puis il devient de producteur d'Eric Rohmer, Jacques Rivette et Wim Wender. Enfin, il est nominé à l'Oscar et au Golden Globe pour *Le mystère von Bülow*.

Il présente aujourd'hui *L'avocat de la terreur*, un film qui se propose de revisiter le parcours de l'avocat Jaques Vergès. Partant du postulat que Vergès est un « colonisé » (son père est réunionnais, sa mère vietnamienne), un des protagonistes du film incline à penser que Vergès voit dans sa vocation d'avocat une tribune. Tribune qui l'amène à défendre des nationalistes anti-colonialistes d'Indochine et d'Afrique. Plus tard, au barreau de Paris, il plaide pour des criminels de guerre comme Klaus Barbie ou pour des terroristes nationalistes anticolonialistes emblématiques.

Ce parcours, en soit, est déjà une raison d'aller voir le film.

Mais Barbet Schroeder va plus loin dans l'interrogation de celui qu'il appelle ironiquement le « monstre » dans l'entretien accordé à Régine pour le site du film. Il tente de montrer les relations sombres que Vergès aurait eu avec certains terroristes, et avec Carlos en particulier. Il épie chaque détail, apporte des documents, formule des hypothèses et revient évidemment sur l'emblématique disparition de l'avocat entre le 7 mars 1970 et le 12 mars 1979.

Dernier point remarquable, la construction du film. Prenant le parti de ne jamais se mettre en scène, le réalisateur, qui eu carte blanche de la part de Vergès pour le montage final du film, nous offre un film haletant, à la mesure des meilleurs films de détective. En nous racontant une partie de l'histoire de Vergès, il revient sur cinquante années de

politique internationale teintée de terrorisme.

Un très grand film, dense, complexe, qui questionne le personnage Vergès sans préjugés. Outre de se précipiter au cinéma, le Révolutionnaire en Charentaises ne manquera pas d'aller sur le site et le blog du film, bourrés à craquer de documents, de réactions vidéos des principaux intéressés et d'autres éléments d'un indéniable d'intérêt.

Post-scriptum :L'Avocat de la terreur, de Barbet Schroeder, 2007.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une pétition pour Arrêt sur images

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 25 juin 2007

La Révolution en Charentaises

Mobilisons-nous pour empêcher la suppression de l'émission de Daniel Schneidermann !

C'est désormais officiel et c'est à pleurer : la direction de France 5, en les personnes de Patrick de Carolis et Philippe Vilamitjana, a décidé de mettre un terme, après 12 ans de présence à l'antenne, de l'émission *Arrêt sur images*, présentée par Daniel Schneidermann. Dès le 6 juin, Schneidermann s'en inquiétait, et le 16 juin, l'information avait paru dans la version numérique du *Point* (journal dirigé par Franz-Olivier Giesbert, lui aussi animateur sur France 5).

Arrêt, donc, sur une dernière image. Rappelez-vous, c'était une émission (la seule ?) qui critiquait les médias de l'intérieur, sans connivence ou retenue hypocrite (un superbe exemple ici-même). Après avoir évoqué de possibles explications sur son blog (dont nous avions déjà parlé ici), Daniel Schneidermann parle dorénavant de censure). Et ironise sur les reproches que commence à diffuser son ancienne direction dans les médias. Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage…

Alors, que peut faire le Révolutionnaire en Charentaises ? D'abord, s'il veut étudier plus posément la question, il regardera ce complet matériel médiatique que l'on doit à Acrimed.

Et surtout, surtout, il ira illico sur cette page signer cette pétition qui a, depuis six jours, recueilli plus de 60.000 signatures. Et fera tourner le mot, en espérant que cette mobilisation pourra faire s'incliner la direction de France 5.

Contre la libéralisation de la Poste

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mardi 29 septembre 2009

La Révolution en Charentaises

La libéralisation des plis de 50 grammes est en marche. Avec son lot de conséquences. Des députés européens lancent une pétition.

Le client attentif l'a sans doute remarqué. Pour envoyer un courrier de plus de cinquante grammes, les tarifs appliqués deviennent de plus en plus obscurs ou ne cessent d'évoluer.

Cette jungle tarifaire est le résultat de la libéralisation, au niveau européen, des entreprises postales.

Aujourd'hui, un nouveau pas en ce sens vient d'être franchi puisque de nombreux députés européens européens ont décidé de privatiser ce qu'il restait de public à la poste, à savoir les plis de moins de 50 grammes.

Le projet, lisible sur cette page, est édifiant de cynisme libéral.

A l'initiative de quelques députés européens qui sont contre ce projet, une pétition au niveau européen (c'est assez rare pour être mentionné) a été mise en place.

Ceux qui sont contre ces mesures prétendument "libres" visant à laisser le marché gouverner doivent, selon nous, la signer.

En se souvenant que ces libéralisations ont pour effet de supprimer de nombreux emplois, de réduire la qualité du service et d'augmenter les prix. [1]

On vous aura prévenus.

MAJ du 29 septembre 2009 : participez à la votation citoyenne contre la libéralisation de La Poste !

---

[1] Souvenez-vous seulement, pour vous en convaincre, des conséquences catastrophiques (accidents dûs à une maintenance insuffisante) qu'a eu la libéralisation des voies ferrées en Grande-Bretagne, conséquences reconnues par Tony Blair en personne…)

La Bande à Bonnaud est morte…

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mardi 3 juillet 2007

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

…Vive la Bande à Bonnaud !

L'équipe de la Bande à Bonnaud, anciennement programmée sur France-Inter de 16h30 à 18h Crédits : France-Inter

Et voilà. Encore une fois, la direction de France-Inter (incarnée par Frédéric Schlesinger) a fait des siennes : Frédéric Bonnaud et ainsi que toute son équipe ont été remerciés et ne seront plus présents sur les ondes à partir de la rentrée prochaine. Encore une fois, c'est une émission de qualité que nous perdons, nous, auditeurs de France-Inter, une émission dans laquelle la liberté de ton et de parole rafraîchissait la fin de nos - trop - dures et - trop - longues journées de travail (n'oublions pas, en sus, que c'était déjà, l'année précédente, le créneau occupé par l'émission de Daniel Mermet, *Là-bas si j'y suis*). Alors aujourd'hui, jeudi 27 juin 2007, je ne peux empêcher mon coeur de se serrer une nouvelle fois en entendant le générique de cette autre émission *modeste et géniale* !

Mais pourquoi cette nouvelle disparition ? Un nombre d'auditeurs en berne ? Une politique éditoriale renouvelée ? On aurait aimé en savoir un peu plus, une forme de respect en quelque sorte ; pourtant Schlesinger, le 26 juin 2006 sur iMédias, annonçait : « Une grille renouvelée pour faire repasser France Inter au-dessus des 10 points d'audience » [1] et programmait la Bande à Bonnaud de 16h30 à 18h ; alors aujourd'hui, celle-ci s'est-elle fait sacrifier sur l'autel de la concurrence, la cotte de son émission semblant apparemment fondre comme neige au soleil ? Sauf que dans le cas de la *Bande à Bonnaud*, ce n'est pas un surplus de CO2 qui en est la cause : au-delà de la suppression de son émission, c'est la radiation totale de Radio-France qui est attendue par Frédéric Bonnaud, éjecté ainsi purement et simplement du service public. Mais un doute m'assaille : Frédéric ne serait-il pas l'un des 10 000 fonctionnaires dont Sarkozy veut se débarrasser à la prochaine rentrée scolaire ? « Impossible », nous répondrait-il si nous lui avions posé la question, et vous savez pourquoi ? Parce que les reporters de France-Inter sont des intermittents, payés à la tâche (en gros, au reportage), à la louche, voire certainement même à coups de pelle pour certains [2].

Ce n'était donc pas ça. Et ce n'est pas l'audience non plus, ça c'est moi qui l'affirme. En 2006 l'émission de Daniel Mermet *Là-bas si j'y suis* était déjà la seule émission de France-Inter dont l'audience grimpait : cela ne l'a pas empêchée d'être reléguée à une heure de plus faible écoute… J'en conclus donc que la Direction de France-Inter est manifestement prête à perdre quelques milliers d'auditeurs dans le but de… De quoi déjà ? Une seule réponse possible : si on supprime - ou déplace - ces émissions, c'est justement pour que nous ne puissions plus les écouter ! Daniel Mermet ? « Subversif ! » ; Frédéric Bonnaud ? « Subversif aussi, pourtant j'aurais juré… ! ». Alors, quand il ne nous restera plus sur Inter, qu'à écouter grimper le CAC40 et entendre des voix débiles nous vanter les mérites de tel ou tel organisme bancaire, alors enfin, je clamerai à qui veut l'entendre (et ils seront nombreux) : « France Inter est morte, Vive… Vive qui déjà ? Ah oui, Vive le Roi ! »

---

[1] Imédias : (Source)

[2] Daniel Mermet (http://www.acrimed.org/article1399.html) : « […] Comme la plupart des collaborateurs des programmes, toute l'équipe est en CDD, y compris moi-même. Nos contrats prennent fin en Juin 2004 et rien ne nous assure qu'ils seront reconduits […] Je ne suis en rien responsable des « 7 CDD » successifs sous lesquels elle [Joëlle Levert, collaboratrice de Daniel Mermet à l'époque] a travaillé avant de signer un CDI à la rentrée 2002 […] »

Très bien, merci.

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : dimanche 8 juillet 2007

La Révolution en Charentaises

Le regard acerbe de la réalisatrice Emmanuelle Cuau sur la police, la médecine psycho-carcérale et l'entreprise…

Alex (Gilbert Melki) est comptable. Il est marié à Béatrice (Sandrine Kiberlain), chauffeur de taxi. Un jour, alors qu'Alex regarde un banal contrôle d'identité, il est arrêté par la police. Très vite, par une suite d'évènements, dont on priverait le spectateur de leur mystère si on les dévoilait ici, il se retrouve incarcéré dans un hôpital psychiatrique. C'est alors une absurde et implacable machine qui se met en marche.

Il y a dans ce synopsis tous les ingrédients d'un film comique (tellement les situations semblent absurdes) ou caricatural (tellement le propos du film semble *a priori* peu vraisemblable). Et pourtant…

Grâce à une caméra réaliste et à une mise en scène limpide, Emmanuelle Cuau parvient à nous retracer l'itinéraire d'un homme derrière les traits duquel chacun peut se retrouver. Le scénario, qu'on aimerait croire d'une complexité rassurante, est en fait d'une simplicité inquiétante : ainsi, voit-on à l'écran une histoire plus que crédible, une histoire plus que vraisemblable, une histoire qui peut arriver à tous, à tout moment.

Une histoire où fumer une cigarette dans les toilettes d'une entreprise peut être qualifiée de « faute grave », une histoire où donner un arrêt-maladie à son employeur avec plus de quarante-huit heures de retard peut-être un motif de licenciement, une histoire où regarder des policiers faire leur travail peut-être qualifié par les mêmes d'« outrage », une histoire, enfin, qui nous montre une société qui ne prend pas en compte l'individu, mais se joue de lui à coup de lois, de coups bas, de mensonges et de formulaires.

Le film d'Emmanule Cuau aurait pu avoir la détresse d'un film de Kafka. Il n'en est rien. Il aurait été de Kafka, on aurait crié au génie. Il est d'Emmanuel Cuau, et c'est déjà beaucoup. Car la réalisatrice maîtrise avec beaucoup de grâce et d'insolence le rire ironique. Elle a le talent de nous faire rire jaune devant des situations absurdes. Et surtout, celui de ne pas faire un film à thèse ou un film qui dénonce pour dénoncer.

Très bien, merci. C'est le titre du film. Dans lequel excellent les trois rôles principaux tenus par Gilbert Melki, Sandrine Kiberlain et Olivier Cruveiller. Mais *Très bien merci*, ce sont surtout les mots que le spectateur devrait adresser à Mademoiselle Cuau. Merci, pour cet objet cinématographique qui, d'une bonne gifle, nous balance dans la France d'aujourd'hui (et donc certainement dans celle d'après…).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Post-scriptum :Très bien merci, d'Emmanuelle Cuau, avril 2007, 1h40.

The Bubble, Les Amants de Tel-Aviv

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

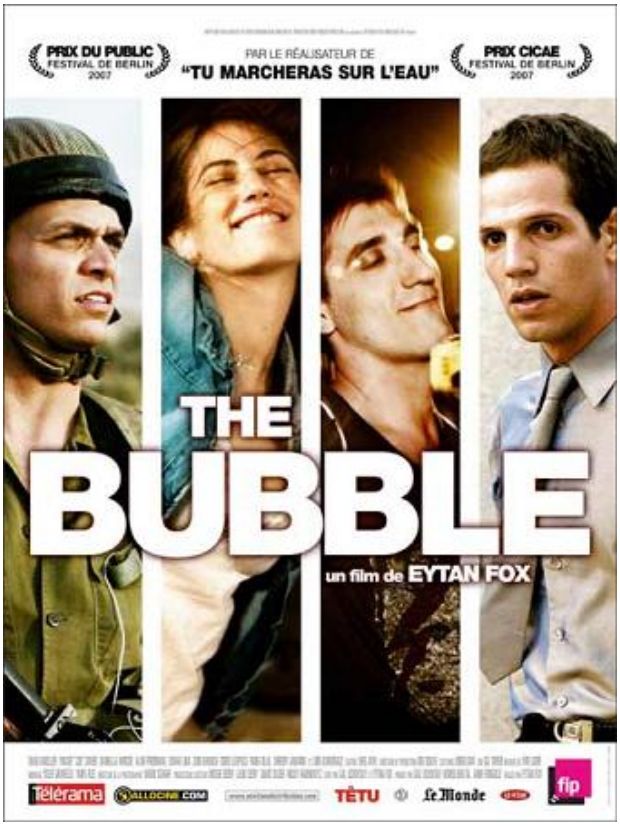
Date de mise en ligne : mardi 10 juillet 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ils sont jeunes, beaux et insouciants - pas tant que ça en fait. Ils vivent à Tel-Aviv, dans ces quartiers branchés où il fait bon d'être homo ou artiste, ou les deux. Un jour Noam, l'israëlien, rencontre Ashraf, le palestinien au check-point de Naplouse…

Quand le film commence on se demande quelle histoire on veut nous raconter. Une enième scène de conflit entre israéliens et palestiniens ? On sent la peur, la rage, et la haine monter. Le conflit est à fleur de peau. Les hommes sont électrisés.



Pourtant il n'en est rien. La scène suivante, Noam rentre chez lui, dans la bulle qu'est Tel-Aviv, après avoir (mal)vécu sa période de réserve dans l'armée israélienne. Il retrouve ses colocataires et amis, Yali et Lulu, qui l'embarquent très vite dans le quotidien, et les déboires de leur vie amoureuse. On se croirait alors à Paris, Londres ou New-york, dans une comédie sentimentale légère. Mais nous sommes à Tel-Aviv, ville méditerranéenne construite par des européens, où l'air de la mer est emprisonné par les hôtels de la côte.

Et Ashraf débarque, dans la vie de ces jeunes israéliens, mais surtout dans celle de Noam. Très vite ces deux là s'aiment passionnément, déraisonnablement,tragiquement. Et l'engagement politique rattrape tout le monde. Déjà militants pour la cause gay, ils s'engagent alors pour la paix, à leur façon. C'est la rave contre l'occupation, mais c'est surtout cette envie de croire que Palestiniens et Israëliens sont frères, amis, amants.

Mais si dans la bulle les mentalités ne sont pas toutes prêtes à évoluer - Lulu, entière et passionnée, se heurte à plusieurs reprises aux idées bornées d'un grand nombre de ces congénères -, de l'autre côté de celle-ci, dans la Cisjordanie d'Ashraf, la barrière de la religion et le poids de la famille sont des obstacles infranchissables.

Tout l'espoir du film réside dans la jeunesse de ses personnages. Ils ont 20-25 ans et ne rêvent que de devenir styliste, artiste, de trouver l'homme de leur vie et surtout de vivre en paix, avec les autres et avec eux-mêmes : guérir les espoirs perdus de leurs parents, ne pas fléchir sous le conservatisme communautaire.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Eytan Fox collabore une nouvelle fois avec Gal Uchovsky, co-scénariste et producteur [1]pour réaliser ce film envoûtant où l'on passe de l'amour sous ecstazy à l'attentat kamikaze. Leurs personnages ne sont pas irresponsables, mais simplement embarqués dans un mécanisme de survie qui les sauve de la haine. Car comme le résume si bien Yali : "J'aime beaucoup Tel-Aviv, dommage qu'il y ait tout ce bordel autour."

Post-scriptum :THE BUBBLE (2006-1H57) Film franco-israélien de Eytan Fox avec Ohad Knoller, Yousef "Joe" Sweid, Daniela Wircer et Alon Friedmann. Prix du Public au Festival de Berlin 2007.

---

[1] Les auteurs vivent eux-mêmes rue Shenkin, dans le quartier branché et alternatif d'Israël.

Placer une banderole avec un lance-pierre

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 11 août 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une technique de lutte pour donner de la hauteur à vos idées !

Un lance-pierre, une balle rebondissante, une bobine de gros fil nylon diamètre 80 et un stylo "bic" usagé, c'est tout ce dont vous avez besoin pour donner un maximum de visibilité à vos banderoles dans les espaces publics.

Il ne vous reste plus qu'à :

- couper le bout du tube d'encre du stylo "bic" à la taille de la balle.
- percer la balle en caoutchouc avec une grosse aiguille ou une mèche de perceuse. Le trou doit permettre d'installer le tube du stylo dans la balle (voir dessin).
- passer le fil nylon dans la balle (renforcée du tube)
- placer la balle dans le lance-pierre, de telle manière que le fil passe au-dessus du morceau de cuir. Si le fil passe en dessous, la balle ne pourra pas être envoyée.

- A l'autre bout du fil, accrochez votre banderole. Vous pouvez effectuer votre lancer de banderole à deux (donc un lance-pierre chacun) si vous êtes synchronisés.

Avant de mettre en pratique cette technique, nous vous recommandons de bien réfléchir à l'opération en amont et de vous entraîner un peu, ça vous évitera de perdre un temps précieux (dans les grosses villes, compter 3 à 5 minutes avant l'arrivée des flics). Pensez aussi aux caméras de surveillance.

Maintenant, à vous de jouer ! On compte sur vous pour égayer les rues de banderoles créatives et enragées !!!

Un grand merci aux camarades de Aarrg ! pour ce tuyau fort utile.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

-FICHE PRATIQUE-

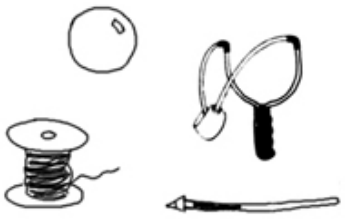
PLACER UNE BANDEROLE AVEC UN LANCE-PIERRE

AARRG!!

www.aarrg.org

INGRÉDIENTS :

- un lieu haut en couleur (arche, tour, lampadaires...)
- un lance pierre (s'achète en magasin de pêche)
- une balle rebondissante
- une bobine de gros fil nylon ø80
- un stylo "bic" usagé



RECETTE :

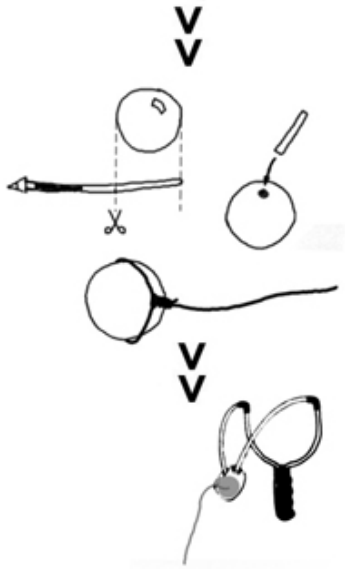
Utiliser une balle rebondissante en caoutchouc pour éviter de s'assommer...

1) Couper le bout du tube d'encre du stylo "bic" à la taille de la balle.

2) Percer la balle en caoutchouc avec une grosse aiguille ou une mèche de perceuse. Le trou doit permettre d'installer le tube du stylo dans la balle.

3) Passer le fil nylon dans la balle (renforcée du tube).

4) Placer la balle dans le lance-pierre, de telle manière que le fil passe au-dessus du morceau de cuir. Si le fil passe en-dessous, la balle ne pourra pas être envoyée.



QUELQUES PRÉCISIONS

La portée du tir est de 30m à 40 m à la verticale.

Sur le même principe, on peut utiliser une balle de tennis et une raquette de tennis, le tir sera moins précis, mais la portée peut être plus grande.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Tout ça pour ça…

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 23 octobre 2007

La Révolution en Charentaises

Après avoir fait grand tapage pour revenir sur le devant de la scène en tant qu'entraineur du RC Lens, voilà que Guy Roux tire inélégamment sa révérence…

Mon cher Guy Roux,

Voilà qui est fait : vous avez pris votre retraite. J'allais dire « enfin ». Ce serait un coup bas vis-à-vis de celui dont la presse salue, à juste titre, la longévité et la réussite dans le milieu footballistique.

Je ne reviendrai pas sur la réussite : quatre Coupes de France, Coupe Intertoto, Champion de France, Ligue des Champions et j'en passe.

Ce qui m'intéresse davantage Guy (j'espère que vous ne prîtes pas mal le fait que je vous interpelasse par votre prénom [1]), c'est votre longévité. Vous avez tenu jusqu'à 68 balais sur un banc de touche. Vu le niveau d'énervement et de stress qui en découle, je me félicite qu'un arrêt cardiaque ne vous ai pas terrassé durant vos légendaires (et j'imagine justifiées) colères. Alors chapeau.

Par contre, je vous aurais félicité avec plus de ferveur encore si vous aviez pris cette décision un peu plus tôt. Vous savez, à l'âge habituel de la retraite… Histoire de laisser la place aux jeunes, à ceux dont vous vous êtes tant targué d'être le mentor. Justice bien ordonnée commençant par soi-même…

Quand je dis cela, Guy, je ne remets nullement en cause votre valeur d'entraineur. Position pour moi d'autant plus tenable que je n'y connais absolument rien en matière de football. Vous voyez, Guy, je fais preuve d'une modestie inouïe en matière de sciences du ballon rond, et c'est précisément cette modestie qui vous a manqué et qui, selon moi, fait que vous ne quittez pas le terrain avec les honneurs.

Vous qui affirmez que votre bourgogne natale vous a modelé à grands coups de dictons populaires, vous avez, début juillet dernier, en critiquant vigoureusement (et à grands renforts médiatiques) la LFP [2] qui vous considérait trop vieux pour revenir sur un terrain, oublié que les indispensables, il y en a plein les cimetières…

J'ignore pourquoi la LFP vous a (et je le regrette) finalement donné raison. Ce n'est sans doute pas votre maigre pécule qui les a incité à revenir sur leur décision : vos multiples pubs (les engrais *Compo Floranid*, *La Poste*, *Nomad*, *Cristaline*, *Citroën*) ont sans nul doute largement gonflé votre compte bancaire. Je ne parle même pas de vos cachets de consultant sur Canal+, TF1, Europe 1 ou dans le magazine Sport. Comme quoi derrière le paysan d'Appoigny se cachait un businessman averti…

C'est dire si ce retour trop bruyant à la compétition a manqué d'élégance. Si vous aimez tant le sport, pourquoi n'avoir pas proposé vos services gracieusement à un petit club de province. Il n'y a pas de honte à cela, d'autres l'ont fait…

Et voilà qu'il y a quelques jours, vous remettez ça. Un mois à peine après la décision de la LFP de vous accordez le statut d'entraineur, vous dites votre fatigue à qui veut l'entendre pour tirer votre révérence. Des (nécessairement) mauvaises langues [3] disent que votre décision est moins motivée par votre âge avancé que par les piteux résultats de votre club, le RC Lens….

Vos dernières heures en tant qu'entraineur sont donc sombres, Guy Roux. Partir en pleine gloire à un âge

raisonnable aurait eu plus d'allure et aurait témoigné de davantage de panache. Alors, de grâce, ne revenez pas une seconde fois, les fans du ballon rond et les autres pourraient finir par se lasser.

Allez, bonne retraite, mon cher !

---

[1] Vous avez fréquenté l'école de la République quand celle-ci était encore assez sélective et considérée pour apprendre le subjonctif imparfait à ses élèves qui, dans le même temps, respectaient l'institution…

[2] Ligue de Football Professionnelle.

[3] Voir ici notamment.

Génération altermondialiste, expériences et pratiques

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : dimanche 2 septembre 2007

La Révolution en Charentaises

« Génération altermondialiste, expériences et pratiques » est un livre dont le format, la structure et le ton sont parfaitement en phase avec le sujet traité. Comme l'altermondialisme, l'ouvrage est un chantier à ciel ouvert où foisonnent les idées, les initiatives géniales et/ou loufoques, et dans lequel le lecteur est à la fois invité à piocher les éléments qui l'intéressent et à apporter sa propre pierre.

Visiblement, l'ouvrage a été rédigé le sourire aux lèvres par une bande « d'Intergalactiques » (un clin d'oeil au sous-commandant Marcos) issus des collectifs lyonnais et parisien du CLAG [1] et de Vamos [2]. « Contre le sérieux, la langue de bois, l'expertise stérile qui véhicule l'idéologie dominante, [les auteurs] revendiqu[ent] l'humour, le rire, les mots simples et l'intelligence ». L'approche, attrayante et efficace, a de quoi séduire les révolutionnaires en charentaises de tous poils.

D'une certaine manière, on pourrait considérer ce bouquin comme une sorte de « kit de bienvenue » dans le mouvement altermondialiste. On y retrace - dans les grandes lignes - les conditions de son émergence et sa montée en puissance au fil des grands rendez-vous ayant marqué sa courte histoire, de Seattle à Annemasse en passant par le Larzac. Bref, de quoi permettre au profane d'assimiler les rudiments de la mythologie altermondialiste à commencer par ses grandes batailles, ses héros, ses martyrs… et ses ennemis. L'approche reste néanmoins lucide puisque les ratés et les tensions qui parcourent le mouvement ne sont pas occultés.

En outre - et c'est l'un de ses grands atouts - le livre comprend une grande variété de documents qui permettent au militant en herbe de faire ses armes en s'appuyant sur l'expérience de ses prédécesseurs. On y découvre des exemples de tracts, d'affiches, de chansons, des témoignages, etc. On y trouve aussi des fiches pratiques expliquant comment créer un collectif, organiser une *legal team*, participer à un sommet altermondialiste, monter un service d'ogres ou mettre sur pieds des actions de désobéissance civile.

Vous l'aurez compris, *Génération altermondialiste, expériences et pratiques* est une mine qui - contrairement aux travailleurs - ne demande qu'à être exploitée.

Post-scriptum :Génération altermondialiste, expériences et pratiques, par des Intergalactiques, Editions Syllepse, 2003

---

[1] CLAG : Collectif Lyonnais Après Gênes.

[2] VAMOS : Vive l'Action pour une MOndialisation des Solidarités !

Johan Padan à la découverte des Amériques

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 6 septembre 2007

La Révolution en Charentaises

Digne héritier du Candide de Voltaire, le Johan Padan de Dario Fo court le feu au derrière à la découverte de l'Amérique. Une comédie burlesque sur les cruautés et absurdités de la colonisation espagnole.

Johan Padan est un homme lambda du XVème siècle vénitien, ou presque…Amant d'une sorcière qui lui apprit à lire les signes de la lune, Johan Padan, simple artificier, se retrouve condamné par l'Inquisition locale qui avait décidé que le meilleur moyen d'élever l'âme était encore de réduire le corps qui la contient en poussière. Chaud derrière donc ! Notre héros saute dans le premier bateau en partance et débarque abasourdi à Séville en Espagne, mais ce n'est que pour mieux se rendre compte que la ville sent également le roussi… Tout comme Venezia la Serenissima, ici aussi, au royaume des Rois Catholiques on enchaîne les autodafés pour les hérétiques, les paiens, les juifs qui refusent de se convertir, et les juifs qui acceptent de se convertir (y'a pas de raisons). C'est donc une deuxième fois, le feu aux fesses, qu'il saute dans un bateau pour débarquer cette fois-ci aux Amériques !

Mêlant avec un talent inouï le burlesque à la satire politique, Dario Fo se révèle une fois de plus un génie des chroniques alertes. L'auteur, prix Nobel de Littérature en 1997, croque à merveille les *gobernadores* espagnols qui ponctuent chacune de leur vociférations d'un "coño ! joder ! (traduction : disons que le Siècle d'Or nous a légué de bien plus élégants vers de poésie…)avant d'envoyer décimer les indiens récalcitrants à apprendre le travail. Mais le moment d'anthologie de cette critique acerbe reste la leçon d'évangélisation des 40 000 indigènes devenus disciples de Johan Padan. Fou rire assuré quand ces derniers décident de faire une véritable ovation à la fille de joie la plus célèbre de l'histoire Marie-Madeleine, sans oublier le petit exercice de chant des cantiques chrétiens en dandelinant les hanches à la façon flamenco. Et clou de l'histoire quand ces mêmes sauvages se demandent à la fois méfiants et perplexes ce que peut bien être ce fruit qu'est la "pomme" qui a envoyé à la perdition l'humanité toute entière. Qu'à cela ne tienne. La pomme n'existe pas en Amérique ? "Vous n'avez qu'à imaginer que c'est une papaye", répond Johan Padan. Et voilà donc Adam et Eve chassés du paradis pour avoir croqué dans une papaye ! On vous épargne ici la séance d'apprentissage de la trinité (Dieu qui est 1, mais en fait non, qui est 3…on a perdu quelqu'un ?) : un délice de dissertation théologique. Incarné par un clown drôlesque (le comédien Alberto Gabriel Sanchez), Johan Padan, habile ingénu, nous dévoile toutes les contradictions inassumées de la Chrétienté s'alliant au pouvoir du glaive.

Le comédien Alberto Garcia Sanchez

A vocation clairement didactique, cette farce jouée en monologue est surprenante par le condensé critique qu'elle offre. L'obscurantisme en a pour son compte, les faux prophètes sont démasqués et les bons samaritains ne sont pas épargnés non plus. L'impérialisme conduit au nom de la religion et des intérêts d'un capitalisme naissant (ce sont les débuts de la lettre de change) est vilipendé juque dans ses recoins casuistiques les plus absurdes. Mais comme une leçon n'est jamais mieux apprise qu'en riant, Dario Fo s'en donne à coeur de joie. Plutôt que de se demander à la manière de certains sophistes s'il y a un droit à coloniser, l'auteur irrévérencieux et diablement enragé a décidé qu'à partir du moment où la vie d'un homme ne vaut pas celle d'un pourceau, les élucubrations théologico-philosophico-juridiques sont bonnes à jeter au feu. Que le spectacle commence…et la résistance aussi !

Post-scriptum :"Johan Padan à la découverte des Amériques" a été donnée récemment aux Arènes de Montmartre (du 27 août au 2 septembre) et habilement interprétée par Alberto Garcia Sanchez. Fin de partie donc, mais comme nous sommes quelques aficionados de Dario Fo à la

Johan Padan à la découverte des Amériques

Révolution en Charentaises, on vous signale que quelques unes de ses oeuvres sont publiées chez Dramaturgie, dont le fameux "Mort accidentelle d'un anarchiste" et "Faut pas payer" dont nous avons fait ici une recension. A vos tréteaux !

Immigration choisie en Espagne

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 10 septembre 2007

La Révolution en Charentaises

Sarkozy en rêve toutes les nuits…les Espagnols l'ont fait : cela s'appelle l'immigration choisie ou le cauchemar de La Boétie , au choix.

Dure réalité : l'Espagne manque cruellement de main d'oeuvre. Est en cause la faiblesse du taux de natalité, l'un des plus bas d'Europe, mais aussi et surtout la répugnance des "nationaux" à accomplir des tâches qu'ils considèrent comme ingrates telles que le travail d'hôtellerie, de restauration, de manutention ou encore de cueillettes.

¿España va bien ? Détail de la peinture Les raboteurs de G. Caillebotte associé au slogan détourné de Aznar qui durant son mandat déclara "l'Espagne va bien"

Face à ces natures délicates, les entrepreneurs ont décidé de prendre les choses en mains en allant chercher les "pauvres- qui-n'en-veulent" là où ils sont, chez eux, dans leur pays sous-développés. Direction huit pays : Bulgarie, Colombie, Equateur, Maroc, Pérou, Pologne, République Dominicaine, Roumanie. Poignées de mains, accords bilatéraux, silence, les entreprises espagnoles font leur marché. Recrutement soigné avec envoi sur place d'un directeur de ressources humaines pour diriger les opérations et surtout donner de l'importance rituelle au recrutement : car cela ne suffit pas à Vips, Eulen ou au Corte Inglés de recruter des pauvres pour mieux les exploiter à domicile, il faut encore sacraliser le grand départ, créer de la reconnaissance. Les yeux des candidats doivent briller d'amour pour le maître.

Dans la solitude des champs de fraise

Retour en arrière. Tout a commencé par les cris d'orfraie des cultivateurs de Huelva en Andalousie : plus personne ne veut cueillir nos fraises, même pas les travailleurs marocains qui fuient à 90% les champs une fois la première saison terminée. Tiens donc ? Nous passons sur les fameuses ratonnades à la fin des années 1990 qui ont peut-être quelque chose à voir avec l'envie de déguerpir des travailleurs ingrats. Le manque d'attractivité de ces tâches si pénibles poussa les édiles locaux à trouver des solutions alternatives. Bingo ! Il fallait y penser : puisque le maure [1] n'est plus ce qu'il était et qu'il prend ses jambes à son cou dès le moment de la cueillette venue, embauchons ses femmes ! Mais attention pas n'importe lesquelles, celles qui sont au bled et dont on est sûr qu'elles ont des attaches familiales solides, ainsi le retour au bercail à la fin du contrat sera assuré. Finies les évaporations d'immigrés feignants dans la nature espagnole. Place aux femmes donc. Tout le monde est ravi, même le journal El País [2]qui salue l'initiative , et les heureux élus aussi paraît-il. Mais qui dira que les serveurs fraîchement cueillis à Casablanca par le DRH de Vips et exportés à Madrid sont payés 800 euros par mois pour 40 heures par semaine (une misère dans une capitale espagnole qui connaît une incessante flambée de loyers) ?

Le choix de Sophie

Des questions fondamentales sont donc soulevées : l'immigration est-elle une question de choix ? L'interrogation peut sembler spécieuse lorsqu'on sait que la majorité des flux migratoires mondiaux sont dus aux guerres, aux famines, et aux violences en tous genres. Mais elle se révèle importante à l'heure de balayer quelques définitions de sens commun. Contrairement à ce qu'on peut croire, le choix n'est pas nécessairement synonyme de liberté, souvenons-nous pour nous en convaincre du terrifiant choix de Sophie : "Lequel de tes enfants veux-tu sacrifier ?" lui

demande le soldat. Et toi, que préfères-tu ? vivre ou mourir ? Absurde, tragique option. Comme nous le voyons, le choix est parfois le contraire de la liberté lorsqu'il devient un dilemme. Et la violence réside précisément dans cette croyance que les choses dépendent de nous lorsqu'en réalité on aimerait ne pas avoir à choisir entre des propositions qui sont déjà toutes faites et élaborées au profit des plus puissants, et qui plus est, dans leur propre langage. Cela fait penser au comique Djamel qui, imitant le discours des hommes politiques s'adressant à la jeunesse des banlieues, s'exclame dans un de ses spectacles « vous n'avez aucune chance, saisissez-là ». Toute la tragédie est là, dans l'idéologie des opportunités du néo-libéralisme qui cherche à étendre ses logiques de marchandisation à l'import-export d'une main d'oeuvre bon marché, car ce que proposent les entreprises espagnoles - travailler pour un salaire de misère dans un pays riche ou vagabonder dans les bidonvilles de Casablanca, Lima ou La Paz - n'est rien d'autre que le signe du dernier raffinement de la tyrannie.

---

[1] El moro : péjoratif en espagnol

[2] El País consacre régulièrement des reportages à cette initiative espagnole tout en raillant par ailleurs dans ces éditoriaux la politique de Nicolas Sarkozy sur l'immigration choisie lorsqu'il s'agit de vérifier si les candidats à l'immigration maîtrise bien les outils de la langue française. Nous citons ici les deux articles du quotidien espagnol qui nous ont servi de référence pour cet article : « Inmigrantes con visado », daté du 1/10/2006 et « Las fugas de temporeros marroquíes caen del 90% al 13% con la contratación de mujeres », daté du 18/08/2007

Tout pour le pire

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : lundi 17 septembre 2007

La Révolution en Charentaises

Le one-man-show cynique de Franckie Defonte.

Franckie Defonte est avant tout un homme de théâtre. Depuis longtemps. Il a fréquenté les grands auteurs, classiques ou contemporains, a joué dans les *Chroniques des jours entiers et des nuits entières* de Xavier Durringer ou dans *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo. Il a mené différents travaux pour le CDN de la Comédie de Béthune et le théâtre d'Arras. Un peu plus tard, en digne boulimique de travail, il a participé à une création collective autour de l'oeuvre de Céline. Plus récemment, il a joué aux côtés de Daniel Prévost dans *Monsieur Joseph*, d'Olivier Langlois.

Voici quelques mois, las sans doute de ne dire que le texte des autres, et certainement poussé par l'envie de partager sur scène ses propres doutes et ses propres colères, il s'est mis à écrire. Des textes drôles et cyniques, avec Albert Dupontel comme modèle revendiqué.

Débute alors la fréquentation des petites scènes, à Reims et dans le nord de la France. Histoire de tester les sketches, de se confronter à un public aussi varié que possible, d'aller dans des lieux non-théâtraux qui ne laissent aucune place à la médiocrité, de jouer dans les bistrots, de lancer un texte sur une petite place, au hasard, de se coller à ce qui est souvent vu comme l'exercice le plus difficile, le rire, et voir si ça prend…

Le pari était risqué.

Mais ça a pris. Au point qu'aujourd'hui, il arrive avec un spectacle intitulé *Tout pour le pire*. Semblant reprendre à son compte la célèbre phrase d'Heiner Müller selon laquelle « le théâtre doit demeurer une protestation contre l'état du monde », Franckie Defonte propose un *one man show* où il dépeint au vitriol la bêtise humaine, l'extrémisme religieux et l'aveuglement politique. C'est donc peu de dire que derrière le rire, le propos est sombre et désabusé. Mais il est servi avec talent, et la grâce de Franckie Defonte, seul en scène, permet de soutenir ce texte exigeant.

Post-scriptum :

Tout pour le pire, de & par Franckie Defonte, le 6 octobre 2007 à Givenchy (62).

Monsieur Joseph, d'Olivier Langlois, diffusé le 19 septembre, à 20h50, sur France 2.

Sicko, Chronique d'une Amérique qui souffre

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 25 septembre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le dernier film de Michael Moore fait mal. Le réalisateur américain, souvent critiqué pour ses documentaires provocants et subjectifs, range ici son sarcasme pour s'apitoyer sur le sort de ses concitoyens. Ses derniers films nous ont fait rire (jaune), celui-là nous tire une larme tout en montrant clairement les ravages du libéralisme.

Les Etats-Unis sont le seul pays industrialisé au monde qui ne dispose pas d'un système de couverture médicale universelle. Ce qui signifie, à ce jour, que près de 50 millions d'américains sont sans couverture médicale [1] et que des millions d'autres ne sont guère assurés de rester sains et saufs !

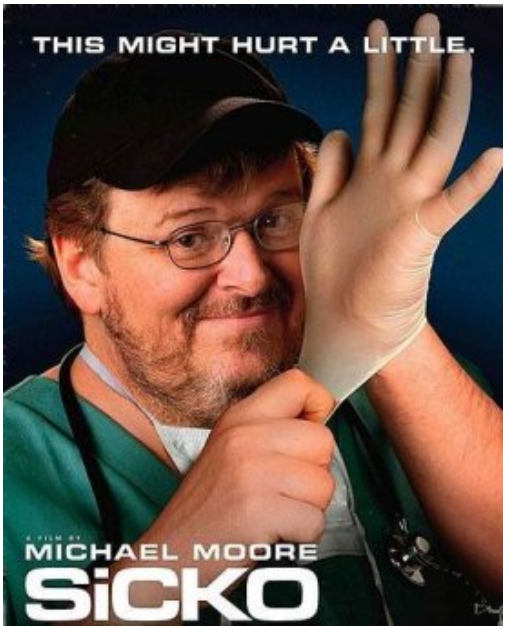
En effet, tout commence en 1971, par une conversation téléphonique entre le président Nixon et l'un de ses conseillers [2], qui lui suggère d'opter pour un système de franchises médicales en lieu et place de la couverture sociale existante à l'époque. C'est ainsi que les sociétés privées d'assurance, nouvellement chargées de la gestion directe de leurs *clients*, disposent aujourd'hui d'un droit de vie ou de mort sur eux. Elles acceptent, ou non, que telle opération ou tel examen soit financé (donc pratiqué) à un patient. Chaque année, de nombreux américains décèdent, faute de soins adéquats ou donnés suffisamment rapidement, tandis que les groupes d'assurances privées voient leur cote en bourse bondir [3].

Le témoignage d'une médecin-conseil, recueilli par Michael Moore, est particulièrement éloquent : cette dernière avoue avoir reçue une promotion, pour la seule raison d'être parvenue à refuser à un malade une opération au coût *exhorbitant*. Le bon médecin ayant permis à son entreprise d'économiser 500 000 dollars, personne ne s'était alors inquiété de l'état du patient…. qui est décédé, faute de soins. Personne jusqu'à Michael Moore…

Les détracteurs du réalisateur lui reprocheront certainement ses clichés : les cas évoqués dans le film sont pourtant si nombreux qu'ils reflètent certainement une part de vérité. Pour preuve, les soixante-mille témoignages qu'il a recueillis suite à l'appel lancé sur son site. Certes, il idéalise notre propre système de sécurité sociale, tout comme celui de la Grande Bretagne ou du Canada, qu'il teste *en live* dans le film. Mais ce que l'on retiendra surtout, c'est cette interrogation sur ce qu'est devenu l'homme. « Qui sommes-nous ? », se demande-t-il, pour refuser de soigner une petite fille venue en urgence en pleine nuit, et la laisser finalement mourir d'une crise cardiaque pour une simple

question administrative ?

Qu'est devenue la sacro-sainte solidarité américaine ? Pourquoi, six ans après les attentats du World Trade Center, des sauveteurs bénévoles intoxiqués n'ont-ils toujours pas vu de médecin ? Pour eux, et pour tous ceux qu'il a croisés sur sa route, Michael Moore trouvera une solution bien sûr provocante : il les emmènera se faire soigner, gratuitement, dans un hôpital… à Cuba ! Hormis la polémique que cela déclenchera [4], ce qu'il semble vouloir démontrer avant tout, c'est que la solidarité n'appartient pas à une idéologie, que celle-ci soit incarnée par le communisme castriste ou par le libéralisme américain, mais qu'elle reste avant tout une valeur humaine dans laquelle il convient d'investir tous nos efforts.



Par son film, le documentariste américain s'adresse à ses concitoyens, avec compassion et humanisme ; il leur donne la parole aussi, à eux qui estiment à plus de 90% que le système de santé doit être réformé ! Et si nous n'en sommes pas encore convaincus, les larmes de colère de cette femme découvrant que les médicaments qui lui coûtent habituellement 240 dollars tous les mois, ne coûtent ici [5], qu'un seul petit dollar, s'en chargeront. Mais comme dirait M. Moore : *What seems to be the problem ?*

Présenté hors compétition à Cannes en mai dernier, ce film a pour nous, Français, une résonance toute autre quand on connaît l'admiration de notre « Mister President » pour le modèle américain. En bon Révolutionnaire en Charentaises, gardons à l'esprit cette image *Moorienne* d'une France où les gens descendent encore dans la rue quand on s'attaque à leurs acquis sociaux !

Post-scriptum :Sicko (Etats-Unis - 2007), film documentaire de Michael Moore.

---

[1] L'article "L'assurance maladie aux Etats-Unis" sur *la Documentation française* nous apprend qu'ils étaient 37 millions en 1993, 43 millions en 2003, et que la majorité des non-assurés *ne sont ni pauvres, ni chômeurs (ceux-ci bénéficiant du programme Medicaid) mais employés des petites entreprises, agents contractuels des services publics et travailleurs à temps partiel.*

[2] Michael Moore tire toutes ses informations d'un document extrait du dossier du *Watergate* consultable à cette adresse

[3] Les chiffres sur le site officiel du film

[4] et la rupture de l'embargo qui lui vaudra d'être attaqué en justive par le gouvernement américain

[5] à Cuba !

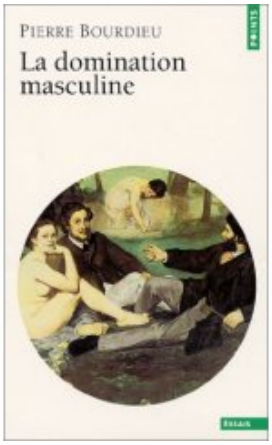
La domination masculine

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : vendredi 5 octobre 2007

La Révolution en Charentaises

Pour mettre le combat féministe au coeur du mouvement social.



Lorsqu'il publie *La domination masculine* (1998), Bourdieu est au sommet de sa gloire : sociologue (re)connu dans le monde entier, il est aussi la figure de proue très médiatisée des intellectuels de gauche français. Pourtant, c'est avec une très grande humilité qu'il aborde dans ce livre le sujet de la place des femmes dans notre société. "Je me suis aventuré, après beaucoup d'hésitation et avec la plus grande appréhension, sur un terrain extrêmement difficile et presque entièrement monopolisé aujourd'hui par des femmes", confie-t-il. C'est la logique de l'ensemble de ses recherches qui le pousse à traiter ce sujet, qui fournit l'exemple par excellence de la violence symbolique et de la soumission à l'ordre établi. Bourdieu démontre que cet ordre n'a rien de naturel et il a la ferme intention de le battre en brèche. Même s'il reconnaît l'intérêt des luttes féministes menées jusqu'à présent, il considère que celles-ci se focalisent trop sur l'unité domestique (le foyer, qui relève de la sphère privée) et pas assez sur les instances dans lesquelles s'élaborent et s'imposent les rapports de domination (et qui relèvent de la sphère publique). *La domination masculine* propose donc une approche originale et particulièrement fertile du combat féministe.

Une image grossie

Les sociétés méditerranéennes partagent une représentation du monde qui place l'homme au centre de toute chose. Si cette "cosmologie androcentrique" est plus ou moins marquée en fonction des sociétés, il semble qu'elle atteigne une forme extrême chez les Berbères de Kabylie. Bourdieu décide donc d'analyser cette société particulière en considérant qu'elle fournira une image grossie de ce qui se passe de façon moins évidente dans nos propres structures sociales.

Le premier enseignement de cette approche, c'est que ce qui apparaît aux Berbères comme "l'ordre naturel de choses" est en réalité une construction sociale qui assoit la domination des hommes. Leur façon de penser le monde associe des choses, des activités ou des mouvements au masculin ou au féminin. Par exemple, ils opposent le dehors (public) au dedans (privé), le dessus au dessous et le plein au vide, le premier terme (valorisé) de ces oppositions étant toujours pensé comme masculin et le second comme féminin. Ce système de pensée, qui se présente comme neutre - un peu comme dans la langue, le genre masculin est non marqué par rapport au féminin - a des conséquences très concrètes sur la division du travail et la façon dont le temps et l'espace sont structurés dans la société. En d'autres termes, il construit la différence entre les hommes et les femmes… puis on finit par prendre cette différence pour la cause de la vision sociale. Ce tour de force n'est possible que parce que les femmes adoptent le mode de pensée des hommes. Comme le souligne Bourdieu, « lorsque les dominés appliquent à ce qui les domine des schèmes qui sont le produit de la domination (…) leurs actes de connaissance sont, inévitablement, des actes de reconnaissance, de soumission ».

La société tend donc à produire des hommes et des femmes, les premiers devant être virils et les secondes féminines. La transformation progressive des individus s'effectue essentiellement à travers la division des tâches et de l'espace, ainsi que par l'exemple donné dès le plus jeune âge par les adultes. Le "dressage des corps" passe également par des rituels d'institution comme la circoncision ou les rites de séparation, qui sont autant d'occasion de faire le distinguo entre ceux qui ont reçu la marque distinctive et celles qui en sont à jamais exclues. Bourdieu constate que « la morale féminine s'impose surtout à travers une discipline de tous les instants qui concerne toutes les parties du corps et qui se rappelle et s'exerce continûment à travers la contrainte du vêtement ou de la chevelure ». La société étant organisée de façon à confier aux femmes tout ce qui est bas, petit et mesquin, celles-ci finissent par intégrer cette image dégradée d'elles mêmes et à confirmer les hommes dans leur jugement.

La domination masculine est tellement bien intégrée que la soumission féminine est à la fois « spontanée et extorquée ». On peut par exemple le constater au moment du choix du mari : consciemment ou non, les femmes considèrent comme un élément de leur propre dignité le fait que leur conjoint occupe (au moins vis-à-vis de l'extérieur) la position dominante dans le couple.

Si elles peuvent contribuer à orienter et organiser les échanges matrimoniaux, les femmes n'en restent pas moins des objets d'échanges sur le marché matrimonial. C'est d'ailleurs là ce qui explique la dissymétrie fondamentale entre les hommes et les femmes. Ces dernières sont vouées à circuler, à produire ou reproduire de l'honneur et des dons. Parce qu'elles perpétuent ou augmentent le capital symbolique détenu par les hommes, les femmes doivent impérativement être conservées à l'abri de l'offense et du soupçon.

L'anamnèse des constantes cachées

Si elle est moins manifeste que chez les Berbères de Kabylie, la domination masculine est néanmoins une réalité dans nos sociétés. Elle présente même des similitudes avec le monde kabyle, ce qui laisse supposer l'existence d'un inconscient commun, construit en un état très ancien et très archaïque de nos sociétés. Bourdieu se propose d'en faire l'archéologie.

La domination masculine est attestée par une batterie d'indicateurs statistiques qui montrent notamment que les femmes sont les plus frappées par la précarité et le chômage, et qu'elles touchent à travail équivalent un salaire moindre que leurs homologues masculins. D'une manière générale, elles sont les premières victimes des politiques néolibérales. La domination s'exerce également à travers une multitude de signes anodins dont les hommes ne se rendent pas vraiment compte, ce qui faire dire à Bourdieu que « la minoration [que les femmes] subissent est d'autant plus implacable qu'elle ne s'inspire d'aucune malveillance explicite, et qu'elle s'exerce avec l'innocence parfaite de l'inconscience ».

Cette situation est liée à l'existence « d'attentes collectives » (Marcel Mauss), qui font que certaine choses sont considérées comme normales ou extraordinaires selon qu'elles sont réalisées par des hommes ou des femmes. Pour s'en convaincre, on peut s'intéresser au fossé qui sépare le couturier de la couturière, ou encore le cuisinier de la cuisinière. La masculinité apparaît donc comme une forme de noblesse. On attendra beaucoup des hommes - qui déterminent des critères d'excellence à leur mesure - et moins des femmes. Comme les "attentes collectives" façonnent les individus, plus on traite les femmes comme des femmes, plus elles le deviennent.

On a déjà dit plus haut que le corps était un produit social dépendant de multiples facteurs (travail, habitudes alimentaires, etc.), mais il faut encore ajouter qu'il est perçu à travers le regard de l'autre : un regard subjectif qui dépend de la position de celui qui est perçu comme de celui qui perçoit. Les femmes sont constamment rappelées à l'ordre par ce regard, qui peut générer gêne et malaise lorsqu'elles font de leur corps autre chose que ce que la

société en attend. Bourdieu définit la féminité comme une « forme de complaisance à l'égard des attentes masculines, réelles ou supposées ». Il en tire la conclusion que les femmes sont entraînées dans un « rapport de dépendance à l'égard des autres qui tend à devenir constitutif de leur être ». Cette aliénation symbolique atteint son paroxysme dans la petite bourgeoisie. A l'inverse, elle est moins marquée chez les sportives et les femmes manifestant une forte indépendance intellectuelle.

La domination masculine est aussi un piège pour les hommes qui, selon le mot de Marx, sont "dominés par leur domination". D'abord, la virilité est un idéal impossible. Elle rend les hommes d'autant plus vulnérables qu'elle doit être validée par les autres. Bourdieu la définit comme "une sorte de peur du féminin, et d'abord en soi-même". Ensuite, la virilité assigne à l'homme de tâches peu enviables, à commencer par la guerre. Pour illustrer son propos sur la souffrance des dominants, Bourdieu cite abondamment *La promenade au phare,* de Virginia Woolf - auteur de référence des féministes - et conclut que « l'homme est aussi un enfant qui joue à l'homme ». Il ajoute que les femmes ne sont pas dupes, mais qu'elles se résignent à suivre les jeux de l'homme à distance, notamment les jeux de pouvoirs. Elles sont préparées à y prendre part, mais par l'intermédiaire de leurs hommes (mari, fils). Il en résulte notamment une "libido socialement instituée" : les hommes aiment les jeux de pouvoir et les femmes aiment les hommes qui les jouent.

Permanences et changement

Le monde change, l'économie change, mais Bourdieu constate que les structures sexuelles restent globalement les mêmes. Cette permanence n'a rien à voir avec un "ordre naturel des choses". Elle est le fruit d'un travail de (re)création permanente des structures de la domination masculine dont les piliers sont la famille, l'Eglise, l'Ecole et l'Etat. En effet, la famille permet une expérience précoce de la division sexuelle du travail. L'Eglise défend le dogme de l'infériorité foncière des femmes. L'Ecole, outre le fait qu'elle a longtemps enseigné des modes de pensée archaïque, propose toujours de établissements et des cursus majoritairement masculins ou féminins. Enfin, l'Etat joue un rôle capital puisque le droit de la famille reprend tous les principes fondamentaux de la vision androcentrique. En fonction des époques, l'influence respective de ces institutions a sensiblement varié, mais elle a toujours permis de maintenir la domination masculine. Il est donc clair que la permanence de cette domination n'est pas seulement liée à la mauvaise volonté des hommes ou à la responsabilité des femmes.

Grâce à l'immense travail de la critique féministe, l'ordre masculin ne s'impose plus avec la même évidence que par le passé. De plus, la condition féminine s'est transformée du fait de l'accès à l'éducation, de l'allègement des tâches domestiques (dû au progrès technique), des moyens de contraception et de l'élévation du taux de divorce, qui transforme les structures familiales. Mais ces avancées ne doivent pas masquer une persistance des inégalités : « comme dans une course à handicap, la structure des écarts se maintient ». Pour ne prendre que l'exemple de l'éducation, les femmes vont se tourner en priorité vers les filières que la société leur réserve, ce qui a naturellement un impact sur les carrières possibles. Même lorsqu'elles occupent des postes à responsabilités, ceux-ci se trouvent souvent dans les régions dominées du champ du pouvoir (édition, journalisme, médias, enseignement, etc.). Bourdieu va plus loin et écrit : « quelle que soit leur position dans l'espace social, les femmes ont en commun d'être séparées des hommes par un coefficient symbolique négatif qui, comme la couleur de peau pour les Noirs ou tout autre signe d'appartenance à un groupe stigmatisé affecte négativement tout ce qu'elles font et sont ». Par conséquent, plus le taux de féminisation dans une activité est important, plus cette activité est dépréciée.

Les femmes ont toujours la tâche d'entretenir le capital symbolique de la famille, en maintenant le contact avec le réseau social du mari par exemple. Elles contribuent aussi au capital symbolique par leur apparence, d'où l'importance accordée à la cosmétique, aux vêtements, etc. Par extension, elles sont souvent en charge de l'aspect esthétique de la maison, du mari et des enfants. Autrement dit, les femmes sont « responsables au sein de l'unité domestique de la conversion du capital économique en capital symbolique ». Cette situation est transposée dans le

monde de l'entreprise, comme l'atteste la surreprésentation des femmes dans les métiers liés à la représentation et à l'accueil (hôtesses). Les femmes sont donc les « victimes privilégiées de la domination symbolique, mais aussi [des] instruments tout désignés pour en relayer les effets en direction des catégories dominées », par le biais de la presse féminine par exemple.

Compte tenu de tout ce qui précède, il ne suffit pas d'une simple prise de conscience pour mettre un terme à la domination masculine. Celle-ci est profondément ancrée dans les structures et les corps et il n'est jusqu'à notre façon de penser qui ne soit façonnée par l'opposition entre le masculin et le féminin. Sans même que nous en soyons conscients, cette opposition s'applique à tous les espaces sociaux, qu'il s'agisse de la famille, de l'université ou de l'entreprise. Exceptionnellement, le rapport de forces entre le masculin et le féminin peut-être mis en suspens à travers l'expérience de l'amour et de l'amitié, deux sentiments - fragiles - qui permettent des relations désinstrumentalisées fondées sur le "bonheur de donner du bonheur".

Conclusion

Parce qu'elle montre pourquoi et comment les femmes contribuent à leur propre domination, l'analyse de Bourdieu a de quoi déranger certains milieux féministes, qui apprécient d'autant moins la critique que celle-ci vient d'un homme. Bourdieu enfonce le clou en appelant à se méfier des "luttes brevetées féministes comme la revendication de la parité entre les hommes et les femmes dans les instances politiques [car elles conduisent à un] universalisme fictif (…) favorisant par priorité des femmes issues des mêmes régions de l'espace social que les hommes qui occupent actuellement les positions dominantes". Opposé à toute forme de domination, Bourdieu appelle les femmes à inscrire leur combat dans un contexte plus global de remise en cause de l'ordre établi, donc à s'imposer au sein du mouvement social pour y fourbir des armes ("symboliques notamment") efficaces. Ce n'est qu'en s'attaquant aux institutions qui contribuent à éterniser leur subordination - Eglise, Ecole, Etat - qu'elles pourront contribuer au dépérissement progressif de la domination masculine.

Post-scriptum :BOURDIEU, Pierre, La domination masculine, 1998.

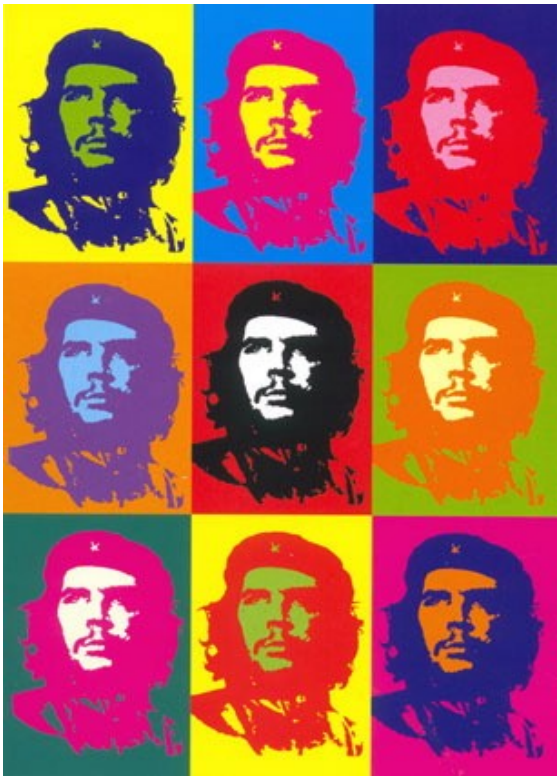
Ernesto Che Guevara : « grosse mythe » ou héros du peuple ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 13 octobre 2007

La Révolution en Charentaises

Il y a 40 ans s'éteignait Ernesto Che Guevara ; il n'était pas possible, pour la Révolution en Charentaises, de passer à côté de cet évènement. A l'heure des suspicions de délits d'initiés, des nouvelles lois sur l'immigration de notre gouvernement, face à la misère enfin, qui gagne encore et toujours du terrain, une revue de presse en guide d'hommage…



…Hommage, certes, mais hommage raisonné : la Révolution en Charentaises n'idolâtrera pas un personnage pour son seul charisme ! 40 ans après sa mort, le Che est pratiquement considéré, en Amérique Latine, comme un véritable Saint ; pour preuve cette mèche de cheveux mise aux enchères les 25 et 26 octobre prochains [1] … N'est-ce pas un comble pour celui qu'on a élevé au rang de symbole de la lutte anti-capitaliste [2] ? Les héritiers du Che auraient-ils perdu les pédales ? *Courrier international* nous rappelle que sa famille s'est bel et bien élevée contre ces dérives, et qu'elle ne cautionne en aucune façon la vente d'objets aux couleurs du Che. Mais était-il vraiment possible de lutter contre sa mythification, voire sa quasi-déification au yeux de ces populations ? [Son] *mythe* […]*, à travers le sourire énigmatique de son cadavre exposé dans la buanderie de Vallegrande, commençait alors à faire le tour du monde, à parcourir les espaces sauvages du rêve et des plus hautes aspirations* [3]. Et la célèbre phrase *Hasta La Victoria Siempre* de devenir depuis la devise de ceux qui luttent contre toutes les injustices. Toujours jusqu'à la victoire… Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui scandent les ritournelles du Che sans pour autant avoir lu une seule ligne de ses livres ; nombreux aussi ceux qui dénoncent une révolution trop sanglante pour être honnête. N'oublions pas, cependant, que ce sont toujours les gagnants qui écrivent l'Histoire…

Alors, pendant que « *Cuba et la Bolivie célèbrent la gloire du Che* » (AFP), que le site http://politique.fluctuat.net/ affirme que « *l'exportation la plus réussie de Che Guevara est post-mortem, elle concerne des tasses à café des tee-shirts à son effigie* », l'*Indépendant Irlandais* [4] lui, demande carrément « *Le Che méritait-il vraiment de devenir une icône ?* » le taxant en passant de « [totalitarisme] *avec une tendance messianique* » ! Jacobo Machover, écrivain, journaliste et universitaire cubain, veut démonter « *l'image fabriquée* » du Che (Metro France) ; un anonyme répondra avec humour : *Dommage qu'il* [Che Guevara] *ne soit plus là. On aurait pu lui confier l'enquête* [sur] *EADS…*

A propos du Che, des amis me déclaraient récemment :

« *Pour moi, le Che, c'est un type qui a décidé de vivre en parfait accord avec ses idées. Dans un contexte violent (harcelement et élimination des hommes et femmes de gauche à travers toute l'Amérique Latine), il a fait le choix de prendre un flingue plutôt qu'une balle. Et sa stratégie s'est avérée payante !!! A tel point que 40 ans après sa mort, la bourgeoisie du monde entier lui en veut toujours* ».

Et à propos de cet article que vous êtes en train de lire :

« *Je trouve cela formidable de saluer le Che !! Mais pourquoi ne pas aller plus loin encore et rappeler par exemple qu'il a participé aux mouvements de libération nationale au Mozambique ? C'est comme tu le rappelles justement la misère et l'injustice qui ont alimenté ce mythe : rendons hommage à cet idéal de manière inconditionnelle, n'ayons pas peur des mots à l'heure où le capitalisme post-fordiste et la financiarisation du capital conduisent à de nouvelles formes d'exploitations de plus en plus raffinée et "invisibles". Pensons aux violences au travail par exemple dans les nouvelles techniques de management de l'entreprise apparu dans les années 1990 et qui obligent à un complet investissement de la subjectivité. Un nouveau Che serait peut-être plus qu'utile…* »

Conclusion excessive ? En êtes-vous si sûr ? Si vous lisez ces lignes, à cet instant, c'est que vous-même avez su garder une part du rêve révolutionnaire qui nous anime. Dès lors, peut-être avez-vous aussi, comme nous, troqué les bottes et le AK… contre une bonne paire de Charentaises ! Laissons le dernier mot au Che lui-même [5] : « [finalement], *l'important, c'est la lutte* » !

Post-scriptum :

Lire aussi l'article Che : le rêveur éveillé (l'Huma Dimanche, 27 septembre 2007) écrit par Jean Ortiz (Universitaire, co-auteur de *Che plus que jamais*, (éditions Atlantica, septembre 2007), dont est tiré l'extrait suivant :

« *Si la pensée guévarienne, au-delà de quelques aspects datés, est plus que jamais utile, c'est surtout par sa dimension éthique et humaniste. Tout dans la vie du Che montre un homme habité par des valeurs éthiques, vis-à-vis d'abord de lui-même et du monde qu'il veut transformer. Une éthique de la gestion, de l'engagement, de ce nouveau mode d'exercice du pouvoir qu'il tente d'inventer. Le Che ne sépare jamais ses conceptions politiques, économiques et philosophiques. Il transforme l'éthique en norme de vie, prônant et et pratiquant l'exemplarité des dirigeants, refusant tout privilège* ».

---

[1] Et je ne parle même pas des empreintes de Che Guevara mises en vente à la même occasion, empreintes semble-t-il prélevées, non seulement post-mortem sur son cadavre, mais encore après que l'auteur de l'assassinat lui ait coupé les deux mains

[2] Soi dit en passant, tout comme notre José Bové national est devenu la bête noire des pro-OGM : mais pour autant, portera-t-on encore, 40 ans après sa mort, des tee-shirts avec des épis de maïs dessus barrés d'un énorme sens interdit rouge ?

[3] Courrier international, 9 octobre 2007

[4] http://www.independent.ie

[5] Enfin, pas vraiment : là où il est, il y a peu de chance qu'il se *manifeste* :o)

Cours accéléré d'athéisme

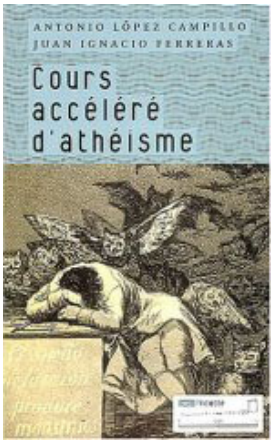
- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : dimanche 14 octobre 2007

La Révolution en Charentaises

Le catholicisme a la peau dure et le bras long. C'est particulièrement vrai en Espagne où l'« Opus Dei » ne manque ni de soutien ni d'influence. Pour preuve, la décision de José Maria Aznar, au printemps 2003, d'imposer aux élèves des écoles primaires et secondaires un cours de religion placé sur un pied d'égalité avec l'enseignement des mathématiques ou de l'espagnol. Magnanime (de toutes façons, la Constitution l'y obligeait), le chef du gouvernement a proposé un enseignement alternatif aux enfants de parents non-croyants : un cours de l'histoire de la religion catholique !

Face à ces provocations, deux athées - Antonio López Campillo (Docteur en Physique de la Sorbonne) et Juan Ignacio Ferreras (professeur de philosophie) - ont décidé de répondre avec humour, humilité et intelligence. « Vu l'urgence, il pourrait être d'utilité, pédagogique au moins, provisoirement, d'éditer un *Cours accéléré d'athéisme*, en attendant des « textes meilleurs », écrivent ils. Et d'ajouter : « Nous n'espérons convertir personne, puisque personne ne nous a convertis, mais bien inciter à une réflexion critique sur les croyances. Le texte ne va pas et ne peut pas aller au-delà. Aux lecteurs de décider, ils sont libres (optimistes, hein, les athées) ».



Le *Cours accéléré d'athéisme* est un texte très court (64 pages en comptant la bibliographie) organisé en sept leçons qui développent chacune l'une des facettes de la pensée athée (la morale, le matérialisme, la place de la science, etc.). L'ensemble, synthétique et efficace, ne manque pas de piquant : chaque leçon est suivie d'un « exercice pratique de conversation » simulant un dialogue entre un croyant et un athée, le second prenant naturellement le dessus, de façon plus ou moins comique, sur le premier.

Pour les auteurs, « l'athée n'est ni un impie, ni un blasphémateur (comment médire de l'inexistant), mais un homme qui désire continuer à penser ». Si la lecture du *Cours accéléré d'athéisme* est si stimulante, c'est parce que ses auteurs font preuve d'un optimisme extraordinaire. A l'opposé du discours combatif d'un Bakounine, qui affirmait que « si Dieu existait réellement, il faudrait le faire disparaître », ils estiment que les religions et les valeurs qu'elles défendent sont irrémédiablement dépassées : « cela ne sert à rien d'attaquer certaines valeurs, alors que ces valeurs s'effondrent seules, d'elles mêmes… autrement dit, ces valeurs ne sont plus nécessaires ». Les religions perdent peu à peu toute légitimité, ne serait-ce que parce que leurs explications de l'origine du monde sont battues en brèche par les siences ou parce que la morale et les règles sociales se développent indépendamment des dogmes religieux. Pour les auteurs, « la science et la pensée moderne ne luttent pas contre dieu, tout simplement, elles *se passent* de lui ».

Les religions sont bien conscientes de ce recul et luttent désormais pour leur propre survie. D'où une montée des fondamentalismes, qui constituent un repli sur l'irrationnel (la foi, les dogmes), et une défense sans concessions de la morale religieuse. Or, « lorsqu'une religion (…) défend sa morale, elle défend avant tout son autorité, son pouvoir ».

Sans surprise, la conclusion d'Antonio López Campillo et de Juan Ignacio Ferreras est marquée par une solide confiance en l'avenir et confère à la science un rôle moteur dans le développement de notre civilisation.

On pourrait discuter de certains éléments de ce *Cours accéléré d'athéisme* et tempérer l'optimisme des auteurs. Par exemple, Antonio López Campillo et de Juan Ignacio Ferreras notent que la religion apporte aux hommes une forme d'appaisement car « l'incertitude de l'existence est une source d'angoisse et de peur » (on retrouve ici l'idée, chère à Marx, de la religion comme « opium du peuple »), mais on a l'impression qu'ils ne vont pas jusqu'au bout du raisonnement. On pourrait par exemple ajouter que toutes les politiques néo-libérales et néo-coloniales visant à précariser les travailleurs à travers le monde ont pour effet d'accroître leurs angoisses et leurs incertitudes, et donc de les faire (re)tomber dans les filets des prêtres, mollahs et autres rabbins. Au rythme où vont les choses, les religions pourraient encore nous emmerder pendant quelques bons siècles…Raison de plus pour lier luttes sociales et combat athée, d'autant que, c'est bien connu, les vertus d'obéissance et de soumission prêchées par les religions ne sont pas pour déplaire aux puissants.

Ces remarques étant faites, ne boudons pas notre plaisir d'avoir lu ce Cours accéléré d'athéisme dont cet article ne rend compte que de façon très incomplète.

Post-scriptum :

CAMPILLO, Antonio López et FERRERAS, Juan Ignacio, Cours accéléré d'athéisme, Editions Tribord, 2005.

Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Le Collectif d'occupantEs du Petit-Saconnex

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 18 octobre 2007

La Révolution en Charentaises

« Ils évacuent nos tours, nous occupons leurs maisons de maître XVIIIe. »

La Révolution en Charentaises se fait aujourd'hui le relais d'un appel lancé par le Collectif d'occupantEs du 30-32 chemin du Petit-Saconnex…

« Ce samedi 13 octobre, nous occupons une maison située au 30-32 chemin du Petit-Saconnex en face de l'Hôtel Intercontinental : 350m² bâtis et 2700m² de terrain, le tout vide pendant six ans au moins. Il était temps qu'on s'en occupe !

Cette « maison de maître » présente deux corps de bâtiment reliés entre eux, l'un datant de 1777 et l'autre du XIXe siècle. A l'époque de sa construction, elle se trouvait en pleine campagne. Outre la maison, on trouve sur cette parcelle deux dépendances dont l'une de trois étages. **Achetée pour 3,3 millions de francs en 2001 par son actuel propriétaire, la maison est vide depuis.**

Cette maison se trouve dans une zone contiguë à celle où se déroulent les travaux de l'OMPI. A cet endroit, la CIGUË avait quitté plusieurs villas au motif que des travaux devaient commencer pour l'extension des bureaux d'une organisation internationale. **Aujourd'hui, les villas sont rasées et les travaux n'ont pas commencé.**

Quel imbécile peut laisser vide une maison pareille ?

La société ROLACO Holding (Suisse) SA, filiale suisse d'un gigantesque groupe saoudien actif dans de nombreux domaines d'activités (travaux publics, agriculture, agro-alimentaire, engins de chantier, hôtellerie et paramédical, électricité). Cette filiale suisse a pour administrateurs Paul Jeanbart, Abdulaziz Al-Suleiman, ainsi que deux autres rigolos. Jeanbart est administrateur de SODEXHO une multinationale de la restauration collective industrielle (active dans 80 pays, 332000 collaborateurs, 12,8 milliards d'euros de chiffre d'affaire ; via sa filiale SIGES, SODEXHO est active dans les secteurs privatisés des prisons ainsi que dans les prisons privées aux USA). Il est encore administrateur de l'Hôtel Intercontinental à Genève, du Club Med et de plusieurs sociétés de banque et d'assurance. Al-Suleiman est le fondateur de ROLACO en Arabie Saoudite, propriétaire de l'Intercontinental et du Ramada Park Hotel (ancien hôtel Penta). Il figurait au classement des 300 plus riches de Suisse comme détenteur d'une fortune entre 1 et 1,5 milliards d'euros.

Comment l'Etat lèche le cul des super-riches ?

Une autorisation définitive a été accordée le 26 mai 2003 pour « rénovation et transformation d'une maison de maître en bureaux ». Une prolongation, valable une année (art. 4 al. 7 LCI) a été accordée le 24 mai 2006. Miracle ! Le 21 mai 2007, trois jours avant l'échéance de la prolongation, l'administration, pas chiante, enregistre l'ouverture du chantier. **Cinq mois après cette soi-disant ouverture de chantier, rien n'a bougé.** La complaisance de la police des constructions pour les fausses ouvertures de chantier devient proverbiale : c'est en effet par le même artifice que l'Hôtel California reste vide légalement. Mais il y a mieux !

Au moment de son achat par ROLACO, la maison était considérée comme une habitation. L'autorisation de construire prévoit sa transformation en local commercial. Jusqu'en janvier 2007, le secteur situé entre le chemin Sous-Bois et le chemin du Petit-Saconnex était en zone 5 (villa). Le 24 janvier 2007, le Conseil d'Etat adoptait un plan localisé de quartier (PLQ) faisant passer ce secteur en zone 3. La conséquence aurait été que la surface de logement réaffectée en bureaux aurait dû être compensée. C'était sans compter avec la bienveillance de l'administration avec les riches propriétaires de cette maison : le PLQ évite soigneusement la parcelle sur laquelle se trouve la villa. Les 350m2 d'habitation transformés en bureaux ne seront donc jamais compensés.

Est-ce que ça va continuer ?

Oui ! D'ailleurs, ça continue déjà partout : les mal-logés s'assemblent tous les dimanches, à 18h, à l'Ilôt 13 (rejoignez-les !) ; les locataires déploient des banderoles ; les maisons de paille n'ont plus peur du méchant loup. Aujourd'hui, au Tessin, des travailleurs du bâtiment bloquent le chantier des transversales alpines. Lundi 15 octobre, ils feront grève à Genève. Bref, l'action directe reprend tranquillement du poids dans les luttes : c'est chic ! Comme nous l'avons déjà écrit, l'occupation est une forme d'action parmi d'autres possibles. **Nous encourageons chacun(e) à réagir à sa façon, collectivement et solidairement.** »

Le collectif d'occupant-es et ses ami-es

Le programme du week-end :

Samedi :

- 20h Kantine champêtre - 22h Disco

Dimanche :

- 13h Kantine bucolique
- 15h Atelier Roberta
- 16h30 Discussion sur l'espace commun de nos désirs
- 20h Kantine

Lundi :

- 7h petit déj' de solidarité avec les grèvistes du bâtiment (sauf si autre rendez vous officiel).

Tout le temps : chantiers divers, amène ta débroussailleuse, ta cireuse à parquet, ta binette, tes boules de pétanque…

Post-scriptum :

Action menée du 14 au 21 Octobre 2007, 30-32 chemin du Petit-Saconnex, Genève :

Agrandir le plan

Mon Meilleur Ennemi, ou Comment les fascistes ont gagné la guerre.

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

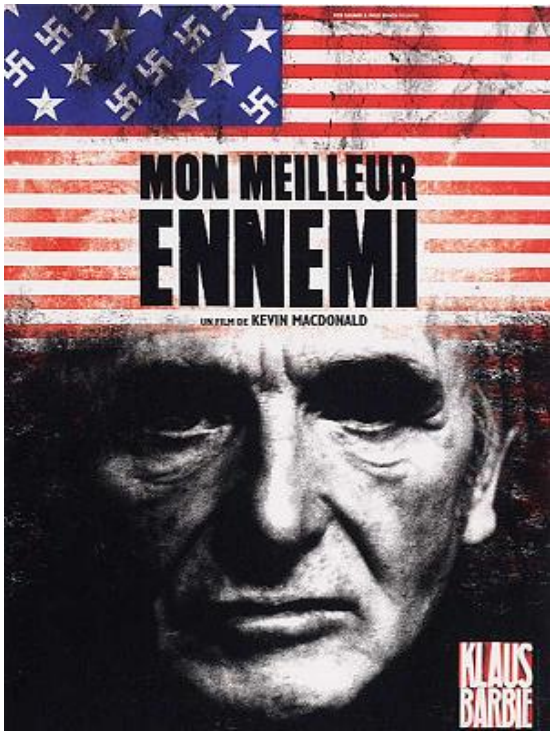
Date de mise en ligne : mardi 20 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Qui fut Klaus Barbie ? Le film de Kevin Macdonald retrace sa vie, ou plutôt ses vies. Celui que l'on a nommé le Boucher de Lyon pour ses sinistres et célèbres exactions dans la ville française, n'a finalement jamais cessé de vivre pour ses idéaux d'extrême droite, en Europe comme en Amérique Latine, le plus souvent pour le compte des Etats-Unis.

Chef de la Gestapo à Lyon de 1942 à 1944, il a liquidé bon nombre de résistants après les avoir torturé, souvent lui-même, pour les faire parler. Il est celui qui a fait arrêter Jean Moulin, et vraisemblablement, celui qui l'a tué (on n'ose imaginer comment).



Mais c'est plutôt la face cachée de l'iceberg qui intéresse le documentariste Kevin Macdonald [1]. Qu'a fait Klaus Barbie entre le 6 juin 1944 et le 11 mai 1987 [2] ? L'affiche, tout comme le titre du film, nous promettent des révélations. Il y en a, finalement pas très surprenantes, mais bien documentées.

Tout d'abord il rejoint l'Allemagne, où à partir de 1947, il travaille pour le compte du contre espionnage américain. En effet, appliquant l'adage « L'ennemi de mon ennemi est mon ami », les Etats-Unis protègent les nazis non repentis, et s'en font des alliés dans leur lutte contre les russes.

Mais en 1951, la France se montre de plus en plus insistante pour le juger pour crimes de guerre. Il fuit alors jusqu'en Bolivie, avec l'aide du gouvernement américain et du Vatican. Commence pour lui une nouvelle vie sous le nom de Klaus Altman [3]. Très vite, il s'associe aux militaires d'extrême droite boliviens et devient putschiste professionnel contre les démocraties de gauche en Amérique Latine. Il serait même, selon ses propres dires, à l'origine de l'assassinat du Che.

Alors qu'en France, on l'a condamné par contumace, on ignore tout de cette vie ; jusqu'en 1972 où Beate et Serge Klarsfeld retrouvent sa trace. Il faudra cependant attendre 1983 pour que la France obtienne son extradition (contre une certaine somme de dollars et quelques accords entre gouvernements…) Après son procès, en 1987, à Lyon, il est condamné à la prison à perpétuité [4], mais n'y restera que quatre ans, puisqu'il meurt le 25 septembre 1991.

Mais si ce film nous raconte la vie d'un homme, sa portée est beaucoup plus longue. Kevin Macdonald veut nous ouvrir les yeux sur une réalité bien sinistre : « Le fascisme a continué d'être utilisé par les vainqueurs pour construire le monde dans lequel nous vivons » [5] . Et on pense bien sûr au soutien des Etats-Unis aux talibans contre les russes dans les années 80, ou au soutien à Sadam Hussein… avec les conséquences que l'on connaît !

On l'aura compris, il reste, de part le monde, un sacré paquet d'autres Klaus Barbie que nos gouvernements, soit-disant démocratiques, soutiennent, financent et protègent. Nous avons encore le droit et le pouvoir d'en parler, ne nous en privons pas. « Faire des films politiques est une façon de se défendre. Une façon de replacer l'Histoire officielle à côté de l'histoire qui dérange » [6] .

Post-scriptum :Mon Meilleur Ennemi - 2007, 1h27 - documentaire américain, de Kevin Macdonald, sur Klaus Barbie.

---

[1] auteur notamment du Dernier Roi d'Ecosse

[2] date de l'ouverture de son procès à Lyon

[3] Pour l'anecdote, il emprunte le nom du rabbin du village de son enfance, disparu depuis longtemps dans les chambres à gaz

[4] A lire également sur ce site : La critique du film L'Avocat de la Terreur, biographie de Jacques Vergès qui fut l'avocat de Klaus Barbie durant son procès

[5] interview complète du réalisateur Kevin Macdonald, disponible sur le site du film

[6] id.

« Enculé ! »

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 15 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

En voyant les images de notre omni-président Sarkozy au Guilvinec, le spectateur s'est nécessairement posé une question. Les médias n'ayant en effet jugé bon de ne nous montrer que la réaction de Sarkozy. Qu'a bien pu dire le marin pêcheur à Sarkozy pour le décontenancer et le faire bégayer à ce point ?

Eh bien la réponse tient en un mot : il l'a traité ni plus ni moins d'enculé. Suite à quoi Sarkozy lui a demandé de descendre, et l'autre, aussi énervé, a répondu : « si je descends, je te mets un coup de boule ». On vous laisse le temps de regarder la vidéo…

Sarkozy insulté par les pêcheurs au Guilvinec

S'en est suivit l'énervement de Sarkozy que les chaînes de télévision nous ont passé en boucle. Et cela soulève plusieurs questions : il semble tout d'abord qu'au poste suprême, Sarko soit plus clément avec les gens qui l'insultent. Quand il n'était que Ministre de l'intérieur, un passant d'Aubagne, en novembre 2006, qui l'avait traité de « fils de pute » avait pris quatre mois ferme. Ca n'avait pas ému plus que ça l'opinion publique, et pourtant, condamner un justiciable à quatre mois fermes pour une insulte, voilà qui aurait pu alimenter un scandale… Aujourd'hui, les propos de Sarkozy « ben viens, descends », ne semblent pas plus émouvoir l'opinion. Et pourtant, on peut légitimement se demander si de tels propos peuvent être tenus par un président de la République et s'ils ne manquent pas quelque peu d'élégance. On pourrait attendre d'un chef d'état un peu plus d'à-propos et de finesse : Nicolas Sarkozy se croit-il encore en campagne électorale au point de se sentir obligé de jouer ainsi les (petits) caïds ? Ses prédécesseurs, De Gaulle en tête, maniaient autrement la langue et, en ayant une attitude plus humble et plus posée, donnaient de la France une image de grandeur. Avec Sarkozy, voici venu le temps de l'agitation, d'une France qui remue plus qu'elle ne bouge. Et surtout, aucun président, depuis 1945, n'a semblé être capable, comme Sarkozy, de cristalliser autant d'amertume, quand ce n'est pas de la haine.

Tandis que la majorité des média, elle, continue de relayer les faits d'armes du président dans une bonhommie qui réduit à néant l'esprit critique d'un téléspectateur le plus zélé. Car, curieusement, l'omniprésence médiatique de Sarkozy efface d'autant ce sur quoi on devrait le juger. C'est-à-dire sur ses vrais projets pour la France et non sur ses invectives vulgaires et déplacées. Non, un président de la République, tout Sarkozy qu'il est, ne doit pas répondre avec la même goujaterie à des propos véhéments. Même si c'est son fonds de commerce…

Alors, voilà ce que nous disent ces images navrantes. Que la politique de Sarkozy se réduit à un spectacle de clown : le spectacle navrant d'un marin pêcheur traitant le président d'homosexuel passif, lequel répond avec la hargne d'une « racaille ». Depuis 1734, date à laquelle le terme d'enculer est attesté, la politique a engendré de belles choses : la Révolution française, l'avènement du suffrage universel, les lois Veil. La politique, aujourd'hui, est descendue dans le caniveau au point de prendre forme en un échange musclé entre un marin et un président de la république, bien décidé, du haut de son mètre soixante, à nous montrer qu'il est sévèrement burné. Remballe, Nicolas, on te croit sur parole [1].

Car ce n'est pas en faisant des déclarations hargneuses ou en appelant les caméras qu'on est un fin politique. C'est en faisant de la politique. Et non pas du spectacle…

---

[1] Et on ne demandera même pas à Cécilia…

Wolfgang Master et les grèves

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : samedi 17 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Comme plusieurs milliers de parisiens et de banlieusards, Wolgang Master a pris, ce matin, les transports en commun pour se rendre au boulot. Il faut bien manger et, grève ou pas, le patron attend de Wolgang et de ses autres employés qu'ils arrivent à l'heure. Alors Wolgang s'est levé tôt, très tôt, trop tôt. Un café bouillant, une douche à la vitesse grand V. Et vogue la galère…

Arrivé à sa station habituelle, il s'est faufilé dans la foule. Après une demi-heure d'attente, un métro a pointé le bout de son nez. Bondé jusqu'à la gueule, boîte de sardine puissance dix. Alors il a poussé, poussé, et il est entré. Des gens ont gueulé, une femme a crié, la sonnerie a retenti et le métro, cahin-caha, est parti. Arrivé au RER, il a vécu la même galère. Même grève, mêmes maux. C'est en sortant de la bouche devant son travail, pas trop en retard, que l'aubaine s'est présentée. Une caméra de TF1 ou de France 2, en position pour recueillir les avis des passagers sur le mouvement. On allait l'entendre, au vingt heures, voir sa tronche des mauvais jours. Il allait leur rentrer dans le lard, à ces privilégiés de fonctionnaires ! Peu ou prou, c'est ce qu'il a dit à la journaliste souriante et pimpante. Les studios de Boulogne-Billancourt sont à deux pas…

Ce soir, il a appelé sa belle-famille pour qu'aucun ne loupe le gendre dans la lucarne. Pour l'entendre, on l'a entendu. Accusé les privilégiés. Gueulé contre le service public. Le téléphone a même sonné plusieurs fois. « Alors, la star, on passe à la télé ? ». Wolfgang a eu le triomphe modeste. Tout au plaisir de voir un ami dans la lumière, personne ne lui a mentionné que la chaine de télévision avait consacré de nombreuses minutes aux réactions des passagers sans passer plus de quelques secondes à évoquer les revendications et les enjeux de la mobilisation. L'information, de nos jours, c'est ça. Celle des vrais gens. Du café du commerce en barre.

Aucun journaliste n'a non plus mentionné que les grognards des transports en commun oublient souvent un peu vite que toutes les avancées sociales, de 1936 jusqu'à nos jours, ont été acquises par les mobilisations du service public… Trop réactionnaire, trop front populaire, trop politiquement incorrect… Oubliés les congés payés, oublié le CPE, oubliée la réduction du temps du travail. Alors, il ne fallait pas non plus compter sur l'impertinence d'un journaliste pour mentionner, par exemple, que si certains personnels ont des régimes spéciaux, c'est aussi parce qu'ils cotisent individuellement, depuis bien longtemps, beaucoup plus que les salariés du privé. 12% en moyenne contre 8. Mais ça, ça ne va pas dans le sens de la réforme, ni de la rupture, et encore moins de l'individualisme ambiant, qui perdra tout le monde, Wolgang Master et ses clones compris.

Supprimer son compte Facebook

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 23 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

Facebook is watching you…

Comme le dit la Wikipédia, Face book est un site web de réseau social [a href="http://fr.wikipedia.org/wiki/Facebook" class="spip_url spip_out"]. En clair, c'est une plateforme à mi-chemin entre MySpace et Meetic. Moitié carte d'identité façon blog, moitié site de rencontre. Avec ces deux modèles, on entre-aperçoit toutes les promesses du site qui nous occupe…

Mais Facebook, c'est aussi un peu comme un produit allégé. On vous promet moins de gras, mais on gave vos produits de sucre. Derrière le joli arbre de la rencontre et de l'échange, se cache une forêt de publicitaires prêts à débourser des sommes folles pour récupérer et utiliser à des fins commerciales votre profil, c'est-à-dire rien de moins que vos goûts, vos habitudes et vos envies. Prêts à tout pour décrocher la timbale en obtenant un panel de consommateurs ciblés, panel à la confidentialité bien peu préservée [1]…

Pour preuve, le listing des utilisateurs de Facebook vient d'être vendu à des publicitaires. Résultats, quelques milliers d'internautes ont quitté fissa Facebook… mais les 200.000 nouveaux adhérents quotidiens comblent largement le déficit. Le jeune créateur de Facebook, Mark Zuckerberg, âgé de tout juste 24 ans, se frotte en tout cas les mains… D'autant plus que le site, qui n'est rien de plus qu'un trombinoscope à l'échelle de la planète est estimé à 15 milliard de dollars. Tandis que plus de 46 millions d'utilisateurs sont enregistrés à ce jour. Un rapide calcul nous permet de constater que pour un publicitaire, vous valez donc un peu plus de 326 dollars…

La Révolution en Charentaises, elle, au contraire, croit que l'humain, ses goûts, ses envies, ses désirs et son physique valent bien plus que cela et que, dans le même temps, ils ne sont pas monnayables. Et qu'un profil ne se vend pas comme une brique de lait [2]. Et que les rencontres, souvent, ne sont belles que lorsqu'elles ne sont pas virtuelles.

Alors, Révolutionnaire, si tu veux lutter, peinard, en charentaises, ne crée pas de profil sur Facebook. Si tu en as un, supprime-le. Tiens, on t'épargne même les galères inhérentes à ce genre de procédure : tu trouveras ici (en anglais) et là (en français) les explications nécessaires à ton divorce d'avec Facebook. Et si tu veux rencontrer des gens, va dans la rue, les bars, les bibliothèques, fréquente les concerts et regarde le monde avec des yeux d'enfants. Tes semblables sont plus proches et plus accessibles que tu ne le penses…

[a href="http://fr.wikipedia.org/wiki/Facebook" class="spip_url spip_out"] http://fr.wikipedia.org/wiki/Facebook

[1] Voir notamment cet article ou directement la politique de confidentialité de Facebook.

[2] Sans quoi ce serait de l'esclavage marketing….

François Sarkozy lié à l'Arche de Zoé ?

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : dimanche 25 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

Une rumeur ou une info ?

MAJ du 4 mars 2008 : Les sources de cet article ayant mystérieusement disparu ou ayant été modifiées, notre reporter Anatole va se renseigner sur le sujet avant et vous tenir au courant ; en attendant, nous avons supprimé le texte de cet article que nous gardons au chaud, juste au cas où…

Affaire (toujours) à suivre…

Post-scriptum :

Les liens incriminés :

Voltaire

Blog de Pierrot Dupuy

République des Lettres

La famille Sarkozy en goguette…

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 27 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Dorénavant, quand Nicolas Sarkozy fait un déplacement officiel à l'étranger, il y convie ses proches…

Souvenez-vous, c'étaient les 27 et 28 mars derniers. Cécilia Sarkozy venait de quitter son président de mari et celui-ci était en déplacement au Maroc. Evidemment, la visite officielle se fit sans la première dame de France, absence qui allait tellement d'elle-même que les médias ne la mentionnèrent que du bout des lèvres. Cependant, le fiston, Pierre Sarkozy, était de la partie. Il fallait sans doute bien cela pour consoler le président esseulé.

J'avais songé, à l'époque, écrire quelques lignes sur cette étrange intrusion de la vie familiale dans la vie politique. Je me suis abstenu. Bien mal m'en a pris.

Dans la gouvernance sarkozienne, l'intrusion familiale semble en effet devenir une habitude…

Aujourd'hui en Chine, Nicolas Sarkozy, accompagné d'une délégation particulièrement importante (pas moins de sept ministres et une quarantaine de chefs d'entreprise ont fait le déplacement [1]), a également mis dans l'avion Pierre, le fils, et Renée, la mère. A ce rythme, à la prochaine sortie à l'étranger, on pourra jouer au jeu des sept familles…

Qu'on s'entende. S'il est choquant que Renée et Pierre fassent le déplacement (qui sont-ils pour le faire ?), il y a pire. On ne s'éternisera pas sur le coût du billet : si l'Élysée était amené à éclaircir le financement de la promenade de Renée et Pierre, il répondrait sans doute qu'ils voyagent à titre privé et non au frais de la princesse (et du contribuable). On le croirait sur paroles. Et on ne chercherait nullement à savoir s'ils dînent dans un snack local ou avec la délégation.

Par contre, cette présence du clan familial éclaire du même coup une brillante absence. Peu de temps avant le départ, le président a demandé Rama Yade, secrétaire d'État chargée des droits de l'Homme, de ne pas être du voyage. Arguant du fait qu'il parlerait lui-même des droits de l'Homme. C'est dommage. Car s'il y a bien un pays où un ministre des droits de l'Homme aurait des choses à dire, c'est bien en Chine. Mais un discours offensif de Rama Yade ne valait sans doute pas une photo avec maman devant les statues de Xian…

Nicolas, Renée et Pierre en Chine

---

[1] Même Jean-Pierre Raffarin a fait le déplacement, et Alain Delon a annulé au dernier moment.

« Vous nous laissez tranquilles, d'accord ? »

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : samedi 1er décembre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Quand Françoise de Panafieu, candidate à la mairie de Paris, ne manque pas d'air…

Les lecteurs de la Révolution en Charentaises connaissent peut-être cet extrait sonore. Il circule depuis quelques jours de boîtes mail en boîtes mail.

Il s'agit en fait de l'extrait d'une interview d'une journaliste de France Inter, travaillant pour Daniel Mermet. La rédaction de l'excellent site *Arrêts sur images* a d'ailleurs mené sa petite enquête. Et ce qu'on peut y entendre est assez sidérant.

Tout d'abord, à la question "Est-ce normal de faire la grève aujourd'hui ? [1]", Françoise de Panafieu affirme qu'il y a "des régimes de retraite qui doivent être revus (…) et que ces avantages, il faut commencer à accepter à les regarder de près et éventuellement d'en abandonner certains, voilà."

Seulement, c'était sans compter sur la pugnacité de la journaliste de France Inter, qui met franchement les pieds dans le plat [2] en demandant à de Panafieu de réagir sur les régimes de retraite de députés. Et là, le ton monte, comme vous pouvez l'entendre dans cet extrait…

Panafieu et le régime de retraite des députés

Tout est dans le "vous nous laissez tranquilles, d'accord ?". Un "nous" auquel Françoise de Panafieu mettrait bien une majuscule, histoire de le transformer en nous de majesté. Le Nous de la caste et des vrais privilégiés.

Car Francoise de Panafieu oublie un peu vite sa propre histoire. En matière de privilèges, la député UMP en a eu plusieurs, et pas des moindres. A commencer par son entrée en politique, au milieu des années 70, en tant qu'attaché parlementaire, entrée qu'elle doit à un minsitre giscardien, un certain François Missoffe. Lequel Missoffe n'est autre que… son papa. Issu d'un milieu culturellement pauvre (ses deux parents furent députés puis ministes) et d'une famille sans le sou (les De Wendel, une dynastie industrielle depuis trois siècles, dont les rênes ont été tenus par le cousin de Françoise, un certain Ernest-Antoine Sellière [3])…

Quant à ce qui nous occupe directement, les retraites, Françoise de Panafieu a vraiment tout intérêt à ne pas évoquer les régimes spéciaux des députés, auquel les parlementaires viennent d'ailleurs de régler un sort définitif et avantageux cette semaine en catimini [4]. En effet, il suffit de jeter un oeil à ses mandats pour comprendre : en bonne professionellle de la politique, Françoise de Panafieu cumulera les retraites de député, de ministre [5] et d'ambassadeur [6].

La grandeur du personnage ne serait évidemment pas totale sans un petit coup d'oeil aux enquêtes menées par nos confrères d'iPol. Grandeur à laquelle ne devraient pas être insensibles les électeurs parisiens en 2008…

---

[1] Nous sommes le 18 octobre 2007.

[2] Souvennons de cette excellente définition du journalisme de Milan Kundera : ce n'est pas l'art de celui qui pose des questions mais de celui qui exige des réponses.

[3] Pour les plus jeunes, l'ancien patron du Medef, aujourd'hui président du groupe d'investissement français Wendel Investissement.

[4] Cf. *"Un régime de retraite très spécial et intouchable" in* Le Canard enchaîné du 21 novembre 2007, page 2.

[5] Six mois sous Juppé, avec le tourisme comme portefeuille.

[6] De la France à l'Unesco, entre 1996 et 1997.

Pourquoi se plaignent-ils autant des grèves ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 29 novembre 2007

La Révolution en Charentaises

De ma petite province, ces dernières semaines, on pouvait entendre sur France Inter des milliers de « on est pris en otage », « c'est pas notre problème », « à cause des grèves, je passe 6 heures par jour dans les transports »… le tout accompagné de la belle voix de Michel Bergat de Rosny-sous-bois et des 600 ou 800 kilomètres de bouchons cumulés chaque matin. Et je ne me sentais vraiment pas concerné. En dehors des considérations du pourquoi de la grève et des raisons politique, je me suis cependant demandé pourquoi l'arrêt des transports en commun foutait tant la merde ? Ce qui m'amène d'une part à poser la question de la distance travail-habitat et d'autre part, à relayer une petite idée d'Albert Jacquart.

La distance moyenne travail-logement grandit depuis des années (j'ai entendu parler de 25 kilomètres, ce qui me paraît énorme… à vérifier) mais toujours est-il qu'elle augmente : parce qu'on a la voiture, que celle-ci est de plus en plus confortable et qu'il y a de plus en plus de transports en commun en zones urbaines. L'homme moderne doit être mobile. N'étant pas toujours très moderne, j'ai toujours essayé d'habiter au plus près de mon travail… en particulier pour sortir de mon lit le plus tard possible le matin. Mais j'en conviens bien que c'est un luxe de célibataire et que je ne travaille pas à l'Arche de la défense, en tant que balayeur, par exemple. On parle de consommer moins d'énergie, il y a eu un joli Grenelle de l'environnement et je n'ai jamais entendu parler de cette solution : **réduire la distance travail-logement**. Alors que c'est bien ce que fait le cadre en temps de grève quand il dort dans son bureau. Mais pour cela, peut-être devrait-il y avoir une vraie démarche politique de construction de logement en fonction des lieux de travail, et à l'inverse : apporter du travail dans les zones de logement : quartiers H.L.M. comme zones pavillonnaires, car à 5 kilomètres en moyenne de son lieu de travail, tout le monde pourrait y aller en 15 minutes de vélo…

L'autre remarque vient d'Albert Jacquart, qui était invité au zapping de France Inter samedi 24 novembre de 15 à 17 heures. En temps de grève de la RATP et de la SNCF, chacun prend sa voiture pour se rendre à son travail (ou pas) et le réseau routier est très vite saturé. Tout le monde se trouve alors dans les bouchons… dans la joie et la bonne humeur (ou presque). Depuis que les grèves sont finies, une bonne partie des parisiens se redéplace sous terre et ça roule mieux en surface. Les automobilistes peuvent donc remercier tous ceux qui ont repris les transports en commun, puisqu'ils ne bloquent plus les avenues. Donc les transports en commun profitent aux automobilistes, alors que ceux-ci sont bien plus néfastes pour l'atmosphère. L'idée d'Albert Jacquart serait donc de faire payer le métro et le R.E.R. non pas aux usagers, mais aux automobilistes, par une taxe sur l'essence, et ainsi de rendre enfin les transports en commun gratuits. A méditer.

PS : à lire d'Albert Jacquart, le fameux "j'accuse l'économie triomphante" ,de 1994 mais toujours d'actualité. Je lui consacrerai une fiche de lecture un jour…

Symbole

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : lundi 10 décembre 2007

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le président, gardien des symboles…

Féliciter Poutine, ne pas emmener la secrétaire aux Droits de l'Homme en Chine (première dictature du monde), et maintenant accueillir Khadafi sous les ors brûlants de la République, peut-être se receuillir sur la tombe de De Gaulle à Colombey avec lui… on croit rêver !

Tant qu'il s'agit de politique économique, de casse sociale, d'avantages faits aux riches, on peut se dire que ça passera, à la prochaine élection, la sanction pourra tomber. Mais la stratégie "copain-copain" de Sarko avec ces chefs d'Etat en-dessous de tous soupçons est encore plus grave : elle déclasse la France définitivement de son rang (surfait) de terre des droits de l'Homme. Déjà que le droit d'asile a été largement réduit depuis 10 ans, mais là, que le président, représentant officiel, détenant la légitimité démocratique de la Nation (si, si , ça fait mal, mais c'est comme ça…) se rapproche autant de ces terroristes au gros carnet de chèque, ça en devient écoeurant. Et je pense qu'il n'y a pas que les 47% de Français qui n'ont pas voté Sarko au second tour qui se sentent trahis, humiliés, et honteux d'avoir ce président si peu digne, si peu représentatif. Vous êtes, monsieur le président le "gardien des symboles" (cit. BHL). Ne trahissez pas les principes de la France au nom du fric !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une nouvelle rubrique pour la Révolution en Charentaises

- Les Actus de la REC -

Date de mise en ligne : dimanche 16 décembre 2007

La Révolution en Charentaises

Afin d'étendre le champ de nos investigations, la Révolution en Charentaises vous propose, pour l'ouverture de sa nouvelle version, de mettre la main à la pâte…

Eh oui ; impossible d'être révolutionnaire sans être solidaire. Au vu du succès que le site a rencontré, et des remarques émises durant les deux dernières années, nous avons décidé de renouveler l'aventure, et vous proposons aujourd'hui :

L'Agenda de la Révolution !

Dans cette rubrique, vous trouverez tous les évènements éventuellement associés aux articles de la Révolution en Charentaises : représentations de pièces "révolutionnaires", concerts solidaires, appels au squat… Tous ces rendez-vous seront maintenant regroupés, de façon plus claire qu'auparavant, sur cette nouvelle page. Mais ce n'est pas tout…

Vous avez désormais la possibilité, via le formulaire de la page Agenda, de proposer vous-même des actualités ; celles-ci seront dument étudiées par l'équipe de rédaction (!) et publiées sur le site si elles nous ont convaincus !

A vous de jouer maintenant. Cette rubrique vivra, en grande partie, grâce à vous tous…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Confessions d'un SARsKisOphrène

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 27 décembre 2007

La Révolution en Charentaises

Il faut parfois savoir reconnaître ses erreurs et battre le pavé sa coulpe. Je me suis trompé. Lourdement. Et sur un sujet qui, s'il manque un peu de hauteur (environ 1,65 m), n'en est pas moins impotent important puisqu'il s'agit de notre trop très cher Président.

Si j'ai pu laisser entendre, dans de nombreux articles, que Nicolas était un crétin mégalomane et dangereux au service du grand capital, je persiste et signe le reconnais aujourd'hui humblement, je me suis trompé. D'ailleurs, je ne suis pas le seul : tout ce que le Parti Socialiste compte d'ambitieux sans scrupules de talents fait la même chose. Sauf que moi, je ne trahis pas par intérêt financier ou par carriérisme je n'ai jamais été socialiste. Si j'ai changé d'avis à propos de Nicolas, c'est parce que j'ai compris qu'il était un fumiste authentique écologiste de droite.

Ma conversion n'a rien à voir avec la tragi-comédie le « Grenelle de l'environnement » ou la création du super ministère de Borloo. J'ai eu une sorte de révélation en pleine rue en passant devant l'appartement duquel s'est mortellement jetée Chunlan Liu, sans-papiers chinoise, pour échapper à la police.

Quel rapport avec l'environnement ? A première vue aucun, mais en creusant bien… L'exceptionnelle intelligence de Nicolas l'amène à intégrer la problématique écologique dans l'ensemble de sa politique, y compris dans celle de la chasse aux voix frontistes l'immigration. Je dirais même que c'est en analysant sa politique dans les secteurs qui sont les plus éloignés de l'environnement qu'on voit si notre bien aimé Président est un vrai défenseur de la nature. Et dans le cas des sans-papiers, on ne peut qu'être conquis. Qu'on en juge ! En refusant de régulariser les clandestins, Nicolas fait non seulement d'appréciables économies de papier, mais il optimise le remplissage des avions à destination des pays du Tiers-monde, ce qui diminue l'émission de CO^2 par passager ! Vicieux Prévoyant, Nicolas a aussi permis de substantielles économies d'énergie en demandant aux sans-papiers de transmettre leurs coordonnées aux autorités, ce qui facilite considérablement le travail de la police et diminue sa consommation de carburant (en plus de libérer des places dans les écoles pour les petits Français). Enfin, on peut aussi dénoncer saluer l'utilisation de la matraque et du baillon techniques et outils traditionnels et non-polluants pour l'expulsion des étrangers qui feront encore les joies de générations d'agents de police. C'est important de ne pas perdre des savoirs-faire ancestraux.

La mort de Chunlan Liu et les autres défenestrations de sans-papiers Les dommages collatéraux dont la presse s'est faite l'écho sont inacceptables regrettables. En tant qu'homme de gauche, je les condamne que démocrate, je peux

néanmoins comprendre que chasser les immigrés clandestins, c'est le minimum qu'on puisse attendre d'un « Président de tous les Français » élu avec les voix du Front National.

Maintenant que je suis Sarkozyste, je me sens schizophrène bien dans ma peau. Aidez moi ! Vous aussi vous devriez essayer. Vive la France ! Vive Nicolas ! Vive la France sarkozyste ! C'est moi qui ai écrit ça ? Enfermez moi, vite !!!

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La chute du cliché

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : vendredi 4 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

Un itinéraire photographique en banlieue proposé par le photographe Denis Darzacq

La banlieue, celle qu'on aime, pas celle des Fadela, imaginaire et stigmatisante, ni celle qu'on met au ban, ou qui s'en prend plein la gueule à coups de discours sur la dangerosité de sa population mais celle qui s'envole, qui s'élève de quelques centimètres au dessus du sol pour mieux retomber et repartir. C'est cette banlieue qui a donné la belle échappée dont l'oeil expert de Denis Darzacq s'est fait le témoin. Figures immortalisées de danse hip hop, les corps de jeunes artistes banlieusards de Clichy ou d'ailleurs, sont saisis en "apesanteur" par un appareil photo qui s'est laissé transporté par la poésie des mouvements en rebonds. Une impression de perte, de geste irrémédiable, de plongeon funeste dans le béton, nous hypnotise avant de se voir aussitôt transformée en fascination pour ces corps dansants, outragés peut-être par la beauté barrée de la cité qui comprime les désirs, mais libres pour une fraction de seconde de n'être pas là, les pieds rivés sur l'asphalte qui clame sans cesse "il faut marcher droit".

Post-scriptum :Pour admirer ces figures hypnotiques, vous pouvez consulter l'ouvrage "La Chute" disponible chez Filigranes Editions ou, à défaut, le portfolio de la collection "La chute" mis en ligne sur le site du photographe Denis Darzacq.

2008 déjà. Où va la gauche anti-libérale ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 7 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

Les luttes sont-elles anachroniques ? Cet article se propose de revenir sur le tournant néoconservateur en France en le réinscrivant dans un cadre plus général, celui du triomphe du néolibéralisme mondialisé et de son idéologie visant à produire son intouchabilité.

En ces temps de rattrapage drastique des heures funestes du thatchérisme, on se surprend à ranger les douze années qui viennent de s'écouler, qui avaient été riches en remobilisation sociale, dans le tiroir de la mémoire jaunie des luttes antilibérales. Pendant dix ans donc, de 1995 à 2006, la France avait connu un renouveau miraculeux de la critique sociale avec des mouvements en masse inaugurés par les désormais fameuses grandes grèves de 1995. Renouveau dont témoignait le regain de popularité des partis d'extrême gauche qui atteignirent près de 10% des suffrages aux élections de 2002. Ascension que confirmaient ensuite la mobilisation contre les retraites, contre la loi Fillon des réformes au lycée, le rejet du traité constitutionnel, les révoltes en banlieue et le mouvements anti-cpe. Tout laissait à croire que la question sociale allait désormais être prise en compte, grâce à la force de la volonté populaire, par des gouvernements soucieux surtout d'en finir avec Mai 68. La France sociale, d'en bas, semblait ainsi se situer à l'extrême gauche de l'échiquier politique en Europe. Et pourtant, sur ce point, 2002 apparaît comme l'année de toutes les frayeurs : l'extrême droite arrive au second tour des élections présidentielles.

Il ne s'agit donc pas pour nous d'isoler 2007 et de faire le tri entre les bons et les mauvais moments mais bien de réinscrire cette année du basculement politique dans une longue genèse qui remonte au premier gouvernement de la présidence Chirac. L'élection de Nicolas Sarkozy paraît alors, dans cette approche, l'aboutissement d'un travail en profondeur de sape des luttes sociales depuis le milieu des années 1990 mais avec cette rupture essentielle par rapport à la chiraquie que la compétitivité agressive, la production de l'argent "facile" à travers une financiarisation accrue du capital devient une valeur sociale donnant un certain statut, une respectabilité, celle de la virilité se mesurant au tableau de chasse. Cette élection aurait donc signé le constat d'échec de plus de dix ans de mobilisations : la réforme des retraites elle-même est passée, le traité constitutionnel simplifié est le frère jumeau du précédent traité qui avait été rejeté massivement en France, les régimes spéciaux des transports publics ont bien été rognés… Faut-il alors ranger les banderoles ? et attendre patiemment l'annonce d'un jour meilleur ?

Néolibéralisme et stratégies de résistance

S'il est aisé de souscrire au diagnostic pessimiste, ce serait une erreur en revanche que de se laisser emporter par l'abattement, tout simplement parce qu'en 2008 les fronts demeurent : la précarité devient le mode d'être du salarié sous toutes ses formes, avec les tentatives gouvernementales d'en finir avec la durée légale du travail aboutissant à terme à la remise en cause des CDI. Souvenez-vous, nous sommes en pleine mobilisation contre le CPE : le travail c'est comme l'amour, ça ne dure jamais très longtemps, dixit la patronne des patrons. Bref, au delà des commandements gouvernementaux, ce qui est en jeu, ce sont les ravages du néolibéralisme lequel s'affiche de plus en plus comme un humanisme, une forme de réalisation de soi, de valeur désirable par tous, symbole de l'égalité anthropologique des désirs d'acquisition. Le résultat d'un tel mécanisme d'acceptation et de légitimation du néolibéralisme : c'est l'insécurité sociale, selon les termes de Robert Castel, et la fatigue d'être soi lorsque la subjectivité est sans cesse sollicitée ou bien pour la consommation censée répondre au quête d'identité par la satisfaction de faux besoins, ou bien pour la production avec les nouvelles techniques de management qui demande

à chercher toujours au plus profond de soi-même pour être "créatif".

Ce nouvel esprit du capitalisme n'est pas celui du XIXème siècle, de la fabrique et du travail des enfants, ni même celui du XXème siècle et de l'organisation fordiste du travail mais un nouveau genre, millénariste, qui atteint dans les pays dit "industrialisés et sociaux-libéral" un raffinement dans les modes d'exploitation en s'attaquant à la subjectivité, à la créativité, en créant l'illusion de l'immatérialité du travail, de l'extension temporelle et de l'ubicuité spatiale. Bref, "être partout, tout le temps, en même temps sans paraître y être" voici la devise du nouveau capital. Et là commence l'idéologie : il n'y a pas de précarité, nous dit-on, car toute précarité est liberté, c'est celle qui nous permettrait de choisir librement quand nous travaillons (qu'est-ce qu'on est bêtes et nous qui pensions que les abonnés aux intérim étaient des salariés jetables, en fait ils ne faisaient que réaliser leur liberté !). Mais cette immatérialité oublie non seulement la réalité bien matérielle de ceux qui produisent (exploitation de classe) mais aussi à l'image d'un sexisme plus grand encore, la violence symbolique du langage discriminant (exploitation de genre) et bien sûr l'exploitation d'un sud permettant au pays du Nord de vivre dans la créativité, le design, l'abolition des frontières, la liquidité des identités. Nous sommes en plein bio-pouvoir, un capitalisme qui investit jusqu'au moindre recoin de la vie, du psychisme, du désir.

Mais ne soyons pas fatalistes, car si le pouvoir est sans dehors, cela ne veut pas dire qu'on ne peut lutter contre lui. Rappelons en effet qu'on ne peut jamais lutter contre le capitalisme en général mais toujours contre l'une de ses formes historiques, incarnées, contre les institutions qui le soutiennent. Et le néolibéralisme est une forme bien précise de l'incarnation historique du capitalisme mondialisé et qui demande des formes précises de luttes dont le nom reconnu est l'altermondialisme. Toutefois, l'altermondialisme pour être réellement efficace doit se préserver de toute tentation social-démocrate de type keynesien visant à rendre supportable et compensable les maux du capitalisme acharné en en faisant une sorte de "barbarie à visage humain". Contre cette tentation, il serait souhaitable de se diriger plutôt vers un "altermarxisme" , à savoir l'intégration de toutes les critiques radicales du capitalisme initiées symboliquement par la fameuse marche zapatiste de 1994 : loin d'être un localisme, ces formes de lutte s'attaquent au coeur de l'organisation mondialisée du capital, à savoir, l'exploitation, les frontières protégeant les intérêts commerciaux, la domination de genre (souvenons-nous que les femmes sont largement présentes dans le mouvement zapatiste), de race et de classes bien évidemment. Mais faut-il voir dans l'annonce récente du sous-commandant Marcos de prendre une retraite médiatique pour mieux redéfinir la stratégie du mouvement zapatiste l'alerte donnée pour faire le bilan des luttes émancipatrices au cours des 13 dernières années [1] ? Sans doute, en tous les cas, il s'agit plus que jamais de se battre sur le front de l'idéologie des néoconservateurs qui redéfinit toutes les formes d'exploitation en exercice de liberté, et dénoncer la supercherie de la liberté offerte par le néolibéralisme. Ne méprisons pas non plus les luttes sectorielles qui, combinées à d'autres luttes, peuvent toujours déboucher sur un véritable mouvement de contestation.

Post-scriptum :

Et voici une suggestion de lecture pour mieux s'armer :

J. Bidet et G. Duménil, Altermarxisme. Un autre marxisme pour un autre monde, PUF, 2007.

---

[1] Voir article du monde "Le 'Sub' Marcos prend congé des médias", Le Monde du 22 décembre 2007

Centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir

- Les Actus de la REC -

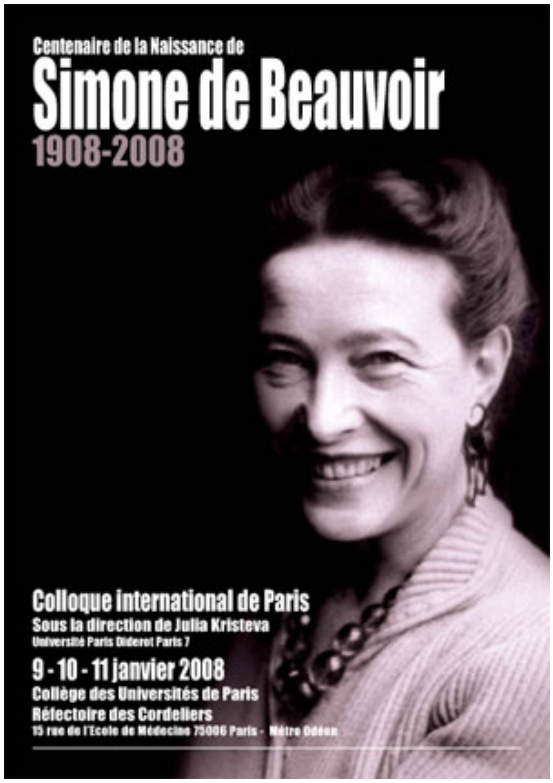
Date de mise en ligne : samedi 5 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Du 9 au 11 janvier à Paris se déroulera le colloque consacré à la philosophe féministe Simone de Beauvoir



Et voici un colloque en hommage à Simone, à sa hargne dans le démontage des formes de domination masculines, et à son parti pris contre toute forme de naturalisation des rôles sexués. Ce colloque, coordonné notamment par Julia Kristeva, est assez hétérogène dans sa forme étant donnée la volonté affichée de couvrir toutes les facettes de l'oeuvre et de la vie de la philosophe écrivain. Ainsi, sont programmées des communications sur sa relation avec Sartre avec une insistance toute philosophique sur les distinctions-confusions entre l'amour et l'amitié, la compagnie et l'admiration. Et précisément à ce sujet, un documentaire sera projeté à la fin de la première journée, intitulé "Portaits croisés de Simone de Beauvoir et Jean Paul Sartre" reconstitué à partir d'archives de Radio-Canada. De même, une certaine place est donnée et à juste titre à la réception américaine du *Deuxième Sexe* qui valut à ce dernier une reconnaissance mondiale.

Post-scriptum :Lieu : Université Paris Diderot Paris 7 Réfectoire des Cordeliers 15 rue de l'Ecole de Médecine 75006 Paris

Femmes Urgence Droit au Logement

- Les Actus de la REC -

Date de mise en ligne : lundi 7 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Rendez-vous hebdomadaire, tous les mardis et jeudis à 09h00, rue Montcalm. Permanences de "Femmes Urgence Droit au Logement", Les mardis et jeudis, 9-12h, permanences de "Femmes Urgence Droit au Logement",

A Droits Devant ! !, 44 rue Montcalm, 18e, M° Jules Joffrin , 01 42 58 82 22, droits-devant globenet.org

Gérer sa consommation de carburant et ses émissions de CO2

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 17 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Avec une essence sans plomb fleuretant avec l'euro-et-demi symbolique, partant du principe que l'on ne peut pas *tous* se passer de voiture, voyons en quelques points faciles à mettre en oeuvre comment faire pour réduire, ou tout du moins modérer, la consommation de son véhicule.

Il ne s'agit pas de remettre en question le caractère contingent de la voiture en ville, certains s'en offusqueraient et ils auraient bien raison. Mais tout le monde n'habite pas en ville et certains paresseux pourraient être heureux d'apprendre quelques *trucs* supplémentaires pour réduire leur consommation mensuelle d'essence ou de diesel. Malheureusement, pas de solution miracle ; il va nous falloir troquer huile de roche... contre huile de coude !

Calculer précisément sa consommation de carburant...

La première chose est d'évaluer précisément votre consommation d'essence. De cette manière, il sera possible de mesurer les économies réalisées ! Voilà une méthode très simple pour calculer votre consommation :

- Commencez par faire le plein de votre véhicule (voiture, moto, tracteur, mobylette, cette méthode fonctionne avec tout type de véhicule) ; ça fait mal,
- Mettez votre compteur kilométrique journalier à zéro. Ne le réinitialisez pas pendant toute la durée de l'opération,
- Roulez en vidant le réservoir au maximum (le calcul n'en sera que plus significatif) ; si possible, notez le type des trajets effectués (en gros : ville, route, autoroute),
- Une fois le réservoir vide, repassez à la pompe, et refaites le plein ; ça fait re-mal. Cette fois cependant, *vous avez le ticket de caisse*. Sur celui-ci, vous trouverez la quantité exacte de carburant avalé par votre réservoir ; le compteur journalier vous indiquera le compte exact des kilomètres parcourus. Une petite règle de 3 et le tour est joué.

Un petit exemple vous aidera à faire passer la pilule (ou plutôt la galette [1]). Ma Supercinq est pleine comme une outre, mon compteur journalier à zéro. Je parcours 573 kilomètres exactement avant de refaire le plein (que de l'autoroute, à 120 km/h environ). Le ticket m'indique que j'ai mis 35,21 litres de super sans plomb dans le réservoir. Je fais alors ma règle de 3 :

35,21 litres / 573 kilomètres * 100 H 6,15

Ma Supercinq s'avale donc allègrement ses 6,15 litres de sans plomb tous les 100 kilomètres. Une paille.

En calculant de cette manière, vous devriez retomber toujours sur vos pattes, et parvenir à évaluer précisément votre consommation.

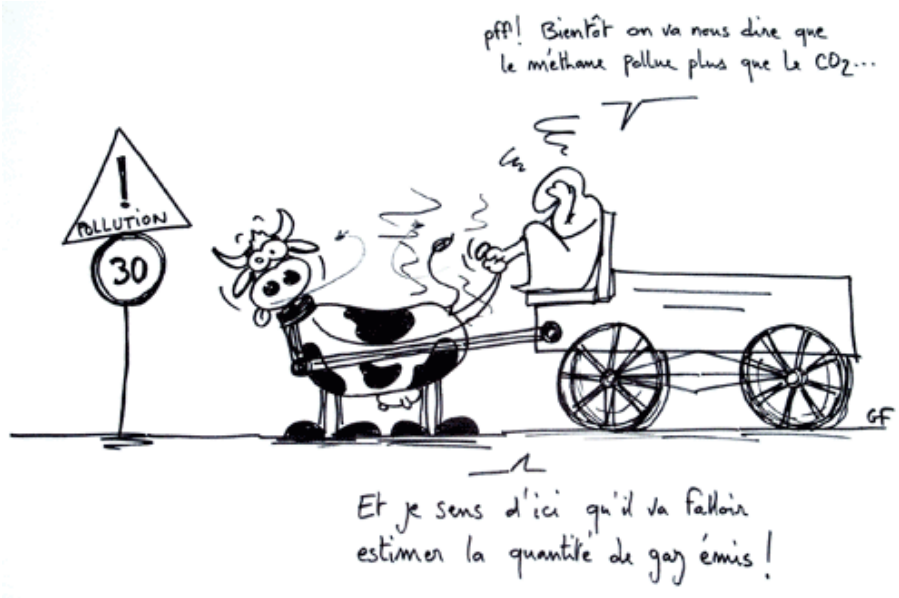
Maintenant que nous avons la consommation de carburant, nous allons pouvoir évaluer la quantité de CO2 dégagée dans l'atmosphère...

...et évaluer la quantité de CO2 rejeté dans l'atmosphère.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Contrairement à une idée reçue, la quantité de CO2 générée par un véhicule est directement proportionnelle à la quantité de carburant consommé. Pas de moyen de se soustraire, même pour les véhicules récents [2] : comme on ne sait pas - encore -fixer le CO2, celui-ci s'enfuit irrémédiablement par votre pot d'échappement...



Voyons maintenant combien de CO2 dégage ma super voiture. Le principe est le suivant (SP95) :

- 1 litre de sans plomb 95 pèse 0,7 kg environ (l'essence est plus légère que l'eau) :
- 6,15 litres * 0,7 = 4,305 kg (le CO2 se mesure en kilos, il nous faut donc la même unité de mesure pour l'essence),
- Pour obtenir la quantité de CO2 dégagée par de l'essence, il faut multiplier le poids de celle-ci par 3,17 [3] :

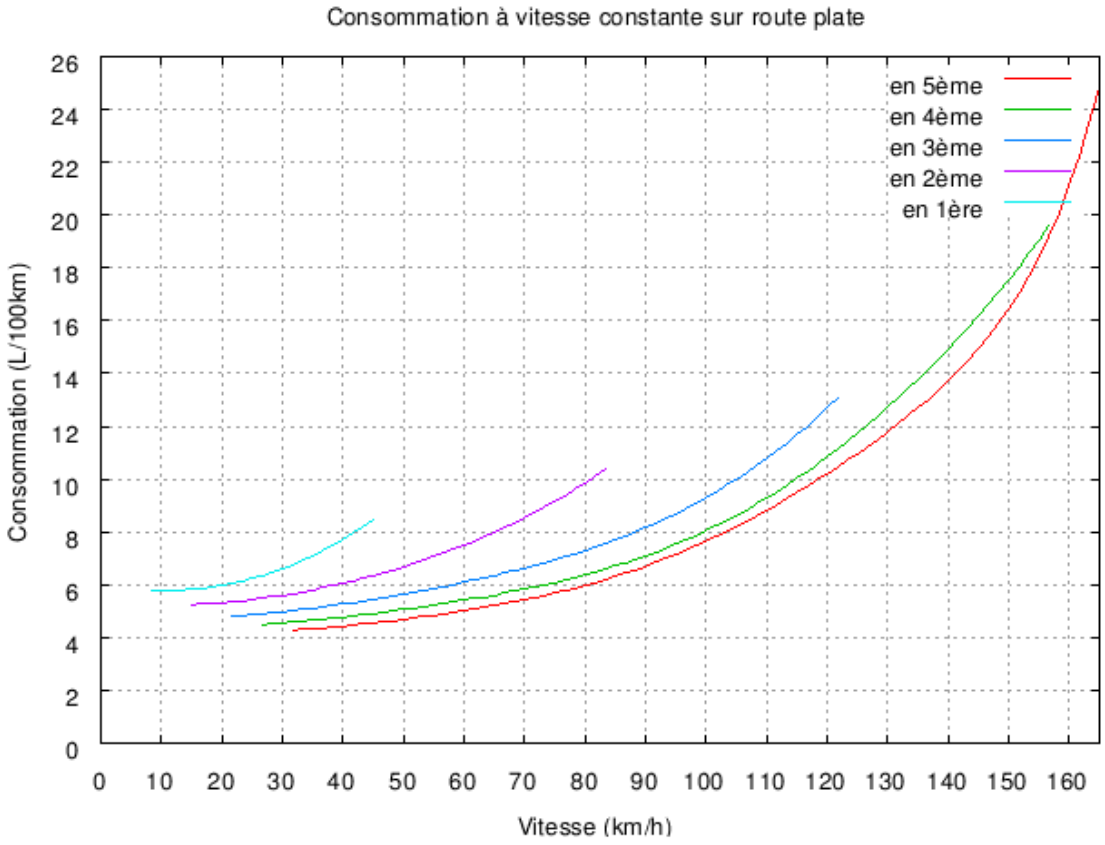
4,305 kilos d'essence * 3,17 = 0,1365 kg de CO2 pour 100 kilomètres, soit 136,5 g/km de CO2 (toujours à 120 km/h sur autoroute pour reprendre les conditions de calcul édictées plus haut) [4].

Diminuer sa consommation de carburant fossile, compenser ses émissions de CO2

Maintenant que nous avons évalué le plus précisément possible notre consommation, et nos émissions de CO2 dans l'atmosphère, voyons comment faire pour réduire celles-ci.

Réduire sa vitesse

La plus facile, la plus simple à mettre en oeuvre et la plus efficace des choses à faire est de réduire sa vitesse. En ville, sur route ou autoroute, c'est le meilleur moyen pour que votre automobile réduise sa consommation de jus ! *Qui veut voyager loin ménage sa monture* dit l'adage (source) :



Consommation à vitesse constante sur route plate Ce schéma a été réalisé de manière empirique, c'est-à-dire à partir de données réelles mesurées pour un moteur donné. Il peut donc varier d'un véhicule à l'autre, mais reste représentatif de l'augmentation de consommation générée par la vitesse (notez que la courbe n'est pas proportionnelle : plus vous roulez vite, plus vous augmentez votre consommation !)

En résumé, cela signifie que si [5], en roulant à 90 km/h (en cinquième vitesse), vous consommez 6,5 litres aux cent kilomètres, vous consommerez 2 litres de plus pour rouler à 110 km/h (+30%), et pratiquement 12 litres aux cent à 130 km/h. +84%. Quasi deux fois plus ! Le calcul est vite fait... Réduire sa vitesse, ou ne pas trop l'augmenter, sur autoroute par exemple, représente donc un moyen très efficace de contrôler sa consommation [6].

Entretenir son véhicule

La deuxième chose à faire, c'est d'**entretenir régulièrement son véhicule**. Un filtre à air encrassé, des vidanges un trop espacées, un parallélisme déréglé sont autant de facteurs augmentant la consommation de carburant. Certains types de pneus (sans citer de marque) permettent une économie substantielle, sans que l'investissement soit trop important (puisqu'en partie compensé par les économies réalisées). Bien entendu, les véhicules récents, donc un peu plus *propres* que les autres, ont besoin de moins de carburant et dégagent donc moins de CO2. un entretien régulier permet en outre d'optimiser la combustion du carburant, et de dégager ainsi moins de produits nocifs, en général.

Pay or plant...

Sans que cette possibilité offerte par plusieurs organismes ne soit en contradiction avec les points évoqués précédemment, sachez que vous pouvez *compenser* en partie vos émissions de CO2, tout simplement... en payant en euros sonnants et trébuchants ! [7] Voici quelques liens qui vous permettront de vous renseigner un peu plus avant :

- Climatmundi propose un système de chèques cadeaux « CO2 », afin de sensibiliser vos proches ;
- CO2solidaire compense vos émissions en plantant des arbres pour vous ; des packs sont disponibles à partir de 5Euros ;
- La SNCF vous propose de compenser vos émissions de CO2 lorsque vous voyagez en train [8] ;

Une petite recherche sur Google vous en apprendra bien plus encore... Vous constaterez que les moyens de diminuer et de compenser les émissions de CO2 ne manquent pas. Et pour être en règle avec les directives européennes, la France devra diviser par 4 ses émissions de CO2 d'ici à l'horizon 2050. Selon le GIEC [9], un « *pré-requis indispensable pour limiter le réchauffement du climat* ». Limiter seulement...

---

[1] De pétrole !

[2] Ceux-ci sont tout de même les véhicules qui, en général, consomment le moins de carburant. Sauf à avoir acheté un 4x4 mais ça, c'est une autre histoire...

[3] 3,18 pour du diesel.

[4] Dans ce calcul, nous ne prenons en compte que le CO2 effectivement dégagé par le véhicule (lors de la combustion), et non celui généré par la transformation et l'acheminement du carburant jusqu'à l'utilisateur final. Certaines études montrent ainsi cette quantité, générée indirectement par un véhicule, peut aller jusqu'à égaler le CO2 généré directement. Plus de détails sur le calcul de dégagement de CO2 ici.

[5] Exemple calculé à partir des données fournies par le schéma ci-dessus ; plus de détails sur le calcul de l'augmentation de consommation en fonction de différents facteurs à cette adresse (source du schéma, remerciements à Matthieu W. pour l'autorisation de publication.

[6] Evitez aussi les accélérations trop brutales !

[7] Comptez une vingtaine d'euros aux 10 000 kms, une fois la déduction de 66% de votre feuille d'impôt effectuée. On trouve aussi des packs Just Married...

[8] Eh oui, le train aussi émet (indirectement) du gaz carbonique ; plus ou moins en fonction du type de centrales utilisées pour produire l'électricité (nucléaire, pétrole, charbon ou énergies renouvelables).

[9] Rapport 2007

Maintenant, il faut des armes

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : mercredi 20 octobre 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le socialisme révolutionnaire et la lutte armée selon Blanqui. Un recueil de textes (forcément explosifs) choisis et présentés par Dominique Le Nuz.

En 76 ans d'une vie bien remplie épousant toutes les luttes du socialisme révolutionnaire du XIXè siècle, Blanqui a eu son lot d'insurrections, de trahisons, de campagnes de diffamation haineuses et de victoires escamotées. Cet homme là était en guerre contre l'ordre établi, qu'il soit incarné par les rois, les empereurs ou les bourgeois. Ils le lui ont fait payer. Et cher. Au total, Blanqui a passé pas moins de trente-six années derrière les barreaux et joué sa vie durant au chat et à la souris avec la mort, dans les tribunaux comme dans les combats de rue. Il a connu les tentatives d'évasion (réussies et manquées), la clandestinité, l'exil et le massacre de ses compagnons de lutte. Mu par une volonté de vaincre à toute épreuve, il n'a eu de cesse de créer des journaux d'opposition, des sociétés secrètes et d'organiser par quelque moyen que ce soit la lutte armée contre un système foncièrement injuste.

"Le bulletin de vote aujourd'hui, c'est la cartouche"

Ce qui fait l'originalité de Blanqui, c'est précisément la totale absence de complexe concernant la problématique du recours aux armes. Loin des querelles de clocher des théoriciens de la gauche radicale, il se veut pragmatique et concentre sa réflexion sur une problématique essentielle : comment vaincre ? Les diverses insurrections populaires auxquelles il a pris part ou dont il a été témoin se sont toutes soldées par des bains de sang (le sang des insurgés naturellement) ou ont été confisquées par les bourgeois. Pour Blanqui, la cause de ces défaites est avant tout militaire : une meilleure compréhension de l'art de la guerre et une organisation plus efficace auraient pu permettre aux travailleurs de l'emporter. Parce qu'il accorde la plus grande importance à des questions pratiques comme le ravitaillement, le déplacement des combattants ou la construction de dispositifs défensifs (barricades, zones de tir, etc.), Blanqui est LE spécialiste de la guerre urbaine de son époque. Certains des textes du recueil sont de véritables manuels, extrêmement détaillés, à l'usage des révolutionnaires désireux d'en découdre avec les forces de l'ordre.

Instructions pour une prise d'armes

C'est notamment le cas du texte intitulé "Instructions pour une prise d'armes". Dans cet ouvrage, Blanqui aborde des problématiques qui n'ont rien perdu de leur actualité. Comment préparer une insurrection ? Comment identifier les siens dans la bataille ? Comment se déplacer ?

Il répond par une série d'exercices visant à accroître chez les combattants la conscience du positionnement juste tout en améliorant la fluidité et la rapidité des manoeuvres. L'un des objectifs visés est de pouvoir opérer le plus silencieusement possible. Il insiste sur la nécessité d'élaborer un plan d'opération en amont et de prévoir la logistique nécessaire (chiffons de couleur, drapeaux, etc.) pour distinguer les différentes sections d'insurgés.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Ceux-ci doivent non seulement être capables de se reconnaître mais aussi et surtout de communiquer entre eux de façon à être toujours informés de l'état de la situation. Une attention toute particulière doit être accordée aux problématiques de communication, en prenant en compte le fait que les champs de bataille sont très bruyants. Tout doit être fait pour perturber la transmission de l'information chez l'ennemi. Cela passe notamment par l'élaboration d'un service de contre-espionnage politique (identification et neutralisation des mouchards) et la préparation d'une guerre psychologique visant à provoquer des défections dans le camp adverse.
Dans ce contexte, la propagande et le comportement des insurgés jouent un rôle essentiel. Il est capital de gagner le soutien de la population en expliquant sa démarche et en donnant l'image d'une armée bien organisée et disciplinée (et surtout pas d'une bande de pillards !). Par exemple, Blanqui recommande de délivrer des reçus pour toute livraison. Cela devrait permettre de recruter de nouveaux combattants, dont il est souhaitable d'évaluer le potentiel et l'orientation idéologique le plus rapidement possible. De l'image que parviennent a donner d'eux mêmes les insurgés dépend la facilité avec laquelle ils parviendront à se procurer armes, vivres et autres marchandises. Et au cas où le peuple manquerait d'armes, Blanqui donne des idées pour en fabriquer soi-même !

Les écrits de Blanqui sont des actes révolutionnaires

A des années lumières des socialistes utopiques de son époque, Blanqui baigne dans le réel. Mais avait-il le choix, lui qui griffonnait sur des bandelettes de papier dans les conditions misérables des cachots ? Homme d'action, il ne commet presque que des textes circonstanciés qui visent à produire des effets immédiats. Pour lui, la plume n'est qu'une arme parmi d'autres et ne saurait être une fin en soi. A ce sujet, il écrit : "Des milliers de jeunes gens instruits, ouvriers et bourgeois, frémissent sous un joug abhorré. Pour le briser, songent-ils à prendre l'épée ? Non ! La plume, toujours la plume, rien que la plume. Pourquoi donc pas l'une et l'autre, comme l'exige le devoir d'un républicain ? En temps de tyrannie, écrire est bien, combattre est mieux, quand la plume esclave demeure impuissante."

"Que doit être la révolution ? L'anéantissement de l'ordre actuel, fondé sur l'inégalité et l'exploitation, la ruine des oppresseurs, la délivrance du peuple du joug des riches".

Les écrits de Blanqui sont des actes révolutionnaires parmi d'autres et sa pensée procède au moins autant de ses actes qu'elle les influence. A partir de la trentaine de textes que présente le recueil et des indications biographiques qui les accompagnent se dégage une pensée solidement ancrée à l'extrême gauche de l'échiquier politique. Blanqui est un roc insensible au chant des sirènes réformistes. Il se veut « une boussole dont les indications servent seules à régler la marche du navire ». Où qu'il se trouve, il montre toujours le même cap, celui d'une révolution qu'il définit comme « l'anéantissement de l'ordre actuel, fondé sur l'inégalité et l'exploitation, la ruine des oppresseurs, la délivrance du peuple du joug des riches ».
Ce révolutionnaire sans concessions n'en est pas moins un pragmatique qui invite à prendre les hommes tels qu'ils sont et encourage la diversité des opinions : « Chaque nuance, chaque école a sa mission à remplir, sa partie à jouer dans le grand drame révolutionnaire. (...) [le socialisme pratique] n'est d'aucune secte spéciale, d'aucune église. Il prend ce qui lui convient dans chaque système, n'a point d'engouement d'école et veut renverser ce qui existe non point au hasard ni au profit des intrigues mais en vertu de principes bien arrêtés ».
Partisan d'une république sociale débarrassée des armées permanentes et sur laquelle flotterait le drapeau rouge, il est aussi farouchement opposé au clergé, dont il fait une critique incendiaire au nom de la lutte contre l'obscurantisme. Pour des raisons similaires, il souhaite la destruction de l'Université, qu'il considère comme un obstacle à "ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, ce qui fait l'homme et le citoyen : l'instruction". Jamais à court de munitions, Blanqui tire à boulets rouges sur les opportunistes déguisés en socialistes le temps des élections, dénonce l'esclavage sous toutes ses formes, la destruction aveugle des ressources naturelles et « la sotte habitude

de [son] temps [mais aussi du nôtre ?] de se lamenter au lieu d'agir ». Il s'en prend aussi aux ennemis de classe prêts à tout pour préserver leurs privilèges : « La liberté qui plaide contre le communisme, nous la connaissons, c'est la liberté d'asservir, la liberté d'exploiter à merci, la liberté des grandes existences, comme dit Renan, avec les multitudes pour marchepied ». En cas de victoire du camp révolutionnaire, Blanqui a dressé une liste de dispositions immédiates organisées par rubriques : économie, politique, finance, instruction publique, gouvernement, etc.

« De la patience, toujours ! De la résignation, jamais ! »

Personnage doté d'une volonté à toutes épreuves, Blanqui a vécu comme il a pensé… Jusqu'au bout et sans concessions. Ils sort de prison à 74 ans après avoir été élu député de Bordeaux sous les barreaux (scrutin invalidé). A nouveau libre, il fonde le journal "Ni Dieu ni Maître" ! La mort a la mauvaise idée de l'expédier au Panthéon des révolutionnaires quelques mois plus tard. Depuis, l'historiographie officielle prend bien soin de ne pas trop parler de Blanqui : ça pourrait donner des idées. Du coup, on ne peut qu'applaudir la parution du recueil constitué par Dominique Le Nuz. En lisant Blanqui dans le texte, on est vraiment frappé par l'actualité de sa réflexion. Pour les révolutionnaires d'aujourd'hui comme d'hier, la problématique reste la même : comment vaincre ? Dans les tréfonds du Père Lachaise, du côté de Blanqui et de Vallès, on a déjà un élément de réponse : « Le devoir d'un révolutionnaire, c'est la lutte toujours, la lutte quand même, la lutte jusqu'à extinction. »

Post-scriptum :BLANQUI, Auguste, Maintenant il faut des armes, Textes choisis et présentés par Dominique Le Nuz, La fabrique édition, 2006.

It's a free world ! Pour être libre, il faut en aliéner d'autres.

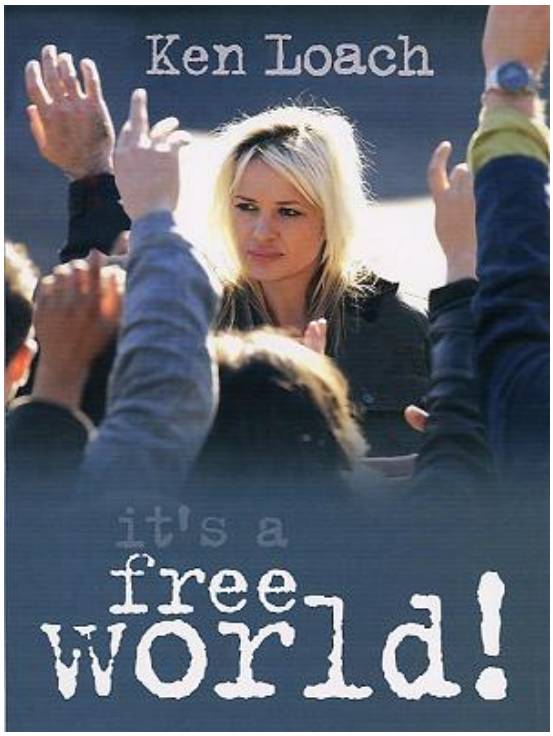
- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 24 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

La liberté du titre du dernier film de Ken Loach (primé l'an passé à Cannes pour son escapade irlandaise : Le Vent se lève), c'est celle du libéralisme, d'où le point d'exclamation ironique. Car, comme toujours le réalisateur anglais fait un film engagé dans lequel il dénonce une société où les plus démunis sont écrasés au profit d'un plus grand nombre. Un monde où il ne fait pas bon faire partie des minorités, quelles qu'elles soient.

Mais changement de programme, Angie, l'héroïne du film, est l'exploitante. Ken Loach et son scénariste Paul Laverty s'intéressent pour une fois aux profiteurs du système, reléguant aux seconds rôles les exploités. C'est là la force du film, mais aussi sa limite. Comment une jeune trentenaire exploitée, va monter, illégalement, sa propre boîte pour s'enrichir sur les dos de plus paumés qu'elle.



Angie, comme pour justifier ses actes, est elle-même victime du harcèlement sexuel de son patron, puis d'un licenciement abusif. On comprend aussi qu'elle n'en est pas à sa première arnaque, que de petit boulot en petit boulot, elle est devenue hargneuse. Cela justifie-t-il ses actes ? Voilà sans doute le hic du scénario (pourtant primé à la dernière Mostra de Venise), à n'en pas vouloir en faire une héroïne manichéenne, elle en perd de sa véracité. Que Ken Loach et Paul Laverty veuillent dénoncer ces entreprises de plus en plus nombreuses qui exploitent ces travailleurs sans papier, c'est tout le propos du film. En cela le pari militant est réussi. Mais Angie oscille entre des parents à l'écoute qui s'occupent du fils de dix ans qu'elle délaisse, une amie noire qui s'oppose mollement à ses idées, un amoureux polonais, parfaitement lucide et désenchanté et des ouvriers enragés, pauvres et désespérés. Le personnage (campé avec aplomb par Kierston Wareing, tout en détermination sans scrupules) commet des écarts mais ne se remet jamais en question ; alors pourquoi cette soudaine envie d'aider cette famille iranienne ? Comment croire que des kidnappeurs d'enfant désespérés rendent leur victime avec une pizza encore tiède dans les mains, contre une simple promesse de remboursement ? Comment se peut-il que Rose (interprétée par Juliet Ellis), la colocataire, puis associée d'Angie, mette autant de temps avant de claquer la porte ? Comment se peut-il qu'Angie ne finisse pas poignardée sur un chantier désert ?

Restent les dialogues entre Angie et son père, sans doute les plus intéressants du film, sur la conception de la société. L'ère Thatcher, et son « La société, ça n'existe pas », a fait des ravages. Comme le dit Ken Loach, de nos jours « il n'y a que Moi qui compte, Ma famille, Mes enfants... et le reste du monde n'existe pas. Il y a eu un changement dans les consciences. Dans la génération du père d'Angie, on croyait aux idées de solidarité, d'entraide,

à l'idée de construire quelque chose collectivement. [...] On avait cette conscience-là dans cette génération ; alors que dans la génération d'Angie, on ne se soucie que de soi. » [1] Il a fort à parier, malheureusement que ce genre de mentalité se répande, alors restons vigilants, et tant que faire se peut, bienveillants.

Post-scriptum :It's a free world ! - 2007, 1h33 - film britanique de Ken Loach, scénario de Paul Laverty, avec Kierston Wareing, Juliet Ellis, Leslaw Zurek.

---

[1] Propos recueillis à Venise par Julien Dokhan. Interview complète visible sur le site allociné.

Jesus Camp, La liberté de penser suicidée

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

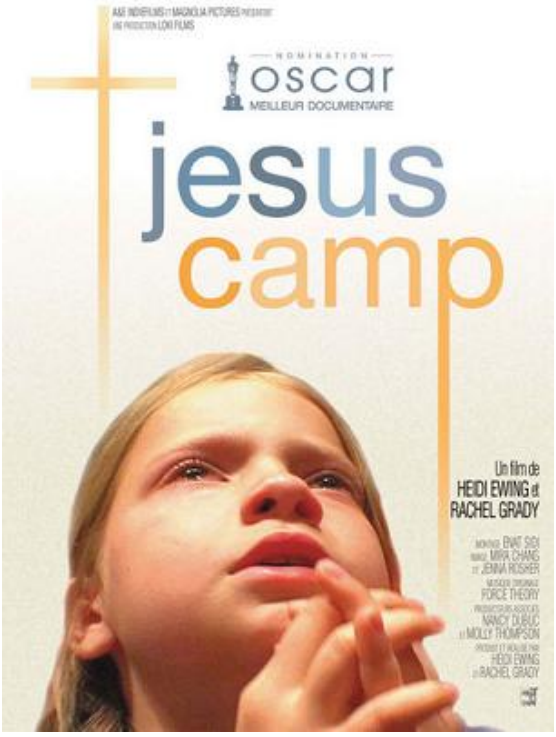
Date de mise en ligne : lundi 28 janvier 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le documentaire américain de Heidi Ewing et Rachel Grady sur l'endoctrinement évangélique d'enfants de moins de dix ans, a de quoi faire peur. Cependant de par sa réalisation intelligente, le film ne prend aucun parti, et vous laisse vous-même juge de ce lavage de cerveaux pré-pubères, au nom de Jésus.

Pour comprendre le contexte de ce documentaire, il faut rappeler que sur 300 millions d'américains, il y a 224 millions de chrétiens, dont 80 à 100 millions d'évangéliques. Et qu'aux élections présidentielles de 2004, cela représentait 53% des suffrages exprimés. Bush, lui-même chrétien évangélique, a bénéficié de leur soutien. Ainsi l'affirme Ted Haggard, prêcheur évangélique et conseiller du président : « Si les évangéliques votent, ils déterminent l'élection ».



Mais il ne s'agit pas que de ça. Ce film parle d'enfants, jeunes, intelligents mais manipulés. Ils crient être prêts à donner leur vie pour Jésus, se prosternent devant une effigie en carton de Bush en l'implorant de redonner l'Amérique au Christ, s'engagent contre l'avortement, rient de la théorie de l'évolution, et n'ont pas plus de dix ou douze ans. Ça pourrait être drôle si cela n'était pas si triste. Le pire c'est qu'ils sont en âge de croire aux fantômes, de rêver d'être Harry Potter ou de chanter comme Britney Spears. Mais c'est sans compter Becky Fischer, pasteur pour enfants et personnage principal du film, mélange de gourou sincère et de mère poule sans enfant, qui taxe de péché mortel toute dérive non estampillée « Jésus Christ ».

« Nous avons cherché à comprendre en quoi toute cette génération d'enfants endoctrinée par l'idéologie évangélique va peser sur l'avenir des Etats-Unis lorsqu'elle aura atteint l'âge adulte » déclarent les deux réalisatrices. Certes le film ne donne pas la réponse, mais il a le mérite d'être objectif, et ne porter aucun jugement. En effet, aucun commentaire en voix off, et une liberté totale d'expression pour les enfants comme pour Becky Fisher, dont les propos ne sont jamais trahis, y compris quand elle déclare vouloir faire de ces enfants une armée de Dieu ; au même titre qu'au Pakistan, ils enrôlent les enfants à partir de cinq ans « parce que, pardon, mais c'est nous qui avons la vérité ».

Reste Mike Papantonio, chrétien progressiste, avocat et chroniqueur radio, pour s'inquiéter de la montée en puissance de ces groupes radicaux. Il tente d'alerter la population américaine chrétienne [1] des dérives et de

l'impact des évangéliques. Un des meilleurs moments du film est le débat radiophonique qu'il entretient avec Becky Ficher sur ce que l'on peut « apprendre » à des enfants. Il insiste aussi sur le fait que la séparation de l'Eglise et de l'Etat est, et doit rester, en vigueur aux Etats-Unis, ce qui n'est pas toujours le cas à la vue de certaines nominations aux plus hautes fonctions judiciaires.

Nous voyons ce documentaire avec effroi, mais aussi vigilance, car n'oublions pas que notre cher Mister Président à nous, n'a pas hésité à déclarer : « Dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé ou le pasteur, même s'il est important qu'il s'en approche, parce qu'il lui manquera toujours la radicalité du sacrifice de sa vie et le charisme d'un engagement porté par l'espérance. » [2] Je vous laisse juge.

Post-scriptum :

Jesus Camp, documentaire américain de Heidi Ewing et Rachel Grady (2006) - 1h25.

Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

---

[1] 1/3 des américains écoutent des radios chrétiennes

[2] Allocution de M. le Président de la République, Rome, le jeudi 20 décembre 2007

Chiper 5 milliards à une banque

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 1er février 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

J'aurais pu commencer par "Jérôme Kerviel m'a bluffé" mais "chiper", ça me plaisait bien, même si ce terme ne décrit pas l'exacte réalité. N'empêche. Faire perdre 5 milliards d'euros à une banque, dans le cadre d'une opération boursière sans but lucratif [[1]], ça mérite de faire partie des articles à 5 charentaises...

Soyons fous, et saluons ironiquement celui qui a cru pouvoir s'en sortir après cette « fraude » historique (présumée). D'un bout à l'autre de la grande chaîne hiérarchique qui nous lie les uns aux autres, il fallait être gonflé pour tenter une telle arnaque (présumée) et penser s'en sortir. Le plus drôle, c'est que ce genre d'affaire révèle tous les dysfonctionnements de notre société capitaliste. Florilège de questionnements personnels, irrationnels et certainement totalement infondés...

Un parfum de justice sociale...

Les louves

En France, où le système de retraites par répartition est encore effectif, seuls ceux qui ont placé de l'argent dans des actions boursières en ont perdu... Des petits épargnants épargnés, ça sent presque la *justice sociale* ! Evidemment, il y a bien les salariés à qui on a refourgué des actions de la Société Générale (il faut bien (s')investir dans sa boîte), les travailleurs européens dont les retraites étaient basées sur des fonds de pension et qui pensaient pouvoir partir bientôt - ceux-là vont devoir travailler quelques années de plus, les gens qui avaient placé leurs économies à la Société Générale... Ben oui : avec quel argent les banques jouent-elles, d'après vous ?

Le renard (présumé)

Gageons que notre trader présumé, lui - ah, excusez-moi, on me glisse dans l'oreillette que le terme « *trader* » ne désigne pas une infraction dans le code pénal français, et qu'il ne mérite donc pas le sempiternel « présumé » salvateur, celui qui permet de dire tout et n'importe quoi en n'importe quelle circonstance… Notre *trader-tout-court* donc, n'a certainement pas placé de bas de laine dans des fonds de pension. Quant aux années de prison qui lui pendent au nez, si elles ne font pas rentrer espèces sonnantes et trébuchantes dans la poche de la

Société Générale, elles ne feront pas non plus revenir Joe Dassin. C'est toujours ça.

Et la be(let)te

Celui qui ne rigolait pas la semaine dernière, mais dont le moral a repris du poil de la bête depuis, c'est le patron de la Société Générale, Daniel Bouton, qui a été rapidement blanchi de toute relation avec l'arnaque - présumée - du siècle… Penser qu'on aurait pu le soupçonner d'être au courant de - présumées - malversations au sein de sa propre entreprise ?? C'est un peu tiré par les cheveux, vous en conviendrez ! En cas de coup dur, il préférera sûrement, à l'instar d'Arnaud Lagardère, passer pour plus incompétent que réellement malhonnête [2]...

Tu nous auras bien fait marrer !

Pour conclure, n'oublions pas que loin d'avoir fait quelque chose d'extraordinaire, Jérôme Kerviel n'a fait que ce pour quoi son employeur l'avait engagé ! C'est le principe même de ces produits boursiers qui permettent de jouer 10 alors qu'on ne possède qu'1 qui est en cause. Ne nous étonnons pas, dès lors, que de pareilles dérives finissent par arriver, et demandons-nous si cette pratique n'est pas plus courante qu'il n'y paraît. Après tout, la seule contrainte de l'histoire, c'est de ne pas perdre... Allez, Jérôme, la rédaction de la REC te remercie : tu nous as fourni notre première technique de lutte à 5 charentaises, et surtout... tu nous auras bien fait marrer !

Post-scriptum :Bien évidemment, il s'agit d'un texte qu'il convient de prendre au degré adéquat et qui n'engage que son auteur, et encore, pas entièrement. La Révolution en Charentaises, elle, soutient de tout coeur la Société Générale (surtout ses salariés), qui a tout de même été sacrée « Meilleure banque française » par Euromoney en 2007 et qui lui rend bien : ne porte-t-elle pas haut les couleurs [3] de la REC ?

---

[1] Sans but lucratif, faut pas se foutre de la gueule du monde : s'il était parvenu à gagner plutôt que perdre, il serait passé pour un héros auprès de ses pairs... et aurait certainement touché des primes monstrueuses. Aujourd'hui, il est juste célèbre…

[2] « J'ai le choix entre passer pour quelqu'un de malhonnête ou d'incompétent, qui ne sait pas ce qui s'est passé dans ses usines, j'assume cette deuxième version », Arnaud Lagardère, source .

[3] La croissance en rouge et noir

La gifle, le gendarme et la correctionnelle

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 6 février 2008

La Révolution en Charentaises

Cette gifle qui fait un bruit colossal…

L'histoire est d'une simplicité désarmante ; c'est sa conclusion qui est en revanche plus surprenante : lundi 28 janvier, un élève traite son professeur de collège de « connard ». Suite à quoi ledit professeur lui met une gifle. Il y a vingt ans, cette histoire n'aurait pas paru dans vos journaux. L'élève serait rentré, penaud, chez lui, et aurait repris une rouste par son père. Aujourd'hui, on voit comparaitre, le 23 mars prochain, le professeur au tribunal correctionnel pour "violence aggravée sur mineur". Changement d'époque. C'est évidemment un scandale. Nombreux sont ceux qui s'en émeuvent, enseignants (le SNES a d'ailleurs lancé un appel de soutien que nous vous invitons à signer) comme membres de la société civile.

Si le professeur a aujourd'hui à rendre des comptes à la justice et à être sali dans son intégrité, c'est parce que le papa du petit élève chéri a porté plainte, malgré une tentative de conciliation avec la famille.

On aurait pu ne pas le préciser : le papa est gendarme. Ce n'est pas une simple anecdote. La profession du père a ici une importance symbolique. Car ce monsieur a-t-il conscience du message qu'il est en train de véhiculer aux jeunes générations auxquelles il se confronte chaque jour ? Il ne leur dit rien moins que : « insultez un prof, vous ne risquez rien, et dans le pire des cas, c'est lui qui aura des emmerdes ».

Le plus paradoxal, c'est que le père de l'insulteur se pose en victime. Par contre, si le professeur venait à traiter ce gendarme de "connard", ledit gendarme, ne porterait-il pas plainte pour outrage ?

Alors, voilà où on en est arrivé : à des parents qui démissionnent (un enfant bien élevé ne traite généralement pas un de ses professeurs de connard) ou qui n'assument pas les comportements de leur rejeton mais préfèrent porter le discrédit sur une profession qui subit pourtant beaucoup d'agressions dont, curieusement, aucun média ou presque ne parle. Ainsi, comme l'a révélé la Fédération des Autonomes de Solidarité (FAS) [1] au *Parisien* en début de semaine, 1 900 signalements d'agressions diverses entre septembre 2007 et janvier 2008 ont été recensés. C'est colossal, c'est plus de 23 par jour ! [2]

L'élève, lui, a été exclu trois jours de l'établissement. Autant dire trois jours de glandouille [3]. Une punition d'intérêt général pouvait en effet, au rythme où vont les choses, être risquée : on peut raisonnablement penser que faire ramasser à cet élève des papiers dans la cour de l'école aurait pu mettre l'établissement sous le coup d'une accusation d'esclavage.

Alors, que faut-il souhaiter après toute cette histoire. A titre personnel, j'avoue que je serais assez séduit de savoir que, chaque jour, ce petit gendarme des alentours de Berlaimont (dont le nom n'est pas, contrairement au professeur, sorti dans la presse) se fasse traiter de « connard » par des enfants de douze ans puisque, semble-t-il,

c'est à peine une insulte, à peine une violence. Je me mets aussi à rêver que le ministère ait assez de courage (on peut rêver) pour dire à ce parent, puisqu'il ne semble pas satisfait du service public rendu, d'aller voir ailleurs. Dans le privé par exemple où, quand son bambin insultera un prof, il sera tout bonnement et simplement viré, même contre espèce sonnante et trébuchante.

Ce jour-là, ce parent d'élève aura sans doute appris quelque chose. Et pourra peut-être, enfin, devenir un exemple pour son fils.

Post-scriptum :A TOUS LES PROFESSEURS : L'écrivain Frédéric Beigbeder vient d'être arrêté dans les rues de Paris en train de sniffer un peu de cocaïne sur le capot d'une voiture. Le Parisien révèle que « considéré par la justice comme un simple consommateur, Beigbeder ne fera pas l'objet de poursuites devant un tribunal, mais s'est vu prescrire une "injonction thérapeutique" ». Moralité : Si un élève vous traite de « connard », pour vous détendre, pensez à votre carrière, et allez plutôt en salle des profs prendre un petit rail. Judiciairement, c'est moins risqué...

---

[1] Elle assure 580 000 personnels de l'Education nationale.

[2] Et *Libération* de préciser qu'en 2006-2007, seuls 57 dossiers de profs accusés d'avoir frappé des élèves ont été traités.

[3] Ça devrait peu plaire à Fadela Amara…

Soutenir le jeune théâtre indépendant en allant voir Peines D'Amour Perdues

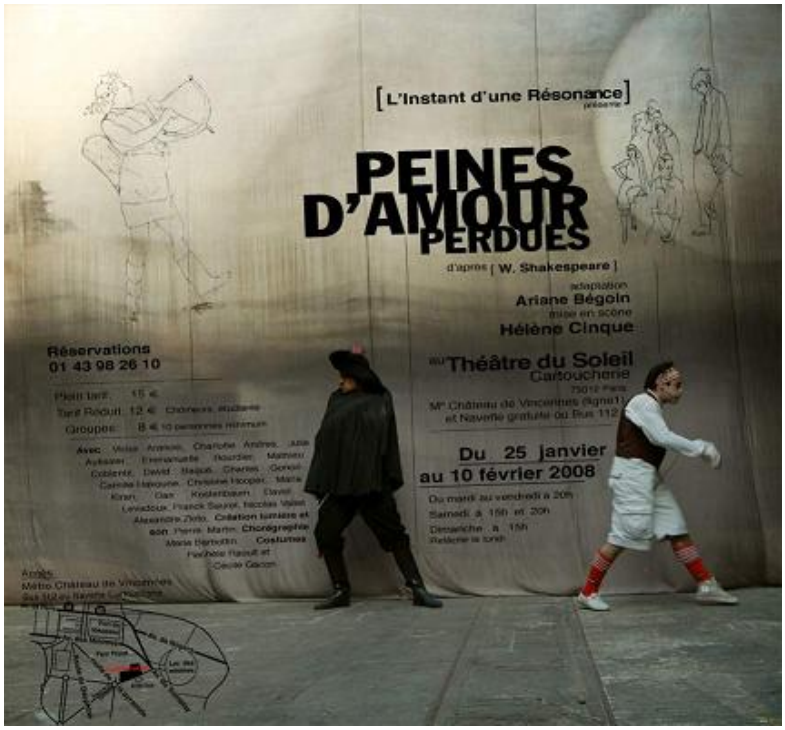
- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mardi 5 février 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ariane Mouchkine et sa compagnie prêtent leurs magnifiques locaux à la compagnie théâtrale L'Instant d'une Résonnance. Celle-ci monte Peines d'Amour Perdues jusqu'au 10 février (reprises prévues du 17 au 29 juin prochains). A voir et à conseiller.



Cette adaptation d'Ariane Bégoin de la pièce de Shakespeare nous conte l'histoire du roi de Navarre et de trois de ses compagnons qui décident de faire voeu d'abstinence pendant trois ans pour ne se consacrer qu'à l'étude. C'est sans compter la venue de la princesse de France et de trois de ses amies, venues négocier l'Aquitaine. La suite est pleine de rebondissements et de jolies trouvailles. On rit beaucoup grâce à la mise en scène dynamique d'Hélène Cinque, qui fait la part belle à la gestuelle et à la mimique.

Il n'empêche que Cupidon n'éloigne pas le sujet de fond que l'on sent poindre. Shakespeare pointant la légèreté des hommes d'Etat, plus préoccupés par la bagatelle que par les finances du pays. On ne saurait faire le rapprochement avec notre époque…

Quoiqu'il en soit courez au théâtre du Soleil, à la Cartoucherie de Vincennes, voir cette pièce jouée par des comédiens prometteurs, et ainsi soutenir le théâtre indépendant, qui a besoin de public pour continuer à exister.

Post-scriptum :Peines d'Amour Perdues - Du 25 janvier au 10 février 2008 (reprises prévues du 17 au 29 juin 2008) au théâtre du Soleil, Cartoucherie de Vincennes (Métro Château de Vincennes, puis Navette Cartoucherie). Réservations : 01.43.98.26.10.

La gauche radicale néerlandaise revendique le droit de blasphémer en paix

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 23 février 2008

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Amsterdam est un fantasme, un OVNI posé à la surface de l'eau dont on n'aperçoit d'abord que de petits halos rougeâtres se dilatant au rythme des volutes de fumée s'échappant des coffeeshops. Champignons hallucinogènes en vente libre, prostituées en vitrine, boutiques sado-masochistes ayant pignon sur rue… Les magasins de souvenirs de la ville ont beau jeu de proposer, à côté des accessoires pour sniffer des rails de coke et des sabots en plastique orange fluo, des t-shirts arborant un « Good boys go to Heaven, Bad boys go to Amsterdam » provocateur.

Depuis plus de 600 ans, la capitale est le lieu de toutes les transgressions. Heureusement, pas toujours pour le pire. Pionnière lorsqu'il s'agit de reconnaître le mariage homosexuel ou le droit de mourir dans de bonnes conditions, la ville n'hésite pas non plus à reconvertir ses églises désertées en lieux d'exposition, en bureaux ou mêmes en discothèques ! Amsterdam est une ville en mouvement dans laquelle les forces progressistes parviennent plus souvent qu'ailleurs à prendre le dessus sur la réaction conservatrice.

Amsterdam est tout sauf religieuse. Pourtant, ses habitants sont harcelés à longueur d'année par des organisations confessionnelles assez riches pour s'offrir de gigantesques campagnes d'affichage à travers toute la ville (voire tout le pays) et se payer des articles bienveillants dans des torchons gratuits comme Metro. Parmi les thèmes de prédilection de ces nouveaux croisés, on trouve la désespérément-banale-et-toujours-en-dessous-de-la-ceinture lutte contre l'avortement, la glorification de la foi (!) et, plus étonnant, la lutte contre le juron… de préférence blasphématoire ! (J'allais écrire, « jubilatoire ») Il faut dire qu'en néerlandais, « merde ! » et « putain ! » se disent « *Jesus !* », et « putain de merde ! » se dit « *godverdomme !* » (littéralement, « maudit soit Dieu ! »). On imagine l'immense chagrin des dévots…

Tout autant surpris qu'atterré de voir tous les espaces publicitaires de la Gare Centrale couverts d'affiches sur le sujet, j'ai décidé d'accorder au blasphème un peu plus d'attention que l'Amstellodamois moyen, qui s'en moque comme de son dernier cornet de frites-mayonnaise. Une petite heure de recherche a suffit pour donner des résultats assez ahurissants.

D'abord, j'apprends que la Ligue contre le juron ne se limite pas à la pollution publicitaire : elle intervient aussi dans les écoles publiques pour diffuser la bonne parole au nom du « respect ». Ensuite, je découvre l'existence de l'article 147 du code pénal néerlandais, qui érige en infraction pénale le blasphème « méprisant ». Curieusement, il n'y a infraction que lorsque l'outrage est dirigé contre le dieu des chrétiens. Visiblement, le respect est une valeur toute relative…

L'article de loi date de 1932 et aurait été adopté dans le but de museler un journal communiste préconisant la suppression de la fête de Noël. Par un de ces retours de bâton dont l'Histoire a le secret, l'extrême-gauche

néerlandaise s'est lancée ce mois-ci en guerre contre l'article 147, qu'elle propose de supprimer. Chez les Bataves, la gauche radicale a compris que la meilleure défense contre l'obscurantisme religieux, c'est l'attaque. Une approche qui n'est peut être pas étrangère à ses succès électoraux répétés ces dernières années…

Il n'est peut être pas inutile de rappeler qu'en France aussi, le blasphème est sanctionné par la loi. Les articles 166 et 167 du code pénal local d'Alsace-Moselle punissent de trois ans d'emprisonnement maximum le « blasphème public contre Dieu » et les atteintes au libre exercice du culte [1] [2]. On aurait tort de croire que ces lois d'un autre âge sont tombées en désuétude : en 1999, elles ont encore servi à condamner des militants d'Act Up, d'EGALES (association des étudiants gays et lesbiennes de Strasbourg) et de Ras l'front [3].

Vu de France comme d'Amsterdam, il semble loin le temps où le chevalier de La Barre était supplicié et décapité pour avoir refusé de se prosterner devant une procession, mais l'intégrisme religieux est toujours plus proche qu'on ne le croît et profite d'une laïcité un peu trop compréhensive (donc sur le recul). Le moment est venu d'en finir avec tous les textes de lois qui donnent aux Églises un pouvoir de nuisance. Où que nous soyons, le combat athée commence ici, et maintenant.

Post-scriptum :Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

---

[1] Article 166 : « Celui qui aura causé un scandale en blasphémant publiquement contre Dieu par des propos outrageants, ou aura publiquement outragé un des cultes chrétiens ou une communauté religieuse […], ou les institutions ou cérémonies de ces cultes ou qui, dans une église ou un autre lieu consacré à des assemblées religieuses, aura commis des actes injurieux et scandaleux, sera puni d'un emprisonnement de trois ans au plus. »

[2] Article 167 : « Celui qui, par voie de fait ou menaces, aura empêché une personne d'exercer le culte d'une communauté religieuse établie dans l'Etat […], ou qui, dans une église, aura par tapage ou désordre volontairement empêché ou troublé le culte ou certaines cérémonies du culte […] sera puni d'un emprisonnement de trois ans au plus. »

[3] Pour plus de détails, cliquez ici.

Diversité artistique et culturelle en danger !

- Les Actus de la REC -

Date de mise en ligne : mercredi 27 février 2008

La Révolution en Charentaises

La Révolution en Charentaises se fait l'écho d'un appel à manifester à Paris, le 29 février, 15h, Place du Palais Royal. Pour la défense de la culture… et de son budget !

[http://www.larevolutionencharentaises.com/images/divers/guillemet1.gif] L'Etat a décidé de réduire le budget qu'il consacre à la culture. Les acteurs culturels commencent l'année 2008 dans la plus complète incertitude concernant leurs financements. Les plus touchées par ce désengagement de l'Etat sont les associations artistiques et culturelles, compagnies, salles de spectacles, lieux d'accompagnement des pratiques amateurs... qui constituent le vivier de la création et de l'innovation, et sont par leur proximité les premières interlocutrices des populations.

Les baisses annoncées touchent au financement de la création et de la diffusion. Mais plus encore, à l'heure où l'éducation artistique et le droit à la culture pour tous sont affirmés comme prioritaires par le Président de la République, ce sont les aides aux actions culturelles en zone rurale, dans les quartiers, les écoles, les hôpitaux, les prisons... qui sont largement diminuées, voire annulées.

L'Etat, en se désengageant, démantèle le maillage artistique et culturel français, renforce les inégalités territoriales, lamine l'action de proximité et confine les populations à l'offre unique et globale des industries du divertissement.

L'Etat refuse de voir l'importance économique, sociale et symbolique des milliers d'équipes qui font la dynamique artistique et culturelle de notre pays, déjà touchées par la crise du régime d'indemnisation chômage des artistes et techniciens. En faisant reposer les baisses de crédits sur des structures qui sont parmi les plus fragiles du champ culturel, et en centralisant ses moyens sur ses propres institutions, l'Etat met en danger la diversité artistique et culturelle en France.

Il n'y a pas de diversité artistique et culturelle sans diversité des initiatives sociales et économiques et sans reconnaissance réelle du droit culturel de tous les citoyens français.

Par cet appel, l'UFISC [1] demande :

- l'arrêt immédiat des baisses annoncées par l'Etat,
- la concrétisation d'une politique ambitieuse, innovante et démocratique, prenant en compte l'ensemble des acteurs, et notamment l'abrogation et de nouvelles négociations sur le protocole réformant l'assurance chômage des artistes et techniciens intermittents,
- la mise en place d'espaces de concertation en régions.

Et nous appelons les publics, l'ensemble des compagnies, lieux, associations d'éducation populaire, artistes amateurs et professionnels, bénévoles, élus locaux, directeurs des affaires culturelles, médias, et tous ceux qui pensent que la culture de proximité et la diversité artistique ne doivent pas disparaître, à se rassembler dans toutes les régions de France vendredi 29 février.

A Paris, rendez-vous est donné à partir de 15h, Place du Palais Royal, pour un CULTURETHON géant !!!

Avant et après le 29 février, retrouvez toutes les infos sur cette mobilisation, à Paris comme dans les autres régions, sur www.29fevrier.over-blog.com.

Contact mail : 29fevrier gmail.com

[http://www.larevolutionencharentaises.com/images/divers/guillemet2.gif]

Post-scriptum :Plus d'infos sur www.ufisc.org.

[1] L'UFISC (Union Fédérale d'1Intervention des Structures Culturelles) regroupe :

- LA FEDERATION - Association professionnelle des arts de la rue,
- FEDUROK - Fédération des lieux de musiques amplifiées/actuelles,
- SYNAVI - Syndicat national des arts vivants,
- SCC - Syndicat du Cirque de Création,
- FSJ - Fédération des Scènes de Jazz et de musiques improvisées,
- CITI - Centre International pour le Théâtre Itinérant,
- RESEAU CHAINON - Fédération des Nouveaux Territoires de l'Art,
- ACTES IF - Réseau solidaire de lieux culturels franciliens,
- RIF - Confédération des réseaux départementaux de lieux de musiques actuelles/amplifiées en Ile-de-France,
- SMA - Syndicat national des petites et moyennes structures non lucratives de Musiques Actuelles,
- ZONE FRANCHE - Fédération des musiques du monde.

L'amour en entreprise

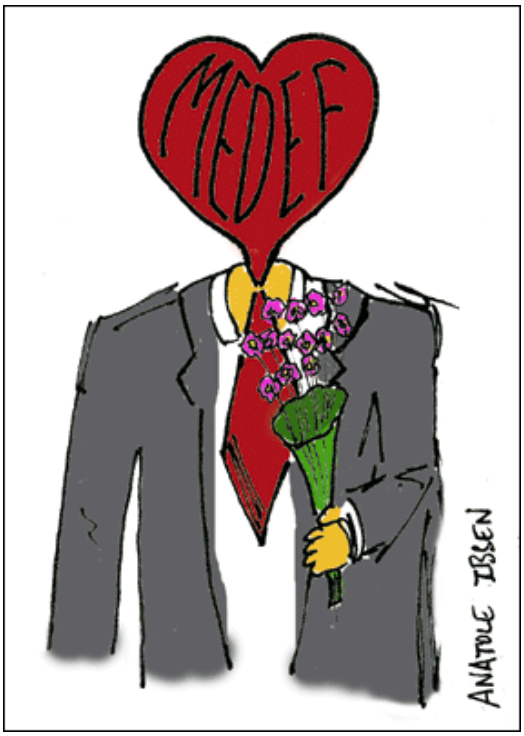
- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 3 mars 2008

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Ah ! Qu'il est doux d'être aimé ! On a le coeur qui sourit jusqu'aux oreilles et assez de papillons dans le ventre pour voler jusqu'au septième ciel. C'est bien connu, quand on aime, on ne compte pas. Mais quand on est chef d'entreprise on préfère compter quand même, déformation professionnelle oblige. Et on se dit que s'il est si bon d'être aimé par une personne, il doit être encore meilleur de recevoir l'amour de dizaines, voire de centaines d'individus. Je n'avais jamais pensé à cette arithmétique un brin mégalomaniaque jusqu'à ce que mon patron me reproche de ne jamais lui avoir déclaré mon amour.



La scène se passe dans un ancien hôtel particulier du premier arrondissement de Paris. Je viens de passer une porte gardée par deux secrétaires aux petits soins et je regarde distraitement le bureau dans lequel je me trouve : boiseries, cheminée en marbre, superbes compositions florales changées toutes les semaines, collection de cadeaux venus du monde entier... Sur l'une des étagères trône la photo d'un type en train de donner une interview sur CNN. C'est l'occupant des lieux. La cinquantaine bedonnante, il m'observe depuis son fauteuil en cuir et laisse s'installer un silence inconfortable.

Au bout de quelque temps, il devient clair que c'est à moi de prendre la parole. En fait, j'aurais pu m'en douter. Cela fait plusieurs jours que mes collègues me pressent d'aller voir "le boss" pour l'aider à passer un cap émotionnellement difficile : mon départ de la société.

Une fois la conversation (maladroitement) engagée, je réalise qu'il y a un fond de vérité dans ce que j'avais d'abord pris pour une plaisanterie. C'est un fait, mon patron vit mal le fait que je le quitte. *Premier glissement* : je ne pars pas d'une entreprise, je romps avec lui. Bien qu'il puisse comprendre que je m'en aille, la façon dont je m'y suis pris (un RDV suivi d'une lettre recommandée) l'a beaucoup peiné et révèle selon lui une inaptitude à exprimer mes sentiments sur laquelle je devrais travailler. *Deuxième glissement* : c'est moi qui ai un problème, vraisemblablement de type névrotique. Incrédule, j'observe mon patron atteindre de nouveaux sommets lorsqu'il m'annonce sans rire qu'il se considère comme mon père et me fait comprendre que j'agis comme un fils ingrat. Le *troisième glissement* est effectué *"tout schuss"* : je suis coupable de manque d'amour filial.

Voilà donc où voulait en venir mon "géniteur professionnel" ! Non content d'exploiter mon temps et de mon énergie depuis des années, il voudrait aussi mon amour (filial uniquement, j'ose espérer !). Il faut croire que quand on jouit

d'une reconnaissance sociale, médiatique et financière pour son travail, ça reste insuffisant : il faut maximiser son « retour sur l'investissement émotionnel » (selon ses propres termes), même avec une mise de départ proche de zéro.

Le plus pathétique dans cette histoire, c'est que j'ai réalisé au cours de la conversation que la plupart de mes collègues (singulièrement les cadres) offraient un retour sur l'investissement élevé, payant une plus grande intimité avec leur patron d'une vulnérabilité accrue face à ses sautes d'humeur. Les psychiatres et les médecins du travail ont encore de beaux jours devant eux. Moi aussi, loin de cette entreprise.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Le grand retour du Téléthon féministe

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 7 mars 2008

La Révolution en Charentaises

Le 8 mars, c'est la journée internationale de la femme…

Alors demain on se posera la question de l'IVG, des FIV-ICSI et autres, des salaires comparés femme-homme et du pouvoir d'achat des femmes seules, de la cause lesbienne, de la condition de la femme en Afghanistan (histoire de critiquer l'Islam au passage, une fois de plus...), et bien évidemment d'Ingrid Betancourt - mot-clef indispensable pour que ce post soit référencé sur google. ;o)

Le président de la république française fera un petit discours de convenance où il dira que les femmes sont géniales car elles donnent la vie, et qu'elles sont indispensables à l'économie du pays. Il en profitera pour dire qu'il est le premier président à mettre autant de femmes dans son gouvernement et que certaines d'entre elles sont « issues de l'immigration ». Et j'en passe. Tout un programme !

Vous avez sûrement compris que cette journée me paraît hypocrite. Ne cherche-t-on pas par cette journée à se donner une bonne conscience à moindre frais ? L'analyse est commune et simpliste, j'en conviens, mais c'est un bon point de départ car elle est applicable à la plupart des « journées spéciales ». Des journées d'abrutissement général qui ont pour seule vertu de nous faire aimer notre petit quotidien insouciant, vil et égoïste (les 364 autres jours de l'année). Notons que parfois les vertus peuvent cacher des vices. Et tout ça se passe dans l'enfumage médiatique et l'escroquerie (s'il n'est pas toujours pécuniaire, au moins intellectuel). C'est la grande bouffonnerie, et nous y adhérons.

Historiquement, c'est en 1910 lors de la 2e conférence internationale des femmes socialistes, à Copenhague, que l'allemande Clara Zetkin proposa la création d'une journée internationale de la femme. Cette journée devait servir à la reconnaissance les luttes menées par les femmes partout dans le monde depuis les années 1850 et à militer pour la généralisation du droit de cité pour les femmes, notamment du droit de vote. Ce n'est qu'en 1977 que les Nations Unies ont invité les pays à consacrer « une journée célébrant les droits des femmes et de la paix internationale » (rien que ça !). Le 8 mars en l'occurrence [1].

Je vous rappelle aussi que « le pays des lumières et des droits de l'Homme », bien que donneur de leçons, ne fait pas figure d'exemple sur la question de la condition féminine. Le droit de vote a été accordé aux femmes en 1944, alors qu'on militait déjà aux temps des Lumières (Mirabeau, Olympe de Gouges, Condorcet)… Ces Lumières dont on se réclame à tout bout de champ. Et c'est précisément la Révolution de 1789 (et la Convention) qui a exclu les femmes de la vie politique : c'est aujourd'hui notre fête nationale.

Aujourd'hui en France, quoi qu'on en dise, les droits sont là. Qu'on puisse les faire valoir est une autre question. Nous vivons dans un monde résolument phallocrate et machiste (la politique, le pouvoir, la puissance… des trucs de mec disent les philosophes et les psy). La société occidentale est donc empreinte d'hormones mâles, mais sachez que ce n'est pas le cas dans toutes les civilisations. Ça sent le taureau partout sur la Terre pour la simple raison que c'est l'homme qui a construit le monde dans lequel nous vivons. Et comme de célèbres barbus avant lui, il l'a fait à son image. Doit-on pour autant s'y résoudre ? On peut déjà en faire le constat.

Mon problème se situe ailleurs. Le site www.journeedelafemme.com se révèle être un site féministe, donc très loin des considérations philosophiques exprimées plus haut. La journée de la femme, qui a perdu sa vocation première d'accéder à la liberté de droit, est devenue une journée sexiste. Bravo. Veut-on transformer notre monde 'masculinisé' en monde 'féminisé', donc tout aussi absurde ? Ceci est stupide et dangereux, en plus d'être illusoire. L'équilibre de notre société doit-il passer par l'affrontement des extrêmes ? On a besoin de grandir. Le plus tragique est sûrement qu'on n'arrivera pas à féminiser le monde, mais plutôt à masculiniser les femmes : voyez ces femmes aux commandes des grandes entreprises ou qui gouvernent certains pays, les femmes policiers, les femmes politiques... sont-elles encore vraiment « femmes » ? Je donne raison à Rousseau. Ainsi j'en appelle au boycott (ou girlcott si vous voulez…) : Non à la masculinisation des femmes ! Non au football féminin ! [2]

Et pis zut, c'est pas juste ! Entre la « journée de la femme », la « journée de l'égalité homme-femme » et la « journée des secrétaires », nous les hommes nous n'avons que le salon de l'auto, la finale de la ligue des champions et la myopathie de Duchenne, pff… à quand la journée du patronat et du machisme ! ;o))

Indignez-vous mes soeurs ! Accepter cette journée, c'est accepter votre infériorité ! Mais ne vous inquiétez pas, lundi, tout sera oublié et tout le monde ira bosser, comme lundi dernier. D'ici là, bon WE et bonne fête à toutes les gazelles !

---

[1] Savez-vous qu'au Burkina Faso et en Russie, le 8 mars est férié ?

[2] message personnel ;o)

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Salon Vivre Autrement

- Les Actus de la REC -

Date de mise en ligne : dimanche 9 mars 2008

La Révolution en Charentaises

400 exposants pour consommer bio & responsable et 30 ateliers pour s'initier et faire soi-même…

La Révolution en Charentaises invite ses lecteurs visiteurs à nous laisser leurs impressions sur le forum associé à cet article…

Bonne visite !

L'Envolée

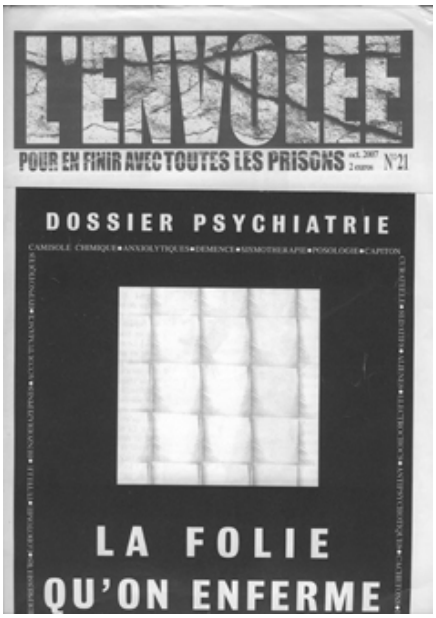
- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 13 mars 2008

La Révolution en Charentaises

Le journal qui veut en finir avec toutes les prisons.

L'Envolée est un journal de combat rédigé par des esprits libres, dont une partie se trouve derrière les barreaux. En donnant la parole aux détenus, il se fait l'écho de la vie quotidienne et des luttes au sein de l'univers carcéral.



Il alimente aussi la réflexion sur le rôle de la prison, dont la raison d'être est sans doute moins de châtier les individus « déviants » que de faire suffisamment peur aux autres, ces hommes « libres » contraints d'accepter sans broncher un ordre établi par et pour les puissants [1]. Pour les rédacteurs de *L'Envolée*, les prisons sont une pièce fondamentale du système capitaliste. Elles sont inséparables de la société qui les produit et qui les remplit : *« s'attaquer à l'enfermement, c'est forcément s'en prendre aussi à tout ce qui fabrique, réforme, perfectionne le contrôle social hors des murs des prisons : le formatage des « citoyens » dès le plus jeunes âge, le salariat précarisé ou à perpète, l'urbanisme qui flique les villes et quadrille les espaces sont bien le pendant de la construction des prisons » [2]*.

L'Envolée tient un discours en opposition frontale avec la litanie « humaniste » sur la prison qui, à l'instar de Christine Boutin, déplore les conditions lamentables de détention tout en soutenant les politiques faisant exploser le nombre de détenus.

Le journal n'a pas que des amis et doit jongler entre les procès, la censure de l'Administration pénitencière et les difficultés de diffusion que rencontrent tous les journaux militants en marge des réseaux officiels de la presse. La meilleure façon de faire vivre cette initiative, c'est de lire et faire lire *L'Envolée* autour de vous. La Révolution en Charentaises espère vous en avoir donné envie.

Post-scriptum :Pour en savoir plus sur les lieux où vous pouvez trouver L'Envolée, consultez le document joint.

---

[1] Mon opinion autant que celle des journalistes de L'Envolée

[2] L'Envolée, n°21, octobre 2007.

Contre pub dans le métro parisien

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 18 mars 2008

La Révolution en Charentaises

Un mouvement anti-pub semble sévir dans les couloirs du métro parisien en ce moment ; certains afficheurs lumineux sont détournés, les pubs originales retirées et des affiches reprenant des messages dénonciateurs insérées à leur place. Original… mais efficace ?

Quelques allers et retours dans le métro parisien ce week-end permettaient de croiser ces affiches, un peu étonnantes - sur le coup on se demande si ce sont de vraies fausses pubs ou s'il s'agit bel et bien d'affiches détournées... Puis on en croise une autre, et encore une autre, jusqu'à ce que le doute ne subsiste plus : nous avons bien affaire à un groupe d'individus sillonnant les couloirs du métro pour échanger des affiches vulgaires, criardes et répétées par des messages on ne peut plus explicites :

On croise aussi, en vrac :

Nous ne voulons pas travailler, nous ne voulons pas consommer, nous ne voulons pas parasiter, nous voulons vivre ! Ensemble.

Penser local, agir local, optons pour le non-puissance !" [1]

Le plus intéressant, c'est que, devant ces affiches un peu inhabituelles, les gens s'arrêtent ! C'est bien que cela fonctionne…

Alors oui, ça a bel et bien le goût des campagnes du mouvement Anti-pub (Résistance à l'aggression publicitaire), même s'il est impossible de savoir qui se cache réellement derrière cet affichage *sauvage* [2]. Ce groupe, dont les Techniques de lutte semblent être d'une redoutable efficacité, s'est trouvé un enjeu à la hauteur du risque encouru : le nombre de personnes visualisant ces messages dépasse certainement de loin, en une après-midi, le nombre de visiteurs que reçoit la Révolution en Charentaises en tout un mois…

Car ils peuvent se targuer d'avoir trouvé les bonnes places pour faire passer leur message : les publicités qu'ils remplacent, lumineuses, sont évidemment disposées à des endroits stratégiques. Tous les jours, des centaines de milliers de personnes les regardent, les examinent et s'en imprègnent… Et finissent par en subir les

conséquences à l'heure de la grand-messe de la consommation, le samedi, jour des courses. Au moment où se pose également la question de la légitimité de la publicité à la télé et à la radio publiques, où l'on s'inquiète de combien leur coûterait sa suppression, pourquoi personne ne pose la question de ce que coûte *effectivement* la publicité aux consommateurs ? Plus de publicités, à la télé ou dans le métro, n'est-ce pas autant d'économisé pour lui ? L'argent récolté par les grandes marques provient bien de quelque part, en témoigne les sommes astronomiques qu'ils dépensent dans la publicité [3]…

Alors si vous aussi, vous croisez l'une de ces affiches, arrêtez-vous, juste une minute, pour la lire. Pour une fois, vous ne perdrez ni votre temps, ni votre argent. Au pire vous raterez un métro. Et si vous n'avez pas envie de vous abreuvez de ces discours gauchistes qui ne vous concernent pas, songez qu'à l'encontre même de votre gré, elle vous aura peut-être fait économiser quelques euros...

Post-scriptum :

Si vous croisez certaines de ces affiches *alternatives*, une petite photo et hop ! à la postérité sur la REC ! N'hésitez pas à nous envoyer vos photos ou à nous soumettre directement le texte de ces messages publicitaires *d'un autre genre* sur le forum sous l'article.

A lire aussi sur la REC : Eteindre les panneaux publicitaires de la RATP (mais pas ceux-là bien sûr !)

---

[1] D'autres photos ici

[2] *Sauvage*, à l'encontre des annonceurs bien sûr, mais les publicités qu'ils recouvrent ne sont-elles pas *sauvages*, elles aussi ?)

[3] Le budget mondial publicitaire est supérieur à celui de l'armée

Petits chefs et vieux cons : de l'irrévérence comme vertu civique

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 7 avril 2008

La Révolution en Charentaises

« Il y a des hommes qui ne bandent que quand ils serrent la main des puissants. » - Jean Brun.

Toute ressemblance avec des personnages existant ou ayant existé n'est que pure coïncidence.

Si le petit chef est un petit devenu chef, le vieux con est un con qui a mal vieilli. Certes, en matière de connerie, le temps ne fait rien à l'affaire comme nous le rappelle Brassens : quand on est con, on est con, qu'on soit gradé ou dégradé, qu'on ait vingt ans ou perdu toutes ses dents, con caduque ou con débutant.

Ex-mauvais prof faisant fonction, nouveau riche, ancien pauvre, fieffé fielleux, arriviste arrivé, ambitieux sans ambition, autoritaire sans autorité, carriériste, poinçonneur édenté, éventé, maniaque du tampon, fonctionnaire de la reptation, croupier encroûté, croupe du pouvoir, garde-chiourme, lèche-botte, scribouillard, servant zélé, serf assermenté, enrôlé, vipère lubrique sans libido, thuriféraire empapaouté, collabos de tout poil, délétères délateurs, prédateurs, sadiques adipeux, chercheurs de poux, emmerdeurs, emmerderesses, patentés, diligentés, détachés, les casse-couilles, les casseuses, les scrogneugneu, les fins de race, les mal finis, les allongés, les dégonflés, les mégères du clavier, les harengères de la culture, les ventre-saint-gris, les ventrebleu, les ruffians, vous formez une grande famille - le haras, ça tient chaud et la race, ça vous tient debout !

Le p'tit chef a la morgue sentencieuse et la conscience à vif quand il s'agit du travail des autres. Toujours au garde-à-vous et au rapport, méticuleux, pointilleux, il tire à boulets rouges au moindre manquement. Incompétent impénitent, il a l'entregent facile quand il s'agit d'agiter, d'éviter d'agir. Maillon emmailloté du Big Brother bureaucratique, avorton des fades démocraties, nabot des noblesses républicaines, potentat impotent, le p'tit chef est de la pire espèce, - celle qui ploie, qui plie, qui gangrène, bile amère de tous les pouvoirs.

Quelles machines avons-nous pour les révoquer ?

D'abord, l'irrévérence, la belle insolence du rebelle à la nuque raide, du cheval sauvage haletant dans la steppe mongole. Là où les auxiliaires du pouvoir et de l'assujettissement aux sourires cadenassés - taupes rampant dans le long tunnel de l'ennui et des nuits moites sans étoiles - célèbrent les vertus de sérieux, restaurer sans vergogne celles de l'ironie, du cynisme, de l'humour aigre-doux, du piétinement outrancier, de l'impatiente patience des mille et une persévérances taquines. Le rictus narquois de Diogène, le rire nietzschéen de Foucault contre le silence feutré des palais présidentiels, la danse de Zarathoustra en contrepoint aux raideurs protocolaires, le sarcasme des Cioran, Bakounine, Desproges, Woody Allen. Insolence de l'esprit aguerri qui fait la nique à la bêtise, nuit à la bassesse, combat le ressentiment et la haine de soi. Enseigner la nudité du roi et du petit chef.

Contre la métastase bureaucratique dont le petit chef prolifère, contaminer le corps social d'un nouvel esprit civique, qui ne se réduit pas aux gesticulations académiques de cours de morale républicaine, sous la forme de la résistance, de l'insoumission, de la désobéissance civile, du génie colérique.

Partout, et toujours, distiller le venin libertaire, empoisonner les fadeurs, assécher les fagnes, phagocyter les conformismes, danser en ronde débraillé sur des fados - fading dans nos récepteurs encombrés de porosités rythmiques. Dynamiteur d'horizons aux conjurations poétiques mûrement intempestives. Entrelacs de mots et de courbes infinies, cercles océaniques dans les nébuleuses diffuses de nos rêves, vider l'encre, strier le papier de mots sinueux, arpenter la page, pianoter la vie de petits doigts furtifs, tapoter, titiller, tourbillonner en soi, n'être qu'une toupie, turbiner, réactiver le temps, recharger les batteries, décharger les spasmes, étendre l'espace, décloisonner

l'azur, multiplier les sources, fourbir des complots amoureux, auréoler tout ce qui bouge d'un coulis de nuits bleutées.

Nous aurons tout dans dix mille ans. Autant commencer tout de suite !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Faut-il soutenir le Tibet et/ou Ingrid Bétancourt ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 15 avril 2008

La Révolution en Charentaises

Difficile d'échapper au matraquage médiatique autour de la libération d'Ingrid Bétancourt et de la répression des Tibétains. Du coup, il est au moins aussi difficile de ne pas prendre position sur ces sujets.

A priori, le choix est facile à faire : en France, qui souhaite le massacre des Tibétains et l'exécution d'une otage ? Pourtant nombreux sont ceux qui éprouvent un malaise à l'idée de se joindre au concert des protestations. Pourquoi ? Par crainte de la manipulation ? Par absence d'une vue d'ensemble sur les problèmes (qui connaît vraiment, dans le détail, la situation en Colombie) ? De la difficulté à se positionner naît une autre question pratique : plutôt que de couper les cheveux en quatre lorsque surgit la problématique de l'engagement, ne serait-il pas possible, pour tout un chacun, de trouver une règle simple qui déterminerait son soutien ou non à une cause ?

Bien qu'en général les manipulations politiques dont nous (gens ordinaires) sommes victimes n'ont qu'une influence diffuse sur notre vie quotidienne, nous n'aimons pas être trompés. Nous détestons cette blessure dans notre amour propre, ce sentiment de trahison qui naît à chaque fois qu'un tiers nous utilise pour atteindre des objectifs personnels inavouables.

Logiquement, la crainte d'être manipulé conduit à une extrême prudence : on tend à vouloir connaître à fond une situation avant de s'engager. Le problème de cette approche, c'est qu'elle condamne d'avance toutes les luttes qui nécessitent une réaction rapide ou au sujet desquelles l'information n'est que partielle. En d'autres termes, la pureté dont on souhaite se draper a toutes les chances d'être le linceul de ceux qui souffrent, qu'il s'agisse des Tibétains ou d'Ingrid Bétancourt.

A l'opposé d'un engagement à géométrie variable, on peut faire le choix de l'engagement *a priori*. D'abord parce qu'il correspond à une façon de penser son rôle en tant qu'individu dans la société. Lorsqu'on s'engage, on devient un agent de transformation au service d'un monde qu'on estime meilleur. Ensuite, parce qu'une personne qui fait le choix d'une vie engagée ne se limite pas à un agenda fixé par des tiers. Elle peut exiger la libération d'Ingrid Bétancourt ET DE TOUS LES OTAGEStout en tirant à boulets rouges sur la politique ultra violente du gouvernement colombien et de son allié américain. Elle peut critiquer l'impérialisme chinoistout en dénonçant de la façon la plus virulente le néo-colonialisme hypocrite des pays occidentaux, à commencer par la France.

Une vie engagée comporte peut-être plus de risques d'erreurs, mais ce risque doit être assumé dans la mesure où il permet l'action. A l'inverse, ne pas s'engager, c'est faire le choix de laisser les autres (la plupart du temps les puissants) agir, avec le même risque d'erreur et des conséquences souvent catastrophiques. Laquelle de ces deux approches est la plus dangereuse ?

La question de l'engagement ou non dans une lutte est plus facile à trancher lorsqu'on a suffisamment réfléchi sur soi-même pour connaître son système de valeurs, sa conception du fonctionnement de la société ainsi que la

direction vers laquelle on souhaiterait la faire avancer. Autrement dit, il faut s'être construit son propre socle idéologique.

Pour ma part, l'exécution d'otages et le massacre de Tibétains n'ont aucune place dans la société que je travaille à construire. C'est donc logiquement que je relaie à la fois l'appel au boycott des Jeux Olympiques et la pétition pour la mise en place d'accords humanitaires en Colombie.

Arnaud Teullé intègre l'Education Nationale

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 11 mai 2008

La Révolution en Charentaises

Le fait du Prince a encore frappé. Arnaud Teullé, deux mois à peine après son échec aux municipales de Neuilly, vient d'être nommé Inspecteur de l'Education Nationale à Paris. Xavier Darcos va pouvoir s'enorgueillir d'une création d'emploi devant les manifestants...

C'est le Journal Officiel du 2 mai qui nous l'apprend : désavoué par l'UMP lors des élections municipales de Neuilly-sur-Seine, puis finalement battu par Jean-Christophe Fromantin, Arnaud Teullé, ancien conseiller de Nicolas Sarkozy à l'Elysée, a été nommé au poste d'Inspecteur de l'éducation nationale à l'académie de Paris, par décret présidentiel.

Chef de la section locale UMP de Neuilly pendant plus de dix ans, suspendu du parti pour acte de dissidence et remplacé par Jean Sarkozy, il quittera donc son poste de conseiller à l'Elysée pour l'Education nationale, et rejoindra un corps prestigieux.

Après le cas David Martinon, propulsé consul à Los Angeles et la mascarade pour le poste de directeur de la Villa Médicis, Nicolas Sarkozy a de nouveau offert un placard doré à l'un de ses proches, soutenu à Neuilly, rappelons-le, par Andrée et Jean Sarkozy, mère et fils du président, ce dernier ayant obtenu le poste de conseiller général des Hauts-de-Seine, poste dévolu, avant son entrée en dissidence pour la mairie, à Arnaud Teullé. Un placard doré donc, puisque le Figaro précise que le traitement de ce poste est de "3 800 euros mensuels, plus primes et avantages".

Le même article du *Figaro* précise que Teullé est diplômé de Dauphine et de l'Institut supérieur de gestion. Mais on aimerait connaitre le bagage universitaire exact de l'intéressé et les concours éventuellement obtenus : CAPES, Agrégation, Doctorat ? Puisque que pour être nommé, l'inspecteur doit être titulaire d'un diplôme universitaire de haut niveau (Doctorat), professeur agrégé ou originaire du corps des inspecteurs de l'Éducation nationale (IEN) ou de celui des administrateurs civils.

Alors que l'on supprime des milliers d'emplois (utiles) à l'Education Nationale, on offre une rente à vie à un politique par simple décret.

On est également en droit de se demander si Arnaud Teullé, avec son look de jeune premier parvenu et son sourire un peu niais, a jamais mis les pieds dans une école publique.

Une chose est sûre en tout cas, avec cette nomination, l'Education Nationale va se porter beaucoup mieux.

Enseignants, fainéants !

Instituteurs, profiteurs !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 27 mai 2008

La Révolution en Charentaises

Voilà ce qu'on pouvait entendre ces derniers jours dans les manifs pour la défense du service public, et en particulier de l'Education Nationale. Un pied de nez à nos dirigeants, une mauvaise blague ou une vraie revendication ?

Tout d'abord il faut savoir que ces quinze derniers jours, les enseignants se sont mobilisés par quatre fois pour défiler dans la capitale et faire entendre leurs revendications. La défense du pouvoir d'achat, des retraites, du service public mais aussi et surtout de leurs conditions de travail, et celles des élèves. A la rentrée prochaine, tout le monde le sait, le nombre de profs n'y sera pas, cela veut dire des ouvertures de classes qui ne se feront pas, malgré le nombre d'élèves en hausse dans les écoles primaires [1], et des remplaçants qui se feront de plus en plus rares.

Et puis il y a la suppression du samedi matin, ce qui correspond à pas moins de deux heures d'enseignement par semaine pour les élèves ! A cela le gouvernement répond que ceci correspond aux heures d'enseignement dispensées chez la plupart de nos voisins européens. On appelle ça aussi le nivellement par le bas. Et puis ça permettra surtout aux parents de partir en week-end, enfin pour ceux qui ont les moyens de le faire...

Donc les enfants n'auront plus que 24 heures d'enseignement hebdomadaire, soit. Qu'apprendront-ils pendant cette semaine d'école amputée ? Rassurez-vous chers parents, tout, sinon l'essentiel. Lecture, écriture, calcul : encore et toujours ; mais aussi du sport [2], de l'informatique et des langues vivantes. Pardon je veux dire de l'anglais, car une des plus grande hypocrisie des programmes c'est de faire croire que les élèves auront droit à l'enseignement d'une langue vivante ; ce qui, en soit, est un gage d'enrichissement et d'ouverture sur le monde. La réalité est autre : la langue enseignée ne peut être que celle qui est proposée en première langue vivante dans le collège de rattachement, donc dans la plupart des cas, l'anglais ! Qui va l'enseigner ? Les professeurs des écoles, autrement dit les instits, dont le certificat multidisciplinaire permet d'endosser tous les enseignements. Cependant l'apprentissage des langues ne s'improvise pas, et mérite une attention particulière afin que les élèves acquièrent, dès le début, une bonne prononciation. Mais ce n'est pas tout, on instaure aussi le retour à la morale, au vouvoiement, et à l'apprentissage systématique de la Marseillaise ! Pour finir, mentionnons l'éducation artistique : arts plastiques,

musique, théâtre et l'enseignement des sciences, de l'histoire et de la géographie, qui, s'ils n'ont pas (encore) disparus des programmes, ne sont certainement plus une priorité. Et on voit mal comment enseigner plus (de matières) en moins de temps (de classe). Si ! En privilégiant l'apprentissage systématique sur la réflexion, l'entraînement sur la création. L'école de demain veut fabriquer, non plus des citoyens capables de pensée, mais des travailleurs capables de soumission !

Quant aux deux heures d'enseignement perdues pour les élèves, elles restent présentes dans l'emploi du temps des enseignants. En effet ces deux heures seraient, seront, consacrées au soutien aux élèves en difficulté. Quand ? Comment ? Aucune information ministérielle n'a encore éclairci ces questions. Ce qui est sûr c'est que cela vise à faire disparaitre les Réseaux d'Aide et de Soutien aux Elèves en Difficulté (RASED), présents dans les écoles, et composés de psychologues scolaires, de ré éducateurs et d'enseignants spécialisés. Ces personnels de l'Education Nationale qui suivent actuellement les élèves en difficulté durant le temps scolaire, et qui travaillent en collaboration avec les enseignants, verraient, verront, leurs fonctions disparaitre puisque assumées par d'autres. Voilà une façon efficace de supprimer des postes dans l'Education Nationale !

D'où les (fausses) revendications d'enseignants en colère : « La soustraction en petite section ! La racine carrée au CP ! » ou encore « Moins de Chorale ! Plus de Morale ! Moins de récréations ! Plus d'évaluations ! ». Le but n'étant pas d'en rire (jaune), mais de faire réfléchir, en particulier les parents d'élèves. Et puis c'est le retour des revendications, comme il y a quarante ans, quand les gens descendaient dans la rue pour gueuler leur ras-le-bol, et non pas, comme on le voit trop aujourd'hui, pour défiler, couverts d'autocollants sponsorisés par les syndicats, derrière une camionnette hurlant de la musique. Enfin des manifs où l'on crie, on râle, on beugle. Enfin des manifs qui posent question. [3] Car on ne fait pas grève pour faire la fête, mais parce qu'on en a marre de la politique du « Expliquez-nous de quoi vous avez besoin, on vous expliquera comment vous en passer. » Des slogans dont on pourrait rire s'ils n'étaient pas si tristes, comme une démonstration par l'absurde pour dire que non, les enseignants ne sont pas fainéants, et que ceux qui malgré tout, le pensent (il y en aura toujours), n'hésitent pas, le concours est ouvert à tous !

[1] Les enfants du baby-boom de l'an 2000, ont aujourd'hui 8 ans

[2] Rappelez-vous la déclaration de Bernard Laporte, secrétaire d'Etat chargé des sports, visant à augmenter de 3 à 4, le nombre d'heures hebdomadaires d'Education Physique et Sportive, à l'école primaire

[3] voir les réactions aux premières manifs de droite lancées en 2003 par des intermittents du spectacle en colère

Bourse(s)

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : lundi 9 juin 2008

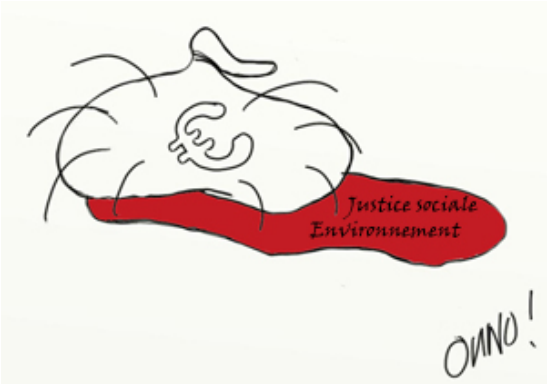
La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Comme les bourses moins illustres, avec lesquelles elles partagent une sensibilité exacerbée, les bourses financières apprécient d'être caressées dans le sens du poil et font d'une attitude attentionnée à leur égard une condition nécessaire de la croissance.

Autant il est facile d'imaginer que satisfaire les bourses des 50% de l'humanité qui en sont pourvus, c'est oeuvrer en faveur de l'intérêt général, autant il est difficile de comprendre comment l'hypertrophie des bourses financières peut produire autre chose qu'un système économique branlant et destructeur.



Car ce qui augmente quand les bourses affichent des courbes de croissance ondulant comme des spasmes orgasmiques, ce n'est ni plus ni moins que la quantité de fric investi… en bourse. Rien à voir avec la croissance de l'économie réelle, ou si peu. En tout cas, rien à voir avec l'évolution des conditions de vie et de travail des quantités négligeables qui permettent aux sociétés cotées en bourse d'exister. Les exemples abondent pour montrer qu'elles auraient tendance à évoluer en sens opposé : c'est quand les travailleurs touchent le fond (licenciements boursiers, fusions/restructurations, délocalisations) et que le pillage des matières premières s'intensifie que les marchés ont le braquemart.

Pour refroidir leur ardeur, un début de réponse : refuser de collaborer, resserrer les cordons de la bourse jusqu'à l'asphyxie et, d'un coup de pied bien ajusté (qui pourrait prendre la forme d'un système de taxation impitoyable), faire pleurer les boursicoteurs du monde entier.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Le Combat ordinaire, BD générationnelle

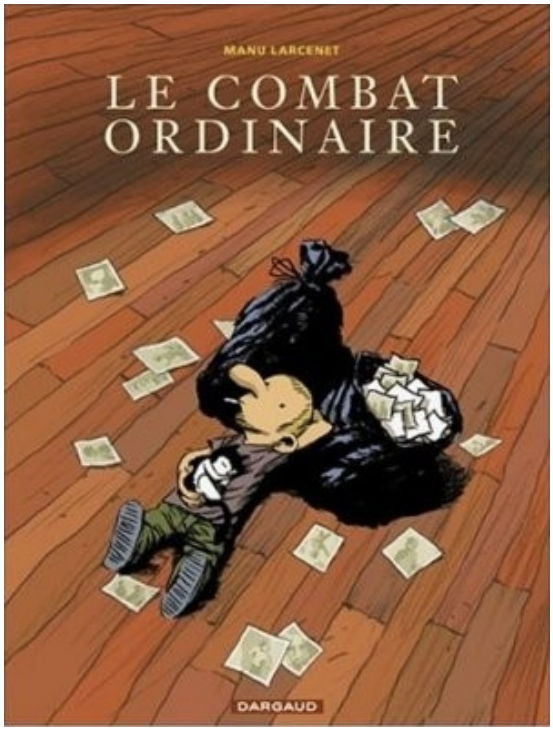
- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 12 juin 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Alors que le dernier tome vient de paraître, il est temps de parler de cette BD, en 4 volumes, de Manu Larcenet. Une série drôle et bien écrite -de très jolis dialogues !- à la manière d'un film muet dont les images parlent souvent d'elles-mêmes...



Ca sent l'autobiographie, mais pas tout à fait - sa vie, Manu Larcenet la raconte, avec Yves Ferri, dans une autre BD aux vertus plus comiques : *Le Retour à la Terre* (tomes 1 à 4).
Le Combat ordinaire suit la vie de Marco, photographe habitué aux reportages à sensations, qui décide d'arrêter sa psychanalyse et de plaquer son boulot et sa vie parisienne pour se retrouver au vert et réfléchir à sa vie.

Si la Révolution a bien lieu, elle est de l'ordre de l'intime. *Quel rôle avons-nous dans la société ?*, *Quel héritage garderons-nous de nos parents ?*, *Que pourrons-nous transmettre à nos enfants ?*... sont quelques-unes des questions que nous pose la série. Et le fond politique n'est jamais loin ; le premier tome se déroule en 2002, pendant les élections présidentielles, tandis que le dernier s'achève avec les résultats de celles de 2007. Cinq ans de mandat. Cinq ans d'une vie où il aura fallu s'engager (ou pas) auprès d'une femme et dans un projet professionnel, pardonner (ou pas) à ses parents, aux anciens tortionnaires de la guerre d'Algérie, à ceux qui ont voté Le Pen et avoir (ou pas) une simple opinion. Car si Marco, que l'on découvre encore adolescent au début du premier tome devient un adulte, comme on dit, « responsable », c'est qu'il a compris que le monde est tel que les hommes le font, et qu'il en fait partie maintenant. « *A partir de cette seconde, ce monde est à toi.... Je te le remets officiellement. Maintenant, à toi de te démerder avec !* » lui confie Pablo, ouvrier en pré-retraite (licencié ?) après la fermeture du chantier naval où il a travaillé toute sa vie et même plus : « *Je suis à l'âge où nier la défaite n'avance plus à grand-chose...* »

Et c'est toute la problématique de cette oeuvre. Continuer la lutte, passer à l'action par tous les moyens qui s'offrent à nous. Marco choisit de laisser la ville derrière lui, pour redécouvrir son métier - photographe -, et les rapports humains, quels qu'ils soient , tout ce qui manquait à se vie *d'avant*. Parviendra-t-il à être heureux, réussira-t-il à mener à bien ce combat auquel on est tous confronté un jour, ce combat simplement *ordinaire* ?

Post-scriptum :

Le combat ordinaire (tome 1),
Les quantités négligeables (tome 2),
Ce qui est précieux (tome 3),
Planter des clous (tome 4).

Le retour à la terre, avec scénario de Jean-Yves Ferri,
La vraie vie (tome 1),
Les projets (tome 2),
Le vaste monde (tome 3),
Le déluge (tome 4).

A lire aussi de Manu Larcenet : « Chez Francisque » (2 tomes), scénario de Yann Lindingre pour l'humour noir et grinçant (Ed. Fluide Glacial).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

La nuit des écoles

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 14 juin 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le vendredi 13 juin 2008, s'est déroulée dans de nombreuses écoles françaises, une action originale : parents et enseignants ont passé la nuit à l'école. Visant à attirer l'attention du public sur les réformes Darcos de l'enseignement primaire, cette nuit se devait d'être longue et animée. C'est ainsi que, à Aubervilliers, parents d'élèves et enseignants de l'école Honoré de Balzac, se sont retrouvés pour participer à leur première « Nuit des écoles ». La Révolution en Charentaises avait dépêché un envoyé spécial sur place : interview exclusive d'une enseignante présente ce soir-là.

La REC : *Vous êtes vous-même enseignante. Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste cette « Nuit des écoles » ?*

Sophie : *Le mouvement a commencé dans des écoles de Loire-Atlantique et s'est propagé ensuite à toute la France. En choisissant un autre moyen d'action que la grève, tout le monde peut participer : les enseignants bien sûr, mais aussi les parents d'élèves et tous ceux qui se sentent concernés par la remise en question du système éducatif. Le but du jeu, c'est d'occuper l'école pendant toute la nuit et de créer ainsi des débats avec les habitants du quartier.*

La REC : *Qu'est-ce qui vous a motivée pour participer à ce mouvement ?*

S. : *L'originalité de l'action et le fait que cela soit une action locale ; nous avons trop peu souvent l'occasion de discuter avec les parents d'élèves de nos classes, c'était une bonne manière de les alerter sur les dangers des réformes en cours.*

La REC : *Vous parlez bien sûr des réformes lancées par Xavier Darcos. Que considérez-vous comme « dangereux » dans ces réformes ?*

S. : *Tout d'abord la diminution du temps de classe pour les enfants, qui passe de 26 à 24 heures hebdomadaires, la disparition programmée des réseaux d'aide aux enfants en difficulté et les nouveaux programmes, qui ne laissent plus la place à la réflexion et à la créativité.*

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

La REC : *Mais ne croyez-vous pas que des réformes s'imposent ?*

S. : *Bien évidemment, mais encore une fois, c'est d'un nivellement par le bas qu'il s'agit aujourd'hui. Economiser sur le temps de classe et les postes d'enseignants spécialisés, ce n'est certainement pas le meilleur moyen pour résoudre le problème de l'échec scolaire. Si le gouvernement compte faire ces économies, c'est réussi ; s'il compte améliorer l'efficacité du système éducatif français, c'est complètement raté !*

La REC : *Qu'allez-vous donc faire pendant cette nuit qui s'annonce longue ?*

S. : *Avec l'aide de parents d'élèves, nous avons réalisé des banderoles que nous avons installées sur les grilles de l'école. Un « cahier de rêves » a circulé, dans lequel nous avons invité tous les participants à décrire* leur *école idéale. Une sorte de cahier de doléances à l'envers ! Nous attendons maintenant la visite du Maire d'Aubervilliers ainsi que les journalistes de la presse locale, sur lesquels nous comptons pour relayer notre action.*

REC : *Je vous souhaite d'obtenir les soutiens espérés et vous laisse conclure cette interview.*

S. : *J'espère que cette nuit des écoles aura un impact sur les réformes en cours, pour* éviter un réveil douloureux à la rentrée *!*

Une vingtaine de personnes étaient déjà présentes et les conversations allaient bon train quand je suis reparti de l'école Honoré de Balzac. Par la suite, notre interlocutrice m'a confirmé que le nouveau maire socialiste de la commune d'Aubervilliers - M. Salvador - était bel et bien passé soutenir leur mouvement et leurs revendications, dans la soirée, accompagné de deux conseillers municipaux. Profitons-en pour souligner ce bon exemple de solidarité entre les citoyens et la *res publica* , alors même que les carences de l'école se font sentir de manière de plus en plus pressante, ces derniers temps. Selon les propos d'un autre des participants présents ce soir-là : « *On a l'impression que les moyens accordés à l'éducation nationale sont inversement proportionnels aux difficultés rencontrées sur le terrain au quotidien. Avec les réformes Darcos, on s'attend à ce que le fossé se creuse un peu plus entre les élèves - qui sont déjà dans de grandes difficultés scolaires - et la société au sein de laquelle l'Ecole de Jules Ferry est censée les intégrer* ». Cette action suffira-t-elle à faire fléchir Xavier Darcos et le gouvernement Sarkoy ? Si son efficacité ne pourra se mesurer qu'après les congés estivaux - les réformes passant souvent en août il faut le reconnaître - saluons la détermination de ces citoyens qui se sentent concernés par le sort qui les attend. Le

réveil n'en sera peut-être pas moins douloureux, mais ils auront lutté, eux.

Post-scriptum :En document joint, retrouvez le "Cahier des rêves" qui a circulé ce soir, à l'école Balzac d'Aubervilliers. N'hésitez pas à laisser vos propres rêves sur le forum de cet article, nous les ajouterons au fur et à mesure à ce "Cahier des rêves"

Société Générale : Arnaque à la charité ?

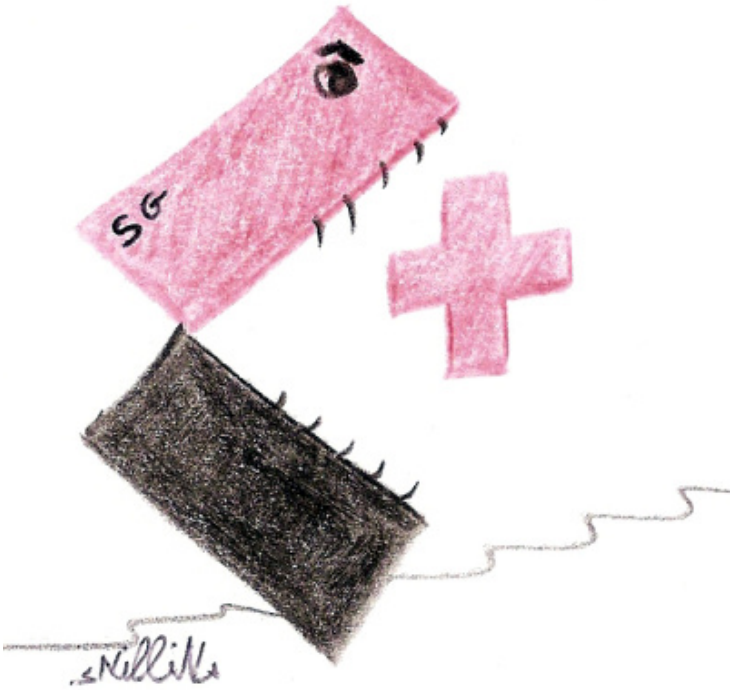
- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 1er juillet 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

"Une carte citoyenne qui donne du sens à chacun de vos achats"… La Société Générale lance sa carte caritative… mais charité bien ordonnée commence par soi-même…



Profitant de la grande mode du moment, la Société Générale nous sort une ribambelle de cartes bancaires stylées en couvrant plusieurs thèmes comme les voyages, le sport, l'art abstrait, la musique… Il est vrai qu'il est bien plaisant de pouvoir choisir le look de sa carte afin de se faire plaisir et pour pouvoir frimer au cours d'une soirée face aux ringards qui ont conservé leur bonne vieille carte bleue. En plus, ces cartes ne coûtent pas un centime de plus, le client est donc gagnant. Pour avoir moi-même un carte de ce type je dois dire que je trouve ce système plutôt sympa. Pour se démarquer des autres banques, la Société Générale va même jusqu'à proposer deux types de cartes particuliers. Le premier permet d'avoir accès à un service de téléchargement de musiques géré par Vivendi Universal, le second introduit la notion de carte caritative. Intrigué et intéressé, je décide de regarder de plus près cette offre peu commune…

Le slogan de la carte sonne déjà plutôt bien : "Une carte citoyenne qui donne du sens à chacun de vos achats". En fait lorsque vous réalisez un paiement avec votre carte caritative, la Société Générale verse 5 centimes à l'association choisie (Croix Rouge, Ordre de Malte, Ligue contre le Cancer…). Incroyable la Société Générale soutient des associations caritatives ! Je suis rassuré, je vais pouvoir garder mes comptes chez eux. Ce sont vraiment des gens biens à la SG…

Décidé à convertir ma carte actuelle vers une carte caritative, je regarde d'un peu plus près l'offre. Au final, il s'avère qu'il faut payer 12 euros par an en plus… Il s'agit d'une petite somme me direz-vous. C'est parfaitement vrai… mais c'est là que le scandale apparaît au grand jour. Avec un simple calcul on voit clairement qu'il faut 240 paiements dans l'année pour que l'association reçoive 12 euros ce qui fait 20 paiements par mois. C'est déjà pas mal… Un sondage Tns Sofres [1] rapporte que seuls 24% des particuliers font un minimum de 30 paiements par mois et que les autres font un maximum de 15 paiements par mois. Par rapport à cette première remarque, pour la majorité des personnes il est préférable de donner directement 12 euros à l'association plutôt que de passer par la SG qui, au final, va reverser une somme inférieure à 12 euros.

Le bouquet final vient de la déduction fiscale relative aux dons. Lorsque vous donnez 12 euros à une association caritative, vous pouvez déduire de vos impôts 75% du montant jusqu'à 488 euros. En clair, les 12 euros ne vous

coûtent en réalité que 3 euros. En revanche, lorsque vous payez 12 euros à la SG, ce n'est pas un don, donc vos 12 euros vous en coûtent bien 12. Pour continuer, considérons les 24% de personnes qui font 30 paiements par mois soit 360 à l'année et qui pourraient donc générer un don de 18 euros (360*0,05) de la SG vers leur association caritative. A première vue, la SG est perdante, elle vient de verser 18 euros contre une rentrée de 12 euros. Ne soyez pas naïfs, ce n'est pas le cas, les sociétés bénéficient également d'une fiscalité avantageuse sur les dons… Elles peuvent déduire 60% de leurs versements dans la limite de 0,5% du chiffre d'affaire réalisé. De ce fait, les 18 euros versés par la SG ne lui coûtent en réalité que 7,20 euros… d'où 4,80 euros de bénéfice générés sur le dos de ses clients les plus actifs. En prolongeant ces calculs ont s'aperçoit que 100 personnes activant cette option rapportent 787 euros à l'association caritative… et 885 euros à la SG en payant 1200 euros au total. Un don direct à l'association caritative rapporte 1200 euros pour un coût de seulement 300 euros.

Moralité de cette histoire, si vous voulez aider votre association favorite, donnez-lui plutôt directement 48 euros (soit 12 euros après déduction fiscale) que 12 euros à la SG…

---

[1] Tns Sofres : Les européens et la carte bancaire - Novembre 2005

Valse avec Bachir, La mémoire trouée d'un soldat

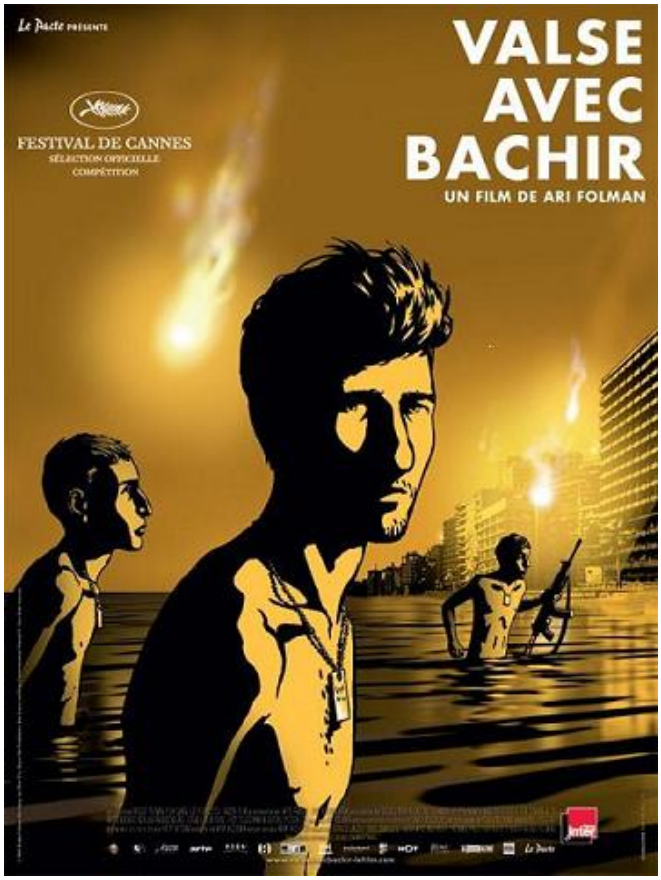
- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 17 juillet 2008

La Révolution en Charentaises

Le réalisateur israélien Ari Folman se replonge vingt-cinq ans en arrière pour démêler ses souvenirs de jeune soldat envoyé au Liban. Une introspection en images avec témoignages d'anciens compagnons d'armes et réminiscences dessinées et animées.

La première particularité de ce film est son originalité, voilà un film autobiographique sous forme de documentaire d'animation. Le double genre s'explique par la complexité de son sujet : raconter les souvenirs de jeunes soldats envoyés au Liban au début des années quatre-vingts pour tuer et/ou se faire tuer. [1] Comment raconter la guerre ? Que s'est-il vraiment passé, notamment dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatilla ? La réalité est relative quand elle est empreinte du vécu de chacun. Pour éviter de réaliser un film composé d'interviews de quadragénaires racontant de vieilles histoires, Ari Folman a voulu donner à voir. C'est ainsi qu'est né le film d'animation, alternant témoignages réels (Sept personnages sur neuf témoignent sous leur véritable identité, les deux autres ayant utilisé un nom d'emprunt) et scènes de guerre hautes en couleur et en horreur, avec leur part d'imaginaire et de sordide réalité.



D'abord il y a le cauchemar de Boaz, il rêve chaque nuit qu'il est pourchassé par une meute de vingt-six chiens hurlant. Vingt-six étant exactement le nombre de chiens qu'il a dû tuer au cours de la guerre du Liban. Puis pour Ari réapparaît le souvenir lancinant d'un bain nocturne dans la baie de Beyrouth avec deux camarades soldats. La suite est un voyage à travers le monde pour retrouver sa vérité de soldat, acteur ou spectateur, victime ou meurtrier ? A coup sûr témoin traumatisé par l'horreur humaine. « Cette histoire est mon histoire personnelle. Le film retrace ce qui s'est passé en moi à partir du jour où j'ai réalisé que certaines parties de ma vie s'étaient complètement effacées de ma mémoire » déclare le réalisateur. Les souvenirs laisseront la place aux images d'archives dans les dernières minutes du film, sans doute pour faire le lien entre les fantasmes poétiques de l'animation et la réalité documentaire d'un massacre de l'homme par l'homme.

« J'ai réalisé Valse avec Bachir du point de vue d'un soldat quelconque, et la conclusion est que la guerre est si incroyablement inutile ! Ca n'a rien à voir avec les films américains. Rien de glamour ou de glorieux. Juste des

hommes très jeunes, n'allant nulle part, tirant sur des inconnus, se faisant tirer dessus par des inconnus, qui rentrent chez eux et tentent d'oublier. Parfois ils y arrivent. La plupart du temps, ils n'y arrivent pas. »

A signaler outre la qualité des images tant pour leurs traits, leurs couleurs et leur points de vue [2], la richesse de la bande son où la musique joue un rôle tout aussi important dans le retour en arrière amorcé par le réalisateur. Valse avec Bachir est un film où la démarche artistique de son auteur est aussi riche que son message politique, où la chronique autobiographique s'apparente à la thérapie : « Si j'étais vraiment passionné de psychothérapie, je penserais que faire ce film m'a transformé en profondeur. Mais je dirais plutôt que réaliser le film était la partie agréable, et la thérapie la partie douloureuse. »

Post-scriptum :Valse avec Bachir - 2008, 1h27 - documentaire d'animation franco- germano- israélien de Ari Folman. Sélection officielle du 61ème festival de Cannes.

---

[1] En septembre 1982, les troupes israéliennes envahissent le Liban et arrivent à Beyrouth ouest, après l'assassinat du président Bachir Gemayel, le jour de sa nomination.

[2] Le film est un mélange d'animation Flash, d'animation classique et de 3D.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Sous les bombes, Fiction de guerre en décors réels

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 18 juillet 2008

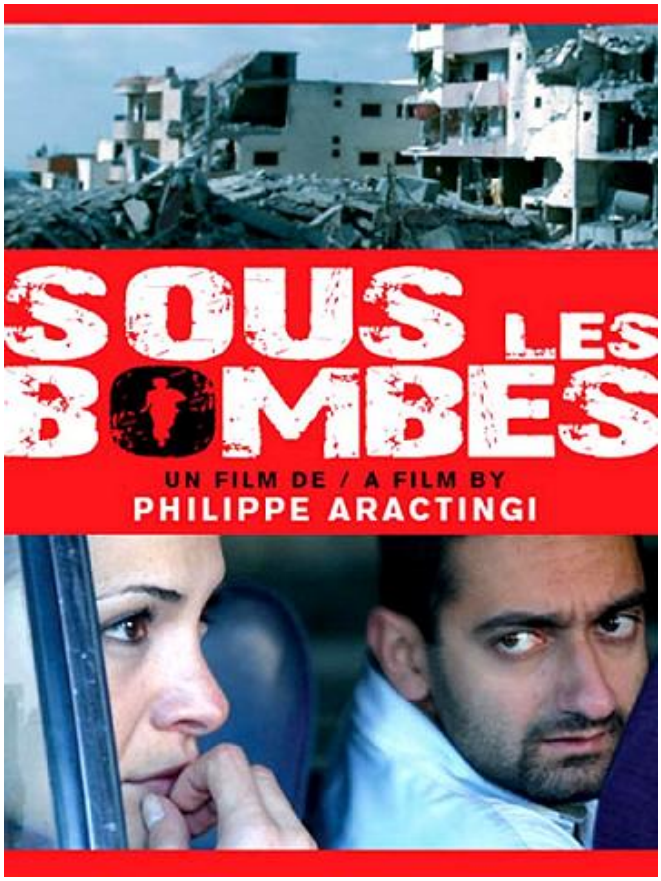
La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le réalisateur franco-libanais Philippe Aractingi, déjà auteur d'une quarantaine de films documentaires, nous présente un film novateur : une fiction dans un documentaire, parce que « le documentaire, d'une certaine manière, parle à l'esprit et pas à l'émotionnel, et j'avais envie de toucher les gens ». Il tourne pendant et après les bombardements de 2006, et plonge deux acteurs dans le chaos du pays en ruine pour nous raconter l'histoire d'une femme à la recherche de son enfant.

Août 2006, Zeina (Nada Abou Farhat) arrive à Beyrouth le jour du cessez-le-feu [1]. Elle n'a aucune nouvelle de son fils Karim, 6 ans, en vacances chez sa soeur Maha, qui vit dans le sud du Liban [2]. Un seul chauffeur de taxi, Tony (Georges Khabbaz) accepte de la conduire dans cette zone réputée dangereuse. Commence alors un road-movie à travers le Liban dévasté, décor réel d'une histoire fictive.

« La guerre a commencé le 12 juillet 2006. Deux jours plus tard, j'écrivais déjà une idée simple en quelques lignes. Le 22 juillet, dans un état de précarité absolue, sous les bombes, nous commencions le tournage. » Ainsi Philippe Aractingi se lance-t-il dans ce projet de film nouveau réaliste vidéo [3]. Par la suite, rapatrié en France, il trouvera l'appui d'Arte et d'Hervé Chabalier (Capa Cinéma) pour retourner au Liban continuer son projet.



Après 11 jours de tournage et d'images prises sur le vif, il écrit avec Michel Léviant un véritable scénario. L'histoire de cette femme à la recherche de son enfant, mais aussi et surtout la rencontre de deux personnages que tout oppose. Zeina, musulmane chiite, subit la radicalisation du Hezbollah, sans pour autant prendre parti, « Non, ce n'est pas ma guerre », et Tony, chrétien, doit assumer l'engagement de son frère qui, par le passé, a coopéré avec Israël [4]. C'est ainsi que le film prend toute la mesure des émotions humaines, au-delà des conflits inter- communautaires. Tony et Zeina s'observent, se parlent, se méfient, se mentent, se font confiance et finalement, sans doute, se comprennent. Il y a peut-être aussi de l'amour, encore faut-il lui laisser de la place. Quant au dénouement, que nous ne vous dévoilerons pas, il a l'intelligence de nous surprendre.

Le film laisse aussi la place aux témoignages des vrais acteurs du drame ; au-delà des scènes écrites, les comédiens improvisaient au jour le jour avec les journalistes, les réfugiés, et les civils victimes du déluge des bombes qui ont accepté de participer au projet [5]. Ce film est donc plus qu'un témoignage, il exprime la tragédie humaine et le désarroi des Libanais qui n'ont connu que des guerres. « Le message du film est humain, ce n'est pas un film politique. » affirme l'actrice Nada Abou Farhat.

Pour Philippe Aractingi, « Cette aventure a été ma façon de faire front, de soulager ma colère. Même si un film n'a jamais changé le cours de l'Histoire, même si j'ai parfois l'impression d'être comme un enfant qui s'obstine à construire un château de sable face à la marée montante, en le rebâtissant encore et encore, je forgeais l'espoir absurde de le voir résister aux vagues. »

Post-scriptum :

Sous les bombes - 2007, 1h38 - un film franco-libanais de Philippe Aractingi avec Nada Abou Farhat et George Khabbaz.

Le film a reçu de nombreux Prix dont : Prix ARCA CINEMA GIOVANI et Prix l'EEIUC Human Rights Film Award à la Mostra de Venise 2007, le Prix Coup de coeur du jury, Prix du Public La Dépêche du Midi, Prix de la Musique Originale - Festival de Luchon 2008, le Prix Junior au Festival International du Film de Namur 2007, et séléctionné à au Festival de Sundance en 2007.

---

[1] Du 12 juillet au 14 août 2006, le Liban subit 33 jours de bombardements à la suite de conflits entre le Hezbollah et Israël

[2] Région frontalière avec Israël, longtemps abandonnée par les politiques, où vivent côte à côte chrétiens et chiites

[3] A l'image de Rosselini qui, en 1947, tournait Allemagne année zéro, sur les victimes de la seconde guerre mondiale

[4] Le Liban est une terre multiconfessionnelle où existent 18 communautés religieuses : 11 chrétiennes, 6 musulmanes (sunnites, chiites) et 1 israélite

[5] Un tiers des civils tués par les bombardements sont des enfants

Les Citronniers, Un verger entre deux femmes

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

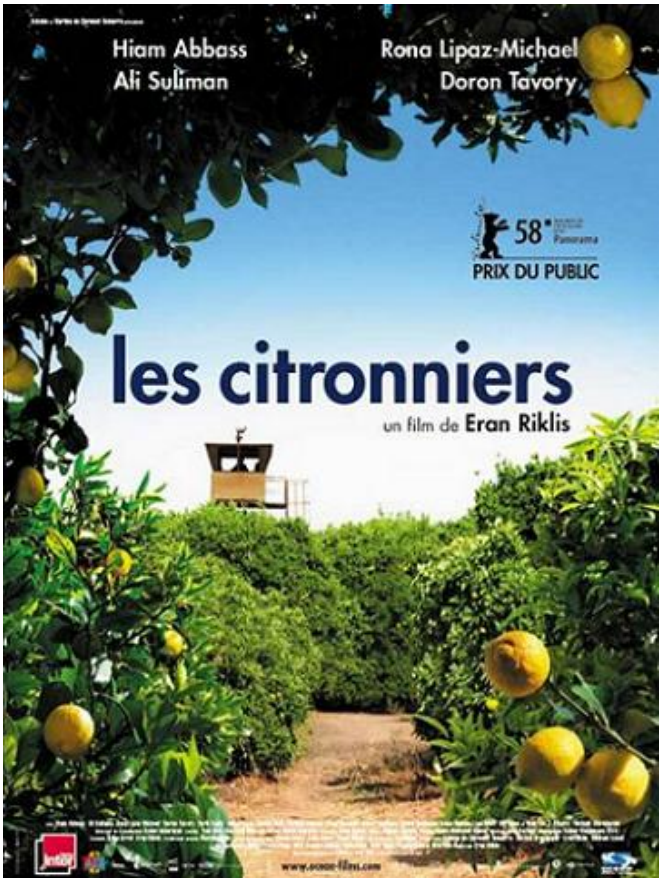
Date de mise en ligne : mercredi 1er décembre 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le cinéaste israélien Eran Riklis, déjà auteur du très remarqué La Fiancée syrienne, signe un nouveau film au goût doux-amer. Il est question du conflit qui déchire les peuples à la frontière israélo-palestienne. Il est surtout question d'une rencontre entre deux femmes voisines et pourtant isolées, l'une est propriétaire d'un verger de citronniers, l'autre est l'épouse d'un ministre israélien.

C'est l'histoire d'une injustice, ou plutôt l'histoire d'une femme qui lutte pour la justice. Cette femme c'est Salma, veuve palestinienne qui a hérité de son père d'une plantation de citronniers. Elle vit en Cisjordanie, sur la ligne verte qui sépare Israël des Territoires occupés. Mais voilà que s'installe, dans la maison israélienne voisine, le nouveau ministre de la Défense, qui ordonne rapidement l'arrachage des arbres sous prétexte que des terroristes pourraient s'y cacher. Sa femme, Mira, va peu à peu s'intéresser puis s'indigner du sort de Salma, qui de son côté, saisit la justice israélienne plutôt que de se considérer en martyr.



« J'ai décidé de réaliser à nouveau un film en poursuivant ma réflexion personnelle sur la folie qui règne au Moyen-Orient. [...] Les Citronniers n'est pas un film politique, il y est juste question de gens qui se trouvent aux prises d'une situation inextricable. » commente le réalisateur, qui après La Fiancée syrienne (2004) voulait offrir à la comédienne Hiam Abbas (Salma), un rôle à sa mesure. De son côté, elle témoigne, « Politiquement, Eran est motivé par des choses dont il a envie de parler et il n'a pas cette peur de juger l'autre. De ce point de vue on sent qu'il donne l'espace à ses personnages d'exister. [Et] du moment où le rôle défend l'humain, c'est là où je me trouve. »

Ainsi né un film sans manichéisme, où des femmes (et des hommes) profondément seules, se retrouvent contraintes de faire des choix. Leur quotidien devient alors leur politique, mu par une formidable volonté de faire avancer les choses. En cela le message du film est positif, le partage humain de ces histoires individuelles, si banales, si réalistes et si touchantes prend soudain toute la mesure d'une réalité que l'on connaît trop bien. Interprétée par des comédiens Israéliens, Palestiniens israéliens ou Palestiniens, cette histoire dénonce bien plus les conflits sociaux que politiques.

Salma, aidée de son avocat, Ziad, ira jusqu'à la Cour Suprême pour tenter d'obtenir réparation. Quant à Mira, elle sortira peu à peu de sa bulle pour prendre part à la vie politique de son pays. Au terme de cette histoire rien n'est réglé et surtout pas les conflits qui opposent ces peuples depuis 3000 ans, mais chaque personnage a évolué vers une prise de conscience individuelle et surtout impliquée, gommant peu à peu l'écart entre sa situation personnelle et sa vie publique.

D'après le cinéaste Eran Riklis, « Les Citronniers n'est donc pas que l'histoire simple de gens qui se retrouvent opposés les uns aux autres. Mais les simples espérances représentent un grand pas en avant, comme on l'a souvent constaté dans de nombreux endroits du monde et à travers la tension qui règne dans cette région en particulier. »

Post-scriptum :Les citronniers (Etz limon) - 2007, 1h46, France/Allemagne/Israël - Un film d'Eran Riklis avec Hiam Abbas, Ali Suliman, Rona Lipaz-Michael, Doron Tavory. Prix du Public, section Panorama, au 58ème festival de Berlin.

Réforme de la constitution : la guerre comme prolongement de la politique du gouvernement

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mardi 22 juillet 2008

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Rien de tel qu'une bonne guerre pour faire remonter une cote de popularité en berne, cirer les pompes de l'Oncle Sam, remplir les poches du complexe militaro-industriel et faire fleurir les affaires du "big business" de la reconstruction. Nicolas Sarkozy l'a bien compris et se donne les moyens de jouer la carte guerrière quand bon lui semble grâce à la modification de l'article 35 de la constitution.

Visiblement, du côté de Versailles, on n'en a pas fini de n'envisager le peuple que comme du bétail ou de la chair à canon. Les parlementaires et les sénateurs réunis en congrès le 21 juillet par Nicolas Sarkozy pour voter la réforme de la constitution en ont encore fait l'éclatante démonstration. Jugeant inopportun de déranger avec un référendum des Français trop occupés à polluer les plages du Midi, ces messieurs de l'UMP et leurs vassaux ont revu entre eux les règles du jeu, notamment en ce qui concerne l'intervention des forces armées (donc la guerre). A cet égard, leur principal fait d'arme a été de remplacer l'article suivant :

Art. 35. - La déclaration de guerre est autorisée par le Parlement [1].

Par celui-ci :

Art. 35 : Le gouvernement « informe le Parlement de sa décision de faire intervenir les forces armées à l'étranger » dans les « trois jours après le début de l'intervention ». « Cette information peut donner lieu à un débat qui n'est suivi d'aucun vote. Lorsque la durée de l'intervention excède quatre mois, le gouvernement soumet sa prolongation à l'autorisation du Parlement. »

Autrement dit, grâce à la réforme de la constitution, le gouvernement peut décider unilatéralement d'entrer en guerre et mettre le Parlement devant le fait accompli... trois jours plus tard (!!!). Le Parlement devra attendre quatre mois pour pouvoir enfin voter sur ce sujet. Quatre mois de guerre, c'est plus qu'il n'en faut pour ramener un pays à l'âge de pierre et mettre la France dans une situation inextricable (qu'on pense à l'Irak).

Nicolas Sarkozy et les 539 députés et sénateurs (principalement UMP) ayant voté la réforme radicale de l'article 35 sont des armes de destruction massive des intérêts du peuple français et un danger pour le reste de la communauté internationale. Tout comme la guerre des Malouines avait permis à Margaret Thatcher de se faire réélire dans un fauteuil malgré des élections qui s'annonçaient catastrophiques pour son parti, on ne peut exclure qu'un gouvernement décide un jour ou l'autre de se refaire une santé électorale en massacrant quelques sauvages habitant dans un pays arriéré (qu'ils se trouvent en Serbie, en Afghanistan ou en Argentine, c'est toujours comme ça qu'on les décrit). La réforme de la constitution rend cela nettement plus facile. Tout comme elle rend plus commode un alignement sur une politique étrangère américaine ultra belliciste servant les intérêts d'une poignée de multinationales sans scrupules.

Français, si vous voulez casser du sauvage, avant d'envoyer des missiles de croisière, balancez une délégation d'élus UMP et ajoutez-y Jack Lang. Ca devrait faire du dégât. Et si vous voulez vraiment faire la guerre, pourquoi ne pas commencer par votre propre gouvernement ?

---

[1] A noter que Chirac et Jospin avaient violé cet article de la constitution lors de la guerre du Kosovo en 1999, en toute impunité.

Amitié

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : dimanche 24 août 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Lien unissant au minimum deux individus dans une relation basée sur l'échange réciproque de bonheur. L'amitié n'existe que tant que cet échange perdure : c'est ce qui fait sa fragilité mais aussi sa force car elle exige des amis qu'ils la fassent vivre et croît en intensité à chaque geste d'affection.

Pour le pouvoir en place, quel qu'il soit, l'amitié est toujours suspecte. Elle crée des micro-communautés joyeuses et solidaires qui sont autant de poches de résistance potentielles aux politiques de l'Etat et aux oukases des puissants. Lorsqu'on s'attaque à un individu, c'est en effet à tous ses amis que l'on fait du tort et le retour de flamme peut faire long feu [1].

L'amitié rend également possible toutes sortes de transgressions qui sont autant de menaces pour l'ordre établi : elle s'affranchit des lois, normes sociales, loyautés convenues et disciplines de tous ordres. Elle n'a de comptes à rendre qu'à elle-même.

De plus, bien qu'elle procure des bénéfices évidents (elle rend meilleur, plus solide face à l'adversité, plus heureux), elle s'inscrit dans une logique désintéressée. C'est ce qui la distingue du copinage et des réseaux de connaissances formés dans les salons confinés des Rotary Clubs, les jacuzzis des bordels de luxe et autres lieux où le pouvoir s'affirme et se reproduit. Les puissants n'ont pas d'amis, ils n'ont que des relations guère plus dignes qu'eux d'amitié.

Sans amis, l'individu n'est qu'un monstre d'égoïsme ou un cadavre en sursis. Plus qu'une condition du bonheur, l'amitié est donc une question de survie. C'est aussi une valeur éminemment révolutionnaire.

---

[1] Et pas seulement à Aulnay-sous-Bois...

Le corps enseignant a vendu son âme... et pour pas cher.

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 10 septembre 2008

La Révolution en Charentaises

Combien ? Quelques heures sup : 2, 3... 4 au maximum, le tout défiscalisé bien sûr (c'est-à-dire non imposable). Ceux qui se sont bien gavés du message démago de monsieur Sarkosy me demanderont peut-être où est le mal à vouloir travailler plus pour gagner plus ? Observons donc ce qui se passe à l'éducation nationale :

Le gouvernement a ouvert une brèche il y a deux ou trois ans, quand il a mis en place le remplacement ponctuel entre collègues pour supprimer les remplaçants ... La méfiance fut d'abord de rigueur, puis sur la base du volontariat, payé en HSE (heure supplémentaire effective à 36,88 Euros brut pour un certifié et 52,32 Euros brut au tarif agrégé), certains se sont laissés tentés et ont commencé à courir après les sous...

Devant un tel engouement pour les heures sup, dans des soucis d'augmentation du chômage, avec une bonne politique de droite, le gouvernement a réellement dégraissé le mammouth... certains en ont parlé et d'autres le font : ils ont supprimé 11200 postes pour cette belle rentrée, ce qui a automatiquement pour effet d'augmenter les effectifs des classes évidemment (28 élève par les classe de collège, 35 en seconde) et d'augmenter le nombre d'heures des profs (2 HSA (heure supplémentaires annuelles) par prof en moyenne + 1,2 millions d'HSE)*. Les heures étant défiscalisées, une partie des profs est volontaire ... et cerise sur le gâteau, Sarkosy offre une prime de 500 euros aux profs qui feront 3 heures sup annuelles pour récompenser ceux qui courent après les dollars. A savoir tout de même que ceux-ci se situent généralement plus dans les les lycées que dans les collèges, et dans les centre villes plus que dans les établissements classés ZEP.

Et qu'est-ce que ça change ?

Oh, presque rien... Certains courent après l'argent dans un métier où la motivation était autre il y a encore peu de temps, pendant que d'autres revendiquent encore le partage du temps de travail. Car on rappellera que 6 heures sup, c'est un tiers de poste qui disparaît. (Certes le maximum légal est encore de 4 HSA, mais il n'est pas scrupuleusement respecté, de plus, on peut légalement cumuler 4 HSA avec 2 HSE par semaine à l'année). Se côtoient donc des profs à 22 heures (+HSE éventuelles) qui gagnent environ 2200 Euros brut par mois (pour un certifié au 3 ème échelon, c'est-à-dire 2 ans d'ancienneté) avec d'autres enseignants à 18 heures et 1800 Euros brut au 3 ème échelon. C'est donc bien le statut du prof qui s'effrite par là-même. On rappellera d'ailleurs que les heures sup sont évidemment accordées à telle où telle personne au bon vouloir du principal, lui-même en concurrence avec le collège ou lycée voisin, puisque dorénavant, les parents peuvent souvent choisir l'établissement de leur enfant. Nous voici donc dans une éducation nationale prête à être privatisée. "Qui veut des actions ENF (Éducation Nationale Française) pas cher, bonne qualité ! " ou même par collège et lycée : "actions Louis-le-Grand à vendre... mise en bourse 400 Euros, ou sinon lycée Edouard Herriot à 15 Euros". On peut aussi imaginer un partenariat avec des privés, comme en Angleterre : "tu vas au collège Coca ou au collège Quick ? " Et pourquoi pas non plus une petite réforme, non pas sur le statut de tous les profs, mais simplement sur les nouveaux arrivants : " Ils pourraient faire 21 ou 22 heures par semaine au lieu de 18... puisque certains peuvent déjà le faire... " ; "oui, au salaire de base évidemment " ou encore des remplacements ponctuels obligatoires pour tous ... "payés ou pas ?" ... à l'appréciation du chef d'établissement en fonction des HSE qu'il aura à sa disposition.

Et qui descendra dans la rue ? Les profs aux 4 heures sup. ? les contractuels qui bouchent les trous ? ou les assistants d'éducation ? (nouveau nom et nouveau statut pour surveillant) recrutés par le principal pour des contrats précaires de 6 ou 10 mois pas toujours renouvelables.

Et le projet de suppressions de 13500 postes en 2009 n'arrangera certainement pas la situation.

* à savoir que les heures supplémentaires des profs (quelque soit leur nature : HSA ou HSE)sont moins payées que

les heures du service normal, ce qui intéresse donc le gouvernement : payer des profs en heures sup revient nettement moins cher que d'embaucher un nouveau prof.

Post-scriptum :Une arme de révolutionnaire en charentaise made in Education Nationale, peut d'ailleurs être de refuser la deuxième HSA (une seule HSA pouvant nous être imposée) et de convaincre les collègues de faire de même. Ci-joint une lettre type de refus (source : syndicat enseignant)

Aucun acte individuel n'évitera le réchauffement climatique

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 28 septembre 2008

La Révolution en Charentaises

Les petits actes de la vie de tous les jours n'infléchiront en rien les rejets de dioxyde de carbone dûs à l'activité humaine. Ce n'est pas le jour où le monde entier se mettra à rouler en vélo et bannir l'avion que la consommation de pétrole diminuera, mais bien l'inverse : quand le pétrole sera rare et cher, alors, le monde entier se mettra au vélo et bannira l'avion.

Combustion et pollution

Le réchauffement climatique est dû à l'effet de serre, lui-même provoqué par l'atome de carbone sous forme de dioxyde de carbone gazeux et atmosphérique. Ce phénomène est maintenant assez bien connu du grand public, je ne rentrerai donc pas plus dans les détails. Rappelons juste que l'effet de serre est bon à priori, car sans lui la température moyenne de la Terre serait de -18°C. Mais le problème du réchauffement vient de l'augmentation trop rapide de la concentration en CO2 dans l'atmosphère due à l'activité humaine. En cause donc, notre consommation de carbone fossile (pétrole et charbon) qui libère une très grande énergie. Cette concentration d'énergie est très pratique pour se chauffer ou se déplacer (presque irremplaçable même), mais la combustion libère aussi le dioxyde de carbone : la voiture, le chauffage, l'industrie, les transports aériens, routiers ou maritimes sont donc pointés du doigt : ils polluent.

Pas de solution individuelle

La réponse à ce problème global de pollution a été jusque là individuelle : par exemple, le protocole de Kyoto prévoit que chaque pays, indépendamment, fasse un effort pour rester en dessous de certains quotas. De même, le développement durable est globalement un plan de communication qui vise la responsabilité de chacun : "achetez une voiture qui consomme moins", "faites isoler votre appartement", "changez vos vieilles ampoules pour de la basse consommation", "éteignez vos appareils en veille" [1]... J'ai souvent vu des amis faire attention à ces petits détails, et dire « au moins, c'est déjà ça. » Ou encore : « Si tout le monde faisait comme moi ! ». Mais justement, tout le monde ne fait pas comme eux, parce que tout le monde n'a pas leur connaissance ou simplement leur liberté d'agir sur leur vie. Autrement dit, ce discours et ces actions peuvent offrir de la bonne conscience individuelle, mais les actes isolés sont nettement insuffisants et n'agissent pas sur la production globale de dioxyde de carbone. De même les voitures qui dégagent 115 ou 139 g de CO2 par km ont un bon argument de vente à écrire en gros sur la pub, mais elles ne réduiront en rien la facture énergétique globale, car le but reste avant tout d'en vendre toujours plus pour faire encore plus de kilomètres. Et oui ! tant que l'économie mondiale fonctionnera sur la croissance, le but sera de produire plus et donc de consommer plus de matière premières (pétrole et charbon compris).

Pas même de solution à l'échelle d'un pays.

Même à l'échelle d'un pays, un plan d'isolation des appartements ou de renouvèlement du parc automobile pour des voitures dites « propres » (disons plutôt "moins sales") ne fonctionne pas ; ce n'est pas inutile, et j'y reviendrai, mais ça ne diminuera en rien la facture énergétique mondiale. Car le dioxyde de carbone émis dans l'atmosphère n'est pas seulement la somme des consommations individuelles : ils est avant tout directement fonction de la quantité de pétrole (et de charbon) extraits du sol. On peut dire sans trop d'approximations, que quasiment tout le pétrole extrait du sol, sera un jour ou l'autre brûlé (même s'il passe provisoirement par l'état de plastique) et donc transformé en CO2. Les pays producteurs produisent une certaine quantité de pétrole, et si il y a un surplus dû aux économies d'énergies françaises et occidentales, cette baisse de la demande aura un impact sur le prix du baril (à la baisse) et alors on trouvera sans problèmes de nouveaux acquéreurs prêts à développer de nouvelles activités industrielles énergivores. Il y a eu par exemple, ces dernières années, les compagnies aériennes à bas coût et le développement du transport aérien dans son ensemble. Un billet d'avion pour le Maroc est passé de 300 Euros environ en 1999 à 150 Euros en 2007. Pour les années 2010, il y a la Nano Tata : la voiture à 2500 $, crée pour les classes moyennes indiennes, prête à équiper 100 ou 200 millions d'indiens. On peut aussi citer les délocalisations qui consomment

beaucoup d'énergie à faire parcourir des milliers de kilomètres aux matières premières et aux produits manufacturés. Autrement dit, ce n'est pas la demande qui conditionne l'offre, mais l'inverse : quand bien même on ferait tous les efforts possibles pour réduire sa consommation d'énergie, tant qu'il y aura une offre de pétrole pas cher, il sera inéluctablement transformé en dioxyde de carbone, et ce à un rythme de plus en plus rapide, en fonctions de la production que peuvent assurer total, Shell et les autres extracteurs.

Seule une solution collective

Il n'y a donc qu'une solution au réchauffement climatique : réduire l'offre de pétrole, c'est-à-dire soit interdire de nouveaux forages, soit les taxer fortement. Le seul problème : personne n'ose en parler ou ne sait comment faire. [2] Et pourtant, tout le monde y gagnerait : à commencer par nos enfants, mais pas seulement : les pays producteurs vendraient leur barils plus cher (entre 200 et 300 Euros) et donc gagneraient autant voir plus d'argent. L'économie se relocaliserait : inutile de faire faire ses vêtements en Chine si le prix de transport coûte plus cher que la main-d'oeuvre française. Évidemment, il y aurait aussi des dommages : l'Américain comme le Français moyen n'auraient plus les moyens de prendre l'avion et la voiture comme on le fait encore : c'est-à-dire sans réfléchir. Les logements se rapprocheraient automatiquement des lieux de travail, les pécheurs stopperaient la pêche avec des bateaux qui consomment énormément et donc qui polluent énormément. Beaucoup de chauffeurs routiers seraient mis au chômage et seraient donc amenés à trouver une autre activité. Enfin, une tranche de la population n'aurait plus l'argent pour se chauffer dignement. En ce sens, la politique d'économie d'énergies fossile des pays occidentaux (voitures qui consomment moins, meilleure isolation des logement) pourra s'avérer utile et éviter le pire.

Vivement le baril à 300Euros

Mais surtout, dans l'idée d'un pétrole cher (et pourquoi pas surtaxé dans les pays occidentaux), nos enfants auraient peut-être une chance de vivre dans un monde où les bouleversements climatiques (puisque c'est déjà trop tard pour qu'il n'y en ait pas) resteraient vivables. Ce qui s'est passé au premier trimestre 2008 avec un pétrole à 145 $ est historique : la consommation d'essence des américains a baissé de 15 % par rapport à celle de 2007. Ce qu'aucun protocole n'arrivera jamais à faire, l'économie le fait. De même en France, le vélo redevient un des premiers moyens de déplacements citadins et la distance travail-maison tend à redevenir un critère prioritaire dans le choix du logement et du travail.

Bref, ça fera un peu mal en passant à la pompe, mais vivement le baril à 300Euros et le gazole à 3Euros le litre : en effet, avec un pétrole cher, on ne pollue pas n'importe comment.

---

[1] tous ces conseils sont d'ailleurs toujours dans une certaine idée de consommation … on entend trop rarement des idées de décroissance dans les slogans officiels : du genre "partez en vacance moins loin", "réfléchissez avant de prendre votre voiture", "évitez l'avion", "ne consommez pas plus que le nécessaire"

[2] On pourrait réfléchir à taxer le baril quand il passe en bourse… mais il paraît que ce n'est pas dans la culture boursière…

Livret A

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : samedi 4 octobre 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Ce compte est le chouchou de l'épargne : pénard car avec un taux garanti et relativement sécurisé des fluctuations financières, mais c'est aussi l'emblême du placement pépère, avec une rémunération inférieure à 4.5 % depuis 1986, qui fut même rabaissée à 2.25 % en 1999 …

Beaucoup moins funky donc que le système boursier boosté à partir des années 70 - en France notamment dans les années 80, à l'image des Etats-Unis et du Royaume Uni - par la doxa libérale visant à s'affranchir de "la rigidité et du cloisonnement" d'un système de financement piloté depuis l'après guerre par l'Etat, afin de "libérer l' innovation économique" des grandes entreprises, en leur permettant de se capitaliser.

Alors le Livret A ou le trio traders/banquiers/politiques ?

Il serait facile de se baser sur la seule actualité pour désigner le perdant : sur l'échelle du flip planétaire, entre le tranquil/pénard/accoudé au flipper et le joujou qui fait Krach boum hue , on sait qui fait le highscore.

Sans parler des autres effets insidieux connus (l'obscession de la rentabilité qui déconnecte la sphère financière des besoins économiques, la réduction de l'emploi à une simple variable d'ajustement, la montée de la désespérance sociale quand son sort se joue à des milliers de kilomètres de soi …), qu'induit la spéculation incontrôlée.

Pour laisser au système boursier une chance de prouver ses vertues, au moins dans le domaine du rendement où il est censé exceller, deux chercheurs [1] ont établi son bilan sur la période allant de 1921 à 1996 [2], qui a fait apparaître un rendement annuel moyen de 1.5 %. (avec 0.75% pour la France et 4.32 % pour les Etats-Unis) !

Pas si mal le taux du livret A, qui est donc une épargne à regarder d'un autre oeil !

Et ce à double titre puisqu'avec l'approbation cet été de la loi de Modernisation Economique, toutes les banques vont pouvoir le proposer, et utiliser 30% de cette épargne vers leurs propres placements. Autant de financement soustrait au logement social qui percevait depuis 150 ans l'intégralité des fonds épargnés, permettant la construction de 80 % des logements sociaux [3], qui devra alors être emprunté à un taux plus élevé.

Et dès cette année le "surplus" de cette épargne -l'émotion suscitée par les tentes Quechua au bord du canal Saint Martin aura fait déborder plus de larmes et de déclarations d'intentions que de projets sociaux-dégagé par notre "pépéritude" servira donc d'assurance tout risque au libéralisme financier !

And the winner is … pas nous !

---

[1] Philippe Jorion et William N. Goetzmann, *A Century of Global Markets*, 1996 .

[2] qui n' intégre donc ni l'éclatement de la "Net Economie" de 2002, ni le Krach de cette année.

[3] via la Caisse des Dépôts qui les centralisait avec pour mission de les sécuriser, et les orienter prioritairement vers le financement de prêts à la construction de logements sociaux. .

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Notes d'espoir

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 9 octobre 2008

La Révolution en Charentaises

Quel est le rapport entre une saucisse, les néonazis autrichiens, les bourgeoises aux hormones de la Commission Européenne et la révolution mondiale ? Réponse en deux cartes postales.

Carte postale n°1 : L'Internationale viennoise

D'habitude, quand je pense à eux, j'ai envie de vomir et quand je les vois, c'est pire : je rêve de leur mettre la tête au fond d'un mur. Pourtant, ce jour là - peut-être à cause du soleil ou de la perspective d'une aventure exaltante quelques heures plus tard - je décidai de déguster une bradwurst [1] et une bière en terrasse pour les observer tranquillement.

C'était un samedi, sur la place d'un marché viennois dont j'ai oublié le nom. Entre les baraques à saucisses et les marchands de fruits et légumes, les néo-nazis avaient installé deux stands. Des jeunes grassouillets aux visages de poupons mal finis distribuaient des ballons et des tracts aux chalants. Visiblement, leur présence n'émouvait pas les Viennois du quartier et c'est le plus naturellement du monde que de jeunes mères avec enfant(s) venaient chercher des ballons aux couleurs du parti.

En voyant un petit groupe de *hardos* s'approcher des stands, j'ai repris une gorgée de bière et retenu mon souffle : ça allait peut-être chauffer pour les fachos. Hélas, les *hardos* étaient du type polis et à en juger par la façon dont ils demandaient des tracts, ils devaient avoir les idées aussi puantes que leur haleine un lendemain de biture.

Écoeuré, j'ai donné le coup de grâce à ma saucisse et sombré dans des réflexions sur l'absurdité du spectacle auquel j'étais en train d'assister. Je regardai en face la bête immonde qui serait prête à ravager à nouveau l'Europe à la première occasion : elle avait le visage de ces adolescents attardés, à l'allure porcine et au regard aussi bête que méchant. Les jeunesses hitlériennes devaient être pleines de crétins du même tonneau.

Alors que je m'apprêtai à quitter les lieux, résigné à broyer du noir à défaut de casser du brun, j'entendis un sifflement qui me toucha droit au coeur. Quelque part sur le marché, un camarade dont je ne connaitrais jamais le visage s'était mis à siffler l'Internationale. A lui seul, il faisait souffler sur la place du marché l'esprit de résistance et c'est le moral remonté à bloc que je me mis à l'accompagner, faisait sonnant chaque note comme un avertissement.

Ce petit acte de défis, c'était peu de chose et pourtant, je suis prêt à parier qu'il a redonné du baume au coeur à tous les antifascistes, les arabes et les noirs présents sur le marché ce jour là. Un grand merci au siffleur anonyme !

Carte postale n°2 : Les partisans italiens enflamment la Commission Européenne à Bruxelles

C'était ma première soirée avec les eurocrates et aspirants eurocrates de la Commission Européenne. Pour un coup d'essai, c'était un coup de maître : j'en enchainais deux dans la même nuit !

La première se déroulait chez une connaissance d'un ami Bruxellois d'adoption et malgré l'ambiance festive, la musique et un choix de bouteilles impressionnant, je réalisai très vite que j'étais en milieu hostile.

Au bout de quelques minutes à peine, on m'identifia comme l'une des rares personnes présentes ne travaillant pas à la Commission. L'Irlande venait juste de se prononcer contre le nouveau traité européen et c'est le plus naturellement du monde qu'une blondinette UMP de bonne famille me demanda mon opinion sur ce thème.

L'occasion était trop belle et c'est avec la plus grande délectation que je lui composai une réponse pleine d'ironie provocatrice justifiant le « non » irlandais et fustigeant une Europe qui non contente de se construire sans les citoyens, s'édifiait contre eux. Inutile de dire que cette saillie et les échanges qui ont suivi ne m'ont pas rendu très populaire. Ils m'ont même valu d'être traité de « communiste », ce qui m'a fait particulièrement plaisir compte tenu du contexte. Une autre chose qui m'a réjoui, c'est le soutien de mon ami qui était lui aussi d'humeur à remettre ses collègues néolibéraux à leur place.

Au bout d'une heure et demi environ, nous avons quitté tous ces expatriés de la Commission pour aller en retrouver d'autres, réunis dans le Palais de l'Automobile où se déroulait une soirée géante placée sous le signe de l'Italie [2]. Ceux qui ont déjà eu l'occasion de se rendre dans une soirée de grande école pourront sans peine s'imaginer l'ambiance : musique assourdissante, corps ondulants au rythme des basses et niveaux d'hormones à faire exploser les compteurs. Ça sentait la sueur, l'alcool et le sexe des bourgeoises. La seule différence, c'était la moyenne d'âge un peu plus élevée des participants.

Dans une des salles, un groupe de musique pop italien chantait des tubes en anglais. Le tout était parfaitement apolitique et semblait taillé sur mesure pour un public de yupis gratte-papiers. Je désespérai définitivement d'une Commission Européenne au sein de laquelle même les jeunes sont des vieux. Une fois le dernier morceau terminé, le chanteur du groupe commença à s'exciter. En italien, il invita le public à monter sur la scène pour chanter avec lui un morceau dédicacé à Berlusconi. Un ange passa dans la salle. Le concert prenait tout à coup un tour imprévu.

Il fallu peu de temps pour comprendre si le morceau était pour ou contre Berlusconi. Les amplis se mirent à cracher

Bella Ciao à plein volume et la scène se remplit progressivement d'Italiens et d'antifascistes de toutes nationalités reprenant à l'unisson l'emblématique morceau des partisans. Une partie du public se mit à sauter en scandant « Va te faire foutre Berlusconi ! » alors que l'autre quittait la salle. Le groupe chanta la chanson plusieurs fois en boucle dans une atmosphère survoltée et je me dis que finalement, la Commission Européenne n'était peut-être pas totalement irrécupérable.

Éloge de la musique rebelle

Au final, la principale protagoniste de ces deux anecdotes de voyage, c'est une petite musique rebelle qui se joue des frontières et des barrières de langage. A travers le monde, elle saute de bouche en bouche et de jour comme de nuit, elle se cale sur des rythmes changeants et s'adapte à la diversité infinie des voix et des instruments. Mais quelle que soit la langue, quel que soit le lieu, elle emporte dans son souffle la même espérance rebelle et forme le ciment d'une communauté d'individus en lutte pour un monde meilleur.

---

[1] Saucisse locale

[2] Soirée organisée par les stagiaires italiens de la Commission

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre.

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : samedi 11 octobre 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le dernier livre de Naomi Klein montre pourquoi les crises ne sont pas des périodes de trêve mais plutôt des moments charnières pendant lesquels les peuples doivent être extrêmement vigilants et se préparer à une lutte féroce face à des néolibéraux passés maîtres dans l'art de manipuler les populations déboussolées.

Après nous avoir fait vibrer avec l'aventure des usines autogérées argentines (The Take) et mis à nu les rouages de l'invasion publicitaire et des délocalisations (No Logo), Naomi Klein poursuit sa réflexion sur les évolutions du néolibéralisme et explore les liens entre violence physique, politique et économique dans le système capitaliste contemporain. Dans sa ligne de mire, le "capitalisme du désastre", qu'elle juge particulièrement dangereux puisqu'il se développe et se renforce au gré des catastrophes (financières, écologiques, guerrières...). Un livre à mettre en toutes les mains, particulièrement en période de crise.

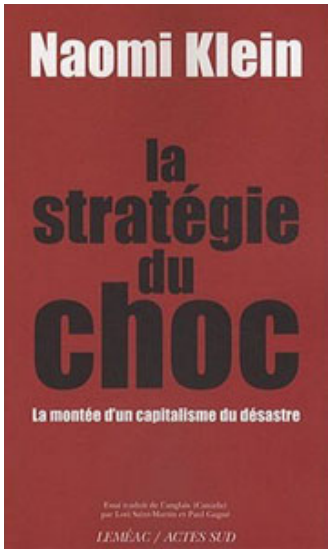
Les deux docteurs chocs

La stratégie du choc s'ouvre sur deux figures, qui servent de fil rouge à l'ensemble du livre. Le premier de ces personnages est Ewen Cameron (1901-1967), un psychiatre dont les travaux, financés par les CIA, ont permis d'élever la torture au rang de véritable science. A force d'expériences (sur des sujets non consentants), Cameron met à jour le principe de la torture moderne : si on parvient à mettre un individu dans un état de choc tel qu'il régresse à l'état infantile, il est possible d'en extirper tout ce qu'on veut. Le psychiatre pense même pouvoir totalement remodeler les individus en effaçant leur mémoire. Pour y parvenir, il a notamment recours aux électrochocs, aux drogues et aux privations sensorielles visant à faire du sujet un étranger au monde qui l'entoure et à lui-même. Si la quête du scientifique est un échec fracassant (ses patients sont tellement brisés qu'il est impossible de les remodeler), les techniques développées s'avèrent très utiles pour la CIA, qui les reprend dans le KUBARK, un manuel destiné à former des générations d'interrogateurs consciencieux et efficaces à travers le monde "libre".

Le deuxième personnage clef est Milton Friedman (1912-2006), professeur d'économie au sein de la Chicago School of Economics. Comme Ewen Cameron mais dans un autre domaine, il développe une théorie du choc. Celle-ci prône le désengagement de l'Etat de la sphère économique de façon à laisser librement fonctionner les mécanismes du marché. En d'autres termes, il se fait l'avocat d'un capitalisme sauvage en totale rupture avec les théories keynésiennes et tiers-mondistes très populaires dans les années 1950 et 1960. Dans le contexte de la Guerre Froide, son intransigeance lui permet de bénéficier du soutien de grandes compagnies américaines intéressées par le développement d'une contre-offensive idéologique, particulièrement sur le continent sud-américain.

La naissance sanglante de la contre-révolution libérale

Grâce au travail de déstabilisation menée par la CIA, les théories de Cameron et de Friedman peuvent être mises en pratique conjointement. C'est d'abord le cas en Indonésie, lorsque Suharto prend le pouvoir (1965-1967) en éliminant physiquement les opposants de gauche et en donnant les rênes de l'économie à des libéraux formés dans les universités américaines. Le même scénario se répète ensuite au Chili (1973), où la CIA prépare simultanément une offensive militaire, idéologique et économique pour mettre à mort le Chili d'Allende. L'opération se solde par un nouveau « succès » grâce à trois chocs successifs : le choc du coup d'Etat, le choc des réformes économiques et le choc de la torture des opposants.



Tout au long des années 1970, en Amérique du Sud, les Etats-Unis mettent au pouvoir des juntes militaires qui appliquent les recettes néolibérales issues de l'école de Chicago. Exemple des liens étroit entre l'école et les dictatures, Milton Friedman écrit à Pinochet et lui rend visite pour lui prodiguer ses conseils. Ces politiques économiques ont des effets catastrophiques sur les populations (explosion des inégalités, chute vertigineuse du pouvoir d'achat, chômage, durcissement des conditions de travail, destruction de la protection sociale, etc.) mais celles-ci sont trop terrorisées pour réagir. C'est donc grâce aux assassinats, à la torture, au Plan Condor et autres dispositifs répressifs que les politiques économiques ont pu être mises en oeuvre.

Le fait que la terreur soit la clef de voûte de la conversion des pays d'Amérique Latine au libéralisme est un démenti cinglant de l'idée selon laquelle le libre marché et la liberté des individus vont de pair. Au contraire, en pratique, le néolibéralisme passe par le renversement des régimes démocratiques et l'élimination des idéologies concurrentes [1]. La torture et l'élimination des opposants sont soutenues par le patronat et les multinationales comme Ford, Mercedes-Benz, Chrysler ou Fiat. Les patrons vont jusqu'à ouvrir des centres de torture dans les locaux des usines et embaucher des tortionnaires privés. L'objectif de la répression est aussi bien d'éliminer les opposants que de donner un signal à ceux qui seraient tentés de résister.

Bien que la violence politique et le programme économique aient fait partie d'un seul et même projet, l'idéologie néolibérale a réussi la prouesse de se présenter comme déconnectée des crimes. Les activistes des droits de l'homme ont leur part de responsabilité dans cette situation : ils se sont focalisés sur les violations des droits de l'homme sans jamais s'interroger sur les raisons qui conduisaient à ces atrocités. Le contexte de la Guerre Froide ainsi que le rôle de la Fondation Ford, principale financeur d'un grand nombre d'associations et fortement compromise avec les régimes d'Amérique Latine et d'Indonésie y est pour beaucoup. Naomi Klein tire de cette expérience une conclusion radicale : tout activisme qui se veut apolitique est condamné à l'échec. Les tortures et les massacres sont présentés comme une violence aveugle, irrationnelle, alors qu'ils sont toujours la preuve qu'un pouvoir cherche à imposer par la force une situation qui est rejetée par une grande partie de la population. Du fait de l'incapacité des défenseurs des droits de l'homme à désigner les coupables, l'école de Chicago a pu continuer à étendre son rayonnement.

Survivre à la démocratie, un arsenal de lois

Du fait de leur très grande impopularité, les politiques néolibérales sont plus faciles à appliquer dans les dictatures que dans les démocraties. Pourtant, à partir du début des années 1980, la contagion néolibérale s'étend à des pays comme les Etats-Unis (Reagan élu en 1981) et le Royaume-Uni (Margaret Thatcher élu en 1979). Naomi Klein analyse les conditions qui ont permis à Thatcher de se maintenir au pouvoir malgré l'hostilité d'une part croissante de

la population à l'encontre de ses politiques. En 1982, la dirigeante britannique est sauvée d'une débâcle électorale grâce à la guerre des Malouines. Faisant vibrer la fibre nationaliste toujours très sensible en période de conflit armé, elle remporte les élections et lance dans la foulée une série de privatisations d'une incroyable brutalité. Les syndicalistes, qualifiés « d'ennemis de l'intérieur », sont matés par la violence, le recours à l'espionnage, etc. C'est donc grâce à une crise exceptionnelle (la guerre des Malouines) que le régime s'est sauvé.

Milton Friedman en tire immédiatement les conséquences et écrit : "Seule une crise - réelle ou perçue comme telle - produit un vrai changement. Quand cette crise survient, les actions qui sont prises dépendent des idées qui trainent. C'est, je crois, notre fonction de base : développer des alternatives aux politiques existantes, les maintenir en vie et disponibles jusqu'à ce que ce qui était politiquement impossible devienne politiquement inévitable" [2]. A partir de ce moment, les crises deviennent un élément clef de la stratégie des néolibéraux.

La Bolivie offre un bon exemple de ces développements. En 1985, ce pays avec une solide culture de gauche, doit faire face à une crise économique sévère marquée par l'hyperinflation [3]. Pour y faire face, le président fraîchement élu élabore dans le plus grand secret un plan de réformes économiques en tous points contraire à son programme électoral. Il est aidé en cela par Jeffrey Sachs, un économiste américain partisan de la thérapie de choc. Jouant de l'effet de surprise, le président fait passer toutes les réformes en une seule fois, par décret. Face à la colère des Boliviens, il proclame l'état de siège, fait enlever et emprisonner les opposants et réprime les manifestations par la violence. Désorienté par l'hyperinflation, la trahison de ses élites et la répression, le peuple s'incline. Dans le même temps, la presse internationale salue l'exemple bolivien et construit le mythe d'une révolution libérale dans dans le respect des formes démocratiques.

La Bolivie n'est pas la seule à faire face à des difficultés économiques sérieuses dans les années 80. De nombreux pays du sud sont dans la même situation et doivent assumer l'héritage économique catastrophique léguée par les dictatures (achat d'armes, corruption), faire face à l'explosion des taux d'intérêt de la dette (choc de Vocker), et subir les effets provoqués par la libéralisation du marché des capitaux. Celle-ci rend en effet les chocs plus fréquents. De plus, les politiques néolibérales des dictatures, notamment la stratégie de spécialisation, ont accru la dépendance de ces pays. Ces difficultés frappent de nouveaux régimes démocratiques fragiles, toujours sous la surveillance des militaires et de Washington.

Ces pays sont, de fait, contraints de se tourner vers le Fond Monétaire International (FMI) et la Banque Mondiale, deux institutions noyautées par les disciples de Milton Friedman et imposant un *package* comprenant à la fois des mesures contre l'inflation et des politiques de dérèglementation et de privatisation des économies nationales. C'est grâce à cette stratégie que le « capitalisme du désastre » a continué à progresser, crise après crise.

Perdu dans la transition

A partir de la fin des années 1980, l'histoire s'accélère et de nombreux pays changent de régime politique et de mode de fonctionnement. A chaque fois, les tenants de la thérapie de choc économique parviennent à imposer leurs vues, bien qu'ils utilisent des moyens différents pour y parvenir. Ainsi, en Pologne, Solidarité gagne les élections en 1988 sur la base d'un programme favorable aux travailleurs et disposant de leur soutien actif. Cependant, face aux grandes difficultés économiques héritées du régime précédent et compte tenu de l'absence de soutien des pays occidentaux, les leaders de Solidarité - conseillé par l'artisan de la théorie de choc en Bolivie - font le choix du libéralisme sauvage. Ce choix s'avère politiquement fatal : les réformes économiques en l'absence de répression conduisent Solidarité à une cuisante défaite électorale. Néanmoins, le mal est fait, les entreprises occidentales engrangent d'énormes bénéfices aux dépends du peuple polonais.

La Chine se montre également intéressée par les idées de Milton Friedman. Celui-ci est invité par les autorités

chinoises à plusieurs reprises pour soutenir le processus de réformes libérales amorcé par Deng Xiaoping. Ce processus fait alors face à une opposition croissante des étudiants comme des travailleurs, qui culmine en 1989. Contrairement aux médias occidentaux qui voudraient présenter les manifestations de la Place Tienanmen uniquement comme une révolte pour la démocratie politique, Naomi Klein montre que les manifestants protestaient aussi contre les conséquences des réformes libérales enclenchées : la baisse des salaires, l'augmentation des prix, les licenciements et le chômage. La répression terrible qui a suivi à permis le passage en force d'un nombre encore plus important de réformes et fait de la Chine un paradis pour les multinationales.

En Afrique du Sud, pendant la transition vers la démocratie, l'ANC fait des concessions sur le plan économique (dettes, traités internationaux, banque centrale indépendante, accord couteux concernant les retraites, etc.) qui, une fois le parti au pouvoir, l'empêchent de mener ses politiques. Mise sous pression par les marchés financiers, les mains liées par des accords iniques et désemparé face à la vague de fond néolibérale à l'échelle mondiale, Tabo Mbeki élabore dans le plus grand secret un programme économique néolibéral afin de rendre l'Afrique du Sud plus attractive pour les investisseurs. Le résultat de ce programme est affligeant pour l'ANC.

En Russie, le néolibéralisme s'impose grâce à une série de chocs. Le premier est la dissolution de l'URSS grâce aux manoeuvres de Eltsine qui obtient des pouvoirs spéciaux pour réformer l'économie du pays pendant un an (il gouverne par décrets). Cette situation permet un deuxième choc : la thérapie de choc économique. Enfin, après un an de pouvoirs spéciaux et des résultats catastrophiques pour la population, le parlement refuse de renouveler les pouvoirs de Eltsine et conduit au troisième choc. Le président russe donne l'assaut au parlement, fait tirer sur les manifestants, suspend la constitution et dissout les assemblées élues. Une fois de plus, le néolibéralisme s'impose par la violence.

Pour ceux qui en doutaient encore, l'expérience russe montre la vraie nature du capitalisme. En effet, l'écroulement de l'URSS décomplexe totalement les néolibéraux en leur donnant le sentiment qu'il n'y a plus de menace d'un système économique différent. La célèbre théorie de la "fin de l'Histoire" développée par Fukuyama va dans ce sens. Il n'est donc pas surprenant qu'à partir de ce moment, les économistes néolibéraux discutent de l'intérêt de créer des crises, éventuellement de donner l'impression qu'il y a des crises pour pouvoir faire passer des réformes. Le FMI joue d'ailleurs parfois le rôle de pompier pyromane en manipulant les statistiques pour générer des crises et imposer ses réformes, comme ce fut par exemple le cas à Trinidad et Tobago.

La déconfiture des Tigres et des Dragons asiatiques lors de la crise financière de 1997 offre une nouvelle illustration du cynisme néolibéral. Alors que de l'économie de certains de ces pays étaient à genoux, provocant la souffrance des populations (vagues de suicides collectifs, explosion de la prostitution, etc.), les pays Occidentaux n'ont rien fait pour les aider et ont profité des difficultés pour racheter les compagnies locales à bas prix et éliminer la concurrence. Dans le même temps, le FMI imposait son programme classique de réformes structurelles et aggravait encore un peu plus la situation. Les pays frappés par la crise ne s'en sont toujours pas remis à en juger par le niveau de la pauvreté, les taux de suicides, la prostitution et la montée de la xénophobie et autres extrémismes religieux.

La montée du complexe du capitalisme du désastre

Les évolutions du capitalisme décrites plus haut prennent un tour encore plus menaçant avec l'arrivée au pouvoir de l'administration Bush. Cette dernière rend en effet possible l'ascension de ce que Naomi Klein nomme le complexe du capitalisme du désastre en référence au complexe militaro-industriel décrit en son temps par Eisenhower. Le complexe du capitalisme du désastre est défini comme "une guerre globale combattue à chaque niveau par des sociétés privées dont l'implication est payée par l'argent public avec le mandat perpétuel de protéger la patrie étasunienne en éliminant tout le "Mal" à l'étranger" [4]. La montée en puissance de ce nouveau complexe a été rendu possible à la fois par la réforme du mode de fonctionnement des armées (explosion de la sous-traitance) et la

signature de contrats couvrant tous les frais des sociétés de sous-traitance en garantissant des profits en sus, sans limitation de montant (autrement dit, plus ces sociétés dépensent, plus elles gagnent d'argent).

Avec la "Guerre contre la Terreur", les dépenses d'argent public à destination des sociétés privées spécialisées dans la sécurité explosent (rien qu'en 2003, l'administration Bush a dépensé 327 milliards de dollars en contrat avec des compagnies privées [5]). Ces développements vont de pair avec la mise en place d'une société de surveillance (caméras, programmes de data-mining pour mieux fliquer la population, etc.) désastreuse pour les libertés individuelles. La "Guerre contre la Terreur" est une "guerre totalement privatisée" construite pour ne pas avoir de fin.

Naomi Klein estime que pendant longtemps, les guerres menées par les Etats-Unis étaient autant de moyens d'arriver à créer un environnement propice à la création de profits. La nouveauté aujourd'hui, c'est que la guerre et les désastres sont devenus des fins en soi. Les capitalistes du désastre font leurs choux gras avant, pendant et après les catastrophes (par exemple, ils préparent les guerres, les conduisent et s'occupent aussi de la reconstruction, s'assurant des profits pharamineux à tous les stades). Cette situation est rendue possible grâce aux liens très étroits qui unissent les membres du gouvernement et les multinationales (les gouvernants de l'administration Bush étaient souvent des hommes clefs au sein de ces sociétés). Au final, en plaçant la recherche du profit au-dessus de tout, le néolibéralisme conduit inévitablement à un corporatisme. Pourquoi les élites politiques ne chercheraient-elles pas elles aussi à s'enrichir ?

Irak : le surchoc

Avec l'invasion de l'Irak l'administration Bush effectue un retour aux techniques ayant fait le "succès" de la croisade pour le marché libre dans les années 1970 (Argentine, Chili, etc.) pour créer un nouvel Irak : populations terrorisées, déluge de feu et d'acier, destruction de l'identité et de la mémoire du pays au travers du pillage de ses musées et enfin mise en vente à bas prix des richesses nationales. L'opération est baptisée à juste titre "Choc et effroi".

Une fois le pays envahi, Paul Bremer, administrateur de l'Irak a eu pour tâche principale de privatiser l'économie et les ressources naturelles de sorte que les futurs gouvernements irakiens soient contraints de respecter des contrats signés avant leur arrivée. Par ailleurs, les sommes colossales allouées à la reconstruction ont été dépensées en contrats passés avec des sociétés américaines sans volonté réelle de redresser l'économie irakienne. Les sociétés en question ont en effet sous-traité les tâches à d'autres, qui ont à leur tour sous-traité, etc. Une fois les poches des intermédiaires bien remplies, il ne restait plus rien ou presque pour les Irakiens. Nombre de sociétés américaines ont fini par quitter l'Irak sans livrer les infrastructures et les services pour lesquelles elles avaient été payées. Cette "forme modernisée du pillage" a alimenté la résistance des Irakiens, donc la répression, et fait sombrer encore un peu plus le pays dans la violence, l'extrémisme religieux et le communautarisme.

Au final, l'Irak montre on ne peut plus clairement à quoi conduit le complexe du capitalisme du désastre : une guerre menée pour le profit, une politique économique de privatisations massives s'accompagnant de la généralisation de la torture et un pays désintégré. Le tout s'appuie sur un recours généralisé à la sous-traitance, y compris pour mener la guerre et torturer les civils. On compte ainsi 48 000 mercenaires en Irak, soit le deuxième contingent de soldats derrière l'armée américaine et plus que tous les autres membres de la coalition réunis.

La zone verte mobile

Tout comme il a conduit à diviser Bagdad en une zone verte ultra-sécurisée pour les élites et une zone rouge

ultra-dangereuse pour le reste de la population, le complexe du capitalisme du désastre contribue à construire un monde d'apartheid accroissant toujours plus le fossé entre les riches et les pauvres. Par exemple, le tsunami en Asie du Sud-Est lui a permis de "nettoyer" les plages du Sri Lanka de ses campements de pêcheurs pour les réserver aux professionnels du tourisme qui ont pu y implanter leurs hôtels. Ce qui était impossible du fait de la résistance des pêcheurs a été réalisable grâce au tsunami et à "l'aide" internationale. Des expériences similaires d'instrumentalisation de la catastrophe pour déplacer des populations considérées comme gênantes ont également eu lieu en Thaïlande, aux Maldives et en Indonésie, avec des conséquences sociales et politiques désastreuses.

Même chose à la Nouvelles Orléans après les ravages de l'ouragan Katrina. Grâce à un programme clef en main, les néolibéraux ont pu imposer leur agenda face à une population traumatisée : licenciement des fonctionnaires, destruction des logements sociaux, mise à mort des structures publiques pour remplir les caisses de sociétés privées recourant largement à la sous-traitance. A terme, le sabotage des services publics va conduire de plus en plus de riches à vouloir s'isoler dans des zones vertes totalement administrées par des compagnies privées, laissant leurs compatriotes plus pauvres souffrir dans les zones rouges (de fait, Naomi Klein signale que c'est déjà le cas dans les banlieues fortunées d'Atlanta par exemple).

Si de plus en plus de riches sont prêts à envisager un monde de zones vertes et de zones rouges, c'est parce qu'il n'y à plus de contradiction entre la prospérité des affaires d'une part et la violence et l'instabilité d'autre part. Pour preuve, les guerres sont accueillies positivement par les multinationales, qui voient en elles des sources de profits immenses. Les désastres militaires, économiques ou financiers n'ont même pas à être volontairement déclenchés : le système économique et politique y conduit naturellement. Pour une part croissante du monde économique, la recherche de solutions empêchant les désastres de se produire n'est donc pas favorable aux affaires. C'est par exemple le cas en Israël, où le marché de la sécurité est devenu un pilier de la croissance économique. Si la peur et la violence créent sans cesse de nouveaux marchés juteux, on aurait tort de s'en priver.

Le choc s'efface

Si le livre de Naomi Klein fait froid dans le dos, l'auteur choisit néanmoins de conclure sur une note positive. Elle insiste sur le fait que le choc est par définition un état passager. Au niveau des pays, il peut être suivi du pire (profonde défiance vis-à-vis des politiques et développement du fanatisme religieux, du racisme, etc.) comme du meilleur (une croyance renouvelée dans la force de la démocratie). Les pays d'Amérique Latine sont actuellement dans le deuxième cas et développent de nouvelles formes de solidarités de façon à se passer du FMI et de la Banque Mondiale. Autre point positif, les deux institutions précédemment citées sont de plus en plus considérées comme des parias alors que de son côté, l'OMC est en panne.

Il y a choc lorsque les événements s'enchaînent rapidement sans qu'on puisse les analyser. C'est ce qui rend les populations vulnérables. Modestement, le livre de Naomi Klein nous aide à comprendre et nous rend donc plus forts en supprimant l'effet de surprise qui a fait le succès des néolibéraux. L'auteur évoque d'autres pistes de résistance : la vigilance, la mémoire individuelle et collective, la solidarité et le refus de laisser à d'autres le soin de s'occuper de nos affaires. En réparant soi même les dégâts d'une catastrophe, non seulement on surmonte le choc plus rapidement mais on se donne également des moyens de négocier dans les rapports de forces qui ne manquent pas de surgir. En d'autres termes, les crises ne sont pas période de trêve mais plutôt des moments charnières pendant lesquels les peuples doivent être extrêmement vigilants et se préparer à une lutte féroce contre les forces néolibérales.

Post-scriptum :

KLEIN, Naomi, La stratégie du choc, 2008.

Voir aussi l'adaptation du livre pour le cinéma de Michael WINTREBOTTOM et Mat WHITECROSS.

---

[1] Naomi Klein présente de façon assez convaincante l'idée développée par le juge Carlos Rozanski de la court fédérale argentine selon laquelle les crimes perpétrés par la junte s'inscrivait dans le cadre d'une politique génocidaire puisqu'il y avait volonté d'exterminer un groupe sur la base de ses opinions politiques.

[2] Traduction du rédacteur de l'article.

[3] Hyperinflation qui, soit dit en passant, était alimentée par les attaques de Reagan contre les cultivateurs de coca.

[4] Traduction du rédacteur de l'article.

[5] Equivalent du PIB de l'Arabie Saoudite.

C'Est dur d'être aimé par des cons, Le procès de Charlie Hebdo

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : dimanche 26 octobre 2008

La Révolution en Charentaises

Souvenez-vous, en février 2006, Charlie Hebdo publiait les douze caricatures polémiques du prophète, avec en couverture ce dessin de Cabu, Mahomet débordé par les intégristes : « C'est dur d'être aimé par des cons ». En février 2007, le Conseil Français du Culte Musulman décidait d'engager une action en justice contre le journal. Le film de Daniel Leconte revient sur les instants de ce procès qui a tant fait parler de lui et de notre chère liberté d'expression.

Daniel Leconte ne s'en cache pas, il a toujours soutenu Philippe Val et son journal, pour avoir publié les douze caricatures, comme en témoigne le texte qu'il a rédigé pour Libé, intitulé « Merci Charlie ». Et lorsque que Philippe Val le contacte pour lui demander de témoigner au procès, il lui propose plutôt de réaliser un film, et de le soumettre aux chaînes de télévision françaises, qui, finalement se désisteront toutes. Et nous voilà au coeur du problème de société que soulève ce film : la liberté de la presse est-elle menacée ? Oui, sûrement si l'on constate que le limogeage du directeur de l'Express n'a ému personne ; mais tout n'est pas perdu tant que le débat demeure. Et débat il y a eu.

Le film prend la forme de mini-reportages de la vie *pendant le procès* ; si toutes les parties sont bien représentées - les interviews sont nombreuses et assez édifiantes il faut le dire -, le parti-pris évident du film ne manque pas de nous faire… rire !? A la REC, oui, car on a pris le parti, nous, d'en rire (et d'en écrire donc). Mais la manière dont les avocats des deux parties, hommes politiques divers et industriels (verreux ?)… placent leurs pions dans le grand jeu de la Justice fait tout de même un peu froid dans le dos.

De nombreuses personnalités se bousculent ainsi pour témoigner leur soutien, à quelques mois des présidentielles, François Hollande et François Bayrou font leur apparition. Nicolas Sarkozy se manifeste lui aussi, quant à Ségolène Royal, elle se fait plus discrète. Mais le débat, c'est la présence d'Elisabeth Badinter, philosophe féministe, qui le créé. En rappelant l'enjeu de cette grande "partie" - défendre la liberté coûte que coûte, ne pas céder à la peur, même si celle-ci est légitime - son témoignage émouvant laisse la partie adverse sans voix. Vient ensuite Mohamed Sifaoui, écrivain musulman, laïc et démocrate, réfugié en France. Il a consacré sa vie et son oeuvre à refuser la compromission avec l'islamisme, il ne craint donc pas d'avoir des propos engagés, et une argumentation qui fait mouche.

Et puis il y a le débat public, celui qui a lieu partout ailleurs que dans la salle d'audience, et notamment dans la salle des pas perdus. Caroline Fourest, journaliste de Charlie Hebdo, y rencontre des citoyens et citoyennes venu(e)s défendre leur opinion. Elle croise aussi Dieudonné qui fait d'avantage preuve d'opportunisme que de réflexion en scandant « Liberté d'expression ! ».

Au final, on le sait, les parties plaignantes ont été déboutées, y compris par la cour d'appel de mars 2008, qui a confirmé le verdict de mars 2007 en déclarant que ce procès avait permis « un débat public d'intérêt général ». L'affaire est grave, elle n'empêche pourtant pas la légèreté qui s'empare du film, à l'image de l'esprit de Charlie Hebdo. En écoutant les avocats des deux parties, on ne peut s'empêcher de sourire, chacun y allant de son bon mot, et de sa repartie. L'humour sans concession pour dénoncer ce que d'autres taisent, est l'arme tout autant que l'âme du journal. On constate par certaines audiences qui ont viré à la franche rigolade, que Charlie Hebdo n'est pas mort et que la presse française ferait bien d'en prendre note.

Post-scriptum :C'Est dur d'être aimé par des cons - 2008, 1h48 - Documentaire français de Daniel Leconte.

La dinde aux marrons sans OGM

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : dimanche 12 décembre 2010
Date de parution : 18 décembre 2008

La Révolution en Charentaises

Si vous vous sentez l'âme d'un Révolutionnaire en Charentaises, vous allez sans doute, durant les fêtes de Noël, faire plaisir à vos papilles et réjouir votre estomac en vous préparant de bons petits plats et en buvant plus que de raison. Vous n'avez sans doute pas tort. Mais pour que le plaisir soit total, autant que ces agapes soient sans OGM.

Noël approche à grands pas et vous assistez sans doute, comme nous, médusés, à la grande foire à la consommation qui illumine les rues froides des grandes villes. Vous n'êtes pas dupe, vous n'allez pas participer à ces achats compulsifs. Seulement, comme nous, vous êtes un amoureux de la vie, un épicurien, quelqu'un qui apprécie faire la fête, manger de bons petits plats avec ses amis, refaire le monde avec les mêmes autour d'une table et boire de bonnes bouteilles.

En ce sens, le petit guide que vient de faire paraître Greenpeace sur son site Internet tombe à point. Après avoir lancé, il y a quelques années, un document qui avait fait grand bruit et qui compulsait la liste des produits garantis sans OGM, voici que les activistes bien connus fêtent Noël à leur façon en publiant une liste (non exhaustive) de produits traditionnellement consommés à Noël en ajoutant une information de taille qui se trouve en tout petit sur l'emballage (quand elle s'y trouve) : la présence ou non d'organismes génétiquement modifiés.

Ainsi, si comme nous vous souhaitez manger de la truite sauvage ou de la dinde garantie sans adjonction, vous serez servis. Car, si vous êtes un Révolutionnaire en Charentaises, vous ne mangerez pas de Munster Riches Monts ni de volaille Douce France et encore moins du saumon Fauchon. Par contre, vous pourrez déguster comme il se doit de la truite Viviers de France, accompagner votre verre de Bordeaux bio d'un Emmental de Savoie A.O.C. ou croquer un carré de chocolat Mathez avec le café. Tant pis pour les Leonidas ou les Jeff de Bruges, les fournisseurs n'avaient qu'a penser davantage à vous.

Cette année vous mangerez donc sans OGM, c'est promis, si bien que les industriels commenceront peut-être à comprendre, enfin, qu'à Noël, comme durant les autres jours de l'année, vous n'avez pas envie, mais alors pas du tout, de bouffer des saloperies. Bon appétit !

Il S'agit de ne pas se rendre,

Ce Que lutter veut dire

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mardi 16 décembre 2008

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ils sont jeunes, étudiants toulousains et ils ont décidé de résister de manière non-violente. Leur combat, abroger le CPE, et au-delà même, repenser cette société qui veut faire d'eux des travailleurs obéissants au lieu de citoyens (bien-) pensants. Les deux réalisateurs ont suivi leur mouvement, de colère qui monte, en espoir et découragements. L'histoire d'un mouvement social qui naît, vit et peut-être meurt...

Sans doute, vous souvenez-vous de ces mouvements d'étudiants et de lycéens « anti-CPE [1] », au printemps 2006. Naïma Bouferkas et Nicolas Potin, déjà auteurs d'un documentaire sur le centre d'accueil pour les réfugiés de Sangatte [2], y étaient. Au départ, soucieux de saisir l'instant, ils suivent et participent au mouvement, caméra à l'épaule ; montant chaque soir les rushs afin de les présenter en assemblée générale le lendemain. Et puis très vite, ils se rendent compte de la qualité de leurs images et de la possibilité d'en faire un long métrage. Ainsi naît Il S'agit de ne pas se rendre [3].

Le propos est le mouvement « anti-CPE », mais le film va plus loin, dénonçant le mépris de nos dirigeants, et des représentants des forces de l'ordre face à ces jeunes qui veulent à tout prix éviter le conflit violent. Ainsi, d'abord, ils envahissent la préfecture dans un climat de calme et de parfaite coordination. Mais il n'est de combat sans violence, et face à l'incompréhension, voire à l'indifférence de la société, leur mouvement se durcit et leurs actions deviennent plus musclées : des vitrines sont cassées, le centre commercial est squatté, les consommateurs sont « pris en otages » (quoique l'on puisse largement discuter de ce quasi-pléonasme). Et puis il y a les arrestations de certains, pour l'exemple, la récupération des syndicats, et enfin le gouvernement qui lâche, un peu. Alors la discussion reprend de plus belle en AG, faut-il oui ou non, se rendre ? ...La réponse est dans le titre.

On pourrait reprocher aux deux réalisateurs d'êtres juges et partie, certes, mais l'intelligence de leur propos réside dans le fait de donner la parole à chacun. Les manifestants, bien sûr, donnent à entendre leurs désaccords, leurs craintes, ou la prise de pouvoir de certains sur les autres ; la police aussi, par l'intermédiaire de cette fonctionnaire calme et déterminée que ses collègues ont laissée seule fasse à la foule en colère ; et puis les usagers, salariés, clients ou passants, plus ou moins solidaires, mais prêts à dialoguer. Là encore, réside la vérité du film, cette soudaine possibilité du dialogue. Il suffit qu'un mouvement social dure et se durcisse pour que la société s'interroge.

Chacun a son opinion, mais il faut des circonstances comme celles-ci pour qu'elle puisse s'exprimer. Car l'arrêt de travail offre cette possibilité du temps suspendu, où la réflexion et le dialogue sont, soudain, possibles. A l'instar de cette séquence tragi-comique avec un cadre de Airbus, dans l'aube naissante d'un jour où tout serait possible.

Cependant, le film , à ne rien vouloir commenter (aucune voix off, juste quelques cartons succincts, distillés de part et d'autre), désoriente parfois le spectateur. Qui ? Où ? De quoi parle-t-on ? Mais il y a fort à parier que les réalisateurs, qui n'ont pas encore achevé la version définitive de leur film, sauront lui trouver une fin, même si le combat, lui, continue.

Post-scriptum :

Il S'agit de ne pas se rendre - 2008, 1h15 - Documentaire français de Naïma Bouferkas et Nicolas Potin. Prix INA de la première oeuvre et Prix René Vautier au Festival de l'Acharnière 2008.

Des projections ont déjà eu lieu à Toulouse, à Pantin (ciné 104), et en Italie. D'autres sont à venir.

La bande annonce du film :

---

[1] Le contrat première embauche (CPE) était un type de contrat de travail à durée indéterminée, à destination des moins de 26 ans prévu par l'article 8 de la loi pour l'égalité des chances. Ce contrat était assorti d'une « période de consolidation » de deux ans durant laquelle l'employeur pouvait rompre le contrat de travail sans en donner le motif. Ce texte a suscité une vive opposition parmi un nombre important d'étudiants et de lycéens, suivis par les syndicats de salariés, puis par les partis politiques de gauche, estimant que le contrat aurait facilité les licenciements abusifs et la précarité. (source Wikipédia)

[2] Sangatte, station balnéaire

[3] titre inspiré d'une phrase écrite en prison par le poète Nazim Hikmet

Walden ou la vie dans les bois

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : vendredi 6 mars 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

4 juillet 1845. Les Etats-Unis célèbrent leur indépendance et vantent les mérites d'une liberté durement conquise. Pour les populations amérindiennes en cours d'éradication et les Noirs réduits en esclavage, les grands discours sur une liberté toute relative devaient avoir un goût amer. Pour Henry David Thoreau aussi. Loin des défilés et autres démonstrations de patriotisme, il part à la conquête d'une indépendance bien réelle et construit sa propre cabane dans une forêt jouxtant le lac de Walden. C'est le début d'une expérience qui marquera profondément sa vie et les esprits de tous ceux qui veulent vivre libre.

Etre le Christophe Colomb de sa propre existence

Si Thoreau s'installe dans la forêt, c'est moins pour y vivre en ermite qu'en explorateur. La solitude (relative, car il garde de fréquents contacts avec le village voisin) n'est jamais une fin en soi mais plutôt un moyen de découvrir les trésors cachés au fond de lui-même. Alors même qu'il décide de vivre en marge de la société, Thoreau revendique l'utilité publique de son expérience, qui présente selon lui un intérêt pour l'humanité toute entière. Il s'agit en effet de montrer qu'il existe une alternative à la vie de « calme désespoir » à laquelle se résigne l'écrasante majorité de ses concitoyens. *Walden,* récit des deux années passées dans la forêt, se veut la preuve par l'expérience qu'il y a mieux à faire que de perdre sa vie à la gagner.

Bien qu'elle ait une dimension universelle, cette expérience est avant tout une aventure individuelle. Elle doit être interprétée non pas comme un exemple à répéter à l'identique, mais comme un exemple de ce qui est possible. Thoreau ne cherche pas à constituer une armée d'ermites : ce qu'il veut, c'est que chacun prenne sa vie en main et oeuvre à son propre épanouissement. Pour y parvenir, une profonde connaissance de soi est indispensable. Elle permet de fixer le cap (Thoreau recommande de viser le plus haut possible) et de le garder. On comprend donc mieux l'urgence avec laquelle Thoreau invite ses lecteurs à reprendre à leur compte le fameux « connais-toi toi-même » socratique.

La référence à Socrate n'est pas anodine : loin de se limiter à enseigner la philosophie, Socrate a vécu en philosophe, c'est-à-dire conformément à ses idées. C'est également tout le propos de Thoreau, qui fustige les professeurs de philosophie et invite tout à chacun à devenir philosophe « pour régler certains problèmes de la vie, pas seulement sur le plan théorique, mais aussi pratique ».

Aimer sa vie

Bien décidé à ne pas ajouter sa vie au gâchis d'existences universel, Thoreau se propose d'en explorer toutes les facettes. Il en fait un terrain d'expériences, de jeux et de découvertes. Il passe ses journées à observer la nature, herboriser, se promener, lire, écrire, cultiver tour à tour l'amitié et son champ de haricots, mesurer la profondeur du lac, etc. Surtout, il vit au présent et jouit de l'éternité de l'instant.

Si Thoreau invite ses lecteurs à aimer leur vie, c'est parce qu'il est convaincu qu'elle en vaut la peine. Son expérience à Walden vise à en apporter la preuve : même réduite au strict minimum, la vie est magnifique.

« Je suis parti dans les bois parce que je voulais vivre intentionnellement, me confronter uniquement aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner et ne pas, au moment de mourir, découvrir que je n'avais pas vécu. Je ne voulais pas vivre ce qui n'était pas la vie, vivre est si précieux. Je ne voulais pas non plus me résigner, sauf si c'était vraiment nécessaire. Je voulais vivre profondément et sucer toute la moelle de la vie, vivre de façon si rudimentaire et spartiate que tout ce qui n'était pas la vie serait mis en déroute, (…) acculer la vie dans un recoin, la réduire à ses termes les plus élémentaires et, si elle s'avérait mesquine, en saisir l'entière et véritable bassesse et publier cette bassesse à la face du monde ; ou, si elle était sublime, de le savoir d'expérience, et d'être capable d'en faire un récit véridique ».

Vivre libre

La liberté, dans la mesure où elle est une condition nécessaire du développement de soi-même, occupe une place centrale dans la pensée de Thoreau. Ce-dernier refuse donc en bloc toutes les sources d'aliénation : le travail, la société de consommation, la recherche du profit, etc. Radicalement opposé à une logique marchande qu'il considère comme destructrice des hommes et de l'environnement, il invite ses lecteurs à « cultiver la pauvreté ». Quant à lui, grâce à des dépenses réduites à l'essentiel, il se limite à six semaines de travail (manuel et non qualifié) par an. Pour Thoreau, chaque dépense correspond à un temps d'aliénation de liberté : plus on a de besoins, plus on dépense, donc plus on est pauvre en temps libre (donc pauvre tout court pour Thoreau, puisque la liberté est tout). En ce sens, même les gens fortunés - du fait de l'ampleur de leurs besoins et de leur éternelle insatisfaction - peuvent être pauvres. A l'inverse, même les pauvres peuvent être riches (parce que libres), s'ils ne tombent pas dans le panneau de la société de consommation.

Vivre libre, c'est aussi avoir assez de confiance en soi pour suivre sa propre voie sans se soucier des autres, que ces derniers distribuent les honneurs ou les critiques. Thoreau recommande à chacun d'aller à son propre rythme, l'important étant d'avancer résolument.

« Si un homme n'avance pas à la même vitesse que ses compagnons, peut-être que c'est parce qu'il entend un joueur de tambour différent. Laissez le avancer au rythme de la musique qu'il entend, même si elle est lente ou lointaine ».

Thoreau ne veut être ni maître, ni esclave. Visiblement confiant dans sa capacité à combattre l'oppression exercée par des tiers, il se méfie surtout de lui même. Non sans humour, il décrit comment, même dans la forêt, il a dû lutter contre une tendance à accorder trop d'importance au travail (en l'occurrence, la culture de son champ de haricots). A la fin de *Walden*, il explique aussi pourquoi il décide de quitter la forêt : par refus de sombrer dans la routine et par désir d'explorer de nouvelles facettes d'une vie qu'il veut magnifique.

Un précurseur de la décroissance

Walden est un livre qui, malgré quelques longueurs, marque puissamment les esprits. D'abord, parce qu'il pousse le lecteur à s'interroger sur ce qu'il souhaite faire de sa propre vie, une vie courte et convoitée par des tiers très tentés de la mettre à leur profit (qu'on pense au triptyque travail, famille, patrie). Ensuite, parce que, à sa manière, Thoreau est un précurseur du mouvement de la décroissance : son rejet radical de la société de consommation doublée d'une invite à limiter les besoins au maximum et à produire autant que possible ce que l'on consomme, sont plus que jamais d'actualité.

L'ascétisme de Thoreau - notamment en ce qui concerne l'alimentation et la sexualité - laisse néanmoins songeur et le lecteur peut se demander pourquoi ces deux aspects de la vie, alors même qu'ils sont sources de plaisirs, sont autant négligés. Par ailleurs, *Walden* propose une réponse pragmatique mais individuelle à la recherche du bonheur. Or, peut-on être heureux lorsque ce bonheur n'est pas partagé et qu'on vit entouré de gens à la fois malheureux et aliénés ? Sur ce dernier point, Thoreau évoluera progressivement vers une réponse plus collective et plus radicale, allant jusqu'à soutenir la lutte armée pour mettre un terme à l'esclavagisme.

Avec *La désobéissance civile* - ouvrage écrit pendant son séjour en forêt - *Walden* est donc un livre clé pour comprendre la pensée de Thoreau. Une pensée profondément subversive qui, après avoir inspirée Mahatma Gandhi, Martin Luther King et la *beat generation*, continue à produire des effets au XXIe siècle, par exemple chez les faucheurs volontaires d'OGM.

Post-scriptum :Walden ou la vie dans les bois, THOREAU Henry David, Gallimard, 1990.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La REC recrute !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 22 mars 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Amis lecteur et lectrices, futurs participants assidus à la grande aventure de la Révolution en Charentaises, dans le cadre du contexte de crise actuel [[1]] , et si tu as envie d'exercer tes talents de rédacteur fou d'articles pertinents et destructeurs des travers capitalo-anarcho-communau-sarkozystiques, rejoins-nous ! La REC recrute (pour une durée indéterminée) un ou une…

Rédacteur(trice) d'articles critiques, politiques et humoristiques (le tout en même temps si possible) ; si l'analyse au troisième degré de l'actualité est ton quotidien, si tu as des choses (intéressantes) à dire, voire à hurler, passe de l'autre côté de l'interface ! Orthographe impeccable [2], **régularité de production** et **grande motivation** indispensables car travail proposé sans contrat, sans rémunération, mais au moins, nous, on te le dit avant. Si tu parles plusieurs langues, c'est encore mieux, tu ne t'en serviras pas, mais ça fait bien.

Attention : au vu de l'explosion des visites sur la Révolution en Charentaises (plus de 100 par jour, hors SPAM !), du nombre d'inscrits à la Newsletter (67 à ce jour, et peut-être 68 aujourd'hui ou demain max.) et de notre PageRank qui explose (3/10 à ce jour), nous recrutons **un nombre *indéterminé*** de collaborateurs volontaires, efficaces et bénévoles. [3]

Si tu es intéressé(e), envoie un mail à redaction (at) larevolutionencharentaises.com , nous t'expliquerons en M.P. [4] ce qu'implique une participation active à la REC… Pas d'inquiétude, aucune obligation de boulot n'est exigée.

Post-scriptum :NB : Si tu lis cet article et que tu fais partie des Renseignements Généraux, clique avec ta souris ici (bouton de gauche… Non, j'ai dit, bouton de GAUCHE !!!)

---

[1] Crise de la publication d'articles sur la Révolution en Charentaises, cela va sans dire…

[2] Le forum de la REC n'est pas là pour corriger l'orthographe des rédacteurs du site

[3] En effet, à part la cotisation annuelle d'adhésion (lire les statuts non officiels ici et la déclaration de principe des auteurs ici), nous ne te demanderons jamais d'argent !

[4] Message Privé

Un magicien trouve l'arme ultime contre le paranormal

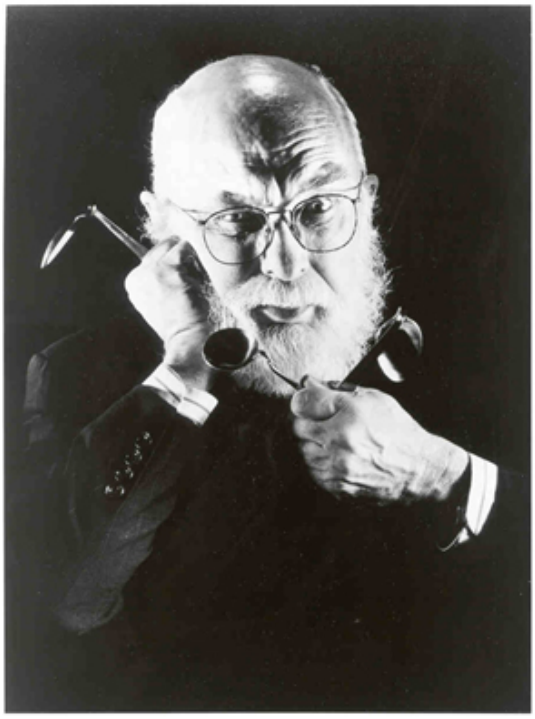
- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 30 mars 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

James Randi n'a ni le chapeau pointu de Gandalf ni le charme juvénile de Harry Potter, et contrairement à David Copperfield, il n'a jamais fait disparaître Claudia Schiffer dans son lit. N'empêche que comparés à lui, les autres magiciens sont vraiment à l'OueZt. Depuis que j'ai découvert son existence en lisant le *Petit cours d'autodéfense intellectuelle [1]* de Normand Baillargeon, Randi est devenu mon chouchou.



Il faut dire que l'homme fait partie de ces illusionnistes en guerre contre tous les escrocs qui revendiquent des pouvoirs paranormaux dans le but de s'enrichir sur la détresse de personnes fragilisées par la disparition d'un être cher, la maladie ou une crédulité au bord du crétinisme. Randi n'y va pas du dos de la baguette pour fesser les imposteurs mais il le fait avec une arme aussi subtile qu'efficace : **une récompense d'un million de dollars à quiconque pourra prouver, dans des conditions d'observations adéquates, posséder un pouvoir paranormal, occulte ou surnaturel, quel qu'il soit**. Parfaitement réglo, il précise que les tests sont élaborés avec la participation des candidats.

Un million de dollars, même en ces temps difficiles pour le billet vert, c'est une coquette somme. Pourtant, curieusement, dans le petit monde fumeux du paranormal, on ne se bouscule pas au portillon pour empocher le pactol : les voyantes restent le nez dans leur marc de café, les guérisseurs se font porter pâle et il règne un silence de mort chez les médiums.

Jusqu'à présent, tous les candidats au jackpot se sont lamentablement cassés les dents. De quoi inciter les autres à se détourner des considérations bassement financières et explorer avec plus d'ardeur les nouvelles dimensions de la conscience. De quoi aussi les renforcer dans leur conviction que les « sciences occultes » ont intérêt à le rester le plus longtemps possible.

Alors, la prochaine fois que vous vous trouvez englué dans une discussion avec un cerveau ramolli par les vapeurs du New Age, épargnez vous du temps et donner lui l'adresse du site de Randi [2]. Vous vous rendrez un chouette service, et au cerveau ramolli aussi.

Post-scriptum :Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

[1] BAILLARGEON, Normand, Petit Cours d'autodéfense intellectuelle, 2008. Fiche de lecture à venir sur La Révolution en Charentaises.

[2] Ou celui d'un site Sceptique francophone comme www.zetetique.ldh.org

Salade

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

Date de mise en ligne : mardi 21 avril 2009

La Révolution en Charentaises

La salade, un plat condamné à évoluer ?

Au début du XXIe siècle, la salade se définit encore comme un mets froid composé de légumes crus ou cuits, de viande, de crustacés, de poisson assaisonnés d'une vinaigrette ou d'une sauce froide. Dans ce cas on précise, par un complément de nom ou un adjectif, qu'il s'agit, par exemple, d'une salade de tomate, d'une salade russe, etc.

Faire une salade est alors très répandu, notamment dans les parties du monde où l'usage du saladier s'est banalisé.

Si quelqu'un vous affirme le contraire c'est qu'il confond l'expression faire une salade et le fait d'en raconter simplement. Il est à noter que raconter des salades est également un us très répandu dans nos contrées, d'ailleurs même chez les espèces dénuées de langage strict tels les babouins transsexuels du Gana, des scientifiques ont mis en évidence l'incohérence entre les balancements de leurs membres supérieurs avec les grimaceries de leur museau.

L'expression, 'avoir la saudade' est quand à elle un simple lapsus, très répandu dans la région de Porto, qui ne certifie en rien de pouvoir déguster le dit-plat.

Voici quelques recettes :

Salade « Décroissance », déjà plébiscitée depuis 2009 par la majorité de la population française.

Ingrédients : de la salade. Point.

Recette :

- lavez la salade en la faisant tremper dans l'eau quelques minutes et en la rinçant ensuite ;
- essorer la salade ;
- Servir.

Salade « Décroissance Deluxe »

C'est la même salade enrichie de condiments :

- sel ;
- poivre ;
- huile d'arachide.

Et grâce aux études d'un institut spécialisé en Intelligence Economique , on a déjà une idée précise de ce à quoi devrait ressembler **la salade « IIIeme révolution** », dès 2015 .

Ingrédients : le changement notable est que la salade est remplacée par du crottin, car sur la planète il n'y a plus que ça à récupérer.

Salade

Recette :

- lavez la salade sans eau ;
- plus d'essorage ni de rinçage ;
- Servir.

Bon appétit !

Wolfgang Master s'emmerde en réunion

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : mercredi 6 mai 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Tel Tarzan s'élançant de liane en liane, Wolfgang Master laisse filer son regard sur le chemisier fleuri de sa vis-à-vis. Dans cette flore aux couleurs criardes, il est désormais chez lui. Seigneur d'un royaume dont l'instinct et l'observation lui ont révélé la topographie, il savoure le contentement des conquérants voyant revenir la perspective du repos et des plaisirs frivoles. Surtout, il jouit une dernière fois de sentir la puissance de son animalité avant de mettre le monstre en cage, de le dompter et de l'affamer jusqu'à la prochaine expédition.

Enivré par les senteurs sensuelles des fleurs qui l'entourent, Wolfgang les écarte des doigts et en arrache exquisément chaque pétale. Dans ses pupilles dilatées se dessine doucement le galbe d'un sein. Frémissant d'excitation, il le soupèse du regard et imagine ses ondulations au rythme des percussions annonçant l'imminence de l'orgasme. Des tétons tendus par le désir, il ne voit encore rien, mais il en fantasme la pigmentation, qui contraste avec la délicate pâleur des seins qu'ils couronnent.

Tout à coup, c'est le silence. La jungle se tait. L'interruption est aussi brutale que lourde de menaces. Furtivement, Wolfgang se hisse de fleur en fleur jusqu'au col du chemisier. De là, il gravit la nuque, saisit le lobe de l'oreille et dans un mouvement soudain, il s'élance vers les lèvres plissées.

Huit paires d'yeux. C'est le filet qui cueille Wolfgang Master en plein vol. Des yeux rougis par la fatigue, grossis par les lunettes ou réduits à l'état de petits cailloux gris par un quotidien sans fantaisie. Des yeux qui, quels que soient leur sexe et leur âge, expriment une même attente pressante. Pas d'échappatoire possible, Wolfgang est cerné : le voilà contraint de répondre à une question dont il n'a même pas idée du thème.

Wolfgang Master accueille le passage des chaleurs tropicales à la fraîcheur climatisée de la salle de réunion avec un sourire bien calibré. Du nez, il inspire profondément et répond le plus naturellement du monde qu'il souscrit totalement à ce qui a été dit précédemment et qu'à titre personnel, il tient à féliciter chaleureusement tous les participants pour leur souci du détail et leur état d'esprit très positif pendant cette réunion, comme d'ailleurs pendant les cinq autres qu'ils l'ont précédée.

La décence aurait exigé un éclat de rire déflagrant, une remarque mordante d'ironie ou un rictus embarrassé. Au lieu de cela, les huit paires d'yeux se contentent d'un clignement approbateur avant de s'échouer mollement sur l'ordre du jour.

Soulagé, Wolfgang Master entend une voix de plus en plus distante ânonner les points restant à traiter. A défaut de s'intéresser aux discussions qui suivent, il s'efforce de donner le change en tournant la tête du côté de celui qui parle. Il y renonce pourtant bien vite en prenant conscience que le décalage croissant entre le son et l'image, révélateur de mouvements à contretemps, pourrait finir par le trahir.

Wolfgang prend son mal en patience et énumère en silence les possibilités qui s'offrent à lui pendant l'heure (ou l'heure et demi puisque la réunion finira comme toujours en retard) qui le sépare de la fin de ce supplice : cartographie des oreilles des participants, examen poussé de ses propres ongles, retour sur le chemisier à fleurs…

Sur la table, il y a une morte. C'est une belle journée de printemps, sacrifiée sur l'autel du travail. A voir son coeur saignant, Wolfgang Master se dit qu'elle aurait pu aimer, composer des pamphlets rebelles ou se prélasser au soleil. Wolfgang décide d'écrire un texte à sa mémoire pour se convaincre qu'elle n'est pas morte pour rien. De retour dans le chemisier à fleurs qui lui fait face, il en imagine la première phrase : « Tel Tarzan s'élançant de liane en liane ».

Sarkozy humilié à Amsterdam ?

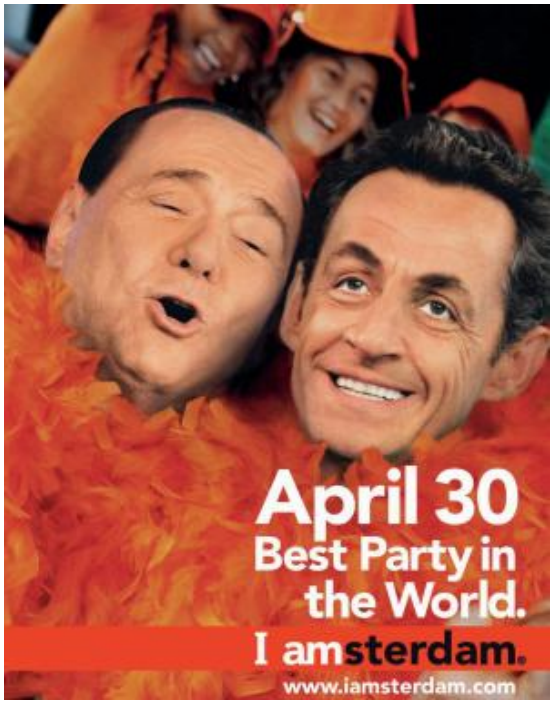
- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 30 avril 2009

La Révolution en Charentaises

On le sait, notre trop cher Président est pour le moins tatillon dès qu'on touche à son image. Avec un style que n'aurait vraisemblablement pas renié la méchante reine de Blanche Neige, on l'imagine tous les matins interrogeant son miroir et dressant la liste des *challengers* auxquels il doit envoyer ses porte-flingues. On aurait donc bien voulu voir sa tête (pour une fois…) lorsqu'il a découvert la nouvelle campagne d'affichage de la petite ville rebelle d'Amsterdam.

En fait de miroirs, Nicolas Sarkozy peut désormais compter sur les devantures des *coffeeshops*, les vitrines des prostituées et les urinoirs en fonte d'Amsterdam. Son visage radieux s'y reflète depuis quelques jours aux côtés de celui d'un autre *latin lover* plein aux as : Silvio Berlusconi. L'objectif de la campagne publicitaire est de promouvoir Amsterdam en tant que destination festive pour le Jour de la Reine, grande fête populaire donnant lieu à toutes sortes d'excès, à commencer par la consommation excessive d'alcool et la vente de *space-cakes [1]* à des grands-mères ingénues.



A dire vrai, avec leur boa à plumes orange autour du cou Nico et Silvio ont l'air un peu trop sympathiques. Chanteur d'opérette pour l'occasion, l'Italien semble chatouiller les tympans du Français à l'en faire resplendir de plaisir. A coup sûr, l'affiche fait un carton dans les bars gays de la Reguliersdwarsstraat.

Dans les rues de la ville, on ne se prive pas pour souligner la proximité idéologique des deux hommes qui, dans ce pays très pointilleux sur les questions de probité et de défense des libertés, ont la réputation d'avoir des moeurs (politiques) légères.

Selon la presse néerlandaise, l'ambassade de France aux Pays-Bas aurait exigé le retrait immédiat des affiches, ce à quoi les Néerlandais se seraient refusés. L'ambassade de France dément. Nous utiliseront donc un conditionnel plein de circonspection.

Pour notre part, nous excluons d'emblée l'hypothèse selon laquelle notre Président aurait pu avoir honte d'incarner l'amitié franco-italienne de façon si flamboyante. En revanche, si pressions françaises il y a eu, nous risquons l'hypothèse d'une frustration présidentielle. Après les démonstrations d'amitié franco-russes alcoolisées du G8 de Heligendamm, il n'est pas impossible que Nicolas Sarkozy se soit vexé de s'être fait doublé par Obama pour une

autre affiche sur laquelle il aurait pu figurer en compagnie de Validmir Poutine vêtu d'un t-shirt proclamant fièrement *« kiss me, I'm drunk* [2] ».

Ce qu'il y a de plus savoureux dans cette histoire, c'est que s'il s'avérait que les autorités françaises avaient vraiment exigé le retrait des affiches, Nicolas Sarkozy en sortirait humilié. En effet, ce que les Néerlandais lui auraient refusé (le retrait des affiches), ils l'ont fait sans problème - bien qu'officiellement sans pressions - pour les Etats-Unis ou la Russie en envoyant au pilon les affiches représentant Obama et Poutine.

---

[1] Gâteau contenant du cannabis.

[2] Embrasse moi, je suis saôul.

Lever le coude ou lever le poing, pourquoi choisir ?

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 12 septembre 2009

La Révolution en Charentaises

Vers une tournée réussie des bars de gauche en France et à l'étranger.

A quoi pensez-vous lorsque, sur le point de partir en voyage, vous ajustez les sangles de votre sac à dos et refermez la porte de chez vous ? Moi, je prends généralement une grande inspiration, comme si le fait de gonfler mes poumons à bloc augmentait d'autant les potentialités du voyage à venir, et je rêve d'expériences nouvelles, de découvertes sublimes et de belles rencontres.

Le programme étant aussi alléchant qu'ambitieux, il requiert à la fois une façon d'être pendant le voyage et une préparation attentive en amont. Les belles rencontres par exemple, cela peut se provoquer... sans garantie de succès. Pour ma part, je vais bien volontiers au devant d'amis d'amis, j'utilise les communautés en ligne comme couchsurfing.com pour faire la connaissance d'individus qui me semblent particulièrement intéressants, et je fréquente des lieux à haut potentiel comme les bars politiques qu'on peut trouver dans la plupart des villes européennes.

A priori, l'idée des bars est excellente. Les cafés politiques sont des lieux où le contact est plus facile qu'ailleurs et ils permettent une immersion rapide dans les luttes qui animent les « camarades » des lieux visités. Il suffit pour cela de s'attarder sur les affiches qui tapissent généralement les murs, de jeter un oeil sur les messages et les autocollants égayant les toilettes ou de lire les canards mis à disposition (même sans parler la langue, on peut souvent avoir une idée des sujets abordés).

En pratique, on s'expose néanmoins à quelques déceptions. A Amsterdam par exemple, dans un café anarchiste plein de promesses (exposition de cagoules derrière le zinc, bar indétectable de l'extérieur et accessible aux seuls visiteurs sachant sur quelle sonnette appuyer) je ne trouve que des cerveaux embués par l'alcool et les vapeurs de joints, et dont le plus grand exploit semble être de parvenir à suivre laborieusement la partie de fléchettes en cours. A Vienne, je visite le Schwarzes Cafe [1], repaire supposé des anarchistes locaux, et découvre avec consternation que la seule littérature disponible est composée de magazines féminins de type Cosmo [2] et des mêmes ordures publicitaires que dans les autres cafés de la ville. Rien sur les luttes en cours, visiblement pas de programmes de débats ou de soirées à thème bref, un bar désespérément commercial. La veille, j'avais pris un verre avec un jeune rebelle viennois au Alte Wien Kaffee [3], un bar « rouge », et je m'étais fait la même réflexion. Au demeurant, les deux endroits n'étaient pas désagréables mais dans un pays où l'extrême-droite pavane et où le conservatisme triomphe, j'attendais mieux.

Du coup, je propose d'utiliser la Révolution en Charentaises comme un espace d'échange de bonnes adresses de bars de gauche, en France comme à l'étranger, pour faire de nos prochains voyages des occasions de jubilation

éthylique et politique. A vos carnets d'adresses !

---

[1] Bechardgasse 23, Vienne.

[2] Avec en plus un long article plein de jolies photos montrant que la jeunesse autrichienne sexy et branchée est derrière le candidat d'extrême droite pour les prochaines élections.

[3] Bäckerstraße 9, Vienne.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Première rentrée des classes : c'est dur d'aimer l'Ecole !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 9 septembre 2009

La Révolution en Charentaises

La première rentrée des classes, c'est un moment qu'on vit deux fois. La première, du haut de nos un mètre, on n'en mène pas large. La deuxième, c'est pire.

J'ai beau inspecter les coins et les recoins de ma mémoire, je ne retrouve aucune trace de ma toute première rentrée, dont tout porte à croire qu'elle n'a rien eu de traumatique. Les suivantes non plus d'ailleurs. Bon élève, j'aimais aller à l'école et je garde d'excellents souvenirs (peut-être teintés de nostalgie), des longues années passées sur les bancs de l'école, puis des universités.

Et pourtant, dans la semaine précédant la rentrée de mon fils, j'enchaînais les cauchemars et flottait dans un brouillard diffus où le malaise le disputait à la mélancolie. Derrière le brouhaha des cours de récré, j'entendais le grincement d'un nouveau tour de vis et constatais avec amertume que la mécanique rouillée du contrôle social n'avait rien perdu de sa froide efficacité.

En l'espace de quelques jours et du simple fait de devoir amener un enfant à l'école, c'est la vie de tout un foyer qui se trouve réorganisée, minutée et finalement jugée par l'École (l'enfant arrive-t-il à l'heure ? Est-il assez reposé pour être performant ?). Tout comme l'Entreprise, l'École assure un contrôle des corps qui ne s'arrête pas à ses murs.

On a beau aimer l'école, il faut s'y résoudre : en pratique et pour la majorité de ceux qui la fréquentent, elle assure essentiellement une fonction de contrôle des populations, de dressage des individus et de reproduction des classes sociales. Au final, rares sont ceux auxquels elle permet de s'affranchir des déterminismes sociaux. Au lieu d'un ascenseur social, on peut se demander si l'École ne serait pas plutôt une sorte d'échangeur menant droit dans les murs de l'Entreprise (enfin... de plus en plus souvent devant sa porte) ou de la Prison.

Quand on aime l'école, ce sont des pensées qui font mal. Alors on se dit que sans l'École, ce serait pire... et on a vraisemblablement raison.

Cependant, lorsqu'on dit qu'on aime l'école, on commet peut être une erreur de langage. C'est du moins mon cas. Ce que j'aimais dans l'école, ce n'était pas l'institution mais le fait d'apprendre, de me développer sur le plan intellectuel pour être en mesure de penser par moi-même et pouvoir conquérir peu à peu ma liberté. Or, si c'est d'apprentissage et de développement intellectuel qu'il s'agit, l'École n'a heureusement pas de monopole. Il est parfaitement possible d'affûter ses méninges dans d'autres lieux et à d'autres moments que ceux fixés par

l'Institution. Les milieux associatifs offrent par exemple des possibilités *quasi* infinies d'éveil aux sciences, à la musique, à l'histoire, à l'environnement, à la philosophie, à l'Autre dans toute la richesse de son altérité… S'ajoutent à cela les amis, les parents, les émissions un tant soit peu intelligentes, les lectures personnelles, les expériences vécues et toutes les rencontres qui façonnent une personnalité.

Chez tout révolutionnaire qui se respecte, ce sont les rêves qui donnent le cap, alors n'ayons pas peur de rêver :

" Moi, j'exige un prof pour cinq élèves et je fixe pour objectif de former des individus ayant le goût d'apprendre et les capacités intellectuelles pour se plonger dans n'importe quel sujet. Je signe par là même l'arrêt de mort d'une conception de l'École visant à en faire une fabrique d'employés soumis.

" Je réduis le temps de présence journalier à l'école afin de permettre à tous de participer à la vie associative.

" En toute cohérence, je réduis drastiquement le temps de travail des adultes.

" J'encourage de toutes les façons possibles la création et le renforcement du lien social, de sorte que chacun bénéficie au maximum de ce que l'Autre est en mesure de lui apporter.

" J'impose aux médias des programmes de qualité et j'encadre on ne peut plus strictement la publicité.

" Enfin, à titre personnel, je crée une micro-communauté avec mes amis et nous élevons nos enfants en commun.

A partir d'aujourd'hui, mon objectif est clair et tous les moyens sont bons pour y parvenir : bulletin de vote, soutien aux luttes du corps enseignant comme des élèves et étudiants, élections de parents d´élèves, création d'associations, impôts révolutionnaires pour renflouer les caisse de l'Éducation Nationale, insurrection... Bref, ça va barder. Vous en êtes ?

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Votation citoyenne contre la libéralisation de La Poste

- Les Actus de la REC -

Date de mise en ligne : lundi 28 septembre 2009

La Révolution en Charentaises

Du lundi 28 septembre au samedi 3 octobre 2009 prochain est organisée une grande votation citoyenne sur la question : « pour ou contre la libéralisation de la Poste »…

Camarade révolutionnaire, c'est le moment d'aller t'exprimer, pour (peut-être) parvenir à sauver une des dernières entreprises publiques françaises.

Un peu partout en France - mairies, marchés, dans les entreprises (!) - tu vas pouvoir donner ton opinion sur ce sujet brûlant ; de nombreuses délégations se sont déjà organisées, toutes les régions françaises sont concernées. La liste et les moyens mis en oeuvre sont disponibles sur le site web en lien avec cet article.

C'est le moment d'être un vrai révolutionnaire en chaussons à clous !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Concert Climatique

GreenPeace

- Les Actus de la REC -

Date de mise en ligne : mercredi 30 septembre 2009

La Révolution en Charentaises

Tryo, Zazie, Bernard Lavilliers et Yannick Noah : c'est l'affiche du concert que Greenpeace propose avec dix ONG le 22 novembre au Zénith de Paris !

"La date n'a pas été choisie au hasard. Ce sera deux semaines avant l'ouverture du sommet de Copenhague. Les chefs d'Etat et de gouvernement s'y retrouveront à partir du 7 décembre pour discuter de l'avenir de la planète et prévenir les dérèglements climatiques qui s'annoncent.

En venant faire la fête avec nous le 22 novembre, vous enverrez un signal fort à ces dirigeants politiques. Ils doivent s'engager sur un texte ambitieux, qui permettra de préserver notre planète et de lutter contre nos émissions de gaz à effet de serre.

Tryo, Yannick Noah, Zazie et Bertrand Lavilliers ont décidé de nous rejoindre dans ce combat et de vous offrir ce premier concert climatique. Avec eux, nous vous attendons nombreux au Zénith le 22 novembre."

Pour ceux qui voudraient s'inscrire à GreenPeace : par ici ; pour ceux qui ne sont pas inscrits et qui voudraient réserver des places, par ici.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le voyageur, la forteresse et l'enfant

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 9 octobre 2009

La Révolution en Charentaises

Tant qu'ils ne m'amènent pas au boulot un jour de congé, j'aime me laisser guider par mes pas. En voyage, cela peut conduire à d'étonnantes découvertes qui ternissent l'image de papier glacé des destinations touristiques ou, au contraire, leur donnent des couleurs plus chatoyantes. Dans tous les cas, cela donne matière à réfléchir, par exemple sur le tissu de mensonges avec lequel nos sociétés capitalistes recouvrent les inégalités les plus criantes.

De mes pérégrinations au hasard des rues, je garde des souvenirs sensoriels intenses, souvent liés à la découverte de quartiers populaires grouillant de vie et d'immigrés ayant posé leurs valises pour plus longtemps que moi. Ainsi, mon nez conserve depuis des années la mémoire des sardines grillées de Lisbonne, des senteurs orientales de Perpignan et de la puissance des aïolis marseillais. Mes rétines gardent l'empreinte des guirlandes de vêtements barcelonaises et dans mes tympans résonne encore la polyphonie bigarrée des rues de Belleville ou de la Goutte d'Or. A Athènes, un gyros avalé sur un marché déboussolait mes papilles et les laissait errer à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident. Odorat, vue, ouïe, goût, ne manque à ce tour d'horizon sensoriel que le toucher : j'hésite entre la poignée de main d'une pragoise m'ayant tiré d'un mauvais pas et la caresse de l'eau fraîche dans la fournaise madrilène.

S'il y a de la poésie dans certains quartiers populaires, il y a aussi beaucoup de laideur et il est donc tout naturel que le voyageur guidé par ses pas la trouve sur son chemin : bâtiments fantômes hérités des bombardements et bidonvilles roms au coeur de Belgrade, banlieues sinistres de Prague et de Ljubljana, environs mal famés de la gare de Bratislava, océan d'antennes paraboliques autour de Rotterdam, campements de SDF à Paris... Quel que soit le pays, on se heurte rapidement aux blocs de béton anonymes dans lesquels s'entassent pêle-mêle des familles en manque d'espace et de perspectives et des jeunes minés par la misère et l'ennui.

A l'inverse, une fois sorti du centre des grandes villes, il est plus rare de tomber totalement par hasard dans les quartiers les plus huppés. De fait, une petite excursion chez les riches s'avère souvent des plus instructives. Pour ma part, je me suis invité chez eux à diverses reprises. J'ai vu leurs yachts dans le port de Malahide, leurs 4x4 rutilants sur les collines verdoyantes de Vienne, leurs villas scintiller sur les eaux du Lac Zürich ou de l'Amstel et leurs propriétés monumentales s'étirer dans la vallée de Chevreuse. A chaque fois, les maisons étaient mises en valeur dans de somptueux écrins de verdure soigneusement entretenus (parfois aux frais du contribuable, comme dans la

Vallée de Chevreuse où les habitants bénéficient des rénovations initiées par le Parc Naturel Régional, lui-même financé par la Région Ile-de-France). Ces voyages m'ont convaincu qu'il faudrait organiser tous ans des centaines de millier de sorties scolaires pour faire découvrir aux enfants des quartiers populaires ces endroits où ils ne mettront jamais les pieds, sauf peut-être une fois adultes pour tondre le gazon, faire le ménage ou satisfaire les pulsions du maître des lieux.

Face aux villas, peut-être prendraient-ils conscience de certaines vérités toutes simples comme, par exemple, qu'il est absolument impossible que la différence de superficie entre le logement dans lequel ils habitent et celui des riches soit justifiée par la quantité de travail fournie puisqu'il faudrait aux parents de nos écoliers plusieurs vies pour pouvoir se payer de tels habitations (sans parler de ce qu'elles contiennent). Peut-être les enfants apprendraient-ils aussi à répondre par des éclats de rires féroces aux lamentations des nantis sur le niveau des impôts ou des droits de succession. Avec un peu de chance, les journalistes et les hommes politiques faisant mine de prendre ces plaintes au sérieux seraient traités à la même enseigne.

Enfin les enfants des quartiers populaires ne manqueraient pas d'aller voir à quoi ressemble l'école dans laquelle vont étudier leurs petits camarades des quartiers riches. A n'en pas douter, ils y trouveraient matière à réflexion sur les questions de la reproduction des élites et des limites du système méritocratique.

C'est peut-être pour éviter de tels égarements que tout autour du monde, et plus particulièrement dans les pays où le fossé entre les riches et les autres est le plus béant, les quartiers riches se transforment en forteresses dorées ultra-sécurisées. En ce qui me concerne, je vais continuer à traîner mon sac-à-dos là où mes jambes me portent mais à l'avenir, j'amène les enfants !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Le bon Dieu sans confession : quand la France exporte ses pratiques de torture

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 15 novembre 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

« Être gouverné, c'est être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé, par des êtres qui n'ont ni le titre, ni la science, ni la vertu... Être gouverné, c'est être, à chaque opération, à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, coté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, apostillé, admonesté, empêché, réformé, redressé, corrigé. C'est, sous prétexte d'utilité publique, et au nom de l'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis, à la moindre résistance, au premier mot de plainte, réprimé, amendé, vilipendé, vexé, traqué, houspillé, assommé, désarmé, garrotté, emprisonné, fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, trahi, et pour comble, joué, berné, outragé, déshonoré. Voilà le gouvernement, voilà sa justice, voilà sa morale ! » [1]

On a récemment beaucoup parlé de la torture lorsque, le 16 avril dernier, sous l'impulsion de Barack Obama, l'administration américaine a rendu publics les documents relatifs aux exactions commises dans les prisons de la CIA. Les oeuvres de Fernando Botero, consacrées aux sévices qui ont été perpétrés par des militaires américains à Abou Ghraib [2], nous rappellent que la barbarie n'est pas l'apanage de hordes islamisées livrant sans merci une guerre contre la civilisation. Il est de notoriété publique que les Etats-Unis, grands donneurs de leçons démocratiques au monde entier et hérauts de la lutte contre le terrorisme, bafouent allègrement les droits de l'homme. En quoi la première puissance mondiale, principale ordonnatrice de l'axe du Bien, a au moins un point commun avec Israël, terre promise à tous les retours du refoulé [3] : l'impunité totale, sanctifiée par le Droit international. La réputation de l'Oncle Sam en matière de cynisme n'est plus à faire tant il a toujours su tremper avec maestria dans les coups les plus tordus, que ce soit, au lendemain de la seconde Guerre mondiale, dans le rôle de protecteur des criminels de guerre nazis ou dans celui, guère plus amène, de fomentateur de coups d'Etat militaires. *In God we trust*...Il paraît que les choses sont en train de changer avec le providentiel Obama.

Dans le concert des nations, la France semble jouir d'un prestige inégalé. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Son anti-américanisme légendaire [4], certes aujourd'hui bien consommé depuis l'arrivée au pouvoir de qui on sait, son attachement scrupuleux aux libertés démocratiques, son intransigeance face au géant américain lors de la guerre en Irak, sa stature morale, son rayonnement culturel enfin lui valent peu ou prou les faveurs de la communauté internationale. On se gausse de ces cow-boys mal finis qui se croient tout permis et qui ont la gâchette facile. D'un côté donc un modèle de raffinement aussi bien intellectuel que moral. De l'autre, une civilisation où la brutalité est érigée en modèle dominant. Un fil relie néanmoins ces deux mondes d'un bout à l'autre de l'Atlantique : les Etats-Unis d'abord, la France ensuite sont à l'origine des deux premières déclarations des droits de l'homme. Mais ce lien historique entre deux nations si différentes accuse l'éternel hiatus entre les mots et les actes : tandis qu'outre-Atlantique la transgression des principes fondateurs est devenue un sport national, le pays de Voltaire incarnerait la fidélité aux valeurs.

Si l'Amérique ne fait guère, en effet, dans la dentelle, la France a toujours été championne toute catégorie des saintes nitouches. Dans un article du *Japan Times* en date du 11 mai 2009 [5], Cesar Chelala dresse un bilan très éloquent de la façon dont la patrie des droits de l'homme a mené sa barque durant la guerre d'Algérie. Il n'est pas sûr que les Américains aient à nous envier quoi que ce soit sur le plan de l'honnêteté intellectuelle. Alors que la guerre du Vietnam n'est plus guère un sujet tabou, la France a peiné et peine encore à assumer son passé colonial, voire collaborationniste. Les pays en voie de développement sont régulièrement mis à l'index pour leur violation des droits de l'homme. Les nations dites développées devraient faire l'objet des mêmes récriminations non seulement lorsqu'elles utilisent des procédés similaires mais surtout quand elles exportent ces derniers. L'exemple français est presque un cas d'école. Certes, la politique répressive de la France en Algérie, orchestrée notamment par le lieutenant-colonel Trinquier, bras droit du général Massu et théoricien de la guerre subversive, n'est un secret pour personne ; l'usage massif de la torture, des assassinats contre les opposants est bien connu ; la responsabilité de l'égérie de la gauche caviar [6] dans ces événements sanglants qui flétrissent à jamais notre propension quasi congénitale à juger l'histoire des autres [7] n'est plus à établir.

Notre bonne conscience nationale se retranche toujours derrière l'ordre inéluctable des faits. - On ne savait pas. - C'était une autre époque. - On a collaboré, il est vrai, mais avec l'intention louable d'épargner des vies humaines ; il fallait bien lutter contre le terrorisme, liquider à la hâte le FLN. Cette mentalité de sainte nitouche, doublée d'une mauvaise foi chronique, est une constante de notre histoire. Or nous ne nous sommes pas contentés de collaborer : nous avons anticipé le mouvement de l'histoire sans y être toujours contraints par l'occupant ; après la Libération, nombre de salauds se sont refait tranquillement une vertu dans la haute administration, les pieds bien au chaud, au vu et au su de tout le monde. Quid de nos missions pacificatrices au Tchad, au Rwanda ou, plus loin dans le temps, en Indochine ? Même notre hymne national, dont on entend abreuver les tout-petits dès l'école primaire, n'est rien de moins qu'un chant belliqueux, sanguinaire, voire raciste.

Que les services secrets américains aient été mouillés jusqu'au cou dans des sagas dignes du cinéma hollywoodien [8], nul ne s'en étonne plus. Les frasques de *Captain America* font partie du décor. Mais que la France ait pu mettre sa longue expérience en matière de répression au service des dictatures les plus féroces, il y a de quoi en rester comme deux ronds de flan. Les Atrides intrigants d'outre-mer, frais émoulus de nos machines à fabriquer la noblesse

d'Etat, font pâle figure à côté des barbouzes que les officiers français ont officiellement formés en Argentine dans le but de mater les opposants. Nous ne parlons évidemment pas de l'Argentine actuelle mais de celle qui, dans les années soixante-dix, sous la junte militaire de Jorge Videla, fit quelque trente mille victimes, sans compter les exilés. L'opération Condor, menée de main de maître par les services secrets et les escadrons de la mort (la fameuse triple A, *Alianza Anticomunista Argentina*), permit de liquider jusque dans les pays voisins les nombreux réfugiés politiques.

Interrogé par le juge Roger Le Loire [9], le général Paul Aussaresses [10], grand amateur devant l'Eternel de révélations assassines, ne tarit pas d'éloges lorsqu'il s'agit d'évoquer le rôle éminent que ses services ont joué en Argentine dans l'enseignement des techniques de torture les plus en vue, - techniques qu'il a lui-même longuement peaufinées lors de la Bataille d'Alger, avant de devenir marchand d'armes pour Thomson. Aux dires du général Manuel Contreras, directeur de la DINA (Direccion Nacional de Inteligencia), le service de renseignement d'Augusto Pinochet, les officiers chiliens auraient été entraînés au Brésil par Aussaresses. Ce dernier acquit alors une solide réputation en matière de lutte contre les mouvements révolutionnaires dont il fit largement profiter les dictatures sud-américaines. Rien ne se perd, rien ne se crée...

C'est dans le même état d'esprit que récemment encore le très fréquentable général préconisait l'utilisation de la torture dans la lutte contre al-Qaida, l'ennemi public numéro un comme chacun sait. Fort de sa longue expérience en Algérie, flanqué de la Légion d'honneur (aux grands hommes, la patrie reconnaissante...), Aussaresses a su mettre à profit le concept de secret théorisé par Roger Trinquier dans son opus *La Guerre moderne*, considéré comme un manuel de référence dans la lutte contre-insurrectionnelle. Cette doctrine fort respectable insiste sur la nécessaire observance de la loi du silence concernant la détention et l'élimination des prisonniers politiques dont aucune trace ne doit subsister. On ne compte d'ailleurs plus le nombre de victimes de ces doctes préconisations dont les corps furent jetés à la mer et retrouvés ensuite sur les plages argentines ou uruguayennes. Une façon tout à fait singulière d'illustrer la chanson de Georges Brassens, « Supplique pour être enterré sur la plage de Sète ».

Grands seigneurs, nous n'avons bien sûr fait que rendre service au gouvernement argentin comme aime à le répéter, en premier de la classe, Pierre Messmer, chancelier de l'Ordre de la Libération, membre de l'Académie française, ancien ministre du général de Gaulle et de Georges Pompidou : « Argentina wanted the advisers so we gave them what they wanted. Argentina is an independent country and there was no reason for us to deny their request ». [11] Et Pierre Messmer d'enfoncer encore plus le clou en ajoutant que la formation à la répression dispensée par la France ne relevait pas de pratiques isolées mais d'une véritable politique d'Etat.

La morale de cette sordide histoire est que la torture, la répression brutale, l'arbitraire participent des us et coutumes du pouvoir d'Etat, fût-il démocratique, et qu'ils ne sont pas l'apanage de l'axe du Mal selon la formule chère à George W. Bush (*Axis of evil*). Les brutalités policières et les manquements aux principes fondateurs n'appartiennent pas qu'aux vieilles lunes. La publication récente, par les éditions *Zones*, du rapport de Victor Serge sur la répression policière au lendemain de la révolution russe [12], a le mérite de rappeler que « fichage, surveillance, filature, écoutes, infiltrations, manipulations et provocations » sont « autant de techniques policières que les régimes de tout poil ont toujours employées contre ceux qui entendaient contester l'ordre établi ».

En 1999, il y a tout juste dix ans, la France fut condamnée par la Cour européenne des droits de l'Homme pour actes de torture sur la personne d'Ahmed Selmouni lors de sa garde à vue, en 1991, par cinq policiers de Seine Saint Denis, en violation de l'article 3 de la Convention européenne de Protection et de Sauvegarde des Droits de l'Homme et des Libertés Fondamentales qui stipule que « Nul ne pet être soumis à la torture ni à des peines ou traitements inhumains ou dégradants ». Les policiers incriminés n'ont été inquiétés par la justice que sept ans et demi après les faits. La France est le deuxième Etat, après la Turquie, à avoir été montré du doigt par la Cour européenne pour torture et durées excessives de détention provisoire. Amnesty international vient de publier son rapport annuel qui examine l'évolution des droits de l'homme dans 157 pays de janvier à décembre 2008. L'organisation internationale s'alarme des mauvais traitements infligés par les forces de l'ordre françaises [13], ainsi que de la situation des

migrants et des demandeurs d'asile dans les centres de rétention administrative. [14] Amnesty international considère que la loi sur la rétention de sûreté, adoptée par le Parlement en février 2008, « autorise une prolongation indéfinie de la peine de privation de liberté, de l'interdiction de la détention arbitraire et du principe de présomption d'innocence ».

Récemment encore, on se souvient de l'affaire de Tarnac et de la façon dont les forces de l'ordre ont mis en pratique l'arbitraire répressif, prenant prétexte du sabotage de l'alimentation électrique d'une ligne de train. Julien Coupat a passé plusieurs mois en prison, après avoir été mis sous surveillance par la Sous-Direction antiterroriste (SDAT), malgré un dossier à peu près vide. Suspecté de diriger la « mouvance anarcho-autonome », un petit groupe établi à Tarnac et jugé dangereux pour la sûreté de l'Etat, sa bibliothèque d'environ 5000 livres fut passée au crible par les policiers : 27 de ces ouvrages furent considérés comme des preuves que Julien Coupat était un dangereux révolutionnaire, c'est-à-dire terroriste. Comme le souligne Francis Dupuis-Déri, « les policiers jouent sur l'imaginaire social en associant des lectures inquiétantes à des individus suspects [15] », dans un pays qui se pique pourtant de valoriser la culture, l'esprit critique, la liberté d'expression et de création.

Si l'ordre capitaliste fonctionne beaucoup plus à la séduction qu'à la répression, nous nous acheminons vers des formes de violence que les sociétés de contrôle auront de plus en plus de mal à contenir. Le rejet massif, à l'échelle planétaire, de l'ordre dominant va poser de sérieux problèmes aux appareils d'Etat. Les méthodes classiques de répression ne suffiront pas à endiguer la révolte, comme on le voit, aujourd'hui en France, avec la mise en place d'une politique de criminalisation de la contestation. Sous prétexte de défendre l'autorité publique, les poursuites pour délit d'outrage ont presque doublé en dix ans selon l'Observatoire national de la délinquance. Les Etats n'ont pas dit leur dernier mot. Le terrorisme d'Etat [16] a encore de beaux jours devant lui. Il a déjà les coudées franches depuis l'attaque aérienne du 11 septembre 2201 contre les Etats-Unis, même si, comme à l'époque de Victor Serge, « la répression policière d'aujourd'hui est à la fois exagérée, arbitraire mais aussi souvent improvisée, brouillonne, inefficace. [17] » Les universitaires qui étudient la répression policière constatent que, depuis les années 1990, la « militarisation du maintien de l'ordre marque une rupture avec les méthodes précédemment utilisées où nous étions dans une phase de gestion négociée et pacifiée des règles du désordre. [18] » A partir du début des années 1970, la tendance, en effet, était à une pacification relative de la répression, la police privilégiant plutôt un usage préventif, réactif et donc sélectif de la violence.

La thématique du complot, finement décortiquée par Fredric Jameson, est entrée dans les moeurs et servira à justifier tout et n'importe quoi. Au nom de la lutte contre le terrorisme que le prétendu choc des civilisations est supposé engendrer immanquablement, des législations scélérates, attentatoires aux droits de l'homme, vont voir le jour. Le recours aux mesures d'exception [19] risque de devenir monnaie courante, quand ce n'est pas la liberté d'expression qui sera sacrifiée sur l'autel de la raison d'Etat. Si de surcroît les intellectuels se contentent d'être des animaux de compagnie ou des caisses de résonance des pensées molles, la banalisation de l'intolérable finira par laminer la capacité à s'indigner. Comme le rappelle Alain Brossat, « La question, infiniment sérieuse et irrésolue pour le temps présent, est bien celle-ci : que fait-on face à l'intolérable ? » [20]

Plus subtiles et efficaces sont les lieux d'emprise totalitaires où s'entasse régulièrement la meute social-sodomisée : les stades, les écrans géants, les centres commerciaux tentaculaires et, *last but not least*, l'immense machinerie à usiner les cerveaux que constituent, dans la légitimation de l'idéologie dominante, les médias et leurs relais institutionnels. A cet égard, les analyses visionnaires d'Herbert Marcuse sur l'utilisation de la technologie à des fins de contrôle social n'ont pas pris une ride. Il y a lieu de s'inquiéter, en effet, des prétendues promesses du livre numérique face auxquelles le monde de l'édition et de la culture est en émoi. Derrière ce processus apparemment innocent se profilent des enjeux à la fois culturels, politiques et moraux que pointe avec beaucoup de justesse Rémy Toulouse, directeur des éditions Les Prairies ordinaires. Dans une logique d'accélération des cycles de reproduction du capital, la gouvernementalité néolibérale trouve dans les nouvelles technologies immatérielles un outil idéal qui « promet à la fois de nouvelles perspectives de profit et de nouvelles formes d'assujettissement. [21] » C'est tout notre rapport au texte et à la lecture attentive, critique qui est menacé. La promotion du livre numérique et de ses avatars -

e-reader, *e-book store*, *e-library* - ne vise rien de moins qu'à « maîtriser les rythmes sociaux liés à l'activité d'apprendre », « discipliner les corps devant leurs écrans », « soumettre les cerveaux "disponibles" aux flux incessants des "contenus" et de l'information. » La dématérialisation des savoirs ressortit ainsi à une logique de production de sujets à intensité faible, façonnés par « l'accélération des rythmes de sollicitation des écrans [22] », dont le sens critique sera nécessairement amoindri. *Big brother is watching you*. Nous vivons décidément une époque formidable...

Post-scriptum :Olivier Verdun est professeur de philosophie en France, a publié 2 recueils de poésie dont l'un qui vient juste de sortir (plus d'informations en pièce jointe à cet article). Un 3e ouvrage est également en cours de publication (un essai philosophique sur la domination).

---

[1] Pierre-Joseph Proudhon, Idées générales de la Révolution au XIXe siècle, pp 310-311.

[2] Ces oeuvres ont été exposées en 2006 à New York et en janvier 2007 à l'université de Berkeley en Californie.

[3] Quand les victimes d'hier deviennent les bourreaux d'aujourd'hui...

[4] Sur cette question de l'anti-américanisme français, on lira avec profit, et avec la distance critique qui s'impose, American vertigo de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 2006.

[5] "French role in the export of torture practices", The Japan Times, 11 May 2009. http://search.japantimes.co.jp/cgi-…. Voir également le livre de Marie-Monique Robin, Les Escadrons de la mort, l'école française (La Découverte, collection « Cahiers libres », 2004), dont elle a aussi fait un film documentaire diffusé la première fois sur Canal+ le 1er septembre 2003.

[6] Rappelons que François Mitterrand, alors Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement de Pierre Mendès-France, était opposé à l'indépendance de l'Algérie.

[7] Cf. la loi adoptée le 12 octobre 2006 par l'Assemblée nationale punissant d'un an de prison et de 45000 euros d'amende la négation du génocide arménien.

[8] Exemple de l'affaire Irangate qui, dans les années quatre-vingts, a défrayé la chronique.

[9] Roger Le Loire fut en charge, de 1995 à 2001, des poursuites engagées en France contre le général Pinochet, ainsi que de celles diligentées suite à la disparition de seize Français, en Argentine, sous la dictature de Videla.

[10] On se souvient des démêlés avec la justice française du truculent général Aussaresses suite à la publication, en mai 2001, de son ouvrage Services spéciaux, Algérie 1955-1957 : Mon témoignage sur la torture (éditions Perrin), dans lequel l'auteur révèle les exactions commises par la France en Algérie, dans le but, selon lui, de liquider le FLN « aussi vite que possible ». Le 4 mai 2001, Jacques Chirac, alors président de la République, se déclare horrifié par les déclarations du général Aussaresses et demande non seulement que la Légion d'honneur lui soit retirée mais que des sanctions disciplinaires soient engagées à son encontre. Les éditions Plon, propriétaires des éditions Perrin, seront condamnées par la 17e chambre du tribunal correctionnel de Paris pour apologie de crimes de guerre, jusqu'à ce que le 15 janvier 2009 la Cour européenne des droits de l'homme condamne la France pour violation de l'article 10 de la Convention européenne relatif à la liberté d'expression.

[11] Cité par Cesar Chelala, in "French role in the export of torture practices", op. cit. : « L'Argentine voulait des conseillers et nous avons accédé à leur demande. L'Argentine est un pays indépendant et il n'y avait aucune raison de décliner leur requête ».

[12] Victor Serge, Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression, Zones, Editions de La découverte, Paris, 2009. Ce rapport de Victor Serge, publié pour la première fois en France en 1925, est tiré des archives secrètes de la police politique tsariste et constitue une « sorte de guide pratique des techniques de répression policière ».

[13] Exemple d'Abdelhakim Ajmi, décédé le 9 mai 2008 à Grasseou, dont l'autopsie a révélé qu'il avait succombé à une asphyxie provoquée par les méthodes policières d'immobilisation.

[14] Amnesty international donne l'exemple du centre de rétention de Mayotte.

[15] Francis Dupuis-Déri, « Postface. La répression policière, encore et toujours », in Victor Serge, Ce que tout révolutionnaire doit savoir de la répression, op.cit., p.121.

[16] Le carnage de Gaza, du 27 décembre 2008 au 21 janvier 2009, qui a fait quelque 1330 morts et 5450 blessés du côté palestinien, est un

exemple récent d'un acte de terrorisme d'Etat de grande ampleur. « Gaza, c'est un nouveau plongeon dans la barbarie moderne qui se situe dans la continuité de Dresde, Hiroshima, Sétif, non par le nombre de victimes ou par les moyens utilisés, mais par la volonté délibérée de massacrer des civils » (Michel Warschawski, « Le Moyen-Orient sous les ruines de Gaza », in revue Contretemps, nouvelle série n°2, mai 2009, éditions syllepse, p.64.).

[17] Francis Dupuis-Déri, ibid., p.136.

[18] Nathalie Bayon et Jean-Pierre Masse, « L'altermondialisme au prisme de l'exceptionnalisme : les effets du 11 septembre 2001 sur le mouvement social européen », Cultures et Conflits, octobre 2004.

[19] Exemple, aux Etats-Unis, du patriot act adopté par le Congrès américain le 26 octobre 2001. Sont autorisés perquisitions, arrestations, déportations, mise en quarantaine des suspects, écoutes téléphoniques, contrôles du courrier et des communications par internet, sans que l'autorisation préalable d'un juge soit requise. La France sarkozyste est sur la même voie. A ce sujet, on peut consulter en ligne le dossier consacré aux lois antiterroristes par le groupe juridique des Comités de soutien aux 9 inculpés du 11 novembre.

[20] Alain Brossat, Bouffon Imperator, Politis, Nouvelles Editions Lignes, 2007, p.76.

[21] Rémy Toulouse, « Tout ce qui est solide se dissout dans le numérique. La lecture attentive et critique menacée de marginalisation », Le Monde, n°20145, samedi 31 octobre 2009, p.19.

[22] Ibid.

Atomisation

- Le coin des avant-gardes - Anti-manuel des idées reçues -

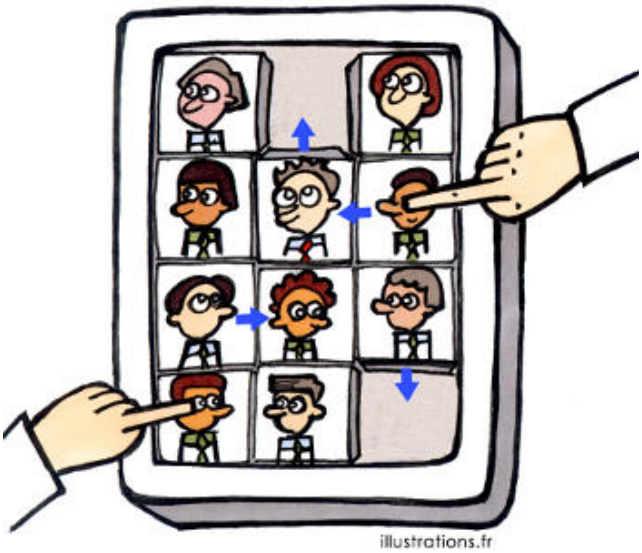
Date de mise en ligne : jeudi 19 novembre 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Tactique indémodable utilisée par les dominants pour empêcher la formation d'une conscience de classe chez les dominés.



A juste dose, l'atomisation ne présente que des avantages : en plus d'anéantir les potentialités de révolte, elle soutient fidèlement le marché des antidépresseurs et la consommation dite de compensation. A plus forte de dose, elle peut cependant transformer les vaches à lait en martyrs, comme chez France-Télécom, PSA et bien d'autres. Or, le plus gênant dans ces suicides à répétition, c'est qu'ils font apparaître l'atomisation comme le résultat d'une stratégie délibérée (diviser pour mieux régner) malgré des années d'enfumage conceptuel visant à la présenter comme l'aboutissement regrettable mais inexorable de sociétés post-modernes dont l'individualisme serait le moteur.

D'une certaine manière, les suicidés de France Télécom sont un bon signe : ils consacrent le triomphe absolu de la glorieuse offensive néolibérale engagée dans les années 70. Il y a 40 ans, les desperados de la classe laborieuse voulaient foutre en l'air entreprises et patrons. Aujourd'hui, ils retournent leur colère contre eux-mêmes et suppriment le problème à la racine. Remplacer une trentaine d'employés suicidés, ça coute moins cher que 30 patrons liquidés et surtout ça fait moins désordre. Puisque les travailleurs ont tout compris, qui oserait encore douter des bienfaits de la pédagogie néolibérale ?

Pour arriver à ces résultats, il a fallu mobiliser des ressources prodigieuses. De l'argent bien sûr mais aussi beaucoup de talent(s), des montagnes de cynisme et des centaines de kilos de prothèses mammaires en prime-time. Résultat des courses, le prolo est convaincu qu'il appartient à la classe moyenne et l'idée même de lutte des classes fait rigoler. Sans complexe, chacun crache sur plus faible que lui : le travailleur sur le chômeur, le chômeur sur le sans-papier, le sans papier sur le rom, le rom sur sa femme, etc. (c'est d'ailleurs à se demander où ce petit jeu s'arrête).

Endoctrinée par une idéologie qui présente le bonheur comme un bien de consommation, la chair à canon de l'ordre capitaliste ne prend même pas le temps de se demander s'il est possible de vivre heureux entouré de gens misérables à moins d'être un monstre. Mais après tout, pourquoi le bonheur ne serait-il pas le privilège des monstres si ce sont les seuls à pouvoir se le payer ?

Lorsqu'elle est appliquée efficacement, l'atomisation amène non seulement les dominés à s'opposer les uns aux autres, mais en plus à se détester eux-mêmes. L'isolement sur le lieu de travail, la domestication et l'exploitation juteuse qui s'en suivent conduisent à une dégradation de l'image que le travailleur se fait de lui-même et dont il sort

encore plus fragilisé, voire détruit. Le dominé a intégré le point de vue du dominant (ce que Bourdieu appelait la « violence symbolique ») et en paye le prix fort.

Grâce à l'atomisation, l'ordre règne dans les usines, les centres d'appel, les boîtes d'intérim et les *sweat-shops* du monde entier. Mais pour combien de temps ? Combien de temps avant que les paillassons des riches ne redécouvrent en masse la force de l'entraide et des luttes sociales ou peut-être même seulement les paroles d'une chanson écrite après l'écrasement de la Commune et qui disait, après avoir souligné la toute puissance des bourgeois :

« Oui mais ça branle dans le manche les mauvais jours finiront.
Et gare à la revanche quand tous les pauvres s'y mettront ».

Après le temps de l'atomisation des dominés, le temps des hématomes pour les dominants ? Une chose est sûre : pas de temps des cerises possible sans passer d'abord par le temps des marrons.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Théorie du voyage, Poétique de la géographie

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : dimanche 22 novembre 2009

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

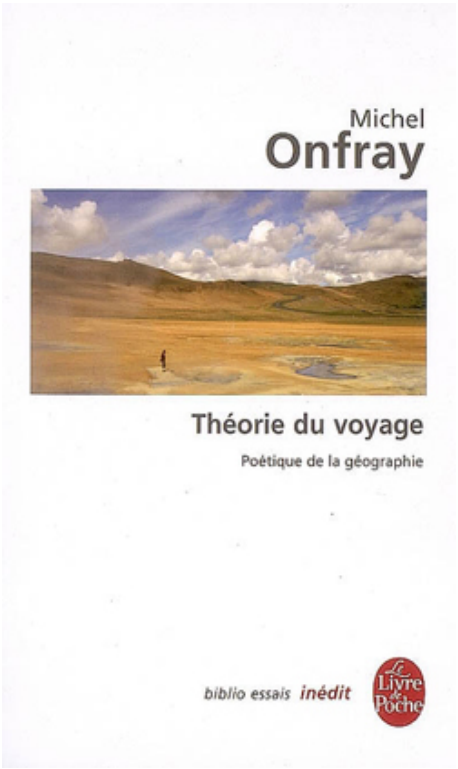
Penser ce que l'on vit et vivre selon ses idées, c'est en somme ce à quoi invite Michel Onfray dans chacun de ses ouvrages. Dans *Théorie du voyage, Poétique de la géographie*, il convie ses lecteurs à faire du voyage l'occasion d'une meilleure connaissance d'eux-mêmes et d'une jubilation intense.

Philosophe hédoniste, Michel Onfray accorde en effet une large place au plaisir. Il propose une série de techniques visant à augmenter le désir en amont du voyage pour décupler la jouissance que celui-ci procurera une fois sur place et même une fois rentré chez soi. Si cet ouvrage n'est pas à proprement parler un ouvrage politique, il s'appuie néanmoins sur une vision du monde en totale rupture avec celle mise en avant par la société de consommation. A ce titre, il mérite pleinement sa place dans la Bibliothèque du Révolutionnaire en Charentaises.

Le voyageur réactive la figure rebelle du nomade

Pour Michel Onfray, le voyage n'a rien à voir avec un simple divertissement et c'est précisément ce qui le distingue du séjour touristique. Alors que le touriste se limite à acheter un produit et se garde bien de quitter les sentiers balisés par l'ordre établi, le voyageur réactive la figure rebelle du nomade, de l'électron libre se jouant des frontières et des puissants qui cherchent à contrôler toujours plus d'aspects de sa vie. Si le touriste n'inquiète personne, le voyageur est souvent perçu comme une menace dans la mesure où « l'art de voyager induit une éthique ludique, une déclaration de guerre au quadrillage et au chronométrage de l'existence ».

« Art de voyager » et « érotisme du voyage »



Tout comme les préliminaires raffinés précèdent généralement les étreintes réussies, la préparation studieuse des voyages augmente le plaisir qu'on peut en tirer. La lecture combinée de guides, de romans, de poèmes et d'atlas a pour effet d'enrichir l'imaginaire associé au lieu dans lequel on se rend. « L'existence d'un érotisme du voyage

suppose le dépassement d'un besoin naturel afin de susciter l'occasion d'une jubilation artificielle et culturelle. (...) Dans le voyage, on découvre seulement ce dont on est porteur. Le vide du voyageur fabrique la vacuité du voyage ; sa richesse produit son excellence ». On notera que cette préparation n'exclut en rien l'improvisation une fois sur place.

L'art de voyager suppose aussi de profiter pleinement de toutes les étapes du voyage. Celui-ci commence au moment même où l'on ferme la porte de chez soi pour traverser l'« entre-deux » qui sépare le domicile de la destination rêvée.

« Le voyage fabrique l'amitié tout autant que l'inverse »

Le voyage offre l'occasion de pratiquer l'amitié et ce n'est pas la moindre de ses qualités. L'ami avec lequel on décide de prendre la route est une garantie contre les éventuels coups durs en même temps qu'un coefficient multiplicateur du plaisir avant, pendant et après le voyage. L'ami rend notamment possible le partage et l'improvisation nomade. « Le voyage fabrique l'amitié tout autant que l'inverse ». Michel Onfray signale que quant à lui, il préfère voyager à deux et avec un ami du même sexe plutôt que sa partenaire (pour éviter d'exposer l'amour et favoriser la spontanéité des échanges pendant le voyage, par exemple avec l'autre sexe...). Il ajoute que « dans le détail du voyage, l'amitié permet la découverte de soi et de l'autre ».

Une découverte de soi

In fine, la découverte de soi est LA raison du voyage. Si le voyage est une chose sérieuse, c'est en effet parce qu'il fait partie intégrante de l'identité des individus. Partisan d'un déterminisme très poussé - pour ne pas dire radical - Michel Onfray considère que chacun naît nomade ou sédentaire et qu'il se découvre par la suite. D'où l'importance des voyages, qui permettent de devenir ce que l'on est, pour paraphraser Pindare. « On ne voyage pas pour se guérir de soi mais pour s'aguerrir, se fortifier, se sentir et se savoir plus finement ». « Là encore, le voyageur et le touriste se distinguent radicalement, s'opposent définitivement. L'un quête sans cesse et trouve parfois, l'autre ne cherche rien, et, par conséquent, n'obtient rien non plus ».

Quant au choix d'une destination, c'est une illusion : le voyageur est en réalité requis par elle par le biais d'un imaginaire déjà constitué, consciemment ou non.

L'expérience du voyage est une occasion de retrouver son corps et de le sentir vivant en lui faisant subir toutes sortes de dérèglements : on dort peu ou mal, on s'alimente différemment, on change de fuseau horaire… « En célébrant ces retrouvailles avec les durées biologiques, en jouant avec les décalages entre corps social et corps naturel, civilisation et biologie, chaque individualité connaît le plaisir de sentir son corps vivant, travaillé par plus grand et plus fort que lui ».

« Inventer une innocence »

Michel Onfray invite le voyageur à s'inventer une innocence lors de ses pérégrinations et à s'interdire de juger ce qu'il découvre sur les lieux visités. L'important est de chercher à comprendre. Or pour comprendre, l'auteur considère qu'il

n'est nulle besoin de s'immerger dans la population locale, de parler sa langue où d'engager des recherches poussées. Pour appuyer cette idée, il évoque la figure du « nomade-artiste ». Celui-ci « sait et voit en visionnaire, il comprend et saisit sans explications, par impulsion naturelle ». Et de citer comme exemple Claudel, qui aurait compris le Japon en y restant quatre-vingt-cinq jours sans en parler la langue…

« Piéger la mémoire »

La question de la mémoire, du souvenir du voyage est un élément central de l'ouvrage. Lorsque le voyage se déroule, le corps enregistre un grand nombre d'informations, d'émotions, de sensations qui surviennent de façon diffuse et désordonnée (une quantité d'informations qui est fonction de la sensibilité du voyageur, dont le corps est plus ou moins performant). Le voyageur à tout intérêt à fixer ces souvenirs à l'aide des techniques avec lesquelles il est le plus à l'aise. Une fois de retour au domicile, ces informations doivent être organisées avec méthode et volonté pour concentrer l'essence du voyage dans quelques instants clefs. « Un poème réussi, un cliché retenu, une page qui reste supposent la coïncidence absolue entre l'expérience vécue, accomplie et la souvenance réactivée, toujours disponible malgré l'écoulement ». Le dressage de la mémoire est une étape absolument fondamentale car « si l'on n'y prend garde, la mémoire nous fabrique plutôt que l'inverse ». Or, l'enjeu est de taille : le passé donne plus de consistance au présent et permet de préparer le futur.

Conclusion critique

Théorie du voyage, Poétique de la géographie est un ouvrage qui séduira tous les amoureux du voyage car il donne à cette activité une importance qu'on lui refuse généralement sous prétexte qu'il s'agit d'un simple loisir (donc d'une occupation futile). Personnellement, la lecture de cet ouvrage m'a procuré un plaisir similaire à celui éprouvé lors de la découverte des livres de Michel Onfray consacrés à la gastronomie [1], à l'amour [2] et à l'érotisme [3]. Je ne peux que me réjouir qu'un philosophe fasse des plaisirs de la vie des sujets de réflexion et d'édification de soi. Le fait qu'il propose des exemples pratiques visant à accroître le plaisir du voyage et les bienfaits que chacun peut en tirer est également très appréciable.

Ceci dit, je ne me retrouve pas dans le « nomade-artiste » de Michel Onfray. Pas seulement parce qu'il met la barre un peu haute (n'est pas Claudel qui veut… si tant est que les prouesses qui lui sont attribuées - comprendre le Japon ! - soient vraies) mais aussi parce qu'il a, je trouve, trop tendance à considérer les populations visitées comme de simples éléments du décor. Ne pas pouvoir communiquer avec les habitants du pays qu'on visite et se cantonner au rôle de « spectateur désengagé » condamne à passer à côté d'expériences enrichissantes. Personnellement, je suis enclin à penser que c'est précisément lorsqu'on abandonne le rôle du « spectateur désengagé » pour devenir acteur que le voyage devient à la fois plus savoureux et plus intéressant. Dans mes voyages, les rencontres avec des locaux ou d'autres voyageurs jouent un rôle essentiel.

Quoi qu'il en soit, sans la lecture de *Théorie du voyage, Poétique de la géographie*, je n'aurais sans doute pas passé autant de temps à essayer de comprendre quelle est ma propre perception du voyage et pour quelles raisons elle est ce qu'elle est. Le livre atteint donc son but : faire réfléchir le lecteur, le stimuler pour qu'il trouve son propre chemin, qu'il croise celui de Michel Onfray ou non.

Post-scriptum :

- *ONFRAY, Michel, Théorie du voyage, Poétique de la géographie*, 2007.
- Lire aussi du même auteur, le remarquable *Traité d'athéologie*, 2005. Fiche de lecture disponible ici.

[1] Cf *Le ventre des philosophe : Critique de la raison diététique*, 1990 et *La raison gourmande*, 1995

[2] Cf *Théorie du corps amoureux : Pour une érotique solaire*, 2001

[3] Cf *Le souci des plaisirs : Construction d'une érotique solaire*, 2008

Wolfgang Master met le feu dans les églises

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : samedi 16 janvier 2010

La Révolution en Charentaises

Cette fois c'est décidé, si Wolfgang Master va à l'église, c'est pour y mettre le feu. Son lourd manteau d'hiver à la main, il appuie sur l'interrupteur et plonge le salon dans une soudaine obscurité. Machinalement, son regard se pose sur la fenêtre de l'appartement d'en face. Il s'en échappe par intermittence une clarté multicolore qui contraste avec la lueur cathodique bleutée à laquelle l'ont habitué ses voisins. Il imagine la crèche au pied du sapin, les guirlandes et les anges en carton trompetant « joyeux Noël » d'une écriture enfantine. L'air résolu et le sourire aux lèvres, il referme la porte derrière lui.

L'église est désormais en vue. Chaque pas lui faisant l'effet d'une nouvelle injection d'adrénaline, c'est dans un état proche de l'euphorie que Wolfgang atteint enfin la sinistre bâtisse. Bien qu'il en ait grande envie, Wolfgang Master résiste à la tentation d'y pénétrer immédiatement. Des années de pratique de l'art de jouir - dans tous les domaines - lui ont appris tout l'intérêt de faire croître le désir, de le faire gonfler à l'extrême, jusqu'à l'explosion. Wolfgang s'appuie donc contre un réverbère et, les mains calés bien au fond de ses poches, il observe l'église en ouvrant grand les portes à ses réflexions.

Wolfgang met plus souvent les pieds dans les églises qu'il ne voudrait : amis et famille s'évertuent depuis des années à le trainer de mariages en baptêmes... jusqu'à la nausée. A bien y réfléchir, il n'a rien contre les monuments en eux-mêmes. C'est même avec plaisir qu'il va en visiter pendant ses vacances, par intérêt culturel. Ce qui l'horripile, c'est ce qui se passe dans les églises, à commencer par les propos tenus par les curés et la dévotion dont font preuve leurs ouailles.

Pour le croyant, dans une église, tout n'est que symbole. Pour Wolfgang aussi. Dans ce même lieu, les symboles de mort des catholiques et ceux de Wolfgang se font écho. Morts les martyrs de l'Église comme les suppliciés de l'Inquisition. Mort le Christ crucifié comme les « infidèles » empalés par le très catholique Vlad bepe_ [1] et les victimes des croisés. Mort l'amour s'il n'est du divin, morts le sexe, la gourmandise, les plaisirs... Et surtout, pendant des siècles, morte l'intelligence sacrifiée dès le plus jeune âge sur l'autel de la foi. Là où trône le livre des chrétiens, Wolfgang voit les fantômes des innombrables ouvrages partis en fumée pour que la Bible règne sans partage sur les esprits.

Les catholiques ne bruleront jamais assez d'encens pour recouvrir l'odeur de chair calcinée des buchers allumés au nom de leur dieu. Et les murs de leurs églises ne seront jamais assez épais pour étouffer les cris de souffrance de leurs victimes.

Wolfgang est prêt à rentrer.

Ce soir, il va casser du symbole. Il se voit déjà exciter la foule en délire depuis la chaire du curé, se griser de vins fins sous le regards des saints, défendre un athéisme radical accoudé au bénitier, flirter dans les confessionnaux et surtout, mettre le feu à la piste de danse… en l'occurrence la nef. Wolfgang Master est heureux d'être à Gand, une ville où les églises peuvent devenir de parfaits écrins pour des fêtes d'une décadence jubilatoire. Il se plaît déjà à rêver d'une soirée du même type dans une mosquée ou une synagogue...

Post-scriptum :

Quelques adresses sympathiques :

Pour se mettre une mine (classe) dans une église, je recommande :

- *Le bar à vins du Kruisherenhotel à Maastricht*
- *Le bar très tendance 'Pitcher and piano' à Nottingham*

Pour mettre le feu comme Wolfgang :

- *Le Club Paradiso à Amsterdam*
- *J'essaye de retrouver le nom de l'église à Gand*

Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

---

[1] Le comte Dracula de Bram Stoker

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

L'expérience de Asch

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 27 janvier 2010

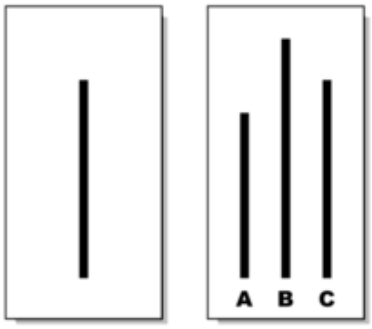
La Révolution en Charentaises

De la tendance au conformisme et de l'intérêt des minorités dissidentes.

Ce qu'on appelle communément l'expérience de Asch, du nom du psychologue Solomon E. Asch (1907-1996), consiste en une série d'expériences menées dans les années 50 visant à mesurer la capacité des individus à se conformer ou non à l'opinion d'un groupe. En dépit de résultats inquiétants, l'expérience met en valeur le rôle essentiel que peuvent jouer les minorités dissidentes et peut donc être interprétée comme un encouragement pour tous ceux qui s'interrogent sur l'intérêt de lutter seuls contre une majorité de moutons de Panurge.

L'expérience

L'expérience sous sa forme la plus connue se déroule de la manière suivante. Tout d'abord, une annonce est passée pour inviter des étudiants de 17 à 25 ans à participer à un prétendu test de vision. Lorsqu'un volontaire (le « sujet ») se présente , on l'amène dans une pièce dans laquelle se trouvent neuf chaises côte à côte. On demande alors au sujet de s'assoir sur l'avant-dernier siège. Les huit autres participants arrivent progressivement et prennent place sur les chaises restantes. Il s'agit de complices de l'expérimentateur, mais le sujet ne le sait pas.



Une fois tout le monde installé, l'expérimentateur montre simultanément deux affiches. Sur la première, on peut voir une ligne et sur la seconde 3 lignes de taille différente (voir illustration). L'expérimentateur demande alors aux participants d'indiquer tour à tour laquelle des trois lignes de la deuxième affiche correspond à la ligne figurant sur la première affiche. Ce sont les participants situés à l'opposé du sujet qui donnent leurs réponses les premiers, à haute voix.

Dans un premier temps, les participants donnent les bonnes réponses mais ils se mettent très rapidement à commettre systématiquement des erreurs. Par exemple, si la première affiche montre une ligne de taille moyenne et la seconde affiche trois lignes de taille petite, moyenne et grande, tous les participants complices de l'expérimentateur vont répondre que c'est la grande ligne de la deuxième affiche qui est de la même taille que la ligne moyenne de la première affiche.

L'objectif de l'expérience est évidemment d'observer comment le sujet réagit à la pression d'un groupe manifestement dans l'erreur.

Résultats

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Les résultats font froid dans le dos. Pas moins d'un sujet sur trois se rallie à l'opinion du groupe et soutient donc une position contraire à l'évidence pour une grande proportion de questions. Quant à la part de sujets ayant donné au moins une fois une mauvaise réponse, elle atteint 75% ! Afin de vérifier l'influence de la pression du groupe sur la qualité des réponses, on a montré les mêmes affiches à un autre groupe dans lequel l'expérimentateur n'avait aucun complice : seul un sujet sur 35 a donné une réponse incorrecte. En d'autres termes, c'est bien la pression du groupe qui explique le haut pourcentage de mauvaises réponses.

Pourtant, lorsque l'on demande aux sujets d'expliquer les fautes, ils les attribuent à des erreurs de jugement et des problèmes de vue, refusant donc de reconnaître qu'ils se sont pliés à la pression du groupe.

L'expérience a été menée avec toutes sortes de variantes pour aller plus loin dans la compréhension de ce qu'il faut bien appeler une tendance au conformisme. Ces variantes ont par exemple permis de déterminer qu'à partir de trois complices donnant une réponse erronée, le sujet à tendance à se rallier au point de vue du groupe.

Une autre variante met en évidence un élément encore plus intéressant. En effet, si les complices de l'expérimentateur ne donnent pas tous la même réponse, le sujet est beaucoup plus susceptible de résister à la pression du groupe. Il suffit qu'un seul des complices exprime une opinion dissidente pour que le sujet ose donner une réponse différente de celle de la majorité.

Interprétations possibles

Il est facile de railler l'esprit de troupeau mis en évidence par l'expérience de Asch. Pour ma part, je m'en garde bien. Comme pour l'expérience de Milgram, il est plus facile de s'imaginer en résistant qu'en collaborateur et pourtant... seul le fait de vivre ce type de situation permet de remplacer les spéculations par des certitudes.

L'expérience de Asch apporte à mon sens au moins deux contributions majeures. Tout d'abord, elle nous incite à nous méfier de nous-mêmes à une époque où les politiciens de métier, les sociétés de relations publiques et les départements marketing des entreprises du monde entier exploitent à plein la tendance au conformisme mise en évidence par Asch.

Ensuite, elle montre l'importance fondamentale de l'existence de voix dissonantes. Ce sont elles qui rendent possible une émancipation par rapport au groupe en redonnant au sujet la force d'oser penser par lui-même. Alors que le gouvernement et ses amis du *Big Business* s'efforcent de mettre les médias au pas et s'évertuent à marginaliser les résistances, ne nous laissons jamais museler !

Asch expérience traduction
Geüpload door Newtoon. - Ontdek meer wetenschapsvideo's.

Post-scriptum :

Pour en savoir plus :

Studies on independance and conformity : a minority of one against an unanimous majority, Asch Solomon Psychological Monographs, 1956, 70, 416.

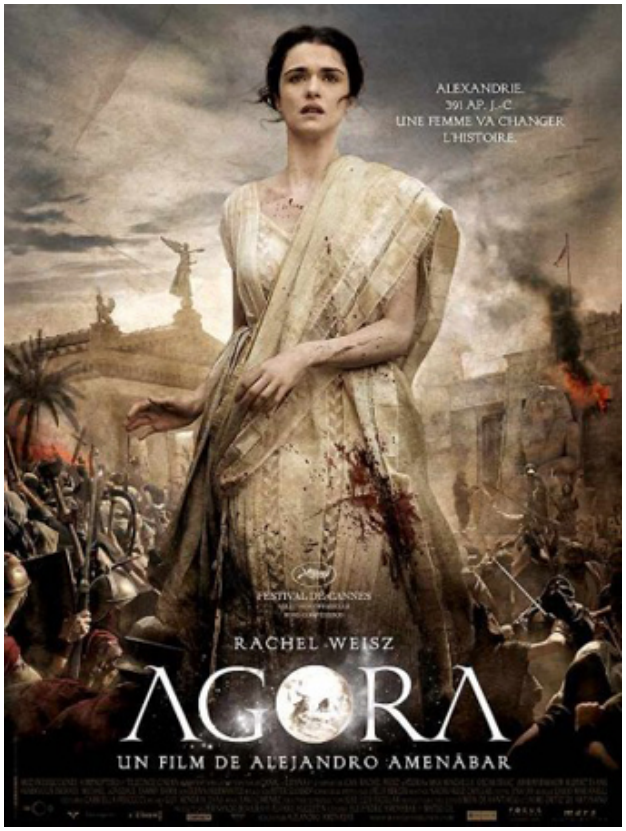
Agora

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mercredi 20 janvier 2010

La Révolution en Charentaises

La liberté de penser du philosophe s'arrête là où commence l'amour du prochain des chrétiens.



Avec *Agora*, Alejandro Amenabar nous offre un péplum grandiose à la gloire d'Hypatie d'Alexandrie, femme philosophe, mathématicienne et astronome brisée par la montée en puissance du christianisme. Agora est un éloge de la raison aussi émouvant qu'atemporel, un avertissement contre les fanatismes de tous types et un grand moment de cinéma.

L'intrigue - basée sur des faits réels - se déroule à Alexandrie à la charnière entre le IVème et le Vème siècle. La ville est alors sous domination romaine et constitue l'un des plus grands foyers culturels de la Méditerranée, notamment du fait de sa bibliothèque et de son académie, où enseigne Hypatie. Païens, juifs et chrétiens se côtoient. Les premiers tiennent encore les rênes du pouvoir mais depuis la conversion de l'Empereur Constatin au Christianisme (en 337) se met progressivement en place ce que l'historien (catholique) Henri-Irénée Marrou appellera « l'Etat totalitaire chrétien ». Les faits relatés dans le film se déroulent au moment où le rapport des forces entre les différentes religions bascule.

Agora repose sur trois intrigues (sentimentale, religieuse, astronomique) qui s'entrecroisent pour le plus grand plaisir du spectateur. Si l'ensemble fonctionne, c'est aussi grâce aux différents personnages mis en scène, tous incarnés par d'excellents acteurs. On ne sort pas indemne de la rencontre avec Hypatie, cette femme qui se crée une place d'exception dans un monde profondément misogyne en s'appuyant sur la puissance de son intellect et son courage mais au prix de sa vie sentimentale… puis de sa vie tout court.

Tous les autres personnages gravitent autour de l'astronome, oscillant entre ombre et lumière : Davus, l'esclave affranchi par Hypatie devenu soldat de Dieu dans l'espoir de renverser un système qui l'opprime. Oreste, le Préfet romain converti au christianisme par opportunisme qui creuse sa propre tombe en donnant toujours plus de gages à ses coreligionnaires dans le vain espoir de contenter un jour les fous de Dieu. Cyrille, l'évêque d'Alexandrie (le futur Saint Cyrille) prêt à tous les bains de sang pour assurer la suprématie de son Eglise. Si Davus et Oreste sont tous

deux épris d'Hypatie, Cyrille sait qu'il doit la supprimer pour gagner la partie.

Même en connaissant par avance le destin d'Hypatie et bien que le réalisateur l'ait très sensiblement adouci, on sort du cinéma avec une mélancolie dont on a du mal à se débarrasser. On pense aux millions de vie gâchées par des siècles d'obscurantisme religieux, aux centaines de milliers d'ouvrages brulés de la bibliothèque d'Alexandrie et surtout à la facilité déconcertante avec laquelle le quidam peut se transformer en bourreau sanguinaire pourvu qu'il soit passé par un bon « conditionnement psychologique ». On y pense et on se dit que tout cela est encore d'une effroyable actualité.

Et puis, on finit par se dire que nous, nous sommes encore vivants et que si nous voulons continuer à profiter de la vie, nous ferions bien de ne rien lâcher face aux fanatismes et aux superstitions.

Post-scriptum :

Agora, Alejandro Amenabar, 2009.

Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

Le guide du manifestant arrêté, Syndicat de la Magistrature

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : lundi 15 février 2010

La Révolution en Charentaises

Le *Guide du manifestant arrêté* publié par le Syndicat de la Magistrature est un kit de survie pour les citoyens en lutte et une référence précieuse pour tous ceux qui souhaitent connaître leurs droits dans un pays où on les réduit chaque jour un peu plus.

Comme son nom l'indique, l'ouvrage est pensé comme un guide pratique à la fois concret et concis (19 pages et pas un mot de trop). L'objectif avoué des auteurs est « d'exposer les droits et devoirs des citoyens et de la puissance publique dans l'une des expressions majeures de la démocratie que constitue la manifestation, de rappeler l'impérative conciliation des nécessités de l'ordre public et du droit constitutionnel des citoyens à la sûreté contre les incursions de l'administration et par-dessus tout, de mettre chacun en garde contre les conséquences désastreuses d'une forme contemporaine de pénalisation de la contestation. »

Le *Guide du manifestant arrêté* organisé en grandes parties qui suivent le manifestant mal barré d'abord « contrôlé » puis « arrêté », « accusé » et « jugé en comparution immédiate ». Pour finir, le chapitre « fiché » explique comment, que vous soyez reconnu coupable ou simplement soupçonné, vous avez toutes les chances d'être fiché sur des fichiers douteux et de devoir vous soumettre à un prélèvement génétique (un refus vous fait risquer un an de prison).

A la lecture du guide, ce qui frappe le plus, c'est sans doute le peu de droits dont dispose le citoyen face aux forces de l'ordre. Lorsqu'on sait que la voix d'un policier à toujours plus de poids que celle d'un justiciable, que les procédures font tout pour humilier ce-dernier et lui faire perdre tous ses repères (fouille au corps, enferment dans des pièces sales, privation de sommeil, etc.) et qu'il existe une disproportion grotesque entre les délits et la lourdeur des peines, on a le droit de douter des prétentions démocratiques de la France.

Pour ma part, je retiens ces quelques recommandations formulées par le guide :

- éviter de tomber dans les pièges tendus par les forces de l'ordre en ayant ses papiers d'identité et en prenant sur soi pour éviter les accusations d'outrage, de rébellion et de port d'arme.

- avoir les coordonnées d'un avocat lorsqu'on va en manif' pour être défendu au mieux si les choses tournent mal.

- favoriser les témoignages en sa faveur en constituant un maximum de preuves et en alertant les témoins ayant assisté à l'arrestation (préparer des petits papiers avec ses coordonnées, parler de son cas à tous ceux qu'on croise sur son chemin en cas de garde à vue, prendre noms et adresses des témoins lorsque c'est possible…).

- chercher à utiliser tous ses droits (avocat, médecin, avis à la famille) car le non-respect d'un droit rend la procédure nulle.

- refuser de signer un procès-verbal avec lequel on est en désaccord et écrire en bas du document le plus précisément quels sont les points de litige.

- porter plainte contre les policiers ayant manqué de déontologie.

- faire preuve de solidarité envers les personnes arrêtées en témoignant en leur faveur ou en filmant les policiers en action (les films pris avec des téléphones portables sont par exemples des preuves recevables dans un tribunal).

Un manifestant étant généralement plus utile dans la rue qu'en prison, vous avez tout intérêt à être le mieux informé possible sur vos droits pour pouvoir continuer à lutter contre le gouvernement. Le *Guide du manifestant arrêté* est là pour vous faciliter la tâche : utilisez le !

Post-scriptum :

Le Guide du manifestant arrêté est consultable et téléchargeable gratuitement sur http://www.guidedumanifestant.org/

Pour s'informer un peu plus sur les conditions concrètes des gardes à vue, vous pouvez écouter les excellentes émissions de Mermet sur le sujet ici et là.

Même chose pour les comparutions immédiates et les conditions de détention dans les dépôts : cliquez ici et là.

La Stratégie du Choc - S'informer c'est résister, armez-vous !

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : lundi 29 novembre 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une mise en images réussie du livre choc de Naomi Klein.

En adaptant pour le cinéma l'excellent ouvrage de Naomi Klein, Michael Winterbottom et Mat Whitecross montrent qu'ils n'ont pas froid aux yeux et qu'ils ont su les garder grands ouverts en lisant la conclusion du bouquin. En effet, après avoir montré comment les partisans d'un capitalisme aussi brutal que décomplexé sont passés maîtres dans l'art d'utiliser les périodes de crise pour mettre en pratique leurs idées face à des populations déboussolées, l'auteure conclut sur l'importance de la mémoire individuelle et collective pour éviter un effet de surprise aux conséquences souvent dramatiques (lire le résumé de l'ouvrage ici). A leur manière, les réalisateurs du documentaire donnent un écho plus large à cette mémoire collective en la mettant en images et contribuent donc à accroître la capacité de résistance des populations aux traitements de choc élaborés dans les laboratoires d'économie des facs néolibérales et les salles de réunion capitonnées du FMI ou de la Banque Mondiale.

L'ambitieux pari d'adapter l'ouvrage est réussi. Ceux qui ont déjà lu *La Stratégie du Choc* découvriront avec plaisir de nombreuses images d'archives qui réactivent efficacement les souvenirs laissés par le livre et donnent plus de corps au texte. Personnellement, j'ai par exemple été marqué par tous ces visages de garçons et d'hommes bien élevés, propres sur eux et souriants (à commencer par Milton Friedman) qui se sont fait les bourreaux des peuples auxquels ils infligeaient leurs politiques. Je n'ai pu m'empêcher de penser que des visages comme ceux là, j'en croise tous les jours…

Pour les spectateurs qui n'auraient pas lu le livre, le documentaire se suffit à lui-même et est parfaitement compréhensible (sauf peut-être pour quelques images un peu confuses de violences en Russie). Le démontage du conte de fée visant à présenter l'expansion du néolibéralisme comme inéluctable est magistral et achèvera de convaincre ceux qui en douteraient encore que l'histoire officielle est toujours écrite par les vainqueurs. On ne peut que suivre avec intérêt la présentation de cette histoire qu'on qualifiera d'alternative puisqu'elle prend le point de vue des populations opprimées. Surtout, le spectateur devrait se sentir particulièrement concerné par la montée en puissance du capitalisme du désastre, ce nouvel avatar d'un système économique calamiteux tirant de juteux profits des crises et ayant tout intérêt à leur multiplication. Sur ce thème, la prise en compte de la crise financière par les réalisateurs est un ajout très appréciable par rapport au livre.

Qu'il s'agisse du livre ou du documentaire, *La Stratégie du Choc* est un outil précieux au service de tous ceux qui

refusent de se laisser berner par des politiques qui prétendent gouverner sans eux, particulièrement en période de crise. Comme l'indique l'affiche du film « S'informer c'est résister, armez-vous ! ». Commencez par aller voir le film et lire le bouquin.

Post-scriptum :

La Stratégie du Choc, WINTERBOTTOM, Michael et WHITECROSS, Mat, 2009.

Lire le résumé du livre de Naomi KLEIN, La Stratégie du Choc sur la Révolution en Charentaises.

Couchsurfing : créer un monde meilleur, un canapé à la fois

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : vendredi 12 mars 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Une communauté en ligne pour rencontrer de belles personnalités et surfer (gratuitement) sur les canapés du monde entier !

Pour les non-anglophones, une petite traduction s'impose en guise d'introduction : faire du *couchsurfing*, ça veut dire « surfer sur les canapés ». Et c'est bien de cela qu'il s'agit même si de temps en temps, vous pouvez avoir la chance de dormir sur un lit (bien accompagné si vous avez vraiment de la veine !) ou l'infortune (relative) de devoir vous contenter d'un matelas gonflable posé à même le sol. Au final qu'importe, car le *couchsurfing*, c'est bien plus qu'un mode d'hébergement gratuit chez l'habitant !

Couchsurfing.org est une communauté de plus de 1,7 million de surfeurs présents dans plus de 71 000 villes à travers la planète. Ce joyeux petit monde se retrouve sur un site Internet très bien fait qui permet aux surfeurs de trouver des hôtes (lesquels sont eux-mêmes la plupart du temps des surfeurs ayant regagné temporairement leurs pénates) et aux hôtes de côtoyer d'autres membres de la communauté dans leur propre ville. Le tout se passe sans aucune obligation autre que les règles les plus simples de la courtoisie et de l'hospitalité : nul n'est besoin d'être hôte pour pouvoir être surfer et inversement.

Quel rapport entre le *couchsurfing* et la Révolution en Charentaises ? A priori aucun, sauf qu'un nombre croissant de révolutionnaires en charentaises se convertissent à cette pratique et ce n'est finalement pas un hasard. Pour profiter pleinement du *couchsurfing*, il faut oser faire confiance aux inconnus et donc faire preuve, si ce n'est de foi dans la bonté du genre humain, du moins d'une certaine ouverture d'esprit. On n'ouvre pas sa porte à n'importe qui, mais n'importe qui n'ouvre pas sa porte non plus. Les adeptes du *couchsurfing*, en plus d'être des amoureux du voyage, sont aussi des personnes qui accordent de l'importance à l'humain, à la rencontre, à l'amitié.

Ces rencontres ont toutes les chances d'être réussies si, lorsque vous ralliez la communauté, vous prenez soin de bien remplir votre profil. Vous serez ainsi plus susceptible d'entrer en relation avec des surfeurs qui vous ressemblent. Vous pouvez aussi rejoindre des groupes constitués au sein de Couchsurfing.org pour participer aux discussions et plus facilement faire la distinction entre les personnes que vous avez envie de rencontrer et les autres. Pour ma part, j'ai eu par exemple de superbes expériences avec des surfeurs des groupes « Anarchy and Atheism » (576 membres) et « Alternative ways of living and consuming » (7117 membres) et aucune avec les (27) crétins du groupe « PRO LIFE couchers » [1]…

Si comme moi vous décidez de vous jeter à l'eau pour rejoindre la communauté des *couchsurfers* je ne doute pas que vous vous émerveillerez devant la quantité de belles individualités dans le vaste monde et le champs immense des amitiés possibles. Et puis, vous vous demanderez pourquoi, avec autant de chouettes types (presque) à tous les coins de rue, le monde est dans une telle merde. En creusant un peu, et avec un peu de chance, c'est à ce moment là que vous déciderez de chausser les charentaises de la révolution !

---

[1] Militants anti-avortement

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Semaine du développement durable : partez bosser à vélo !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 3 avril 2010

La Révolution en Charentaises

Cela fait un an que je me suis installé dans notre belle capitale, pour rejoindre ma douce. J'en ai profité pour abandonner l'utilisation - en majeure partie - de ma voiture, dont je ne me suis pas débarrassé pour la bonne raison qu'elle n'est pas vendable en l'état mais que je n'ai toutefois pas amenée à Paris (horreur). J'ai donc pris le parti de partir travailler à vélo. Une petite demi-heure deux fois par jour, cela fortifie le coeur, les mollets et ma conscience écologiste. Florilège des arguments habituellement échangés sur l'utilisation du vélo en ville.

Le confort

Le premier argument avancé pour dénigrer ce moyen de transport, ce sont les intempéries. Bien sûr, arriver au travail trempé de la tête aux pieds, ce n'est pas confortable. Le froid, la pluie et la neige ne sont pas les amis du cycliste travailleur. Pourtant, à bien y regarder, vous constaterez que les matins où il pleut quand vous partez au boulot ne sont pas si nombreux que cela. Le froid n'est pas non plus si contraignant : il suffit de bien se protéger, dans les pays nordiques, c'est une habitude. Il ne s'agit pas non plus d'être masochiste : le choix du vélo vous permet, les matins où il pleut des cordes, de prendre les transports en commun, voire votre voiture (même si la circulation urbaine est bien pire les jours de pluie, car vous ne serez pas le seul à choisir cette solution). En pratique, après quelques semaines d'utilisation du vélo, vous finirez par préférer prendre quelques gouttes que de vous coller à tous vos homologues mouillés dans le métro ! Il existe, de surcroît, des accessoires sympas qui vous permettent de garder les fesses au sec (voir photo, import direct d'Amsterdam). Enfin, certains vêtements sont particulièrement efficaces contre ces maudites intempéries, notamment les capes de pluie (on en trouve à une trentaine d'euros, vite rentabilisés !)

Le danger

Le deuxième argument, et certainement l'un des plus valables, c'est le danger représenté par les autres usagers. Lorsque vous circulez en voiture, le danger, c'est vous. Au pire, vous risquez, pour votre beau bolide, une aile froissée, un parechoc enfoncé, ou un vélo renversé, rien qui mette votre propre vie en danger. En vélo, le problème est tout autre : tous les usagers de la route sont des dangers mortels pour vous, principalement à cause des mauvaises habitudes françaises qui ne laissent que peu de place aux cyclistes : les piétons - quand ils patientent pour passer au vert - le font sur la piste cyclable ; les automobilistes ne vous voient pas, vous êtes parfaitement transparent pour eux ; les scooters sont le parfait exemple de la contre citoyenneté : quand ils ne circulent pas sur

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

les pistes à vélo, ils ne vous entendent pas à cause du casque et du bruit. De toute façon, une bonne partie n'a même pas de plaque d'immatriculation, ce qui leur donne une impunité digne des plaques "Corps Diplomatique" ; même les autres cyclistes peuvent devenir un danger.

Pourtant, avec quelques précautions, vous pouvez éviter la majeure partie de ces risques : le casque n'est pas confortable mais reste une bonne protection en cas de choc (quoique certaines études vont à l'encontre de cette idée). Des lumières un peu partout vous permettent d'être mieux vu sur la route. Le respect de la signalisation routière, plus une attention particulière aux autres usagers de la route vous permet d'éviter les fous du volant qui s'imaginent gagner quelques minutes en passant au feu orange ou rouge (à Paris c'est un sport national). Les pistes cyclables, même si à Paris elles gagneraient à être grandement améliorées, vous séparent du reste des usagers puisqu'elles vous sont - en théorie - réservées. Ce n'est pas encore possible de laisser son enfant aller à l'école tout seul à vélo - nous n'en sommes pas encore au stade de cette ville allemande qui donne la priorité absolue aux vélos sur la voiture (je ne me souviens plus du nom de cette ville, si l'un de nos lecteurs veut bien laisser son nom sur le forum…) - mais reconnaissons que depuis quelques années, il y a du progrès (merci Bertrand).

La distance

Nous passons maintenant aux arguments plus fallacieux : la distance. Soit vous pouvez aller travailler à vélo, soit vous ne pouvez pas. Dans mon cas, je mets environ une demi-heure pour parvenir à mon lieu de travail, ce qui reste très raisonnable. En métro, je mettrais un peu plus longtemps (10 minutes de plus environ porte-à-porte). En voiture, c'est inimaginable… En roulant tranquillement, vous n'arriverez pas trempé de sueur et le soir, vous vous serez débarrassé d'une bonne partie de votre stress avant même de rentrer auprès de vos chères petites têtes blondes (ou brunes, rousses, chauves, crêpées, frisées, vous m'avez compris).

Les avantages procurés par votre employeur

Ils sont inexistants. En France, nous sommes très en retard par rapport aux pays du Nord en matière d'avantages procurés aux cyclistes : les employeurs sont tenus de vous rembourser la moitié de votre pass Navigo, mais aucune prime écologique ou citoyenne n'existe pour les gens qui se rendent à leur travail en vélo. Peut-être une piste de réflexion pour Nicolas Hulot lors des prochaines élections présidentielles en 2012 (sur laquelle Nicolas Sarkozy pourra venir s'asseoir comme il s'est assis sur la taxe carbone).

La pollution

Une des choses les plus inconfortables en vélo, et comme toujours, cela vient des autres, c'est la pollution que vous respirez à plein nez. Sachez tout de même que vous évitez une bonne partie des gaz d'échappement en choisissant soigneusement votre parcours et en roulant tranquillement. Quelques centaines de mètres de plus en longeant un canal interdit aux automobiles peut vous permettre d'économiser vos poumons. Pour votre satisfaction personnelle, sachez aussi que les automobilistes sont, à l'encontre des idées reçues, les plus exposés à la pollution qu'ils génèrent eux-mêmes, puisque l'air de leur habitacle est directement puisé dans la circulation urbaine (source : Institut national d'information en santé environnementale). A bon entendeur…

Le vol

Un des gros problèmes du vélo en ville, c'est simplement de parvenir… à garder son vélo. Il existe pourtant des solutions efficaces, quoique pas magiques. Un investissement judicieusement effectué peut vous permettre de conserver votre vélo plusieurs années. Un antivol de moto (un "U"), des antivols de roues avant et arrière, un antivol de selle, un marquage antivol pour interdire la revente du vélo, pour environ 100 euros tout compris, vous protégez votre vélo et donnez envie aux voleurs… d'aller voler un autre vélo que le vôtre ! Un peu individualiste comme solution, mais impossible de passer à côté. Pour ma part, j'ai réussi, pour l'instant, à ne pas me faire chourer mon vélo, et ce n'est pas grâce aux parkings à vélo parisiens, quasiment inexistants !!! Le mien a survécu deux heures accroché à une grille près des Halles, j'étais très fier !

Les avantages

Maintenant que nous avons mis de côté tous les problèmes qui peuvent se poser à l'utilisation d'une de ces merveilleuses machines, voyons ce qu'on peut en tirer comme plaisir…

Les économies

Le premier argument, c'est l'économie. Peu cher à l'achat, quasiment pas d'entretien, aucun coût ajouté au kilomètre, assurance quasi gratuite (même s'il vous en faut tout de même une), le vélo est plein d'arguments économiques imparables. Cet argument fait que vous pouvez même avoir un vélo en plus en votre mode de transport habituel. Cela vous permet d'essayer, et de vous laisser convaincre par ce mode transport historique et moderne à moindres frais. Les accessoires sont peu chers (panier avant pour une vingtaine d'euros, sacoches-sac à 2 euros etc. même si le marché français propose peu d'équipements innovants) et terriblement efficaces (cela me permet ainsi de faire mes courses à vélo ; je ramène l'équivalent de deux pleins sacs de type sacs écolos vendus dans les magasins, tout en ne les portant pas !). Difficile de faire mieux que le vélo au niveau efficacité énergétique (la marche coûte moins cher mais est terriblement moins efficace ; reste le vélo électrique, qui est peut-être une bonne solution mais qui pose la question du recyclage des batteries, lourdes et polluantes).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

On arrive plus vite

Eh oui. Contre toute attente, et comme je le disais plus haut, on arrive plus vite en vélo qu'en transport en commun, tout du moins pour certains parcours, et à Paris selon ma propre expérience. Mais il n'y a aucune raison pour que cela ne fonctionne pas dans d'autres villes (je parle des villes "plates" ; pour les villes montagneuses, le vélo électrique est peut-être cette fois la bonne solution). Je gagne chaque jour 20 minutes aller et retour par rapport au même trajet en métro, qui me coûterait 2,20 Euros. Un vrai bonheur. Ma moitié a la même pratique, et a remplacé métro + bus (environ 45 minutes de transport) par 20 minutes de vélo plus les à-côtés (elle utilise le vélib moins confortable, plus lourd mais avec tout de même des arguments en sa faveur).

On fait du sport

Là, nous attaquons l'argument "mollets durs comme du bois" et "petites fesses rebondies" ; avouez qu'il y a matière à réflexion… N'étant pas un aficionados du sport, et me faisant régulièrement fustiger par mon médecin de famille pour cause de non pratique régulière de sport, je peux aujourd'hui lui renvoyer l'argument : 1 heure de vélo par jour, c'est suffisant ? Je suis ainsi passé du groupe "mou du genou" au groupe "dur à cuire"… Les copines apprécieront…

La B-A environnementale

Auprès de vos proches, collègues, amis, vous passerez pour le courageux du groupe. Tout du moins au début, quand tout le monde croit que cela ne durera qu'un temps. Auprès des détracteurs du cyclo, et utilisateurs invétérés de la bagnole, vous serez agaçant (et je ne parle pas des 4x4, moi je n'ai qu'une seule roue motrice et j'arrive avant eux). Et pour votre conscience écologique, vous êtes héroïque. Car c'est bien un geste citoyen de mettre de côté tous les inconvénients pour permettre à tous vos semblables d'améliorer la qualité de l'air en ville, et diminuer les nuisances sonores, de participer à une ville plus respectueuse envers les enfants, les asthmatiques, les personnes âgées et tous les gens qui habitent votre ville. Vous constaterez aussi qu'il existe une solidarité entre utilisateurs respectueux de la route ; des sourires s'échangent, les discussions s'engagent, surtout si vous avez plein

d'autocollants sur votre vélo ! Personne ne peut vous reprocher d'utiliser votre vélo, et c'est un vrai bonheur ! Si tout le monde faisait comme vous, la ville serait bien plus belle.

L'indépendance

Quand vous utilisez votre vélo, vous êtes indépendant. Embouteillage ? Dépassés d'un coup de pédale ! Une grève de la RATP [1] ? Vous êtes le seul au bureau à ne pas devoir poser une journée de vacance ou de RTT pour rester chez vous. Bien sûr cela ne règle pas tous les problèmes : si vous prenez le train pour faire les 100 km qui vous séparent de votre lieu de travail, le vélo n'est pas la solution. Le problème, dans ce cas, se situe plus au niveau des politiques d'emploi et de logement actuelles, qui ne nous permettent pas d'habiter confortablement à côté de notre lieu de travail… A vélo, pas de panne, pas d'énervement (la plupart du temps, ça arrive quand même de dérailler), pas de temps perdu… Ce qui m'amène à l'argument ultime de l'utilisation du vélo en ville : le plaisir…

Le plaisir

On prend très vite le goût du vélo, même à Paris. La ville se traverse en 1 heure porte-à-porte, vous vous garez où vous voulez (on trouve toujours une grille bienveillante pour accueillir votre bolide)… Le plaisir de la circulation à vélo vient très vite, et comme je le disais plus haut, une fois l'habitude prise, il devient difficile de circuler autrement : moi je continue de prendre, de temps à autre, ma voiture pour partir en vacances (la faute aux tarifs exorbitants pratiqués par la SNCF), mais que c'est dur ! Si je pouvais faire tous ces kilomètres à vélo, ça serait le bonheur ! Et une fois sur place, vive le vélo pour les courses, les balades et les visites aux copains !

En conclusion

C'est vrai que la route française n'est pas étudiée pour permettre aux vélos de circuler librement. Des efforts sont effectués, il faut le reconnaître, mais la voiture conserve la priorité absolue du fait du danger qu'elle représente : c'est à vous , cycliste, de faire attention aux voitures, puisque celles-ci ne le font pas et sont terriblement dangereuses pour vous. De plus, pas de garages à vélos réservés et surveillés sur les lieux de travail (même dans la fonction publique : écoles, musées, administrations se devraient aujourd'hui de montrer l'exemple). Il manque aussi le soutien de l'employeur pour les gens qui ne prennent pas leur voiture ou les transports en commun. La Police ne fait pas non plus preuve ne bonne volonté (à Paris tout du moins) : je n'ai pas encore vu un scooter se faire verbaliser parce qu'il roulait sur une piste cyclable, ni une voiture se prendre un PV de 30 Euros parce qu'elle était garée sur une de ces pistes. C'est même parfois terriblement agaçant, Paris étant la ville du flic, de voir certains jours de manif toute une tripotée d'hommes en bleus qui ne bougent pas le petit doigt, ne serait-ce que pour faire une remarque à tous ces utilisateurs inciviques de la route. Je ne suis pas partisan de l'amende systématique, mais un peu de pédagogie ne ferait tout de même pas de mal.

Pour conclure, et pour convaincre ceux qui se posent encore la question, sachez que plus une ville comprend de vélos, moins d'accidents il y a (en proportion, consultez l'étude originale) ; après avoir goûté les joies du vélo à Amsterdam, même sous la pluie, j'en viens à faire un rêve : c'est qu'un jour nous quittions le moyen-âge de la bagnole pour parvenir, enfin, à une ville dédiée aux piétons et aux vélos, la ville du futur ! Rouler à vélo en ville, c'est militer tout en se faisant du bien et en faisant du bien aux autres ! A vous de jouer !

A voir en ligne :

- Vidéo d'une heure sur l'histoire du vélo et sur le vélib plus particulièrement sur le site des Arts et Métiers (dans le cadre des Conférences Qu'en savez-vous vraiment ?)
- Une ville allemande donne la priorité aux cyclistes, et s'organise autour de l'utilisation du vélo en ville. Le reportage est passé dans "Émission de solutions" sur France 2 le 29 mars 2010 mais je ne me souviens plus du nom de la ville. Si un de nos lecteurs s'en souvient…
- Les statistiques sur l'utilisation du vélo en ville
- Pollution des voitures : les conducteurs plus exposés que les piétons
- Les rapports coûts/efficacité des différents moyens de transport
- Pour protéger son vélo contre le vol (un test d'efficacité des antivols est disponible en PDF sur ce site).

Post-scriptum :La prochaine "vélorution" parisienne aura lieu, du 1er au 4 juillet 2010. Plus d'informations par ici.

---

[1] Attention : je ne fustige pas la RATP, nous soutenons toujours les grèves à la REC

Wolfgang Master à l'épreuve du marché

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : dimanche 2 mai 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Éthique et politique du ventre.

La mémoire de Wolfgang est un cabinet de curiosités qu'il visite moins souvent de sa propre initiative qu'au hasard de ses expériences gustatives et olfactives. Chez Wolfgang, tous les souvenirs ont une odeur ou un goût qui leur son propre, de sorte que son nez joue fréquemment le rôle de machine à remonter le temps. Aujourd'hui, les étals du marché lui rappellent la chair ferme et sucrée des bigarreaux de son enfance (dégustés assis dans les branches) et les effluves de la *trattoria* du coin le croquant d'une pizza dégustée en amoureux dix ans plus tôt, prélude d'une nuit n'ayant pas manqué de piquant…

Si les souvenirs de Wolfgang sont si savoureux, c'est peut être parce qu'il accorde, depuis aussi longtemps qu'il s'en rappelle, une importance toute particulière à la nourriture. Bien plus qu'un simple moyen de subsister, celle-ci est pour lui un plaisir qui donne suffisamment de goût à sa vie pour en justifier - au moins en partie - l'existence.

Comme tout plaisir croît à mesure qu'on le cultive, Wolfgang n'a pas lésiné sur les lectures et les expériences pratiques pour explorer toutes les facettes de sa passion. Il a étudié avec enthousiasme l'histoire des aliments, examiné leurs propriétés chimiques (avec une attention singulière pour les mélanges aphrodisiaques, l'érotisme étant un autre de ses violons d'Ingres) et s'est essayé au différentes techniques de cuisson utilisées de par le monde. Avec le temps, la cuisine est devenue à la fois expérience intime (une façon d'éprouver son corps) et ouverture à l'autre à travers le partage de repas et de recettes, notamment dans le cadre de voyages.

Wolfgang étant un animal éminemment politique, cet aspect ne lui a naturellement pas échappé. Autant que son portefeuille et ses connaissances le lui permettent, il s'efforce de mettre dans son assiette des aliments en phase avec ses aspirations à plus de justice sociale et de respect de l'environnement. Fruits et légumes cultivés à proximité (préférablement bios), commerce équitable, viande d'animaux élevés dans de bonnes conditions, voilà en quelque sorte à quoi se résume l'éthique du ventre de Wolfgang, n'en déplaise aux ayatollahs de la diététique et aux marchands d'arrières-mondes perchés sur leurs montagnes de tabous alimentaires.

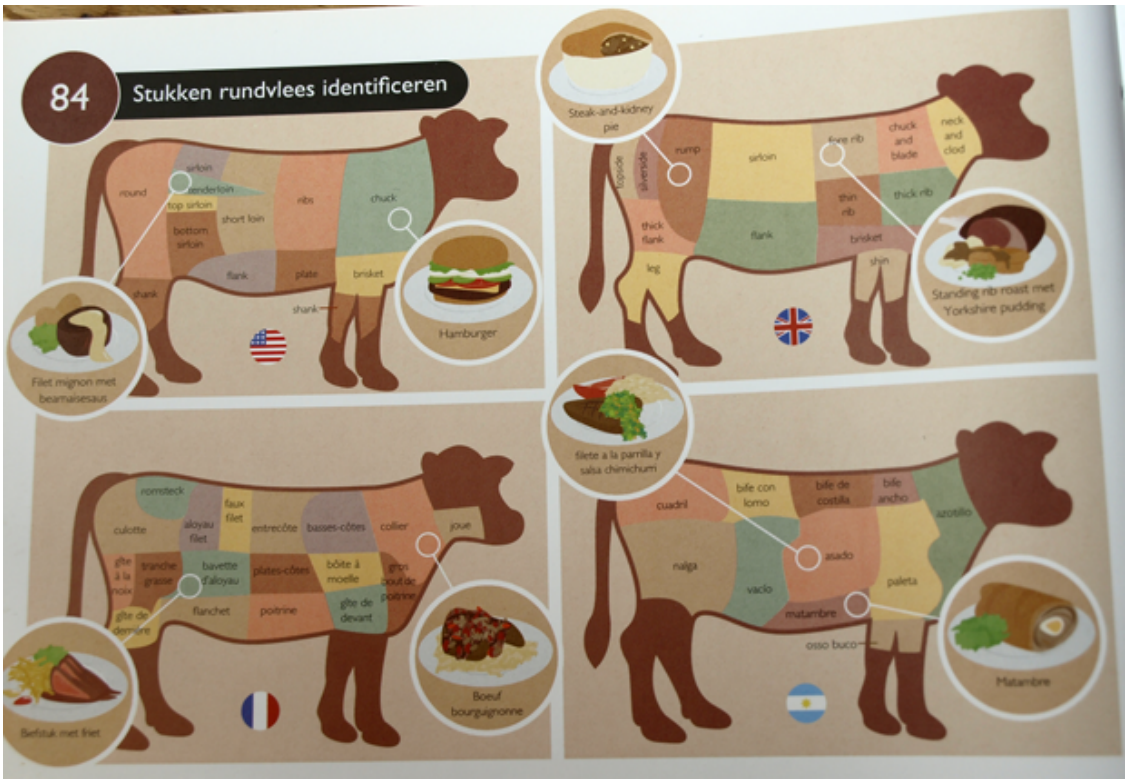
Une botte d'oignons de printemps, une belle tête d'ail rose de Lautrec, des tomates bios bien juteuses, un bouquet de basilic frais, une mozzarella au lait de bufflonne… Wolfgang a bientôt fini son tour de marché et se délecte par avance de la salade qu'il va bientôt pouvoir préparer.

Alors qu'il imagine l'union du poivre noir tout juste moulu et des feuilles de basilic finement hachées (avec une filet d'huile d'olive), le regard de Wolfgang se porte sur la vitrine de son boucher préféré. Il se prend d'une immédiate tendresse pour le jambon aux herbes, dont la chair généreuse lui semble le signe d'un savoir faire attentionné. Tout autour, ce n'est que jambons crus en provenance de France, d'Allemagne, d'Espagne ou d'Italie, dont une main experte saura faire des tranches tellement fines qu'elle fondront sur la langue de celui qui aura le bonheur de les déguster (ou du moins en aura-t-il l'impression). Les multiples pâtés, les mousses, les saucisses et autres chorizos se mettent à leur tour à allécher Wolfgang. Au fond du magasin, une affiche montre le croquis de trois vaches surmontées chacune d'un petit drapeau français, espagnol ou allemand indiquant le nom des différents morceaux de viandes ainsi que les recettes permettant de les accommoder. Pour la première fois, Wolfgang réalise que chaque nation perçoit le corps d'une vache à sa manière et il ne s'étonne qu'à moitié du fait que la vache allemande ait l'air bien moins sophistiquée que son homologue française…

Quatre tranches de jambons aux herbes plus tard, alors qu'il regagne son logis armé d'un solide appétit, Wolfgang pense à ses amis végétariens et aux plaisirs à côté desquels ils lui semblent passer. En ce qui le concerne, il a choisi d'assumer son animalité et d'exercer sa possibilité de manger d'autres animaux non pas pour survivre (parce qu'il sait qu'il pourrait également survivre en se passant de viandes et de poissons) mais parce qu'il y prend du plaisir.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Cependant, il ne peut s'empêcher de penser que le bon plaisir du plus fort aux dépens de la vie des êtres qui l'entourent n'est pas forcément un principe sur lequel il souhaiterait baser la société nouvelle à laquelle il aspire.



Post-scriptum :Illustration tirée du livre de Derek FAGERSTROM, Lauren SMITH & The Show Me Team, Zo doe je dat, éd. Terra.

Food Inc.

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 4 juin 2010

La Révolution en Charentaises

Vous ne regarderez plus jamais votre assiette comme avant.

En 1825, dans sa *Physiologie du Goût*, Brillat-Savarin écrivait : « dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ». Près de deux cent ans plus tard, on pourrait ajouter « ... et dans quel monde tu vis ». L'alimentation apparaît en effet plus que jamais liée au développement technologique et au mode d'organisation sociale, économique et politique de nos sociétés.

Dans la mesure où notre survie dépend de notre capacité à nous alimenter, il n'est pas étonnant que nos assiettes puissent devenir de véritables champs de bataille sur lesquels s'affrontent des intérêts et des conceptions du monde divergents. Ce qui est plus surprenant, c'est que la plupart des habitants des pays dits riches n'en soient pas conscients et négligent de s'engager sur le sujet des conditions de production des aliments. Le reste de la planète, lui, y est bien obligé s'il ne veut pas y laisser sa peau.

Food Inc. , le film de Robert Kenner, vient donc à point nommé pour susciter la réflexion sur ce thème. Contrairement à d'autres documentaires se focalisant sur un seul aspect de la question alimentaire (on pense par à *Notre pain quotidien* [1] ou à l'excellent *Le monde selon Monsanto* [2]), *Food Inc.* s'efforce de donner une vision d'ensemble à partir de l'exemple des Etats-Unis.

Le film aborde entre autre des problématiques telles que les rapports de forces sur le marché de l'alimentation (entre petits et gros producteurs, entre producteurs et distributeurs, entre pays pauvres et pays riches...), le coût environnemental de l'agro-industrie, la dimension sociale et politique à travers les inégalités face à la malbouffe ou l'élaboration de la législation relative aux OGMs, la dimension éthique (peut-on tout faire avec les animaux ? La justice rendue par les tribunaux est-elle juste ?)...

Le tout est servi par de belles images, des personnalités marquantes, un usage efficace de l'infographie et des recherches solides. A mi chemin entre un appel à la résistance et un manuel d'auto-défense alimentaire, *Food Inc.* est typiquement un film auquel chacun devrait penser non seulement au moment de faire ses courses, mais aussi au

moment d'aller voter. *In fine*, c'est en effet la logique brutale et destructrice du capitalisme qu'il s'agit de remettre en cause.

Post-scriptum :KENNER, Robert, Food Inc., 2008.

---

[1] GEYRHALTER, Nikolaus, Notre pain quotidien, 2005.

[2] ROBIN, Marie-Monique, Le monde selon Monsanto, 2008.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Recycler votre télé

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : vendredi 25 juin 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Comment devenir belle/beau, riche et intelligent(e) à peu de frais.

Comme tous les ans à l'approche de l'été, les magazines rivalisent de conseils et d'astuces pour *booster* votre *sex appeal* sur les plages. Une fois n'est pas coutume, la Révolution en Charentaises rentre dans le rang en vous proposant un truc imparable pour faire de vous une bombe sexuelle irrésistible et bien dans sa peau. Amis chômeurs, précaires, smicards et autres *losers* du système néolibéral qui n'avez pas une thune pour aller étaler votre misère au soleil, notre recette miracle vous est également destinée : pourquoi rester pauvres et déprimés alors que vous pourriez être riches, sexy et souriants ? N'attendez plus : jetez dès aujourd'hui votre télé ou, encore mieux, recyclez la !

Pour commencer, dès le moment où vous aurez dit adieu à votre écran, vous allez gagner en moyenne 3h30 de temps libre par jour, soit plus de 24 heures par semaine et 53 jours par an ! Il y a de fortes chances pour que vous consacriez une partie de ce temps libéré à votre épanouissement sexuel (si vous préférez en profiter pour aller plus souvent à l'église ou militer à l'UMP, vous pouvez arrêter la lecture de cet article). Diverses études montrent en effet que les couples sans télévision dans leur chambre ont des rapports plus fréquents. Avec 24 heures de plus par semaine pour vous envoyer en l'air, il y a des chances pour que vos galipettes gagnent également en qualité : assurez-vous d'avoir le coeur et les rideaux solidement accrochés !

Les zygomatiques dopés par votre cure d'orgasmes, vous aurez d'autant plus envie de sourire que vous ne verrez plus dans votre salon les grimaces des bonimenteurs politiques et de leurs amis vendeurs de soupe néolibérale.

Plus épanouis, plus souriants, vous serez aussi plus minces. En empêchant l'industrie agro-alimentaire de faire ses choux gras de votre temps de cerveau disponible, vous serez moins vulnérables devant les cochonneries qu'elle s'efforce de vous faire ingurgiter (de préférence affalé devant votre télé en regardant ses propres spots publicitaires).

Cerise sur le gâteau, vous pourrez profiter pleinement de votre nouveau corps de rêve. Ne le comparant plus à celui des *bimbos* et des *playboys* du petit écran, vous vous débarrasserez des petites insatisfactions qui vous empêchent de jouir de votre corps en l'acceptant tel qu'il est.

D'une manière générale, vous serez moins frustrés et plus riches car, n'entendant plus parler de tous les produits dont vous n'avez pas besoin et que vous n'avez de toutes façons pas les moyens de vous payer (par exemple un nouveau téléviseur), vous n'aurez pas la bêtise de prendre un crédit à la consommation pour les acheter. Et puisque vous ne paierez plus de redevance et consommerez moins d'électricité, vous aurez le regard calme et confiant de celui qui a les poches bien pleines tout en prenant bien soin de garder les bourses bien vides (autrement dit, vous

n'investirez pas cet argent en bourse).

Enfin, débarrassé des présentateurs télé qui s'acharnent à abaisser votre QI au même niveau que le leur, vous serez plus libres de vous cultiver et de vous informer correctement. Il suffit de comparer la valeur informative des 30 minutes de propagande quotidienne du journal de 20 heures avec celle d'une demi-heure de lecture [1] pour s'en convaincre.

Maintenant que vous voilà résolus à être beaux, riches et intelligents, reste l'épineux problème de savoir ce que vous allez faire de ce déchet inutile, encombrant et polluant qu'est votre télévision. Il est en effet bien normal que vous vouliez être aussi écolos. Pour ce faire, vous pouvez par exemple recycler votre vieux poste cathodique en aquarium ou votre écran plat en barbecue solaire. Si vous avez d'autres idées, n'hésitez pas à nous en faire part dans le forum au bas de cet article. A vos outils et bien du plaisir pour votre nouvelle vie sans télé !

---

[1] Voir notre rubrique *Ces liens qui nous libèrent*

Une histoire populaire de l'empire américain

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

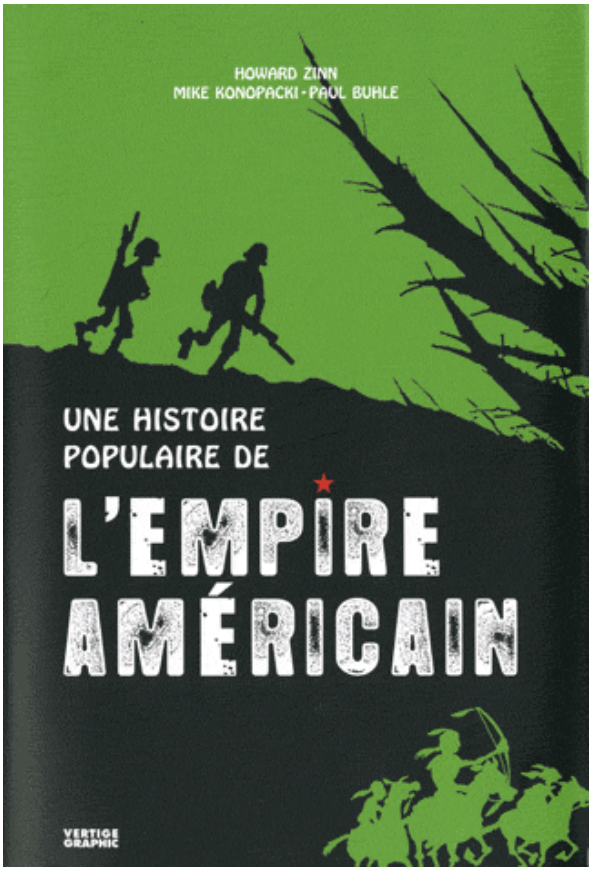
Date de mise en ligne : dimanche 20 juin 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Luttes de classes et impérialisme aux Etats-Unis... en bande-dessinée !

Rares sont les universitaires qui, comme Howard Zinn, peuvent se targuer de voir leurs ouvrages scientifiques adaptés en bande-dessinée. La raison de cette particularité, c'est sans doute que Zinn n'est pas un historien comme les autres et que l'histoire qu'il met en avant ne l'est pas non plus. Ecornant bien volontiers les images d'Epinal de l'historiographie officielle, Zinn retrace à la fois les luttes des populations victimes de la politique impériale étatsunienne et celles du peuple américain contre ses élites.



La bande-dessinée inspirée des travaux de Zinn couvre une période qui débute avec le massacre des Indiens à Wounded Knee (1890) et s'achève avec la résistance à l'occupation américaine en Irak. Pour mettre en valeur cette histoire anticonformiste, Mike Konopacki et Paul Buhle ont fait le pari d'une esthétique originale mêlant dessins et documents d'archives tels que des photos, des « unes » de journaux, des caricatures, etc. Le résultat est étonnant et globalement réussi, même si le dessin laissera sans doute certains amateurs de BD sur leur faim.

Pour ce qui est du contenu, on retient que l'histoire des Etats-Unis est le produit de conflits parfois extrêmement violentes au sein même du pays et en dehors de ses frontières. Ces violences sont étroitement liées au développement de l'Empire américain, un empire qui tait son nom et fait les choux gras d'un petit nombre de nantis. Certes, le peuple américain a connu tout au long de son histoire des avancées sociales significatives (par exemple l'égalité des droits civiques entre blancs et noirs), mais celles-ci n'ont été possibles que grâce à une forte mobilisation des masses. Howard Zinn montre la très grande variété de formes qu'ont pu prendre ces luttes : « révolution du cool », résistance armée, manifestations anti-guerre, occupation de lieux symboliques, happenings, grèves de la faim, divulgation de documents confidentiels, etc.

A la lecture d'Une histoire populaire de l'empire américain, on ne peut s'empêcher de penser qu'il est bien difficile de changer l'ordre établi. L'ouvrage recense suffisamment de coups tordus, de massacres et d'opérations de désinformation réussies pour s'en convaincre. On peut aussi se désespérer de voir que les grosses ficelles du

complexe militaro-industriel et de ses alliés politiques fonctionnent toujours [1]. Pourtant la bande-dessinée montre aussi que le peuple peut parfois l'emporter et faire plier les puissants. En ce sens, elle invite à un certain optimisme que Zinn s'efforçait de faire partager.

Surtout, l'ouvrage met en évidence l'importance de s'engager : si les progrès sociaux et politiques sont le résultats de luttes, renoncer à livrer bataille c'est perdre la partie d'avance. Historien à part tour à tour docker, bombardier pendant la seconde guerre mondiale, professeur d'université, défenseur des droits civiques et opposant aux guerres de l'Empire américain, Zinn avait compris toute l'importance du militantisme [2].

C'est sans aucun doute parce qu'il a contribué à faire l'Histoire que Zinn en livre un récit aussi passionnant. En reliant des évènements apparemment déconnectés les uns des autres (par exemple le développement du jazz et la lutte pour les droits civiques), il dégage des lignes de forces et donne une vision d'ensemble très pertinente. Par contraste, il pousse aussi à réfléchir sur la façon dont s'écrit l'histoire officielle : sur quels critères choisir ce qui doit rentrer dans l'Histoire et ce qui relève de l'anecdote ? Quelle histoire enseigner au peuple et comment ? Qu'on le veuille ou non, l'écriture de l'histoire est une occupation éminemment politique.

Outre-Atlantique, les travaux de Howard Zinn ont rencontré un vif intérêt. Espérons que la bande-dessinée permette à son histoire alternative de toucher un public plus large, à commencer par notre petit monde francophone.

Post-scriptum :

ZINN, Howard, KONOPACKI, Mike, BUHLE, Paul, Une histoire populaire de l'Empire américain, 2009.

Lire aussi ZINN, Howard, *Une histoire populaire des Etats-Unis*, 2002.

---

[1] L'ouvrage s'efforce autant que possible de montrer les similitudes entre des événements s'étant déroulés à des périodes différentes : par exemple, le recours au mensonge éhonté pour justifier l'entrée en guerre des Etats-Unis contre le Mexique (1848), Cuba (1898), les Philippines (1899), le Vietnam (1964) ou l'Irak (2003).

[2] Voir aussi ZINN, Howard, *L'Impossible Neutralité*, 2006.

La Vélorution… en charentaises

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 4 août 2010

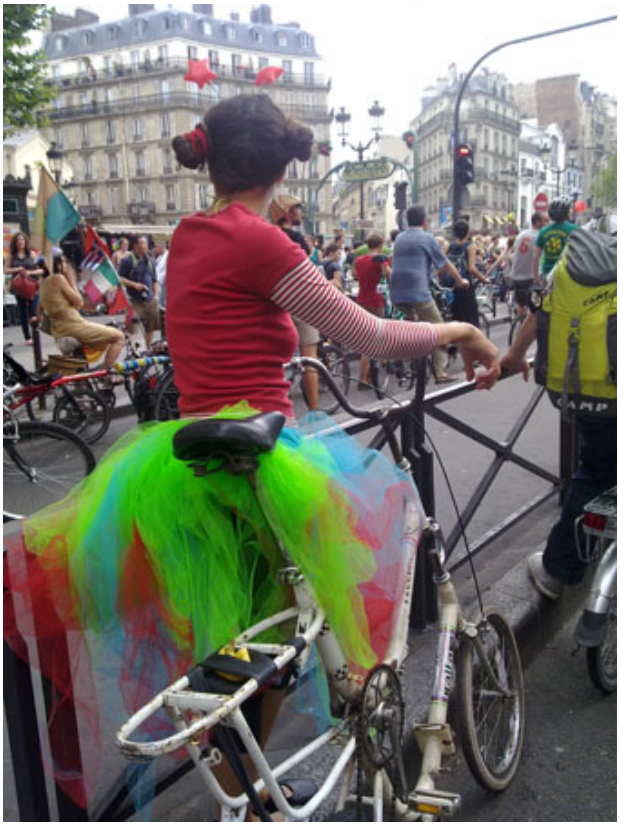
La Révolution en Charentaises

Le 3 juillet 2010, dans de nombreuses villes du monde, s'est déroulée la Vélorution Universelle. A Paris, armés de nos vélos estampillés La Révolution en Charentaises, nous y étions.

La Masse Critique

La Vélorution est un rassemblement urbain de cyclistes. Aussi appelée Masse critique, cette notion est inspirée du trafic routier en Chine où, sans feux de signalisation aux croisements, les cyclistes devaient attendre d'être assez nombreux pour pouvoir s'engager et traverser ensemble la chaussée [1]. C'est ainsi qu'il faut former une Masse critique, c'est-à-dire constituer un nombre suffisant de cyclistes, pour occuper en toute sécurité une partie de la voie publique, excluant ainsi les usagers motorisés.

Cette manifestation écologique a donc pour but de *constituer* le trafic et non de l'*empêcher* d'être fluide. En effet, dans notre société, le vélo est trop souvent associé à une activité sportive ou à un loisir, alors qu'il s'agit d'un réel moyen de locomotion à développer.



Chaque Vélorution est à l'image de ses participants. A Paris, le 3 juillet dernier, l'ambiance était bon enfant, quoique militante et engagée. Nous avons croisé des cyclistes en tous genres : couples en tandem, pères de famille accompagnés de leurs enfants, parisiennes en Vélib', bricoleurs géniaux ayant déguisé leur vélo pour en faire, au choix, une voiture en carton, une bicyclette à double cadre, soudés l'un à l'autre ou encore un vélo difforme au guidon disproportionné ; nous y avons rencontré aussi des militants de tous horizons, espagnols bariolés et marseillais chantants à tue tête.

Ici il n'y a rien à vendre

Certains membres du collectif, sans doute lecteurs assidus de nos rubriques, ouvraient les panneaux publicitaires situés sur le parcours [2], afin de retourner les affiches et d'y inscrire des slogans contestataires tels que *"Faites l'amour, pas les magasins !"* ou *"Ici, il n'y a rien à vendre !"*. D'autres avaient choisi, contre l'avis préfectoral, de pratiquer le cyclo-nudisme [3]. Cette pratique étant interdite à Paris, contrairement aux autres villes dans lesquelles se déroulait la Vélorution Universelle, ses adeptes étaient contraints à une gymnastique digne d'Arturo Brachetti afin d'éviter de se faire épingler par les forces de l'ordre.

Par ailleurs, les slogans clairement dirigés contre les voitures et leurs conducteurs, ont créé quelques émules : *"Libérez les piétons enfermés dans les voitures !"* ou *"On avance, on avance, on n'a pas besoin d'essence !"* ou encore *"Coupez vos moteurs, respirez le bonheur !"* (Variante : *"vous en avez pour des heures !"*). A plusieurs reprises, le ton est monté, notamment avec les conducteurs de deux roues… motorisées !

Ailleurs & Autrefois

Ces manifestations ne datent pas d'hier, elles existent même depuis une quarantaine d'années, comme en témoigne le film L'An 01 de Gébé et Doillon, de 1972. On y voit des milliers de cyclistes lancer des slogans tels que *"Bagnoles raz le bol !"*, *"Des vélos pas d'autos !"* ou encore *"ça pue, ça pollue et ça rend nerveux !"*. De nombreuses villes comme Nice, Marseille, Rome, Madrid ou Budapest ont déjà organisé ce type de rassemblement, parfois réprimé sévèrement par la police comme à New-York.

Dans le même esprit, à Lyon, le collectif Pas Sages Piétons a organisé une Masse critique de piétons, en s'appuyant sur l'article du code de la route stipulant que "tout conducteur est tenu de céder le passage aux piétons régulièrement engagés dans la traversée d'une chaussée". C'est ainsi que les passages piétons se sont retrouvés envahis par un flot continu de marcheurs joyeux aux accoutrements divers et variés.

Si vous aussi, vous voulez vous aussi participer à ces manifestations joyeuses et pacifiques, sachez qu'elles ont lieu tous les premiers samedis du mois, et qu'elles se déroulent dans toutes les grandes villes de France. La Vélorution Universelle se doit donc d'être en charentaises …et à pédales.

---

[1] Ce terme est inspiré très librement du concept en physique de masse critique pour mettre l'accent sur certains seuils à partir desquels des

phénomènes physiques peuvent avoir lieu.

[2] Hôtel de Ville, Bastille, République, Barbès, Champs Elysées, Champ de mars

[3] Voir manifestation de 2007, à Paris - Vidéo visible sur le site de la Vélorution

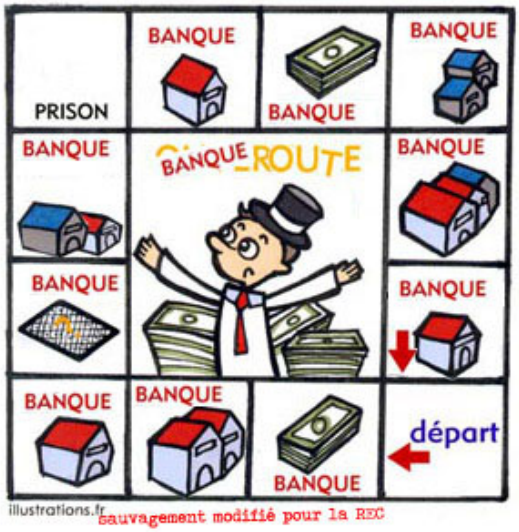
Arrêtez les frais !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 4 avril 2011

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ce soir, en rentrant du boulot, je trouve sous mon paillasson une lettre de ma banque aux couleurs révolutionnaires. Objet : Information préalable au Rejet de chèque(s).



Imaginez une seconde ma stupeur en ouvrant ce courrier : "Objet : le solde de votre compte ne permet plus d'honorer le(s) chèque(s) présenté(s) au paiement".

Mettant un point d'honneur à ne pas céder plus de frais que nécessaire à mon banquier, un affreux doute me serre les entrailles. Heureusement, j'ai une petite idée de - l'unique - coupable : une prestation d'une soixantaine d'euros réglée dans un institut qui n'accepte que les paiements par chèque, pour "motiver les filles qui touchent une participation sur chaque prestation effectuée" [1]. Outre que je n'ai absolument pas compris en quoi le fait de régler en carte ne permettait pas d'offrir une participation aux employé(e)s, outre la détestable démarche libérale qui implique que les absents n'ont pas droit aux primes (sur lesquelles on ne paie pas non plus de charges sociales), cette boîte se permet d'être discourtoise au point d'encaisser - en fin de mois - un chèque émis longtemps avant (5 mois pour être précis, j'imagine que pendant ce temps, la fille n'a pas touché sa prime), sans même passer un petit coup de fil à l'émetteur du chèque pour lui dire que celui-ci avait été oublié au fond d'un tiroir et qu'il allait maintenant être débité…

Je n'ai qu'à faire mes comptes, me direz-vous. Soit.

Pris en flagrant délit de ne pas les avoir faits, la lettre m'informe donc qu'"à défaut [2], conformément aux dispositions de l'article L 131-73 du code monétaire et financier, nous vous informons que nous serons contraints de rejeter ce(s) chèque(s) pour défaut de provision suffisante."

Bon. Soit *itou* : je n'ai pas de sous sur mon compte, un "gros" chèque de 60 euros se présente au comptoir et dit "Salut, je viens me faire débiter", forcément, ils refusent. C'est de bonne guerre, je me dis. Mais je me dis aussi que ça va me coûter un max cette histoire : 50 euros de frais pour un chèque refusé de 60 euros… [3] Je déglutis péniblement.

Mais c'est la lecture du paragraphe suivant qui me laisse sans voix. Non seulement ils comptent rejeter ce chèque, mais en sus, ils m'informent que "la mise en oeuvre de cette mesure qui s'impose à notre établissement entraînera votre interdiction bancaire". Glip.

Interdiction bancaire.

INTERDIT BANCAIRE !

Plus de chèques, plus de carte, plus de virements émis ou reçus, plus d'emprunts. Plus rien n'ayant un rapport de *prêt* ou de loin avec une banque. Finalement, ça serait presque tentant. Mais la galère des "sans-compte" est plus grande qu'on ne peut l'imaginer ; c'est comme lors des coupures d'eau : on se rend compte, tout à coup, que l'on ouvrait le robinet vingt fois par jour.

Chèque refusé, interdiction bancaire, un chèque de 60 euros émis il y a 5 mois ; je m'apprête à négocier âprement mon cas, au téléphone…

Bien évidemment, je suis rassuré de savoir que je dispose de tous les moyens possibles pour régler cette question rapidement : téléphone fixe, portable et email, tous connus de ma banque. J'empoigne donc la lettre, le combiné à la main, et cherche des yeux un numéro à appeler, puisqu'il me faut "régulariser sans délai cette situation". Mais la lettre ne comporte aucune référence, à part le nom de l'agence qui émet le courrier. Pas d'adresse postale, pas de nom de contact, pas de téléphone ni d'email, personne à contacter. J'étais stupéfait de constater que, sur tous les relevés de comptes, figurent l'ensemble des coordonnées permettant de gérer seul et de manière automatique ses revenus, de se connecter à sa *banque en ligne*, d'accéder à l'*audiotel*, et j'en passe… et que sur une simple lettre où ces informations auraient pris tout leur sens, elles en soient absentes. J'imagine que la loi n'oblige pas les banques à indiquer un moyen de les contacter sur ce type de courrier. Elle devrait peut-être.

Toujours est-il que je finis par dégoter le numéro d'appel de la banque, et je compose le numéro en 08 quelque chose. Bien évidemment, le numéro est surtaxé, impossible de joindre au coût normal d'une communication un conseiller ; il faudra payer le conseil 15 centimes la minute. Pendant l'attente, on me prévient que l'appel sera enregistré, sans me prévenir que j'ai le droit de m'y opposer. On décroche.

Une fois mes nom, prénom, numéro d'abonné et adresse postale déclinés (pour vérification d'identité, c'est d'une fiabilité à toute épreuve), j'explique enfin que j'ai reçu cette lettre et que je voudrais en savoir un peu plus. Hochement de tête au bout du fil, l'employée me répond qu'effectivement, un chèque est bien arrivé hier pour être débité, et qu'il avait été mis de côté, "la décision [d'accepter d'encaisser ou non le chèque] devant être prise le lendemain". Comme mon salaire m'avait été versé aujourd'hui, le chèque était passé sans problème. *Mais si mon salaire avait été versé une journée plus tard, me serais-je retrouvé interdit bancaire pendant 10 ans ?* Je n'ai pas osé poser la question…

Et, surtout, la lettre était partie *automatiquement*.

Automatiquement partie. Une lettre envoyée à mon domicile, fin août, en pleine période de retour de congés, sans un coup de fil, ni message sur le répondeur, sans un email et même pas en recommandé. Un simple courrier postal, tout bête, pour prévenir d'un problème à régler urgemment, *sans délai*. Automatiquement partie, la lettre qui m'annonce de but en blanc que je risque de devoir me marginaliser pendant plusieurs années, automatiquement partie, la lettre qui m'informe du montant exorbitant des "frais de rejet" et des "pénalités libératoires", sans même comporter la signature en P/O du Directeur d'Agence, qui pourtant met son titre en bas de la page.

Personne n'a lu cette lettre avant de me l'envoyer.

Post-scriptum :

A quelque chose malheur est bon : je me demandais un peu ce qu'il en était de ce chèque, je suis rassuré maintenant. Je ne serais de toute façon pas retourné voir le Gérant Capitaliste pour lui dire qu'il faisait ses comptes comme ses pieds. Et comme je l'ai dit à la conseillère, je suis moins content de ma banque, maintenant…

P.-S. Mise à jour du lendemain matin de l'écriture de cet article : contrairement à ce que m'a affirmé (plusieurs fois) la "conseillère" au téléphone, 8,70 euros de frais ont été prélevés sur mon compte courant ce matin : la pitance de la "Commission d'intervention", qui ne lit ni ne signe les courriers au départ… Je finis par laisser tomber.

---

[1] *dixit* le patron de l'air de celui qui a trouvé l'idée du siècle

[2] "de régulariser sans délai cette situation", tout est dans le *sans délai*. Ndla

[3] avec un plafond *journalier* de 100 euros maximum, la descente peut être très rapide ; autant faire des gros chèques tout de suite…

Causette, Enfin un magazine qui ne nous prend pas pour des quiches !

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : dimanche 19 septembre 2010

La Révolution en Charentaises

Son slogan « Plus féminine du cerveau que du capiton » résume à lui seul ses ambitions, faire du journalisme là où la presse féminine ne fait plus que du voyeurisme et/ou du formatage.

Le 7 mars 2009, veille de la journée de la Femme, un nouveau magazine féminin paraissait dans nos kiosques, Causette. Son créateur, Grégory Lassus Debat, est un jeune homme de vingt-huit ans, ancien journaliste-pigiste pour Charlie Hebdo et l'Humanité. Son voeu, « s'adresser aux femmes telles qu'elles sont et non pas telles que la société de consommation les rêve. » [1]

De quoi s'agit-il ? Et d'abord qui est Causette ?
Causette n'est pas une cousine éloignée de Cosette, quoique. Causette est un personnage imaginaire, grimée par l'illustratrice Morpheen, associée au projet depuis le début. Causette est une fille curieuse et drôle, engagée et dérangeante, féministe sans être militante. Elle prend la parole dans l'édito du magazine puis sous forme de billets d'humeur, alliant humour, actualité et provocation. Cet été, il s'agissait d' « abandonner [ses] enfants sur l'autoroute et de cacher le corps de [son] mari dans un fourré », seul moyen pour une femme d'obtenir une retraite décente ! En septembre, Causette nous explique que la politique du patron de l'Elysée est dictée par une mauvaise gestion... de ses complexes, histoire de dédramatiser les nôtres.

Car Causette refuse de nous abreuver de conseils beauté-minceur-maquillage-shopping-santé, et prend le parti de nous parler d'autre chose. Ainsi la très drôle rubrique On Nous prend pour des quiches, dénonce l'existence d'un sirop anti-cuite, ainsi que celle d'un sex-toy à la forme d'un hymen artificiel, acheté en majorité par les femmes des

pays arabes… [2]. Cet été encore, dans la rubrique Politique, Causette s'interroge : Comment vote une blonde ? Cet article très sérieux démontre, grâce à un sondage Ifop, que les blondes seraient majoritairement de droite (19% se disent de gauche contre 27% qui se reconnaissent de droite). Une des explications avancées par le journaliste Antonio Fischetti, c'est que le taux de blondes naturelles étant de 5%, la majorité des blondes se teignent, ce qui correspond à assumer son rôle de femme comme attrait sexuel pour l'homme, vision assez conservatrice de la société (donc de droite), en opposition à une vision égalitaire des rôles homme-femme (idée de gauche). Cet article, premier du genre, le journaliste dit n'avoir pas trouvé d'études antérieures sur le sujet, a été repris et cité dans d'autres médias.

Le numéro dix [3] offre une très belle tribune, d'un certain J.V. Jean (...), dans la rubrique Mon Homme perd ses nerfs, intitulé Ne me dites pas que nous sommes tous des iraniennes. Le ton n'est plus à l'humour puisqu'il s'agit de la lapidation programmée de Sakineh Mohammadi Ashtiani. Pas d'anti-islamisme, ni d'appel à la violence, juste un coup de gueule qui sonne juste. Imaginer l'inimaginable, être dans la tête de cette femme. Dénoncer l'intolérable avec les mots de la colère. « Caussette est clairement engagée », de l'aveu même de Grégory Lassus Debat, rencontré au stand Causette de la fête de l'Huma. « C'est un magazine que l'on écrit avec les tripes ».

La couverture du magazine est assurée par Christophe Meireis, qui participe à l'aventure depuis le début. Chaque Une se définit par un pied de nez humoristique aux clichés de la presse, pour Causette#10 c'est une jeune fille grimaçante estampillée « Française d'origine incontrôlable », tandis que Causette#1 affichait un pastiche d'une photo de Cohn-Bendit, prise en mai 68. Si les femmes des couvertures nous ressemblent, c'est qu'elles ne sont pas mannequins d'agence, ce sont des filles comme vous et moi (enfin si vous êtes de sexe féminin, ndla).

Après plus d'un an de parution, les éditions Gynethis comptent déjà plus de 1400 abonnés et 8000 exemplaires vendus par numéro. Les tirages s'emplifient, 40 000 pour Causette#10, alors que Causette#9 n'a été tiré qu'à 20 000 exemplaires. Un pari gagnant pour Gregory Lassus Debat, et son associé, Gilles Bonjour, qui ont investi 90 000 euros de fonds personnels, essentiellement composés d'emprunts, pour faire fonctionner une rédaction composée d'une rédactrice en chef, Bérangère Portalier et d'une douzaine de journalistes- pigistes. Aujourd'hui le magazine est un bimensuel dépourvu de publicité, et l'âge moyen de ses lectrices est de trente-huit ans (âge moyen qui rajeunit à chaque numéro !). [4]

Afin de préserver l'indépendance du magazine, la Société des Copines de Causette s'est créée pour apporter un soutien financier et permettre de poursuivre l'aventure ; mais ses créateurs envisagent cependant de rechercher des investisseurs pour créer des emplois, et passer à une parution mensuelle. L'éventualité de voir apparaître de la publicité est aussi en question, mais elle se limiterait à une dizaine de pages, dans un magazine qui en compte près de cent. A vrai dire, les seuls encarts publicitaires vus chez Causette défendent de nobles causes… Reporters Sans Frontière ou Amnesty International, pas de quoi vendre son âme au capitalisme.

Bien sûr Causette n'est pas exempte de défaut, certains reportages manquent encore d'étoffe et les analyses sont parfois rapides. On note aussi quelques coquilles à l'impression et une police de caractères parfois trop petite, mais le ton résolument décalé plaît à la rédaction de la REC. Qui d'autre que Causette avait jusqu'ici abordé le problème des menstruations, que nous ne sommes pas obligées d'avoir (Causette#2), l'angoisse du poil et les épilations excessives (Causette#3) ou encore la contraception masculine et ses limites (Causette#10).

« Amener un féminisme joyeux et décontracté à des femmes qui penseraient à priori ne pas être concernées » [5]. Voilà un magazine féminin et féministe, créé par un homme pour les femmes, mais aussi les hommes (4% d'abonnés !). Souhaitons longue vie à Causette, premier magazine de presse alter-féministe.

Post-scriptum :Causette est un bimensuel sans publicité, ou presque, vendu au prix de 4,90Euros - Points de vente sur le site www.Causette.fr

---

[1] Gregory Lassus Debat interrogé par Rue 89, le 06/03/2009

[2] Causette #9 - juillet, août 2010

[3] Causette #10 - septembre, octobre 2010

[4] d'après Têtu, avril 2010

[5] Bérangère Portalier, dans Victoiremag.be, le 05/06/2010

En route pour un monde meilleur... mais pas en ligne droite !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 29 septembre 2010

La Révolution en Charentaises

Ou comment j'ai rencontré Hundertwasser (1928-2000), artiste de génie, écologiste radical et adversaire farouche de la ligne droite.

Pour mettre à nu l'absurdité de la société dans laquelle nous vivons, un coup de génie artistique vaut souvent mieux que bien des démonstrations laborieuses. Pour mon plus grand bonheur, j'ai eu l'occasion d'en faire l'expérience aujourd'hui en croisant presque par hasard le chemin de Hundertwasser.

Il y a quelques heures encore, j'ignorais tout de cet artiste autrichien. Tout juste avais-je repéré, sur une brochure de l'office du tourisme de Vienne, la façade originale d'un bâtiment portant son nom (la *Hundertwasserhaus*). C'est donc avec l'intention de prendre une photo sympathique, et rien de plus, que je me suis rendu au 37-39, Kegelgasse.

A peine arrivé, je suis saisi par l'étrange beauté du lieu. Les yeux grands ouverts, je laisse mon regard dériver au gré des ondulations multicolores de la façade, rencontrant ici un morceau de mosaïque, là un mur végétalisé, une cicatrice en pierres de taille ou un branchage s'échappant d'un balcon. Tout autour de l'édifice, un sol inégal laisse supposer l'existence d'énormes racines permettant à cet arbre d'un genre nouveau de s'élever vers le ciel pour fleurir en coupoles orientales saturées de couleurs. Non seulement ce bâtiment à l'air vivant, mais il inspire la vie.

Je suis aussi émerveillé qu'un enfant devant son premier sapin de Noël mais, comme lui, je ne comprends pas. Ou du moins, pas consciemment.

Je me renseigne alors pour savoir s'il existe d'autres constructions de ce que je pense être une sorte de Gaudi viennois et c'est avec la fébrilité d'un amoureux en route pour son second rendez-vous que je pars à leur découverte, me demandant si ce que j'allais trouver serait à la hauteur des espoirs suscités par cette première rencontre.

Ce que j'ai trouvé a dépassé toutes mes attentes. Il s'avère que Hundertwasser ne se considérait pas comme un architecte mais plutôt comme un « médecin de l'architecture ». Son approche consistait à transformer des édifices extrêmement laids en oeuvres d'art. Sa métamorphose de l'usine d'incinération de déchets de Vienne, *Müllverbrennungsanlage Spittelau*, est à ce titre exemplaire. Dans ce cas comme dans celui de la *Hundertwasserhaus*, Hundertwasser a travaillé gratuitement parce qu'il avait le sentiment de contribuer à changer la vie en posant les bases d'une alternative concrète au modèle ultra-fonctionnaliste et déshumanisant de la société

contemporaine.

Naturiste, écologiste radical militant pour une plus grande harmonie entre l'homme et la nature, Hunderwasser a combattu toute sa vie contre le « chaos des lignes droites » [1] et pour le « droit à la fenêtre » [2], une société sans déchets, la toilette-humus ou encore l'arbre-locataire [3]. Avec un lyrisme et une énergie qui ne sont pas sans rappeler H. D. Thoreau, il appelle chacun à inventer et construire de ses mains une maison qui lui ressemble.

De sa production foisonnante (édifices, peintures, manifestes, timbres, affiches, drapeaux, etc.) se dégage un élan vital d'une très grande force, d'autant plus puissant qu'il est tout entier dirigé vers la construction d'un monde meilleur, ici et maintenant.

Ce soir, je quitte Vienne plein d'énergie, convaincu qu'il existe une chose encore plus merveilleuse que de vivre ses rêves : pouvoir les partager. Le front collé au hublot, je regarde disparaître les lumières de la ville et médite ces mots de Hundertwasser : « Si quelqu'un rêve seul, ce n'est qu'un rêve. Si plusieurs personnes rêvent ensemble, c'est le début d'une réalité ! ».

Post-scriptum :

Bâtiments de Hundertwasser à voir à Vienne :

KunstHausWien, 13 Untere Weißgerberstraße (essentiel pour en savoir plus sur cet artiste hors normes)

Hundertwasserhaus, 37-39 Kegelgasse

Müllverbrennungsanlage Spittelau, 45 Spittelauer Lände

Beaucoup d'autres travaux intéressants à travers le monde.

---

[1] « Nous vivons aujourd'hui dans le chaos des lignes droites. Que celui qui ne veut pas le croire se donne la peine de compter les lignes droites qui l'entourent et il comprendra car il n'arrivera jamais au bout. (...) Cette jungle de lignes droites, qui nous enferment comme dans une prison, nous devons la supprimer ». *Manifeste de la moisissure contre le rationalisme en architecture*.

[2] « Un locataire doit avoir le droit de se pencher à sa fenêtre et de changer tout ce qu'il veut du mur extérieur, aussi loin que peut aller sa main.

Et il doit avoir le droit de prendre un long pinceau et - aussi loin que peuvent aller ses bras - de tout peindre en rose, afin que l'on puisse voir de loin depuis la rue : là vit un être humain qui se distingue de ses voisins,le bétail frustré ! ». *Manifeste de la moisissure contre le rationalisme en architecture*

[3] Présence d'arbres intégrés aux bâtiments pour purifier l'air, absorber la poussière, etc.

Tsunami aux Pays-Bas

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 15 octobre 2010

La Révolution en Charentaises

Quand l'extrême-droite surfe sur la vague islamophobe, la démocratie néerlandaise prend l'eau.

Huit ans. C'est ce qu'il aura fallu à l'extrême-droite néerlandaise pour se relever après avoir retrouvé son leader sur le carreau, transformé en passoire par un militant écologiste alarmé par ses succès électoraux. En huit ans, le style a sensiblement changé (la Bête a plus de poils [1] et se les fait teindre en blond) mais le discours reste le même : insécurité = immigration = islam = terrorisme. Le tout répété en boucle et sur tous les tons par les derviches tourneurs de la haine raciale... jusqu'à la nausée.

Résultat, Geert Wilders et son parti, le PVV (extrême-droite), ont conquis suffisamment de sièges aux dernières élections pour permettre la mise en place du gouvernement le plus à droite depuis les heures sombres de l'Occupation. Cela n'avait rien d'inéluctable puisqu'une coalition gauche/droite - classique aux Pays-Bas - aurait été également possible. Les fins stratèges de la droite en ont néanmoins décidé autrement.

On va donc pouvoir se congratuler dans les conseils d'administration des grandes-entreprises et soupirer de soulagement dans les églises : néo-libéraux du VVD et chrétiens-soit-disant-démocrates de la CDA vont gouverner. Ceci dit, s'ils ne satisfont pas leur allié d'extrême-droite, ils tombent du jour au lendemain. Autrement dit, Wilders les tient par les couilles et ne va pas se gêner pour les mettre sous pression.

Verhagen, le leader de la CDA, les a sûrement toute petites. C'est du moins l'impression qu'il donnait lors de sa conférence de presse. Avec ses allures de paillasson, ses ambitions politiques à courte vue reposant sur des petits calculs minables, il donnait l'impression d'être accroché au pouvoir comme un avare à son coffre-fort dans un navire en train de sombrer.

Qu'il coule ! Et avec lui tous les petits hommes ternes de son parti. Invisibles dans leurs costumes sombres et leurs chemises à carreaux, ils sont tellement fascinés par l'éclat du pouvoir qu'ils changeraient l'orientation de de leur raie sur le côté pour aller dans le sens du vent. Qu'ils aient été 68 % à approuver l'accord avec l'extrême-droite n'a malheureusement rien d'étonnant.

Du côté des néolibéraux du VVD, on se frotte les mains et c'est bien normal. Quand on prône sans relâche la loi du plus fort, il n'y a pas beaucoup à se forcer pour comprendre la façon de penser de l'extrême-droite. Pinochet, Thatcher, Berlusconi, Bush ou Sarkozy en témoignent. Maintenant qu'il a les mains libres pour aller à droite toute, le VVD ne va certainement pas se gêner pour liquider le solde des conquêtes sociales néerlandaises et ramener le pays en plein XIXè siècle.

Avec un parti qui en faveur de la guerre économique de tous contre tous (VVD), un autre qui se définit comme chrétien (CDA) et un troisième qui a fait de la croisade contre l'islam son cheval de bataille (PVV), difficile de ne pas se sentir un citoyen de seconde classe lorsqu'on est musulman aux Pays-Bas et que, comme c'est souvent le cas, on a un boulot sous-payé et mal considéré [2].

Une fois passée l'irrésistible envie de vomir à la gueule des loups de l'extrême-droite et de leurs complices de la droite traditionnelle, que faire ? Se battre. Non pas uniquement pour protester contre l'attitude des partis de droite (ce que la gauche néerlandaise n'a d'ailleurs fait que très timidement jusqu'à présent [3]), mais surtout pour faire avancer les valeurs de gauche dans l'opinion : la solidarité contre la loi du plus fort, l'entraide au lieu du chacun pour soi, une laïcité intransigeante (ou encore mieux, l'athéisme), la justice sociale et le choix du camp des dominés plutôt que celui des ceux qui les exploitent.

Pour gagner dans les urnes, la gauche doit gagner ce combat idéologique. Elle n'y parviendra pas si elle transige sur ses idées... Aux Pays-Bas comme en France.

Post-scriptum :

Résultats des élections de juin 2010 :

Droite : VVD (néo-libéraux) 21% des sièges ; CDA (chrétiens-démocrates) 14% ; PVV (extrême-droite) 16% ; CU (protestants fanatiques) 3% ; SGP (autres protestants fanatiques) 1%.

Centre : D66 10%.

Gauche : PVDA (socialistes) 20% ; SP (parti à la gauche des socialistes) 10% ; GL (écologistes) 7%.

Autre : PVDD (parti des animaux) 1%.

---

[1] Le précédent leader d'extrême-droite, Pim Fortuyn, était chauve.

[2] Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à compter les foulards islamiques parmi les caissières de supermarché, les agents de nettoyage, les gardes scolaires, etc.

[3] Rien de similaire à ce qui s'est passé en France entre les deux tours de l'élection présidentielle de 2002 (manifs, etc.)

L'athéisme expliqué aux croyants

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

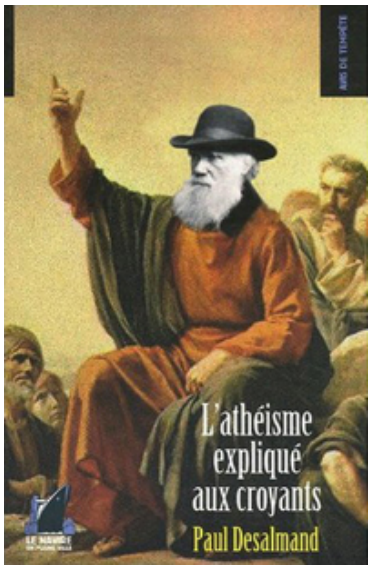
Date de mise en ligne : mardi 26 octobre 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Amis athées, ne vous laissez pas abuser par son titre trompeur, *L'athéisme expliqué aux croyants* est un livre pour vous... et pour vos progénitures adolescentes, si vous avez la chance (si, si !) d'en avoir !

En moins de 300 pages écrites dans une langue limpide, l'ouvrage fournit tous les éléments nécessaires pour commencer ou poursuivre une réflexion solide sur le thème de l'athéisme. On ne peut que saluer la pédagogie remarquable dont fait preuve Paul Desalmand, qui combine avec bonheur une approche généraliste avec de petits encarts consacrés à des problématiques plus pointues comme la résurrection des cannibales ou la vertu kantienne. Chaque terme un peu technique fait l'objet d'une explication, de sorte que le livre peut vraiment être mis entre toutes les mains [1].



L'ouvrage débute avec un concentré d'histoire de l'athéisme de ses origines à nos jours en s'arrêtant brièvement sur les figures historiques marquantes telles que le curé Meslier, le baron d'Holbach, Auguste Comte, Feuerbach, Marx, Nietzsche, Freud, Russell, Sartre, etc. Si vous avez déjà un peu étudié la question, vous n'apprendrez rien de vraiment nouveau mais vous vous rafraîchirez la mémoire à peu de frais puisque l'ouvrage va vraiment à l'essentiel. Si vous êtes novice en la matière, vous découvrirez en revanche toute la richesse de la pensée athée et aurez sans nulle doute envie d'approfondir.

L'un des aspects sympathiques du livre est sa capacité à ancrer la réflexion dans l'actualité grâce à l'utilisation de quelques articles de journaux ou événements récents (on suit par exemple les rebondissements de l'affaire du chevalier de La Barre de son origine, en 1765, à 2005) et les références à des penseurs contemporains comme Taslima Nasreen, André Comte-Sponville ou Michel Onfray.

L'athéisme expliqué aux croyants accorde également une large place à quelques thèmes clefs du débat entre croyants et athées comme le problème du mal, la vertu ou encore les possibles dévoiements de l'athéisme. Il y a là assez de matière pour faire progresser votre réflexion ou affuter vos arguments en prévision d'une joute avec une grenouille de bénitier.

Pour finir en beauté, Paul Desalmand fournit une petite bibliographie efficace, des références commentées vers des sites Internet athées et même une filmographie. Il y a quelques choix malheureux (je pense par exemple au *Que Sais-Je ?* de Vernette sur l'athéisme ou à certains films dont le lien avec le sujet me semble lointain) mais l'erreur est humaine...

L'existence même de ce livre constitue un acte de résistance vis-à-vis des religions, c'est entendu. Cependant, le ton de l'ouvrage déçoit par son peu de virulence et son manque de combativité. On a ici affaires à un athéisme tranquille et sûr de lui qui laissera sceptiques ceux qui pensent qu'à partir du moment où l'on admet que les religions constituent une menace pour la liberté de l'homme, il est logique de chercher à les faire disparaître. Nulle trace de cela dans l'ouvrage, qui laisse entendre que les religions ont déjà inéluctablement perdu la partie et que l'athée ne ressent donc pas le besoin de se battre.

Ces quelques points de détails mis à part, *L'athéisme expliqué aux croyants* est un excellent livre qui devrait agréablement vous chatouiller les méninges et enrichir votre bibliothèque.

Post-scriptum :

DESALMAND, Paul, L'athéisme expliqué aux croyants, ed. Le navire en pleine ville, 2007.

Pour poursuivre la réflexion sur la Révolution en Charentaises, voir les autres articles disponibles dans la rubrique "Athéisme"

---

[1] Sur le plan de la pédagogie, la lecture m'a fait penser au très bon *Cours accéléré d'athéisme* d'Antonio Lopez Campillo et Juan Ignacio Ferreras

L'entraide, un facteur de l'évolution

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : samedi 6 novembre 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Et si la véritable loi de la jungle, c'était l'entraide ?

« Unissez-vous ! Pratiquez l'entraide ! C'est le moyen le plus sûr pour donner à chacun et à tous la plus grande sécurité, la meilleure garantie d'existence et de progrès physique, intellectuel et moral ». Lorsqu'il écrit ces lignes en 1890 dans un article scientifique intitulé *L'entraide parmi les animaux*, Pierre Kropotkine s'inscrit en faux contre à un discours dominant qui fait de la lutte de tous contre tous le moteur de l'évolution des espèces. Dans les années qui suivent, ce scientifique - qui est aussi un des grands théoriciens de l'anarchisme - publie quatre autres articles analysant l'importance de l'entraide dans le développement de l'espèce humaine. *L'entraide, un facteur de l'évolution* (1902) les rassemble tous en un seul volume. La fiche de lecture qui suit s'efforce de résumer au mieux chacun des articles composant l'ouvrage.

L'entraide parmi les animaux

Une analyse attentive du comportement des différentes espèces d'animaux montre que les pratiques d'entraide sont la norme. Celles-ci peuvent être plus ou moins développées et accorder des degrés d'indépendance divers aux membres de la communauté mais dans tous les cas, elles augmentent sensiblement les chances de survie. La compétition entre membres de l'espèce ne se manifeste qu'à certains moments de crise, le soutien mutuel reprenant le dessus à mesure que la situation se normalise. L'un des fondements de l'entraide est l'esprit de sociabilité (qui procède du plaisir d'être ensemble) dont font preuve les animaux. Cette sociabilité permet le développement de l'intelligence et l'accès à des formes plus élevées d'organisation sociale. Or, l'intelligence est selon Kropotkine « l'arme la plus puissante dans la lutte pour la vie ».

L'entraide parmi les « sauvages »

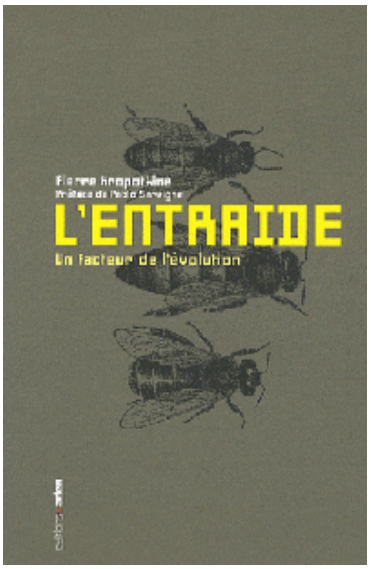
Dans la lignée de Hobbes, de nombreux penseurs ont imaginé l'origine de l'humanité comme un état de guerre permanente de tous contre tous. Kropotkine fait quant à lui l'hypothèse que les premiers hommes devaient vivre dans des communautés ressemblant fortement aux sociétés dites primitives contemporaines telles que les Aborigènes d'Australie, les Esquimaux ou les Papous. Lorsqu'on prend la peine d'essayer de les comprendre, on réalise que ces sociétés constituent une forme d'organisation sociale complexe reposant notamment sur un communisme primitif incluant des mécanismes visant à rétablir l'égalité sociale en cas de déséquilibre. La survie du clan est assurée grâce au haut niveau d'entraide entre ses membres, qui identifient leur propre existence avec celle du groupe. En d'autres termes, c'est la solidarité qui est la norme au sein de la communauté et la guerre n'est en aucun cas l'état normal de l'existence.

L'entraide parmi les barbares

Les grandes migrations, ou invasions barbares, ont profondément modifié l'organisation sociale des sociétés primitives jusqu'à entrainer leur disparition progressive et leur remplacement par une autre forme d'organisation : la commune villageoise. Celle-ci est perçue par ses membres comme un territoire commun acquis grâce au travail de tous (opérations de défrichage, d'assèchement, de déboisement, etc.) et protégé de l'extérieur par des efforts communs. La terre reste la propriété du village et la communauté en garantit une part équitable à chacun. La terre est travaillée par tous. Sur le plan juridique, la commune établit ses propres règles et institutions pour garantir la paix au sein de la communauté et organise les relations avec les autres communes. Contrairement à l'image véhiculée

par les historiens (lesquels se sont montrés pendant des siècles essentiellement préoccupés par le récit des guerres et des calamités), les masses « barbares » vivaient donc une existence globalement pacifique. Dans tous les cas, leur mode de vie ne permet pas d'affirmer que la guerre et la violence constituent la norme pour l'espèce humaine. C'est ce dont témoignaient également les sociétés vivant toujours sur le mode de la commune villageoise à la fin du XIXème siècle (Bouriates, Kabyles, etc.).

L'entraide dans la cité du Moyen-Âge



Kropotkine attache une importance toute particulière à une forme d'organisation sociale connaissant un rapide essor à travers toute l'Europe à partir du Xème siècle, à savoir la cité. Radicalement opposée au principe féodal porté par des seigneurs étant parvenus à asservir les communes villageoises, la cité (par exemple une des villes hanséatiques ou Venise) se fixe pour objectif de garantir la liberté, l'auto-administration et la paix. Dans une charte qu'elle impose aux seigneurs, elle s'engage également à assurer la subsistance de ses membres. La cité constitue un État libre de nouer des alliances sur le principe fédératif comme de déclarer la guerre ou d'établir ses propres lois.

Dans la cité, le pouvoir est fortement décentralisé dans la mesure où il repose lourdement sur les guildes, c'est-à-dire des unions d'individus ayant un but commun, généralement lié à leur activité économique. Tous les individus en font partie, même les travailleurs temporaires. La fraternité, la solidarité et l'égalité sont le ciment des guildes. Celles-ci assument toutes sortes de fonctions sociales, judiciaires et économiques. Elles achètent par exemple tout ce dont ses membres ont besoin (y compris la nourriture) et vendent leurs produits à des prix justes en tenant compte du savoir-faire des producteurs. Les guildes exercent de fait une part importante de la souveraineté : elles ont leurs propres juridictions, leurs forces armées, leurs assemblées, assurent l'éducation de leurs membres, etc. L'architecture et les arts laissent de nombreux témoignages de la grandeur des guildes et des cités. Ils sont aussi le témoignage d'une époque où le travail manuel jouissait d'un grand prestige et où chacun disposait d'une certaine marge d'initiative.

L'entraide de nos jours

À partir de la fin du Moyen-Âge, on assiste partout en Europe à une montée en puissance des États au détriment des cités et des communes villageoises, qui se trouvent contraintes et forcées d'abandonner leurs prérogatives. A mesure que l'État affirme son rôle central, toutes les institutions de soutien mutuel s'étant développées en dehors de lui ou de son alliée l'Église sont détruites : les guildes disparaissent donc et l'on interdit jusqu'au droit d'association.

L'application généralisée du vieux principe « diviser pour mieux régner » s'accompagne d'un développement de l'individualisme. Comme le souligne Kropotkine, « à mesure que le nombre des obligations envers l'État allait croissant, les citoyens se sentaient dispensés de leurs obligations les uns envers les autres ». Ce courant ne fait que croître lorsque le libéralisme économique s'impose.

Attaquées de toutes part, les pratiques d'entraide perdurent néanmoins tout en se transformant. On retrouve ainsi dans les villages modernes de habitudes héritées des communes villageoises (travail en commun, gestion des terrains communaux, etc.). Dans les villes comme dans les campagnes, les travailleurs sont parvenus à constituer des unions visant à défendre leurs intérêts. Les grèves, et particulièrement les « grèves de sympathie » envers d'autres travailleurs, constituent par exemple de grands moments de solidarité pendant lesquels le dévouement des militants touche à l'héroïsme. C'est l'héroïsme qui, selon Kropotkine, constitue « le fond de la psychologie humaine », et il est regrettable que les élites cherchent à le canaliser vers une seule sorte d'héroïsme : celui qui exalte l'idée de l'État.

À leur manière, les associations coopératives, les clubs divers, les sociétés littéraires, caritatives, scientifiques ou artistiques créent des liens entre les individus et donc des relations de solidarité. Si les pauvres savent se montrer solidaires pour survivre dans la misère, de leur côté, les riches savent aussi se serrer les coudes à l'occasion. C'est l'absence d'intérêts communs qui produit l'indifférence.

Conclusion

Sans nier le rôle des luttes et des antagonismes dans l'histoire de l'humanité, Kropotkine affirme donc avec vigueur que l'entraide est une loi de la nature. En démontrant l'importance du rôle joué par les pratiques de solidarité à travers les âges, le géographe russe fournit une boussole atemporelle à tous ceux qui veulent construire un avenir sur une base autre que la loi du plus fort. L'ouvrage s'achève sur ces mots qui sonnent comme une feuille de route : « Dans la pratique de l'entraide, qui remonte jusqu'aux plus lointains débuts de l'évolution, nous trouvons ainsi la source positive et certaine de nos conceptions éthiques ; et nous pouvons affirmer que pour le progrès moral de l'homme, le grand facteur fut l'entraide, et non pas la lutte. Et de nos jours encore, c'est dans une plus large extension de l'entraide que nous voyons la meilleure garantie d'une plus haute évolution de notre espèce ».

Post-scriptum :KROPOTKINE, Pierre, L'entraide, un facteur d'évolution, éd. aden, première publication en 1902.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Tapped, ou pourquoi il ne faut pas boire de l'eau en bouteille

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : dimanche 7 novembre 2010

La Révolution en Charentaises

Un documentaire militant pour faire boire la tasse aux multinationales de l'eau.

Tapped montre les problèmes posées par l'eau en bouteille, dont la consommation s'accroît notamment aux États-Unis, mais aussi ailleurs dans le monde. Le documentaire ne parle que de la situation aux États-Unis, mais les conséquences sont les mêmes partout. L'eau en bouteille transforme un besoin universel en commodité marchande : les grandes multinationales (Nestlé, Coca Cola et Pepsi) s'enrichissent, sans se préoccuper de la protection des nappes phréatiques ou du recyclage des déchets.

L'eau en bouteille a un très fort impact sur l'environnement du fait de son transport par voie routière (brièvement évoqué dans le film à travers les va-et-vient des camions-citernes) et de la quantité de déchets plastiques qu'elle génère : 200 milliards de litres d'eau en bouteille ont été consommés en 2008 et seule une petite partie des déchets produits a été recyclée.

De plus, les producteurs se battent contre les lois imposant une consigne sur les bouteilles, alors même qu'elles ont démontré leur efficacité. En effet, avec une consigne de 5 centimes, 70 % des bouteilles reviennent en magasin, avec une consigne de 10 centimes par bouteille, 97 % des bouteilles sont retournées, alors que la moyenne nationale est de 20 % (un chiffre qui inclut les 11 états dans lesquels il y a une loi sur les consignes). Résultat : l'océan devient une soupe de plastique. Les échantillons pris au milieu de l'océan sont terrifiants.

Les producteurs d'eau en bouteille ne veulent pas spécifier d'où vient l'eau. Et pour cause, c'est souvent la même que celle qu'on peut boire du robinet ! Elle est simplement filtrée, ce qu'on peut faire soi-même à la maison.

Les multinationales refusent également de spécifier la composition chimique des bouteilles elles-mêmes. L'image véhiculée par les marques d'eau en bouteille (pureté, santé, nature intacte) est contredite par la fumée sortant des usines pétrolières produisant le plastique dans lequel baigne cette eau précieuse. Le consommateur boit des résidus de plastique, des phtalates et du Bisphenol-A, autant de produits ayant des conséquences néfastes sur la santé… ce que l'industrie chimique et pétrolière, tout comme les producteurs de boissons en bouteilles plastiques, nient en bloc. L'État et les institutions qui devraient contrôler la qualité de l'eau sont impuissants face à des multinationales habituées à utiliser les lois à leur avantage.

Le documentaire donne la parole aux habitants des villes où sont produites les bouteilles. Ils souffrent des conséquences de l'exposition au Benzene, un solvant cancérigène utilisé pour fabriquer le plastique. Par exemple, dans la ville industrielle de Corpus Christie, les anomalies à la naissance sont 84% plus élevées que dans le reste de l'État et les adultes meurent de cancers et d'autres maladies.

Heureusement, *Tapped* montre beaucoup de gens qui se battent contre le pillage de l'eau par les multinationales et développent (avec quelques succès) des stratégies de résistance.

Tapped réussit à poser de façon très claire les problèmes liés à la vente d'eau en bouteilles et incite à agir. Une façon très concrète de passer à l'action consiste par exemple à acheter une bouteille réutilisable (en acier inoxydable par exemple) si on veut vraiment pouvoir emmener de l'eau avec soi. Pour poursuivre la réflexion sur le thème de l'eau potable, n'hésitez pas à lire également notre article sur le documentaire *Blue Gold*.

Post-scriptum :SOECHTIG, Stephanie & LINDSEY, Jason, Tapped, 2009.

Blue Gold : World Water Wars

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : dimanche 7 novembre 2010

La Révolution en Charentaises

La guerre pour votre eau est sur le point de commencer.

Blue Gold est basé sur le livre *L'or bleu : L'eau, le grand enjeu du XXIe siècle*. Le documentaire nous amène à placer la problématique de l'eau potable dans un contexte plus large que *Tapped* (voir notre article Tapped, ou pourquoi il ne faut pas boire de l'eau en bouteille ?) : qui possède notre eau potable ? Pourquoi est-elle de plus en plus polluée ? que se passera-t-il quand il n'y en aura plus assez pour tout le monde ?

Il n'y a pas que les producteurs d'eau en bouteille qui voient l'eau comme une façon de s'enrichir. La France a été l'une des premières à privatiser l'eau, pour le plus grand profit des entreprises comme Véolia (anciennement Vivendi) ou Suez, qui contrôlent 70 % de l'eau potable dans l'Hexagone. Ces multinationales ont acheté l'eau dans d'autres pays, avec des conséquences parfois désastreuses pour la population, surtout dans les pays sous-développés. La Banque Mondiale a joué un rôle important en obligeant ceux-ci à ouvrir leurs marchés et à mettre en vente leurs ressources naturelles.

Il y a des lacs et des rivières qui sont en vente, l'eau est pompée puis exportée, brisant ainsi la chaîne naturelle du recyclage de l'eau et menaçant de désertification une part croissante de la planète.

Chaque fois que l'eau est privatisée, les prix montent, mais ni la qualité de l'eau, ni les services ne s'améliorent. *Blue Gold* donne l'exemple d'un pays africain où la compagnie d'exploitation de l'eau fait payer la population pour ouvrir le robinet : le compteur se met alors en marche, mais souvent, il n'y a pas d'eau qui sort, juste de l'air ! Alors les gens boivent l'eau contaminée (s'exposant ainsi au choléra, etc.) parce qu'ils ne peuvent pas payer l'eau. Pour mémoire, 2 millions d'enfants meurent chaque année de maladies liées aux eaux sales.

Le documentaire montre que la problématique est complexe (exportation de l'eau, barrages, agriculture intensive, croissance des villes et de leurs besoins en eau) et en même temps, d'une simplicité déconcertante : la recherche des profits et les politiques à courts-termes ont causé la plupart des problèmes et empêchent de trouver les solutions. La corruption s'ajoute à la longue liste des difficultés à surmonter.

Le documentaire termine avec un chapitre intitulé "que pouvons nous faire ?". Ça fait du bien après tant de mauvaises nouvelles ! La Bolivie est un exemple qui donne de l'espoir. La population de ce pays pauvre s'est en effet insurgée contre la privatisation de l'eau et a gagné la bataille. L'Uruguay a voté une loi interdisant la privatisation de l'eau. D'autres villes et régions ont aussi saisi l'importance des dangers et on pris des mesures contre la cupidité sans limite des multinationales. Sur la défensive, ces dernières cherchent à intimider les activistes

qui s'attaquent à elles.

Il faut se battre pour que l'eau potable soit considérée comme un droit, et non pas comme un produit marchand. Il faut aussi investir dans la qualité de l'eau et les façons de la sauvegarder pour le futur. *Blue Gold* donne quelques idées pratiques intéressantes pour aller dans ce sens.

Post-scriptum :

BOZZO, Sam, Blue Gold : World Water Wars, 2008

BARLOW, Maude, CLARKE, Tony, L'or bleu : L'eau, le grand enjeu du XXIe siècle, 2007

Faire sauter la Banque !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 5 décembre 2010

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Avec Éric Cantona, L'amour est dans le prêt !

CITY EDITION

London Herald

LATE PRICES

FRIDAY 25th OCTOBER 1929

WALL STREET CRASH!

Black Thursday in America

Stocks Plunge and Eleven Commit Suicide

What Went Wrong?

OTHER NEWS

COLEMAN'S "MINCARNIS"

Vous avez tous suivi l'intervention d'Éric Cantona à Nantes, le 8 octobre dernier ; s'exprimant au sujet de la Révolution, il exhorte les foules à retirer leur argent de la banque, le 7 décembre prochain. La Rédaction de la REC toute entière s'associe à Éric dans cette louable démarche [1]. Mais se pose maintenant la question : que faire de tout cet argent ?

En effet, le tout n'est pas de retirer son argent et d'attendre que le système s'effondre ; Géraldine Feuillien et Yann Sarfati le notent en conclusion de leur appel :

"*Nous, les citoyens du 21ème siècle, héritiers des générations qui se sont sacrifiées pour que nous soyons et demeurions des citoyens libres et dignes, nous exigeons la création d'une BANQUE CITOYENNE, au service des CITOYENS, une banque qui mettrait notre argent à l'abri des fièvres spéculatives, à l'abri des bulles financières toutes condamnées à exploser un jour, à l'abri des opérations qui transforment nos emprunts en actifs et se servent de nos dettes pour acheter d'autres richesses.*"

En voilà, donc, une bonne idée ! Je m'étonne même que personne ne l'ait eue auparavant ! Les banques se sucrent largement sur notre dos, tout le monde en est conscient et personne ne dit rien. L'immobilisme n'est pourtant pas inéluctable ; peut-être suffirait-il de changer de mode d'action, de méthode, en quelque sorte. Sur ce point, l'"idée" d'Éric Cantonna, qui a plus le mérite d'être largement relayée que d'être réellement originale, cette idée de retirer tous ensemble, le même jour, notre argent des banques qui le détiennent, ouvre la voie de bien des nouvelles actions ! "On va pas prendre les armes […] On va pas tuer des gens" continue-t-il ; de fait, j'ai déjà du mal à désosser un poulet trop cuit, je me vois mal dézinguer un vrai lardu, sur pattes, ou un bourgeois tiens, ou un cureton (les banquiers ne sont-ils pas les curés modernes) ! Au sens propre tout du moins, car au figuré… La joie de leur couper les vivres, réellement, en vrai, le 7 décembre, plutôt que le plaisir, futile et éphémère, de leur couper bien pire…

Allez, la Révolution en Charentaises n'a pas froid aux yeux ; comme elle tient particulièrement à être de tous les combats révolutionnaires, elle déclare, formellement, que si un jour, quelqu'un fonde cette banque d'un genre nouveau, cette sorte de "Banque Du Genre Humain", l'*intégralité des fonds collectés depuis la fondation de la REC y*

seront placés. Et je peux vous dire que ça fait une certaine somme. Oh oui, une certaine somme…

Pour conclure, notons tout de même que certaines banques proposent déjà des services de ce type. Il est aussi possible de se renseigner sur le type de compte sur lequel on place son argent, et ne pas investir ses économies dans des comptes action, PEA et tout ce genre de choses. Certains établissements bancaires proposent de troquer les intérêts contre des prêts à taux réduits (pas de pub sur la REC mais une recherche google suffit à trouver) ; ça n'est pas le Pérou, mais ça n'est plus l'Amérique quand-même…. Peut-être suffirait-il donc de placer judicieusement son argent de manière durable, réfléchie et citoyenne, plutôt que mettre un coup de pied dans la fourmilière de temps en temps, et lui tourner le dos ensuite pour aller acheter les cadeaux de noël. A bon entendeur…

---

[1] Et à tous ceux qui, comme Éric Cantona, ne sont pas à découvert ; nous déconseillons aux autres de se pointer au guichet de leur banque le 7 !

La morale anarchiste

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : dimanche 26 décembre 2010

La Révolution en Charentaises

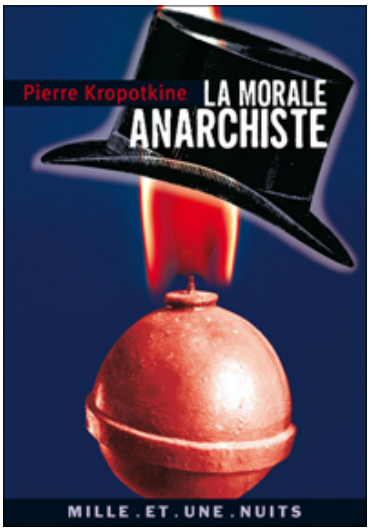
A-t-on besoin d'une morale ? Et si oui, sur quoi la baser lorsqu'on est anarchiste et qu'on prône la disparition des prêtres, des juges et des gouvernants ? Ce sont ces questions en apparence toute simples qui constituent le point de départ de la réflexion de Kropotkine dans *La morale anarchiste* (1889).

Le philosophe constate qu'à chaque fois que l'ordre établi est battu en brèche, sa morale l'est aussi. A priori, Kropotkine a tout lieu de s'en réjouir car les morales imposées par les dominants sont toutes fondées sur un principe d'autorité qu'il rejette avec virulence. Surtout, elles servent les intérêts d'une seule classe : celle qui tient les rênes du pouvoir. Pourtant, est-ce parce que les morales traditionnelles doivent être détruites qu'il faut supprimer toute morale ?

L'homme est guidé par la recherche du plaisir

De fait, ce ne sont ni la crainte de l'enfer ni celle du gibet qui guident les actions des hommes. Comme tout ce qui vit (animaux, plantes), l'homme est guidé par la recherche du plaisir. C'est là qu'il faut trouver le ressort de toutes ses actions, étant entendu que chacun se fait une conception du plaisir qui lui est propre puisqu'elle correspond à sa nature.

Tous les plaisirs ne se valent pas



Pour Kropotkine, le fait que chacun suive sa propre nature ne veut pas pour autant dire qu'il n'y a ni bien ni mal et que tout est indifférent. Au contraire, il est d'une extrême importance que chacun se positionne clairement et se batte pour défendre sa propre conception du bien et du mal. Il y a besoin d'une morale, toute la question est de savoir sur quoi la fonder.

Le bon et le nuisible

C'est l'observation du monde animal qui fournit une réponse. Chez les animaux, est bon ce qui est utile à la préservation de l'espèce et est mauvais ce qui lui est nuisible. Le même principe s'applique à la race humaine. La

religion n'a donc rien à voir avec cette conception du bien et du mal. Kropotkine précise qu'en fonction des époques et du degré d'intelligence, l'idée qu'on se fait du bien et du mal peut varier mais que le fond reste le même.

Sympathie et principe de solidarité

D'où vient le sentiment moral ? Comment ce qui est bon pour l'espèce peut-il s'accorder avec la recherche du plaisir individuel ? Là encore, point d'intervention divine. C'est notre capacité à imaginer ce que les autres ressentent qui permet à notre sentiment moral de se développer et il grandit d'autant plus que l'on agit en cohérence avec lui, de sorte qu'avec le temps, être moral devient une habitude [1] . Chez les animaux comme chez l'homme, le sens moral n'est rien d'autre que le principe de solidarité. C'est une faculté naturelle stimulant le courage et l'initiative individuelle.

Traite les autres comme tu voudrais qu'ils te traitent

Il faut donc conserver le principe moral mais détruire toutes les morales basées sur la Loi, la Religion et l'Autorité. A partir du moment où la morale et le principe de solidarité sont une seule et même chose, il importe que chacun traite les autres comme il voudrait être traité lui-même. Autrement dit, l'égalité (que Kropotkine assimile à l'équité) devient la norme des rapports entre les individus. Ce n'est que lorsque l'on applique rigoureusement ce principe d'égalité en tout qu'on peut se dire anarchiste et revendiquer l'usage de la force. Kropotkine déclare en effet la guerre à tous les adversaires de l'égalité.

Supprimer l'Etat, l'Église et l'Exploitation

Dans ces conditions, que faire ? Tout d'abord, Kropotkine signale qu'en général, nous agissons moralement par simple habitude, sans y penser. On pourrait donc dire que les rapports entre humains ont tendance à s'autoréguler. Ensuite, puisque l'Etat, l'Eglise et l'Exploitation, sous prétexte de moraliser la société, ne réussissent qu'à produire des effets inverses, il faut supprimer juges, prêtres, gouvernements et exploiteurs. Libéré de ces carcans, chacun pourra pleinement aimer et haïr, deux sentiments qui suffisent au développement des sentiments moraux chez les espèces animales. S'exprimer franchement sur ce qu'on trouve bon ou mauvais et agir en conséquence, c'est le garde-fou contre les passions antisociales et la condition de la liberté.

Sois fort !

Si le principe égalitaire devrait constituer la base de la société, il ne saurait cependant être suffisant à son développement. Celle-ci a en effet besoin d'individus disposant d'assez de force - donc de vie - pour agir et la transformer. Si un individu est capable d'améliorer la société, il doit le faire sur le mode du don, c'est-à-dire sans rien attendre en retour. D'où l'exhortation de Kropotkine : « Sois fort ! déborde d'énergie passionnelle et intellectuelle - et tu déverseras sur les autres ton intelligence, ton amour, ta force d'action ».

Vis en accord avec ton idéal

Pour que cette puissance puisse pleinement s'exprimer, il faut que chacun vive en accord avec son idéal. Alors seulement la vie peut être féconde en intelligence, en sentiment et en volonté. « Sans cette vie débordante, ajoute Kropotkine, on n'est qu'un vieillard avant l'âge, un impuissant, une plante qui se dessèche sans jamais avoir fleuri ».

Lutte et sème la vie autour de toi

Kropotkine ne croit pas qu'il soit possible d'être durablement heureux dans une société basée sur le malheur des autres. Le bonheur passe par une lutte sans compromis au cours de laquelle chacun éprouvera le plaisir de se sentir vivre : « La lutte c'est la vie, d'autant plus intense que la lutte sera plus vive ». Et Kropotkine de conclure : « Si tu sens en toi la force de la jeunesse, si tu veux vivre, si tu veux jouir de la vie entière, pleine, débordante - c'est-à-dire connaître la plus grande jouissance qu'un être vivant puisse désirer -, sois fort, sois grand, sois énergique dans tout ce que tu feras. Sème la vie autour de toi ».

Une morale qui n'ordonne rien

In fine, Kropotkine se fait donc le défenseur d'une morale mais celle-ci n'ordonne rien puisqu'elle laisse la liberté pleine et entière à l'individu. Il dégage néanmoins des pistes qu'il soumet à l'analyse critique de ses lecteurs : la stricte application du principe d'égalité pour les individus dont les forces sont médiocres et la lutte passionnée pour ceux qui débordent de vie. Dans les années qui suivent la publication de *La morale anarchiste*, Kropotkine approfondit sa réflexion sur l'élément qui constitue le socle de sa morale : l'instinct de solidarité. Il en sortira un ouvrage d'une très grande puissance : *l'Entraide, un facteur d'évolution* .

Post-scriptum :KROPOTKINE, Pierre, La morale anarchiste, éd. Mille et une nuits. Première édition en 1889.

---

[1] « Plus votre imagination est puissante, mieux vous pourrez vous imaginer ce que sent un être que l'on fait souffrir ; et plus intense, plus délicat sera votre sentiment moral. Plus vous êtes entraîné à vous substituer à cet autre individu, et plus vous ressentirez le mal qu'on lui fait, l'injure qui lui a été adressée, l'injustice dont il a été victime - et plus vous serez poussé à agir pour empêcher le mal, l'injure ou l'injustice ».

En finir avec les clips de rap sexistes

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 10 février 2011

La Révolution en Charentaises

Il gesticule au centre de l'image, tout en cadence, lunettes noires sur le nez, mains en avant, pleines de gourmettes et de bagues. On hésite un instant entre le clown et le singe, c'est en fait un chanteur.

Mais la scène ne dure pas, comme si ce genre de clips devait répondre au diktat d'un plan par seconde. Scène suivante : zoom sur les fesses rebondies d'une pseudo-danseuse. Après quelques images qui lui frappent l'oeil comme un papillon s'autoflagellant sur une lampe halogène, le spectateur comprend aisément la situation : il a envie de la sauter, elle a envie de se faire prendre, mais pour notre plus grand malheur, ce n'est ni du Bollywood mièvre, ni de la chansonnette frivole, mais du rap américain sexiste.

Puisque ces images sont diffusées sur toutes les chaines à heure de grande écoute, sans le moindre avertissement parental, continuons à décrire la sérénade. Habillé en jogging, le chanteur, qui n'a aucun talent puisqu'il ne semble connaître que le rythme binaire et les rimes pauvres (celles à un seul son), éructe devant la caméra et on sent, dans ses yeux qui reflètent principalement la bêtise, que le jeune homme, à l'époque où, boutonneux, il se tenait encore la nouille dans sa chambre d'étudiant (mais le fut-il ?), on sent qu'il en a passé, du temps, devant son miroir, à mimer les chanteurs de rap, uniques références culturelles.

Et puis un jour, par un coup du sort, il est passé de l'autre côté. Et dorénavant, il fait comme dans sa chambre : il n'invente rien, mêmes rythmes, mêmes paroles, même ignorance du ridicule (qui ne tue pas, et dans de tels moments, on le regretterait presque). Haussements d'épaule façon Sarkozy sous acide, index et pouces tendus, la chorégraphie est époustouflante : ce qu'ignore ce branleur d'opérette, ce qu'ignore ce petit être qui crie « j'existe ! », c'est que de son petit nombril, justement, tout le monde, sauf peut-être ses congénères, se fiche, et la casquette Kangol qui cache mal un crâne désespérément vide n'y change rien : il a fait une chanson, en commettra peut-être, au dam de nos oreilles sensibles, une autre, puis disparaitra. Rappeurs et Boys Band, même combat.

Tournons-nous vers la fille, deuxième protagoniste, essentielle puisque le rap sexiste, c'est ainsi, ne fait que parler d'amour. Affirmation sans doute précoce si l'on en juge par la tenue de la demoiselle : semelles compensées, jupe *ras-le-bonbon* comme on disait dans ces années 50 où l'on savait encore manier la grivoiserie autant que l'élégance. Haut qui se réduit à une ficelle, décolleté profond, c'est-à-dire vulgaire. Pas farouche, elle se déhanche outrageusement devant les mains du chanteur, et à la voir ainsi, la qualification est malaisée : danse nuptiale ou racolage ? Là où l'on veut nous faire voir une femme et un homme qui se draguent, on nous montre un mâle dominant en survêt' et une prostituée tout juste majeure. Joyeuse vision du couple, saine représentation de la femme ! Pur objet, elle n'est là que pour son cul - rebondi, ses lèvres - épaisses, sa bouche - grande, ses yeux - de biche, ses seins - siliconés. Au premier coup d'oeil, cette jeune femme noire est belle, mais au second , tout s'effrite, les paillettes de la jupe ne rehaussent rien, elles ne soulignent que l'absence totale de classe et de charme. C'est beau

de loin et vide de près. C'est le syndrome Ophélie Winter, qui est vraiment jolie quand elle ne parle pas.

Mais que dire de tout ça ? Non, ce n'est pas, comme on nous le fait abusivement croire, une question de génération, et il faut reconnaître et crier que ce genre de clips, c'est de la merde en barre qui, insidieusement, participent à ce lent processus d'abêtissement général. Oui, ces programmes télévisuels pervertissent durablement les jeunes générations, et il suffit de fréquenter n'importe quel établissement scolaire de banlieue pour s'en rendre compte : Natacha, 13 ans, est habillée comme une pute pour aller à son cours de gym et Samir, un an de plus, déguisé en rappeur, la prend pour une cruche en la draguant en verlan. Drôle d'époque.

On en viendrait presque à rêver, c'est dire, qu'un De Gaulle, comme au temps de *La Religieuse*, interdise tout bonnement ces inepties télévisuelles. Mais alors, une armée de bienpensants (qui, eux, vont à l'opéra et regardent les films d'Éric Rohmer sur Arte) en appelleraient à la liberté d'expression, et la peur que les cités ne s'embrasent finirait de convaincre les politiques frileux de ne pas mener une censure pourtant légitime. Frédéric Mitterand a remplacé André Malraux, et les clips de rap, eux, continuent de faire des ravages…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wikileaks

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : vendredi 28 janvier 2011

La Révolution en Charentaises

Le site d'informations qui donne des sueurs froides aux dirigeants.

Quand j'étais petit, j'imaginais les historiens avec des chapeaux d'Indiana Jones en train de percer les mystères du passé pour en faire un grand récit dans lequel j'aurai ma place en tant que cosmonaute, clown ou Président. A la fois aventuriers et conteurs, les historiens étaient aussi d'excellents dessinateurs soucieux de partager leur savoir avec les enfants par le biais de dessins animés comme *Il était une fois l'Homme* ou encore de bande-dessinées que je lisais chaque mois dans *Pif Gadget*.

D'une manière générale, les historiens se sont montrés bien moins bons dessinateurs que prévu et le métier de Président plus loufoque que celui de clown. Ceci dit, dans mes rêves d'enfant, tout n'était pas faux : l'historien est bien celui qui, au terme de délais plus ou moins longs, finit par accéder aux documents top secrets qu'il va devoir mettre en relation pour leur donner une cohérence d'ensemble. Dans l'imaginaire collectif, l'accès à ces matériaux est son domaine réservé, après avoir été celui du Prince.

Du moins, c'était le cas jusqu'à la création de Wikileaks. En mettant en ligne des milliers de documents confidentiels sur les guerres d'Irak et d'Afghanistan (dont la désormais célèbre vidéo montrant l'assassinat de 10 civils irakiens et de deux journalistes de Reuters) ou encore les câbles transmis par les ambassades américaines, Wikileaks donne à chacun la possibilité d'aller mettre son nez dans les coulisses du pouvoir. A la différence de l'historien ou de l'archéologue, quand Wikileaks exhume des cadavres, l'assassin a encore le doigt sur la gâchette.

Avec Wikileaks, on flotte entre l'espionnage et le journalisme d'investigation sans qu'on soit vraiment dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. Au final peu importe. Ce qui compte, c'est que le site donne à chacun la possibilité de mieux comprendre le véritable jeu joué par les gouvernements et donc de se protéger contre leurs campagnes de propagande. En d'autres termes, Wikileaks est un formidable outil d'autodéfense intellectuelle.

A en juger par la chasse à l'homme visant Julian Assange et les diverses mesures cherchant à étrangler financièrement le site, on se doute que Wikileaks donne des sueurs froides à nos chers dirigeants et aux banques. Mieux l'opinion publique est informée, plus il est difficile de la manipuler et plus elle est susceptible de demander à ses élites de rendre des comptes.

Bref, si vous n'avez pas encore pris le temps de jeter un oeil sur Wikileaks, faites le tout de suite et profitez en pour télécharger l'ensemble du contenu du site. Il vous suffit d'un clic. Vous pouvez aussi décider d'attendre jusqu'en 2050 pour que les historiens vous parlent du monde d'aujourd'hui mais il sera peut-être un peu tard pour agir.

Post-scriptum :Question à nos lecteurs : il existe un peu partout sur le web des articles de wikileaks traduits en français mais ils sont tous

dispersés. Y aurait-il une association tentée par la tâche (titanesque) de traduire l'ensemble du contenu pour qu'il devienne accessible au citoyen lambda ne parlant pas bien anglais ?

Cauchemar consumériste ou rêves sans joie

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : samedi 19 février 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le bonheur est-il dans la (non-)consommation ?

Dans les villes danoises, la principale artère commerçante s'appelle toujours *Strøget*, un mot que j'ai décidé de traduire par « avenue des promesses non-tenues ». Que cette traduction fasse hurler n'importe quel linguiste n'a aucune importance : à défaut d'être correcte, elle décrit le réel avec vérité. Au Danemark comme ailleurs.

Multinationales et petits commerçants ont beau tapisser rues et boutiques de publicités glamours promettant jeunesse éternelle et bonheur, on devine sous les dessous chics des modèles *photoshopé(e)s* une maladie honteuse qui devrait faire rougir le plus dévergondé des (ir)responsables marketing s'il avait le moindre début de commencement d'éthique : c'est dans le malheur et nulle part ailleurs que la société de consommation plonge ses racines. Malheur des producteurs réduits à l'état de machines. Malheur des consommateurs dont les névroses sont savamment entretenues pour écouler les marchandises. Malheur des exclus de la consommation sacrifiés sur l'autel de la course au profit.

Partout où il y a du mal-être, de la violence, de la mort, il y a un marché. Les profits colossaux des entreprises présentes en Irak ou en Afghanistan en témoignent avec éclat. Dans une moindre mesure et plus proche de nous, les efforts de culpabilisation écologique des masses aussi. A l'heure où les gouvernements font tout pour favoriser la production de marchandises au plus bas prix et dans les conditions les plus effroyables, où les dirigeants encouragent les ventes de produits de mauvaise qualité (donc à la durée de vie très brève) à des populations appauvries, où les multinationales lavent les cerveaux au point que des générations d'êtres humains consomment jusqu'à en crever de diabète et de cholestérol... on trouve encore le moyen de faire violence aux populations dominées en les culpabilisant pour des pratiques que le capitalisme ne fait qu'attiser. Puis on transforme naturellement cette culpabilité en un secteur économique florissant sans jamais remettre en cause la logique néolibérale : la recherche du plus grand profit, le plus rapidement possible. Le capitalisme a beau se mettre au vert, il garde le même moteur dégueulasse.

Puisque le consumérisme se nourrit du malheur de l'homme et contribue à l'entretenir, il est logique que, au sein des cercles contestataires, on envisage la suppression de la consommation comme une voie d'accès au bonheur. Chacun à leur manière, partisans de la décroissance, écologistes radicaux, végétariens, croisés des ligues anti-alcool et autres spartiates du XXIème siècle tendent à combattre le consumérisme par une idéologie du dépouillement certes pas toujours exempte de dogmatisme, mais qui a le mérite d'être guidée par une volonté de cohérence entre la pensée et les actes.

Si je respecte ces choix de vie, j'avoue néanmoins mon scepticisme quant à la capacité de l'anti-consommation à ouvrir grandes les portes d'un bonheur défini comme la plus grande jouissance possible pour la plus longue durée possible. D'abord, parce qu'en partant d'une observation empirique totalement subjective (mon expérience personnelle), je constate que les partisans de l'ascétisme sont souvent des gens tristes qui trouvent dans le dégoût une façon de renforcer leur détermination. Je pense par exemple à la relation qu'entretiennent bon nombre de

végétariens avec la viande. Cela ne me semble pas une façon d'aborder la vie de façon très joyeuse et l'athée que je suis voudrait qu'on en finisse avec des siècles d'idéologies du dégoût (de soi) et de la culpabilité.

Ensuite, parce que se focaliser sur la non-consommation, c'est finalement donner trop d'importance à la consommation et pas assez au bonheur. En ce qui me concerne, j'ai tendance à penser que si l'on veut être heureux, il faut sérieusement se préoccuper de son plaisir : réfléchir à ce qui le suscite et organiser sa vie de façon à atteindre au quotidien le maximum de bonheur possible. Dans ce contexte, la consommation n'est qu'accessoire et cède le pas à d'autres préoccupations telles que l'amour, l'amitié, la culture, l'art de jouir du présent et de savoir en faire profiter ceux qui nous sont chers. Rien n'empêche de moins consommer et de préférer les produits bios et équitables, mais là n'est pas l'essentiel.

Pour conclure, il me semble que la lutte contre la société de consommation doit s'inscrire dans la perspective plus large de la quête du bonheur sous peine de n'avoir à opposer au cauchemar capitaliste que des rêves sans joie.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Saint-Valentin : l'amour plutôt que les magasins !

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : dimanche 13 février 2011

La Révolution en Charentaises

La Saint-Valentin arrive. Méfiez-vous, tout le tapage qui est fait autour d'elle n'a qu'un but : vous faire consommer. On se fiche bien de savoir si vous aimez Simone, parce que Simone, justement, on veut la voir dans les magasins. Et vous aussi, pendant qu'on y est.

Si vous n'en êtes pas convaincus, allez donc faire un tour sur le site Agir ici et maintenant qui se propose de réagir contre l'agression publicitaire le jour de la fête des amoureux en mettant en oeuvre ce slogan : Saint-Valentin : Faites l'amour, pas les magasins.

Pour les auteurs du site, la Saint-Valentin n'est en effet rien moins qu'une fête "sexiste, commerciale et homophobe".

Le site propose du matériel anti-pub à télécharger (comme l'image ci-contre), pour répondre joyeusement, armés d'affiches et de colle, à la déferlante publicitaire du 14 février. On aurait tort de se priver d'aller y faire un tour…

Post-scriptum :Sur le même sujet, voir notre article Faites l'amour, pas les magasins.

Wolfgang Master teste un échantillon gratuit de sexe payant

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : mercredi 30 mars 2011

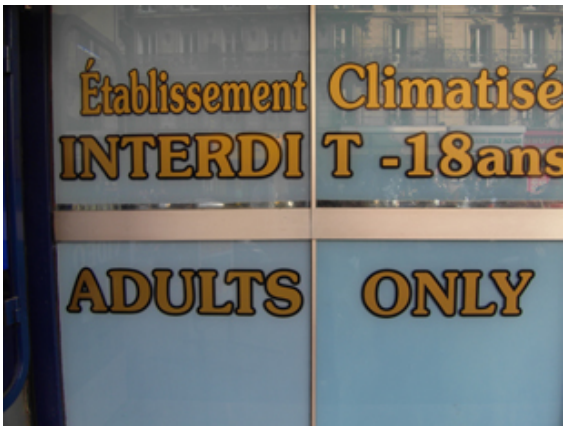
La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Exubérance sexuelle, euros et excitation font-ils bon ménage (à trois) ?

Sur le chemin l'amenant au petit théâtre, Wolfgang ne peut s'empêcher de penser que même si la brochure de l'office du tourisme dit vrai (« un divertissement qui ne laisse rien à l'imagination »), le spectacle sera au moins parvenu à titiller sa curiosité et son imagination avant d'avoir commencé.

Jusqu'à ce jour, Wolfgang Master n'avait jamais mis les pieds dans un *peep-show* et n'avait pas non plus éprouvé l'envie de le faire. Cependant, puisque l'opportunité s'était présentée sous la forme d'une invitation professionnelle, c'est sans trop d'états d'âmes qu'il avait décidé d'accepter la proposition du patron des lieux. Il est des métiers qui, en dépit de leur banalité, amènent très exceptionnellement à fréquenter cabarets, bars à serveuses *topless* et boîtes à *streep-teases*. Wolfgang Master occupe un de ceux-là.



Une fois passée les deux malabars à oreillette barrant la porte d'entrée, Wolfgang s'étonne de devoir jouer des coudes pour se frayer un chemin jusqu'à sa place. Les 150 sièges que compte le lieu sont à peu près tous occupés et, depuis le balcon, Wolfgang observe les visiteurs pendant que son hôte s'efforce de lui obtenir une bière. Bien que les hommes soient en majorité, les femmes représentent un bon quart de la clientèle. A en juger par le tapis de chevelures abondantes, clairsemées, blanches ou grisonnantes qui séparent Wolfgang de la scène, le spectacle trouve des amateurs dans toutes les classes d'âge.

Tout à coup, des touristes chinois manifestent bruyamment leur enthousiasme. L'un d'entre eux monte sur les planches où une « artiste » l'attend un dans son plus simple appareil. Elle le cloue à terre et lui déboutonne sa chemise avant d'écrire « sexy boy » sur sa poitrine... un feutre enfoncé entre les cuisses. Sans doute impressionné par les talents de calligraphe de la dame - après tout, les Chinois s'y connaissent - le public applaudit à tout rompre. Venue des hauts parleurs, une voix grave casse alors un peu l'ambiance en demandant à un gorille de confisquer l'appareil photo d'un touriste : interdiction formelle d'immortaliser les performances des « artistes ».

Le contact de Wolfgang est enfin de retour avec un énorme verre en plastique rempli d'une pils insipide. Le patron de lieux ayant tout prévu, une petite tablette est intégrée à chacun des sièges pour pouvoir poser sa bière et profiter du spectacle les mains libres. Une discussion à caractère professionnel s'engage alors, avec de larges pauses réservées à la contemplation des turpitudes des employés du monsieur. Pour aller vite, disons qu'en une heure de show, Wolfgang aura vu quantité de sexes hypertrophiés, de femmes nues de toutes mensurations et couleur de peau, constaté qu'il était possible de danser le smurf et de copuler en même temps, découvert l'usage du godemichet frontal et de la dégustation de bananes à même le vagin, remarqué que les seins siliconés n'étaient pas du meilleur effet sur les adeptes du pole dancing la tête en bas et confirmé sa certitude qu'à tout prendre, il préfère encore se farcir les exercices d'un joueur de cornemuse que d'écouter de la musique techno libre de droits.

Surtout, Wolfgang tire de cette expérience la conclusion que le sexe offert en spectacle sous sa forme marchande a

beau être exubérant, il ne suscite pas (au moins chez lui) l'excitation sexuelle. En clair, ce sexe-là n'est pas bandant. Dans l'expression travailleur du sexe, il y a le mot travailleur. A moins d'être aveugle ou complètement idiot - et Wolfgang n'est ni l'un ni l'autre - il est facile de se rendre compte que les hommes et les femmes qui se produisent sur scène fournissent un travail abrutissant dont ils ne tirent pas plaisir. Le travailleur enchaîne les poses et les scènes supposées sexy mais leur répétition et leur caractère contraint leur ôtent toute charge érotique. De même, l'aspect très léché - sans jeu de mots - des performances et le choix extrêmement réfléchi des différents physiques font de chaque numéro un produit aussi standardisé que les motifs d'un sac à main Vuitton. A part Bernadette Chirac, qui pourrait s'exciter sur ce genre de produits ? En tous cas, pas Wolfgang.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

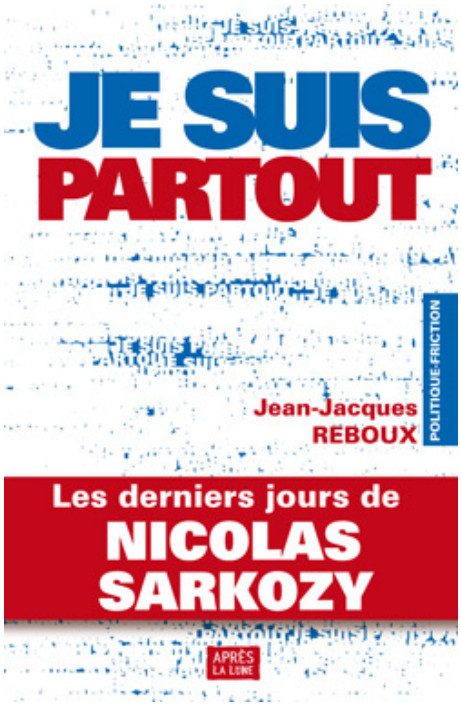
Portrait du Héros en Président de la République

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : jeudi 31 mars 2011

La Révolution en Charentaises

Souffrant de *Sarkozia volubilis*, Jean-Jacques Reboux, auteur de polars et éditeur, s'est auto-médicamenté. Résultat, un roman de « politique-friction » relatant les derniers mois du quinquennat de Nicolas Minus, Président de la République devenu, bien malgré lui on imagine, personnage littéraire.



C'est l'histoire de l'un de nos plus célèbres personnages littéraires. Un individu de sexe masculin, plutôt petit, plutôt teigneux, plutôt têtu. Un de ces personnages sans importance collective, « tout juste un individu » aurait dit Céline. Le genre de type que certains auteurs adorent traiter tant il correspond au cliché instantané d'une époque. En fait, ils sont comme une muette allégorie de ce qui, à la fois, nous attire et nous révulse : une insignifiance absolue soudain transformée en omnipotence remarquable… A cet égard la trajectoire dudit personnage est exemplaire : fils de famille en quête de père, élève médiocre, étudiant approximatif, rien ne prédispose notre personnage à devenir le 23ème président de la République. Rien, sinon cette formidable volonté infantile qui, à l'instar d'un autre ambitieux célèbre, à dû lui dicter « A nous deux Neuilly ! », (On tient les Paris qu'on peut !) puis lui a permis de conquérir allégeance des coeurs et bulletins de vote. Petite ville certes, mais grandes espérances… Les choses étant ce qu'elles sont, on retrouvera l'individu se hissant à la force du « moi je » et du « je suis partout » et lorsque son rêve s'accomplit, qu'il se retrouve au faîte de la gloire et aux ors de la République, le lecteur comprend que ce n'est pas qu'une fiction, que ces choses existent, qu'il va falloir en tenir contes et comme en plus, l'histoire est pleine de rebondissements, il va falloir qu'il suive. Ne serait-ce que pour mieux anticiper les évènements… Ceux qui concernent notre confortable landernau politico-littéraire et trouvent leur ultime sacralisation dans l'accession, pour notre personnage à la plus haute distinction nationale « putain 5 ans ! », et pour son auteur aux plus hauts sommets de la « politique-friction »…

Car à situation particulière littérature appropriée : ou à maladie maligne, la *Sarkozia volubilis*, remède de cheval et sang d'encre ! Mais revenons à notre histoire, pour rire bien sûr et dûment précédée par cette phrase en filigramne, « toute ressemblance *et caetera et caetera* ». Laquelle montre notre héros en proie à toutes les crises, morales, économiques, sociales, nationales, identitaires, plus les angoisses métapolicées… Bref, sous la rampe, le feu ! Fin du spectacle et du quinquennat, quant aux morales, emboîtées, enchevêtrées même, les protagonistes en recevront leur paquet. Il est vrai que l'époque s'y prête, qui confond discours politique et verbosités adipeuses. Monsieur de Villepin émettra son fameux appel à la chose publique tandis que de folles rumeurs circuleront… Ne dit-on pas que la Seconde Première Dame trompe son Époux ?, que ce dernier s'est laissé pousser la moustache, qu'il se bunkerise en son palais ?… Mais on dit tant de choses. N'empêche, l'histoire se doit,

comme tout bon feuilleton de « politique-friction », de rebondir. De chutes en chutes… Jusqu'à la chute finale.

Publié en 2010, « Je suis partout » a fait l'objet d'un remarquable silence de la critique. Sans doute un effet indésirable lié aux maladies textuellement transmissibles…

Post-scriptum :Je suis partout
Jean-Jacques Reboux
Ed. Après la Lune
384 p. - 18 Euros.

Wolfgang Master et le mélange des corps

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : vendredi 8 avril 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Lorsque Cléa glissa dans l'oreille de Wolfgang ces quelques mots - « tu sais, mon chéri, j'aimerais bien qu'on invite une fille pour s'amuser avec nous », notre héros ressentit une vive émotion.

En guise de réponse, il s'assura d'abord que la demande de son amie ne constituait pas un ersatz à une quelconque insatisfaction sexuelle. Dans un rire mutin, elle lui dit au contraire qu'elle se sentait parfaitement épanouie en sa compagnie et qu'elle souhaitait donc tenter de s'amuser avec un troisième partenaire. En toute confiance. A ces mots, la virilité de Wolfgang gonfla à vue d'oeil. Et surtout - mais il n'en dit mot à Cléa ce soir-là - ça lui rappela d'un coup de merveilleux souvenirs de jeunesse.

Ce qu'il n'avait pourtant pas prévu, c'est que Cléa, le week-end suivant, à l'occasion d'un dîner entre amis, fît part à la petite assemblée de ses nouvelles envies et de ses récents fantasmes. D'une nature réservée, Wolfgang s'en trouva tout gêné et garda pudiquement le silence en bout de table. Mais ce ne fut pas le cas de tout le monde. Au contraire, certains ne se génèrent pas pour rebondir sur les propos de Cléa et d'aucuns se laissèrent même aller à quelques aveux touchants. Une des invités proposa même, à demi-mots, ses services. La conversation allait bon train quant elle finit par dévier, entre deux sourires mal assurés et trois paroles gênantes, sur les épineuses questions de l'échangisme et du libertinage. Cléa fut décontenancé d'entendre que la plupart des invités disaient trouver ces pratiques dégradantes, et affirmaient haut et fort se refuser à un tel partage, un commerce aussi malsain. Elle aurait même parié que certaines postures n'étaient là que pour aller dans le sens commun et la morale admise, voire pour éviter les foudres de Simone, le soir venu, rentré à la maison.

Alors Wolfgang, qui était resté tout ce temps bien silencieux, se mit soudain à rire bruyamment. Tous les regards se tournèrent vers lui : « L'échangisme et le libertinage ne sont pas condamnables. Les clubs ne sont pas malsains. En tout cas, la plupart d'entre eux ne le sont pas. Je ne dis pas cela parce que je les fréquente - j'ignore en vérité tout d'eux - mais parce que leur mode de fonctionnement est bien plus sain que la plupart des boîtes de nuit ou des bars musicaux. Les boîtes, sous leurs lumières vertes et rouges, sont le lieu du mensonge : la plus vilaine fille, sous cet éclairage artificiel, peut paraître jolie tandis que 4 centilitres d'un mauvais whisky sont vendus dix euros dans un verre en plastique. Et la pire arnaque est celle consistant à faire croire que la boîte de nuit est un lieu de danse alors que tout le monde, dans le fond, il va pour draguer (au moins) ou baiser (au mieux). La preuve, c'est que les couples établis ne vont presque jamais en boîte de nuit. Ou alors entre amis, histoire de rigoler et de se pinter la tronche. »

Tandis que Clea chuchotait des choses inavouables à sa voisine, Émilie, qui avait proposé ses services en milieu de soirée, Wolfgang, qui ne voyait rien de cette saynète continua son propos. « Alors qu'en club, dans ceux dignes de ce nom, tout est parfaitement clair dès l'entrée. Celle-ci est d'ailleurs hors de prix - rien de mieux n'a malheureusement été trouvé pour éloigner les pervers notoires et les couples sans savoir-vivre - le dress-code est strict et la vulgarité est exclue, on y boit du champagne et non du Jack Daniel, et surtout, surtout, quand les envies vous gagnent, vous souriez, vous discutez calmement, tout en chuchotement et en suggestions, puis vous allez dans les alcôves de l'arrière-salle vous amuser entre adultes. C'est tout sauf le lieu du mensonge : c'est celui de la liberté et du savoir-vivre, où le tabou reste à la porte, tandis qu'on laisse entrer le consentement mutuel. » Personne ne répondit. Il faut dire que la maîtresse des lieux venait d'apporter un splendide dessert. Cléa le regarda avec appétit,

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

fit un sourire gourmand à Wolfgang et jeta enfin un regard plein de sous-entendus à Émilie.

Certains des invités affirmèrent plus tard, en rumeurs murmurées, qu'ils firent, ce soir-là, tous trois l'amours.

C'est n'est pas faux, mais pas tout à fait vrai. Puisqu'après le café, Wolfgang, Cléa et Émilie hélèrent un taxi, traversèrent la place du Louvre sous ses splendides lumières du samedi soir, attérirent ensemble aux Chandelles, burent quelques coupes, croisèrent un joli couple, et finalement, dans l'anonymat de la nuit parisienne, c'est à cinq qu'ils s'amusèrent.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Un après-midi avec la Ligue des droits de l'Homme

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 13 avril 2011

La Révolution en Charentaises

Quatre septembre 2010… Le genre de samedi doux et ensoleillé qui donne plus envie d'aller battre la campagne que le pavé…

Mais le besoin d'une respiration citoyenne est plus fort que celui de m'aérer les bronches et l'esprit, car je ressens un malaise et un réel danger.

Les Roms ont été ouvertement stigmatisés après des violences perpétrées les 17 et 18 juillet à Saint-Aignan.

De manière implicite dans le discours du président de la république française qui prétend ne s'en prendre qu'à ceux qui sont dans l'illégalité, et explicite dans une circulaire du ministère de l'Intérieur diffusée le 5 août 2010 qui demande aux préfets de faire évacuer « 300 campements ou implantations illicites d'ici trois mois, en priorité ceux des Roms ».

Je me dis que notre président de la république française oppose plus qu'il ne rassemble, que la lepénisation des esprits est parvenue à un état non plus latent mais bien actif, et que ce déni des valeurs républicaines fait prendre le risque d'autres dérapages populistes, et celui de générer des réactions xénophobes.

Alors cet appel à l'initiative de la Ligue des Droits de l'Homme à se rassembler « Face à la xénophobie et à la politique du pilori : liberté, égalité, fraternité ! » tombe vraiment à pic pour réaffirmer ma lutte contre la banalisation des idées du Front National.

De manière concrète, visible et conviviale.

Vingt sept mars 2011…

Deuxième tour des élections cantonales. Un succès pour le Front National, non seulement par ses résultats mais surtout par la banalisation incontestable de ses idées et de son statut.

Le front républicain a été balayé !

Je repense à la manif de la LDH en septembre dernier…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Refuser le wrapping, nouveau commerce de la peur et de la saleté !

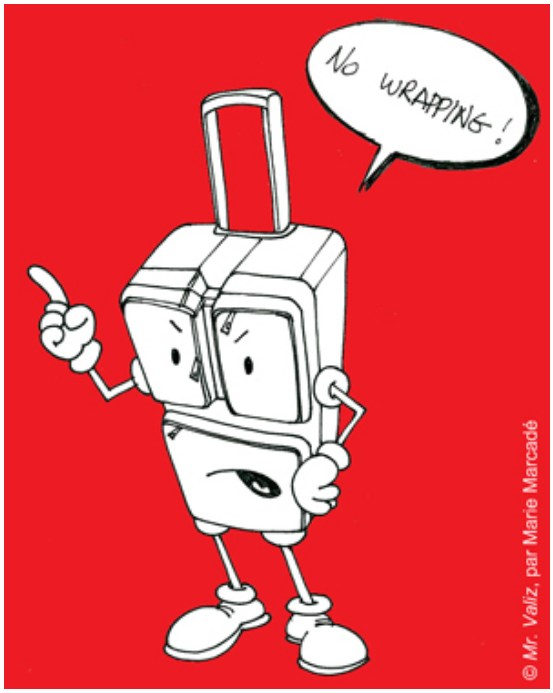
- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 18 avril 2011

La Révolution en Charentaises

Le wrapping débarque dans les aéroports français. Derrière ce mot se cache un procédé consistant à emballer vos valises dans du papier cellophane. Dans quel but ? Vous faire peur. Mais pourquoi donc ? Simplement pour vous faire mettre (encore) la main au portefeuille…

Difficile de dire dans quel pays est apparue la *wrapping machine*. D'aucuns l'aperçurent pour la première fois au début des années 2000, à Hong Kong. Nous la vîmes, pour notre part, à la fin dernier millénaire, dans les aéroports de Johannesburg et de Durban, en Afrique du Sud. La *wrapping machine* est d'une simplicité désarmante, puisque simplement consituée d'une base pivotante et d'un support de rouleau cellophane. La valise est posée sur la base et emballée dans quelques mètres de cellophane, ce qui constitue déjà, en soi, une aberration écologique. La manipulation dure moins de dix secondes mais vous coûte la coquette somme de 50 rands (5 euros) : voilà une rémunération plus que convenable ! Mais pourquoi cette machine est-elle apparue dans les aéroports sud-africains ? Pour éviter les vols à répétitions, qui étaient devenus un sport national dans les entrailles de l'aéroport : lorsqu'à l'arrivée vous récupériez votre valise sur le tapis roulant, il manquait souvent quantité de choses à l'intérieur.



Il est révélateur que le *wrapping* se soit étendu dans un pays où de nombreux observateurs s'accordent pour dire qu'une bonne part de l'économie fonctionne sur la psychose et la peur (vigiles, alarmes, maisons vendues obligatoirement avec un pack-sécurité comprenant des caméras et l'intervention d'une milice privée en cas de soucis, armes, matériel anti-agression, etc.). Dans de nombreux pays, les problèmes de vols auraient été réglés en interne, des caméras auraient été mises dans les antichambres de l'aéroport. Culturellement et économiquement, l'Afrique du sud a préféré faire payer les voyageurs. C'est tellement plus rentable… Dans ce pays, le *wrapping*, c'est la peur, et la peur, c'est vos dollars.

Le plus grave est que le *wrapping* débarque dans des territoires où le danger de vol n'existe pas. Ainsi, le Sir Seewoosagur Ramgoolam International Airport de l'Île Maurice, grand comme deux hangars, extrêmement surveillé et à ce titre sans doute l'un des plus sûrs au monde, a vu débarquer le wrapping il y a peu. Cet aéroport a pourtant la particularité d'être vitré presque intégralement, au point qu'un passager, s'il le souhaitait, pourrait presque suivre sa valise en temps réel entre le tapis roulant et le tarmac (et inversement). En un mot, s'il y a bien un endroit où le *wrapping* semble inutile, c'est bien à Maurice. Les communiquants du *wrapping* ont cependant pensé à tout : depuis peu, face aux vols improbables, ils vantent les qualités du procédé, arguant qu'il est un bon moyen de protéger vos bagages des taches et des rayures. Mais, si vos bagages craignent vraiment la saleté, est-ce vraiment à vous de

payer pour qu'on en prenne soin ? Les taxes d'aéroport ne sont-elles pas déjà là pour ça ? Au départ comme à l'arrivée, le *wrapping* veut inonder le monde entier…

Mais qu'en est-il du *wrapping* dans l'Hexagone ? Il y a visiblement de l'argent à se faire car le *wrapping* a fait récemment son apparition dans les aéroports parisiens. A votre avis, combien vous en coûte-t-il pour emballer un bagage ? Pas moins de six euros. Oui, six euros les trois mètres de cellophane : à ce prix-là, on pourrait exiger un emballage en cachemire !

Les aéroports français étant des endroits sur-protégés, sous haute-surveillance, leurs employés ne doivent pas avoir le loisir de fouiller dans vos affaires. Alors, plutôt que de vous prémunir contre un danger inexistant ou rarissime, en cas de problèmes, faites jouer plutôt vos droits de consommateur. Quand votre valise a reçu un coup, ou qu'elle a été ouverte, ou qu'elle est noire de suie, allez au service bagage, et gueulez un bon coup. Vous verrez, nous avons testé pour vous, ces gens n'aiment pas les scandales, et vous obtenez très vite satisfaction, les compagnies aériennes et leur service bagages disposant d'assurances honorables en la matière.

En un mot, plutôt que d'engraisser ces commerces qui jouent sur la psychose, la peur, ou la saleté des aéroports, ne mettez pas de camisole à votre valise, elle respirera un peu et vous dira merci à l'arrivée.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Vélorution 2011 : à vos marques… Prêts ?

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 30 avril 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Pédalez ! Tous à bicyclettes pour la Révolution à Vélo 2011 ! En attendant, quelques images de la précédente édition nous remémorent ce joyeux évènement. Quatre juillet 2010…

La Vélorution est le meilleur moyen de manifester notre volonté d'exister, à nous, cyclistes, face aux armadas de véhicules motorisés et bruyants, aux 4x4 qui nous bouchent nos horizons, aux scooters qui nous vrombissent dans les oreilles avant de finir en viande froide sur le tarmac…

Le principe : se retrouver tous en vélos (de toutes sortes et de toutes origines) et, long d'un parcours urbain, s'apercevoir que nous ne sommes pas si peu nombreux que ça…

Post-scriptum :Rendez-vous les 1, 2 et 3 juillet 2011 pour la prochaine Vélorution…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

La Petite Encyclopédie du Cannabis

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

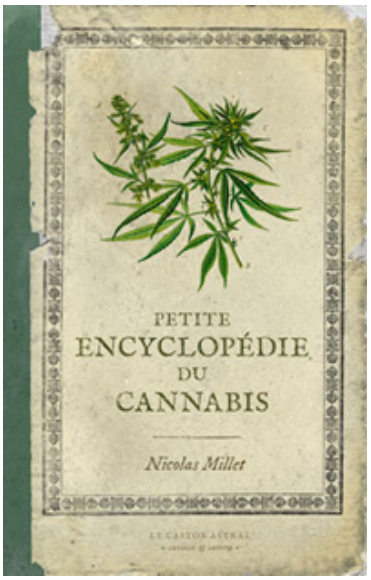
Date de mise en ligne : dimanche 1er mai 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Saviez-vous que 30 kilos de chocolat vous feront le même effet qu'un joint, le sucre en moins ? Que 65 % des auditeurs d'opéra avaient déjà fumé du cannabis (soit beaucoup plus que les amateurs de rap) ? Que si vous avez acheté du chanvre *de Manille* ou *du Bengale* pour le fumer, vous vous êtes fait rouler ? Non ? Alors la *Petite Encyclopédie du Cannabis* de Nicolas Millet, qui vient de sortir aux Éditions du Castor Astral, est faite pour vous. Entretien avec l'auteur de cet ouvrage, qui vit actuellement sur l'Île de la Réunion…

La Petite Encyclopédie du Cannabis connaît, et parle tellement bien de son sujet que c'est un régal de s'en faire l'écho dans ces colonnes. Et c'est fort naturellement qu'elle trouve sa place dans une rubrique chroniquant les livres à même d'*enivrer* les Révolutionnaires en Charentaises…



Marvin Flynn - *Maintenant qu'il est dans toutes les bonnes librairies, pouvez-vous nous parler de vos démarches pour trouver un éditeur assez courageux pour publier un livre sur le cannabis ?*

Nicolas Millet - Les éditeurs peuvent en effet parfois être frileux quand il s'agit de parler de cannabis. C'est normal et assez logique, puisque la loi est claire, mais son interprétation est en revanche assez floue : "Le cannabis, dit celle-ci, ne doit pas être présenté sous un jour favorable". Pour ce qui est des Éditions du Castor Astral, chez qui j'avais publié mes premières lignes il y a une dizaine d'années, ont accepté très rapidement le projet, sur quelques pages. Sans doute parce que le texte leur plaisait, mais sans doute aussi parce que le livre-objet que j'ai imaginé et que je leur proposais (présentation des articles sous forme de miscellanées, mise en page à la façon des encyclopédies du siècle dernier, illustrations à la manière des gravures anciennes) ne faisait absolument pas l'apologie de la substance. Il s'agissait de proposer une encyclopédie sérieuse, ludique, mais toutefois, et si possible, jubilatoire.

MF - *A quelle occasion l'idée d'une telle encyclopédie vous est-elle venue ?*

NM - L'idée m'est venue d'un constat, à savoir qu'il existait une littérature cannabique vaste et diverse. Cependant, celle-ci se répartissait en deux catégories : d'un côté, la littérature que j'appellerais "prosélyte", avec des textes engagés et souvent drôles, et des dessins provocateurs. Et de l'autre, des ouvrages scientifiques, bien documentés, mais sans doute un peu austères.

Il n'existait pas de livres s'amusant à rassembler tout ce que cette plante compte de faits culturels, sociaux, musicaux, historiques ou scientifiques. Et j'ai pris beaucoup de plaisir à découvrir ou redécouvrir ce que cette plante a engendré comme remèdes médicaux ou comme croyances. À quel point aussi elle a influencé nombre d'écrivains

ou de poètes. Combien, enfin, elle est éminemment politique et s'inscrit, de 3000 ans av. J.-C. jusqu'à nos jours, dans l'histoire.

MF - *Pouvez-vous nous dire comment vous avez planifié votre projet, car il s'agissait d'un travail énorme d'investigation et de recherche ?* Pour ce qui est du travail d'écriture, il a évidemment nécessité beaucoup de recherches, des heures dans des bibliothèques à recouper des informations contradictoires, à imaginer des listes saugrenues et décalée (liste de tous les vocables français désigant le cannabis, liste des ministres britanniques consommateurs, liste des sportifs arrêtés pour dopage, liste des hybrides à travers le monde, etc.). Cet amour des listes me vient du travail de l'Ou.Li.Po. et de la contrainte en général, qui est, contrairement à ce que l'on croit parfois, libératrice.

Après avoir rassemblé toutes mes notes, je me suis attelé à l'écriture proprement dite. Je voulais des textes ciselés, efficaces, si possible avec une chute, même légère. Et je souhaitais que chaque page soit autonome, que le lecteur se balade dans le livre sans être coupé dans sa lecture. Le tout avec de petites illustrations, que j'ai mis beaucoup de temps à réaliser, étant un piètre dessinateur. Ce en quoi le graphiste, Dominique Bordes, m'a été d'une aide précieuse puisqu'il a su répondre à la majorité de mes attentes. Bref, ce livre a nécessité deux ans et demi d'écriture puis six mois de composition.

MF - *Mais puis-je vous poser une question que vos lecteurs eux-mêmes doivent se poser : fumez-vous du cannabis ?*

NM - Non. La question ne se pose pas puisque la loi l'interdit. On peut, et c'est heureux, écrire sur l'alcool sans être un alcoolique ou sur l'héroïne sans être un héroïnomane… Et l'on peut, de la même façon, écrire sur le cannabis sans être consommateur.

MF - *Vous prenez tout de même de nombreuses précautions en préambule à la Petite Encyclopédie ; les informations que tu vous nous donnez ne sont pourtant pas illégales, il n'y est nulle part question de prosélytisme envers le cannabis, mais bel et bien d'informations ; et la forme choisie - encyclopédique et richement illustrée - n'en rend la lecture que plus agréable…*

NM - Oui, j'y tenais beaucoup car j'ai voulu faire un travail littéraire, plus qu'encyclopédique, finalement. Je ne souhaite pas être cantonné dans ce rôle un peu instable d'un auteur écrivant sur le chanvre. Habituellement, j'écris des textes narratifs, de la fiction et des nouvelles. C'est pour cela que je suis heureux d'être au Castor Astral qui est une maison d'édition sérieuse, qui a plus de trente ans, des centaines de titres au catalogue, et qui publie des auteurs tout à fait respectables, tels que Hervé Le Tellier, Georges Bernanos, Dominique Noguez ou Marc Villard. Avec l'éditeur, on se retrouvait totalement sur ces précautions, qui ne sont pas simplement d'usage.

MF - *Mais revenons au contenu de la Petite Encyclopédie du Cannabis : vous évoquez mille expressions, anecdotes et citations que les amateurs éclairés apprécieront à coup sûr : mais comment avez-vous fait pour recenser toutes ces allusions au cannabis ?*

NM - Des heures et des heures à fréquenter la BNF, la bibilothèque de Beaubourg ou Gallica. Les bibliothèques en ligne sont également, aujourd'hui, une ressource précieuse. Et j'étais guidé par le plaisir, un peu masochiste, de vouloir aller au fond des choses…

MF - *On y trouve aussi et en vrac, des recettes, des listes, des schémas, des extraits d'ouvrage, le tout abordé et assemblé avec un oeil actuel et pratique ; bravo pour ce bel objet qui ornera à n'en pas douter fièrement la bibliothèque des Révolutionnaires en Charentaises. Pour conclure, pouvez-vous nous parler de cette citation de Jack Herer que vous mentionnez dans votre ouvrage. Ce militant a affirmé : "Il n'y a qu'une seule ressource naturelle et renouvelable qui est capable de fournir la totalité de papier et du textile sur la planète, répondant à tous nos besoins en termes de transports, d'industrie et d'énergie, tout en réduisant simultanément la pollution, en reconstruisant le sol, tout en nettoyant l'atmosphère… Et cette ressource - la même utilisée auparavant à cet effet - est le cannabis !"*

NM - On ne peut pas donner tort à Jack Herer : en effet, sur une période de vingt ans, un hectare de chanvre produit autant de papier que quatre hectares d'arbres. Le papier de chanvre peut être recyclé de sept à huit fois comparativement à trois fois pour le papier de pulpe de bois. Cependant, Jack Herer utilisait cet argument pour appeler à la légalisation du chanvre, y compris psychotrope. Ce qui n'est pas mon propos. Pour continuer sur cette question des citations, de nombreux auteurs se sont en vérité exprimés sur le cannabis. Même François Mitterrand, dans un de ses livres, a comparé sa culture du vague à l'âme à une drogue douce et délétère. Et Nietzsche, qui a abordé tant de sujets mais pas toujours de façon judicieuse, a affirmé que lorsqu'on "veut s'arracher à une oppression insupportable, on a besoin du haschich." Mais gardons-nous de faire parler les morts : on peut ainsi faire dire n'importe quoi aux auteurs. Même à l'encontre de leur pensée réelle.

Post-scriptum :Petite encyclopédie du cannabis, de Nicolas Millet, Le Castor Astral Éditeur, paru le 25 novembre 2010, 13 euros.

Balade au Jardin des Plantes

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 25 avril 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Parce que la lutte pour la biodiversité passe par une connaissance accrue du monde qui nous entoure, balade au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

Par un joli matin d'avril, voici une série de photographies prises dans le Jardin des Plantes ; ce jardin parisien est très particulier en ce qu'il est entièrement consacré à la conservation - et à la présentation - d'espèces végétales et animales proches ou plus lointaines. Au-delà du régal pour les yeux, c'est une source inépuisable pour le naturaliste amateur, et pour le Révolutionnaire en Charentaises en mal de verdure…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wolfgang Master se la coule douce

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : lundi 6 juin 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Wolfgang glisse la clé dans la serrure de son appartement. Marbella, bord de plage, vue sur la Méditerranée. Ce soir, la mer est chaude et sensuelle, rassurante. Il jette son trousseau à côté de l'entrée et appelle : « Chérie ? Tu es là ? »

De la terrasse, il entend sa femme lui répondre. Rencontrée en France, il l'avait rapidement épousée. Très rapidement, trop, peut-être. Mais il n'avait pas pu la laisser filer.

Tu es revenu avec ma petite commande ?

Wolfgang laisse échapper un soupir… Se laisser épouser rapidement ne signifie pas être amoureuse, et Wolfgang en *fait les frais* depuis quelques mois maintenant.

Bien sûr chérie, t'ai-je déjà oubliée lors de l'un de mes voyages ?
Pas encore, *mi amor*, mais montre-moi mon cadeau, que je sois bien sûre…
Et bien mets-toi à la fenêtre, et dis-moi si tu es heureuse ? »

Fiona se lève de son transat et se penche au-dessus de la balustrade. Pour y arriver, elle est obligée de se mettre sur la pointe des pieds, laissant Wolfgang admirer ses jambes et ses fesses tendues par l'effort. Il pense : « *Elle est vraiment très belle*…

Elle est vraiment très belle ! » crie-t-elle en apercevant la BM dernier cri garée devant la porte. « Rouge, comme je te l'avais demandée ! » Elle se retourne alors vers Wolfgang et se jette à son cou, lui susurrant dans l'oreille : « *Sabes que te quiero, mi Wolfie*…

Oui, bien sûr, *mariquita* » répond Wolfgang en se dégageant un peu. Il se dirige vers la terrasse, allume une cigarette, et ne peut s'empêcher de penser : « *D'abord l'appartement, maintenant la voiture. Et puis quoi ensuite ? Un jet ? Un yacht ?* ». Elle l'entend répondre : « Moi aussi, je t'aime, mais…
Mais ? lui réplique-t-elle de la chambre, où elle est partie se changer.
Non, rien. Tu veux l'essayer ? Les papiers sont sur la commode, près de l'entrée. »

Bruit de pas, tintement de clefs, claquement de porte. Vrombissement doux et profond du moteur à boîte séquentielle qui s'éloigne le long de la plage. Wolfgang se retrouve seul, comme souvent. Pourtant, il préfère ça aux engueulades régulières que lui fait subir *sa petite coccinelle*, comme il l'appelait quand ils s'étaient rencontrés, trois ans plus tôt, alors qu'elle était invitée au même mariage que lui. Il l'avait tout de suite remarquée, dans sa robe moulante rouge et noire ; elle avait tout de suite entrevu le potentiel de ce jeune loup, qui dardait ses canines à la ronde en racontant ses exploits dans ce qu'il appelait *Le Monde Bancaire*, en appuyant sur chaque majuscule (il avait réussi en montant une petite boîte de courtage en prêt, dans l'ouest de la France).

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Il était aussi tout de suite tombé amoureux de cette espagnole aux longues jambes et au sourire enjôleur, et avait accepté de la suivre jusque dans son pays. « Je ne pourrai jamais m'en éloigner plus de quelques jours », disait-elle en riant, et ça s'était avéré avec le temps. Pour l'accompagner, il a laissé sa boîte entre les mains d'une copine, qui remplit courageusement le rôle de Responsable d'agence en l'absence de son patron. Pour ne pas payer les factures d'électricité et de gaz, il a fait transférer son courrier à l'adresse de sa boîte ; son assistante a fini par recevoir les mises en demeure de paiement, mais lui les a détruites au fur et à mesure. Avec le temps, les relances se sont espacées, puis se sont arrêté d'elles-mêmes. Faute de pouvoir mettre la main sur le mauvais client, sans doute. Une chance pour lui. Mais ça n'étaient pas les seules dettes qu'il s'était mises sur le dos. Une fois arrivés en Espagne (avant de la connaître, il possédait un petit appartement dans le centre-ville), sa compagne, nouvellement installée dans son rôle d'épouse, l'avait convaincu de revendre cet appartement pour en acheter un autre, plus près de la plage, avec terrasse et vue sur la mer. Si ça n'avait été elle, il n'aurait évidemment pas cédé. Mais *elle* ne lui avait pas vraiment laissé le choix, et plutôt que de voir un mariage fraîchement conclu partir en fumée, il avait vendu et acheté sans vraiment pouvoir se le permettre.

Il fallait payer, maintenant. L'appartement, bien sûr, la voiture aussi, quoiqu'il ait fait une plutôt bonne affaire, sur ce coup-là. Parti en train au Luxembourg quelques jours plus tôt - on y trouve de bonnes occasions moins chères - il était d'abord passé par son agence, où il avait eu le plaisir de constater que des rentrées sonnantes et trébuchantes venaient d'arriver. 30 000 euros de cash, ça allait bien l'aider à combler ce nouveau caprice, et tout ce qu'il y avait autour. Évidemment, son assistante tirait un peu la tronche : le mois précédent, il lui avait payé son salaire avec 15 jours de retard ; en guise d'excuses, il lui avait lancé un clin d'oeil et lui avait assuré « *que cela ne se reproduirait plus !* » Elle avait rétorqué qu' « avec des clients comme celui-là, il pouvait la payer pendant un an, alors que la prochaine fois, il commence par lui verser son salaire avant de disparaître avec la caisse ! ». Il était parti en s'excusant, satisfait (financièrement) de son passage, avec tout de même un goût de *je-ne-sais-quoi* dans la bouche. Mais il n'avait plus le choix : l'agence lui payait quasiment tout : portable, essence, voyages, fringues, restos… Tout sur le compte de la boîte, en déduction de frais. Si son assistante ne pouvait pas ne pas voir ce qu'il se passait, que pouvait-elle faire ? Elle tenait à son boulot, elle aussi.

Et la combine avait tout pour réussir : ignorer (royalement) l'administration, vivre sur les fonds de l'agence, tout déduire des impôts et bouder les vieilles factures ! La cerise sur le gâteau ? Comme ils sont mariés et qu'ils ont encore une adresse en France, elle continue de toucher le RSA. Comme ça, Fiona a un peu d'argent de poche quand il est loin d'elle. Et pour économiser, ils ne se font soigner qu'en France : ça coûte bien moins cher qu'en

Espagne…

Mais il entend Fiona revenir de sa balade dans son nouveau Carosse. Il se rapproche de l'entrée, passe une veste et s'apprête à filer, pour éviter les largesses que sa femme ne manquera pas de lui dispenser, et qui ne feront pas bon ménage avec la petite boule qu'il a dans le ventre… Oh, ce n'est pas de la crainte : à ceux qui prédisent à Wolfgang qu'il se ferait attraper un jour, il répond qu'il prend tellement de PV pour excès de vitesse à l'étranger que si les administrations des deux pays se mettent un jour d'accord entre elles, il sera le premier à être au courant ! Non, décidément, ce n'était pas de la crainte. Ça devait donc être autre chose.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

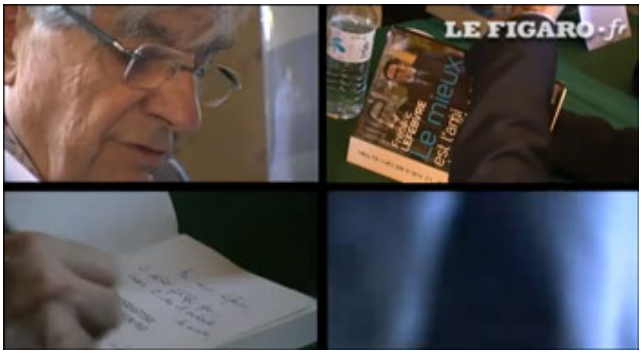
Ce que lisent les politiques, ou l'inculture de nos élites

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : jeudi 5 mai 2011

La Révolution en Charentaises

Chacun se souvient de cette séquence télévisuelle dans laquelle un journaliste avait demandé à des hommes politiques le prix d'une baguette de pain. Très peu avaient alors su répondre, et cette incapacité à connaitre le prix d'un aliment de base avait, en son temps et à juste titre, fait jaser.



Dans le même esprit, Bastien Hugues, du Figaro.fr, a eu la salutaire démarche d'interroger les hommes politiques sur leurs lectures. Mais pas n'importe quels hommes politiques : ceux qui, pour avoir publié un livre dans l'année, étaient réunis, en avril dernier, à la Journée du livre politique. On s'attendait à y croiser de fins lettrés. La réalité fut toute autre.

Inculture crasse

Commençons par décerner la palme de la cuistrerie à Hervé Mariton, dont la face d'enfant de choeur et la voix nasillarde soulignent à merveille la vacuité littéraire du député UMP. Lorsqu'on lui demande quel livre l'a le plus marqué, il évoque, en coutumier du poncif, *Belle du seigneur*, qu'il qualifie de « livre épais mais chaleureux ». Preuve qu'il ne l'a pas lu : le livre est indéniablement épais (600 pages, bigre !), mais si on l'ouvre, l'inégalable beauté de ce roman d'amour fait oublier que c'est un pavé. Avez-vous d'ailleurs souvent vu un lecteur vanter un livre en évoquant son épaisseur ?

On aurait pu croire plus volontiers qu'il ait lu *Un coeur simple* de Flaubert, nouvelle d'à peine cinquante pages et deuxième référence citée par notre rat de bibliothèque, s'il ne la qualifiait de… « simple, claire, nette, efficace ». Ah, quel vocabulaire flaubertien, quel savoir, quelle glose époustouflante ! C'est beau comme le rapport télégraphié d'un sous-lieutenant à son capitaine d'infanterie.

Mais déjà, un autre âne de l'UMP, en la personne de Frédéric Lefebvre, apparait à l'écran pour évoquer sa lecture-phare. Vu la propension du type à sortir une bourde par jour, on piaille d'impatience. Et le passe-plat de Sarkozy ne déçoit pas, en confondant allégrement *Zadig ou la destinée* de Voltaire avec Zadig et Voltaire©, marque de fringues un peu bling-bling. Il faut dire qu'en fidèle du Président, Lefebvre suit le dogme établi par notre lettré chef d'État qui ne voyait pas, souvenez-vous, l'intérêt de « faire étudier la Princesse de Clèves à des futurs agents du service public ». Pour ces adeptes du libéralisme, la culture du management va en effet à l'encontre de la culture des lettres et de la pensée.

Goujaterie

Les hommes politiques se rattrapent par contre allégrement lorsqu'il s'agit de faire de la promo. Quand on leur

demande quel livre ils offriraient à un ami, il répondent tous, à l'exception de Novelli, « le mien ». C'est un aspect du pouvoir : sans cesse vouloir montrer sa gueule, ouvrir sa fraise et se faire mousser.

Mais c'est justement là que le court reportage de Bastien Hugues revêt tout son intérêt, quand il parvient à clouer le bec de ces lecteurs d'opérette en une seule question : « quel livre lisez-vous en ce moment ? » Et là, c'est le drame. Pas un mot. Un silence gêné. Mariton, en Jourdain plus ridicule que celui de Molière (une référence qu'il ne doit pas avoir), se perd, mais enfin, après de pompeuses circonvolutions, baisse les armes. Arthuis sèche. Novelli est out. Rien qui vienne. Aucun n'a le bon titre qui impressionnera les électeurs. Diantre !

Lefebvre arrive tout de même à parler de « l'intégrale des paroles de Gainsbourg ». Sans doute veut-il parler de l'ouvrage de Gilles Verlant et Loïc Picaud, paru cette année, retraçant l'histoire de toutes ses chansons. A la vue de l'approximation du titre cité par Lefebvre, on eut préféré qu'il mentionnât plutôt les *Mémoires d'un âne*.

Finalement, seuls Jean-Pierre Chevènement et Jacques Myard semblent sincères, en citant des ouvrages visiblement lus.

Malhonnêteté

Aucun des autres n'a l'honnêteté de dire qu'il ne lit pas, ou plus, ou qu'il s'adonne à une autre passion. Non, ils sont trop habitués à mentir sans cesse, pauvres couillons accrochés à leur siège et à leurs fonctions, cumulards patentés dont le nombre de postes et de responsabilités les empêchent sans doute d'ouvrir un livre, ce qui leur aurait pourtant permis, sur ce coup-là, de paraitre moins cons. Résultat : ils pérorent devant d'hypothétiques électeurs, font semblant, comblent le vide. Où sont les De Gaulle, les Malraux, les Mitterand ?

Jean-Pierre Soisson, dont les fesses septuagénaires patinent toujours les sièges de l'assemblée, et qui incarne à lui seul tous les préalables (cumul, inculture, suffisance) termine le bal de fort belle manière : engoncé dans son col trop étroit pour son cou de bovin (le déjeuner fut bon, sans nul doute), il répète la question pour mieux réfléchir à une réponse, et lâche finalement une énormité plus grosse que lui : « le dernier livre que j'ai lu qui ne soit pas le mien ? », avouant en un définitif lapsus que s'il ne lit pas, il n'écrit pas non plus ses livres. Mais d'ajouter, pour faire bonne figure : « je relis sans cesse des classiques, je relis Stendhal ». Stendhâââl, prononcé avec des accents circonflexes. C'est tellement plus classe…

Droite(s) Extrême(s)

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 18 mai 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Know your Enemy.

Les amateurs de gros sons se souviendront avec émotion d'une bombe atomique intitulée *Rage Against the Machine* lâchée dans les bacs par le groupe d'extrême gauche américain éponyme au début des années 90. [1] *Know Your Enemy* est l'une des perles de cet album mythique : elle constitue à elle seule un démenti (dé)flagrant à tous ceux qui pensent que la musique adoucit les moeurs. Pour ma part, elle me donne envie de faire chauffer la guitare à coups d'accords rageurs et de finir par l'exploser sur la tête de nos chers dirigeants ou, à défaut, de leurs compères idéologiques d'extrême droite. Hélas ! Je ne sais pas jouer de guitare...

Know Your Enemy, ce pourrait aussi être l'accroche du blog Droite(s) Extrême(s), mais ses auteurs lui ont préféré quelque chose d'un peu moins hard rock : « Abel Mestre et Caroline Monnot, journalistes au Monde, décryptent les populismes de droite ».

Non seulement ces journalistes sont plus doués que moi pour trouver des titres explicites, mais en plus ils n'hésitent pas à fréquenter des lieux où les fachos sont si nombreux que même une armée de Gypsy Kings entrainés par Kurt Cobain n'aurait pas assez de guitares pour en venir à bout !

Identitaires, néonazis, frontistes jacobins, antisémites, cathos-traditionnalistes, vichystes, négationnistes, antimusulmans, syndicalistes ou révolutionnaires d'extrême-droite... Voilà une partie du microcosme qui constitue le champ d'investigation d'Abel Mestre et Caroline Monnot. En lisant leurs articles relatant les querelles de chapelles et les alliances entre les différents groupuscules, on réalise que l'extrême-droite est parcourue par de multiples lignes de tensions et on se prend à réfléchir aux coins qu'il faudrait enfoncer pour que le tout vole en éclats.

Le travail de Droite(s) Extrême(s) permet également à ses lecteurs d'identifier les faux-nez et de ne pas se laisser piéger par des pétitions et autres manifestations au nom volontairement trompeur. Citons par exemple la pétition « contre la loi Gayssot » signée par deux figures célèbres la gauche libertaire nord-américaine (Noam Chomsky et Normand Baillargeon) derrière lesquelles se cachent - pour le néophyte - une kyrielle de négationnistes ravis. Certains, comme l'écrivain Yann Moix, s'y sont laissés prendre. D'où l'intérêt de connaître ses ennemis... par leur nom. Et de savoir à quoi ils s'affairent.

Pour finir, notons que s'il ne doit pas être marrant tous les jours de fréquenter des individus aussi prompts à lever le bras qu'à jouer des mains, Abel Mestre et Caroline Monnot savent néanmoins glisser dans leurs articles quelques notes d'humour qui en rendent la lecture fort agréable. C'est que, dans le petit monde de l'extrême droite comme dans celui du *hard rock*, le monstrueux côtoie souvent le grotesque. Les nazillons aussi poussent volontiers la chansonnette, et parfois à un niveau de décibels similaire à celui des hardos, mais aussi longtemps que des personnes comme Abel Mestre et Caroline Monnot resteront vigilantes, ils n'arriveront jamais à couvrir les lointains

échos de l'orchestre d'Auschwitz.

---

[1] Rage Against The Machine, Epic, 1992

Ne rien oublier, sans tout dire...

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : lundi 2 janvier 2012

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

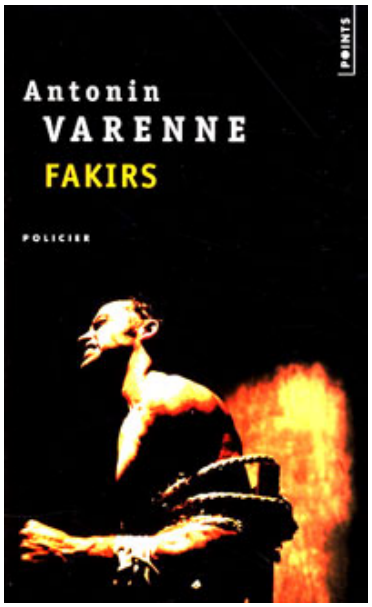
Dans la catégorie polar, il existe une variété d'auteurs résolument à part : ceux qui s'affranchissent des codes classiques sans tomber pour autant dans la tristesse post-utopiste ou l'énervement pseudo-insurrectionnel. Ils tentent simplement de baliser des frontières peu ou mal définies, celles qui encerclent des territoires dont la virginité toute relative permet toutes les audaces. Dès lors, intrigue et écriture n'en finissent pas de se renvoyer la balle, avec la promptitude indispensable au dégommage de la cible visée... Et non sans, au passage, dégât-collatérer clichés, poncifs, moralisme social et hypocrisie historique. Et parier ainsi sur l'intelligence du lecteur ... Ce qu'Antonin Varenne traduit par « Ne rien oublier, sans tout dire ».

Quand on dit à Antonin Varenne qu'il est un écrivain, il sourit. Bien sûr, il a déjà publié quatre romans, assure qu'il en prépare d'autres. Mais pour autant, pas question de renoncer à ses autres métiers. Une simple question d'équilibre, de protection aussi. D'où cette nécessité de partager son temps entre la bourlingue, la construction de maisons et l'écriture. « On évite d'avoir le cul plat », l'expression est heureuse et a le mérite d'être claire.

D'ailleurs, c'est un peu un signe distinctif familial : son père a toujours eu la bougeotte et, un peu après sa naissance (en 1973 à Paris), il décide d'emmener sa famille dans la Creuse, puis à Belle Ile en Mer d'où ils s'embarquent à bord d'un voilier. Ils passeront quelques années à sillonner les océans avant de redevenir terriens. Le genre de terriens qui ne restent jamais longtemps au même endroit parce qu'ils sont, avant tout, d'incorrigibles nomades. Mais comme il faut bien apprendre les choses de la vie, et de préférence en essayant de les comprendre, Antonin Varenne, suite à la lecture des *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar et du *Prince* de Machiavel, décide de faire philosophie. Philosophie politique.

Il tiendra jusqu'à la maîtrise. « Je saturais de la fac ». Une (très) courte expérience de prof, « j'ai tenu un mois », puis 3 semaines en Italie, puis l'entrée dans ce qu'il est convenu d'appeler la vie active. Il sera « alpiniste du bâtiment », c'est-à-dire « cordiste », ceux qu'on voit osciller, verticaux-horizontaux, le long des immeubles. Peut-être un hommage aux marins d'antan, et un rapport, mi-sportif mi-violent, au corps. Car la violence, on en est tous capables, surtout quand on est, comme lui, hyper actif et enclin à la colère… Une colère qui, curieusement, va le précipiter dans un job auquel il n'aurait jamais pensé : celui d'écrivain. « Un jour, je me suis énervé et j'ai mis un grand coup de poing sur la table », raconte-t-il. Résultat, une main cassée et une incapacité à travailler. Et comme il s'emmerde, il décide de raconter une histoire. Sans prétention. « Je ne savais pas écrire, j'avais envie de me marrer » et, quand on lui demande pourquoi le polar, il répond : « ça me paraissait facile… » Et effectivement, il boucle le livre en 6 mois, le fait circuler. A l'époque, il se moque bien d' être ou non publié. Même si les commentaires de ses lecteurs, des potes, sont plutôt élogieux. C'est d'ailleurs l'un d'eux, copain du frère de Paul Otchakovsky-Laurens, qui va transmettre le manuscrit aux éditions P.O.L. La réponse est rapide, « je vais le lire ». En attendant, il repart. Au Mexique où il enchaîne « boulots pourris et jobs merdiques » avec dans l'idée de mettre des sous de côté pour s'offrir une année sabbatique. Ce qu'il fait, aux États-Unis cette fois… Il y rencontre sa

copine. Et écrit « le fruit de vos entrailles », un polar qu'il envoie à la petite maison d'édition Toutes Latitudes. Le livre paraît en 2006. Et évoque, brièvement, une sale guerre. Celle d' Algérie à laquelle son père a participé, bien malgré lui. En 2007, les mêmes éditions sortent son deuxième roman, *Le gâteau mexicain*.



Désormais, une étape est franchie et quand Toutes Latitudes ferme, il envoie son troisième tapuscrit, *Fakirs*, à plusieurs maisons d'édition. La plus rapide à répondre sera Viviane Hamy, l'éditrice de Fred Vargas, de Dominique Sylvain, de François Vallejo… Et lorsque Viviane Hamy prend un auteur en main, elle lui apporte, outre l'assurance que le livre sera défendu, une véritable complicité éditoriale qui se traduit par une réelle exigence mutuelle. *Fakirs*, publié en 2009 dans la prestigieuse collection « Chemins Nocturnes », recevra les prix Michel Lebrun, Sang d'encre et le Prix des lecteurs de la collection Points 2010. Un livre bizarre mettant en scène un ancien combattant devenu homme des bois, un contorsionniste homosexuel et toxico plus quelques personnages secondaires atypiques. Car là est une des grandes forces d'Antonin Varenne : parvenir à rendre attachants des individus ordinaires, type petit vieux dans un village, gendarmes plus ou moins débonnaires, flics de base plus ou moins honnêtes, femmes toujours moins faciles qu'on ne le prétend. Des gens quelconques dont la trajectoire dévie méchamment parce que des autorités en ont décidé ainsi, parce qu'il est des rencontres dont on ne sort pas indemnes, parce que parfois, on a l'impression de se prendre un croche-pattes. Mais ce qui, outre l'écriture faussement modeste, relie ses livres, c'est la guerre. Une violence, mais collective, sinon assumée, qui finit par prendre dans ses rets les individus.

Ainsi, dans *Fakirs*, les deux amis sont d'abord des survivants : de la guerre d'Irak. L'un choisira de lécher ses blessures en revenant à l'état « sauvage » au sens Rousseauïen du terme, vivant dans une sorte de teepee et pratiquant le tir à l'arc ; l'autre choisira les fuites en avant les plus transgressives possibles, papillon de nuit s'auto-épinglant sur les paupières noctambules de voyeurs friqués ; il sera fakir, soumettant son corps déjà mutilé par la maladie et la came à d'étranges défis, qui ne sont pas sans rappeler les cérémonies d'initiations amérindiennes au cours desquelles l'adolescent se pend à des crochets… La violence contre soi est aussi spectaculaire qu'un reportage de guerre. Et tout aussi dangereuse. Et l'auteur nous prévient implicitement : il n'y aura pas, il n'y a jamais eu, de morale. Et « tout témoin est impuissant », ne serait-ce que parce qu'il est difficile, voire impossible, de faire partager à autrui sa propre expérience. Cela vaut également pour la justice et la police. En définitive, une affaire n'est jamais, dans l'imaginaire de Varenne, classée et on peut supposer qu'elle continue, sans bruit, de suivre son cours : un cours différent selon les cas certes, mais qui échappera désormais à la sagacité de l'écrivain et à la curiosité du lecteur. Il n'est pas question, bien sûr, de raconter l'histoire ici. Car ce roman, « policier » c'est marqué sur la couverture, échappe aux codes du genre. Pas de poursuite, pas d' indices, pas d'introspection ni de déduction. Juste des faits, des images qui hantent les mémoires des deux personnages, le choc de ces images sur la réalité. Et la souffrance des corps. Quand on demande à Antonin Varenne s'il aime le sport ou le pratique, il sourit. Bien sûr, il y a un lien entre ce que l'on demande à la carcasse et la torture, subie ou donnée. Pour avoir accepté, en certaines circonstances, d'être tour à tour tortué et tortueur, les deux personnages de *Fakirs* se

condamnent à une perpétuelle fuite en avant : l'imaginaire fera le reste et les remords fantasmés deviendront aussi réels, aussi tranchants que la pointe d'une flèche pour l'un ou le crochet de métal pour l'autre. Avec, pour celui qui a choisi la soumission aveugle aux voyances noctambules, la mort en guise de happy end. Car peut-être que le « message », si message il y a, est aussi simple que ça : le « soumis » meurt, « l'homme des bois » vit. Ou survit. On est à la fois loin et proche de l'intrigue : loin dans son sens le plus procédurier, et proche, tout proche, de son sens universel. L'énigme n'est plus un cluedo, même si la forme en est parfois proche, elle a pris racine sur le terreau le plus fertile qui soit, celui des épouvantes régulières et collectives, d'autant plus monstrueuses qu'elles sont le résultat, rarement revendiqué d'ailleurs, d'une planification soigneuse. Et on en vient à se demander si finalement, la résolution du mystère souvent individuel tant l'idée est répandue que victime est d'abord un individu soumis aux mêmes contingences que la masse) est si importante que ça…

Mais c'est dans *Le mur, le kabyle et le marin*, publié par Viviane Hamy en 2011, que Varenne développe le mieux ses fractures. Le lecteur est clairement prévenu, on est passé du « roman policier » au « roman noir », comme si le second livre donnait une clé pour ré-inventer le premier. Et pour ce faire, Varenne abordera son sujet bien en amont puisque le roman oscille sans cesse entre deux dates : 1957 et 2009. Tout d'abord, il y a ce boxeur amateur, flic sur le retour, condamné à errer, entre deux rondes de surveillance et trois enquêtes foireuses, de rings minables en salles cradoques, dur combattant à tel point qu'on l'a surnommé « le Mur ». Et qui finira par accepter de rosser des inconnus, sur commande. Et moyennant finances. Puis il y a le marin, un jeune homme qui avait 20 ans dans les années 60. Lui, il a fait « guerre d'Algérie », plus précisément dans un DOP, Détachement Opérationnel de Protection (un de ces lieux destinés à la recherche du renseignement par la torture). Un vase clos dans une fourmilière d'évènements externes, et qui les reproduit en les amplifiant : ainsi vont les choses, s'exacerbant entre les protagonistes du lieu, jeunes appelés, officiers, détenus… et supplétifs algériens, ceux dont il faut se garder à tel point que le port d'une arme leur est refusé… Et le kabyle, prisonnier parmi les détenus, celui dont la bouche dit fraternité et le coe guerre, l'improbable ami du marin, (le seul avec deux autres appelés à refuser de « descendre à la cave »), dont l'ombre n'en finit pas de planer sur les évènements, les souvenirs, les histoires individuelles… Et qui réapparaît, chairs chenues et os fragiles, 50 ans après… Et enfin Rico. Rico, bourreau plus que consentant, actif, passionné. Terminera CRS, on a les guerres qu'on peut ! Et les armes, poings gantés, fusil-mitrailleur, poignard ou matraque, n'en sont que des éléments interchangeables. Mais soumis, outre à une réglementation particulière, à une perpétuelle adaptation au milieu environnant. Là encore, ce sont les corps, qui donnent et prennent des coups, qui perdent. S'affaissent ou se répandent. Quant aux histoires d'amour, elles sont aussi accessoires qu'un songe alors c'est dire leur inaccessibilité. Le marin aimera la jeune prostituée arabe, « le Mur » se rendra chez ces dames. Le kabyle restera seul, obsédé par son affaire, retrouver Rico. Et le tuer. Car, si le témoignage est une illusion, le pardon est une impossibilité. Même 50 ans après les faits, il n'y aura pas prescription. Il n'y a même pas de hasard : la rencontre entre « le Mur » et le kabyle n'est pas une coïncidence… Ce dernier n'entretient plus aucune illusion, pas même celle de « réparation » et encore moins celle de « justice ». Quant aux armes… A la question que lui pose « le Mur », « vous avez une arme dans votre poche ? », il répondra simplement, « j'ai bien plus que cela, monsieur, j'ai une guerre. » Tout est dit, les péripéties du roman tourneront, en

amont comme en aval, autour de cette constatation. Jusqu'à la scène clôturant le livre… Scène immédiatement suivie par des remerciements qui ressemblent fort à un refus de, comme on dit, « classer l'affaire ». Il y est question, une question centrale et sans doute douloureuse, des conversations qu'Antonin Varenne a eu avec son père, Pascal, sur ce qu'on qualifiait cyniquement à l'époque « d'évènements en Algérie ». Et si les noms ont été modifiés, l'histoire du Mur, du Kabyle et du Marin est bien réelle : le seul nom qu'Antonin Varenne n'a pas changé est celui de Rico. S'il n'est pas mort, il doit être très vieux affirme l'auteur, mais le fait de ne pas recourir à une identité littéraire est en quelque sorte une revanche accordée à Pascal, lui qui passait ses nuits à cauchemarder ! Avec, en sus, la honte d'avoir été témoin (bien sûr impuissant) des exactions commises au nom de son pays…

Le prochain livre ? Antonin Varenne a quelques idées, mais les idées ne se dévoilent pas. Il pense à plusieurs romans qui s'enracineraient dans diverses villes moyennes de province, des polars ou des romans noirs. Une sorte de « chronique des trous perdus », un peu comme ces auteurs américains « super doués pour nous faire croire que leurs beaufs ont du génie », bref, il se verrait bien en « Simenon des sous-préfectures » et on se prend à attendre son prochain livre comme on attendrait l'heure de l'apéro, de préférence du côté de Tryfouillis sur Oies, attablé à la terrasse formica jaune d'un bistro-épicerie-bazar-tabac… En attendant, l'auteur va retourner à son autre vie : construire des maisons avec la coopérative ouvrière qu'il a monté, pas loin d'Aubusson. Dans la Creuse. La province vous dis-je. Ou alors, une façon comme une autre de, selon ses propres termes, « être fidèle à ce qu'on n'a pas encore vu arriver. »

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Chanter Brassens à tue-tête !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 15 juin 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

30 ans après sa mort, les chansons de Brassens fâchent toujours…

Ce matin, un frisson me parcourt l'échine en lisant l'aventure de ce jeune homme [1] un peu éméché qui a chanté trop fort la chanson de Brassens commençant par "*Au marché de Brive-la-Gaillarde*…" quand 3 policiers passaient en bas de chez lui. Glip… Moi aussi, je chante Brassens à tue-tête, et moi aussi, l'été, j'ai chaud dans mon petit appartement super mal isolé. Dois-je maintenant fermer les fenêtres quand je chante à tue-tête "*Hécatombe*" de Brassens, "*Les Anarchistes*" de Ferré ou bien "*Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ?*" de Renaud ?

Car on ne peut pas chanter ce que l'on veut de sa fenêtre : c'est étrange, mais c'est un fait. Cela fait pourtant longtemps que les chansons de Brassens ne sont plus censurées, mais elles font toujours autant de ravages, signe évident de la clairvoyance un peu provocatrice de celui qui les a écrites. Brassens aurait peut-être souri de voir "*ces braves pandores*" houspillés de la sorte ! Pour autant, peut-on laisser n'importe qui chanter n'importe quoi de sa fenêtre ? La justice a estimé que non. En tout cas, pas Brassens.

Car quand on y regarde de plus près, le jeune homme de 27 ans incriminé dans cette histoire a bien reconnu avoir chanté la chanson, mais pas *à destination* des policiers, ce qui change tout (à mes yeux, pas à ceux de la justice) : doit-on en permanence, sous prétexte de ne froisser personne, vérifier que les chansons que l'on écoute ne concernent aucun voisin permanent ou de passage ? Si vous êtes un fervent admirateur de Brassens, il faut donc aussi vous méfier des juges, des nonnes et des curés qui pourraient s'offusquer d'entendre les chansons du moustachu. En revanche, si vous êtes un fan de rap anglais, gageons que vous ne craindrez pas grand-chose à beugler des propos sexistes ou racistes à pleins poumons depuis votre fenêtre [2].

O tempora O mores…

Post-scriptum :Pour le plaisir…
http://www.we7.com/song/George-Bras…

---

[1] source : Ouest-France

[2] NDLA : à cause de l'anglais non maîtrisé, bien sûr…

The war on us all

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : lundi 20 juin 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le chant d'une panthère noire qui ne voit pas la vie en rose.

C'est une petite musique qui s'échappe d'où l'on ne s'échappe pas. Elle ne nous parle que de guerre mais aspire à la paix. C'est la vie qui s'exprime depuis les couloirs de la mort. C'est signé Mumia Abu-Jamal, et Immortal Technique et cela vous remue les tripes à chaque fois que vous l'écoutez. Le problème, c'est qu'à peu près personne ne programme cette chanson : il vous faut donc aller la chercher vous-même.

Le morceau s'intitule *The war on us all*. Avec une détermination tranquille soutenue par quelques accords très sobres, Mumia Abu-Jamal, ancienne figure des Black Panthers de Philadelphie, démolit en trois minutes la politique impérialiste des États-Unis. Il fustige les profiteurs de guerre et rappelle que les bombes déversées sur les pays « ennemis » font aussi des dégâts aux États-Unis : les sommes colossales englouties dans le complexe militaro-industriel ne seront en effet jamais investies dans l'éducation, la sécurité sociale, la réhabilitation des quartiers pauvres, etc. In fine, le peuple américain pâtit donc directement des violences commises en son nom. Il en souffre même plusieurs fois puisque l'écrasement des ennemis extérieurs sert de prétexte au musellement des dissidents de l'intérieur. Pour le peuple, lutter contre la guerre revient donc à défendre ses propres intérêts.

Du fond du mouroir dans lequel on l'a plongé il y a bientôt 30 ans, Mumia continue à se battre pour un monde plus juste. En dénonçant « la guerre contre NOUS tous », il revendique son appartenance à une communauté dont on cherche à l'exclure : celle des vivants. En ce sens, sa chanson est un magnifique bras d'honneur de la vie aux forces mortifères en générale et à la peine capitale en particulier.

Post-scriptum :Mumia ABU-JAMAL & Immortal Technique, The war on us all.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Chanter Brassens à Toulouse (et ailleurs…)

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 26 juin 2011

La Révolution en Charentaises

Les autorités craindraient-elles une révolution "en chantant" ?

Pour ceux qui n'auraient pas suivi le début de cette affaire, tout commence avec l'arrestation et la condamnation de ce jeune homme de 27 ans, qui a eu le tort de chanter Brassens un peu trop fort…

L'histoire ne s'arrête pas là, puisqu'en guise de protestation, plusieurs chorales se sont fait écho de cette condamnation pour le moins inhabituelle au pays des Droits de l'Homme. *La Lutte Enchantée*, et quelques *oiseaux de passages*, sont venus soutenir, le 16 juin dernier face au commissariat de police de Noailles (Canebières), les choristes de *La Canaille du Midi* interpellés, eux, le 9 juin 2011, pour avoir interprété les chansons de Brassens devant un commissariat toulousain cette fois, dans la joie et la bonne humeur, comme c'est toujours le cas avec les chansons de Brassens. Une trentaine de choristes pour une trentaine de flics en uniforme, le combat était perdu d'avance : ils se sont donc retrouvés au poste, *illico presto*. Nous nous tiendrons bien sûr informés des éventuelles conséquences de ces arrestations. Voici la réponse des choristes de *La Canaille du Midi* à cette réaction - prévisible sinon attendue - des forces de l'ordre :

L'hommage à Brassens se termine au violon

« *A l'heure où on commémore le poète dans les salons parisiens, 32 personnes arrêtées à Toulouse après un tour de chant.*

Rappel des faits : "Dans la nuit du 24 juillet 2009, un Breton avait chanté *Hécatombe*, de Brassens. Et ce, depuis la fenêtre d'un appartement de Cherbourg. Le public ? Trois policiers qui n'ont pas apprécié. Jugé vendredi 27 mai 2011, devant le tribunal correctionnel de Rennes, il a été condamné à un travail d'intérêt général de 40 heures, et devra aussi verser 100 Euros à deux policiers." *(Ouest France)*

Les travaux forcés pour chanter une chanson en voilà des façons !

Il paraît qu'à plus de quatre, on est une bande de cons. Nous étions donc une quarantaine à pousser la chansonnette, ce mercredi 8 juin. Une joyeuse protestation dans les rues toulousaines du tribunal au commissariat

central. Hécatombe.

32 personnes interpelléEs, pourtant on chantait juste : mais les pandores ne l'ont pas entendu de cette oreille. Nous sommes convoquéEs, entre le 9 et le 17 juin au même endroit pour être écoutés, en solo cette fois.

Or sous tous les cieux sans vergogne c'est un usage bien établi, dès qu'il s'agit d'railler les cognes tout le monde se réconcilie... Chantons où bon nous semble, dans les lieux publics, devant les commissariats, les mairies, les tribunaux, dans les transports en commun, sur nos balcons. Et gare aux gorilles !!

Premiers signataires :

Association des usagés du commissariat central ; Chorale Le Coeur à Georges ; Groupe George es-tu là ? ; Fraction Georges profonde ; Mémoire du Capitaine Acab ; Commandant Georges ; La fine fleur de la populace… »

Une bonne humeur contestataire serait-elle en train de se répandre partout en France ? Les Français, las de devoir se justifier en permanence sur des peccadilles indignes même de figurer dans la rubrique "chiens écrasés" du Figaro, étouffés par des lois sécuritaires, se feraient en sus interdire la possibilité de chanter leur désarroi et leur mécontentement dans la rue, même avec toute la poésie dont sont capables les chansons de Brassens ? Bien sûr, ses vers sont coupants et blessent souvent ; mais ne sont-ils pas aussi l'expression d'une conscience populaire qui s'éveille, et que l'on ne devrait peut-être pas, aussi ostensiblement, ignorer ?

Post-scriptum :Photographie de Brassens en page d'accueil disponible sous licence Creative Commons (CC0 1.0 Universal Public Domain Dedication).

Avertissement aux écoliers et lycéens

- La bibliothèque du révolutionnaire -

Date de mise en ligne : dimanche 27 novembre 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Un livre pour faire des écoles "les vergers d'un gai savoir".

Raoul Vaneigem a écrit son *Avertissement aux écoliers et lycéens* pour moi. En 1995, j'entrais en effet tout juste au lycée et en bon adolescent plein d'hormones, j'avais des choses moins sérieuses à faire que de lire un avertissement d'une soixantaine de page. Ce n'est pas moins de seize ans plus tard que le livre atteindra sa cible. Enfin, si l'on peut dire puisqu'entre temps, le lycéen est devenu père de petits écoliers et se pose plus de questions que jamais sur l'école et l'éducation. Même avec un léger décalage temporel, le livre tombe donc à point.

« Une école où la vie s'ennuie n'enseigne que la barbarie »

Dans son *Avertissement aux écoliers et lycéens*, Raoul Vaneigem porte un jugement sévère sur l'école, qui fonctionne selon lui comme une machine à produire une main d'oeuvre rentable et soumise. A ce titre, elle est la pierre angulaire sur laquelle peuvent s'appuient par la suite toutes les institutions relevant du principe hiérarchique, à commencer par les entreprises. Cette mécanique bien huilée est aujourd'hui en crise car l'école ne garantit aujourd'hui ni emploi ni salaire, même pour les élèves se pliant docilement à sa discipline.

Pour l'auteur, cette crise est une opportunité qu'il faut saisir. Elle peut permettre de libérer l'école de son inféodation aux exigences de l'économie et d'en faire un lieu où l'on donnera à chaque enfant les outils lui permettant de se créer une vie épanouissante : « désormais, chaque enfant, chaque adolescent, chaque adulte se trouve à la croisée d'un choix : s'épuiser dans un monde qu'épuise la logique d'une rentabilité à tout prix, ou créer sa propre vie en créant un environnement qui en assure la plénitude et l'harmonie. Car l'existence quotidienne ne peut se confondre plus longtemps avec cette survie adaptative à laquelle l'ont réduite les hommes qui produisent la marchandise et sont produits par elle ».

L'ennui, la castration des désirs, la surveillance généralisée et la peur de la sanction ont été pendant trop longtemps le quotidien des écoliers, avec pour effet d'encourager des comportements (auto)destructeurs. Comme le souligne Raoul Vaneigem, « une école où la vie s'ennuie n'enseigne que la barbarie ». Prenant le contre-pied de cette approche mortifère, l'auteur invite à miser sur la passion du vivant, de l'amour, de l'aventure afin de faire de l'école le lieu où commencerait l'apprentissage d'« une vie fondée sur la créativité, non sur le travail ; sur l'authenticité, non sur

le paraître ; sur la luxuriance des désirs, non sur les mécanismes du refoulement et du défoulement ». Au lieu d'apprendre à réprimer ses désirs, il s'agit au contraire d'apprendre à les cultiver pour jouir de soi et du monde « non dans l'assouvissement animal mais selon les affinités de la conscience humaine ».

« Libérer de la contrainte le désir de savoir »

Raoul Vaneigem observe que si les enfants sont naturellement curieux, c'est parce qu'ils prennent du plaisir à apprendre. Cela est particulièrement vrai dans les premières années de leur vie, alors qu'ils sont encouragés par des parents pleins d'attention et d'affection. A mesure que l'école prend le relais, cette curiosité s'émousse car l'enfant a de plus en plus le sentiment d'être jugé, illustrant par la même une forme de glissement du domaine de l'erreur vers celui de la culpabilité.

La situation est similaire en ce qui concerne la créativité, que l'auteur considère comme l'unique richesse de l'homme, et dont tous les enfants sont pourvus. Il appartient à l'école d'encourager cette créativité au lieu de l'étouffer avec l'angoisse de la faute et la peur des sanctions.

Raoul Vaneigem évoque quelques pistes pratiques pour stimuler la curiosité et le désir d'apprendre, comme la possibilité de faire intervenir des créateurs qui viendraient parler de leur métier et de leurs passions ainsi que l'utilisation plus fréquente des techniques audiovisuelles pour apporter à chaque élève les connaissances qui alimenteront sa réflexion. Il invite également à repenser les rapports entre maîtres et élèves pour encourager l'exercice de la créativité individuelle et collective. Enfin, il souligne qu'une école vraiment ouverte le serait aussi à toutes les classes d'âges.

Une telle approche suppose de faire le choix de la qualité et d'être prêt la payer : « si les hommes politiques nourrissaient à l'égard de l'éducation les bonnes intentions qu'ils ne cessent de proclamer, ne mettraient-ils pas tout en oeuvre pour en garantir la qualité ? Tarderaient-il à décréter les deux mesures qui déterminent la condition *sine qua non* d'un apprentissage humain : augmenter le nombre des enseignants et diminuer le nombre d'élèves par classe, en sorte que chacun soit traité selon sa spécificité et non dans l'anonymat d'une foule ? »

« Apprendre à démêler ce qui nous rend vivant de ce qui nous tue »

Si l'école doit permettre un apprentissage de la vie, elle doit aider ses élèves à se débarrasser de leurs peurs et leur donner suffisamment de confiance en eux pour qu'ils soient aptes à prendre les bonnes décisions lorsque se présente l'opportunité d'affermir son existence ou, au contraire, de la détruire. Raoul Vaneigem ajoute : « Je n'entrevois d'autre façon d'en finir avec la peur et le mensonge qui en résulte que dans une volonté sans cesse ravivée de jouir de soi et du monde. Apprendre à démêler ce qui nous rend vivant de ce qui nous tue est la première des lucidités, celle qui donne son sens à la connaissance ».

Prendre le temps d'identifier ses désirs, être résolu à tenir le cap que l'on s'est fixé, c'est l'une des conditions de l'autonomie. Devenir autonome est une tâche ardue à laquelle l'école doit contribuer d'une manière positive en fournissant le cadre approprié. Pour l'auteur, cela suppose qu'elle soit « un lieu où ne règnent ni autorité ni soumission, ni forts ni faibles, ni premiers ni derniers ». Au diable donc la compétitivité et la lutte concurrentielle qui sont les lois de la jungle capitaliste.

« Faire de l'école un centre de création du vivant, non l'antichambre d'une société parasitaire et marchande »

Plus soucieux de défendre les intérêts des entreprises que ceux de leurs citoyens, les gouvernants défendent de plus en plus ouvertement l'idée que l'école doit fournir des formations axées sur les besoins du monde économique. Pour Raoul Vaneigem, l'idée que les entreprises puissent faire main basse sur l'école est tout simplement inacceptable. Il exhorte les écoliers à s'opposer à ces politiques en se réappropriant leur établissement scolaire dans le but de les transformer : « ce dont vous allez vous emparer ne sera vraiment à vous que si vous le rendez meilleur ; au sens même où vivre signifie vivre mieux. Occupez donc les établissements scolaires au lieu de vous laisser approprier par leur délabrement programmé. Embellissez-les à votre guise, car la beauté incite à la création et à l'amour, au lieu que la laideur attire la haine et l'anéantissement ».

« Que les écoles soient les vergers d'un gai savoir »

Écolier ou pas, le lecteur de l'*Avertissement aux écoliers et lycéens* est amené à s'interroger non seulement sur ce que devrait être l'éducation, mais aussi sur le sens qu'il peut donner à sa vie : « si vous oubliez ce que vous êtes et dans quelle vie vous voulez être, n'espérer d'autre sort que celui d'une marchandise bonne à être jetée une fois franchi le poste de péage ». Apprendre à apprendre, être autonome, se débarrasser de ses peurs, avoir suffisamment de confiance en soi pour marcher résolument vers la satisfaction de ses désirs afin de jouir pleinement de soi est du monde est une feuille de route qu'il n'est jamais trop tard pour adopter. La route étant longue, il n'est cependant pas inutile de s'y engager le plus tôt possible.

Post-scriptum :VANEIGEM, Raoul, Avertissement aux écoliers et lycéens, Éd. Mille et une nuits, 1995.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

The Ambassador

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : jeudi 1er décembre 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Tapis rouge, diamants louches et passeport diplomatique : si vous n'êtes pas à table, c'est que vous êtes sur le menu !

Mads Brügger est un homme d'affaires occidental sans scrupules décidé à s'enrichir dans le commerce des diamants de sang. Pour réussir dans ce business à risque, rien de telle qu'une bonne immunité diplomatique. Dans un grand élan de générosité internationaliste, Mads Brügger troque sa nationalité danoise pour celle du Libéria et se fait nommer ambassadeur à Bangui, capitale de la République Centreafricaine, où il mène un existence de nabab néocolonial… et parvient à mettre la main sur les fameux diamants.

Dans ce scénario qui semble avoir été écrit en rentrant d'une soirée un peu trop arrosée à l'*aquavit* dans un restaurant africain de Copenhague, tout est vrai, à un détail près : Mads Brügger est en réalité un journaliste déterminé à mettre en évidence les mécanismes de corruption qui permettent à des individus mal intentionnés de bénéficier d'un statut qui les met au-dessus des lois.

The Ambassador est un film risqué à plusieurs titres. D'abord, parce que pour le réaliser, Mads Brügger a dû se livrer à des activités illégales, dont il montre une partie à l'écran. Ensuite, parce que lorsqu'on traite avec des criminels situés aux plus haut échelons de l'État, on peut y laisser sa peau. C'est d'ailleurs le triste (?) sort de certains des personnages clés montrés ou évoqués dans le film. Et puis, lorsque l'on filme on bonne partie d'un documentaire avec une caméra cachée, on peut trouver les bonnes informations tout en perdant ses spectateurs. Ce n'est heureusement pas le cas, le film tient tout à fait la route sur le plan esthétique.

A n'en pas douter, il y aura des beaux esprits pour s'offusquer des méthodes de Mads Brügger, de son cynisme et de son humour féroce, tout à fait politiquement incorrect. Qu'importe. Le sujet est tellement énorme qu'on aurait accusé le réalisateur d'affabulation s'il n'avait prouvé par le geste que tout ce qu'il affirme est bel et bien possible. Et puis, en ce qui me concerne, je trouve que le film regorge de moments hilarants qu'il faut savoir savourer au deuxième degré. Lorsqu'on s'attaque pêle-mêle à la corruption, à l'exploitation, au néocolonialisme en général et à la Françafrique en particulier, une bonne dose d'humour ne peut pas faire de mal.

Outre la situation dramatique des États-faillites africains saignés par des puissances coloniales s'appuyant sur des élites locales corrompues, *The Ambassador* met en évidence une problématique sur laquelle chacun de nous ferait bien de réfléchir : puisque les statuts d'exception rendent possible les crimes d'exception, n'est-il pas normal qu'ils attirent les pires malfrats ? En cette période de course à l'Elysée et compte tenu du lourd passif de certains locataires, il n'est pas interdit de s'interroger sur l'intérêt d'une suppression de toute forme d'immunité judiciaire.

The Ambassador from Zentropa on Vimeo.

Post-scriptum :The Ambassador vient tout juste d'être présenté au Festival International du Film Documentaire d'Amsterdam (IDFA). On espère pouvoir le voir prochainement sur les écrans de l'Hexagone.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Comprendre l'empire…

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

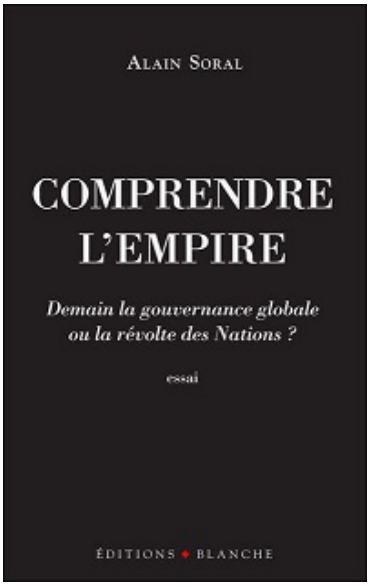
Date de mise en ligne : mardi 27 décembre 2011

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Celui qui vous dirait avoir tout compris au monde actuel, théâtre de conflits et d'enjeux dont la seule énumération donne le tournis, passerait très certainement pour un sot ou un prétentieux, voire les deux à la fois. Mais cela ne gêne pas Alain Soral qui a publié cette année un livre modestement intitulé : Comprendre l'empire.



Oui, Alain a tout compris et va nous y aider en nous proposant ses lumières contre une poignée d'euros. Et s'il comprend aussi vite et bien, c'est parce qu'il a, à grand coups de sabre conceptuel et de raccourcis historiques, résumé son ennemi en un mot, un seul : l'empire. Une hyper-classe mondialisée où l'on retrouve les Rockfeller, Bernanke, Greenspan, et autres BHL, souvent riches et Juifs, se réunit dans des clubs discrets et secrets comme la Trilatérale, le CFR, le Bilderberg ou les loges maçonniques, et programme la destruction des États-Nations et des cultures enracinées, pour accélérer le libre déplacement, à l'échelle planétaire, des capitaux et des hommes, générateur des plus grands profits possibles.

Voilà pour les acteurs et la stratégie de l'empire. Cette vision conspirationniste du monde est aussi complexe que celle de G.W. Bush qui opposa l'Axe du mal à l'Axe du bien pour lancer ses guerres du pétrole. Il suffit d'inverser les bons et les méchants et vous pourrez pénétrer l'univers soralien que partage et propage Dieudonné dans ses spectacles. Alain, qui offre tous les mois à ses fans sur son site internet personnel et celui de son mouvement, Egalité et Réconciliation, ses lumières sur l'actualité, se la joue un peu David. Disposant de faibles moyens, privé de tout relais médiatique où il serait irrémédiablement « grillé » (on l'apercevait jadis fréquenter ce que la télévision pouvait faire de pire et on peut le voir aujourd'hui chez Taddéi), il n'a que son courage et son intelligence pour lutter contre un Goliath plein aux as et d'avocats prêts à le dépouiller au moindre dérapage. Alain a pourtant déjà remporté une première bataille, son livre boycotté, pour ne pas dire censuré, a figuré plusieurs semaines d'affilée dans la liste des meilleurs ventes d'essais.

Certes un deuxième tour DSK/Marine Le Pen en 2012 y était solennellement prédit comme ruse cachée de l'empire pour imposer à coup sûr l'ancien héros du FMI au poste de gouverneur de la province France mais une faiblesse passagère vint mettre par terre la prophétie. Les voies de l'empire seraient-elles impénétrables ? À moins que la vie et le monde ne soient pas aussi simples qu'un match de boxe où il faut taper jusqu'à ce que l'autre ne puisse plus bouger ? Une telle grille de lecture ne souffre pas la moindre révision dont elle aurait pourtant besoin pour conserver un minimum de pertinence. Mais Soral s'en tient à ses analyses, avec ses amis antisionistes qui décryptent le monde sur la toile ou plutôt le monde de la toile, sans jamais en démordre et si les faits résistent, c'est que les faits se trompent. Le détour par le FN, après le PCF, était logique. Soral y a compris que les détenteurs du capital étaient juifs. Bigre !

Alain Soral, *Comprendre l'empire*, Editions Blanche, 2011, 15 euros.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Waste Land

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : samedi 10 mars 2012

La Révolution en Charentaises

Quand les déchets deviennent de l'art et les trieurs d'ordures des philosophes.

Rares sont les documentaires qui donnent de l'espoir et qui rendent heureux tout en montrant la misère et l'inégalité sociale. La réalisatrice Lucy Walker a réussi cet exploit, à moins que ce ne soient les protagonistes de *Waste Land* qui y soient parvenus.

Pendant 3 ans la réalisatrice a suivi le projet *Pictures of garbage* de Vic Muniz, un artiste brésilien issu des quartiers défavorisés de Sao Paulo et habitant désormais à New York. Célèbre dans le monde entier, Vic a bien conscience qu'il doit son succès en partie à un coup de chance [1] et ressent l'envie d'en faire profiter les moins chanceux.

Il retourne à Sao Paulo, pour rencontrer les ramasseurs qui travaillent sur la plus grande décharge du monde : Jardim Gramacho. Ceux qu'on appelle les *catadores* sont obligés de gagner leur vie en ramassant les déchets recyclables. L'odeur des poubelles leur colle à la peau mais n'enlève rien à leur dignité. Ils impressionnent par leur facilité à s'exprimer, leur joie, leur intelligence. C'est le cas de Tiao, qui a crée un syndicat des ramasseurs, inspiré par un exemplaire du *Prince* de Machiavel trouvé dans les ordures. C'est aussi celui de Suelem, jeune mère de 2 enfants, qui a commencé à travailler à 7 ans et qui est fière d'avoir refusé la prostitution et la drogue. Zumbi est un autre personnage attachant, lui qui a commencé une bibliothèque pour les 13000 personnes vivant à côté de la décharge en utilisant les livres trouvés dans les poubelles.

Avec ces personnes Vic Muniz va créer des oeuvres d'art dont les *catadores* ne sont pas seulement le sujet, mais aussi les co-créateurs. Cette collaboration va avoir un grand impact sur la vie des ramasseurs : elle les amène à découvrir leur force et change le regard que la société porte sur ces travailleurs pauvres. C'est émouvant de réaliser comment un projet d'art peut transformer la représentation qu'on se fait de soi-même et de la vie. L'artiste, que nous ne connaissions pas, est passionné et sympathique. Ses oeuvres et sa façon de travailler sont une belle découverte.

Outre le charme des personnages, la beauté des oeuvres et la force du projet, le film mérite d'être vu pour sa façon d'aborder le thème de l'écologie. A Jardim Gramacho, 200 tonnes de matériels recyclables sont enlevées tous les jours par les *catadores*, une goutte d'eau au regard des montagnes d'ordures qui s'accumulent à une vitesse prodigieuse. Les images des déchets qui arrivent sans cesse (70% des ordures de Sao Paulo sont déposées là) nous obligent à réfléchir sur l'énorme gaspillage entraîné par notre société de consommation.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Post-scriptum :

Waste Land, WALKER, Lucy, 2010.

Le film sort en salle en France le 23 mars 2012.

---

[1] Au départ, le « coup de chance » ressemblait plutôt à un coup de malchance : jeune homme, il s'est fait tirer une balle dans la jambe alors qu'il essayait de s'interposer dans une bagarre. Il a reçu une compensation financière pour ses blessures et a utilisé cet argent pour partir à New York.

A époque obscure, engagements joyeux !

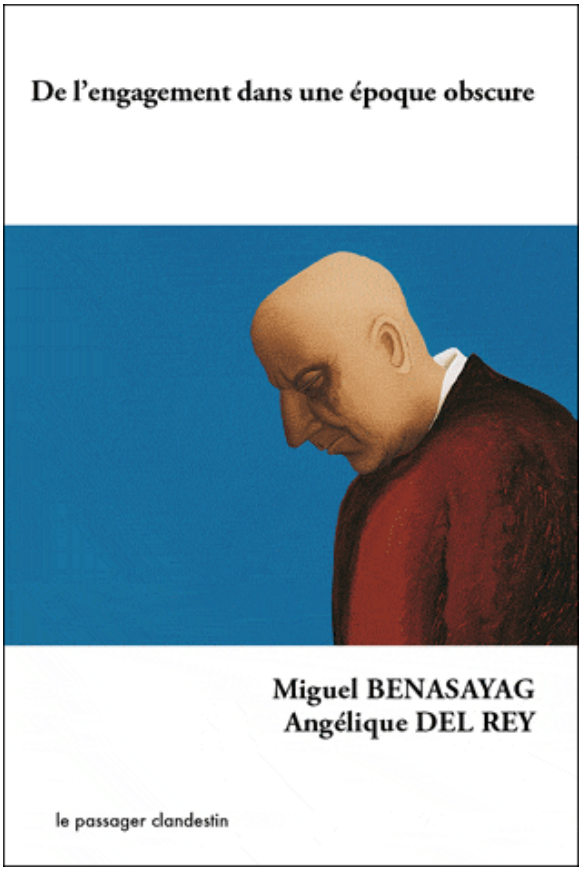
- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : vendredi 30 mars 2012

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Le dernier livre de Miguel Benasayag et Angélique Del Rey ne prétend pas apporter de réponse : il propose au lecteur, et peut-être militant, les questionnements liés à « une époque obscure ». Notre époque. Et trace le portrait, en creux, d'un militant « joyeux ».



D'emblée, le lecteur est prévenu : en exergue, une phrase de Che Gevara, « un révolutionnaire fait la révolution » ; en prologue, une affirmation, « nous vivons une époque obscure. » Sans « horizon de dépassement » et sans possibilité de se référer à des « lendemains qui chantent ». La vision (héritée du siècle des lumières et des révolutions des 19ème et 20ème) selon laquelle demain seront résolus conflits, contradictions et aliénations, a disparu. Comme cette illusion : l'utopie résoudra la complexité du monde… D'où la « tristesse » du militant se référant à une promesse d'avenir et ne considérant le présent (donc le lieu et le temps dans lesquels il vit) que comme une transition. Avec les risques suivants : abandon de « la lutte » parce que la réalité ne colle pas à l'idée qu'il s'en fait, ou reniement dès qu'il s'aperçoit que la transcendance promise n'est pas au rendez-vous ! Quel que soit son contenu, le messianisme conduit toujours à l'oppression. L'engagement-transcendance est et ne peut être qu'un échec, en raison même de son caractère simplificateur. Les certitudes d'hier, basées sur une « nécessaire » progression, se sont effritées, laissant la place à un monde complexe, obscur.

D'où l'urgence d'un engagement-recherche : un engagement qui, constatant l'impossibilité de luttes globales et universelles, propose une « territorialisation » de celles-ci, chacunes selon sa spécificité (on songe à la phrase de Marx, « à chacun selon ses besoins ») et répond à une oppression. Une lutte expérimentale et souvent en réseaux. Les auteurs citent les « Sans-Terre » d'Amérique Latine, et cette anecdote : interrogés par des journalistes sur leur programme ou leur idéologie, les occupants répondaient qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de se définir. Ils luttaient. En militants « joyeux ».

Michel Benasayag connait : militant guevariste, psychanaliste, philosophe, il a participé à de multiples « laboratoires ». Occupation de terres, collectifs d'antipsychiatrie, écoles populaires. Bref, une application du « foco », cette pratique révolutionnaire initiée par le Che : allumer des feux partout. Pour résister à « l'artefactualisation » du monde et du vivant. Et reconnaitre que le conflit - qui n'est pas forcément affrontement - est une donnée des luttes qui font

et défont la réalité du monde. Alors s'esquisse le portrait en creux du militant joyeux : celui qui tient compte de chaque situation dans laquelle il se trouve pour mieux la changer, ne serait-ce qu'à un moment, et qui sait que rien n'est acquis. Mais, écrivait Camus, « Il faut imaginer Sysiphe heureux ».

Miguel Benasayag & Angélique Del Rey - *De l'engagement dans une époque obscure* - Éditions Le Passager Clandestin - 156 p. - 14 Euros

La question

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

Date de mise en ligne : dimanche 6 mai 2012

La Révolution en Charentaises

La réponse d'un supplicié à ses bourreaux

C'est étrange comment fonctionne la mémoire. Il y a une quinzaine d'années, je suis allé presque par hasard assister à une projection organisée par le ciné-club de mon lycée et je réalise aujourd'hui que le souvenir de cette séance ne m'a jamais quitté. Ce soir-là, avec une poignée de camarades habitués des salles de classe transformées en cinéma miteux, nous avons découvert effarés la descente aux enfers d'un militant anticolonialiste fait prisonnier par les parachutistes en pleine guerre d'Algérie.

La Question, c'est le titre du film de Laurent Heynemann, est une adaptation de l'ouvrage éponyme écrit en 1957 par Henri Alleg dans une prison d'Alger, trois mois après son arrestation. Le crime de Henri Alleg ? Être passé dans la clandestinité après l'interdiction du journal dont il était le directeur : l'*Alger Républicain*. Pour cela, et surtout parce qu'il refuse de livrer le nom de celui qui l'héberge, Alleg est soumis à des séances répétées de torture. La question est sa réponse aux bourreaux.

C'est l'extraordinaire violence de ce film qui a le plus marqué l'adolescent que j'étais (à sa sortie, le film était interdit aux moins de 18 ans). Je me reconnaissais dans ce militant communiste dont je partageais les convictions anticolonialistes et antimilitaristes. Il me semblait ressentir jusqu'au fond de mes tripes les sévices imaginés par ses tortionnaires. Le principal effet de *La Question* fut donc de me donner la nausée tout en renforçant ma détermination à poursuivre le combat contre les injustices, où qu'elles se trouvent.

Ce fut ma façon de domestiquer *La Question* pendant un temps. Cependant, ou je n'en avais pas fini avec elle, ou bien c'est elle qui n'en avait pas fini avec moi... En 2007, je fais inopinément la rencontre de Henri Alleg sur un stand du village du livre de la Fête de l'Humanité. Surprise, émotion, nous échangeons quelques mots, il me dédicace un exemplaire de la question.

Il me faut cinq ans pour oser replonger dans la cellule d'Alleg, retrouver les hurlements des suppliciés, les aboiements de leurs tortionnaires, la "gégène", le supplice de Tantale, les injections de pentothale, les noyades, les exécutions, etc. Finalement, le week-end dernier, j'ai décidé d'y retourner.

Impossible de comparer le film et le livre, surtout après autant d'années d'écart, mais ce qui est certain, c'est que *La Question* soulève désormais plus d'interrogations chez moi que par le passé. Je porte par exemple beaucoup plus d'intérêt au cas des bourreaux et je me demande avec angoisse comment des individus élevés *a priori* selon les

mêmes principes moraux que vous et moi peuvent, d'une part, devenir des experts dans l'art des supplices et, d'autre part, vivre un semblant de vie normale en dehors de la prison. Dans le livre, Alleg raconte par exemple comment un de ses tourmenteurs quitte la salle de torture en civil, habillé sur son 31, pour un rendez-vous (peut-être galant) à l'extérieur. Il mentionne aussi le cas de ce jeune soldat se laissant progressivement gagner par la haine et remarque : « ce centre de tri n'était pas seulement un lieu de torture pour les Algériens, mais une école de perversion pour les jeunes Français ». Les techniques d'endoctrinement étant en constante amélioration, il me semble essentiel de pouvoir comprendre comment le lavage de cerveaux fonctionne pour que chacun sache se protéger des pièges qui pourraient faire de lui, dans un contexte extraordinaire, un tortionnaire... ordinaire.

Autre piste de réflexion intéressante soulevée par *La Question* : même la douleur a ses limites - vieille leçon d'Épicure - et le corps finit par s'y habituer. Si l'on parvient à tenir jusque-là, comme l'a fait courageusement Henri Alleg, il est possible de mettre ses tortionnaires en échec. Si cette idée a pu réconforter Alleg alors qu'il était sur la planche des supplices, elle devrait pouvoir mettre un peu de baume au coeur de tous les malheureux qui sont encore les victimes des inquisiteurs des temps modernes.

En cette période de commémoration de la guerre d'Algérie, il ne faudrait pas ranger trop vite *La Question* dans la catégorie des livres à lire (ou des films à voir) par « devoir de mémoire ». Comme l'ont macabrement illustré l'Irak, l'Afghanistan et la « guerre contre le terrorisme » d'une manière générale, la torture se porte bien. A nous de refuser qu'on la pratique, et surtout pas EN NOTRE NOM.

Post-scriptum :

ALLEG, Henri, La Question, Les Éditions de Minuit.

HEYNEMANN, Laurent, *La Question*.

Mélangeon Président !

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : dimanche 15 avril 2012

La Révolution en Charentaises

Dimanche 6 mai 2012, Jean-Luc Mélangeon est élu Président de la République Française. Ils y étaient…

Odette, militante retraitée (mais toujours active)

Il est 19h30, Odette met ses petits chaussons. Elle revient du bureau de vote où elle a fait la permanence toute la journée. Odette est fatiguée, mais quand même, aujourd'hui c'était une belle journée. Depuis le temps qu'elle milite, elle en a vu passer des présidents et des députés, des maires et des sénateurs. Odette est contente car aujourd'hui c'est son anniversaire, elle a soixante-seize ans. Le 6 mai 1936, le jour de sa naissance on ne parlait que de congés payés et de travail pour tous. De ses parents communistes, elle a gardé la croyance en l'esprit humain et un athéisme prononcé. Elle s'est mariée, Odette, et puis bon, il a fallu choisir entre lui et le parti. Alors elle a divorcé. Et puis elle a été embauchée à la poste au service du tri, c'est là que…

Mais soudain Odette sort de sa rêverie, son poste de télévision semble perturbé. De drôles d'interférences brouillent l'image et quand celle-ci apparaît le journaliste semble désorienté, et ses invités absents. De toute façon David Pujadas, ça fait bien longtemps qu'il lui tape sur le système celui-là. Il n'a jamais connu les trois huit, ça se voit tout de suite. Et puis c'est un écran noir, suivi d'une annonce qui défile. « Notre programme est interrompu en raison de l'arrivée au pouvoir du candidat Mélangeon. Nous ne sommes plus en mesure d'assurer la continuité de l'information. »

Odette lâche la tasse qu'elle tenait dans les mains. Bon sang de bonsoir, il s'est bien démerdé le petit ! Tous ces tracts avec sa trombine qu'elle a distribués sur les marchés, c'était pour ça. Odette remet son manteau. Il faut qu'elle y aille, il faut qu'elle le voit. Peut-être qu'elle pourra l'embrasser le petit. Il ira loin celui-là, elle l'a toujours dit. Elle sort de chez elle et croise sa voisine de palier, madame Saïf, mère de famille nombreuse. « Vous avez entendu madame Odette, c'est lui qui y est ! C'est lui, celui que vous nous en parlez tout le temps. C'est lui qui a gagné ! ». Odette

l'embrasse, elles sont heureuses. Et puis Odette se retrouve dans la rue et elle s'aperçoit qu'elle a gardé ses chaussons, tant pis. Le soleil est encore haut, c'est étrange. Dans son quartier de Belleville, les gens sont là, ils se félicitent, s'applaudissent. On boit du rouge, du blanc, de la bière. Et puis on chante aussi, et tout le monde marche vers la Bastille, comme ça, instinctivement. On parle de révolution, on parle d'être heureux, on est ensemble, soudain tout est vraiment possible.

Place de la Bastille, Odette arrive avec les premiers. Ils sont nombreux, très nombreux, avec des drapeaux rouges, mais aussi des drapeaux tricolores, car la France maintenant, ce sont eux. L'astre solaire ne semble pas vouloir céder sa place à la nuit, il frôle l'horizon, mais ne le franchit pas. Et soudain son candidat sort de la foule comme une rock-star portée par son public. De bras en bras, on l'emmène jusqu'au centre la place. Odette est là, Odette le voit, le touche. Vas-y mon petit dis-leur de quoi tu es capable. Alors le président Mélangeon, fraîchement élu et porté en liesse, prend la parole. « Mes amis, mes camarades, mes compagnons de route, si vous m'avez élu, c'est pour que je vous rende ce pouvoir que vous réclamez ! C'est pourquoi j'annonce dés aujourd'hui, l'abolition du salariat et la mise en place d'un salaire citoyen, la nationalisation de toutes les banques, le droit d'accès à la nationalité française pour tous ceux et celles qui comme nous, embrassent la nouvelle République sociale, et bien sûr la fermeture immédiate de toutes les centrales nucléaires ! »

Et alors c'est toute la place qui s'enflamme et avec elle, toutes les rues avoisinantes, et toute la capitale, et bientôt tout le pays.

Odette ferme les yeux, elle a neuf ans et c'est l'armistice, elle a trente-deux ans et c'est la grève générale, elle a soixante-seize ans et son rêve devient réalité. Et puis elle ouvre les yeux sur un soleil qui ne se couche pas, ce soir la nuit n'en est pas une, la révolution est en marche, et le peuple, enfin, a repris le pouvoir.

Patrick, chef d'entreprise (en cours de délocalisation)

Il y a encore quelques heures, la marée rouge s'agglutinant au pied de son immeuble cossu du quartier de la Bastille aurait mis Patrick dans une colère noire, mais maintenant, il n'a plus le temps. Plus le temps de se s'emporter contre les feignasses cégétistes qui lui cassent les oreilles avec leurs cornes de brumes. Plus le temps de maudire les mammouths marxistes qui n'ont pas compris qu'ils n'avaient plus rien à faire au XXIème siècle. Plus le temps de se demander comment les Français ont pu être assez cons pour élire Mélangeon Président de la République. S'il n'y a plus de temps pour la colère, c'est parce qu'il n'y a chez Patrick plus de place pour autre chose que pour une peur panique.

L'idée de prendre le chemin de la résistance et d'aller rejoindre ses camarades du MEDEF réfugiés dans un Fouquet's bunkerisé lui a bien traversé l'esprit, mais il l'a abandonnée aussitôt. Aussi tentante et héroïque qu'ait été l'idée de vider les caves pour ne pas laisser les précieuses bouteilles tomber dans les mains des communistes, elle comportait trop de risques. Mieux valait prendre la fuite au plus vite. Mais comment traverser la foule de braillards gauchistes et avinés sans éveiller les soupçons ? Patrick s'habille le plus mal qu'il peut, s'ébouriffe les cheveux façon affiches anti-bolchéviques des années 20 et glisse une bouteille de gros rouge qui tache dans la poche de son imperméable. Un instant, il hésite à emprunter la R5 fatiguée de sa concierge mais se ravise aussitôt : la vieille pourrait lui faire payer au prix fort d'avoir « oublié » de lui donner des étrennes ces trois dernières années...

Ne plus avoir confiance en personne et foutre le camp au plus vite de ce pays de merde. Patrick se répète à voix basse ces consignes au moment où il s'engage dans la rue. *In extremis*, il pense à jeter sa rolex dans la boîte aux lettres d'une voisine et se réconforte à l'idée que cela pourrait valoir à cette raclure soixante-huitarde d'être accusée d'ennemie du peuple.

Jouant des coudes, Patrick se fraye un chemin jusqu'à la poubelle la plus proche. Il arrache un autocollant du Front de Gauche et se le colle sur le front en affichant un sourire en biais large comme une faucille. Plus rien à craindre. Direction le Luxembourg, Monaco et Andorre pour y vider ses coffres avant que les rouges ne se décident à envahir les paradis fiscaux. Quant à l'usine, il se résout à la laisser à ces bons-à-rien d'ouvriers puisque de toutes façons, il n'a pas le choix.

Toujours à contre-courant de la foule qui se presse en direction de la place de la Bastille, il regarde un instant un groupe de jeunes euphoriques. Son coeur se serre à l'idée que ses propres enfants sont peut-être du nombre.

Maurice P., CRS à la retraite (depuis ce soir)

"Incroyable. Incroyable !" j'me dit. "J'savais que j's'rais ici ce soir, mais là, ça m'dépasse". Oh, à chaque présidentielle, c'est pareil : tous au QG à H-2, l'annonce du vainqueur qui arrive avec 30 mn d'avance et qui détermine le lieu de la soirée : Champ de Mars, ou bien Bastille ? Départ en trombe, sirènes qui hurlent - toujours détesté ça -, on s'déploie… et puis on attend.

Mais ce soir, c'était pas pareil. Vous savez c'que c'est : nous, les CRS, nous sommes un peu les malaimés de la police. Alors quand on débarque jour de liesse, histoire, comme y disent, de "maintenir l'Ordre Républicain et la Paix Sociale", on s'attend pas à s'faire accueillir les bras ouverts, hein ! Faut quand même bien dire qu'on y va pour empêcher les gens de s'amuser, alors qu'on s'prenne deux-trois boîtes d'oeufs sur la tronche, ça m'a toujours paru légitime, à moi. C't'un peu bizarre, j'sais, mais c'est comme ça.

Mais quand on est arrivé ce soir, avec nos casques, nos matraques et non fourgonettes bleues, et qu'on s'est fait accueillir comme on s'est fait accueillir… t'nez, j'n'ai encore un oeil qu'a la tremblotte… Des colliers de fleurs, j'vous dit, des colliers-de-fleurs. J'avais p'vu ça d'puis 68 dis donc. Le choc. Quand même, quand on part de la caserne, on a un peu l'peur au ventre, même avec l'expérience, ç'fait quequ'chose, j'vous l'dit. Mais bobonne elle me disait encore l'aut'soir, "ç'couve quequ'chose, j'tle dis moi, ç'couve quequ'chose." Ben faut croire qu'elle avait raison, bobonne, j'suis ben obligé d'admettre.

On avait bien entendu des trucs et des autres, avec les gars, avant d'partir. L'nouveau président, il a pas vraiment pas l'air d'y aller avec le dos de la cuillère à pot, hein ! R'marquez, ç'pas pour me déplaire à moi personnellement hein, mais quand même, on avait du mal à pas rigoler avec les gars en pensant à tous ces richards en c'moment même ! Quand l'chef a débarqué, y nous a tous trouvé collés à l'iPhoune de Jean-Claude, à écouter les infos comme pendant la guerre dis-donc, et on a tous pris une dérouillée mon cochon…

L'chef il est parti dans une tirade qu'on s'est dit, les gars et moi, qu'c'était quand même pas très clair toute c't'histoire : si y voulait vraiment pas qu'on croit tout c'qu'on nous disait, c'tait vraiment pas la peine d'insister autant, vu qu'nous même on y croyait pas trop avant son intervention. Mais maintenant que ch'uis là, j'y crois d'plus en plus à c'qu'on a entendu à la radio tout à l'heure. Les banques aussi doivent flipper en c'moment, si tout ça c'est vrai. Bien fait pour leur tronche. D'puis l'histoire du prêt, ch'uis plus trop dans leur p'tit papier et vise vers ça. Alors qu'elle paye un peu, d'leur poche plutôt que d'la mienne, ça leur f'ra pas mal un peu. Et puis si vraiment mon salaire, enfin non, pas mon salaire puisqu'y a plus d'salaires, mais enfin si j'touche vraiment autant de plus à la fin d'mon mois, c'est clair que j'vais pas m'plaindre, et qu'j'en connaîs pas beaucoup au régiment qui s'en plaindront ! A c'prix là, moi, j'veux bien voter à gauche jusqu'à la fin d'mes jours !

M'enfin c'quand même à n'y plus rien comprendre. Parc'que finalement, c'est quand même bien les mêmes qu'ceux qu'on avoinait en 68 qu'viennent de nous beurrer grassement les épinard, et jusqu'à la fin d'nos jours si c'est

vraiment c'qu'on a compris, les gars et moi. Alors on est arrivé pour maint'nir l'ordre, ok, mais on va pas non plus scier l'branche sur laquelle on vient juste d's'asseoir avec les gars, alors on s'est dit qu'on était d'accord avec tout : les banques, un revenu pour tous, le nucléaire à la rue et même hop, l'accès pour tous à la nationalité française.

On a un peu tiqué avec les gars au début mais finalement, on s'est dit qu'y avait pas de raison pour que tout le monde il en profite pas, de notre Nouvelle République Sociale, comme y dit l'Ami Molette (c'est nous qu'on l'appelle comme ça avec les gars), alors on est d'accord avec ça aussi. Et franchement, même si j'le crirais p'têt pas encore bien fort, comme y font tous autour de moi, mais au fond d'moi, j'me dit quand même "Vive la République Sociale qui va enfin m'éviter d'avoir à taper sur la gueule de mes voisins de Barre (d'immeuble)."

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Wolfgang Master fait du camping ... chez Décathlon

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : dimanche 5 août 2012

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Cette année c'est décidé Wolfgang part camper. Des amis lui ont proposé une petite virée à la campagne. Ambiance rivière, feu de bois et nuit sous la tente. Wolfgang se dit qu'à quarante ans, c'est le bon moment, car Wolfgang est vierge de toute nuitée en plein air. Aussi il lui faut s'équiper.

Aussitôt il se précipite chez le spécialiste des activités sportives. Mais c'est dans un village que Wolfgang atterrit, l'Oyylane village. Un lieu dédié aux activités sportives en tous genres avec parking immense et aires de jeux en extérieur. Dix euros pour quinze minutes de Mobilboard, Wolfgang se laisse tenter. Puis, conquis, il prend l'abonnement Premium à trois-cent quatre-vingt-dix-neuf euros par an. Cette année, c'est décidé il se met au sport.

Puis Wolfgang entre dans le magasin déguisé en parc d'attractions pour sportifs de tout âge. Dans les allées des enfants font du vélo ou du trampoline. Tant pis si les rayons sont vides, puisqu'on s'amuse. Là une piscine à balles dans laquelle se jeter, ici un panier de basket pour s'essayer. Mais c'est le camping que Wolfgang veut expérimenter. Le rayon Randonnée lui ouvre les bras. Question choix, il n'y a guère d'embarra puisqu'une seule marque est proposée. Alors Wolfgang achète le matelas-duvet « 2 en 1 » et la tente « 2 secondes ». La formule Le camping pour les nuls, c'est pour lui.

Arrivé à la caisse Wolfgang brandit sa carte Illicado offerte par sa Mémée pour son anniversaire. Plus que deux mois pour l'utiliser, mais pas de chance la carte est démagnétisée, ça ne marche pas, il faut payer. « La prochaine fois, faites-vous offrir un anniversaire festif et sportif organisé par Mysporteezy ! » lui lance la caissière en riant. Quatre-vingt-dix-neuf euros pour une heure trente de sport. Banco ! Wolfgang paie. C'est bientôt l'anniversaire de son fils Walter, ça lui changera des anniversaires chez Mac-Do. Et il rajoute quarante euros pour avoir le gâteau et l'animateur qui va avec. Et puis tiens, puisque Walter vient passer ses vacances avec son père dans quinze jours, Wolfgang l'inscrit aussi aux vacances sportives « A la découverte de Ko Lanta », trois jours pour développer l'esprit d'équipe, la force et le courage de son rejeton de sept ans.

Alors que Wolfgang s'apprête à partir, il est hypnotisé par une jeune femme en tenue sportive qui lui tend le programme des activités gratuites proposées cet été : fitness, karaté, hatha yoga, mais aussi journée de la chasse, Babytwirl et Baseball et des activités aux noms aussi étranges que Geocaching, Boot Camp et Body And Mind. « Une activité chaque week-end jusqu'en septembre, je compte sur vous ? » lui lance-t-elle, avant d'insister «

Confiez-moi votre email et vous pourrez bénéficier des avantages de notre carte Décathlon ». Sa tente sous un bras, son kit couchage sous l'autre, Wolfgang bégaie « A fond la forme ». Tandis que la jeune femme disparaît dans un vestiaire déguisé en toilettes publiques, à moins que ça ne soit l'inverse, Wolgang se dit qu'il aurait au moins pu l'inviter à la cafétéria. Wolfgang se sent soudain une âme de sportif, une âme d'aventurier. Pour plaire à la jeune femme, il fera tout, même du hatha yoga s'il le faut. Il sort de la galerie et s'avance sur le parking. Impossible de mettre dans son coffre tout le matériel qu'il vient d'acheter. Mais comment font-ils pour randonner avec ? Il laisse alors sa voiture et se dirige à pied jusqu'au rond-point. C'est là, au milieu du sens giratoire qu'il lance sa tente « 2 secondes » et qu'il déplie son lit « 2 en 1 ». Le camping c'est sûrement bien, mais mieux vaut ne pas trop s'éloigner du magasin.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Wolfgang Master s'offre un petit plaisir dans les toilettes du bureau

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : lundi 17 septembre 2012

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ce jour-là, Wolfgang Master avait à peu près autant la banane qu'un soir de débâcle électorale. D'humeur maussade, il avait avalé son petit déjeuner sans appétit et s'était rendu au bureau avec l'entrain des zombis de Jean Rollin dans Les Raisins de la Mort.

S'attendant à voir s'afficher « JOURNEE DE MERDE ! » sur fond rouge dans son agenda, il découvrit à son arrivée un planning des plus banals et des collègues trop occupés à remplir leurs boîtes méls respectives pour venir lui taper sur le système. Pourtant, Wolfgang en était certain, cette journée ne réservait rien de bon. Il avait du flair pour ces choses là.

Ce n'est qu'après le déjeuner que Wolfgang prit conscience de la cause de sa morosité. En un éclair, il arrêta sur le fil un vent dévastateur qui aurait pu lui coûté sa carrière, puis il traversa avec une extrême précaution l'interminable *open space* qui le séparait des toilettes. Le ventre gonflé, parcouru de crampes, il eut tout juste le temps de baisser son pantalon avant de déclencher la Troisième Guerre Mondiale dans la cuvette des chiottes de l'entreprise.

Au bout de quelques minutes qui lui parurent des heures, Wolfgang émergea victorieux de l'épreuve, bien que totalement vidé. Rassemblant les forces qui lui restait, il effaça autant que possible les traces du champs de bataille et referma rapidement la porte derrière lui. Pour le moment, la pestilence était encore confinée dans quelques mètres cubes d'air saturé de méthane mais une odeur abjecte se répandrait bientôt dans toute la pièce et la transformerait en *no man's land* pour toute l'après-midi.

Wolfgang décida qu'il était grand temps de quitter les lieux, d'autant que l'autre toilette était utilisée et que son occupant (sans nulle doute abasourdi par la magnitude des détonations), pouvait en sortir d'un instant à l'autre. Quelques secondes plus tard, alors que Wolfgang se lavait les mains, un nouvel arrivant fit son entrée dans la pièce. Avec toute la raideur qui le caractérise, le directeur général se dirigea prestement vers la toilette non occupée et s'y engouffra sans un mot. Wolfgang entendit le verrou se tourner, le claquement sourd d'une paire de fesses s'affalant sur la lunette des W.C. ... puis une quinte de toux sonore suivi d'un bruit de gorge annonciateur d'une asphyxie imminente.

Wolfgang Master imagina les yeux humides de son directeur et ses réticences à quitter les toilettes ventre à terre, fierté oblige. Dans le miroir, Wolfgang vit son propre visage s'illuminer d'un grand sourire. Il sécha tranquillement ses mains et regagna son bureau. Finalement, la journée s'annonçait bien meilleure que prévu.

Post-scriptum :Les Raisins de la Mort, ROLLIN, Jean, 1978. Un film érotico-gore avec Brigitte Lahaye, à réserver aux fans du genre…

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Des nazis à Hollywood ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 10 octobre 2012

La Révolution en Charentaises

Et si aller voir le dernier Schwarzy ou le dernier Stallone avec une bande de potes au multiplexe du coin était collaborer avec le pire des ennemis ? C'est un peu gros mais pas forcément plus que les bastons et les explosions proposées... Explication.

Chaque été, les blockbusters américains débarquent sur les écrans des cinémas du monde entier, avec effets spéciaux derniers cris et prouesses techniques (3D, IMAX, dolby surround, THX, etc.) qui finiront tôt ou tard dans votre salon contre un paiement en dix mensualités (avec frais), le tout accompagné de campagnes publicataires massives. Et remplissent les salles autant que les comptes en banque de leurs producteurs. Pourquoi un tel succès pour des films aux scénarios souvent légers et répétitifs ? Que se passe-t-il quand on plonge la main dans le seau de pop-corn, le cerveau bombardé d'explosions et de destructions, de plans séquences toujours plus courts, de superhéros, d'apocalypse et de fins du monde ? Décorticage avec deux exemples récents.

Expendables 2 (Simon West, 2012), pesante suite de gun fights et de cascades, réunit une ribambelle de stars (un peu) fatiguées du cinéma d'action, genre bourrin : Stallone, Staham, Schwarzy, Jet Li, Van Damme, on en oublie un ou deux, et, visiblement le clou de cette suite, Chuck Norris. Ne manquait plus que Steven Seagal à l'appel. Sans doute pour le 3. Tout ce beau monde, pour se sortir de la panade, fait le ménage dans le tiers-monde, vu comme un lieu de barbarie et d'arriération, distribuant sans états d'âme les rafales de mitraillettes et autres armes lourdes, comme qui rigole. Voilà pour le scénario, le but étant de montrer, à l'envi, et jusqu'à l'écoeurement, des gros bras dézinguer des petits hommes bronzés dans la joie et la bonne humeur. Un peu comme dans un jeu vidéo ou un honnête chef d'entreprise qui se défoulerait au golf après une semaine de travail intensif.

Pour Hollywood et le cinéma d'action qui remplit les salles, l'ennemi est toujours fondamentalement mauvais. Nulle rédemption sinon la destruction totale. Cela favorise l'action, certes, mais à ceci près que cela cache aussi une certaine vision du monde. L'ennemi vit toujours loin des USA, du progrès et de la civilisation, il est coloré, souvent barbu, voire islamiste, fondamentalement abruti, toujours assoiffé de sang et de chaos. Mais toute personne imperméable aux diktats de la mondialisation peut aussi bien faire l'affaire.

Deuxième exemple. Dans un futur proche, la Terre envoie un message de paix à une lointaine planète hypothétiquement habitée avec le bel espoir de nouer le dialogue, et plus, si affinités. La réponse ne se fait pas attendre sous la forme d'une violente attaque extraterrestre. Voilà pour l'intrigue de *Battleship* (Peter Berg, 2012). Les USA, suivis en première ligne par les Japonais, visiblement bons perdants après deux bombes atomiques, et le

reste des nations, valets soumis réduits au rôle de seconds couteaux bas de gamme, initient et dirigent la bataille, qui sera surtout navale, contre l'invasion.

Les extraterrestres, disposant pourtant d'une écrasante supériorité technologique mais devant, pour l'utiliser, établir sur Terre un réseau de communications, seront pris de vitesse par un marines courageux, une fille d'amiral aussi amoureuse que têtue, des vétérans de guerre, barbe blanche et fleur au fusil, un mutilé au grand coeur et une bonne dose de nationalisme US. Puis ratatinés, purement et simplement, dans un vaste feu d'artifice final et salvateur. Difficle de ne pas y voir l'apologie des Bill Gates et autres Zuckerberg comme prophètes d'un nouvel ordre mondial numérisé et connecté qu'il faut sauvegarder à tout prix. Quiconque souhaiterait concurrencer le grand réseau sera pulvérisé. Pas de répit pour les ennemis de la communication.

Les blockbusters, sous des dehors d'inoffensifs divertissements, cachent une vision géopolitique du monde furieusement violente et hiérarchisée. Celui qui domine a tous les droits car il est dans le camp du bien. Qui est aussi le camp de la liberté. Personne ne saurait le remettre en cause. Le reste du monde, périphrase yankee désignant tout ce qui n'est pas américain, s'il ne veut pas sortir des ténèbres, peut bien périr. Doit même crever pour être réformé. La main plongée dans un seau de pop-corn, le regard fasciné, tout le monde peut assister à la juste vengeance d'une puissance sans limites.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

À la recherche des dieux perdus

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

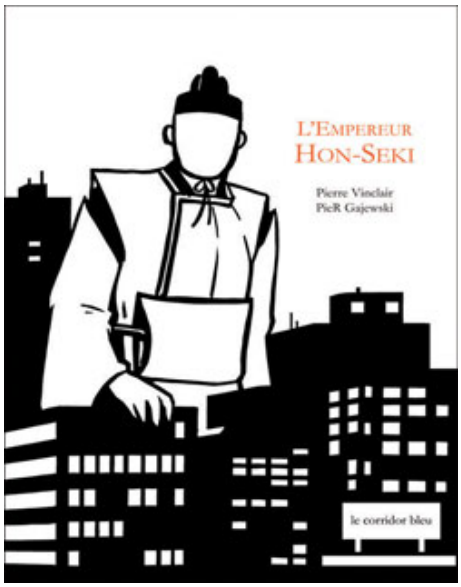
Date de mise en ligne : samedi 17 novembre 2012

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Pierre Vinclair est un jeune homme brillant et pressé. Normalien, agrégé de philosophie et marathonien, il a publié coup sur coup un roman, un recueil de proses, un livre de poésie et une adaptation d'un classique de la littérature japonaise. À l'occasion de la parution de son dernier livre, au titre énigmatique, L'Empereur Hon-Seki, nous lui avons posé quelques questions. Il nous a répondu depuis Shanghai où il vit et travaille après un séjour d'un an à Tokyo.

L'Empereur Hon-Seki, que ton éditeur présente comme un conte, ne semble pourtant pas s'adresser aux enfants. Pourquoi un tel parti pris ?



Ce n'était pas un parti pris a priori. Je me suis lancé dans cette histoire parce que je n'arrivais pas à composer le texte que j'étais parti écrire au Japon, une "épopée urbaine". Au fur et à mesure que j'échouais dans ce projet, une frustration d'autant plus désagréable s'accumulait en moi que j'étais en résidence d'écriture et que je passais toutes mes journées à essayer d'écrire. Quand la frustration a été trop violente, *L'Empereur Hon-Seki* est sorti, tout seul, d'un coup. La seule trace qui reste, ou presque, de l'épopée que j'essayais de composer, c'est le poème sur Tokyo que l'empereur essaie d'écrire. Alors, une fois que je l'ai eu fini, je me suis demandé quel genre cela pouvait bien être, comme lorsque l'on se demande si l'on a un garçon ou une fille, et j'ai vu que c'était un conte. Je ne saurais pas trop expliquer en quoi consiste un conte plus précisément ; peut-être dans le fait de faire une place à l'invraisemblable : Hon-Seki décide de sortir de son palais, c'est l'hypothèse de départ. Le chaperon obéit et se glisse dans le lit auprès d'un loup travesti. Je ne sais pas non plus si c'est un conte pour les enfants !

L'Empereur Hon-Seki prend comme point de départ et prétexte la chute de l'empereur du Japon, au sortir de la seconde guerre mondiale, qui perd toute prérogative divine au profit d'un rôle symbolique et d'une légitimité populaire. Peut-on établir un lien entre la fin de l'un des derniers empires modernes et le destin de la littérature qui a vu avec la modernité et la post-modernité ses ambitions changer du tout au tout ?

Oui, je crois que cette histoire de la fin de la divinité de l'empereur au sortir de la guerre n'est qu'un prétexte. Cela n'a d'ailleurs aucune mention explicite dans le texte - c'est un pré-texte. Il est vrai malgré tout qu'il y a cette idée de la démocratie dans son rapport à l'empire qui m'y intéresse. Qu'est-ce que c'est un empereur, dans un monde démocratique ? Est-ce qu'il ne s'ennuie pas un peu ? Est-ce qu'il n'a pas envie d'être "libre", lui aussi, de sortir de son palais et de jouir de la ville comme n'importe quel membre des classes moyennes ? En l'occurrence, il sort pour écrire un poème. Je ne sais pas grand chose du destin de la littérature, mais il y a là quelque chose d'étrange : pourquoi continuer à écrire en situation d'égalité démocratique ? Est-ce que la littérature peut continuer sans faire l'hypothèse du génie ? Pourquoi donc des lecteurs suivraient-ils un écrivain particulier ? Hon-Seki dit peut-être cela

aussi que l'on peut faire sans cette hypothèse du génie, mais à condition de retrouver une sorte de conception sacerdotale de la littérature. Le poète serait comme un moine, il écrit par éthique, puisque rien ne justifie de le lire lui plus qu'un autre. C'est du reste la situation de bien des poètes, qui ne sont lus que par leur éditeur.

Des dieux, il est question dans *L'Empereur Hon-Seki*. Ils reviennent d'ailleurs souvent dans tes précédents livres et les textes que tu publies en revues ou sur internet. Ce qui est un peu inhabituel aujourd'hui. Comment expliques-tu un tel penchant ?

J'imagine que les raisons pour lesquels j'aime les dieux sont multiples. Peut-être parce que j'ai été assez marqué par Mallarmé (avec les Dieux Antiques) et Lyotard dans Economie libidinale. Le premier fait de chaque dieu une espèce de réification d'un processus métaphorique et au fond du fond linguistique. Lyotard considère chaque dieu comme le nom d'une intensité de l'être ; à chaque fois que dans l'écoulement du devenir on remarque une accélération ou une décélération, un changement de vitesse, on lui attribuerait le nom d'un dieu : « Et pour chaque branchement, un nom divin, pour chaque cri, intensité et branchement qu'apportent les rencontres attendues et inattendues, un petit dieu, une petite déesse, qui a l'air de ne servir à rien quand on le regarde avec les globuleux yeux tristes platonico-chrétiens, qui ne sert à rien en effet, mais qui est un nom de passage d'émotions. » (p. 17). Les dieux sont familiers, ils ont un visage humain et pourtant ils sont la réification de forces, physiques ou linguistiques, qui les dépassent et nous dépassent totalement. C'est l'infini pris dans la face circulaire du fini, un dieu. Du coup, ce sont des personnages sans psychologie. Je n'aime pas trop la littérature de la finitude.Au moins, les dieux sont parfaits, avec eux on ne s'identifie pas, on peut se concentrer sur les boucles d'une histoire ou les brisures d'un énoncé - je veux dire sur de la fiction et sur de la langue. Sur ces forces. Un poème dans la bouche d'un homme, cela devient louche - c'est une anatomie de la faiblesse - mais dans la bouche d'un dieu !

Ton livre est illustré par l'illustrateur et auteur de bandes dessinées PieR Gajewski. Pourquoi lui et comment s'est passée votre collaboration ?

PieR, que j'ai rencontré à la Villa Kujoyama, est le seul dessinateur que j'aime. Avant cette résidence, je détestais tous les dessinateurs (j'en connaissais très peu). Depuis que je connais son travail, j'en aime un. Si j'essaie de comprendre pourquoi, j'arrive à identifier trois raisons principales. La première, c'est la composition : les dessins de PieR sont composés selon un travail très savant des perspectives, alors que tant de dessinateurs travaillent dans la 2D. Je retrouve dans son travail un amour maniaque de la composition qui me fait penser à Paolo Uccello. La seconde raison, c'est que les dessins de PieR ressemblent à des scènes de rêve, ou de cauchemar. Du coup, tout y prend une dimension mystérieuse, symbolique sans qu'on sache bien ce que cela symbolise. L'imagination travaille. Enfin, et c'est peut-être le résultat de ces deux premières dimensions, les dessins de PieR ne fonctionnent pas sur la connivence avec le spectateur. D'habitude, on a l'impression que c'est la connivence du spectateur qui doit animer le dessin, et le personnage du dessin est comme un représentant du spectateur et du point de vue qu'il est censé avoir dans le monde de l'image. Avec le travail de PieR, ce n'est pas le cas : ses images sont sans concession, nous les regardons toujours comme des étrangers, elles ont su garder quelque chose de la puissante austérité de l'en-soi.

L'Empereur Hon-Seki Pierre Vinclair & PieR Gajewski 80 p. / 14 Euros Le Corridor bleu éditions

Rue de Cités, ou la Banlieue filmée par ceux qui l'aiment

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : dimanche 16 juin 2013

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

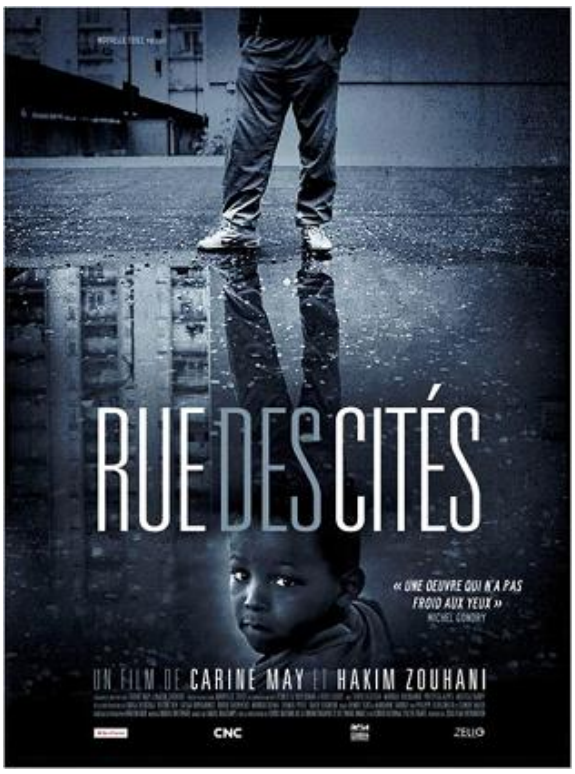
Le périphérique comme frontière vers un autre monde. Aubervilliers, ville en marge d'une autre. Deux jeunes cinéastes donnent à voir et à entendre la cité de leur enfance et de leur jeunesse.

« Notre film est un OVNI, c'est une fiction avec des inserts documentaires, il est en noir et blanc et dure une heure huit, il y a des images d'archives et des acteurs amateurs. Aucun producteur n'aurait accepté ça ! » Ainsi parle Carine May, co-réalisatrice avec Hakim Zouhani du film Rue des Cités, qui sort le 5 juin 2013.

Ce long métrage un peu trop court est né d'une énergie collective qui est l'essence même du film. Sur la scène du cinéma Le Studio d'Aubervilliers où ils sont venus présenter leur film, les membres de l'équipe du film n'en finissent pas d'arriver. A la question d'un jeune spectateur « Et vous avez gagné combien d'argent ? », Hakim Zouhani répond « Pour l'instant rien, notre film vient juste d'avoir ses papiers (et un producteur), c'est ce qui lui permet de sortir en salles. » La directrice du cinéma ajoute alors que ce sont les billets d'entrée qui vont payer l'équipe, par le biais de la part reversée au distributeur.

Leur film ils le défendent depuis maintenant sept ans. L'écriture du scénario, le tournage pendant les congés, le montage, la musique, tout se fait au ralenti, au rythme des coups de main qu'on leur donne. Quand on n'a pas d'argent, il faut du temps... et des amis. Et Karim Zouhani et Carine May n'en manquent pas. C'est d'ailleurs ce qui a motivé leur projet cinématographique. Raconter leur vie de jeunes de banlieue, dans leur ville, Aubervilliers, ni belle, ni laide, ni pire, ni meilleure qu'une autre. La ville dans laquelle ils ont grandi, où ils ont appris à lire et à sécher les cours, où ils se sont faits des amis d'enfance, des potes, des copains, des amoureux, où ils ont galéré, espéré, ragé, aimé.

En 2011, leur film est fini, ils le présentent à la programmation ACID (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion) de Cannes. Il est sélectionné parmi de nombreux films. Puis c'est au festival Premiers Plans d'Angers (le festival des premiers films européens) qu'on le découvre. Mais il faut attendre cette année, soit deux ans plus tard, pour que Nouvelle Toile le produise et qu'enfin Rue des Cités sorte en salles.



C'est ainsi qu'on découvre un condensé de gouaille qui fait la banlieue.

Le point de départ du scénario est un bidonnage télévisuel. En 2004, un reportage passe à la télévision, sur une chaîne publique, racontant le vol en direct d'une moto dans une cité d'Aubervilliers. Tout est faux, orchestré par une journaliste désireuse de montrer la banlieue comme le far-west moderne. Les futurs réalisateurs se découvrent une rage de dire, une envie de créer, l'idée du film naît.

Puis l'histoire se construit autour d'un personnage, Adilse, et de son acolyte Mimid, errants dans la ville à la recherche du grand-père d'Adilse. Tout est prétexte à découvrir la vie dans une banlieue faite d'immeubles immenses, de lieux publics pour tous et de petits commerces où l'on se raconte. La banlieue est jeune et pleine d'envies pour peu qu'on lui laisse sa chance.

Mais les politiques actuelles entretiennent le fossé qui sépare la Ville de sa périphérie. Comme en témoigne Didier Daeninckx, auteur albertivillarien de la première heure, la ville se vide ses substances créatrices. Pendant que dans le même temps on encourage le communautarisme en coupant les quartiers les uns des autres. Carine May et Karim Zouhani veulent défendre coûte que coûte leur banlieue qui les a faits tels qu'ils sont aujourd'hui.

L'aventure de Rue des Cités et la reconnaissance de leur travail est pour eux un point de départ vers d'autres aventures. Ils parlent déjà d'une nouvelle collaboration avec un autre albertivillarien talentueux Yassine Qnia. Il y a fort à parier que les thèmes abordés par leur premier film (la solidarité, les discriminations, les rapports hommes-femmes, le poids des traditions, le chômage, etc.) seront les sujets de leurs prochains films.

Post-scriptum :Rue des Cités - sortie le 5 juin 2013, 1h08, France - Un film de Carine May et Hakim Zouhani avec Tarek Aggoun, Mourad Boudaoud, Presylia Alves

Suivez SebSauvage.net !

- Ces liens qui nous libèrent -

Date de mise en ligne : mercredi 9 octobre 2013

La Révolution en Charentaises

Amis technophiles, vous êtes soucieux de l'état de santé de votre vie privée sur internet, lisez cet article. Amis technophobes, vous n'en avez rien à faire du fonctionnement du monde qui vous entoure : lisez quand même cet article sur… SebSauvage.net : le site qui râle et qui vous apprend à faire pareil...

Malheureusement pour ceux que les nouvelles technologies rebutent, il n'est plus possible, aujourd'hui, de se passer d'un minimum de connaissances « de base ». Alors que la tendance sociale actuelle amène les individus à être de plus en plus responsables de leurs actions, ceux-ci n'en maîtrisent souvent pas les implications : ils n'ont pas le « background » technique nécessaire pour cela. Je m'explique.

L'analogie du Garagiste

Auparavant, pour réparer votre voiture, vous alliez chez votre garagiste, qui découvrait la panne, vous proposait une solution pour remettre votre voiture sur pied et effectuait les réparations au meilleur prix. Vous vous reposiez sur lui pour réparer votre bagnole, étant donné que la mécanique, ça n'était pas votre fort. Vous lui faisiez confiance.

Aujourd'hui, vous pouvez toujours faire confiance à celui qui se présente devant vous, mais c'est rarement la même personne d'une réparation à l'autre. Techniquement, vous lui faites confiance, vous êtes bien obligé, mais le juste conseil a disparu de ses attributions. Les pressions qui pèsent sur ses épaules - il n'est aujourd'hui plus son propre patron mais le simple salarié d'une vaste entreprise - rendent son jugement douteux : ne va-t-il pas vous encourager à acheter un nouveau véhicule plutôt que de réparer le vôtre ? Vous avez maintenant intérêt à décrire exactement les réparations que vous souhaitez effectuer, tout en cochant la case « Conserver les pièces usagées » pour pouvoir vérifier qu'on vous a bien changé l'embrayage le cas échéant, là où votre garagiste d'antan, lui, espérait simplement... conserver votre clientèle [1].

Mais revenons à nos moutons (électriques)

En informatique, c'est la même chose : en faisant du dépannage PC auprès de mes amis, et des amis de mes amis, je suis tombé plusieurs fois sur l'ordinateur « bon à jeter » selon le dépanneur officiel (grande marque) mais à l'intérieur duquel il suffisait d'enfoncer correctement une nappe pour qu'il fonctionne à nouveau... La plupart des gens se sentent aujourd'hui face à leur réparateur informatique comme ils se sentent devant leur garagiste : impuissants et vulnérables. Et pour parer à cela, une seule solution : s'informer. C'est là que, comme l'appelle ma femme, « mon p'tit pote Seb » intervient.

Les trucs qui l'énervent

Seb est un illustre inconnu. Inconnu, car il se targue de savoir défendre sa vie privée des affres du Réseau (tentez de trouver qui il est réellement, impossible à ce jour via le net) et illustre, car avec un article sur la Révolution en Charentaises, c'est la gloire assurée, pour sûr. Ce qui est bien avec Seb, c'est qu'il n'est pas avare de son expérience, via son site, http://sebsauvage.net : après quelques visites, les mots « VPN », « PGP » et « DRM » n'auront plus de secrets pour vous ; vous saurez pourquoi il vaut mieux héberger ses mails sur son propre domaine plutôt que de les confier à l'un des « grands » de l'internet et pourquoi il est difficile de critiquer la politique de Google sur un site web... référencé par ce moteur. Vous ferez aussi un peu moins confiance à Facebook et à Paypal pour administrer les données que vous leur confiez, et découvrirez dans les arcanes de l'internet certains mécanismes effrayants dont vous étiez les acteurs sans même le savoir.

Dans « Les trucs qui m'énervent », Seb râle et vous aide à : remplacer votre lecteur de flux RSS à la fermeture du service correspondant chez Google, vous créer une adresse mail temporaire pour juguler le SPAM et choper les cafteurs, trouver plein de trucs gratuits sur le net (livres audios ou ebooks, jeux, musique etc.)… Consultez aussi la page « indispensable », qui saura vous convaincre de la nécessité de protéger correctement votre ordinateur .

Sebsauvage.net éclaire donc pour nous les arcanes de l'internet et des nouvelles technologies, et nous permet de reprendre en main notre destin numérique. Merci Seb.

---

[1] Que nos lecteurs et amis garagistes se consolent : je connais encore quelques enseignes très bien où il fait bon réparer sa voiture… Nous ne faisons donc pas de généralités, et nous tentons de ne nous fâcher avec personne (sauf avec les propriétaires de 4x4). Au risque bien sûr, de se fâcher avec tout le monde.

Moi aussi je suis Charlie

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 7 janvier 2015

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Aujourd'hui, l'obscurantisme a frappé, une nouvelle fois. 12 morts à Charlie Hebdo, personne ne mérite ça, pas même les auteurs de cet attentat ignoble.

En rentrant du boulot, ce soir, je suis passé par la place de la République, à Paris. J'avais besoin de retrouver là-bas des gens qui pensent comme moi, au moins dans ces circonstances terribles. Aujourd'hui, deux ou trois sombres imbéciles ont débarqué dans les locaux du journal Charlie Hebdo, pour perpétrer un massacre sans précédent. Ce massacre, c'est nous tous qui le vivons, nous tous dont la liberté est le bien de plus cher, et celle de nous exprimer en premier lieu. Alors oui, moi aussi,

Je vous tire mon chapeau, les Cabu, les Wolinski, les Charb et les Tignous, et tous les autres aussi, les morts qui sont en paix, et ceux qui luttent encore : merci, merci, MERCI ! Que ceux qui peuvent encore nous faire marrer en fustigeant les imbéciles et les bien-pensants ne s'arrêtent jamais, et surtout…

Ne lâchez rien !

RIEN.

Post-scriptum :A lire aussi : C'est dur d'être aimé par des cons

Wolfgang Master n'a plus peur d'avoir peur

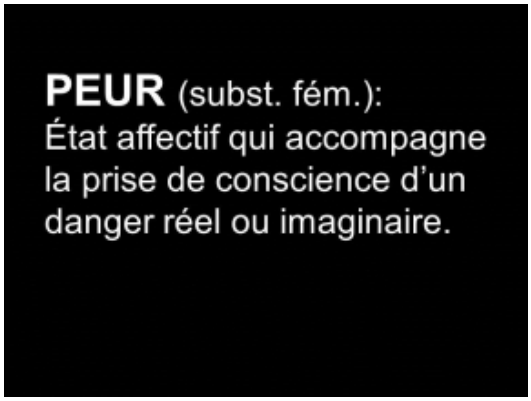
- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : jeudi 5 mars 2015

La Révolution en Charentaises

Il y a les attaques qui lui font l'effet d'une poussée d'adrénaline prenant subitement le contrôle de tout son système nerveux et puis celles, plus insidieuses, qui distillent leur poison goutte après goutte, lui saturent les tripes, noircissent ses idées et lui rendent la vie plus dure à porter. Wolfgang Master n'a pas souvenir du moment où la peur s'est immiscée dans son existence. Elle n'en a pas toujours fait partie, il en est certain, mais elle le taraude désormais depuis si longtemps qu'il ne s'étonne plus de ses intrusions sans pour autant jamais s'y habituer.

Avec le temps, Wolfgang a appris à anticiper certaines périodes de crises : il sait par exemple que les sommets mondiaux pour lutter contre le changement climatique sont des moments à hauts risques, tout comme les échéances électorales. Pourtant, se préparer psychologiquement au énième échec des négociations sur la réduction des émissions de carbone ou à un nouveau succès de l'extrême-droite n'atténue en rien les effets dévastateurs de la peur.



En outre, celle-ci arrive souvent sans crier gare, au détour d'un article relatant le dernier désastre écologique en date, de propos racistes échangés autour d'un verre par des connaissances décomplexées, de nouvelles révélations sur l'espionnage de masse, de reportages sur les coups d'éclat des intégristes religieux, d'un appel à signer une pétition dénonçant une nouvelle façon pour les multinationales d'amener la société encore un peu plus près du gouffre, etc. Et c'est la peur, toujours, qui lui noue l'estomac chaque fois qu'il peut mettre un visage sur les statistiques du cancer, du diabète ou du chômage.

Paradoxalement, la peur n'empêche pas Wolfgang de s'efforcer de se construire au quotidien une existence joyeuse. Depuis des années, sa stratégie consiste en effet à combattre la peur en l'oubliant, avec autant de persévérance que d'application. Et plutôt que de faire taire ses angoisses en recourant aux expédients classiques que sont le jeu, les paradis artificiels ou la poursuite du profit, Wolfgang cultive son jardin, au sens propre comme au sens figuré. Si la technique porte ses fruits sur le court terme en lui apportant une dose certaine de réconfort, la récurrence des crises d'anxiété montre les limites de l'approche. Wolfgang a beau cultiver son jardin, cela n'empêchera pas celui-ci d'être ravagé lors de la prochaine inondation provoquée par le dérèglement climatique. De même, il sait pertinemment qu'aucune séance de yoga ou de psychanalyse ne le protègera des assauts des fascistes si ceux-ci parviennent au pouvoir.

Le souffle encore court de sa dernière crise d'angoisse, Wolfgang prend conscience que la seule stratégie viable consiste non pas à oublier la peur, mais à l'accepter. Et s'il est insupportable de vivre en permanence avec la crainte du changement climatique ou de la montée en puissance de l'extrême-droite, c'est qu'il est grand temps de s'attaquer concrètement à la racine de ces maux au lieu de les laisser empirer. Agir, de préférence avec d'autres ayant fait un trajet intellectuel similaire, c'est reprendre une part de contrôle de sa vie et de son environnement. Wolfgang n'est pas entièrement persuadé que cela mettra un terme à ses peurs mais il estime que les résultats ne pourront pas être pires que ceux de la stratégie de l'oubli.

À bien y réfléchir, Wolfgang se dit que ce dont il a besoin, ce dont tout le monde a besoin, c'est d'espoir. Lorsque les défis à relever sont aussi dantesques que ceux posés par le dérèglement climatique et la poussée du fascisme, il faut que l'espérance prenne elle aussi des proportions épiques. Il faut que le futur donne envie d'être croqué à pleines dents, qu'il promette autre chose que la loi du plus fort et l'exploitation incontrôlée des hommes et de l'environnement. Pour répondre aux défis climatiques, politiques, économiques ou sanitaires auxquels l'humanité doit faire face, Wolfgang n'attend plus rien des apôtres du marché . Il sait que ce n'est pas en saignant encore un peu plus une terre et une humanité malades qu'on parviendra à les sauver. Il se prend à rêver d'une communauté de sept milliards d'humains consacrant leur énergie à résoudre leurs problèmes communs plutôt qu'à les aggraver. Il échafaude les plans d'une société fondée sur la solidarité, le respect du vivant et la justice. Il imagine une organisation sociale recourant largement à la démocratie directe et songe à ce à quoi pourraient ressembler la liberté et l'amour dans un monde débarrassé des dieux.

À ces pensées, Wolfgang sourit. Il a déjà moins peur. Sans s'en rendre compte, il est entré en résistance.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La « Grève de Février 1941 » : la solidarité tient tête à la barbarie

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : mercredi 25 février 2015

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Lorsqu'on se promène aujourd'hui dans les quartiers populaires d'Amsterdam, on a du mal à les imaginer tapissés de drapeaux rouges et sillonnés par des cortèges de travailleurs chantant l'internationale. Pourtant, dans les années vingt, la scène n'avait rien d'inhabituelle. À l'époque, Amsterdam pouvait compter sur un mouvement ouvrier très organisé, suffisamment fort pour permettre des expériences de socialisme municipal parmi les plus audacieuses d'Europe Occidentale tels que la construction de nombreux « villages-jardins » pour les travailleurs ou la mise en place d'un réseau de « magasins municipaux » leur permettant de faire leurs achats à des prix défiants toute concurrence.

Déjà fortement ébranlé par la crise économique des années trente, le mouvement ouvrier amstellodamois subit un terrible revers lorsque, le 15 mai 1940, les troupes nazies victorieuses prennent le contrôle de la ville. Très vite, la presse est muselée, les partis politiques de gauche sont interdits et les syndicats sont contraints de se fondre dans des organisations contrôlées par les Allemands. À l'automne, les persécutions des juifs débutent pour de bon et montent rapidement en puissance. D'une part, une législation de plus en plus oppressive s'efforce de leur arracher leurs biens et leur dignité. D'autre part, des groupes de nazillons néerlandais vont de plus en plus fréquemment « casser du juif » dans les rues, les cafés et les dancings.

Face aux violences et aux humiliations, une partie des milieux antifascistes décident de rendre aux nazis la monnaie de leur pièce. C'est par exemple le cas des jeunes sportifs du club de boxe juif Maccabi qui, avec l'aide d'autres clubs de quartiers populaires, vont faire face aux vandales antisémites lors de leurs descentes. Le 11 février 1941, les boxeurs de Maccabi et leurs camarades corrigent un groupe de nazis venus faire du grabuge dans le quartier juif. La bataille est féroce et laisse le chef des nazillons sur le pavé. Hospitalisé, il décède de ses blessures trois jours plus tard. Suite à cet incident, les Allemands décident de prendre plus de quatre-cent otages juifs et transforment leur quartier en prison à ciel ouvert.

Comme beaucoup de leurs concitoyens, William Kraan et Piet Nak sont révulsés par l'extrême brutalité de l'opération allemande. Employés au service propreté de la Ville, les deux hommes sont aussi des militants de base du Parti Communiste Néerlandais, un parti illégal comptant au moins mille-deux-cent membres actifs à Amsterdam. William et Piet organisent avec leurs collègues des services municipaux une réunion pendant laquelle ils décident de déclencher une grève du ramassage des poubelles, du département des travaux publics et des tramways pour exiger la fin des persécutions antisémites et la libération des otages. Le soir du 24 février, dans la plus complète illégalité, de nombreux travailleurs se retrouvent sur le marché du Noordermarkt pour discuter d'une mobilisation collective prévue le lendemain.

Le matin du 25 février, les occupants et leurs sbires découvrent avec stupéfaction des tracts encourageant la

solidarité avec les juifs et l'organisation de groupes d'autodéfense, dans les usines comme dans les quartiers. Surtout, ils réalisent qu'ils font face non pas à un acte de résistance isolé mais à une véritable grève générale. À travers toute la ville et ses environs, les ouvriers abandonnent leurs outils et se regroupent pour montrer leur opposition aux nazis. Un vent rebelle souffle sur la ville et porte à nouveau les chansons révolutionnaires entonnées le coeur plein d'espoir deux décennies plus tôt.

Face à cette démonstration de force morale, les occupants répondent par la terreur : couvre-feu, pelotons d'exécution, incarcérations... Le parfait petit manuel du maintien de l'ordre nazi appliqué à la lettre par un bataillon de police et deux bataillons d'infanterie SS. Au bout de deux jours, la rébellion est matée et pour bien enfoncer le clou dans le cercueil de l'espérance, les centaines d'otages juifs sont déportés dans les camps de Mauthausen et Buchenwald, où tous trouveront la mort.

A bien des égards, la grève de février 1941 pourrait ressembler à une énième défaite du mouvement ouvrier face à l'extrême-droite antisémite. Pourtant, elle révèle aussi l'incroyable force du sentiment de révolte face à l'injustice. Une force capable de paralyser une capitale comme Amsterdam du jour au lendemain, en dépit des dangers posés par une armée d'occupation sans états d'âme. Pendant deux jours, la solidarité a tenu tête à la barbarie. Les Amstellodamois ne l'ont pas oublié. Le 25 février, nombreux sont ceux qui vont déposer des fleurs devant la sculpture du « docker » érigée devant la « Synagogue Portugaise » pour commémorer la grève. Ce jour-là, les mouvements antifascistes néerlandais se souviennent de l'importance de leur combat. Nous aussi.

Post-scriptum :

À lire :

MAK, Geert, Amsterdam : A brief life of a city.

À visiter :

La statue du "Docker", Jonas Daniël Meijerplein, Amsterdam.

Plaque commémorative sur le mur de l'église à proximité du marché de Noordermarkt, Amsterdam.

Citizenfour : David et Goliath 2.0

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : mercredi 29 avril 2015

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Citizenfour est la fois l'histoire d'un homme au courage hors du commun, Edward Snowden, et celle de la réalisation d'un film documentaire aux frontières du possible : Citizenfour. C'est aussi notre histoire à tous, nous qui sommes citoyens d'un âge digital faisant peser sur nos libertés des menaces sans précédent.

En janvier 2013, Laura Poitras reçoit un email d'un mystérieux contact l'informant qu'il a des révélations à faire sur un programme de surveillance à grande échelle mis en place par les services secrets américains. Par le biais de messages cryptés, l'homme invite la réalisatrice à le retrouver dans un hôtel de Hong Kong en compagnie du reporter Glenn Greenwald. Citizenfour est le récit de cette rencontre ayant provoqué un tel séisme dans la presse internationale que ses répliques n'ont pas fini de se faire sentir.

Dès les premières images filmées dans la chambre d'hôtel hongkongaise, Edward Snowden apparaît comme un jeune homme posé, réfléchi, en paix avec lui-même. A vingt-neuf ans, Snowden est sur le point de tirer un trait sur une vie paisible, un emploi bien rémunéré et une relation amoureuse épanouissante. Il sait que ses révélations vont faire de lui un ennemi d'Etat mais il accepte les conséquences de son acte avec sérénité. Son seul souci semble être de pouvoir faire passer son message à temps, avant que les services secrets ne puissent l'en empêcher. Snowden a la force tranquille de ceux qui, après avoir cheminé un temps du côté obscur, décident de tracer leur propre route, envers et contre tous, parce qu'elle est en phase avec les valeurs qu'ils chérissent.

A mesure qu'ils s'entretiennent avec Snowden, Poitras et Greenwald adoptent progressivement les mêmes comportements, en apparence paranoïaques, que lui. De fait, si tous les appareils connectés à internet peuvent être activés à distance pour espionner les individus, il n'est plus possible de faire confiance à aucun téléphone, ordinateur, webcam, etc. Si toutes les communications sont enregistrées, toutes les transactions électroniques stockées, tous les déplacements suivis, il faut déployer des trésors d'ingéniosité pour passer au travers des mailles du filet. A la lueur de ces informations, on a encore plus de respect pour Snowden et on apprécie à sa juste valeur le fait de pouvoir regarder un film comme Citizenfour. Face au Goliath que représentent les services de renseignements américains, l'existence même de ce documentaire est une victoire qui mérite d'être célébrée et dont on peut tirer des enseignements. Dans son générique, le film indique par exemple quelques unes des techniques utilisées par Snowden, Poitras et Greenwald pour communiquer à l'abri des regards indiscrets, ce qui est toujours bon à savoir.

On ne sort pas indemne d'une projection de Citizenfour. Le film soulève nombre de questions qui méritent réflexion, à commencer par celles-ci : peut-on sérieusement parler de démocratie lorsqu'il n'existe plus de sphère privée ? S'il n'est plus possible de discuter ses idées en dehors de la surveillance de l'Etat, et si tout l'historique de nos

conversations est enregistré, comment ne pas craindre que ce qu'on dit maintenant ne puisse être utilisé contre nous plus tard ? A travers l'Histoire, les normes n'ont eu de cesse d'évoluer au gré des changements de régimes et on se demande bien pourquoi l'époque contemporaine ferait exception à la règle. .. En gardant ceci en tête, il suffit d'envisager la prise du pouvoir par Marine Le Pen et ses acolytes pour avoir des frissons dans le dos.

Mais la question la plus dérangeante est peut-être la suivante : comment est-il possible que depuis les révélations d'Edward Snowden, nous soyons restés si apathiques ? Comment comprendre qu'au moment même où Citizenfour tourne dans les salles obscures, François Hollande puisse faire passer une loi sur le renseignement dans la droite ligne des pratiques décrites dans le documentaire et s'en tirer sans une égratignure ? Clairement, nous confondons encore trop souvent la sécurité de l'Etat avec celle des citoyens qui composent le corps social. Du point de vue des libertés individuelles, c'est une erreur qui pourrait nous coûter cher, mais il n'est peut-être pas encore trop tard pour changer de cap. Avec Citizenfour, Laura Poitras mobilise toute la puissance de frappe d'un bon film documentaire pour nous aider à en prendre conscience.

Citizenfour

Post-scriptum :Poitras, Laura, Citizenfour, 2014.

À quoi sert l'Exposition Universelle de Milan 2015 ?

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 15 juin 2015

La Révolution en Charentaises

Des expositions universelles, le commun des mortels ne voit souvent que les vestiges : une tour Eiffel à Paris, un aquarium à Lisbonne, des vidéos postées sur YouTube... Rares sont ceux qui peuvent s'envoler pour la Chine ou le Japon et voir par eux-mêmes ce que chaque pays fait de mieux sur un sujet donné. Et pourtant cette année, je fais partie de la minorité à laquelle cette possibilité est offerte. Un heureux hasard de calendrier m'amène en effet à proximité de Milan et j'ai bien l'intention de saisir cette chance pour visiter ma toute première exposition universelle.

L'occasion est d'autant plus belle que le thème central de l'exposition m'intéresse tout particulièrement : « Nourrir la planète, énergie pour la vie ». Qui produit de la nourriture ? Quel type d'aliments ? Comment et pour qui ? À travers l'histoire, chaque civilisation a apporté ses réponses à ces questions et ainsi façonné un modèle politique, économique et social lui étant propre. Aujourd'hui, alors que le réchauffement climatique menace de transformer radicalement les conditions de la vie sur Terre et que la population mondiale explose, nos réponses pourraient bien sceller le sort de la race humaine.

C'est avec la hauteur des enjeux à l'esprit et un long soupir que je m'acquitte des 34 euro m'ouvrant les portes de l'Exposition Universelle de Milan. À peine arrivé sur place, je réalise qu'en l'absence de consigne, je suis condamné à traîner mes bagages toute la journée sous un soleil de plomb. Ce coup dur est en partie compensé par des négociations réussies avec le personnel de la sécurité concernant l'introduction dans l'enceinte de l'Expo d'une bouteille d'alcool en terre cuite achetée à l'aéroport. Intérieurement, je remercie l'Italie d'être l'un des seuls pays de l'Union Européenne où un numéro de charme d'opérette permet encore de contourner les protocoles de sécurité et préfère ne pas m'attarder trop longtemps sur le sujet de peur d'en avoir des frissons dans le dos.

Au premier abord, l'Expo a des allures de parc d'attraction : dès les premières minutes, je croise une parade de pauvres bougres déguisés en légumes dont les costumes doivent faire l'effet d'un cuiseur-vapeur. Fanfare, vendeurs de glaces ambulants et boutiques de souvenirs, on pourrait se croire chez Disney... le personnel polyglotte en moins. Pour une Exposition dite universelle, je suis effet surpris par le caractère très italien de la manifestation : partout, on s'exprime dans la langue de Gramsci. Le visiteur souhaitant discuter en anglais avec toute autre personne qu'un(e) hôte(sse) d'accueil devra s'en remettre aux muses locales pour communiquer en langage des signes.

Je ne m'attarde pas sur les interminables files d'attente pour accéder aux différents pavillons de l'Expo ou les prix prohibitifs pratiqués sur les stands de restauration. Il s'agit là de désagréments prévisibles. En revanche, la présence de géants de la malbouffe comme Ferrero, Mc Donald's ou Coca-Cola sur un évènement consacré à la problématique de l'alimentation a de quoi surprendre. Du moins, au début de la visite car après être entré dans quelques pavillons, il devient évident que l'Expo n'est ni plus ni moins qu'une vitrine pour les grandes entreprises et l'occasion pour des États en panne d'idées de se livrer à une propagande éhontée.

Dans des bâtiments spectaculaires équipés de technologies dernier-cri, multinationales et gouvernements racontent aux visiteurs des histoires à mi-chemin entre le conte de fées et le spot publicitaire. Pour remuer les tripes du grand public, on ne lésine ni sur les écrans géants à ultra haute définition, ni sur les gadgets. Partout, on sert les mêmes messages. Seule la sauce change, couleur locale et différence de budget obligent. Pour résumer : tous les pays sont des exemples de durabilité, leur cuisine traditionnelle est saine et variée, leurs entreprises sont capables des prouesses les plus extraordinaires et leur culture les rend aptes à relever tous les défis. Autrement dit, la situation est sous contrôle et ne nécessite que des adaptations à la marge.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Sur le terrain de l'Expo comme dans les médias, le discours anesthésiant et grotesque des principaux responsables de la crise écologique actuelle s'impose à grands coups de millions : dans le pavillon américain, Obama déclare sans rire que la lutte contre le réchauffement climatique est la priorité des États-Unis, les Émirats Arabes Unis évoquent leurs racines nomades pour expliquer qu'ils sont contre le gaspillage des ressources naturelles, le Japon se présente comme un modèle à suivre pour une vie plus saine... Silence sur le sabotage des négociations sur le climat par les États-Unis, les pistes de ski en plein désert, Fukushima ou la chasse à la baleine. Quand les communicants ont les mains libres et les poches pleines, ils s'en donnent à coeur joie !

Du côté des technologies censées nous garantir un avenir radieux, le visiteur découvre des balançoires permettant de recharger les téléphones portables (pavillon de l'Estonie), des systèmes d'arrosage automatique (Israël), des ventilateurs/vaporisateurs à basse consommation d'énergie (Autriche) et bien d'autres babioles plus ou moins futuristes. Pour ma part, je serais ravi de les retrouver dans les rayons d'Ikea mais je doute sérieusement de leur capacité à sauver l'humanité.

In fine, l'Exposition Universelle de Milan est une nouvelle occasion manquée d'aborder sérieusement les problèmes très pressants posés d'une part par l'explosion démographique et d'autre part par un modèle économique supposant une augmentation permanente de la production et de la consommation... dans un monde fini. En cherchant bien, on trouve sur l'Expo quelques informations intéressantes noyées dans un océan de mensonges, mais rien qui justifie le déplacement [1]. Pour les entreprises et les gouvernements, l'Exposition Universelle a sans doute une utilité marchande ou politique. Pour le visiteur en quête de réponses, elle n'en a aucune. Non seulement elle offre le spectacle atterrant d'un gaspillage d'argent défiant le sens commun, mais elle repousse encore un peu plus la prise de conscience de l'urgence de la crise climatique. L'humanité n'a plus le temps pour ce genre de distractions.

Post-scriptum :L'Expo Milano 2015 est ouverte tous les jours jusqu'au 31 octobre 2015, donc si vous vous rendez sur place à un autre moment, vous avez tout bon !

---

[1] Dans le pavillon consacré à la Slow Food, aux confins de l'Expo, on lit par exemple qu'un tiers de la production mondiale de nourriture finit dans les décharges et que vingt-sept mille espèces animales ou végétales disparaissent chaque année. Voilà qui devrait faire réfléchir...

Fluctuat Nec Mergitur

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : jeudi 19 novembre 2015

La Révolution en Charentaises

Heureux les chroniqueurs, qui peuvent mettre des mots sur leurs douleurs.

Je ne suis pas morte. Ni blessée. Ni aucun de mes amis ou proches. Personne au resto, au concert, au stade ou simplement dans la rue ce vendredi 13. Mais ça se passe au cercle suivant, n+1 et on y est. Le neveu d'une collègue, la copine d'une amie, un proche de la maîtresse. Blessé. Tuée. En état grave, critique. Choquée. Traumatisé. On y est. Paris blessé, meurtri. *Fluctuat Nec Mergitur*. Je flotte et tangue, mais ne coule pas.

Ça aurait pu être moi. Le Bataclan j'y étais. Une autre fois, un autre jour. Le Petit Cambodge j'y ai dîné. Leur bo bun est excellent. On y fait la queue pour le déguster. De nombreux parisiens en ont fait leur cantine. Vendredi 13 novembre 2015, il fait doux sur Paris, on dîne en terrasse, c'est agréable. Sans imaginer que

Le Petit Cambodge, terrasse Restaurant Le Petit Cambodge - 20 rue Alibert - Paris (photo prise avant les attentats du 13 novembre 2015)

J'ai appris les événements samedi matin. Douche froide au réveil. Paris meurtri. Mon Paris que j'aime. Nocturne, animé, festif, chaleureux, ouvert. Week-end sous l'eau, sans respirer. Incompréhension hébétée, trouille nouée. Ces gens-là ne pensent pas comme nous. Rien de ce que nous connaissons, aimons, partageons ne fait partie de leur univers. Colère. Questions.

Lundi midi, minute de silence. Pour ne pas me retrouver seule chez moi à observer un silence enfermé, j'ai pris mon vélo. Je me suis lancé dans Paris. Mon Paris que j'aime. Vivant, bruyant, encombré, disponible. Je suis allée au Bataclan, et j'ai pleuré. Derrière le cordon de sécurité, au milieu des bougies, des fleurs, des messages griffonnés, j'ai pleuré. Avec des gens muets, des journalistes de toutes les langues, des touristes, des proches, j'ai pleuré. Je me suis agenouillée pour toucher le sol, ce pavé parisien, cimetière de vies écrasées.

J'ai repris mon vélo pour me recueillir rue de la Fontaine au Roi, puis je suis allée devant Le Petit Cambodge, et son voisin Le Carillon. C'est là que j'ai assisté à la scène la plus parisienne qui soit.

Les devantures des restaurants touchés par les balles meurtrières sont jonchées de bougies parfumées et de fleurs odorantes. Autour, partout, des gens se recueillent, prient, pleurent, prennent une photo. Derrière, le troisième café-restaurant de la place, épargné par les terroristes. Là attablés, dedans, dehors, on déjeune, on parle, on vit, on mange, on paie l'addition, merci, au-revoir et à bientôt. Sur le trottoir d'en face, c'est l'hôpital Saint-Louis. Une ouverture dans le mur de pierre laisse voir une file d'attente de gens venus donner leur sang. Enfin, sur cette petite place encombrée, s'engage un camion de livraison. Bientôt, il ne peut plus avancer. Il s'arrête et furtivement, klaxonne. C'est ça Paris, sur quelques mètres carrés, tout y est possible, agaçant et réjouissant.

Mon Paris que j'aime, je ne vais pas te laisser couler. Mes amis musulmans je vais les embrasser. Avec mes copines, en terrasse, on va continuer à trinquer. C'est peu et c'est déjà beaucoup, quand on sait que ce qu'ils craignent c'est notre unité, notre ouverture d'esprit et notre liberté.

Fluctuat Nec Mergitur. Paris brûle, mais ne coule pas.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

La Révolution en Charentaises a 10 ans

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 28 décembre 2015

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Fondée par un collectif d'amis en 2005, la Révolution en Charentaises a aujourd'hui 10 ans. Résolue depuis ses origines à pointer d'un doigt accusateur les paradoxes de notre société consumériste, elle se heurte aujourd'hui aux problèmes liés à l'expression de sa liberté de parole. Ce qui a fait sa grandeur d'hier causera-t-il sa fin ?

Dans les faits, l'origine de cette réflexion est technique. Notre hébergeur nous harcèle (financièrement parlant) pour que le site soit mis à jour. Du haut de ses 10 ans, un âge canonique de plus du tiers de l'existence du web lui-même, cette vieille dame continue de faire face aux jeunots de la génération Facebook-Twitter-Instagram et consorts. Elle a subi des piratages, a chancelé, mais est toujours restée debout. Serait-il maintenant l'heure de tirer le rideau, de publier un recueil posthume de ses articles ?

Après les horreurs de 2015, pouvons-nous encore nous exprimer librement, encadrés d'un côté par des djhiadistes et autres pinces-sans-rire fiers de leur non-sens de l'humour, et de l'autre par les lois internationales qui invitent les registrar [1] à révéler l'identité des possesseurs de noms de domaine ? D'un côté la critique sociale se heurte aux lois d'exceptions, de l'autre à l'inertie des masses qui n'est jamais mieux entretenue que par une bonne guerre, fut-elle d'un nouveau genre. Au milieu de cet océan d'obscurantisme, un radeau voyage depuis une décade…

Alors, REC, que t'offrir pour tes 10 ans, un bel âge dans le monde actuel évanescent. Quoi t'offrir, sinon de nouveaux articles, originaux et toujours décalés ? Quoi t'offrir sinon de nouveaux lecteurs, tout aussi originaux et décalés ? Parce que l'humour - même jaune - est notre seule arme, nous n'allons pas nous priver d'en user contre les guignols de toutes espèces.

Joyeux anniversaire, bon vent, et vive la révolution (en charentaises) !

---

[1] les fournisseurs de noms de domaine sur internet

Paul Watson et la Sea Shepherd Conservation Society - Regards croisés

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : samedi 30 janvier 2016

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Héros pour les uns, criminel pour les autres, Paul Watson ne laisse personne indifférent et est plutôt du type à s'en réjouir.

De fait, le fondateur de la Sea-Shepherd Conservation Society aime la controverse tant qu'elle offre une couverture médiatique à ses activités. Souvent aux frontières de la légalité et en marge du monde habité, celles-ci lui ont valu plusieurs mandats d'arrêt d'Interpol et quelques séjours derrière les barreaux. C'est que, depuis qu'il a pris la décision de dédier sa vie au combat pour la défense des océans, le capitaine Watson est prêt à utiliser les mêmes techniques que celles des brigands qu'il pourchasse pour les empêcher de nuire. En somme, Paul Watson fait flotter sur ses navires le pavillon noir des pirates pour la bonne cause.

Le constat dressé par Sea Shepherd, c'est que les gouvernements et les organisations internationales chargées d'empêcher les braconniers de pêcher les espèces protégées et de respecter les sanctuaires marins ne se donnent pas les moyens de faire appliquer les lois en vigueur. Du coup, les océans et leurs habitants sont victimes de toutes les violences, à commencer par la surpêche et la pollution. La situation, déjà catastrophique, est en passe d'empirer sous l'effet du réchauffement climatique.

Pour combattre ce fléau, Paul Watson préconise et applique l'action directe. Il n'hésite pas éperonner en pleine mer les braconniers, à couvrir le pont des bâtiments ennemis d'acide butanoïque ou de crème pâtissière et est même parvenu à couler la moitié de la flotte de baleiniers islandaise à quai. Quand il s'agit de faire des dégâts, Paul Watson et ses amis ne sont jamais à court d'idées mais ne s'en prennent jamais aux personnes.

Depuis longtemps, Paul Watson a compris la force des médias et s'organise pour que tous ses faits et gestes soient enregistrés. Diverses campagnes de Sea Shepherd ont d'ailleurs été diffusées sur le petit écran sous la forme d'une émission de télé-réalité intitulée *Whale Wars*. Les images ne manquent pas, mais ne remplacent pas un bon documentaire à la fois structuré et critique retraçant le parcours de Paul Watson et de son organisation. En réalité, ce documentaire existe : il y en a même au moins deux, apportant chacun leur propre éclairage sur le personnage.

Sorti en 2010, *Confessions of an eco-terrorist* est un excellent film réalisé par un activiste de Sea Shepherd de la première heure : Peter Brown. Souvent drôle et un peu brut de décoffrage, le documentaire est le récit des aventures du réalisateur en compagnie du capitaine Watson et des militants de Sea Shepherd. Les nombreuses images d'archives proposent une plongée au coeur de la vie sur les navires, abordent le sujet épineux du végétalisme imposé à leur bord et montre avec humour les tensions que cette approche peut susciter. Avec un curieux mélange d'admiration et de méfiance, on découvre surtout avec quel brio Paul Watson arrive à manipuler les médias pour atteindre ses objectifs. L'homme est doué, a du charisme et aussi beaucoup de chance !

Eco-Pirate : the Story of Paul Watson est un autre documentaire sorti un an après le film de Peter Brown. Avec une esthétique plus soignée, la réalisatrice Trish Dolman parvient à rendre le souffle épique des campagnes de Sea Shepherd. Elle retrace l'histoire personnelle de Paul Watson depuis son enfance, enquête sur l'origine de ses querelles avec Greenpeace et s'immisce jusque dans ses affaires de coeur. Le tout est extrêmement bien fait et tient le spectateur en haleine pendant près de deux heures. On apprécie particulièrement ces moments de vérité pendant lesquels Paul Watson est mis devant ses contradictions ou confesse qu'il a bien un ego surdimensionné. Cela n'en rend le personnage que plus attachant.

Pour ma part, j'avoue être tombé sous le charme. Chez Paul Watson, il y a du panache, une dose de romantisme et suffisamment de travers pour qu'il reste un héros à taille humaine. Une belle rencontre le temps d'un film, peut-être deux, ou pour la vie.

Post-scriptum :

Brown, Peter, Confessions of an Eco-Terrorist, 2010.

Dolman, Trish, *Eco-Pirate : The Story of Paul Watson*, 2011.

Pour poursuivre la réflexion, on pourra aussi lire l'autobiographie de Paul Watson : Watson, Paul, *Ocean warrior : la Genèse de Sea Shepherd*, 2013.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Loi Travail, NON MERCI !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 28 février 2016

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Cette fois, la coupe est pleine. Nos "soci-à-l'aise" au pouvoir se permettent une nouvelle fois de tenter de nous entuber, sur fond de réforme du code du travail, cette fois. Une nouvelle raison de ne pas voter pour eux en 2017 ?

Un moyen rapide, si ce n'est efficace : signer la pétition contre cette réforme sur change.org. À ce jour, déjà plus de 700 000 signatures enregistrées, pourquoi pas la vôtre ? Voici, ci-dessous, le texte de la pétition…

Parmi les éléments proposés dans le projet actuel :

° En cas de licenciement illégal, l'indemnité prud'homale est plafonnée à 15 mois de salaire.

° Les 11 heures de repos obligatoire par tranche de 24 heures peuvent être fractionnées.

° Une entreprise peut, par accord, baisser les salaires et changer le temps de travail

° Les temps d'astreinte peuvent être décomptés des temps de repos

° Le dispositif « forfaits-jours », qui permet de ne pas décompter les heures de travail, est étendu

° Les apprentis mineurs pourront travailler 10 heures par jour et 40 heures par semaine

° Le plancher de 24 heures hebdomadaires pour un contrat à temps partiel n'est plus la règle dans la loi (confirmation d'une loi antérieure).

° Il suffit d'un accord d'entreprise pour que les heures supplémentaires soient 5 fois moins majorées.

° Une mesure peut-être imposée par référendum contre l'avis de 70% des syndicats.

° Une entreprise peut faire un plan social sans avoir de difficultés économiques.

° Après un accord d'entreprise, un-e salarié-e qui refuse un changement dans son contrat de travail peut être licencié.

° Par simple accord on peut passer de 10h à 12h de travail maximum par jour.

Pour signer cette pétition, rendez-vous sur le site change.org.

Pour ma part, je rappelle :

° qu'aucun accord équitable ne peut être conclu entre des parties lorsque l'une d'elle est subordonnée à l'autre ;

° qu'aucune des mesures présentées dans cette loi ne permettra d'initier une baisse du chômage en France ;

° seule une refonte en profondeur des mécanismes de fonctionnement de notre société permettra d'envisager un avenir moins sombre : mise en place de conseils citoyens, d'un revenu d'existence pour tous, investissements massifs dans l'éducation et dans la santé, etc.

Définitivement, les idées ne manquent pas. Sauf à nos dirigeants !

Plus de détails sur cette loi : Loi Travail, non merci !

Un autre rendez-vous : grève générale le 9 mars prochain contre cette loi de réforme du code du travail ;

À voir pour se faire plaisir et pour soutenir la lutte : **le film de François Ruffin, "Merci Patron"**, qui fait la nique à Bernard Arnault (patron de LVMH, fleuron de l'industrie française) ;

À voir également, l'émission d'"Arrêt sur Image" de février 2016, sur ce même film, avec François Ruffin et Frédéric Lordon (économiste) comme invités.

Pour conclure cet article, une phrase prononcée par un des sbires de LVMH, piégé par François Ruffin :

"*C'est les minorités agissantes qui font tout*"

Nous sommes les minorités. Il ne nous reste plus qu'à agir.

Wolfgang Master est en retard pour la Nuit Debout

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : mercredi 13 avril 2016

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

C'est avec un sourire jusqu'aux oreilles que Wolfgang chevauche son Vélib' en ce lundi soir humide du mois d'avril. Direction : Place de la République, pour aller participer à la désormais célèbre Nuit Debout.

Depuis quelques jours déjà, Wolfgang suit sur l'écran de son smartphone l'évolution de ce mouvement qui éveille en lui le souvenir de l'épopée des *Indignados* espagnols et les exploits des rebelles américains d'*Occupy Wall Street*. Wolfgang en est sûr, ce soir, il va sentir le souffle de l'Histoire et participer au début de la fin du règne tragi-comique de François Hollande. Pour le moment, il sent surtout la pluie lui fouetter le visage et regrette d'avoir choisi un Vélib' changeant de vitesse tous les trois coups de pédale. Qu'importe ! Il en faut plus pour entamer la bonne humeur de Wolfgang, qui s'auto-congratule d'avoir prévu de longue date ce passage à Paris. Il va avoir des choses à raconter une fois de retour en province.

Il est près de minuit lorsque la Place de la République se profile au loin. Encore quelques exercices zen tous les trois coups de pédale et Wolfgang pourra rejoindre les discussions endiablées des participants de la Nuit Debout. C'est en cherchant une place pour garer son vélo fatigué que Wolfgang se demande pour la première fois si la Nuit Debout est bien censée durer toute la nuit ou si le nom procède d'un coup de génie marketing d'un militant altermondialiste. Il préfère laisser la question en suspens et se remémorer les moments clefs de sa folle journée parisienne : une visite à une amie en banlieue, quelques emplettes impossibles en province, une toile délicieusement subversive (Merci Patron ! de François Ruffin) et un boeuf à l'indonésienne laissant présager une éruption digne du Tambora la prochaine fois qu'il devra soulager ses intestins. Bref, une journée mémorable que Wolfgang a bien l'intention de prolonger jusqu'aux petites heures du matin.

Une fois sur la Place de la République, Wolfgang décide d'aller laisser trainer ses oreilles de gauche à droite pour se faire une idée de la teneur des discussions en cours. En parcourant une esplanade beaucoup plus clairsemée que ce à quoi les photos des médias l'avaient préparé, il ne déniche que deux apprentis tribuns s'efforçant péniblement de se faire entendre d'un auditoire tantôt caché sous les parapluies, tantôt agglutiné sous des bâches. Même à quelques mètres des orateurs, Wolfgang ne saisit que des bribes de discours qui lui semblent aussi brefs que décousus. Toutes les deux à trois minutes, un nouveau speaker prend le micro et adresse à la foule un message inaudible. Ironie du sort, l'intervention que Wolfgang entend avec la plus grande clarté est celle l'informant que la sono va bientôt être débranchée pour être mise au sec...

Avant le rangement du micro, deux personnes s'en saisissent pour annoncer, l'une, le départ imminent du dernier métro, l'autre, la tenue d'un « apéro » à la mairie du troisième arrondissement. Alors qu'un grand nombre de participants se dirigent vers la station de métro la plus proche, un cortège se forme pour une manifestation spontanée à destination de la mairie. Il est immédiatement suivi par un grand nombre de CRS un brin nerveux. Avec

le départ précipité des forces de l'ordre et des manifestants, la Place de la République a l'air aussi dégarnie que le programme social du Parti Socialiste.

Wolfgang ne se laisse pas abattre et va s'abriter sous une bâche, où un nouveau microphone est mis disposition des participants souhaitant intervenir. Sous le toit de fortune, l'acoustique est un peu moins mauvaise et Wolfgang peut donc, sans entendre tous les mots, comprendre de quoi il est question. Un intervenant explique comment crypter ses sms, un autre utilise ses deux minutes de temps de parole pour exprimer son bonheur d'avoir le micro, un troisième prévient qu'il y a des pickpockets dans l'auditoire. Du coup, tout le monde regarde son voisin avec méfiance avant de se concentrer sur l'intervention d'un nouvel orateur, un Canadien anglophone se désespérant de constater qu'il n'y a quasiment que les hommes qui prennent la parole...

Wolfgang se dit que l'étranger n'a pas tort et scrute la place à la recherche d'une silhouette féminine qu'il a croisée quelques minutes plus tôt. A quelques pas d'un groupe d'une dizaine de jeunes se trémoussant au son d'une musique électronique, une femme d'une vingtaine d'années brave la pluie avec un dossard proclamant « Je suis féministe, posez moi une question ! ». Bien conscient qu'il y aurait sans doute pléthore de bonnes raisons de prendre langue avec la jeune femme, Wolfgang est contraint de constater qu'au moment présent, ce ne sont pas des questions liées au combat féministe qui lui viennent à l'esprit. En fait, il commence surtout à se demander ce qu'il fait encore là, au milieu des vapeurs d'herbe, des effluves de bière et de l'odeur de chien mouillé qui commence à se dégager du groupe d'individus se pressant sous la bâche.

Un temps, Wolfgang joue avec l'idée d'une prise de micro. Cependant, il parvient vite à la conclusion qu'il s'exprimerait plus pour le plaisir de l'expérience que pour apporter du grain à moudre à la réflexion des participants. Il décide donc d'épargner à l'auditoire deux minutes d'intervention inutile et se prend à souhaiter que l'orateur actuel eut suivi le même raisonnement.

Pour Wolfgang, l'heure du départ sonne lorsqu'un individu s'approche de lui pour entamer un prêche à la gloire du Seigneur et de son fils Jésus Christ. Outré par le fait qu'un tel énergumène puisse considérer la Nuit Debout comme un terrain de chasse pour l'obscurantisme religieux, Wolfgang le gratifie d'une volée de bois vert athée et décide de prendre le chemin du retour.

En quittant les lieux, il énumère pour lui-même les facteurs pouvant expliquer l'expérience plus que mitigée qu'il vient de vivre : les conditions météorologiques, l'heure tardive, le jour de la semaine, la destruction de stands par les forces de l'ordre le matin même, l'épuisement des troupes après un week-end intense, la démesure de ses propres attentes, etc. Il se dit qu'à l'avenir, s'il ne veut pas manquer la révolution en marche, il faudra qu'il arrive avant le dernier métro. Et puis, à y bien réfléchir, il conclut que pour vivre une Nuit Debout à la hauteur de ses espérances, il va peut-être lui falloir prendre le taureau par les cornes et étendre le mouvement à sa ville de province. Malgré son retard, Wolfgang vient de trouver le moyen de prendre une longueur d'avance.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Post-scriptum :Ruffin, François, Merci Patron !, 2015.

La REC est en maintenance

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 18 mai 2016

La Révolution en Charentaises

Durant quelques heures, jours au maximum, la Révolution en Charentaises risque de ne plus être disponible, pour des raisons de maintenance technique. Rassurez-vous : ça n'est que temporaire !

Suivez la mise à jour du site via cet article : vous serez ainsi les premiers informés lorsqu'il sera à nouveau pleinement fonctionnel !

18-05-2016. Démarrage de la mise à jour du site. Souhaitez-moi bonne chance !

18-05-2016-22:22. Le passage à la nouvelle version du site s'est globalement bien passé. Les articles sont consultables mais certains bugs d'affichage et techniques persistent. Ils seront corrigés dès que possible.

19-05-2016. L'ensemble du site est de nouveau disponible. Tout s'est bien passé. C'est reparti pour un tour !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Les minorités agissantes, c'est nous !

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 22 mai 2016

La Révolution en Charentaises

Vous savez quoi ? Ce qui m'a motivé pour remettre la Révolution en Charentaises sur pieds, c'est cette petite phrase du commissaire, dans le film de François Ruffin, *Merci Patron* : "Ce sont les minorités agissantes qui font tout". Minoritaires, on l'est. L'action ? Elle commence maintenant.

De la Taupe au Kangourou

Une nouvelle fois, la Révolution en Charentaises s'offre une cure de jouvence. C'est l'occasion de la publication d'un nouvel article, sur un site tout neuf, bien que rien ou presque n'ait changé pour toi, fidèle lecteur de la REC [1] ! Mais si dedans, avant, c'était de la taupe, maintenant c'est du kangourou !

Améliorer le confort de lecture

Rien de révolutionnaire, donc, dans cette nouvelle version. Quelques retouches, des petites corrections ici ou là. Les caractères ont été légèrement agrandis, pour te permettre de mieux nous lire ; la page d'accueil est revenue à une version sans flash, plus proche de la version originelle du site, pour ne plus te détourner des choses importantes ; les pages "mots-clés", "auteurs" et "recherche" ont été remaniées, pour mieux te permettre de flâner...

Mais le gros de la mise à jour ne concernait pas l'interface du site. Ces quelques petites améliorations sont des corolaires du changement de moteur du site, qui se faisait vraiment (mais alors vraiment) trop vieux...

Vaincre le dragon

Car si tu peux continuer de lire nos articles en toute quiétude, cher lecteur, c'est que la REC a été entièrement développée *a la mano* par *bibi*, avec juste un tout petit peu l'aide de notre système de gestion de contenu bien français, SPIP.

De ce fait, je suis obligé de mettre les mains dans le cambouis de temps en temps, histoire de ne pas être trop à la ramasse niveau *technologies du web*. Mais, *avec le temps va, tout s'en va*, y compris les cours de PHP (le moteur) et les balises SPIP (le système de publication)...

Mais pourquoi s'ennuyer avec tout ça ? Ya plein de sites super qui proposent d'héberger tes données, tes photos, tes articles... gratuitement !??

En 2005, au lancement de la REC, nous aurions pu nous inscrire sur un fournisseur de blog en ligne. Qui aurait très bien pu fermer depuis. Ou bien nous lancer sur Facebook. Mais l'impossibilité de publier des photos de bites et de nichons nous semblait alors insupportable... [2]. Nous avons donc préféré disposer de notre propre plateforme de publication. Un site, un hébergeur et un nom de domaine plus tard, et nous étions partis pour une belle aventure.

Et tout ça dure depuis 11 ans maintenant.

Grâce à notre plateforme indépendante, aussi petits et insignifiants que nous soyons, nous sommes maîtres de nos articles. Nous publions ce que nous voulons, quand nous le voulons, comme nous le voulons (et parfois pas du tout).

Enfin, cette indépendance nous permet, et c'est notre petite fierté, d'exclure toute Réclame de la Révolution en Charentaises.

No Ads Zone

Ici, aucune publicité ne vient polluer la lecture des articles. Aucune bannière, aucun lien publicitaire à l'intérieur des articles. Pas de suggestions bidons non plus en bas de page. Sur la Révolution en Charentaises, tu peux désactiver ton AdBlocks, ou pas, on s'en tamponne le coquillard ! Nous n'avons pas de sponsors, personne à contenter, pas de petit-chèque-à-la-fin-du-mois non plus. Nous écrivons librement. Nos mots et rien d'autre [3].

Pour conKlur

Cher lecteur, tu sais maintenant que nous sommes toujours là. Même si nos pensées ne te parviennent pas aussi souvent qu'elles le devraient, sache que nous sommes toujours heureux de savoir que tu continues, quand tu le peux, de nous lire.

Je ne rajoute rien. Entre minorités agissantes, on se comprend.

Post-scriptum :

Illustrations :

- *Notoryctes typhlops : Modifiée d'après Rosa Catherine Fiveash (1854-1938). Lithographe : H. Barrett (c.1850- ?, fl.1880s), pour le 'South Australian Government Printing Office [Public domain]', via Wikimedia Commons ;*
- *Bruce Lee : auteur de la photo : Giga Paitchadze (Creative Commons Attribution 2.0 Generic license ; commons.wikimédia.org) ;*
- *No Ads Zone : capture d'écran d'une recherche Google.*

---

[1] Fidèle, tu l'es forcément, pour lire ce type d'article...

[2] enfin, surtout à moi, je l'admets

[3] D'aucuns me feront remarquer qu'avec les boutons "J'aime" et "Partage" de Facebook, ainsi qu'avec le script de Google Analytics, nos lecteurs sont déjà pistés. Je leur répondrai qu'ils ont raison, et qu'ils installent Ghostery en plus d'AdBlocks, pour se prémunir de ces 'petits' désagréments.

À feu et accent

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Publication date: lundi 30 mai 2016

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Je ne décolère pas de la dernière réforme de l'orthographe. Et plus particulièrement des dispenses accordées aux u et aux i quand il s'agit de porter l'accent de rigueur... Pour montrer aux Sages de l'Académie de quel bois nous nous chauffons, accentuons les majuscules - et la lutte - avant qu'on nous interdise aussi de mettre les points sur les i !

Avant toute chose, mon intégrité d'écrivain amateur m'oblige à révéler un conflit d'intérêt avec cette réforme. En effet, seul un petit accent circonflexe sépare l'orthographe de mon - véritable - nom de celle d'un gendarme en vue sur le net. Je ne pourrai donc pas m'empêcher, de lui en être reconnaissant [1].

Un peu d'histoire

Si on a jamais pris l'habitude de mettre des accents à nos majuscules, c'est pour de bonnes raisons :

Raison 1 : Nos ancêtres imprimeurs étaient des traîne-savates et des radins

Au temps des lettres en plombs, les caractères qu'utilisait l'imprimeur faisaient tous la même hauteur ; les accents sur les majuscules étaient donc chronophages et/ou coûteux. L'Économe de service a alors dit :

Y'a qu'à plus mettre d'accents sur les capitales.

Et hop, le problème était réglé, et gratos avec ça.

Raison 2 : Les concepteurs des claviers Azerty sont des crapules

que je soupçonne d'appartenir en majorité à des pays dont la langue ne comporte pas d'accents... Ne pas pouvoir taper les Â, les Ê, les Î ni les Ô, les Û ni les Ä, les Ë et les Ï pas plus que les Ö ou les Ü, les À non plus, ni les très

utiles Æ et æ, ni les Ç, les É, les È pas plus les R et les oe, et encore moins les Ù, franchement, c'est nul.

Raison 3 : Nous sommes faignant [2]

Eh vous, là, derrière votre clavier !!? Vous n'imaginiez pas qu'en cherchant 2 secondes dans un moteur de recherche , vous pouviez trouver comment mettre des accents sur vos majuscules ? À moins que vous ne vous soyez pas posé la question avant... C'est pire. Et mon propre cas jusqu'à peu.

Réjouissez-vous donc, petits veinards, votre quête est terminée : dès ce soir, vous pourrez dormir sur vos deux oreilles et ne plus penser à cet épineux problème de majuscules accentuées. Ouf !

Étêter sans prise de tête

L'Académie elle-même le reconnaît...

> En typographie, parfois, certains suppriment tous les accents sur les capitales sous prétexte de modernisme, *en fait pour réduire les frais de composition* [Source]

...tout ça n'est, encore une fois, qu'une question de gros sous. Nous allons donc trouver une solution peu onéreuse, qui n'intéresse donc pas les personnes concernées par le paragraphe suivant.

Épater les mac ?

Ben non, ni Télémaque, ni les mac-users ne sont concernés par cette question, car leur clavier permet à ces derniers de taper *nativement* les caractères spéciaux usuels. Ils peuvent donc arrêter leur lecture ici, et se gausser tranquillement pendant que de notre côté, nous continuons.

Les moyens du moins au plus efficace pour mettre les accents sur les majuscules sans changer de clavier

Le paresseux

Celui-là laissera faire le correcteur orthographique dans son traitement de texte préféré. Il tape "coeur" et ça corrige tout seul "coeur". Il tape "A table !" et ça corrige tout seul "À table !", etc. *Corrige tout seul*, ou pas. Ou avec juste un petit clic de souris (le droit), et un autre, voilà, ah non c'est pas bon ; Contrôle-Z ; bon, allez, je le retape... hum.

Le laborieux

Une deuxième solution consiste à utiliser une combinaison acrobatique de touches pour taper les caractères du code à l'abscons dénomination : ISO 8859-1, ou latin-1 de son p'tit nom. Par exemple :

[ALT] (de gauche) + [0201] (au pavé numérique)

Et "hop", un É en 5 touches.

Vous imaginez bien que si j'avais mis toutes les majuscules accentuées de cet article ainsi, j'aurais les doigts ampoulés, et je me serais arrêté depuis belle lurette. Mais si vous voulez *quand même* en savoir plus sur cette méthode, c'est par là.

Le malin

Le malin, c'est celui qui lit mon article jusqu'au bout. Et sa récompense, c'est que la partie utile de l'article ne commence vraiment qu'ici :

La question accent balles

Le clavier Azerty que vous utilisez en ce moment permet de taper les caractères À, È et Ù, savez-vous comment ?

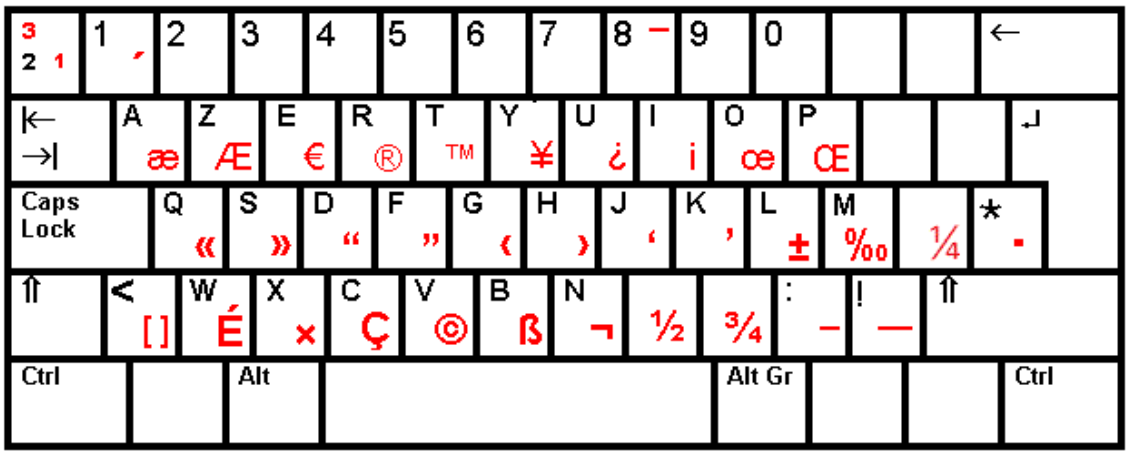
Solution. En utilisant la combinaison de touches [ALT-GR + 7] suivie du caractère que l'on veut accentuer (la touche ALT-GR est la touche ALT à *droite* de la barre d'espace) :

[Alt-Gr+7] + [E] = È

Plus que 3 touches pour un accent. Ça s'améliore. Mais pour tous les autres caractères, pas d'alternative, il va falloir mettre les mains dans le moteur.

Installer un pilote de clavier enrichi

Voilà LA solution ultime : en installant le pilote fourni sur cette page (vous y trouverez même une version pour le clavier belge), vous aurez accès à de nouvelles combinaisons basées sur la touche ALT-GR :



Et tout ça en 2 touches seulement ([ALT-GR+W] pour "É", deux pressions) ! Vous y gagnez en plus l'accès à tout un ensemble de caractères qu'on avait fini par abandonner faute d'un accès facile, je pense aux « et aux », à l'ß, au signe × et bien sûr aux et aux -, Khad'Râtins et Dheumi-Khad'Râtins bien connus de nos auteurs en *Carpet Slippers* .

Maintenant, vous n'avez *vraiment* plus aucune excuse pour ne pas mettre l'accent sur vos majuscules préférées !

P.S. Voilà que le ministère de la Culture se pique de faire développer un nouveau clavier prenant en compte les caractères manquants... L'article de Rue89 n'évoque pas notre révolutionnaire solution, mais présente d'autres dispositions de clavier. Et ils ont même des accents sur les majuscules...

PS:

Version la plus récente du logiciel : http://users.sfr.be/denis.liegeois/kbdfrac.htm (au cas où cette page disparaisse, une copie est téléchargeable directement ici).

Illustrations :
- Typo plomb [source]
- Horloge [source]

---

[1] À l'accent, pas au gendarme éponyme

[2] Faignant : "faire semblant de prendre du coeur au travail" ; source : Wikipédia

Lisez la Révolution en Charentaises sur votre mobile !

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

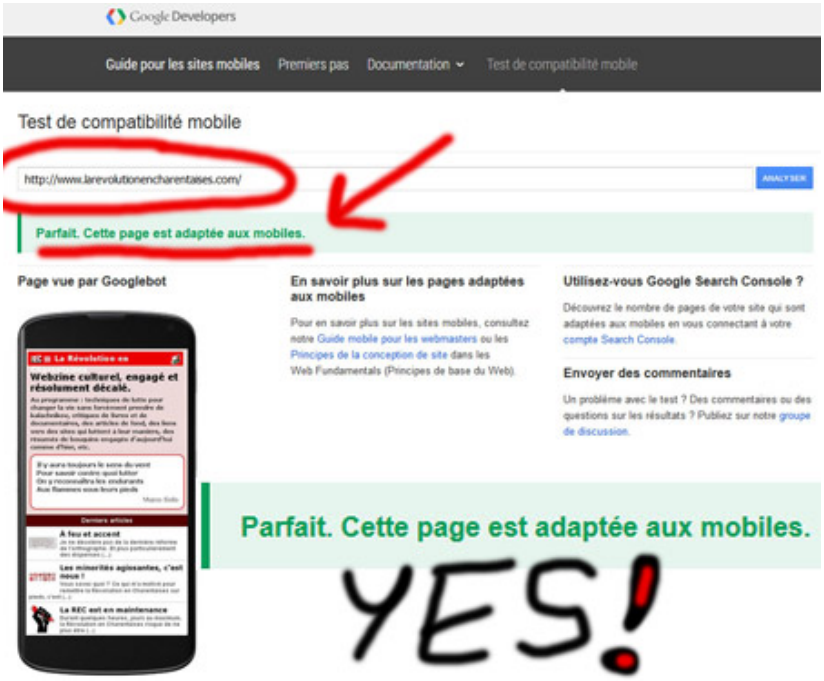
Date de mise en ligne : samedi 16 juillet 2016

La Révolution en Charentaises

Parce que le temps d'une bonne Révolution (en Charentaises ou non), c'est d'abord et avant tout celui de la réflexion...

O tempora, O mores

Certes, la réflexion est primordiale ; certes, nous nous tournons toujours sept fois la langue dans la bouche, à la Rédaction de la REC, avant de publier quoi que ce soit. Tellement même que parfois, nous nous mordons la langue et ne publions rien...



Mais pas aujourd'hui, car aujourd'hui c'est officiel : vous pouvez maintenant **consulter la Révolution en Charentaises depuis votre smartphone** ou votre tablette, sans vous user les yeux et sans flinguer votre forfait mobile [1] !

Pour cela, rien de spécial, entrez l'adresse de la REC sur votre mobile ou sur votre tablette, et hop, voici ce que vous pourrez admirer :

Cette version adaptée au terminaux à petits écrans mais grande définition est donc légère, rapide à charger, et légèrement simplifiée, certaines fonctionnalités restant réservées à la version standard du site.

Pour rester connecté(e) à la REC

Les autres moyens pour nous suivre sont toujours d'actualité. Piqûre de rappel.

La Lettre d'information (la newsletter, quoi...)

Un *classico* comme diraient nos ami(e)s footballeurs(euses) ; vous recevez un mail, franchement, de temps en temps, jamais de pub bien évidemment (enfin, pas à cause de nous en tout cas) mais en plus, votre adresse n'est cédée à personne, pour quelque raison que ce soit.

Vous pouvez donc rejoindre notre cent-cinquantaine (« une *grosse* », dirait Bilbon [2]) d'inscrits en toute sérénité [3] !

Pour vous inscrire à la Newsletter de la Révolution en Charentaises, cliquez ici.

Le Flux RSS

Il emporte, côté praticité, mon propre suffrage. Une simple inscription au flux RSS du site, avec votre smartphone ou plus simplement, avec votre navigateur, et vous êtes informé sitôt un nouvel article paru. Que demander de plus ?

Ah oui : l'adresse du flux, si vous avez besoin de le copier/coller : http://www.larevolutionencharentais...

Depuis votre mobile, développez le menu principal et appuyez sur le bouton 'Flux RSS', vous serez automatiquement abonné à notre flux d'article (ou cliquez sur le lien ci-dessus si vous êtes déjà en train de lire cet article depuis votre mobile) !

Pour les accrocs des réseaux sociaux

Allez, il faut le reconnaître, la présence de la REC sur les réseaux sociaux type Facebook, Twitter et Cie. ne casse pas des briques. J'ai même été surpris de découvrir, en faisant quelques recherches sur Twitter, que la REC y était déjà présente. Parfois les choses nous échappent...

La page facebook

Vous pouvez également suivre la page facebook de la Révolution en Charentaises, mais franchement, je n'en vois

pas l'intérêt. J'hésite même à retirer les boutons de partage sur les réseaux sociaux, puisqu'ils servent également à vous pister, vous, lecteurs...

Mais continuez de partager nos contenus avec vos amis, c'est sympa même si on ne s'en rend pas forcément compte statistiquement parlant !

Réagir aux articles

Les forums ont été désactivés suite à leur utilisation systématique à des fins de SPAM pourri intolérable. Jamais une seule de ces publicités n'est restée en ligne, mais le bot est obtus...

Ceci dit, c'était sympa de pouvoir échanger avec vous, alors nous tenterons peut-être de réactiver le forum associé à certains articles nouvellement parus, pour un temps tout du moins. Nous verrons ainsi si les problèmes de SPAM persistent, et si nous avons raison de prendre cette décision. Les forums resteront de toute façon modérés a priori.

Pour retrouver le goût de nous suivre...

Pour ça, je ne me fais pas trop d'illusions : c'est le contenu du site qui fait toute sa valeur, et les articles de fond manquent *un peu* ces derniers temps. Mais les vacances approchant, c'est l'occasion de faire mentir l'expression populaire qui dit qu'entre deux articles sur la Révolution en Charentaises, on a le temps de tuer un âne à coup de figue molle.

De nouveaux articles s'égraineront donc - on l'espère - au fil de l'été. À nous de les écrire, à vous de les lire, peut-être même à la plage... C'est pas le bonheur (numérique), ça !?

---

[1] La satanée animation flash de la page d'accueil a enfin disparu ! Alléluia !

[2] Il dirait aussi qu'une *grosse*, l'équivalent de douze douzaines, est une expression que l'on réserve habituellement aux choses plutôt qu'aux personnes !

[3] Oui, *sérénité*, parfaitement !

Brexit. Plus dur serait lâche...

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : lundi 27 juin 2016

La Révolution en Charentaises

...chut ! Réaction à chaud sur ce référendum désolant. Et pendant ce temps, les bandits courent toujours...

Comment en est-on arrivés là ? Qu'espéraient donc ceux qui ont voté pour la sortie de l'Europe de leur pays ? Une amélioration de la situation économique du pays, voire de la leur ? Moins de réglementation, de lois, de devoirs de solidarité ? Le savaient-ils seulement ? Même pas sûr...

Un bon référendum, et ça repart !

Déjà, l'idée du référendum, ça *stink*ait [1]... Le référendum est le coup tordu suprême en politique. Le fait même de solliciter le peuple sur une question d'une telle importance relève de la gageure, et ne peut amener de résultat éclairé, tant les possibilités de manipulation de l'opinion sont élevées...

Une nouvelle fois, les grands principes de la démocratie s'expriment au détriment du peuple, qui regrette déjà d'avoir lui-même détourné son suffrage pour exprimer son mécontentement :

> Overhead in pub : Old lady « I voted leave because I thought we'd stay. Now I regret it. » [2]

Dommage que cette dame n'ait pas trouvé d'autre moyen qu'un bulletin *Leave* pour râler...

Un Tommy, ça (se) trompe énormément...

Qu'elle se rassure néanmoins. Sortie de l'Angleterre ou non, tout cela ne débouchera que sur d'énièmes et âpres

négociations avec l'Europe... devant prendre bien sûr des années.

Qu'elle se rassure aussi, car dans un cas comme dans l'autre, cela ne changera rien pour elle. Ses ennuis, et les nôtres avec, ne seront pas terminés. La *City* ne perdra pas de sa superbe, et Jersey continuera d'accueillir le pognon que *les gros, les mous, les gras* (*Tommies* et *Froggies* pour le coup) lui confient et qui continueront, eux, de se goinfrer en toute impunité. Pour tout ce petit monde, être intégré ou non dans la communauté européenne ne changera rien. Les profits ne fléchissent jamais.

Capital, 1 ; Humanité, 0

Gageons donc qu'avec les bourses qui dégringolent et le bitcoin qui explose [3], certains ne manqueront pas de profiter de la chienlit pour se faire des nouilles encore...

Pourtant, si l'Europe s'était un peu plus préoccupée des libertés et des droits des Hommes, plutôt que de s'intéresser exclusivement au marché unique, nous n'en serions pas là. Si ces fameuses réglementations, qu'exècrent tant les britanniques, concernaient plutôt les personnes physiques, *européens* et *européennes*, que les personnes morales, sociétés et entreprises de l'Europe économique, nous serions peut-être moins enclins à les dénoncer à la première occasion. Si cette Europe qui s'était construite était celle des Hommes et des cultures, et pas celle de la finance sauvage, la question même de la rupture avec l'un de ses pays membres ne se serait pas posée. Car qui voudrait se séparer d'un système protecteur et respectueux de ses droits, en somme, d'un système bienveillant ?

Des problèmes (et leurs solutions) à inventer...

Après la sortie du Royaume-Uni - qui n'a plus d'uni que le nom - de l'espace économique européen...

Faut-t-il retirer une étoile aux drapeaux européens ?

Ça, c'est pas trop compliqué. Il suffit de colorer l'une des étoiles en bleu, et le tour est joué (heureusement que le drapeau n'est pas sur fond jaune, ça aurait été plus ennuyeux).

On peut aussi tout de suite proposer la place libre à un autre pays, motivé pour nous rejoindre. L'Ukraine par exemple. Je suis sûr qu'on y gagne : vous avez déjà entendu parler des supporters ukrainiens, vous ? [4].

Faut-il reboucher le tunnel sous la manche ?

Puisque nous en sommes à nous poser les questions sous un angle exclusivement économique, ça se défend. Maintenant que français et anglais n'auront plus besoin d'aller faire les soldes à Londres pour les uns ni de venir se faire soigner en France pour les autres, plus besoin de *chunnel*, hop ! On rebouche. Ça créé tout de suite un maximum d'emplois des deux côtés de la Manche (même sans compter l'augmentation du trafic maritime), et on en profite pour récupérer les fûts de déchets abandonnés au fond de l'eau par l'industrie nucléaire française [5].

Par la suite, on pourra toujours re-déboucher si le Royaume-Uni se décide à rejoindre l'Europe à nouveau. Quand le niveau de la mer aura monté, par exemple.

Enfin, un numismate anglophile...

...cherche à revendre sa collection de pièce de 2 euros à l'effigie de la Reine d'Angleterre. Envoyez vos propositions à la Rédaction, qui fera suivre.

Pour ma part, et malgré toutes ces turpitudes, j'espère bien...

« Que vos fill's et vos fils vont, la main dans la main

Faire l'amour ensemble et l'Europ' de demain » [6].

Post-scriptum :

Sources illustrations

- Drapeau Europe des Onze (source) ;
- Brexit : kai Stachowiak (source) ;
- Jusqu'ici, tout va bien (Ah... le second degré typiquement britannique) ;
- illustration "Shadok" : Gratataku (source).

Sources d'inspiration

- Certains Britanniques ont voté « Leave » et le regrettent déjà ;
- Brexit, Notre-Dame-des-Landes : les bons référendums et les autres ;
- Brexit : s'il faut trouver une seule certitude... ;
- Ainsi que les *Marianne* et les *Le Canard Enchaîné* de juin 2016 !

---

[1] puait

[2] Traduction : « Entendu dans un pub : Une vieille femme : *J'ai voté pour quitter l'Europe parce que je pensais que nous allions y rester. Maintenant, je regrette.* » source : twitter via slate.fr

[3] source

[4] bon, en fait oui ; il suffit de taper « supporters ukrainiens » dans google pour tomber sur tout un tas d'horreurs...

[5] source

[6] Brassens, *Les deux oncles*

Wolfgang Master veut aller bosser !

- Le coin des avant-gardes - Wolfgang Master -

Date de mise en ligne : jeudi 30 juin 2016

La Révolution en Charentaises

Et il ne supporte plus que le gouvernement qu'il a - malencontreusement - élu cherche à l'empêcher d'aller travailler !

Wolfgang ne sait pas si la manif du mardi 28 juin était une réussite ou non, il n'y était pas. Mais il a bien failli.

Ce mardi matin, vers neuf heures, l'heure à laquelle les rues sont pleines de râleurs klaxonnant à peine sortis de chez eux et sitôt exaspérés par le reste de l'humanité, en proportion inversement égale à la distance qui les en sépare et au nombre de décibels émis par les véhicules voisins, arrivant de Bastille [1] et cherchant à passer la Seine par le pont d'Austerlitz, comme chaque jour, Wolfgang se retrouva brutalement bloqué par une aussi inélégante qu'inopportune barrière, formée de plusieurs de ces véhicules qu'affectionnent tout particulièrement les CRS en goguettes, solidarisés par de belles et larges grilles, et attachés aux rambardes du pont par de solides chaînes empêchant tout passage.

À cette seule vue, le sang du Maître ne fit qu'un tour. Une *simple* barricade allait-elle l'empêcher, lui, Wolfgang Master, honnête fonctionnaire de son état, citoyen vigoureux et en pleine possession de ses moyens [2], d'accomplir son devoir laborieux mais néanmoins nécessaire au bon fonctionnement de l'État qui l'emploie dans une ambiance bon-enfant et volontariste ? Pouvait-il supporter que le gouvernement, empêtré dans des paradoxes politiques dignes des Shadoks, lui fasse perdre une précieuse journée de travail pendant laquelle, il le savait déjà, il allait accomplir de grandes choses [3] ? L'ombre d'une solution se profilait déjà au loin...

Car ces réflexions durant, Wolfgang n'était pas resté de marbre. Ni de bois d'ailleurs, et pas de caoutchouc non plus, ce qui l'aurait pourtant bien arrangé car son vélo était maintenant complètement coincé dans la grosse chaîne évoquée plus haut, *sous* laquelle il avait essayé de passer crânement et qui visiblement, ne l'entendait pas de cette oreille. Wolfgang bloquait maintenant complètement le passage...

C'est à ce moment-là que tel Zorro sur son Tornado Décathlon, un quidam aussi cycliste et décidé que lui à passer l'abjecte barricade apparut, descendit de son vélo et dit :

Je crois que ça va pas passer.

...

Oui, vous devez avoir raison... Bon et bien, je vais essayer de le faire reculer...

Bruits de sonnette arrachée, de fémur cogné, quelques jurons à destination de ceux pour qui Wolfgang s'est juré de ne plus jamais voter.

Voilà, c'est bon, retour à la case départ.

Wolfgang propose alors, pour garder la tête aussi haute que froide :

Vous m'aidez à passer mon vélo, et je vous rend la pareille ?

On fait comme ça !

Un Peugeot aussi quarantenaire que son propriétaire et un VTT bien plus léger que le sien portés à bout de bras plus tard, Wolfgang repartit, tout heureux, et traversa cette rivière qui fait chaque jour la beauté de la capitale, petit coup d'oeil à droite, salut à Notre-Dame ensoleillée, contrôle pollution grâce à la Tour Eiffel - aujourd'hui, on l'apercevait très nettement - la journée de Wolfgang pouvait enfin commencer...

En repartant du boulot, en fin d'après-midi, Wolfgang a capté une alerte sur son téléphone, lui indiquant la présence, dans les environs, d'une de ces petites valisettes qu'ont maintenant le droit d'utiliser les forces de l'ordre, celles qui permettent de relever je-ne-sais-quelles-informations sur je-ne-sais-qui grâce à son téléphone portable... Il a éteint le sien, enfourché son vélo et s'est dit que *vraiment*, aujourd'hui, il avait bien fait de ne pas aller manifester. En rentrant, il ne lui resterait plus qu'à écrire un article.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

C'est le prix à payer.

---

[1] Par la magnifique piste cyclable toute neuve qui relie maintenant les deux boulevards (merci la Mairie de Paris), piste malheureusement trop souvent utilisée par des deux-roues puants et pétaradants, qu'il est inutile de nommer ici.

[2] Ben oui, comme Wolfgang ne va pas dans les manifs, il ne fait pas non plus de garde à vue.

[3] Et cette prédiction s'est de surcroît avérée par la suite !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Le Pharmachien, le site qui fait du bien...

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Publication date: lundi 4 juillet 2016

La Révolution en Charentaises

Même s'il ne fait ni revenir l'être aimé, ni disparaître les hémorroïdes (et mon petit doigt me dit qu'il le regrette bien), ce qu'il fait - parler de science, et plus particulièrement de médecine - il le fait bien. À prescrire illico à votre entourage !

Le Pharmachien se définit lui-même comme un « pharmacien impertinent qui simplifie la science et anéantit la pseudoscience ». Merci à lui, donc, pour cette mission salvatrice plus que nécessaire en ces temps d'obscurantisme où l'on croit volontiers aux vertus bénéfiques des ondes émises par certaines pierres précieuses alors qu'on en prête de maléfiques cette fois, à un pauvre compteur électrique qui a bien des défauts, mais certainement pas celui-là.

Car on peut considérer qu'aucun des deux n'émet quoi que ce soit, la pierre encore moins que l'appareil électrique. Pour moi, intéressé aux choses de la science depuis ma plus tendre enfance, c'est une évidence. Mais pour l'expliquer à un néophyte de mauvaise volonté, proprement et sans bavure, c'est une autre histoire... Et c'est là que le Pharmachien intervient.

Avec un humour déjanté et un certain talent de dessinateur, il nous propose, sous forme de bandes dessinées, de répondre à pas mal de questions essentielles, et même parfois, à certaines que l'on ne se serait pas posé. Tour partisan du propriétaire :

À propos de tout ce qu'on peut entendre, donc, sur tous ces appareils, électriques ou non, qui émettraient de dangereuses *ondes électromagnétiques*, et plus particulièrement pour ceux qui se demandent...

> Ton compteur intelligent te fait saigner du nez ?
>
> Tu n'oses plus t'approcher de ton micro-ondes ?
>
> T'as posé un bidule anti-cancer du cerveau sur ton téléphone cellulaire ?

...il y a cet article du Pharmachien : Compteurs intelligents, ondes dangereuses et électrophobie.

Pour ceux qui en ont tellement entendu sur le gluten qu'ils s'en feraient bien une petite tartine rien que par esprit de contradiction, voilà enfin les bons arguments pour en finir avec la mode sans gluten.

Et puis... le Pharmachien semble bien avoir une aversion profonde pour ces « tuméfaction[s] périanale[s] et [ces] inflammation[s] sphinctérienne[s] » qui nous (lui ?) pourrissent parfois la 'vie'... À ceux-là, pas de remède miracle [1], mais une belle bande dessinée explicative, verte et vigoureuse, un *Manifeste contre les hémorroïdes* en quelque sorte. À dévorer de toute urgence !

Il commente (et soutient) aussi avec humour certains sites web, vous explique comment choisir le sexe de votre bébé (ah non, pas du tout en fait) et remet les choses au point en ce qui concerne l'intérêt, ou non (!!?) de se vacciner.

Alors, pour aller mieux, une petite consultation du Pharmachien tous les matins pendant 15 jours et ensuite, à volonté !

PS:

Les illustrations proviennent du site du Pharmachien avec l'aimable autorisation de l'auteur !

---

[1] Désolé pour ceux que leur recherche sur internet aurait emmenés sur cette page, bon courage !

Faut-il, ou non, jeter les rouleaux de papier toilette dans la cuvette ?

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Publication date: lundi 11 juillet 2016

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

La question paraît triviale, mais ne l'est pas tant que ça. Car ce geste, jeter le rouleau de papier toilette dans la cuvette au lieu de le jeter dans la poubelle de tri, est révélateur de la manière de considérer l'écologie dans notre pays...

Tout a commencé par une dispute - au sens de discussion - avec l'animateur d'une activité "Recyclage" au sujet de ces nouveaux rouleaux de papier toilette « qu'on peut jeter dans la cuvette des toilettes ».

Un petit film avait été présenté, et l'animateur récapitulait, avec les enfants et fort brillamment, les méthodes de tri des déchets ménagers courants. Il venait néanmoins de conclure sur ce fameux rouleau de papier toilette quand je ne pus m'empêcher de faire une remarque sur la pertinence de cette consigne que pour ma part, je découvrais ce jour-là. Mais afin de bien comprendre c'est *qu'est* un déchet, revenons un peu en arrière...

Anecdote radioactive [1]

Dans les années 1970, époque à laquelle la construction de centrales nucléaires battait son plein aux États-Unis, les fabricants de ce qu'on sait être aujourd'hui la pièce maîtresse d'un réacteur nucléaire, la fameuse *cuve*, rencontrèrent un problème bien particulier :

Afin de conserver leur résistance aux radiations le plus longtemps possible, les cuves sont fabriquées à partir d'un acier particulièrement pur. Mais le métal utilisé provenant en partie de filières de recyclage de l'acier, il était mélangé à d'infimes quantités de cuivre [2]. Habituellement, ces quantités sont négligeables et ne posent pas de problème pour une utilisation courante de l'acier (construction par exemple). En revanche, ces minuscules inclusions de cuivre fragilisent considérablement la cuve, la rendant très sensible aux radiations et impropre à une exploitation à long terme [3].

Malgré tous leurs efforts, les ingénieurs en charge du projet ne parvinrent jamais à extraire les infimes mais rédhibitoires quantités de cuivre de l'acier dont ils avaient besoin. Mais ils trouvèrent tout de même une solution à leur problème...

Ils décidèrent d'augmenter très fortement le prix d'achat du cuivre récupéré auprès des ferrailleurs, premiers maillons de la chaîne de recyclage de l'acier. En procédant ainsi, ceux-ci se mirent à trier systématiquement le cuivre pour le séparer du reste des métaux. La qualité de l'acier produit via les filières de recyclage s'en trouva accrue, et celui-ci put enfin servir à la construction des cuves des centrales nucléaires américaines.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

http://www.larevolutionencharentaises.com

Ainsi, aucune technologie n'avait été capable d'extraire ce cuivre mêlé à l'acier. Ce qu'il fallait, c'était *éviter de les mélanger* au départ.

Nucléaire & PQ, même combat !

Revenons-en donc à notre rouleau de papier toilette, puisque c'est lui qui nous préoccupe particulièrement. Soit, il est dit que ce rouleau :

- est le seul à être, « non seulement recyclable et compostable, mais aussi jetable dans les toilettes » ;
- est composé de la même matière que le papier, et peut donc se jeter directement dans les toilettes, comme lui.

Ce tube est donc recyclable (via la filière habituelle) et compostable (via une filière locale si vous avez la chance d'en avoir une à côté de chez vous). C'est aussi bien que n'importe quel tube cartonné de papier toilette ou de sopalin.

Mais : on peut *aussi* le jeter dans l'eau.

Certes.

Mais ça sert à quoi ?

À rien.

Bien au contraire.

En jetant ce rouleau de papier toilette dans la cuvette, *nous mélangeons **volontairement*** l'eau et la carton, laissant ensuite à d'autres le soin de les séparer à nouveau, avec plus ou moins de succès.

L'eau est extrêmement complexe - et coûteuse - à nettoyer. Même si les techniques permettant son assainissement relèvent de la haute technologie et sont d'une efficacité indubitable, la première des choses à faire est d'*éviter de la polluer*, avec quelque matière que ce soit.

Trier ses déchets, c'est accomplir le premier geste indispensable à leur recyclage. Les mélanger volontairement ses déchets à de l'eau, quand bien même ceux-ci disparaîtraient en un clin d'oeil, est donc un acte **écologiquement contre-productif**. Celui qui a eu cette idée aurait donc mieux fait de ne pas se lever ce matin-là [4].

Moralité

Ne jetez pas vos rouleaux de papier toilette dans la cuvette, mettez-les au compost (ça fera un apport carboné bienvenu), jetez-les dans la poubelle de tri ou, au pire, dans la poubelle des déchets ménagers. Ça vaudra bien mieux, dans tous les cas, que de les jeter dans l'eau des toilettes.

Conseil à destination des entreprises qui cherchent les 'bonnes' idées pour nous vendre leurs produits : arrêtez de nous prendre pour des imbéciles, et...

- proposez-nous plutôt des papiers toilettes ou absorbant vierges de toute inscription ; moins d'encre dans les déchets, c'est toujours ça de gagné ;
- vendez-nous vos produits au détail, sans leur emballage constitué de plastique et d'encre polluants ;
- fabriquez-les à partir de matériaux recyclés et recyclables, inventez les consignes de tri claires et intelligentes qui vont avec ;
- recherchez un moyen d'implémenter les toilettes sèches à l'intérieur des maisons ; cela règlerait définitivement le problème du mélange des matières fécales à l'eau potable !

Finalement les bonnes idées, pas besoin de les inventer, il suffit de se baisser pour les ramasser !

Conculsion

En attendant, je garde mon bon vieux gratte-cul *no-name* triable, compostable *et* jetable à la poubelle, le tout à prix sacrifié ma bonne dame ! Non seulement il fait bien le boulot, même dans les circonstances les plus extrêmes, mais en plus il est beau, il est bon, il sent le jambon : c'est le rouuuuu-leau'-qu'il-me-faut, tching, poum [5].

PS:

Quelques articles prouvant que je ne suis pas le seul à me faire du souci.

- Photo "Fleur de lotus" : Dennis Jarvis (Wiki Commons).

---

[1] Un bon point pour celui qui retrouvera et me fera parvenir la source de cette anecdote, que je me rappelle néanmoins et que je mentionne tant elle est parlante dans notre cas.

[2] Voir l'article de Wikipédia sur la fabrication de l'acier

[3] Ces sont des problèmes du même ordre que rencontre l'EPR de Flamanville...

[4] S'il se fait connaître et fait preuve de contrition sur le forum associé à cet article, il pourra peut-être rejoindre, avec le fabricant des dosettes de machine à café, la grande famille des inventeurs qui regrettent leurs inventions.

[5] Allez ma p'tite fleur, avec la REC, le slogan, c'est cadeau !

Mémoire des Morts de la Rue - Un blog contre l'oubli

- Ces liens qui nous libèrent -

Publication date: mercredi 3 août 2016

La Révolution en Charentaises

D'ordinaire, on pense rarement à eux. En période estivale, on oublie tout simplement qu'ils existent. Pourtant, été comme hiver, des gens sans chez-soi souffrent et meurent dans la rue.

Bien souvent, ils disparaissent en anonyme et rejoignent sans autres formes de cérémonie l'un des caveaux à décomposition rapide dans lesquels les pouvoirs publics ont pris l'habitude de faire disparaître les indigents. Au bout de cinq ans, il ne reste plus rien de ces femmes et de ces hommes décédés dans la rue, pas même le souvenir. La société capitaliste célèbre les gagnants et s'empresse d'oublier les pauvres qu'elle laisse sur le pavé.

Faire connaître le nom, le visage et l'histoire des sans-abris, c'est réaffirmer leur humanité face à un système économique qui ne les considère que comme des déchets improductifs et incapables de consommer. C'est la tâche que s'est fixé le blog Mémoire des Morts de la Rue.

Émanation du Collectif les Morts de la Rue, une association luttant depuis près de quinze ans pour l'organisation de funérailles dignes pour les gens sans chez-soi, le blog rend hommage aux sans-abris franciliens récemment décédés. En pratique, lorsqu'un pauvre meurt dans la rue, les animateurs du blog partent à la recherche d'informations concernant la personnalité et le parcours du défunt. Ils placardent des affichettes pour collecter les témoignages des riverains et rassemblent photos, vidéos ou tout autre document permettant de reconstituer le puzzle d'une vie généralement bien remplie et dont chacun ne possède qu'un fragment.

Le résultat de ce travail est aussi émouvant qu'utile. Aux bons citoyens tentés de détourner leur regard des sans-abris hantant leurs rues, le blog rappelle qu'il s'agit d'êtres humains pas si différents d'eux et que, dans une société riche comme la nôtre, le sort qui leur est fait est tout à fait inacceptable. Aux gens sans chez-soi, Mémoire des Morts de la Rue apporte l'assurance qu'une fois morts, on ne leur ôtera pas la seule chose qui leur reste : leur dignité.

PS:

Voir aussi le site du Collectif les Morts de la Rue : http://www.mortsdelarue.org/

A voté

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 8 septembre 2016

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

À part les fourberies de Chirac en 2002, François Hollande a été le premier président élu en partie grâce à mon vote. Avant cela, mes poulains ont toujours été rapidement éliminés de la course. Cette fois, malgré ce vote par défaut pour la gauche molle, j'espérais naïvement voir subsister pendant ce mandat quelques grands principes humanistes. Mais l'engouement éhonté des socialistes à nous mener vers une société libérale et capitaliste m'oblige à revoir ma copie.

Vues donc, les frasques de l'équipe Hollande, Valls & Cie ;

Vue la volonté assumée du gouvernement de nous faire passer l'envie de revendiquer, que ce soit par la voie parlementaire (utilisation massive du 49.3), par la répression musclée des dernières manifestations contre la loi El Khomri [1] ou par l'utilisation abusive de l'état d'urgence pour imposer au pays des lois liberticides ;

Vu le glissement du système électoral démocratique vers un système censitaire (basé sur l'argent) ;

Vu que ce système organise l'éternel retour des mêmes *Éna*rco-trafiquants et autres ploutocrates du même tonneau ;

Vu que je ne voterai plus 'par défaut', ni 'utile', ni même pour le '*moins pire*' ;

Vu le point précédent qui sera garant que jamais plus, oh non, je ne voterai pour la droite [2] ;

Vu, enfin, qu'on ne change pas un système défaillant de l'intérieur :

Je suis au bout de mes capacités de vote.

Je n'ai plus personne à élire en 2017.

A voté.

---

[1] Lire le Communiqué Street Medic Paris ainsi que cet article : À Paris, le 23 juin, la police en mode expédition punitive (source Mediapart), pour finir de vous convaincre de la violence exercée sur les manifestants (vous trouverez cet article en version complète sur google)

[2] Une fois ça suffit !

La Liste de mes Envies (présidentielles)

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : dimanche 25 septembre 2016

La Révolution en Charentaises

Comme je l'ai dit dans un article précédent, je suis au bout de mes capacités de vote. Mais pas au bout de mes capacités de revendication. Puisque l'époque est à l'individualisme exacerbé, voici ma solution au problème de choix d'un candidat aux présidentielles de 2017. Voici La Liste de *mes* Envies (présidentielles).

Sous les pavés, le plagiat

D'aucuns auront remarqué le parallèle entre le titre de cet article et le livre de Grégoire Delacourt, *La Liste de mes Envies* [1], qui décrit le sort (à mon sens peu enviable) d'une gagnante à la loterie nationale. L'héroïne, dépassée par cette soudaine rentrée d'argent, priorise ses envies...

Ma liste

Ayant moi-même gagné très régulièrement au Loto ces derniers années (2 euros chaque semaine), l'envie m'a pris de faire *ma propre liste*... Mais pas la liste de ce que je voudrais acheter ; la liste des changements *nécessaires* dans notre société. La liste de ce qui est révoltant, choquant, intolérable ; la liste de ce qui marche et de ce qui ne marche pas... bref : *ma* liste (fourre-tout).

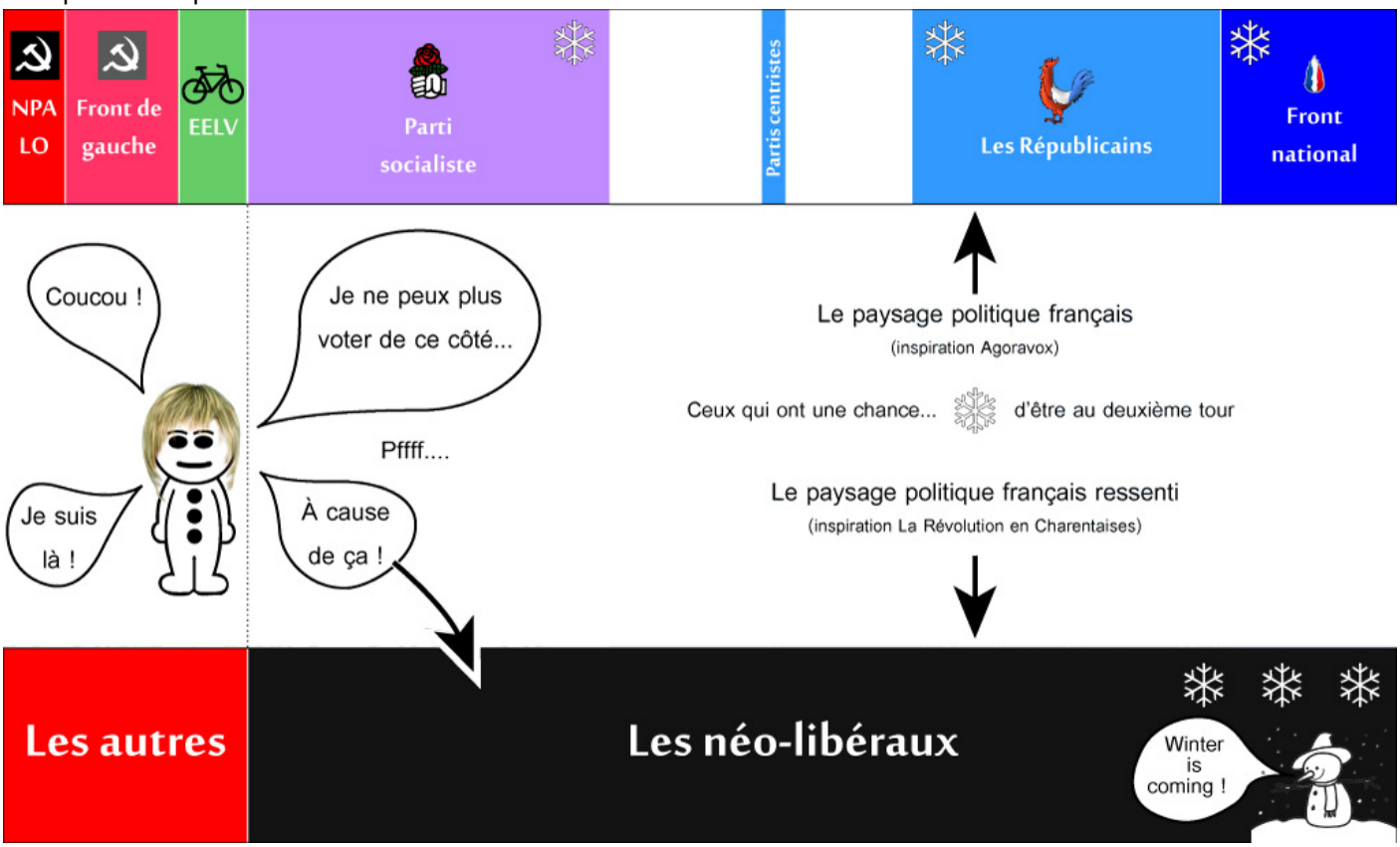
Parce qu'on ne peut pas *toujours*, rester les bras croisés :

> S'il y a quelque-chose qui va mal, et qu'on ne peut pas le changer, alors au moins, il faut bien le décrire [2].

J'applique donc le principe. Les promesses électorales n'engageant que ceux qui les croient, à quoi sert-il de suivre la Présidentielle en 2017 ?

À rien

Les camps politiques sont immuables ; les primaires, tout comme la campagne présidentielle, ne sont d'avance que bouffonneries électorales, et la sacro-sainte répartition extrême-droite-droite-centre-gauche-molle-extrême-gauche en a pris un coup dans la cafetière :



Le paysage politique français en 2017 Schéma supérieur d'après un article d'Agoravox et correspondant au « ...clivage actuel (tel que perçu par le français moyen) ».

Il est donc grand temps, comme le disaient les Charlots, d'inverser les rôles, et d'envoyer nos 'élites' politiques limer la tôle, pour certains au sens propre :

> *Nous allons changer de rôles,*
> *Vous viendrez limer la tôle,*
> *et nous nous occuperons,*
> *de vos soucis de patron...* [3]

Mon poulain viendra donc ici-même lire la liste de *mes* envies, éplucher chaque article de ce qui constitue *mon* cahier de doléances. Bref, il deviendra un *vrai* Révolutionnaire en Charentaises.

Sinon, il n'aura pas mon vote.

[1] Grégoire DELACOURT 2012. - *La Liste de mes envies*. Éditions Jean-Claude Lattès, 185 p.

[2] Anonyme (peut-être bien François Damiens, mais j'ai pas remis la main sur l'émission de France Inter dans laquelle je l'avais entendu ; François, si tu lis cet article, merci de bien vouloir confirmer ou infirmer la paternité de cette citation, je deviens dingue à force d'écouter Rebecca Manzoni en boucle...)

[3] Les Charlots, *Merci Patron !*, 1972.

Le DVD de Merci Patron est disponible !

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : vendredi 7 octobre 2016

La Révolution en Charentaises

Ruez-vous ! Le site de Fakir, qui distribue le DVD, n'affiche qu'un peu plus de 6000 exemplaires disponibles. Pour ceux qui n'ont pas vu le film de François Ruffin (et pour les autres aussi), un must-have pour les fêtes de fin d'année !

Les Klur ont la vie dure, la peau dure, et le sourire joyeux. Et ce sourire, ils vont vous le transmettre au fur et à mesure du film, alors foncez acheter le DVD et offre-le autour de vous ; vous ne trouverez pas meilleure manière de faire plaisir.

Pour ceux qui n'ont pas encore - Ô, Fichtre ! - vu le film, pas question de dévoiler quoi que ce soit de l'histoire. La bande-annonce suffira bien à vous allécher si *vraiment*, vous n'en avez pas entendu parler.

Pour ceux qui ont passé l'année à slalomer entre les spoils (pour mieux s'poiler plus tard), ceux qui trépignent, piaffent d'impatience et se rongent les ongles jusqu'à l'os de ne pas habiter une ville avec un ciné digne de ce nom, qu'ils soient rassurés : Enfin, ils vont pouvoir déguster le plaisir de L'Arnaque.

Et pour les autres, qui ont déjà goûté à la Pomme : imaginez simplement le bonheur de pouvoir faire play/pause/rewind... à l'infini ! Mieux vaut donc acheter plusieurs DVD, et tenter de ne pas les user trop vite.

Merci Patron en DVD, c'est Noël avant l'heure ; et à 20 euros, les spéculateurs vont s'en donner à coeur joie. Le scénario du pire ? Bernard Arnault qui décide d'acheter l'intégralité du stock...

Alors n'attendez plus : achetez *Merci Patron* en DVD. Maintenant.

Vous êtes encore là ?

Mise à jour du 8 octobre : Ça y est ! Ma commande est arrivée ! Les DVD (et oui...) ont été envoyés sous pli *fait-main* avec de super timbres en prime (pour un fan comme moi, comment pouvaient-ils savoir...?) :

Le DVD contient également :

- **Deux livrets** : *Mon Jérémie, le Commissaire, Bernard et moi : Canular Épistolaire* (dans lequel vous aurez le plaisir de lire la fameuse lettre envoyée par les Klur à Bernard Arnault) et *De Merci Patron ! à Nuit Debout*, qui relate les débuts de ce formidable mouvement ;
- Une **MAGNIFIQUE AFFICHE** ! Ça va carrément le faire au boulot ;
- Et un **bulletin d'adhésion à Fakir** (mais vous pouvez aussi vous abonner en cliquant ici).

Merci Fakir, donc, pour la célérité de l'envoi et la qualité du contenu, merci Ruffin pour le film et bien sûr... Merci Patron !

Post-scriptum :

DVD Merci Patron, François Ruffin, 2016, 20 euros.

Chronique d'un épisode de pollution à Paris

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : mercredi 7 dÃ©cembre 2016

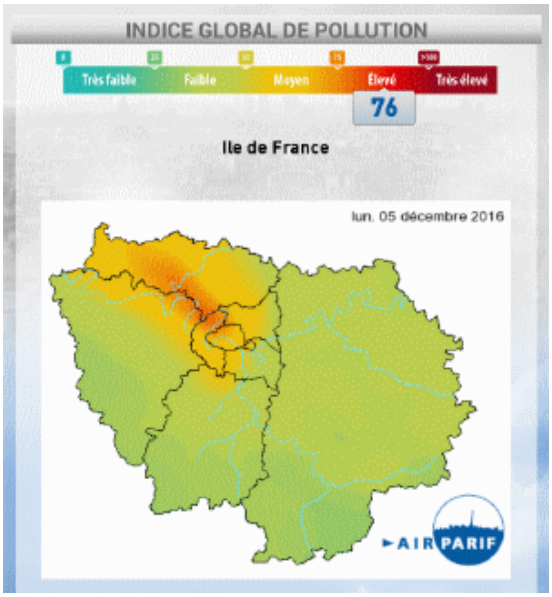
La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Ou La circulation alternée suffira-t-elle à nous sauver de l'industrialisation galopante et des 4x4 diesel qui nous inondent quotidiennement de leurs vapeurs toxiques, irritantes, étouffantes, nauséabondes et désagréables ?

J'aurais tout aussi pu appeler l'article « Épisode chronique de pollution à Paris », car, à Paris, l'air n'est par pur ; il pue.

Mais aujourd'hui 7 décembre 2016, le fond de l'air n'était particulièrement pas piqué des hannetons. Pour preuve, les relevés d'AirParif qui sont à deux doigts d'exploser les valeurs maximales permises par l'application. Alors, à défaut de lutter contre la pollution, évitez la déprime : désinstallez AirParif !

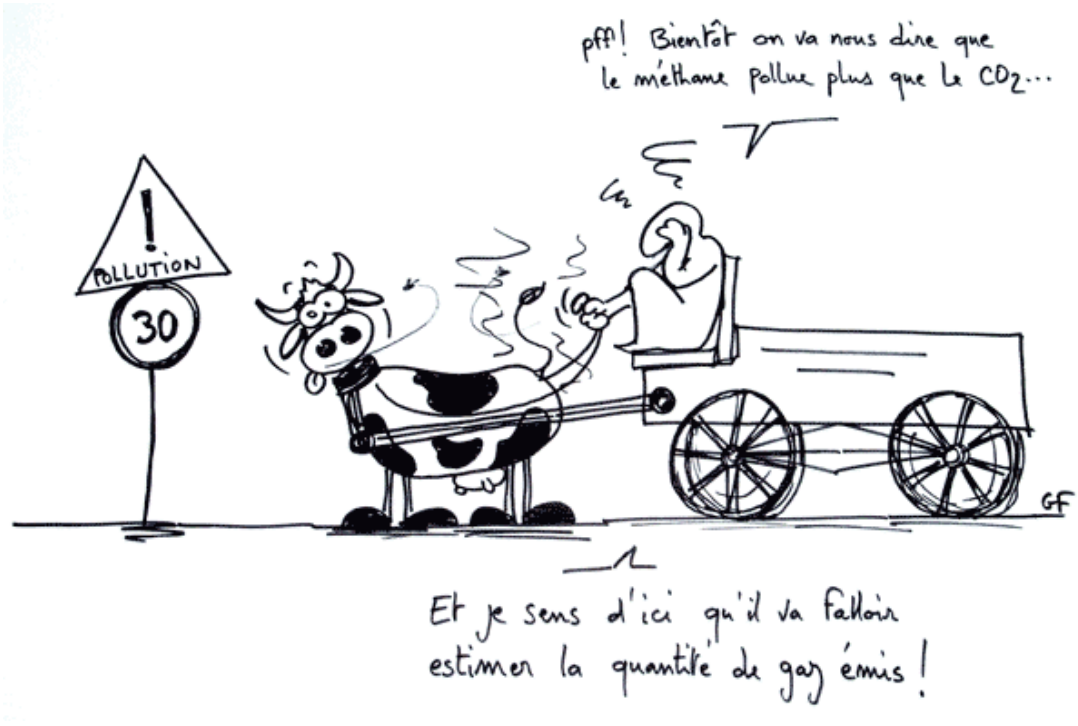


Et si les relevés officiels ne vous convainquent pas, constatez *de visu* :

Ah oui, on me fait savoir qu'il existerait des solutions à tout cela. Examinons-les en détail :

La circulation alternée

« Un coup oui », « un coup non »... Si cette solution à la Normande, à défaut de diminuer les émissions de polluants, ne faisait pas augmenter d'autant les émissions des *Politiques*, on aurait au moins pu porter à son actif la - légère - diminution du nombre de bagnoles dans Paris [1]. Appréciable, certes. Efficace ?



De ce côté, l'efficacité de la mesure, on frise le ridicule, aux dires mêmes d'AirParif. Notamment parce que la mesure n'est pas respectée... Les automobilistes parisiens profitent de la confiance qui leur est accordée pour prendre leur véhicule malgré l'interdiction... Bravo les Parigos !

Les transports en commun

Pour ceux, résolus à laisser passer l'orage et la voiture au garage, qui ont choisi de prendre les transports en commun, grand mal leur en a pris !

Aucun départ de la Gare du Nord pendant une bonne partie de la journée (juste de quoi venir au boulot, mais pas de quoi en repartir), lignes de RER en rade : les galères habituelles se sont transformées en retour d'Ulysse vers Ithaque pour les plus chanceux, au fond de l'amer pour les autres.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Entreprises

ÉCONOMIE | ENTREPRISES | Banques/Finance/Assurance | Industrie | Distribution/Agrolimentaire

Jour noir à la gare du Nord, où le trafic a été totalement interrompu pendant plusieurs heures

L'arrachement d'une caténaire à la sortie de la gare est à l'origine de la perturbation. Le trafic a repris progressivement à partir de 16 heures sur l'ensemble des lignes au départ de la gare.

De toute façon, les transports en commun sont déjà bondés en temps normal, quand il n'y a ni problème de caténaire qui claque ni report des automobilistes sur le rail. Alors quand les ennuis s'accumulent... [2]

Le Vélo

Ben oui. Chaque jour, je vais bosser à vélo. Devais-je changer mes habitudes parce qu'aujourd'hui, l'air est plus rempli que d'habitude de particules fines, moins fines, moyennes, dodues, vaguement grosses, voire énormes ?

Ne nous leurrons pas : la pollution, nous la consommons tous les jours. Planqué au fond de sa caisse à roulette, recroquevillé dans un petit coin de la rame ou perché sur son bicloune, même combat perdu d'avance contre la pollution.

À Paris en 2016, c'est tous les jours qu'on crève.

Post-scriptum :

Mon souhait pour la présidentielle de 2017

La santé des êtres humains DOIT passer avant tout. Leur bien-être ensuite, et celui de tous les êtres vivants avec lesquels nous cohabitons. Alors seulement, la raison économique peut s'exprimer, et tenter de faire tourner tout ce petit monde au mieux, dans les limites qui lui ont été imposées.

Parvenir à imposer le « d'abord l'humain ».

Voilà mon premier souhait.

---

[1] Même si on devrait commencer par interdire aux cons de rouler, on y gagnerait en proportion et ça serait plus juste ; mais ça, c'est une autre histoire...

[2] Il ne manquerait plus qu'on ait un hiver rude, qu'EDF redémarre un de ses réacteurs pourris malgré les contre-indications de l'Autorité de Sûreté Nucléaire et que le-dit réacteur pourri nous pète au nez. Allez, on va encore dire que je suis pessimiste... À tous les coups, le nuage réussirait à éviter Paris :o)

Alors C'est qui les casseurs ?

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Date de mise en ligne : samedi 14 janvier 2017

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

« Le sabotage, c'est le fait de détruire les choses qui nous oppressent. »

À l'heure où s'ouvrent les débats de la primaire de gauche, il est bon de se remémorer de quelle manière les manifestations contre la loi travail ont été réprimées en 2016. Le reportage « Alors C'est qui les casseurs », réalisé par Actividéo, nous y aide, de l'intérieur.

Février 2016 : Le projet de loi travail est rendu public. Les mesures de ce texte précarisent davantage les salariés, les chômeurs, les intermittents, ainsi que l'avenir des étudiants et lycéens, en donnant plus de libertés aux employeurs. Une convergence des luttes se met en place...

Ainsi débute le reportage, loin des médias nationaux, dont l'attention s'est cristallisée sur le « Black block », manifestant radical vêtu de noir et usant des méthodes plutôt... expéditives pour se faire entendre. Mais dans le brouhaha médiatique, son message, si message il y a bien, avait-il seulement une chance de nous parvenir ?

Au-delà de la légitimité d'user, ou non, de la violence dans un mouvement populaire, on tente plutôt de comprendre pourquoi ces jeunes, mais aussi ces moins jeunes, ces infirmiers, ces développeurs en informatique, ces journalistes et bien d'autres encore, se sont radicalisés. On va comprendre tout au long du reportage que la réponse n'est bel et bien *que* politique. Un manifestant interviewé :

> « Mes convictions politiques, c'est dur à résumer. Ça commence par un refus du système tel qu'il est. C'est-à-dire, contrôlé par une minorité qui s'impose à travers l'argent, la force et la corruption. »

Moi, je trouve qu'au contraire, c'est plutôt bien résumé.

Alors ces « casseurs », qui sont-ils réellement ?

> « Les casseurs, c'est n'importe qui, atterré par la situation du pays, et du monde en général, et qui veut s'opposer à ça de manière radicale. »

N'importe qui.

À ce point du film, j'ai compris combien j'étais proche de leurs convictions, à défaut d'être partisan de leurs méthodes. Alors pour répondre à cette question, C'est qui les casseurs ?, peut-être devrions-nous commencer par nous demander qui nous sommes, *nous* ?

« Alors C'est qui les casseurs », un reportage qui fait perdre un peu de son innocence. Rien de trop grave, non, ni de trop douloureux. Une dose d'informations, une once de questionnements, un point de vue nouveau sur les agissements de nos gouvernants, et de leur bras armé.

Pour les conclusions, à vous de jouer, on vous fait confiance ! [1]

Post-scriptum :

Actividéo, Alors c'est qui les casseurs, 2 septembre 2016 (sortie sur internet uniquement), 36 min.

Diaporama d'images extraites du reportage

P.S. Cet article fait partie du dossier "La Liste de mes Envies (présidentielles)", ou plutôt de mes non-envies... Bien chers candidats, si on pouvait éviter de revoir ça... Mais je sais déjà que c'est trop demander.

---

[1] Mais avant de voter, ça peut servir quand même de l'avoir vu...

Présidentielle 2017, un regard désabusé

- La vie du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : lundi 27 fÃ©vrier 2017

La Révolution en Charentaises

Pour mettre une majuscule au mot « présidentielle », j'ai dû commencer mon article par ce mot. Un petit p est suffisant dans les autres cas, au vu l'état de délabrement de la classe politique française.

J'avais déjà des doutes sur l'élection prochaine avant que les casseroles du Fillon de la famille politique française (qui n'en est pourtant pas le petit dernier) ne se mettent à sonner le glas de cette campagne. J'avais même accepté d'entamer la discussion « Fillon/LePen au 2e tour des présidentielles » une fois ou deux, mais le premier s'est grillé en toute beauté et la seconde ne vaut même pas la peine qu'on l'évoque sur ce site.

Le constat

Nous avons pourtant toujours des chances, aujourd'hui, de nous retrouver au second tour avec deux têtes de partis enfoncés jusqu'au cou dans les affaires. Le plus déprimant ? Les électeurs de l'un ou de l'autre n'ont manifestement rien contre les candidats qui détournent l'argent public à leur profit...

Le Grand Ménage

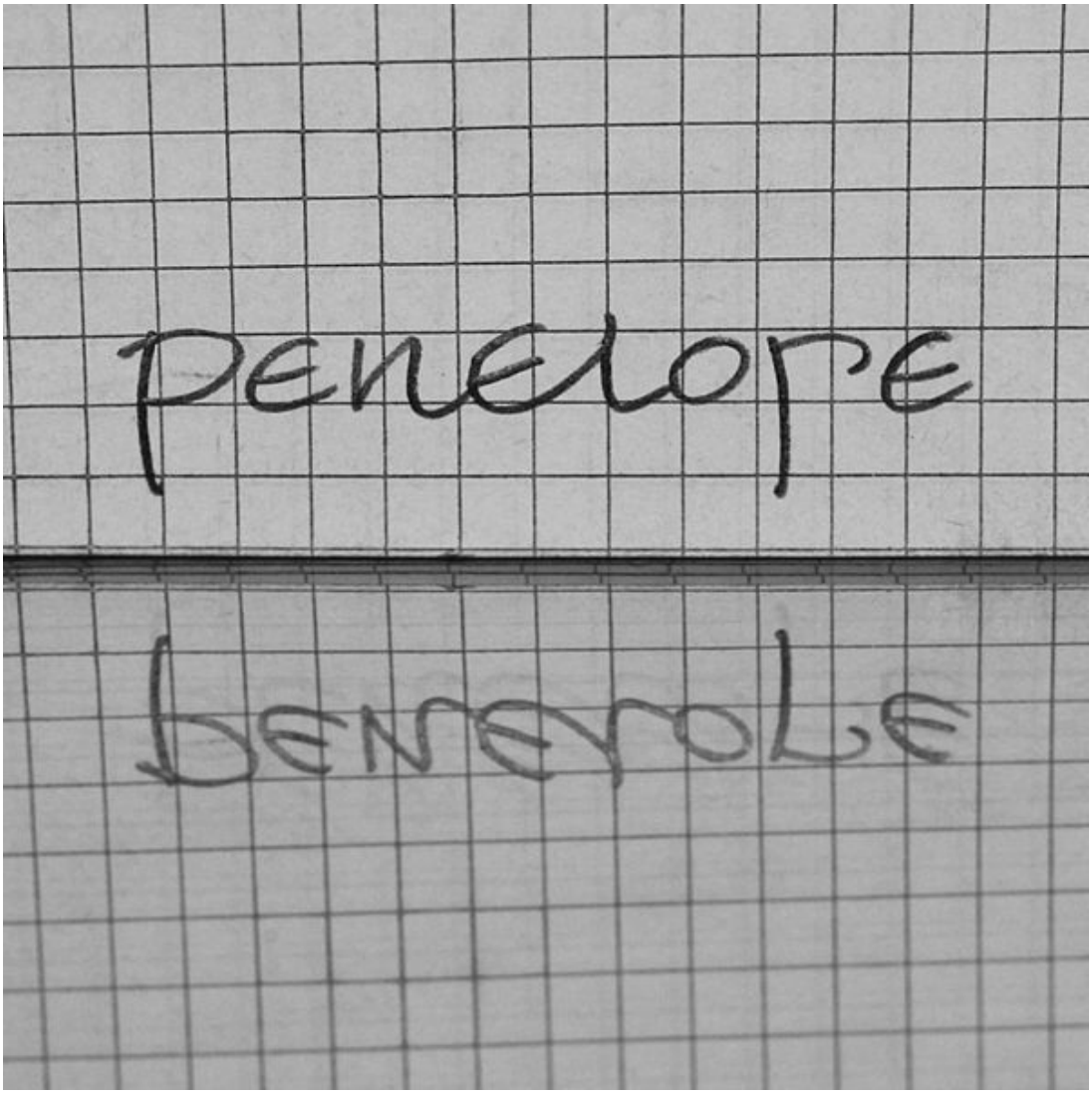
Ne pourrions-nous pas, une bonne fois pour toutes, nous débarrasser de toutes ces brebis galeuses ? Quelques règles bien senties pour suffire :

- inéligibilité définitive en cas d'infraction financière ;
- mandats non reconductibles ;
- élus non professionnalisés ;
- une assemblée nationale représentative de la répartition au sein des classes sociales françaises [1].

Ajoutez à cela la nécessaire remise à plat de la manière de rémunérer et d'indemniser tout ce petit monde et la modification du principe d'immunité pour exclure les malversations financières au sens large, et nous obtenons une classe politique neuve, proche du peuple, et moins motivée par l'argent.

Les à cotés

Comme les élus ne sont plus des professionnels de la politique, l'équipe avec laquelle ils travaillent devrait perdurer d'un mandat à l'autre, ou tout du moins ne pas changer de bout-en-bout à chaque élection. Cela aurait le mérite d'aboutir à un système qui ferait la part moins belle aux « amis » des élus.



Nous serions peut-être également amenés, un jour ou l'autre, à manquer de candidats ; dans ce cas, un système équivalent à ce qui se fait pour les jurés dans le monde judiciaire pourrait régler la question ; la contrainte imposée aux citoyens et aux employeurs serait la garante du bon fonctionnement du système, et chacun le comprendrait bien vite, tout en ayant la possibilité d'agir à son niveau.

Le cul-de-sac

Dernier écueil et pas des moindres : les élus en place ne vont pas scier la branche sur laquelle ils sont assis. On ne peut donc malheureusement pas attendre de changement radical par le jeu démocratique, et encore moins à l'occasion d'une élection, toute présidentielle soit-elle.

Serons-nous donc condamnés à contempler éternellement le spectacle dérisoire de nos animaux politiques, exsangues d'idées nouvelles et casseroles bringuebalantes aux fesses ?

Le plus triste

Malgré tout, Fillon pourrait l'emporter, car même en ayant fauté, triché, piqué dans la caisse, une part de la population semble penser que dans de telles circonstances, elle n'aurait pas hésité, comme lui, à croquer dans le gâteau. Le *Penelopegate* ne serait donc qu'une question de circonstances, voire de point de vue...

Micro-trottoir extrait de *Nice Matin*, à propos du Maire de Villefranche-sur-Mer, poursuivi pour prise illégale d'intérêts (il avait passé d'importantes commandes à l'entreprise en faillite de son fils) :

« C'est un bon père de famille, il aide son fils en difficulté ! » [2]

Moralité ?

Il n'y en a plus.

---

[1] On pioche un camembert dans le dernier recensement de l'INSEE, et on impose une répartition identique à l'Assemblée

[2] Extrait tiré de l'interview d'Éric de Montgolfier, Marianne no. 1038 du 17 au 23 février 2017.

La violence des riches - Chronique d'une immense casse sociale

- La bibliothèque du révolutionnaire -

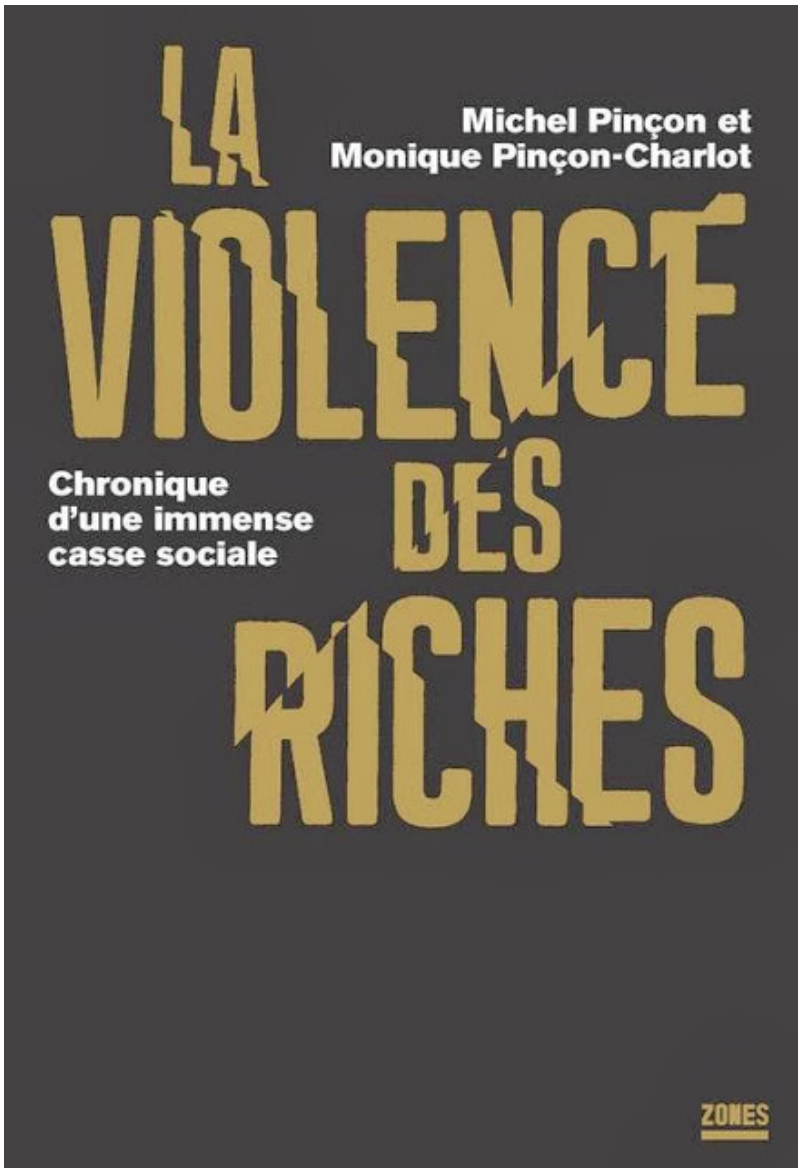
Date de mise en ligne : mardi 18 avril 2017

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Alors que les concurrents à l'élection présidentielle de 2017 ne valent guère mieux que ceux de 2012, opérons, grâce à Michel Pinçon et à Monique Pinçon-Charlot, un petit retour arrière sur les dernières mandatures, et sur notre société en général, d'un point de vue différent de celui offert par les médias *mainstream*.

Entre les casseroles de ceux (et celles, ne soyons pas sexiste) briguant une première mandature à la tête de l'État, les viles manoeuvres des anciens occupants de l'Élysée, et l'à-propos opportuniste du petit dernier de la famille, cela fait du bien, de temps en temps, de remettre les pendules à l'heure, et de se trouver une position tenable en toutes circonstances. À l'heure où le contenu des déclarations de patrimoine prime sur les programmes, « La Violence des Riches » de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot nous y aide.



Les auteurs ont longuement étudié les riches, sous toutes leurs coutures. Dans cet ouvrage plus particulièrement, on piochera nombre d'arguments utiles à opposer aux partisans - trop nombreux hélas - du néolibéralisme 'libérateur'. Le propos commence avec l'étude du rapport entre « Patrons spéculateurs et salariés jetables », en glisse ensuite

vers « La délinquance des riches » de manière plus générale. Ils expliquent ainsi l'installation d'une « Oligarchie dans la France de François Hollande ».

Hollande, le président des riches ?

Car le livre est terriblement d'actualité. Il permettra, même aux plus indécis, de se forger une opinion quant à la mandature 2012-2017 du premier président « normal ». Car le néolibéralisme a corrompu depuis bien longtemps les rangs des socialistes, et ils assument aujourd'hui les conséquences de la priorité donnée à l'économie par leur mouvement depuis une trentaine d'année.

Encore et toujours la servitude volontaire...

Mais pourquoi le peuple se laisse-t-il embrigader par un système qui l'asservit au mieux, l'écrase et l'assassine au pire ? Parce que le plus souvent, « On préfère ne pas savoir ». Pendant ce temps, le matraquage autour de l'idéologie libérale continue, et la publicité achève le travail en libérant du temps de cerveau... Petit à petit s'est instaurée « La mécanique de la domination », qu'il faut combattre et refouler aujourd'hui, si nous voulons conserver notre dignité.

Rat des champs et rat des villes

Enfin, Monique et Michel abordent le thème de « La ville comme champ de bataille », et nous comprendrons pourquoi les pauvres s'excluent d'eux-mêmes des beaux quartiers de la ville. Mais tout n'est pas perdu ; la visites, organisée par les auteurs, de jeunes lycéens de Gennevilliers dans les beaux quartiers de la capitales (Champs-Élysées, avenues Montaigne et George V) est revigorante et suscite l'espoir : chacun peut donc se réapproprier cet espace duquel il a été exclu... L'analogie avec l'espace politique n'est décidément pas loin.

Étendons la lutte

Après avoir fait le tour du carcan imposé par les riches aux classes les plus populaires, nous aurons compris que le salut n'est pas dans le vote « utile », mais bien dans la sauvegarde de nos individualités et de nos convictions humanistes profondes.

Bien sûr, les interprétations que je donne sur ce livre n'engagent que moi, et pas les auteurs. La lecture de cet ouvrage m'a pourtant permis de comprendre que la dimension donnée aux élections présidentielles n'était pas celle de la réalité, bien plus longue, bien plus durable ; depuis que je vote, je n'ai *jamais* eu l'occasion d'élire un candidat avec lequel je me sentais vraiment en affinité. Peut-être aujourd'hui, la classe politique paie-t-elle toute entière le prix de cet abandon que ressentent les électeurs ; tant pis. Laissons-là boire le calice jusqu'à la lie, et remplaçons-la ensuite par autre chose qu'une « classe politique », qui ne représente aujourd'hui qu'elle même. Une sorte de « classe citoyenne »...

Quand les instances politiques dirigeantes seront réellement représentatives des classes sociales du pays, il sera

possible de faire quelque-chose ; peut-être alors, « La violence des riches » diminuera-t-elle un peu.

Sinon, on trouvera d'autres solutions.

Signez l'Appel des Solidarités !

- Techniques de lutte du révolutionnaire en charentaises -

Date de mise en ligne : jeudi 6 avril 2017

La Révolution en Charentaises

Pendant qu'à la REC, nous suivons de près le match de la campagne présidentielle 2017, d'autres ont de bonnes idées (et des moyens aussi), que je ne peux que relayer. Celle que j'évoque ici émane une nouvelle fois de la fondation Nicolas Hulot, mais comme toutes les volontés sont bonnes à prendre, inspirez une bonne bouffée de pensée positive et signez l'Appel des Solidarités.

Le coup de charentaises dans l'fi(ll)on

Côté encartement, j'adhérerai à un parti quand l'extrême gauche sera réunie, et encore, il faudra que je réfléchisse ; peu de chance que cela ait lieu dans le courant du mois, donc... Je n'ai jamais défendu le vote utile, mais c'est l'inutile qui est finalement le plus difficile à défendre... Je n'hésiterai pas entre Le Pen et Fillon, parce qu'entre peste et choléra, respectivement et si brune soit la première, maux et mots se valent bien.

Mais alors, que faire ?

Définitivement, la brune que je préfère, c'est encore celle de Maxime, qu'on croise sous la lune, pas dans l'iso*broiedu* loir. Alors, histoire de faire quelque-chose, quelque-chose de petit peut-être mais quelque-chose qui ne heurte pas ma sensibilité politique à fleur de peau, quelque-chose qui me semble aller dans le bon sens, j'ai eu envie de signer cet Appel des Solidarités.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Solidaire avec le Monde

Parce que oui, je me sens solidaire. De ceux qui souffrent. De ceux qui bossent et qui n'en peuvent plus. De ceux qui ne bossent pas et qui pourtant voudraient bien. Et même de ceux qui n'ont jamais bossé, et qui ont quand même réussi à survivre jusqu'à aujourd'hui. Des malades et des bien-portants. Des étrangers, des réfugiés, de tous ceux qui subissent la guerre et la cruauté que l'être humain ne réserve qu'à lui-même. Solidaire avec les Hommes, les Femmes, avec vous, avec moi, avec nous, quoi.

Et nos moutons dans tout ça ?

Franchement, le site est (quasi trop) bien fichu : dynamique, bourré de réseaux sociaux partout, de pages très à la mode qu'on peut faire défiler presqu'à l'infini... Avec un contenu très riche également : sans forcément réinventer la poudre, on redécouvre tout un tas de bonnes idées qu'on aimerait voir fleurir un peu partout.

Pour plus d'infos, lisez l'Appel des Solidarités avant de le signer, le doigt levé. Et pour les autres, qui le gardent bien posé sur la couture, il y a l'appel à solidarité avec François Fillon lancé, sous forme de cagnotte, par le Gorafi. En revanche, vous chercherez vous-même le lien, et vous ne trouverez pas, car si vous étiez calé(e) en recherche google, vous ne seriez pas ici.

ET ENCORE, HEUREUSEMENT QUE MA FEMME TRAVAILLE ...
... ET QUE J'AI DES AMIS QUI M'HABILLENT

Être ou ne pas être... un bon consommateur

- L'écrit du peuple -

Date de mise en ligne : vendredi 21 avril 2017

La Révolution en Charentaises

Assez de la croissance ! Stop aux discours lénifiants prônant la 'reprise de la consommation' comme sacro-sainte solution à tous nos problèmes . Moi, je consomme le moins possible, et vous savez quoi : j'adore ça !

Peut-être me direz-vous, devrais-je commencer par une bonne psychanalyse. Ça m'aiderait sûrement à revoir mon rapport à l'argent. Mais ne pas soutenir cette croissance que tout le monde guette au coin de l'année fait-il de moi, pour autant, un mauvais citoyen ?

Le flouze

Pacsé avec deux enfants, je travaille dans une grande administration publique. Ma compagne également. Nous ne roulons pas sur l'or, mais ne sommes pas non plus à plaindre. Middle class.

Je n'ai jamais souscrit de crédit. Je ne suis pas propriétaire. Je ne suis pas sûr d'en avoir envie.

J'ai un livret A, un livret à point sans intérêt(s) et un compte courant. Point. Ah si, oups ! (pour un peu et si j'étais présidentiable, je friserais la vindicte canardesque) : un porte-monnaie en cuir pour les dépenses communes. Mais comme le dernier distributeur du quartier a été supprimé et je conchie le sans contact, je me retrouve un peu Gros-Jean comme devant. Alors, je fais des chèques...

Les bécanes

Côté bagnole, je roule dans une voiture essence de 20 ans et 60 000 kilomètres au compteur. J'ai quand même réussi à choper la vignette orange, je peux donc polluer la capitale sans souci, même les jours de circulation 'différenciée'.

En fait, je me déplace plutôt à vélo, alors la pollution, je la filtre avec mes poumons. Je répare mes vélos moi-même, ou je les confie à un petit réparateur sympa, que j'ai la chance d'avoir et que je soutiens comme ça. J'essaie de développer la culture 'Deux-roues' chez mes enfants, même si le petit dernier ne jure que par tout ce qui a un moteur (diantre !)

Mon vélo est comme moi : il a la quarantaine bien tassée. Un grand Peugeot mixte, peu subtilisable de par sa belle couleur mauve (je soupçonne les voleurs de vélo d'être principalement de sexe masculin) et les lourdes chaînes qui l'entravent. À coup sûr fabriqué en France, mais récupéré quarante ans plus tard dans une décharge par un ami français résident belge (non, ça n'est pas qui vous croyez). Il est venu remplacer mon précédent biclou, volé bardé d'antivols, mais trop beau. Merci l'ami !

Les transistors

J'ai changé de téléphone portable ; après cinq ans de bons et loyaux services, le précédent avait rendu l'âme. Le nouveau a coûté la moitié du précédent.

Trois ordinateurs à la maison : le fixe a cinq ans, son écran 10 [1], l'ordi portable de ma compagne cinq ans également. Deux coucous suisses. Enfin, un petit portable acheté en 2007 et rénové avec un SSD et un Linux aux p'tits oignons ; une vraie petite bombe (informatique). Autant pour les vendeurs qui recommandent de changer de machine 'quand internet ralentit'.

L'entre-aide

Adage : Quand un vieux pote vous rend visite et dépanne votre ordi, n'oubliez pas qu'il vient de vous faire économiser 150 balles, voire l'achat d'une nouvelle machine, et payez-lui une bière (locale).

La boustifaille

Pour me sustenter, le marché. Pour l'inévitable, les supermarchés citadins. Jamais un pied (ni une roue) dans un temple de la consommation, paraîtrait-il moins dispendieux... Je paie plus mais j'achète moins. Et comme disait Lanvin dans 'Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine' : *j'y vais à pied*. 20 minutes aller-retour, courses comprises, imbattable.

Mes déchets sont triés et compostés.

Le cambriolage

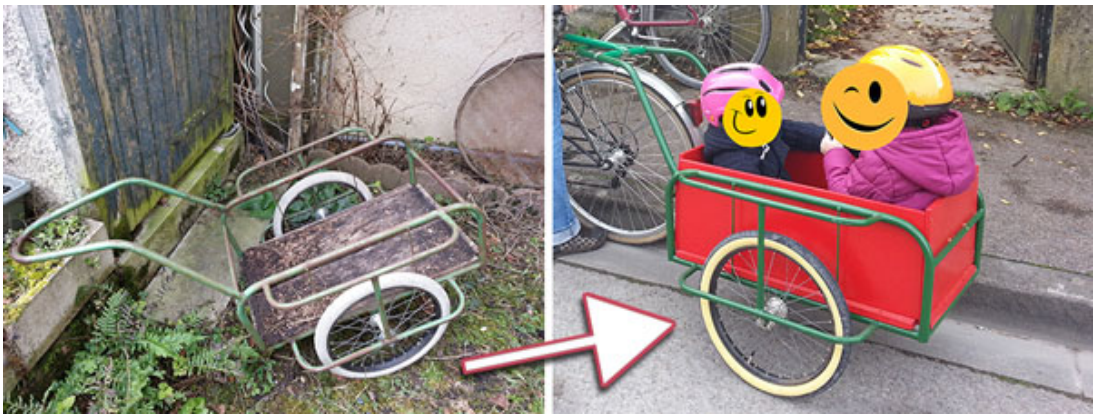
300 euros de biens dérobés, et rien de cassé dans l'appart. Ça aurait pu être bien pire... Par contre, deux fenêtres dans le logement social parisien, ça coûte un intestin grêle sur le Darknet, environ 3000 euros. Lourd à digérer, le ratio vol/réparations de 1 pour 10. En revanche, la croissance, elle, se goinfre : assureur, réparateur, fabriquant ; tout le monde croque, l'agent circule... Qui a dit 'cynique' ?

Consophobe

Aujourd'hui, tout ce que je pourrai ne pas consommer, je ne le consommerai pas. Tout ce que je pourrai ne pas acheter, je ne l'achèterai pas. Je suis lassé des plaisirs 'offerts' par la société de consommation. Je n'achète que ce que je *dois* acheter, et tant pis (tant mieux, même) si ça n'aide pas mon pays. Nous, ça nous aide.

Du cambouis jusqu'aux coudes

Joint pour vieille cocotte de 40 ans acheté en ligne : 5 euros, et des carottes qui cuisent deux fois plus vite, ça c'est de l'investissement ! Un VTT à 30 euros sur le Bon coin pour ma fille ; le même nous attend en vacances, juste un peu plus rouillé. 10 euros en brocante... La vieille remorque de papy remise à neuf et repeinte... Avec un minimum de réparations, tout fonctionne sans problème et sans grand investissement. Tiens, PIB, prends ça.



Le piiiire ?

Je prends du plaisir, oui du *plaisir*, à faire fonctionner tous ces vieux crins-crins qui étaient destinés à la casse ou qu'on croyait perdus à jamais... Chez moi ou encore mieux, chez les autres. Avant d'acheter une nouvelle machine, faites fonctionner la précédente une dernière fois, vous pourriez être tenté de ne pas en acheter de nouvelle...

Appuyez-vous sur vos amis : il y aura toujours quelqu'un pour vous aider ou vous conseiller. Ou mieux, lancez-vous : il n'y a pas grand-chose qu'un être humain ne soit capable de comprendre. Et le savoir-faire n'est pas une richesse qu'on confisque facilement.

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Aux candidats de la présidentielle 2017

Ne financez plus vos programmes avec la croissance. Soyez parcimonieux, économes, visez l'*économie* des biens, des énergies, des hommes et des femmes.

Occupez-vous des petites choses ; quand elles seront grandes, elles vous remercieront.

---

[1] Ah, mon petit Belinea 10 20 30W chéri... ; pour la petite histoire : nous avons attendu tellement longtemps avant de changer d'écran - ce que nous n'avons pas encore fait - qu'entre-temps, on nous en avait gentiment *donné* un plus grand...

Le petit livre du calme

- Le coin des avant-gardes - Livresse -

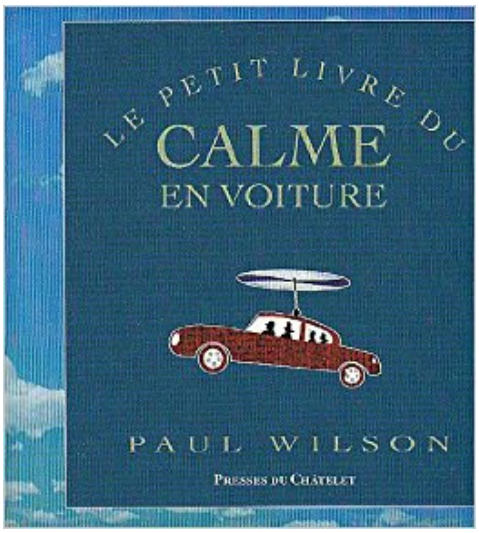
Publication date: samedi 18 novembre 2017

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

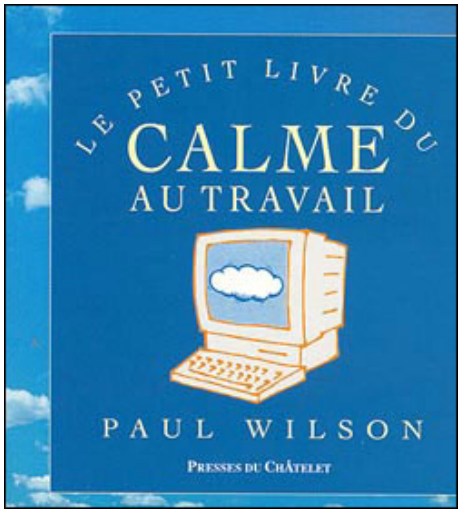
En ces temps d'obscurantisme caractérisé, de foutage de gueule ostentatoire et d'ignominies politiciennes, pour arrêter de s'énerver, une solution : lire *Le Petit livre du Calme* de Paul Wilson.

Ah, une bonne journée atteinte de parisianisme aigu. Le matin, la gardienne de l'immeuble m'annonce sur le trottoir, froidement, qu'elle a pris rendez-vous pour moi avec le plombier, sans me consulter sur l'horaire et en refusant de garder les clés de l'appart pour l'occasion ; au boulot, une journée de plus à expliquer leur métier à toute une bande d'hurluberlus, qui feront finalement dire à l'un de mes collègues : « Non seulement tu te tapes tout le boulot, mais à la fin, on te le reproche ? » ; le soir, sur mon vélo, remontant l'une de ces rues parisiennes bien raides et bien bordées de part et d'autres de bagnoles, je me fais klaxonner par... une voiture de la sécurité civile, des flics, quoi, qui voudraient que je serre un peu plus les portières pour pouvoir me doubler, au risque de me faire avoir un accident...



Après une de ces journées, donc, rentrant chez moi après avoir survécu au trajet du retour et à tous les cons qui ont précédé mes pandores pouëts-pouëts sans scrupules, j'ouvre Le Petit Livre du Calme, à une page au hasard :

> « Retirez votre montre : Avez-vous remarqué comme on se sent détendu dès que l'on ôte sa montre ? Jetez la vôtre aux orties ! Et échappez à la dictature du temps. »



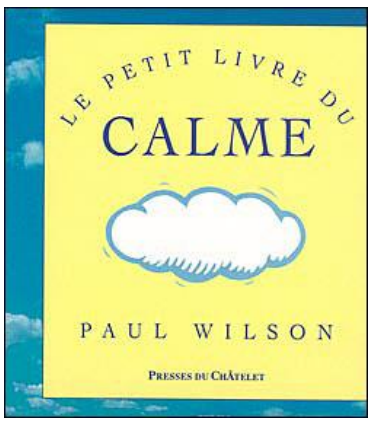
Ah oui, bonne idée, rien de tel pour se détendre, en effet. Une autre maintenant :

> « Massez-vous les sourcils : Ce geste, que vous faites inconsciemment dans les situations d'anxiété, doit devenir conscient et délibéré. Stimulez les points d'acupuncture du front, en vous massant les sourcils et l'arcade sourcilière, de l'intérieur vers l'extérieur. »

Ça me rappelle un ami, dont les enfants ne s'endormaient qu'après lui avoir longuement massé les sourcils... Je peux donc témoigner : très efficace pour endormir les papas stressés ! Allez, une dernière et le reste, il vous faudra le découvrir par vous-mêmes :

> « Ignorez les petites difficultés : Le premier secret pour accéder à la sérénité, c'est de ne pas laisser de petits problèmes vous empoisonner l'existence. Le deuxième secret, c'est de réussir à considérer tous les obstacles comme des obstacles mineurs. »

Celui-là, je ne le maîtrise pas encore, mais je suis sur la bonne voie !



Avec *Le Petit Livre du Calme*, les cons redeviennent de simples enquiquineurs et les incompétents nous font marrer. Les flics eux, en revanche, resteront toujours des flics. Ça, aucun bouquin ne pourra jamais rien y changer.

PS:

Le Petit Livre du Calme, Paul Wilson, Presses Chatelet 2017 pour la présente édition, 160 p. On trouve aussi en vente *Le Petit Livre du Calme en voiture* et *Le Petit Livre du Calme au travail*. À consommer sans modération !

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

Kumaré, prophète sceptique

- Le coin des avant-gardes - Documents à ne pas taire -

Publication date: mercredi 21 mars 2018

La Révolution en Charentaises

© La Révolution en Charentaises 2005-2018

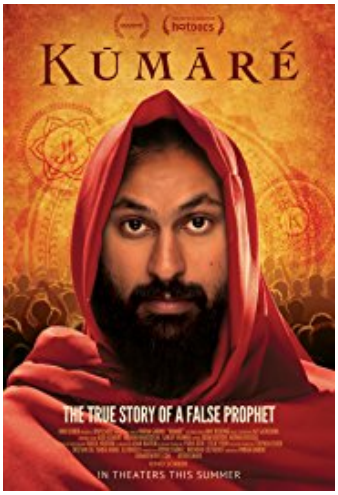
Il est des documentaires qui collent à la peau de leur réalisateur comme de leur public, et Kumaré est clairement de ceux-là. Il y a près de sept ans que j'ai découvert l'expérience de Vikram Gandhi relatée dans Kumaré, et pas une année ne passe sans que ce documentaire ne se rappelle à mon souvenir.

En soi, repenser à Kumaré n'a rien de désagréable : je m'en souviens comme d'un film brillant, plein d'humour et dont le personnage principal sonne juste. Le problème, c'est que chez moi, le souvenir des films a tendance à se bonifier avec l'âge. Du coup, c'est avec le même mélange d'anticipation et d'appréhension que celui d'un gourmet se rendant dans son restaurant préféré avec la crainte d'être déçu que je visionne à quelques années d'intervalle un film qui m'avait beaucoup plu. Pour me décider à retenter l'expérience, il m'a fallu, coup sur coup, une réflexion sur le pouvoir des sectes (le film de Louis Theroux sur l'Église de Scientologie) et une fête d'anniversaire en présence d'individus défendant les thèses ésotériques les plus farfelues pour me décider à accompagner à nouveau Kumaré sur le chemin de la vérité.

Le moment est sans doute venu d'introduire Kumaré et son créateur, Vikram Gandhi. Né en 1978 dans le New Jersey, Vikram fait partie de ses Américains issus de l'immigration indienne, à cheval entre la culture de leur famille et celui du pays dans lequel celle-ci est venue s'installer. Pour ses proches, à commencer par sa grand-mère, l'hindouisme est l'un des piliers de son identité. Pour Vikram, ce n'est qu'une succession de rituels dénués de sens. Dans les premières minutes du film, le jeune homme explique qu'après des études de théologie, il a voyagé en Inde à la recherche des vrais gourous, mais qu'il n'y a trouvé que des imposteurs prompts à abuser de leur ascendant sur leurs disciples. C'est la volonté de mieux comprendre ce qui fait le gourou et ce qui amène des gens normaux à devenir ses disciples qui constitue le point de départ du documentaire.

Le coup de génie de Vikram Gandhi est d'imaginer qu'il pourrait lui-même devenir gourou et ainsi observer au plus près les mécanismes psychologiques à l'oeuvre, aussi bien du côté des disciples que du côté du maître. Bien conscient que l'habit fait le gourou, le jeune homme se laisse pousser la barbe et les cheveux, se dote d'une garde-robe adéquate et adopte un accent indien à couper au couteau. Il se met aussi au yoga et se fait épauler par deux complices censées incarner ses deux premières disciples. Sri Kumaré est né. Son bâton de pèlerin en main, le voici parti pour la ville de Phoenix, en Arizona, où un club de yoga semble disposé à accueillir le maître.

Sans rien gâcher au plaisir de voir le film, on peut dévoiler que Sri Kumaré fait un tabac dans sa nouvelle ville d'accueil et dans ses environs. Dans un premier temps, le gourou semble surtout préoccupé par sa capacité à être perçu comme tel : au fil des rencontres avec ceux qui deviennent ses disciples, il invente des chants sans queue ni tête, des rituels improbables et une philosophie faite de bric et de broc sans que personne ne semble douter de sa sagesse. Au contraire, sa légitimité se trouve renforcée par divers médiums affirmant voir dans son aura, ses vies antérieures et autres fables ésotériques les signes d'un grand gourou.



Une fois son statut de maître reconnu, Kumaré est tenté de voir jusqu'où ses disciples sont prêts à le suivre sans activer leur esprit critique. Dans une scène mémorable, il dessine un pénis sur le front d'un docteur en philosophie et lui demande de prier devant un autel sur lequel trônent les photos de Ben Laden, Barak Obama et Kumaré. Le docteur s'exécute sans rechigner et adopte ce nouveau rituel avec enthousiasme. Vikram Gandhi, conscient des responsabilités que lui imposent son influence sur ses disciples, décide de ne pas explorer plus avant le côté sombre de son nouveau métier.

En revanche, il décide d'user de sa position pour apprendre à ses élèves à se libérer de l'influence des gourous. À de multiples reprises, il leur explique qu'il n'est pas celui qu'ils croient et que le vrai gourou, le seul qu'ils doivent suivre, se trouve en eux. Paradoxalement, plus Kumaré donne d'indices sur sa véritable identité, plus ses disciples sont convaincus qu'il s'agit d'un grand gourou. C'est peut-être là la vérité la plus dérangeante du film, et la plus instructive sur le fonctionnement des sectes : à partir d'un certain point, les disciples ont tellement envie de croire qu'ils déforment toute information discordante de façon à la faire rentrer dans le moule de leurs croyances.

Un mot sur les disciples, qui sont tout sauf un ramassis cas de sociaux désespérés. Ce sont des hommes et des femmes d'âge très divers, bien intégrés dans la société. Certains ont atteint un niveau d'éducation élevé, d'autres non. Certains ont des emplois bien rémunérés, d'autres tirent le diable par la queue. Tous prennent un grand plaisir à côtoyer Kumaré car le gourou les écoute et leur transmet une joie de vivre communicative.

À mesure que le film progresse, la tension monte chez le spectateur comme chez Vikram Gandhi. Avoir le courage de révéler la vérité semble en effet de plus en plus risqué pour chacun des protagonistes. Je n'en dévoilerai pas plus pour ne pas vous priver d'un grand moment de cinéma. Vous l'aurez compris, ce nouveau visionnage de Kumaré ne m'a pas du tout déçu et le documentaire n'a pas pris une ride. De fait, ce film restera d'actualité tant qu'on trouvera des individus prêts à mettre leur esprit critique en veille pour suivre un quelconque prophète. Autant dire que Kumaré a encore de beaux jours devant lui.

PS:

Kumaré, Vikram Gandhi, 2011.